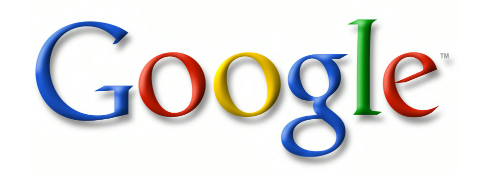
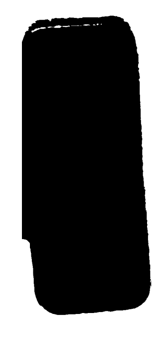
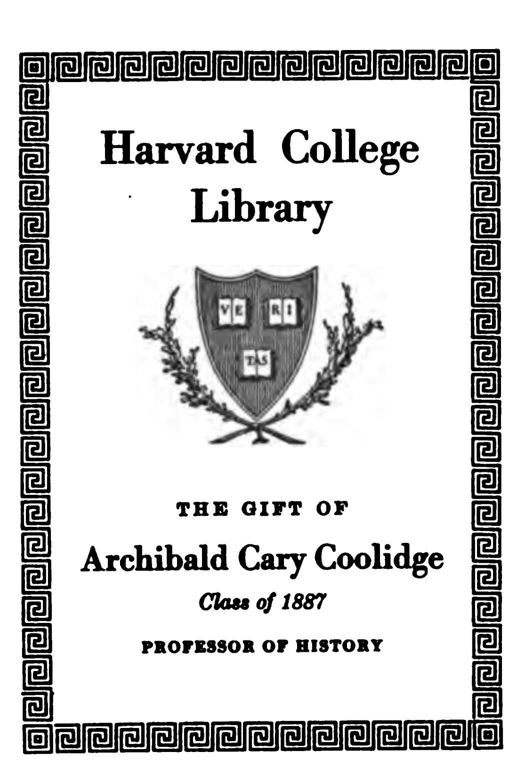
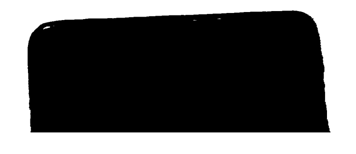








Harvard College
Library
VE RI
TAS
THE GIFT OF
Archibald Cary Coolidge
Class of 1887
PROFESSOR OF HISTORY



HISTOIRE
DES CROISADES

—

TOME II

Paris. — Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.
Près le Pont-Neuf.)



LOUIS VII AU MONT CADMUS.



HISTOIRE

DES

CROISADES

PAR MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE CELLE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

SIXIÈME ÉDITION

faite d'après les derniers travaux et les dernières intentions de l'auteur,

ET

PRÉCÉDÉE D'UNE VIE DE MICHAUD

PAR

M. POUJOULAT

TOME II.



PARIS

FURNE ET Cie, ÉDITEURS,

Rue Saint-André-des-Arts, 55.

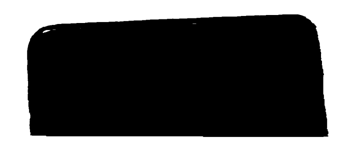
DEZOBRY, E. MAGDELEINE ET Cie, ÉDITEURS,

Rue des Maçons-Sorbonne, 1

1841




VE
RI
TAS





HISTOIRE
DES CROISADES

—

TOME II

Paris. — Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.
Près le Pont-Neuf.)



LOUIS VII AU MONT CADMUS.

HISTOIRE

DES

CROISADES

PAR MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE CELLE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

SIXIÈME ÉDITION

faite d'après les derniers travaux et les dernières intentions de l'auteur,

ET

PRECEDÉE D'UNE VIE DE MICHAUD

PAR

M. POUJOULAT

TOME II.



PARIS

FURNE ET CIE, ÉDITEURS,

Rue Saint-André-des-Arts, 55.

DEZOBRY, E. MAGDELEINE ET CIE, ÉDITEURS,

Rue des Maçons-Sorbonne, 1

1841



HISTOIRE

DES CROISADES

LIVRE V

HISTOIRE DU ROYAUME DE JÉRUSALEM.

1099-1146.

Le pays dans lequel venaient de s'établir les croisés, et que les souvenirs de la religion rendaient cher aux peuples de l'Occident, formait, dans l'antiquité, le royaume d'Israël. Lorsque cette contrée fut soumise aux aigles romaines, ses nouveaux maîtres ajoutèrent au nom que lui avaient donné les Juifs, celui de Palestine. Elle avait pour li-

[illegible] le désert [illegible] qui sépare la [illegible] le pays d'Arabie ; elle [illegible] par la Méditerranée, au nord [illegible] du Liban.

[illegible] aujourd'hui, une [illegible] de la Palestine présentait l'aspect d'une terre sur laquelle [illegible] les ma[illegible] de Dieu [illegible] plusieurs fois changé d'ha[illegible] toutes les dynasties musulmanes [illegible] disputé la possession les armes à [illegible] amoncelé [illegible] dans la plupart de ses [illegible] les peuples musulmans et des [illegible] donner quelque [illegible] cependant [illegible] laquelle certains [illegible] de ce malheureux [illegible]

[illegible] son territoire [illegible] Godefroy, le [illegible] avec la [illegible] musulmans de l'Asie ; mais le [illegible] que de [illegible] bourgs du [illegible] séparées [illegible] qu'occupaient en[illegible] au pouvoir des [illegible] où flottaient [illegible] Dans les campagnes habi[illegible] les Égyptiens, qui se [illegible] aux sujets de Gode[illegible] presque dans les



cités, presque toujours mal gardées, et se trouvaient sans cesse exposées à toutes les violences de la guerre. Les terres restaient incultes, toutes les communications étaient interrompues. Au milieu de tant de périls, plusieurs des Latins abandonnaient les possessions que leur avait données la victoire, et, pour que le pays conquis ne manquât pas d'habitants, surtout au moment du danger, on fut obligé de fortifier l'amour de la nouvelle patrie par l'intérêt de la propriété. Toute personne qui avait séjourné un an et un jour dans une maison et sur une terre cultivée, devait en être reconnue légitime possesseur; tous les droits de possession se trouvaient anéantis par une absence de même durée.

Le premier soin de Godefroy fut de réprimer les hostilités des musulmans, et de reculer les frontières du royaume dont on lui avait confié la défense. Par ses ordres, Tancrède entra dans la Galilée, et s'empara de Tibériade et de plusieurs autres villes voisines du Jourdain. Pour prix de ses travaux, il obtint la possession du pays qu'il venait de conquérir et qui, dans la suite, fut érigé en principauté.

Arsur, ville maritime située entre Césarée et Joppé, refusait de payer le tribut imposé après la victoire d'Ascalon : Godefroy et ses chevaliers allèrent mettre le siége devant la place. Déjà les béliers et les tours roulantes étaient dressés devant les remparts; plusieurs assauts avaient été livrés, quand les assiégés employèrent un moyen de défense auquel on ne s'attendait pas : Gérard d'Avesnes, qui leur avait été donné en otage par Godefroy, fut attaché à la pointe d'un mât très-élevé qu'on plaça devant la muraille même où devaient se diriger tous les coups des assié-

geants. A la vue d'une mort inévitable et sans gloire, ce malheureux chevalier poussa des cris douloureux, et conjura son ami Godefroy de lui sauver la vie par une retraite volontaire. Ce spectacle cruel déchira l'âme du roi de Jérusalem, mais n'ébranla point sa fermeté et son courage. Comme il était assez près de Gérard d'Avesnes pour se faire entendre de lui, il l'exhorta à mériter, par sa résignation, la couronne du martyre. « Je ne peux pas vous sauver, lui dit-il; » lors même que mon frère Eustache serait à votre » place, je ne pourrais le délivrer de la mort. Mou» rez donc, illustre et brave chevalier, avec la rési» gnation d'un héros chrétien; mourez pour le salut » de vos frères et pour la gloire de Jésus-Christ. » Ces paroles de Godefroy donnèrent à Gérard d'Avesnes le courage de mourir; il recommanda à ses anciens compagnons d'offrir au saint sépulcre son cheval de bataille et ses armes, et demanda qu'on fît des prières pour le salut de son âme[1].

Godefroy et tous les guerriers chrétiens attaquèrent vigoureusement la ville; mais ils furent repoussés. Bientôt les neiges et les pluies de l'hiver vinrent les forcer de lever le siége. Godefroy regagna tristement Jérusalem, avec ses chevaliers, déplorant le trépas inutile de leur compagnon d'armes. Mais une semaine ou deux après leur retour dans la ville sainte, quelles furent leur surprise et leur joie de voir arriver, sur un beau palefroi, le brave Gérard d'Avesnes dont ils se reprochaient la mort! Les habitants d'Arsur, touchés de la constance et de l'héroïque résignation du chevalier franc, l'avaient détaché du mât où il était

[1] Albert d'Aix parle aussi d'un Lambert d'Avesne qui fut exposé aux coups des assaillants (Voyez Albert d'Aix, liv. VII).

suspendu, et l'avaient fait conduire à l'émir d'Ascalon, qui le renvoyait au roi de Jérusalem. Godefroy le reçut avec une grande joie, et, pour récompenser son dévouement, lui donna le château de Saint-Abraham, bâti dans les montagnes de la Judée, au sud-est de Béthléem[1].

Pendant le même siége d'Arsur, plusieurs émirs, descendus des montagnes de Naplouse et de Samarie, vinrent saluer Godefroy et lui offrir des présents, tels que des figues et des raisins cuits au soleil. Le roi de Jérusalem était assis à terre, sur un sac de paille, sans appareil et sans gardes. Les émirs témoignèrent leur surprise, et demandèrent comment un aussi grand prince, dont les armes avaient ébranlé tout l'Orient, était humblement couché à terre, n'ayant pas même un coussin ni un tapis de soie. « La terre d'où nous » sommes sortis et qui doit être notre demeure après » la mort, répondit Godefroy, ne peut-elle pas nous » servir de siége pendant cette vie? » Cette réponse, qui semblait avoir été dictée par le génie même des Orientaux, ne pouvait manquer de frapper vivement les émirs. Pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avaient vu et entendu, ils quittèrent Godefroy, en lui demandant son amitié; et dans Samarie on s'étonna qu'il y eût tant de simplicité et de sagesse parmi les hommes de l'Occident.

Dans le même temps, la renommée racontait beaucoup de merveilles sur la force de Godefroy: on l'avait vu, d'un seul coup de sa large épée, abattre la tête des plus grands chameaux. Un émir puissant parmi les Arabes voulut juger le fait par lui-même, et vint

[1] Voyez la *Correspondance d'Orient*, t. IV.

prier le prince chrétien de renouveler devant lui le prodige. Godefroy ne dédaigna point de satisfaire la curiosité de l'émir musulman, et, d'un seul coup de son glaive, il trancha la tête d'un chameau qu'on lui avait amené. Comme les Arabes paraissaient croire qu'il y avait quelque enchantement dans l'épée de Godefroy, celui-ci prit l'épée de l'émir, et la tête d'un second chameau roula sur le sable. Alors l'émir déclara hautement que tout ce qu'on avait dit du chef des chrétiens était véritable et que jamais homme ne fut plus digne de commander aux nations. J'ai vu, dans l'église du Saint-Sépulcre, cette terrible épée qui, tour à tour, abattait les têtes des chameaux et pourfendait les géants sarrasins[1].

Lorsque Godefroy fut rentré à Jérusalem, il apprit que Baudouin, comte d'Édesse, et Bohémond, prince d'Antioche, s'étaient mis en route pour visiter les saints lieux. On se rappelle que ces deux chefs de la première croisade n'avaient point suivi leurs frères d'armes à la conquête de la ville sainte; ils venaient à Jérusalem, accompagnés d'un grand nombre de chevaliers et de soldats de la croix, qui, restés comme eux à la garde des pays conquis, se montraient impatients d'achever leur pèlerinage. A ces illustres guerriers se réunirent une multitude de chrétiens venus de l'Italie et de toutes les contrées de l'Occident. Cette pieuse caravane, qui comptait vingt-cinq mille pèlerins, eut beaucoup à souffrir sur les côtes de la Phénicie; mais lorsqu'ils virent Jérusalem, dit Foulcher de Chartres qui accompagnait Baudouin, comte d'Édesse, toutes les misères qu'ils avaient souffertes *furent mises en oubli*.

[1] Voyez la *Correspondance d'Orient*, t. V.

L'histoire contemporaine ajoute que Godefroy, *grandement aise de revoir son frère Baudouin, festoya magnifiquement les princes tout le long de l'hiver.*

Daimbert, archevêque de Pise, était arrivé avec Baudouin, comte d'Édesse, et Bohémond, prince d'Antioche : à force de présents et de promesses, il se fit nommer patriarche de Jérusalem, à la place d'Arnould de Rohes. Ce prélat, élevé à l'école de Grégoire VII, soutenait avec chaleur les prétentions du saint-siége. Son ambition ne tarda pas à jeter le trouble parmi les chrétiens : dans les lieux mêmes où Jésus-Christ avait dit que son royaume n'est pas de ce monde, celui qui se proclamait son vicaire voulut régner avec Godefroy, et demanda la souveraineté d'une partie de Joppé et du quartier de Jérusalem appelé le quartier du Saint-Sépulcre. Après quelques débats [1], le pieux Godefroy accorda ce qu'on lui demandait au nom de Dieu, et, si on en croit le témoignage de Guillaume de Tyr, le nouveau roi déclara, le jour de Pâques, devant tout le peuple assemblé au saint sépulcre, que la tour de David et la cité de Jérusalem appartiendraient en toute souveraineté à l'Église, dans le cas où il mourrait sans postérité.

Nous avons dit dans quel état se trouvait le royaume de Godefroy : nous ajouterons que le nouveau roi comptait parmi ses sujets des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Arabes, des renégats de toutes les religions et des aventuriers de tous les pays. L'État confié à ses soins était comme un lieu de passage, et n'avait pour appui et pour défenseurs que des voyageurs et des

[1] Les débats qui eurent lieu à ce sujet sont mentionnés par Guillaume de Tyr, qui nous paraît partial et qui se contredit quelquefois; Albert d'Aix nous a semblé plus clair et plus véridique.

étrangers. Il était le rendez-vous des grands pécheurs, qui y venaient pour fléchir la colère de Dieu, et l'asile des criminels qui se dérobaient à la justice des hommes. Les uns et les autres étaient également dangereux quand les circonstances réveillaient leurs passions et quand la crainte ou le repentir faisaient place à des tentations nouvelles. Godefroy, d'après l'esprit des coutumes féodales et des lois de la guerre, avait distribué les terres conquises aux compagnons de ses victoires. Les nouveaux seigneurs de Joppé, de Tibériade, de Ramla, de Naplouse, reconnaissaient à peine l'autorité royale. Le clergé, soutenu par l'exemple du patriarche de Jérusalem, parlait en maître, et les évêques exerçaient, comme les barons, un pouvoir temporel. Les uns attribuaient la conquête du royaume à leur valeur, les autres à leurs prières; chacun réclamait le prix de sa piété ou de ses travaux; la plupart prétendaient à la domination, tous à l'indépendance.

Le temps était venu d'opposer un gouvernement régulier à tous ces désordres. Godefroy choisit le moment où les princes latins se trouvaient réunis à Jérusalem. Des hommes savants et pieux furent assemblés dans le palais de Salomon[1] et chargés de rédiger un code de lois pour le nouveau royaume. Les conditions imposées à la possession de la terre, les services militaires des fiefs, les obligations réciproques du roi et des seigneurs, des grands et des petits vassaux, tout cela fut établi et réglé d'après les coutumes des Francs. Ce que demandaient surtout les sujets de Godefroy, c'étaient des juges pour terminer les différends et protéger les droits de chacun. Deux cours

[1] Les chroniques appellent palais de Salomon le palais des rois latins à Jérusalem.

de justice[1] furent instituées : l'une, présidée par le roi, et composée de la noblesse, devait prononcer sur les différends des grands vassaux; l'autre, présidée par le vicomte de Jérusalem et formée des principaux habitants de chaque ville, devait régler les intérêts et les droits de la bourgeoisie ou des communes. On institua une troisième cour, réservée aux chrétiens orientaux; les juges étaient nés en Syrie, en parlaient la langue et prononçaient d'après les lois et les usages du pays. Les lois qu'on donnait à la ville de David furent sans doute un spectacle nouveau pour l'Asie; elles devinrent aussi un sujet d'instruction pour l'Europe elle-même, qui s'étonna de retrouver au delà des mers ses propres institutions modifiées par les mœurs de l'Orient et par le caractère et l'esprit de la guerre sainte. Cette législation de Godefroy, la moins imparfaite qu'on eût vue jusque-là parmi les Francs et qui s'accrut ou s'améliora sous les règnes suivants, fut déposée en grande pompe dans l'église de la Résurrection, et prit le nom d'*Assises de Jérusalem*, ou de *Lettres du Saint-Sépulcre*[2].

A l'approche du printemps, Bohémond et Baudouin quittèrent la ville sainte; les pèlerins allèrent d'abord cueillir des palmes dans la plaine de Jéricho; ils visitèrent ensuite le Jourdain et s'arrêtèrent quelques jours à Tibériade, où ils furent reçus magnifiquement par Tancrède. La caravane des princes revint par Césarée-de-Philippe ou Panéas, par Balbec et Tortose, à Laodicée, soumise alors à Raymond de Saint-Gilles. Là,

[1] Les assises, telles que nous les connaissons, ne sont pas entièrement l'ouvrage de Godefroy; mais nous pouvons affirmer qu'il institua les deux cours de justice dont il est ici question.

[2] Voyez l'éclaircissement sur les assises de Jérusalem, à la fin de ce volume.

geants. A la vue d'une mort inévitable et sans gloire, ce malheureux chevalier poussa des cris douloureux, et conjura son ami Godefroy de lui sauver la vie par une retraite volontaire. Ce spectacle cruel déchira l'âme du roi de Jérusalem, mais n'ébranla point sa fermeté et son courage. Comme il était assez près de Gérard d'Avesnes pour se faire entendre de lui, il l'exhorta à mériter, par sa résignation, la couronne du martyre. « Je ne peux pas vous sauver, lui dit-il;
» lors même que mon frère Eustache serait à votre
» place, je ne pourrais le délivrer de la mort. Mou-
» rez donc, illustre et brave chevalier, avec la rési-
» gnation d'un héros chrétien; mourez pour le salut
» de vos frères et pour la gloire de Jésus-Christ. »
Ces paroles de Godefroy donnèrent à Gérard d'Avesnes le courage de mourir; il recommanda à ses anciens compagnons d'offrir au saint sépulcre son cheval de bataille et ses armes, et demanda qu'on fît des prières pour le salut de son âme[1].

Godefroy et tous les guerriers chrétiens attaquèrent vigoureusement la ville; mais ils furent repoussés. Bientôt les neiges et les pluies de l'hiver vinrent les forcer de lever le siége. Godefroy regagna tristement Jérusalem, avec ses chevaliers, déplorant le trépas inutile de leur compagnon d'armes. Mais une semaine ou deux après leur retour dans la ville sainte, quelles furent leur surprise et leur joie de voir arriver, sur un beau palefroi, le brave Gérard d'Avesnes dont ils se reprochaient la mort! Les habitants d'Arsur, touchés de la constance et de l'héroïque résignation du chevalier franc, l'avaient détaché du mât où il était

[1] Albert d'Aix parle aussi d'un Lambert d'Avesne qui fut exposé aux coups des assaillants (Voyez Albert d'Aix, liv. VII).

suspendu, et l'avaient fait conduire à l'émir d'Ascalon, qui le renvoyait au roi de Jérusalem. Godefroy le reçut avec une grande joie, et, pour récompenser son dévouement, lui donna le château de Saint-Abraham, bâti dans les montagnes de la Judée, au sud-est de Béthléem[1].

Pendant le même siége d'Arsur, plusieurs émirs, descendus des montagnes de Naplouse et de Samarie, vinrent saluer Godefroy et lui offrir des présents, tels que des figues et des raisins cuits au soleil. Le roi de Jérusalem était assis à terre, sur un sac de paille, sans appareil et sans gardes. Les émirs témoignèrent leur surprise, et demandèrent comment un aussi grand prince, dont les armes avaient ébranlé tout l'Orient, était humblement couché à terre, n'ayant pas même un coussin ni un tapis de soie. « La terre d'où nous » sommes sortis et qui doit être notre demeure après » la mort, répondit Godefroy, ne peut-elle pas nous » servir de siége pendant cette vie? » Cette réponse, qui semblait avoir été dictée par le génie même des Orientaux, ne pouvait manquer de frapper vivement les émirs. Pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avaient vu et entendu, ils quittèrent Godefroy, en lui demandant son amitié; et dans Samarie on s'étonna qu'il y eût tant de simplicité et de sagesse parmi les hommes de l'Occident.

Dans le même temps, la renommée racontait beaucoup de merveilles sur la force de Godefroy: on l'avait vu, d'un seul coup de sa large épée, abattre la tête des plus grands chameaux. Un émir puissant parmi les Arabes voulut juger le fait par lui-même, et vint

[1] Voyez la *Correspondance d'Orient*, t. IV.

mites, au midi, le désert sablonneux qui sépare la Judée de l'Égypte; à l'orient, le pays d'Arabie; elle était bornée à l'occident par la Méditerranée, au nord par les montagnes du Liban.

Au temps des croisades, comme aujourd'hui, une grande partie du sol de la Palestine présentait l'aspect d'une terre sur laquelle étaient tombées les malédictions du ciel. Cette terre, autrefois donnée au peuple élu de Dieu, avait plusieurs fois changé d'habitants; toutes les sectes, toutes les dynasties musulmanes s'en étaient disputé la possession les armes à la main; les révolutions et la guerre avaient amoncelé les ruines dans sa capitale et dans la plupart de ses villes; les croyances des peuples musulmans et des peuples chrétiens semblaient seules donner quelque prix à la conquête de la Judée; l'histoire cependant doit se défendre de l'exagération avec laquelle certains voyageurs ont parlé de la stérilité de ce malheureux pays.

Dans l'état où se trouvait la Judée, si son territoire eût été soumis tout entier aux lois de Godefroy, le nouveau roi aurait pu rivaliser de puissance avec la plupart des princes musulmans de l'Asie; mais le royaume naissant de Jérusalem n'était formé que de la capitale et d'une vingtaine de villes ou bourgs du voisinage. Plusieurs de ces villes se trouvaient séparées les unes des autres par des places qu'occupaient encore les infidèles. Une forteresse, au pouvoir des chrétiens, était voisine d'une forteresse où flottaient les étendards de Mahomet. Dans les campagnes habitaient des Turcs, des Arabes, des Égyptiens, qui se réunissaient pour faire la guerre aux sujets de Godefroy. Ces derniers étaient menacés jusque dans les

L'histoire contemporaine ajoute que Godefroy, *grandement aise de revoir son frère Baudouin, festoya magnifiquement les princes tout le long de l'hiver.*

Daimbert, archevêque de Pise, était arrivé avec Baudouin, comte d'Édesse, et Bohémond, prince d'Antioche : à force de présents et de promesses, il se fit nommer patriarche de Jérusalem, à la place d'Arnould de Rohes. Ce prélat, élevé à l'école de Grégoire VII, soutenait avec chaleur les prétentions du saint-siége. Son ambition ne tarda pas à jeter le trouble parmi les chrétiens : dans les lieux mêmes où Jésus-Christ avait dit que son royaume n'est pas de ce monde, celui qui se proclamait son vicaire voulut régner avec Godefroy, et demanda la souveraineté d'une partie de Joppé et du quartier de Jérusalem appelé le quartier du Saint-Sépulcre. Après quelques débats [1], le pieux Godefroy accorda ce qu'on lui demandait au nom de Dieu, et, si on en croit le témoignage de Guillaume de Tyr, le nouveau roi déclara, le jour de Pâques, devant tout le peuple assemblé au saint sépulcre, que la tour de David et la cité de Jérusalem appartiendraient en toute souveraineté à l'Église, dans le cas où il mourrait sans postérité.

Nous avons dit dans quel état se trouvait le royaume de Godefroy : nous ajouterons que le nouveau roi comptait parmi ses sujets des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Arabes, des renégats de toutes les religions et des aventuriers de tous les pays. L'État confié à ses soins était comme un lieu de passage, et n'avait pour appui et pour défenseurs que des voyageurs et des

[1] Les débats qui eurent lieu a ce sujet sont mentionnés par Guillaume de Tyr, qui nous paraît partial et qui se contredit quelquefois ; Albert d'Aix nous a semblé plus clair et plus véridique.

geants. A la vue d'une mort inévitable et sans gloire, ce malheureux chevalier poussa des cris douloureux, et conjura son ami Godefroy de lui sauver la vie par une retraite volontaire. Ce spectacle cruel déchira l'âme du roi de Jérusalem, mais n'ébranla point sa fermeté et son courage. Comme il était assez près de Gérard d'Avesnes pour se faire entendre de lui, il l'exhorta à mériter, par sa résignation, la couronne du martyre. « Je ne peux pas vous sauver, lui dit-il;
» lors même que mon frère Eustache serait à votre
» place, je ne pourrais le délivrer de la mort. Mou-
» rez donc, illustre et brave chevalier, avec la rési-
» gnation d'un héros chrétien; mourez pour le salut
» de vos frères et pour la gloire de Jésus-Christ. »
Ces paroles de Godefroy donnèrent à Gérard d'Avesnes le courage de mourir; il recommanda à ses anciens compagnons d'offrir au saint sépulcre son cheval de bataille et ses armes, et demanda qu'on fît des prières pour le salut de son âme[1].

Godefroy et tous les guerriers chrétiens attaquèrent vigoureusement la ville; mais ils furent repoussés. Bientôt les neiges et les pluies de l'hiver vinrent les forcer de lever le siége. Godefroy regagna tristement Jérusalem, avec ses chevaliers, déplorant le trépas inutile de leur compagnon d'armes. Mais une semaine ou deux après leur retour dans la ville sainte, quelles furent leur surprise et leur joie de voir arriver, sur un beau palefroi, le brave Gérard d'Avesnes dont ils se reprochaient la mort! Les habitants d'Arsur, touchés de la constance et de l'héroïque résignation du chevalier franc, l'avaient détaché du mât où il était

[1] Albert d'Aix parle aussi d'un Lambert d'Avesne qui fut exposé aux coups des assaillants (Voyez Albert d'Aix, liv. VII).

L'histoire contemporaine ajoute que Godefroy, *grandement aise de revoir son frère Baudouin, festoya magnifiquement les princes tout le long de l'hiver.*

Daimbert, archevêque de Pise, était arrivé avec Baudouin, comte d'Édesse, et Bohémond, prince d'Antioche : à force de présents et de promesses, il se fit nommer patriarche de Jérusalem, à la place d'Arnould de Rohes. Ce prélat, élevé à l'école de Grégoire VII, soutenait avec chaleur les prétentions du saint-siége. Son ambition ne tarda pas à jeter le trouble parmi les chrétiens : dans les lieux mêmes où Jésus-Christ avait dit que son royaume n'est pas de ce monde, celui qui se proclamait son vicaire voulut régner avec Godefroy, et demanda la souveraineté d'une partie de Joppé et du quartier de Jérusalem appelé le quartier du Saint-Sépulcre. Après quelques débats [1], le pieux Godefroy accorda ce qu'on lui demandait au nom de Dieu, et, si on en croit le témoignage de Guillaume de Tyr, le nouveau roi déclara, le jour de Pâques, devant tout le peuple assemblé au saint sépulcre, que la tour de David et la cité de Jérusalem appartiendraient en toute souveraineté à l'Église, dans le cas où il mourrait sans postérité.

Nous avons dit dans quel état se trouvait le royaume de Godefroy : nous ajouterons que le nouveau roi comptait parmi ses sujets des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Arabes, des renégats de toutes les religions et des aventuriers de tous les pays. L'État confié à ses soins était comme un lieu de passage, et n'avait pour appui et pour défenseurs que des voyageurs et des

[1] Les débats qui eurent lieu à ce sujet sont mentionnés par Guillaume de Tyr, qui nous paraît partial et qui se contredit quelquefois : Albert d'Aix nous a semblé plus clair et plus véridique.

prier le prince chrétien de renouveler devant lui le prodige. Godefroy ne dédaigna point de satisfaire la curiosité de l'émir musulman, et, d'un seul coup de son glaive, il trancha la tête d'un chameau qu'on lui avait amené. Comme les Arabes paraissaient croire qu'il y avait quelque enchantement dans l'épée de Godefroy, celui-ci prit l'épée de l'émir, et la tête d'un second chameau roula sur le sable. Alors l'émir déclara hautement que tout ce qu'on avait dit du chef des chrétiens était véritable et que jamais homme ne fut plus digne de commander aux nations. J'ai vu, dans l'église du Saint-Sépulcre, cette terrible épée qui, tour à tour, abattait les têtes des chameaux et pourfendait les géants sarrasins[1].

Lorsque Godefroy fut rentré à Jérusalem, il apprit que Baudouin, comte d'Édesse, et Bohémond, prince d'Antioche, s'étaient mis en route pour visiter les saints lieux. On se rappelle que ces deux chefs de la première croisade n'avaient point suivi leurs frères d'armes à la conquête de la ville sainte; ils venaient à Jérusalem, accompagnés d'un grand nombre de chevaliers et de soldats de la croix, qui, restés comme eux à la garde des pays conquis, se montraient impatients d'achever leur pèlerinage. A ces illustres guerriers se réunirent une multitude de chrétiens venus de l'Italie et de toutes les contrées de l'Occident. Cette pieuse caravane, qui comptait vingt-cinq mille pèlerins, eut beaucoup à souffrir sur les côtes de la Phénicie; mais lorsqu'ils virent Jérusalem, dit Foulcher de Chartres qui accompagnait Baudouin, comte d'Édesse, toutes les misères qu'ils avaient souffertes *furent mises en oubli*.

[1] Voyez la *Correspondance d'Orient*, t. V.

L'histoire contemporaine ajoute que Godefroy, *grandement aise de revoir son frère Baudouin, festoya magnifiquement les princes tout le long de l'hiver.*

Daimbert, archevêque de Pise, était arrivé avec Baudouin, comte d'Édesse, et Bohémond, prince d'Antioche : à force de présents et de promesses, il se fit nommer patriarche de Jérusalem, à la place d'Arnould de Rohes. Ce prélat, élevé à l'école de Grégoire VII, soutenait avec chaleur les prétentions du saint-siége. Son ambition ne tarda pas à jeter le trouble parmi les chrétiens : dans les lieux mêmes où Jésus-Christ avait dit que son royaume n'est pas de ce monde, celui qui se proclamait son vicaire voulut régner avec Godefroy, et demanda la souveraineté d'une partie de Joppé et du quartier de Jérusalem appelé le quartier du Saint-Sépulcre. Après quelques débats [1], le pieux Godefroy accorda ce qu'on lui demandait au nom de Dieu, et, si on en croit le témoignage de Guillaume de Tyr, le nouveau roi déclara, le jour de Pâques, devant tout le peuple assemblé au saint sépulcre, que la tour de David et la cité de Jérusalem appartiendraient en toute souveraineté à l'Église, dans le cas où il mourrait sans postérité.

Nous avons dit dans quel état se trouvait le royaume de Godefroy : nous ajouterons que le nouveau roi comptait parmi ses sujets des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Arabes, des renégats de toutes les religions et des aventuriers de tous les pays. L'État confié à ses soins était comme un lieu de passage, et n'avait pour appui et pour défenseurs que des voyageurs et des

[1] Les débats qui eurent lieu à ce sujet sont mentionnés par Guillaume de Tyr, qui nous paraît partial et qui se contredit quelquefois ; Albert d'Aix nous a semblé plus clair et plus véridique.

étrangers. Il était le rendez-vous des grands pécheurs, qui y venaient pour fléchir la colère de Dieu, et l'asile des criminels qui se dérobaient à la justice des hommes. Les uns et les autres étaient également dangereux quand les circonstances réveillaient leurs passions et quand la crainte ou le repentir faisaient place à des tentations nouvelles. Godefroy, d'après l'esprit des coutumes féodales et des lois de la guerre, avait distribué les terres conquises aux compagnons de ses victoires. Les nouveaux seigneurs de Joppé, de Tibériade, de Ramla, de Naplouse, reconnaissaient à peine l'autorité royale. Le clergé, soutenu par l'exemple du patriarche de Jérusalem, parlait en maître, et les évêques exerçaient, comme les barons, un pouvoir temporel. Les uns attribuaient la conquête du royaume à leur valeur, les autres à leurs prières ; chacun réclamait le prix de sa piété ou de ses travaux ; la plupart prétendaient à la domination, tous à l'indépendance.

Le temps était venu d'opposer un gouvernement régulier à tous ces désordres. Godefroy choisit le moment où les princes latins se trouvaient réunis à Jérusalem. Des hommes savants et pieux furent assemblés dans le palais de Salomon[1] et chargés de rédiger un code de lois pour le nouveau royaume. Les conditions imposées à la possession de la terre, les services militaires des fiefs, les obligations réciproques du roi et des seigneurs, des grands et des petits vassaux, tout cela fut établi et réglé d'après les coutumes des Francs. Ce que demandaient surtout les sujets de Godefroy, c'étaient des juges pour terminer les différends et protéger les droits de chacun. Deux cours

[1] Les chroniques appellent palais de Salomon le palais des rois latins à Jérusalem.

de justice[1] furent instituées : l'une, présidée par le roi, et composée de la noblesse, devait prononcer sur les différends des grands vassaux; l'autre, présidée par le vicomte de Jérusalem et formée des principaux habitants de chaque ville, devait régler les intérêts et les droits de la bourgeoisie ou des communes. On institua une troisième cour, réservée aux chrétiens orientaux ; les juges étaient nés en Syrie, en parlaient la langue et prononçaient d'après les lois et les usages du pays. Les lois qu'on donnait à la ville de David furent sans doute un spectacle nouveau pour l'Asie; elles devinrent aussi un sujet d'instruction pour l'Europe elle-même, qui s'étonna de retrouver au delà des mers ses propres institutions modifiées par les mœurs de l'Orient et par le caractère et l'esprit de la guerre sainte. Cette législation de Godefroy, la moins imparfaite qu'on eût vue jusque-là parmi les Francs et qui s'accrut ou s'améliora sous les règnes suivants, fut déposée en grande pompe dans l'église de la Résurrection, et prit le nom d'*Assises de Jérusalem*, ou de *Lettres du Saint-Sépulcre*[2].

A l'approche du printemps, Bohémond et Baudouin quittèrent la ville sainte; les pèlerins allèrent d'abord cueillir des palmes dans la plaine de Jéricho; ils visitèrent ensuite le Jourdain et s'arrêtèrent quelques jours à Tibériade, où ils furent reçus magnifiquement par Tancrède. La caravane des princes revint par Césarée-de-Philippe ou Panéas, par Balbec et Tortose, à Laodicée, soumise alors à Raymond de Saint-Gilles. Là,

[1] Les assises, telles que nous les connaissons, ne sont pas entièrement l'ouvrage de Godefroy; mais nous pouvons affirmer qu'il institua les deux cours de justice dont il est ici question.

[2] Voyez l'éclaircissement sur les assises de Jérusalem, à la fin de ce volume.

les pèlerins d'Italie s'embarquèrent sur les navires de Gênes et de Pise ; Baudouin prit la route d'Édesse et Bohémond celle d'Antioche.

Godefroy était resté seul à Jérusalem ; il se trouvait au milieu d'une cité en ruines, au milieu d'un pays dévasté. Le peuple de la ville sainte était dans une extrême pauvreté ; Godefroy, plus pauvre encore que ses sujets, n'avait pas de quoi payer le petit nombre de ses fidèles guerriers. On n'avait vécu dans la guerre qu'avec le butin fait sur l'ennemi ; dans la paix, on ne vivait que de la crainte qu'on avait inspirée pendant la guerre. L'histoire contemporaine nous fait connaître quel empire exerçait alors sur les peuples voisins le seul souvenir des victoires remportées par les soldats de la croix. Les infidèles, saisis d'effroi, dit Albert d'Aix, ne trouvèrent rien de mieux à faire que d'envoyer une députation d'Ascalon, de Césarée et de Ptolémaïs auprès de Godefroy, pour le faire saluer de la part de ces villes. Le message des cités était conçu en ces termes : « L'ÉMIR D'ASCALON, L'ÉMIR DE » CÉSARÉE ET L'ÉMIR DE PTOLÉMAÏS AU DUC GODEFROY » ET A TOUS AUTRES, SALUT. *Nous te supplions, duc très-* » *glorieux et magnifique, que, par ta volonté, nos citoyens* » *puissent sortir pour leurs affaires en paix et sécurité. Nous* » *t'envoyons dix bons chevaux et trois bons mulets, et cha-* » *que mois nous t'offrirons, à titre de tribut, cinq mille be-* » *sants.* » Il faut remarquer ici qu'il n'y avait aucune de ces villes qui ne fût mieux fortifiée et qui n'eût plus de moyens de défense que Jérusalem.

Godefroy vint souvent au secours de Tancrède, qui était en guerre avec les émirs de la Galilée ; le roi de Jérusalem porta ses armes victorieuses au delà du Liban, et jusque sous les murs de Damas ; il fit en même

temps plusieurs autres incursions en Arabie, d'où il revenait toujours avec un grand nombre de captifs, de chevaux et de chameaux. Sa renommée s'étendait chaque jour davantage : on le comparait à Judas Machabée pour la valeur, à Samson pour la force de son bras, à Salomon pour la sagesse de ses conseils. Les Francs restés avec lui bénissaient son règne, et, sous sa domination paternelle, ils oubliaient leur ancienne patrie; les Syriens, les Grecs, les musulmans eux-mêmes étaient persuadés qu'avec un aussi bon prince la puissance chrétienne, en Orient, ne pouvait manquer de s'affermir. Mais Dieu ne permit pas que Godefroy vécût assez longtemps pour achever ce qu'il avait aussi glorieusement commencé.

Dans le mois de juin 1100, il revenait d'une expédition au delà du Jourdain ; il suivait le bord de la mer et se rendait à Joppé lorsqu'il tomba malade. L'émir de Césarée vint à sa rencontre et lui présenta des fruits de la saison ; Godefroy ne put accepter qu'une pomme de cèdre; en arrivant à Joppé, il n'avait plus la force de se tenir à cheval. « Quatre de ses parents l'assistaient, dit une chronique contemporaine : les uns lui pansaient les pieds et le réchauffaient sur leur sein ; les autres lui faisaient appuyer la tête sur leur poitrine; d'autres pleuraient et se désolaient, craignant de perdre ce prince illustre dans un exil si lointain. » Un grand nombre de pèlerins de Venise, avec leur doge et leur évêque, venaient d'arriver au port de Joppé ; ils offraient leur flotte pour aider les chrétiens de la Palestine à conquérir quelques villes maritimes. Dans les premiers entretiens, on parla d'assiéger Caïphas, bâtie au pied du Carmel ; Godefroy s'occupa lui-même des préparatifs du siége, et promit d'y assister ;

mais son mal s'accroissait de moment en moment : il fut obligé de se faire transporter en litière à Jérusalem. Tout le peuple se désolait sur son passage, et courait dans les églises pour demander à Dieu sa guérison. Godefroy resta malade pendant cinq semaines. Quoique accablé de souffrances, il admettait auprès de lui tous ceux qui voulaient lui parler des affaires de la terre sainte; il apprit sur son lit de douleur la reddition de Caïphas ; ce fut sa dernière victoire, sa dernière joie dans cette vie. Comme la maladie empirait et ne laissait plus d'espérance, le généreux athlète du Christ confessa ses péchés, reçut la communion, et, revêtu du *bouclier spirituel* (ce sont les expressions des chroniques du temps), il fut *enlevé à la lumière de ce monde.*

Godefroy rendit le dernier soupir le 17 juillet, un an après la prise de Jérusalem. Quelques historiens lui ont donné le titre de roi, d'autres l'ont appelé le *duc très-chrétien.* Dans le royaume qu'il avait fondé, on le proposa souvent pour modèle aux princes comme aux guerriers; son nom rappelle encore aujourd'hui les vertus des temps héroïques, et doit vivre parmi les hommes aussi longtemps que le souvenir des croisades. Il fut enseveli au pied du Calvaire. Son tombeau et celui de son frère Baudouin furent pendant plusieurs siècles un des ornements du temple saint; mais, dans la génération présente, ce précieux monument des guerres sacrées a disparu par la jalousie des Grecs et des Arméniens. Lorsqu'en 1830 je demandai à voir les deux tombeaux, on ne put me montrer que l'épaisse maçonnerie dont ils étaient recouverts et qui les dérobait à la vue des voyageurs et des pèlerins.

Après la mort et les obsèques de Godefroy, il s'éleva de grandes divisions dans Jérusalem, pour savoir

à qui devait appartenir l'autorité suprême. Le patriarche Daimbert prétendait que l'Église seule devait succéder au prince qui venait de mourir; il rappelait, à l'appui de sa prétention, les dernières volontés du duc de Lorraine. Tout ce qui portait les armes dans Jérusalem ne partageait point l'avis du patriarche, car il ne s'agissait pas de régner sur la ville sainte, mais d'exposer sa vie pour la défendre; rien n'était plus douteux que les engagements arrachés à la piété de Godefroy, mais rien de plus certain que les périls et la ruine d'un royaume environné d'ennemis, s'il n'était gouverné par un chef plein de bravoure. Animés par cette pensée, Garnier de Gray, parent de Godefroy, et plusieurs autres chevaliers, envoyèrent des députés à Baudouin, comte d'Édesse, pour lui offrir la couronne et le gouvernement de Jérusalem; ils prirent en même temps possession de la tour de David et de tous les lieux fortifiés de la ville sainte. En vain Tancrède, qui venait de s'emparer de Caïphas et que le patriarche avait attiré dans son parti, accourut pour défendre la cause du prélat, on lui ferma les portes de Jérusalem. Le patriarche, abandonné du peuple et du clergé, ne trouva plus d'autre moyen que d'appeler à son secours le prince d'Antioche. Dans une lettre que Guillaume de Tyr nous a conservée, Daimbert rappela à Bohémond l'exemple de son illustre père, Robert Guiscard, qui avait délivré le pontife de Rome et l'avait arraché des mains des impies. Il lui recommandait d'employer tous les moyens, même la force et la violence, pour empêcher Baudouin de venir à Jérusalem[1].

[1] Voyez la lettre de Daimbert, dans les pièces justificatives.

Cette lettre ne put parvenir à Bohémond, car, dans le même temps, vers le mois d'août, la principauté d'Antioche avait perdu son chef, tombé entre les mains d'un puissant émir de la Mésopotamie. Bohémond avait quitté Antioche pour voler au secours de la ville chrétienne de Mélitène (aujourd'hui Malathia), assiégée par les Turcomans; l'émir Danisman, averti de son approche, alla au-devant de lui, dispersa sa troupe, et le fit prisonnier avec son cousin Richard et plusieurs de ses chevaliers; la désolation fut grande parmi les chrétiens. Bohémond envoya une tresse de ses cheveux à Baudouin, en le faisant supplier de venir promptement à son secours. Aussitôt le comte d'Édesse assembla ses guerriers, et, après trois journées de marche, il arriva devant Mélitène; mais l'émir Danisman, à son approche, avait levé le siége, et s'était retiré dans ses États, emmenant avec lui les prisonniers chrétiens. Baudouin le poursuivit pendant plusieurs jours, et, désespérant de pouvoir l'atteindre, il reprit tristement le chemin de sa capitale.

Ce fut au retour de cette expédition qu'il reçut les députés de Jérusalem. Ceux-ci, après lui avoir appris la mort de Godefroy, lui annoncèrent que le peuple chrétien, le clergé et les chevaliers de la croix l'avaient choisi pour régner dans la ville sainte. Baudouin donna quelques larmes à la mort de son frère, et se consola bientôt par la pensée de lui succéder [1]. Il céda le comté d'Édesse à son cousin Baudouin du Bourg, et, sans perdre de temps, il se mit en route pour Jérusalem. Sept cents hommes d'armes, autant de fantassins, formaient sa petite armée. La plupart des pays qu'il allait traverser

[1] Dolens aliquantulùm de fratris morte, et plus gaudens de hæreditate. *Foulcher de Chartres.*

étaient occupés par des musulmans. Les émirs d'Émèse et de Damas, avertis par la renommée et peut-être aussi par la trahison, vinrent l'attendre dans les chemins difficiles qui bordent la mer de Phénicie. Foulcher de Chartres, qui accompagnait Baudouin, décrit avec une simplicité naïve la situation périlleuse des chrétiens en présence des défilés de Beyrouth, à l'embouchure du Lycus[1]; il leur fallait franchir un vallon étroit et profond, dominé au midi et au nord par des masses de rochers; tout le rivage était couvert de musulmans. « Nous feignions l'audace, dit le bon chapelain, et nous craignions la mort; retourner sur nos pas était difficile, avancer, plus difficile encore; de tout côté les ennemis nous menaçaient : ceux-ci du haut de leurs navires, ceux-là du haut des monts. Pendant ce jour, nos hommes et nos bêtes de somme ne prirent ni repos ni nourriture; *pour moi, Foulcher, j'aurais mieux aimé être à Chartres ou à Orléans que d'être là.* » Toutefois, Baudouin, par une manœuvre habile, attira les barbares dans une longue plaine découverte; ceux-ci prirent la retraite des chrétiens pour une déroute et s'avancèrent pour les poursuivre; alors la troupe de Baudouin fait volte-face, et tombe avec impétuosité sur une multitude qui croyait courir au butin. Les Turcs, dès le premier choc, saisis de surprise et de stupeur, n'ont pas même le courage de se défendre, et s'enfuient, les uns à travers les roches escarpées, les autres sur leurs navires; beaucoup sont tués ou pris; quelques-uns périssent dans les flots, plusieurs dans les précipices. Le carnage dura toute la journée; les chrétiens passèrent la nuit sur le champ de bataille, où ils partagè-

[1] Voyez la *Correspondance d'Orient*, t. VI.

rent leur butin et leurs prisonniers; le lendemain, ils traversèrent les défilés, sans trouver un seul ennemi. Baudouin, poursuivant sa marche le long de la mer, passa devant les villes de Beyrouth, de Ptolémaïs, de Césarée; il arriva le troisième jour à Joppé, où le bruit de sa victoire l'avait précédé; il fut reçu dans cette ville comme le successeur de Godefroy. Lorsqu'il approcha de Jérusalem, le peuple et le clergé vinrent au-devant de lui; les Grecs et les Syriens accoururent aussi avec des cierges et des croix; tous, louant à haute voix le Seigneur, accueillirent avec solennité leur nouveau roi, et le conduisirent en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre. Pendant que Jérusalem était ainsi dans la joie, le patriarche, avec quelques-uns de ses partisans, protestait contre l'arrivée de Baudouin, et, feignant de croire qu'il n'était pas en sûreté près du tombeau de Jésus-Christ, se retirait en silence sur le mont Sion, comme pour y chercher un asile contre ses persécuteurs.

Baudouin était impatient de signaler son règne par quelque entreprise glorieuse. Il resta une semaine à Jérusalem pour prendre possession du gouvernement; il assembla ensuite ses chevaliers, et cette troupe d'élite alla chercher des ennemis à combattre ou des terres à conquérir. Ils se présentèrent d'abord devant Ascalon; mais la place paraissait disposée à se défendre avec vigueur, et les chrétiens ne pouvaient en faire le siége. Baudouin dirigea sa marche vers les montagnes de la Judée. Les habitants de cette contrée avaient souvent maltraité et dépouillé les pèlerins de Jérusalem, et, redoutant la présence des guerriers chrétiens, ils s'étaient tous retirés dans des cavernes. Pour les faire sortir de leurs retraites, on employa

d'abord la ruse; plusieurs des chefs, à qui on promit des trésors, se hasardèrent à se présenter devant Baudouin, qui les fit décapiter; puis on alluma, à l'entrée des souterrains, des bruyères et des herbes sèches, et bientôt une multitude misérable, chassée par la flamme et la fumée, vint implorer la miséricorde des soldats de la croix. Baudouin et ses compagnons poursuivirent leur route vers le pays d'Hébron, et descendirent dans la vallée où s'élevaient autrefois Sodome et Gomorrhe et que recouvrent maintenant les *ondes salées du grand lac Asphaltite* [1]. Foulcher, qui accompagnait cette expédition, décrit longuement la mer Morte et ses phénomènes. « L'eau est tellement salée, nous dit-il, que ni quadrupèdes ni oiseaux ne peuvent en boire; moi-même, ajoute le chapelain de Baudouin, j'en ai fait l'expérience; descendant de ma mule sur la rive du lac, j'ai goûté de son eau que j'ai trouvée amère comme l'ellébore. » Suivant la côte méridionale de la mer Morte, les guerriers chrétiens arrivèrent à une ville que les chroniques appellent Suzume ou Ségor; tous les habitants avaient fui, à l'exception de quelques *hommes noirs comme la suie*, qu'on ne daigna pas même interroger et que les guerriers francs méprisèrent comme *la plus vile herbe des mers*. Au delà de Ségor commence la partie montueuse de l'Arabie. Baudouin, avec sa suite, franchit plusieurs montagnes dont les cimes étaient couvertes de neige; sa troupe n'eut souvent d'autre abri que les cavernes dont le pays est rempli; elle n'avait pour nourriture que des dattes et la chair des animaux sauvages, pour boisson que l'eau pure des sources et des fontaines; les soldats de la croix visitèrent avec

[1] Voyez la *Correspondance d'Orient*, t. IV.

respect le monastère de Saint-Aaron, bâti au lieu même où Moïse et Aaron s'entretenaient avec Dieu; ils s'arrêtèrent trois jours dans une vallée couverte de palmiers et fertile en toutes sortes de fruits : c'était la vallée où Moïse avait fait jaillir une source des flancs d'une roche aride [1]. Foulcher nous apprend que cette source miraculeuse faisait alors tourner plusieurs moulins et que *lui-même y abreuva ses chevaux*. Baudouin conduisit sa troupe jusqu'au désert qui sépare l'Idumée de la terre d'Égypte, et reprit le chemin de sa capitale, en passant par les montagnes où furent ensevelis les ancêtres d'Israël.

A son retour, Baudouin voulut se faire couronner roi et se réconcilia avec Daimbert. La cérémonie eut lieu à Béthléem, le jour de la nativité du Sauveur; le nouveau roi reçut l'onction et le diadème royal des mains du patriarche. On n'opposa point au roi Baudouin l'exemple de Godefroy qui, après son élection, refusa d'être couronné. Une triste expérience avait fait naître d'autres pensées; la royauté des pèlerins, cette royauté de l'exil, n'était plus, aux yeux des chrétiens, une gloire ni une félicité de ce monde, mais une œuvre pieuse et sainte, une œuvre de résignation et de dévouement, une mission pleine de péril, de misère et de sacrifices. Dans un royaume environné d'ennemis, au milieu d'un peuple jeté comme par la tempête sur un sol étranger, un roi ne portait point une couronne d'or, comme les autres rois de la terre, mais une couronne toute semblable à celle de Jésus-Christ.

Le premier soin de Baudouin après son couron-

[1] M. Léon de Laborde (Voyage dans l'Arabie Pétrée) a décrit une partie de ces contrées d'au delà de la mer Morte, traversées par le roi Baudouin.

nement, fut de rendre la justice à ses sujets et de mettre en vigueur les assises de Jérusalem. Il tint sa cour et son conseil, au milieu de tous les grands, dans le palais de Salomon; chaque jour, pendant près de deux semaines, on le voyait assis sur son trône, écoutant les plaintes qui lui étaient adressées et prononçant sur tous les différends survenus entre ses vassaux. Une des premières causes qu'il eut à juger fut une querelle élevée entre Tancrède et Guillaume le Charpentier, vicomte de Melun. Godefroy, avant de mourir, avait donné à Guillaume la ville de Caïphas; Tancrède s'obstinait à retenir une cité conquise par ses armes: Baudouin, sur l'avis de ses conseillers, fit assigner Tancrède à comparaître devant son tribunal; celui-ci, qui n'avait point oublié les injures de Tarse et de Malmistra, répondit qu'il ne reconnaissait pas Baudouin comme roi de la ville sainte, ni comme juge du royaume de Jérusalem. Une seconde sommation fut envoyée, à laquelle on ne fit point de réponse; enfin, dans un troisième message, Baudouin invitait son ancien frère d'armes à ne point décliner sa justice, afin qu'une royauté chrétienne ne fût point exposée aux railleries des infidèles. Cette dernière sommation ressemblait à une prière : Tancrède se laissa fléchir; mais il ne voulut point se rendre à Jérusalem, dont on lui avait naguère fermé les portes; il proposa à Baudouin une conférence sur les bords du Ledar, entre Joppé et Arsur. Par esprit de conciliation, le roi de Jérusalem consentit à se rendre au lieu indiqué; les deux princes ne s'entendirent pas d'abord; ils eurent une nouvelle entrevue à Caïphas; des hommes sages et pieux intervinrent pour rétablir la paix; à la fin, le souvenir de Godefroy, dont on invoquait la dernière volonté, ce nom si

cher à Tancrède et à Baudouin, parvint à les rapprocher. Pendant toutes ces négociations, Tancrède avait été appelé à gouverner la principauté d'Antioche en l'absence de Bohémond; non-seulement il renonça à ses prétentions sur la ville de Caïphas, qui fut donnée à Guillaume le Charpentier, mais il abandonna à Baudouin la principauté de Tibériade, qui devint le partage de Hugues de Saint-Omer.

Tous les soins que prenait le roi Baudouin pour rétablir la paix et maintenir l'exécution des lois dans son royaume ne l'empêchaient pas de faire de fréquentes excursions sur les terres des musulmans. Dans une de ses expéditions au delà du Jourdain, il surprit plusieurs tribus arabes: comme il revenait chargé de leurs dépouilles, il eut l'occasion d'exercer la plus noble vertu de la chevalerie. Non loin du fleuve, des cris plaintifs viennent tout à coup frapper ses oreilles, il s'approche et voit une femme musulmane dans la douleur de l'enfantement; il lui jette son manteau pour la couvrir et la fait placer sur des tapis étendus à terre. Par ses ordres des fruits et deux outres remplies d'eau sont apportés près de ce lit de douleur; il fait amener la femelle d'un chameau pour allaiter l'enfant qui venait de naître, puis la mère est confiée aux soins d'une esclave chargée de la reconduire à son époux. Celui-ci occupait un rang distingué parmi les musulmans : il versa des larmes de joie en revoyant une épouse dont il pleurait la mort ou le déshonneur, et jura de ne jamais oublier l'action généreuse de Baudouin.

De retour dans sa capitale, Baudouin apprit qu'une flotte génoise était arrivée dans le port de Joppé. Il alla au-devant des pèlerins de Gênes, et les conjura de l'aider dans quelque entreprise contre les ennemis de

la foi; il promettait de leur abandonner un tiers du butin, et de leur céder, dans chaque ville conquise, une rue qui serait appelée la *rue des Génois*. Le traité conclu, les Génois se rendirent à Jérusalem pour y célébrer les fêtes de Pâques et renouveler sur le tombeau du Sauveur le serment qu'ils avaient fait de combattre les infidèles; ils arrivèrent le samedi saint. C'était le jour où le feu sacré devait descendre sur le divin sépulcre. A leur arrivée, la ville de Jérusalem était dans la consternation, car le feu céleste n'*avait point paru;* les fidèles restèrent assemblés toute la journée dans l'église de la Résurrection; le clergé latin et le clergé grec avaient entonné plusieurs fois le *kyrie eleïson;* plusieurs fois le patriarche s'était mis en prières dans le saint tombeau, sans que la flamme, si vivement attendue, descendît sur aucune des lampes destinées à la recevoir. Le lendemain, jour de Pâques, le peuple et les pèlerins accourent de nouveau dans la sainte basilique; on répète les mêmes cérémonies que la veille, et le feu sacré ne se montre ni sur le saint tombeau, ni sur le Calvaire, ni en aucun lieu de l'église. Alors, comme par une inspiration subite, le clergé latin, presque tout le peuple, le roi et les seigneurs, se rendent processionnellement et les pieds nus au temple de Salomon. Pendant ce temps, les Grecs et les Syriens restés dans l'église du Saint-Sépulcre, se meurtrissaient le visage, déchiraient leurs vêtements, imploraient la divine miséricorde par des cris lamentables. A la fin, Dieu prit pitié de leur désespoir; au retour de la procession, le feu sacré était descendu; à cette vue on fond en larmes; on chante le *kyrie eleïson*, chacun allume son cierge à la divine flamme qui court de rang en rang et se répand partout à la fois; les trom-

pettes sonnent, le peuple bat des mains, une mélodieuse symphonie se fait entendre, le clergé entonne des psaumes, toute l'assemblée, toute la ville sainte est dans la joie[1].

Cette apparition du feu sacré était d'un bon augure pour l'expédition qui se préparait. Après les fêtes de Pâques, les Génois retournèrent à leur flotte ; de son côté, Baudouin assembla ses guerriers. On alla d'abord mettre le siége devant Arsur ; les habitants proposèrent d'abandonner leur ville et de se retirer avec leurs richesses. Cette capitulation fut acceptée. Les chrétiens allèrent ensuite assiéger Césarée, ville florissante et peuplée de riches marchands. Caffaro, historien de Gênes, présent à cette expédition, nous fait connaître les négociations singulières qui précédèrent les attaques des assiégeants : des députés de la ville s'adressèrent au patriarche et aux chefs de l'armée : « Vous qui êtes les docteurs de la loi chrétienne, dirent-ils, pourquoi ordonnez-vous à vos soldats de nous dépouiller et de nous tuer ? — Nous ne voulons pas vous dépouiller, répondit le patriarche, mais cette ville ne vous appartient pas ; nous ne voulons pas non plus vous tuer, mais la vengeance divine nous a choisis pour punir ceux qui sont armés contre la loi du Seigneur. » Après cette réponse, qui ne pouvait amener la paix, les infidèles ne songèrent plus qu'à se défendre. Ils résistèrent avec quelque courage aux premiers assauts ; mais, comme ils n'étaient point accoutumés aux périls et aux fatigues de la guerre, leur ardeur ne

[1] Il nous reste des descriptions très-curieuses de cette cérémonie par Foulcher de Chartres et par Caffaro, tous deux témoins oculaires. La description de Foulcher de Chartres est tout entière dans la *Bibliothèque des Croisades*, première partie.

tarda pas à se ralentir; après deux semaines de siége, leurs tours et leurs remparts commençaient à être dégarnis de combattants. Les chrétiens, qui s'en aperçurent, redoublèrent d'audace, et leur valeur impatiente n'attendit pas la construction des machines pour livrer un assaut général. Le quinzième jour du siége, les soldats de la croix reçoivent l'absolution de leurs péchés; le patriarche, revêtu d'une étole blanche et portant la vraie croix, les exhorte à combattre vaillamment. Le signal est donné; les chrétiens courent aux remparts, dressent les échelles; les tours sont envahies, les habitants saisis d'effroi fuient en désordre; les uns cherchent un asile dans les temples, les autres dans les lieux écartés; aucun d'eux ne peut éviter le trépas : le glaive du vainqueur épargne à peine les femmes et les enfants en bas âge. Dans cette extermination générale, le cadi et l'émir furent les seuls qui trouvèrent grâce, parce qu'on espérait en tirer une forte rançon. Les soldats se vendaient les uns aux autres les femmes qu'ils avaient prises et qu'on destinait à faire tourner des moulins à bras. La soif du pillage animait tellement les chrétiens, qu'ils fendaient le ventre à des musulmans soupçonnés d'avoir avalé des pièces d'or; quantité de cadavres furent brûlés sur les places publiques : on croyait trouver dans les cendres quelques besants. Ces terribles scènes n'ont point révolté les chroniqueurs qui en furent témoins : un d'eux nous représente cette population qu'on massacrait sans pitié, comme une *population scélérate et perverse qui méritait la mort*. Guillaume de Tyr, sans désapprouver ces excès de barbarie, se contente de remarquer que le peuple chrétien qui, jusque-là, avait vécu pauvre et dénué de tout, ne manqua plus de rien.

Les Génois se vantaient d'avoir eu dans leur part du butin le vase qui servit à la cène de Jésus-Christ [1]; ce vase d'émeraude fut longtemps conservé dans la cathédrale de Gênes; vers la fin du dix-huitième siècle et pendant la guerre d'Italie, cette précieuse relique fut apportée à Paris: elle a été rendue aux Génois dans l'année 1815. Après la prise de Césarée, les chrétiens y établirent un archevêque, qu'ils *élurent en commun.* L'ecclésiastique sur lequel tomba leur choix était un pauvre prêtre venu en Orient avec les premiers croisés. Guibert, abbé de Nogent, raconte de ce pauvre prêtre, nommé Baudouin, un trait fort singulier. Comme il n'avait pas de quoi fournir aux frais de son pèlerinage, il s'était fait au front une large incision en forme de croix, et l'entretenait avec certaines herbes. Cette plaie qu'on croyait miraculeuse lui assura sur toute la route de nombreuses aumônes.

La terrreur qu'inspiraient les chrétiens était si grande, que les infidèles n'osaient plus braver leurs attaques ni soutenir leur présence. En vain le calife d'Égypte ordonnait à ses émirs, renfermés dans Ascalon, de combattre les Francs, et d'amener devant lui, chargé de fers, ce *peuple mendiant* et *vagabond :* les guerriers égyptiens hésitaient à quitter l'abri de leurs remparts. A la fin, poussés par les menaces du calife, encouragés par leur multitude, ils tentèrent une incursion vers Ramla. Baudouin, averti de leur marche, réunit à la hâte deux cent quatre-vingts chevaliers et neuf cents hommes de pied. Aussitôt qu'il fut en présence

[1] Cette tradition nous paraît suspecte. Il n'est pas probable que Jésus-Christ se soit servi d'un vase d'émeraude dans la dernière réunion du mont Sion. Tout nous porte à croire que le vase dont il est ici question avait été trouvé dans le temple d'Auguste, converti en mosquée par les musulmans, et que cette coupe avait servi au culte de l'empereur romain.

servit la cause de l'illustre captif, qui profita des divisions élevées parmi ses ennemis pour sortir de sa prison. Comme il se mêle toujours quelque chose de merveilleux au récit des événements de cette époque, une chronique contemporaine rapporte que Bohémond fit admirer sa bravoure dans les guerres que les infidèles se déclaraient entre eux, et qu'une princesse musulmane [1] à laquelle il avait su plaire par ses manières chevaleresques, lui facilita les moyens de recouvrer sa liberté. Après quatre ans de captivité, il revint à Antioche, où il s'occupa de repousser les agressions d'Alexis.

Le vieux Raymond de Saint-Gilles, que son opiniâtre ambition poussait à se faire une principauté en Orient, était déjà maître de Tortose, et voulait y ajouter la ville de Gibel ou Gibelet. Pour cela il invoque le secours des Génois et des Pisans, auxiliaires naturels de tous ceux qui tentaient quelque conquête maritime en Syrie. Gibel, assiégée par terre et par mer, ne tarda pas à tomber au pouvoir des chrétiens. Après cette expédition, les pèlerins de Gênes et de Pise reçurent un message du roi de Jérusalem, qui leur proposait d'assiéger avec lui la ville d'Accon ou de Ptolémaïs [2]; on leur offrait les mêmes conditions que pour le siége de Césarée. La flotte génoise parut dans la rade et devant le port de Ptolémaïs, pendant que le roi Baudouin dressait ses tentes sous les

[1] Orderic Vital raconte les aventures romanesques de Bohémond. Mais son récit renferme trop de choses invraisemblables pour être répété dans cette histoire; on peut le lire dans la *Bibliothèque des Croisades*, à l'article d'Orderic Vital.

[2] On trouvera dans le quatrième et le sixième volume de la *Correspondance d'Orient* une description détaillée de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre et de son territoire.

ses chevaliers la garde de la vraie croix, puis il monte sur son cheval, qu'on appelait la *gazelle* à cause de sa vitesse, et se précipite au plus fort de la mêlée. Un drapeau blanc attaché à sa lance montre à ses chevaliers le chemin du péril et du carnage. Devant eux, autour d'eux, tout devient la proie du glaive; à leur suite s'avance la croix du Sauveur; dans tous les lieux où paraît le bois sacré, il n'y a de salut *que pour ceux qui ont des coursiers rapides*.

Les soldats chrétiens qui s'étaient laissé vaincre dès le commencement du combat avaient pris la route de Joppé, mais dans leur fuite ils tombèrent tous sous les coups des ennemis. Revêtus des habits et des armures des chrétiens qu'ils avaient tués, les musulmans se présentèrent devant les murs de Joppé. Comme ils répétèrent à haute voix que l'armée chrétienne avait péri, que le roi était mort, il y eut une grande consternation dans la ville; la reine de Jérusalem, qui se trouvait alors à Joppé, envoya par mer un message à Tancrède, pour lui donner ces lamentables nouvelles et lui annoncer que le peuple de Dieu touchait à son dernier moment, si on ne venait à son secours.

Cependant Baudouin ne savait rien de ce qui se passait à Joppé; l'armée victorieuse, après avoir poursuivi les infidèles jusqu'aux portes d'Ascalon, était revenue vers le soir dans la plaine où s'était livré le combat. Les chrétiens rendirent grâces au Seigneur et passèrent la nuit sous les tentes de leurs ennemis. Le lendemain, lorsqu'ils retournaient à Joppé, tout à coup une troupe d'infidèles se présenta devant eux, chargée de butin et couverte des armures des Francs. Cette troupe de barbares était celle qui avait paru la veille sous les murs de Joppé et dont la présence avait causé

tant d'effroi. A la vue de l'armée chrétienne, elle est frappée de stupeur, et ne peut soutenir le premier choc de ceux qu'elle croyait vaincus et détruits. Bientôt du haut des tours de Joppé on aperçoit les bannières triomphantes de l'armée de Baudouin. « Je vous laisse à penser, dit ici Foulcher de Chartres, quels cris de victoire partirent alors de cette ville, et quelles louanges on y prodigua au Seigneur. » Ces choses se passaient le septième jour de septembre, jour de la naissance de la Vierge, dans la seconde année du règne de Baudouin.

La même année, la renommée apporta d'affligeantes nouvelles dans la Palestine : on apprit que trois grandes armées de pèlerins, qui étaient comme plusieurs nations de l'Occident, avaient péri dans les montagnes et les déserts de l'Asie Mineure. Guillaume, comte de Poitiers, Étienne comte de Blois, Étienne comte de Bourgogne, Harpin, seigneur de Bourges, le comte de Nevers, Conrad, connétable de l'empire germanique, plusieurs autres princes, échappés au désastre et accueillis à Antioche par Tancrède, s'étaient mis en route pour achever tristement leur pèlerinage aux saints lieux. Baudouin, étant allé au-devant d'eux jusqu'aux défilés de Beyrouth, protégea leur marche vers Jérusalem. Quel spectacle pour les fidèles de la ville sainte! tous ces illustres pèlerins, qui avaient quitté l'Europe avec d'innombrables soldats, étaient à peine suivis de quelques serviteurs. Jamais les grands de la terre n'avaient souffert autant de misères et d'humiliations pour la cause de Jésus-Christ. Tout le peuple de Jérusalem, attendri jusqu'aux larmes, les accompagna au saint sépulcre. Ils passèrent quelques mois dans la Judée, et, peu de jours après les fêtes de Pâques, tous se ren-

dirent à Joppé afin de s'embarquer pour l'Europe. Ils attendaient les vents favorables, lorsque tout à coup on vient annoncer qu'une armée d'infidèles, sortie d'Ascalon, ravage les territoires de Lidda et de Ramla. Le roi de Jérusalem, qui se trouvait à Joppé, rassemble à la hâte ses chevaliers et se dispose à marcher contre l'ennemi. Les nobles pèlerins, qui ont des chevaux ou qui peuvent en emprunter à leurs amis, prennent aussi les armes et sortent de la ville pour aller combattre les ennemis. Le roi Baudouin se met à la tête d'une troupe levée ainsi à la hâte, et vole au-devant de l'armée musulmane; il était à peine suivi de deux cents chevaliers. Il se trouve tout à coup au milieu de vingt mille infidèles; sans s'étonner de leur nombre[1], il leur livre bataille; dès le premier choc, les chrétiens sont enveloppés et ne cherchent qu'une mort glorieuse. Le comte de Blois et le comte de Bourgogne[2] périrent tous les deux dans cette journée. Guillaume de Tyr, qui nous raconte la mort du comte de Blois, ajoute que Dieu déploya envers ce malheureux prince toute sa miséricorde, en lui permettant d'expier ainsi la honte de sa désertion à Antioche. Harpin, comte de Bourges, fut fait prisonnier avec le connétable Conrad; Conrad avait déployé dans le combat une force extraordinaire qui excita l'admiration des vainqueurs, et fit épargner sa vie. Harpin, avant la bataille, avait

[1] Quand Baudouin vit l'armée nombreuse qu'il avait à combattre, dit Foulcher de Chartres, il sentit frémir son âme. Il se retourna vers les siens, et leur adressa ces paroles: « O mes amis! ne songez pas à refuser la bataille qui s'apprête. » Ceux-ci répondirent en se précipitant au-devant des infidèles.

[2] Le corps du duc de Bourgogne fut rapporté en France et inhumé à Cîteaux. Urbain Plancher dit, dans son *Histoire de Bourgogne*, qu'on célébrait tous les ans à Cîteaux un anniversaire pour la mort de ce prince, le vendredi avant le dimanche de la Passion.

donné à Baudouin des conseils prudents : *Harpin, si tu as peur, retire-toi*, lui répondit le roi de Jérusalem, *si tu as peur, retire-toi, et va-t'en à Bourges.* Les chroniques qui parlent de ce combat reprochent à Baudouin de ne s'être point fait précéder de la croix de Jésus-Christ.

Baudouin se retira presque seul du champ de bataille, et se cacha parmi les herbes et les bruyères qui couvraient la plaine. Comme les vainqueurs y mirent le feu, il fut sur le point d'être étouffé par les flammes et se réfugia avec peine dans Ramla. La nuit qui survint l'avait empêché d'être poursuivi ; mais, dès le lendemain, la place qui lui servait d'asile allait être assiégée et n'avait point de moyens de défense. Baudouin se trouvait en proie aux plus vives inquiétudes, lorsque tout à coup un étranger est introduit dans la ville et demande à parler au roi de Jérusalem : « C'est la reconnaissance, lui dit-il, qui m'amène auprès de toi. Tu t'es montré généreux envers une » épouse qui m'est chère, tu l'as rendue à sa famille » après lui avoir sauvé la vie ; je viens maintenant acquitter cette dette sacrée. Les Sarrasins environnent » de toutes parts la ville qui te sert de retraite : demain elle sera prise ; aucun de ses habitants ne » peut échapper à la mort. Je viens t'offrir un moyen » de salut : je connais des chemins qui ne sont point » gardés ; hâte-toi, le temps presse, tu n'as qu'à me » suivre : avant le lever du jour tu seras parmi les » tiens[1]. » Baudouin hésitait et ne pouvait se résoudre à laisser dans le péril ses compagnons d'infortune ; mais ses compagnons le pressent eux-mêmes de suivre l'émir musulman. « Nous n'avons plus qu'à mourir,

[1] Guillaume de Tyr.

lui disaient-ils, et nous attendons ici la couronne du martyre que nous sommes venus chercher. Pour vous, Baudouin, votre heure n'est pas encore venue, et vous devez vivre pour le salut du peuple chrétien. » Baudouin cède à leurs instances, et sort de la ville avec l'émir. Favorisé par les ténèbres de la nuit et toujours accompagné de son guide fidèle, il fait de longs détours, et s'éloigne enfin des lieux occupés par les vainqueurs. Le lendemain, il était dans les murs d'Arsur.

Après le départ de Baudouin, Ramla fut prise d'assaut, et tous les chrétiens qui s'y trouvaient furent tués ou faits prisonniers. Bientôt la renommée porta cette triste nouvelle à Jérusalem; le peuple chrétien se rendit à l'église du Saint-Sépulcre, pour remercier le Dieu de miséricorde d'avoir sauvé la vie du roi; puis, tout ce que la ville sainte avait de chevaliers prit les armes, et se mit en marche pour aller au-devant des ennemis. Hugues de Saint-Omer, seigneur de la Galilée, accourut aussi avec quatre-vingts hommes d'armes, et se rendit à Joppé. En même temps, et comme par miracle, deux cents navires venus de l'Occident entrèrent dans le port de la même ville. Cette flotte amenait un grand nombre de pèlerins, parmi lesquels on remarquait d'illustres guerriers partis de l'Angleterre et de la Germanie. Le roi Baudouin, qui s'était rendu par la mer à Joppé et que Guillaume de Tyr compare à l'étoile du matin apparaissant sous un ciel orageux, se trouva tout à coup à la tête d'une valeureuse armée, impatiente d'aller au combat. Le sixième jour de la première semaine de juillet, suivi de ses chevaliers, il sortit de la ville, les enseignes déployées, au bruit des cors et des trompettes. Les en-

nemis étaient à trois milles de là, dans la forêt d'Arsur, préparant des machines de guerre et se disposant à faire le siége de Joppé : ils résistèrent avec courage à la première attaque des chrétiens; mais les plus braves ne purent soutenir longtemps la vue de la bannière blanche de Baudouin, devant laquelle tout fuyait et qu'ils rencontraient toujours au plus fort de la mêlée. Vaincus, malgré leur nombre, les musulmans prirent la fuite vers Ascalon, laissant trois mille des leurs sur le champ de bataille. Foulcher de Chartres attribue cette victoire au bois de la vraie croix, que le roi de Jérusalem fit porter devant lui pendant le combat. Le même historien, revenant sur la bataille de Ramla, si imprudemment livrée par Baudouin, ajoute que le Dieu des armées accorde toujours ses grâces à ceux qui placent leur force en lui et qui écoutent la voix de la sagesse, mais qu'il les refuse à ceux *qui conduisent les affaires avec légèreté et présomption.*

Le lendemain de cette victoire remportée sur les infidèles, le roi Baudouin retourna à Jérusalem, rendit grâce au Seigneur, et *donna l'ordre d'ouvrir le temple du Sépulcre aux pèlerins venus pour adorer le Christ*[1].

Ici l'histoire contemporaine rapporte, comme une circonstance remarquable de cette époque, que le royaume de Jérusalem resta en paix pendant plus de sept mois. Les fidèles n'en eurent pas moins à déplorer le trépas d'un grand nombre de leurs frères qui, s'étant embarqués à Joppé, périrent dans les flots, ou furent massacrés sur les côtes de Tyr et de Sidon. La

[1] Cette circonstance, rapportée par Albert d'Aix, semblerait prouver que l'église du Saint-Sépulcre ne restait pas toujours ouverte pour les pèlerins, et qu'ils n'y entraient qu'en faisant certaines offrandes. L'exemption de ce pieux tribut était quelquefois la récompense de ceux qui avaient servi la cause de Jésus-Christ en combattant les Sarrasins.

plupart de ces pèlerins étaient de ceux qui avaient échappé aux désastres de l'Asie Mineure. Au milieu du deuil général causé par la mort de tant de nobles chrétiens, les plaintes les plus amères se renouvelèrent contre les Grecs, qu'on accusait d'avoir provoqué la ruine des armées venues au secours des Latins établis en Syrie. Alexis, qui redoutait les effets de ces murmures, envoya féliciter le roi de Jérusalem sur ses victoires, et fit tous ses efforts pour obtenir la liberté des chrétiens tombés au pouvoir des Égyptiens et des Turcs. Harpin, seigneur de Bourges, fait prisonnier, fut délivré par l'intervention de l'empereur de Constantinople. Conrad, connétable de l'empereur d'Allemagne, et trois cents chevaliers francs, gémissaient dans les prisons du Caire : ils durent aussi leur délivrance à l'empereur grec. Les uns restèrent en Syrie et s'enrôlèrent de nouveau dans la milice de Jésus-Christ, les autres revinrent dans l'Occident, où leur retour au milieu de leurs familles et les expressions de leur reconnaissance envers Alexis ne purent détruire les préventions qui s'élevaient de toutes parts contre leur libérateur.

Au reste, ces préventions n'étaient point sans fondement; car, dans le temps même où Alexis brisait les fers de quelques captifs, il équipait des flottes, levait des armées pour attaquer Antioche et s'emparer des villes de la côte de Syrie conquises par les Latins. Il offrit de payer la rançon de Bohémond, toujours prisonnier chez les Turcs, non pour lui rendre sa liberté, mais pour le faire conduire à Constantinople, où il espérait obtenir de lui l'abandon de sa principauté. Cependant les offres brillantes d'Alexis excitèrent la jalousie entre les princes musulmans, et cette jalousie

servit la cause de l'illustre captif, qui profita des divisions élevées parmi ses ennemis pour sortir de sa prison. Comme il se mêle toujours quelque chose de merveilleux au récit des événements de cette époque, une chronique contemporaine rapporte que Bohémond fit admirer sa bravoure dans les guerres que les infidèles se déclaraient entre eux, et qu'une princesse musulmane [1] à laquelle il avait su plaire par ses manières chevaleresques, lui facilita les moyens de recouvrer sa liberté. Après quatre ans de captivité, il revint à Antioche, où il s'occupa de repousser les agressions d'Alexis.

Le vieux Raymond de Saint-Gilles, que son opiniâtre ambition poussait à se faire une principauté en Orient, était déjà maître de Tortose, et voulait y ajouter la ville de Gibel ou Gibelet. Pour cela il invoque le secours des Génois et des Pisans, auxiliaires naturels de tous ceux qui tentaient quelque conquête maritime en Syrie. Gibel, assiégée par terre et par mer, ne tarda pas à tomber au pouvoir des chrétiens. Après cette expédition, les pèlerins de Gênes et de Pise reçurent un message du roi de Jérusalem, qui leur proposait d'assiéger avec lui la ville d'Accon ou de Ptolémaïs [2]; on leur offrait les mêmes conditions que pour le siége de Césarée. La flotte génoise parut dans la rade et devant le port de Ptolémaïs, pendant que le roi Baudouin dressait ses tentes sous les

[1] Orderic Vital raconte les aventures romanesques de Bohémond. Mais son récit renferme trop de choses invraisemblables pour être répété dans cette histoire; on peut le lire dans la *Bibliothèque des Croisades*, à l'article d'Orderic Vital.

[2] On trouvera dans le quatrième et le sixième volume de la *Correspondance d'Orient* une description détaillée de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre et de son territoire.

remparts de la cité[1]. Au bout de vingt jours de siége, les habitants proposèrent d'ouvrir leurs portes, à la seule condition qu'on leur laisserait la liberté de sortir de la place avec leurs familles et leurs richesses. Le roi Baudouin accepta cette proposition, et tous les chefs jurèrent de la faire exécuter fidèlement. Cependant les Génois regrettaient le riche butin qu'on leur avait promis. Quand les portes de la ville s'ouvrirent, les plus indisciplinés coururent au pillage et ne respectèrent pas la vie des musulmans désarmés. Au milieu des désordres qui souillèrent cette victoire des soldats du Christ, on aime à voir le roi de Jérusalem, s'indignant de la violation des serments et rassemblant autour de lui ses chevaliers et ses serviteurs, pour venger le droit des gens et l'humanité outragée. La généreuse fermeté de Baudouin parvint à rétablir l'ordre; les musulmans, protégés par son respect pour la foi jurée, se retirèrent avec leurs trésors et furent remplacés dans la ville par une population chrétienne.

La conquête de Ptolémaïs, qui était comme la porte de la Syrie du côté de la mer, donna quelques alarmes aux maîtres de Damas; elle porta l'effroi dans Ascalon et jusque dans les conseils de Babylone (l'ancien Caire.) On ne s'occupa plus en Égypte que de lever une nouvelle armée et de préparer une flotte pour triompher de l'orgueil des chrétiens et pour arrêter les progrès de leurs armes. Peu de temps après la prise de Ptolémaïs, on apprit à Jérusalem qu'une flotte égyptienne avait paru devant Joppé et qu'une multitude de barbares, sortis d'Ascalon, couvraient les plaines de Ramla. Aussitôt tous les chrétiens en état de porter les ar-

[1] Guillaume de Tyr.

mes accourent de la Galilée, du pays de Naplouse, des montagnes de la Judée; le peuple et le clergé de la ville sainte implorent la miséricorde divine; dans les cités chrétiennes, on fait des prières, des aumônes, on oublie les injures, et toute discorde est convertie en charité. Baudouin avec cinq cents chevaliers et deux mille hommes de pied sort de Joppé, et court à la rencontre des ennemis, dont Dieu seul savait le nombre. Lui-même engagea le combat; la bannière blanche qu'il portait avec lui était partout le signal de la victoire pour les chrétiens. L'émir d'Ascalon fut tué dans la bataille; cinq mille musulmans perdirent la vie; les chrétiens firent un butin immense; on ne pouvait compter la multitude des chevaux, des ânes, des dromadaires qu'ils ramenèrent avec eux à Joppé. Après cette victoire des chrétiens, la flotte égyptienne se hâta de s'éloigner, et, pour qu'il ne manquât rien à la défaite et à la ruine des infidèles, Dieu suscita sur les flots d'horribles tempêtes qui dispersèrent leurs vaisseaux et les brisèrent presque tous contre les rivages de la mer.

Tandis que la faveur divine se déclarait ainsi pour les chrétiens dans le royaume de Jérusalem, les mauvais jours semblaient arriver pour la principauté d'Antioche et le comté d'Édesse. Au printemps de l'année 1104, Bohémond avec ses chevaliers, Tancrède alors seigneur de Laodicée et d'Apamée, Baudouin du Bourg, comte d'Édesse ou Roha, et son cousin Joscelin de Courtenai, maître de Turbessel, se réunirent pour passer l'Euphrate et pour mettre le siége devant la ville de Charan ou Carrhes, occupée par les infidèles. La cité de Carrhes, située à quelques milles d'Édesse, fut, au temps des patriarches, le séjour de

Tharé, père d'Abraham ; c'est là que l'antique chef des croyants reçut l'ordre de quitter son pays et ses parents pour suivre les promesses du vrai Dieu ; c'est à Carrhes que le consul Crassus tomba aux mains des Parthes et mourut, *gorgé de l'or dont il était si avide.* Quand les princes chrétiens arrivèrent devant la ville, ils la trouvèrent en proie à la disette et presque sans moyens de défense[1]. Les habitants avaient envoyé solliciter des secours à Maridin, à Mossoul, et chez tous les peuples musulmans de la Mésopotamie. Après quelques semaines de siége, ayant perdu l'espoir d'être secourus, ils résolurent d'abandonner la place et proposèrent une capitulation, qui fut acceptée. Tandis qu'on jurait de part et d'autre d'exécuter fidèlement les conditions du traité, il s'éleva une vive contestation entre le comte d'Édesse et le prince d'Antioche, pour savoir quel drapeau flotterait sur les murs de la cité. L'armée victorieuse attendait, pour entrer dans la ville, que cette contestation fût terminée ; mais Dieu voulut punir le fol orgueil des princes, et leur retira la victoire qu'il leur avait envoyée. Baudouin et Bohémond se disputaient encore la ville conquise, lorsque tout à coup on aperçut sur les hauteurs voisines une armée musulmane s'avançant en ordre de bataille et les enseignes déployées. C'étaient les Turcs de Maridin et de Mossoul qui venaient au secours de la ville assiégée. A leur approche, les chrétiens, frappés de stupeur, ne songent plus qu'à fuir. En vain les chefs cherchèrent à ranimer leurs soldats, en vain l'évêque d'Édesse, parcourant les rangs, voulut relever les courages abattus : dès la première attaque, l'armée de la

[1] Guillaume de Tyr, liv. IX, donne de longs détails sur cette expédition.

croix fut dispersée; Baudouin du Bourg et son cousin Joscelin furent faits prisonniers; Bohémond et Tancrède échappèrent presque seuls à la poursuite du vainqueur.

Après ce déplorable événement, il apparut dans le ciel une comète, qui resta sur l'horizon pendant quarante jours et qui fut visible pour tout l'univers. Ce signe extraordinaire, dit Foulcher de Chartres, avait commencé à briller au mois de février, le *jour même où la lune était nouvelle, ce qui était évidemment d'un sinistre augure*. Dans le même mois, on remarqua pendant plusieurs jours autour du soleil deux autres soleils, l'un à droite, l'autre à gauche, et, le mois suivant, beaucoup de gens virent tomber une pluie d'étoiles. Les grandes calamités ne manquèrent point alors pour répondre aux sinistres présages, et jamais les colonies chrétiennes n'eurent plus à craindre de voir arriver leur dernière heure.

Les Turcs, enhardis par leur victoire, assiégèrent plusieurs fois la ville d'Édesse; Turbessel, Antioche même, furent menacées. Les barbares ravagèrent toutes les contrées habitées par les chrétiens; les campagnes les plus fertiles restèrent abandonnées; la terre ne produisit plus rien pour les besoins de l'homme; partout le peuple mourait de faim. Au milieu de la désolation générale, on ne songea pas à délivrer Baudouin du Bourg et Joscelin, pour lesquels les Turcs demandaient une rançon. Des plaintes s'élevèrent contre [1] Bohémond et Tancrède, qu'on accusait d'oublier leurs

[1] Les Turcs proposèrent d'échanger Baudouin du Bourg et Joscelin contre une princesse musulmane prisonnière des chrétiens: Bohémond et Tancrède, si nous en croyons Albert d'Aix, aimèrent mieux recevoir en argent la rançon de la princesse, que de l'échanger contre leurs frères d'armes captifs.

frères d'armes retenus en captivité chez les infidèles.

Le prince d'Antioche restait enfermé dans sa capitale, menacé à la fois par les Grecs et par les Turcs. N'ayant plus ni trésors ni armée, il tourna ses dernières espérances vers l'Occident, et résolut d'intéresser à sa cause les princes de la chrétienté. Après avoir fait répandre le bruit de sa mort, il s'embarqua au port Saint-Siméon [1], et, caché dans un cereueil, il traversa la flotte des Grecs, qui se réjouissaient de son trépas et maudissaient sa mémoire. En arrivant en Italie, Bohémond va se jeter aux pieds du souverain pontife; il se plaint des malheurs qu'il a éprouvés en défendant la religion; il invoque surtout la vengeance du ciel contre Alexis, qu'il représente comme le plus grand fléau des chrétiens. Le pape l'accueille comme un héros et comme un martyr; il loue ses exploits, écoute ses plaintes, lui donne l'étendard de saint Pierre, et lui permet, au nom de l'Église, de lever en Europe une armée pour réparer ses malheurs et venger la cause de Dieu.

Bohémond se rend en France. Ses aventures, ses exploits avaient partout répandu son nom. Il se présente à la cour de Philippe I, qui le reçoit avec les plus grands honneurs et lui donne sa fille Constance en mariage. Au milieu des fêtes de la cour, tour à tour le plus brillant des chevaliers et le plus ardent des orateurs de la croix, il fait admirer son adresse dans

[1] Voyez le récit d'Anne Comnène, dans la *Bibliothèque des Croisades*, troisième partie. Le texte porte que Bohémond fit mettre dans le cercueil un *coq* mort. Les traducteurs de Gibbon, à la place d'un *coq*, ont mis un *cuisinier*, à cause du mot anglais *cook*, qui veut dire *cuisinier*. Cette méprise ou cette confusion de mots est plaisante; au reste le récit d'Anne Comnène n'est pas plus clair ni plus vraisemblable dans une version que dans une autre, avec le cuisinier ou avec le coq.

les tournois et prêche la guerre contre les ennemis des chrétiens. En passant à Limoges, il déposa des chaînes d'argent sur l'autel de saint Léonard, dont il avait invoqué l'appui dans sa captivité; de là il se rendit à Poitiers, où, dans une grande assemblée, il embrasa tous les cœurs du feu de la guerre sainte. Les chevaliers du Limousin, de l'Auvergne et du Poitou se disputaient l'honneur de l'accompagner en Orient. Encouragé par ces premiers succès, il traverse les Pyrénées et lève des soldats en Espagne; il retourne en Italie et trouve partout le même empressement à le suivre. Les préparatifs achevés, il s'embarque à Bari et va descendre sur les terres de l'empire grec, menaçant de se venger de ses plus mortels ennemis, mais au fond poussé par l'ambition bien plus que par la haine. Le prince d'Antioche ne cessait d'animer par ses discours l'ardeur de ses nombreux compagnons : aux uns, il représentait les Grecs comme les alliés des musulmans et les ennemis de Jésus-Christ; aux autres, il parlait des richesses d'Alexis et leur promettait les dépouilles de l'empire. Il était sur le point de voir ses brillantes espérances s'accomplir, lorsqu'il fut tout à coup trahi par la fortune, qui jusque-là n'avait fait pour lui que des prodiges.

La ville de Durazzo, dont il avait entrepris le siége, résista longtemps à ses efforts; les maladies ravagèrent son armée; la plupart des guerriers qui l'avaient suivi désertèrent ses drapeaux; il fut obligé de faire une paix honteuse avec l'empereur qu'il voulait détrôner, et vint mourir de désespoir dans la petite principauté de Tarente, qu'il avait abandonnée pour la conquête de l'Orient.

La malheureuse issue de cette tentative, dirigée tout

entière contre les Grecs, devint funeste aux chrétiens établis en Syrie, et les priva des secours qu'ils devaient attendre de l'Occident. Tancrède, qui gouvernait toujours Antioche, fut attaqué plusieurs fois par les barbares accourus des bords de l'Euphrate et du Tigre, et ne put leur résister qu'avec le secours du roi de Jérusalem. Joscelin et Baudouin du Bourg, qui avaient été conduits à Bagdad, n'étaient revenus dans leurs États qu'après cinq ans d'une dure captivité. Lorsque Baudouin retourna à Édesse, il ne put payer le petit nombre de soldats qui lui étaient restés fidèles, et, pour obtenir des secours de son beau-père, seigneur de Mélitène, il lui fit accroire qu'il avait engagé sa barbe pour la solde de ses compagnons d'armes, moyen peu digne d'un chevalier et que n'excuse point aux yeux de l'histoire l'extrême détresse du prince réduit à l'employer [1].

Tant de revers n'avaient pu instruire les chrétiens et leur faire sentir le besoin de la concorde. Tancrède et Baudouin du Bourg eurent entre eux de vives contestations; ils appelèrent tour à tour les musulmans à défendre leur cause, et tout fut dans la confusion sur les bords de l'Euphrate et de l'Oronte. Dans ces funestes divisions, c'est Tancrède qui avait montré le plus d'animosité. Il prétendait que le comte d'Édesse devait lui être soumis et lui payer tribut [2]. Le roi de Jérusalem, dont on invoqua la justice, condamna Tancrède et lui dit : « Ce que tu demandes n'est pas juste : tu » dois, par la crainte de Dieu, te réconcilier avec le » comte d'Édesse ; si, au contraire, tu persistes dans

[1] Ce fait singulier, rapporté par Guillaume de Tyr, se trouve dans la *Bibliothèque des Croisades*, à l'article de Guillaume de Tyr.
[2] Albert d'Aix,

» ton association avec les païens, *tu ne peux demeurer* » *notre frère.* » Ces paroles touchèrent le cœur de Tancrède, et ramenèrent la paix entre les princes chrétiens.

Dans l'année 1108, Bertrand, fils de Raymond, comte de Saint-Gilles, vint en Orient avec soixante et dix galères génoises. Elles devaient l'aider à conquérir plusieurs villes de la Phénicie ; on commença par Biblos, qui, après quelques assauts, ouvrit ses portes aux chrétiens; on alla ensuite assiéger la ville de Tripoli [1]. La conquête de cette place avait été la dernière ambition du vieux comte Raymond; pour réussir dans ses tentatives souvent renouvelées, il implorait les armes de tous les pèlerins qui arrivaient de l'Occident; avec leurs secours il avait bâti, sur une colline du voisinage, une forteresse qu'on appelait *le château* ou *le mont des pèlerins* [2]. L'infatigable athlète du Christ tomba d'un toit de ce château et mourut de sa chute, avec le regret de n'avoir pu arborer l'étendard de la croix sur la ville infidèle. Le roi de Jérusalem vint au siége de Tripoli avec cinq cents chevaliers; sa présence redoubla le zèle des assiégeants. La ville, dès longtemps menacée, avait demandé des secours à Bagdad, à Mossoul, à Damas. Abandonnée par les puissances musul-

[1] Tripoli, comme l'indique son nom, se composait autrefois de trois villes. Dans les temps anciens, la cité placée aux bords de la mer était la plus importante des trois : c'est celle qui existait au moyen âge sous le nom de Tripoli. L'emplacement de la cité du temps des croisades est couvert de ruines; les gens du pays appellent cét endroit *El-Karab*, les ruines. La ville d'aujourd'hui est bâtie à trois quarts d'heure de la mer (Voyez la *Correspondance d'Orient*, lettre CLVIII).

[2] Le *Château des Pèlerins*, bâti par le comte de Toulouse, est ce qu'on appelle aujourd'hui le château de Tripoli. Construit sur une hauteur, il domine la ville actuelle, et se trouve à deux milles environ de l'emplacement de la ville du moyen âge (Voyez la *Correspondance d'Orient*, lettre CLVIII).

manes de la Perse et de la Syrie, elle avait tourné ses dernières espérances vers l'Égypte ; mais, tandis que les assiégés attendaient les flottes et les armées égyptiennes, un messager arriva sur un vaisseau, leur demanda, au nom du calife, *une belle esclave qui était dans la ville, et du bois d'abricotier propre à fabriquer des luths et des instruments de musique.* L'historien arabe Novaïri, qui rapporte ce fait, ajoute que les habitants de Tripoli reconnurent alors qu'il n'y avait plus de salut pour leur ville; ils proposèrent donc aux chrétiens de leur en ouvrir les portes, à la condition que chacun serait libre de sortir avec ce qu'il pourrait emporter ou de rester dans la cité en payant un tribut. Cette capitulation fut acceptée, et reçut son exécution de la part du roi Baudouin et du comte Bertrand; mais, si l'on en croit quelques historiens, la soldatesque génoise se conduisit à Tripoli comme elle l'avait fait naguère à Ptolémaïs.

Le territoire de Tripoli était renommé par la richesse de ses productions: dans les plaines et sur les collines voisines de la mer, croissaient en abondance le blé, la vigne, la canne à sucre, l'olivier et le mûrier blanc dont la feuille nourrit le ver à soie. La ville comptait plus de quatre mille ouvriers, instruits à fabriquer des étoffes de laine, de soie et de lin. Une grande partie de ces avantages furent perdus pour les vainqueurs qui, pendant le siége, ravagèrent les campagnes, et, après la conquête de la cité, ne s'occupèrent pas des établissements de l'industrie. Tripoli renfermait encore d'autres richesses, peu recherchées sans doute par les guerriers de la croix. Une bibliothèque y conservait en dépôt les monuments de la littérature des Persans, des Arabes et des Grecs; cent

copistes y étaient sans cesse occupés à transcrire des manuscrits [1]; le cadi, maître de la ville, envoyait dans tous les pays des hommes chargés de découvrir des livres rares et précieux. Après la prise de Tripoli, cette bibliothèque fut livrée aux flammes. Quelques auteurs orientaux ont déploré cette perte irréparable; mais aucune de nos anciennes chroniques n'en a parlé, et leur silence en cette occasion montre assez l'indifférence profonde avec laquelle les soldats francs furent témoins d'un incendie qui dévora cent mille volumes.

Tripoli, avec les villes de Tortose, d'Archas, de Gibel, forma un quatrième État dans la confédération des Francs au delà des mers; Bertrand, fils de Raymond de Saint-Gilles, en prit possession immédiatement après la conquête, et prêta serment de fidélité au roi de Jérusalem, dont il devint le vassal ou l'homme lige.

Plusieurs mois après la prise de Tripoli, le roi Baudouin réunit toutes ses forces devant Beyrouth. Cette ville, fort ancienne, fut, au temps de l'empire romain, une colonie d'Auguste; elle jouissait du droit italique; comme Rhodes, Mitylène et plusieurs autres cités d'Orient, elle eut des écoles publiques, dont la

[1] Ibn-Abou-Taï, historien arabe, dit que les chrétiens montrèrent à la prise de Tripoli la même fureur de destruction que les Arabes qui brûlèrent la bibliothèque d'Alexandrie. Un prêtre, attaché au comte Bertrand de Saint-Gilles, entra dans la salle où se trouvaient rassemblés un grand nombre d'exemplaires du Coran, et, comme il déclara que la bibliothèque de Tripoli ne renfermait que les livres impies de Mahomet, elle fut livrée aux flammes. Le même historien parle du nombre incroyable de trois millions de volumes. Nous avons préféré la version de *Novaïri;* qui réduit le nombre des volumes à cent mille. Ce dernier auteur raconte que la bibliothèque de Tripoli avait été fondée par le cadi *Aboutaleb Hasen*, qui lui-même avait composé plusieurs ouvrages (Voyez, pour tous ces détails, la *Bibliothèque des Croisades*, t. I, § 5).

gloire subsista jusqu'au moyen âge et ne fut pas ignorée des premiers pèlerins de Jérusalem. Après l'invasion de l'islamisme, Beyrouth avait perdu son ancien éclat; mais il lui restait ses beaux jardins, ses fertiles vergers et la commodité de son port ou de sa rade. Elle résista pendant deux mois aux attaques des chrétiens [1]; Albert d'Aix rapporte qu'après avoir fait une capitulation, les habitants brûlèrent sur les places publiques toutes leurs richesses, qu'ils ne pouvaient emporter. Les vainqueurs, entrés dans la ville, s'indignèrent qu'il ne leur restât plus rien à piller, et s'en prirent à la population, qui périt presque tout entière par le glaive.

Les musulmans ne possédaient plus sur la côte de Syrie que trois villes : Ascalon, Tyr et Sidon. Jusque-là, la ville de Sidon n'avait conservé la paix qu'à force de soumissions et de présents; chaque année, elle reculait l'heure de sa ruine en prodiguant ses trésors; mais le temps approchait où son or ne pourrait plus la sauver. Comme le roi de Jérusalem revenait d'une expédition sur les rives de l'Euphrate, il apprit que Sigur, fils de Magnus roi de Norwége, avait débarqué à Joppé : Sigur était accompagné de dix mille Norwégiens qui, depuis trois ans, avaient quitté le nord de l'Europe pour visiter la terre sainte. Baudouin se rendit à Joppé au-devant du prince de Norwége, et le pressa de combattre avec lui pour la défense et l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ. Sigur accéda à la prière du roi de Jérusalem, et ne

[1] On voit encore, à trois quarts d'heure de Beyrouth, le bois de pins d'où les compagnons de Baudouin tirèrent leurs échelles, leurs tours mobiles et d'autres machines de guerre qu'ils employèrent au siége de la cité (Voyez la *Correspondance d'Orient*, lettre CXLIII).

demanda pour prix de son zèle qu'un morceau du bois de la vraie croix. Lorsqu'il arriva dans la ville sainte, entouré de ses guerriers, les chrétiens contemplèrent avec une surprise mêlée de joie les énormes haches de bataille et la haute stature des pèlerins de la Norwége. On résolut dans le conseil du roi d'assiéger Sidon [1]. Bientôt la flotte de Sigur parut devant le port de cette ville, tandis que Baudouin et le comte de Tripoli dressaient leurs tentes sous les remparts. Après un siége de six semaines, l'émir et les principaux habitants offrirent de remettre les clefs de la ville au roi de Jérusalem, et ne demandèrent que la liberté de sortir de la place avec ce qu'ils pourraient porter *sur leurs têtes et sur leurs épaules*. Cinq mille sidoniens profitèrent du traité; les autres restèrent et devinrent les sujets du roi.

Sigur quitta la Palestine au milieu des bénédictions du peuple chrétien; il s'embarqua pour retourner en Norwége, emportant avec lui le morceau de la vraie croix qu'on avait promis à ses services, et qu'il déposa, à son retour, dans la ville de *Hanghel*, où la vertu de cette précieuse relique devait, disait-on, préserver son pays de toute invasion.

Les Norwégiens ne furent pas le seul peuple du Nord qui prit part au siége de Sidon : il était arrivé en Palestine des pèlerins de la Frise, des pèlerins d'Angleterre, qui combattirent avec les guerriers de Baudouin. Nous lisons dans une chronique de Brême [2], qu'on fit alors dans tout l'empire germanique une

[1] Voyez, pour le siége de Sidon, Guillaume de Tyr, liv. XI, et l'extrait des historiens norwégiens et danois. *Bibliothèque des Croisades*, troisième partie.

[2] Cette chronique de Brême est analysée dans la *Bibliothèque des Croisades*, troisième partie, collection allemande.

grande levée d'hommes pour la guerre sainte d'outre-mer. Plusieurs brêmois, au signal de leur archevêque et conduits par deux consuls que nomme la chronique, partirent pour l'Orient et se distinguèrent à la prise de Beyrouth et de Sidon. Au retour de leur pèlerinage, ils n'avaient perdu que deux de leurs compagnons; ils furent reçus en triomphe par leurs concitoyens, et des armoiries accordées à la ville de Brême par l'empereur d'Allemagne attestèrent les services qu'ils avaient rendus à la cause de Jésus-Christ dans la terre sainte.

Baudouin, revenu vainqueur à Jérusalem, apprit avec douleur que Gervais, comte de Tibériade, avait été surpris par les Turcs et conduit avec ses plus fidèles chevaliers dans la ville de Damas. Des députés musulmans vinrent offrir au roi de Jérusalem la liberté de Gervais, en échange de Ptolémaïs, de Joppé et de quelques autres villes prises par les chrétiens; un refus, ajoutaient-ils, allait causer la mort du comte de Tibériade. Baudouin proposa de payer pour la liberté de Gervais une somme considérable. « Quant aux villes » que vous me demandez, leur dit-il, je ne vous les » donnerais pas pour mon propre frère Eustache, ni » pour tous les princes chrétiens. » Au retour des ambassadeurs, Gervais fut traîné, avec tous ses chevaliers, sur une place de Damas, et tué à coups de flèches par les Turcs.

[1112.] A peu près dans le même temps, Antioche eut à pleurer la mort de Tancrède. Toute l'Église des saints, dit Guillaume de Tyr, reconnaîtra à jamais les œuvres charitables et les libéralités du héros chrétien. Pendant le temps qu'il gouverna Antioche, il s'associa de cœur et d'âme à toutes les souffrances de ses peuples.

Raoul de Caen nous dit qu'au milieu d'une disette qui désola sa principauté, il jura de ne plus boire de vin et de se réduire pour la table et les vêtements à la condition des pauvres, tant que durerait la misère publique. A la guerre, Tancrède se montrait toujours comme le père de tous ceux qui combattaient sous ses drapeaux ; il avait coutume de dire : « Ma fortune et » ma gloire, ce sont mes soldats. Que la richesse soit » leur partage ; pour moi je me réserve les soins, les » périls, la fatigue, la grêle et la pluie [1]. » Lorsqu'il approchait de sa dernière heure, Tancrède avait auprès de lui sa femme Cécile, fille de Philippe I, roi de France, et le jeune Pons, fils de Bertrand, comte de Tripoli ; il leur fit promettre de s'unir après sa mort par les liens du mariage : promesse qui fut dans la suite accomplie. Il nomma pour son successeur, Roger, fils de Richard son cousin, à la condition expresse que celui-ci remettrait la principauté d'Antioche, *en entier et sans difficulté*, à son prince légitime le fils de Bohémond, retenu alors auprès de sa mère en Italie. L'illustre Tancrède fut enseveli à Antioche sous le portique de l'église du prince des apôtres, l'an de l'Incarnation onze cent douze.

L'année suivante, et dans le courant de l'été, des hordes innombrables de barbares étaient parties de nouveau des bords de la mer Caspienne, du Korasan, du pays de Mossoul, pour s'avancer vers la Syrie. Cette fois elles laissèrent en paix Édesse et Antioche, et, marchant entre Damas et les régions phéniciennes, entre le Liban et les bords de la mer, pénétrèrent dans la Galilée. A leur approche, le

[1] Voyez l'extrait de Raoul de Caen, dans la *Bibliothèque des Croisades*.

roi Baudouin était accouru avec son armée. Il trouva les ennemis campés au-dessous de Panéas, dans une île formée par les deux branches du Jourdain ; les chrétiens établirent leur camp dans le voisinage. Les deux armées, séparées par la rivière de Dan, étaient en présence depuis plusieurs jours, lorsque Baudouin, trompé par une ruse des barbares, engagea imprudemment le combat [1]. L'armée chrétienne, le royaume, tout faillit périr dans cette journée ; le roi courut les plus grands dangers ; il abandonna son étendard ; les chrétiens perdirent trente chevaliers et plus de douze cents hommes de pied, tués ou faits prisonniers. Roger d'Antioche et le comte de Tripoli, qui venaient au secours de Baudouin, arrivèrent le lendemain de la bataille ; réunis à leurs troupes, les débris de l'armée vaincue allèrent camper sur la montagne de Seffet ou Saffat ; la multitude des Turcs occupait les vallées depuis Panéas jusqu'au lac de Tibériade. Tout fut ravagé sur les rives du Jourdain et dans les plaines de la Galilée, où les habitants du pays s'occupaient de la moisson ; la désolation était partout, et personne n'osait fuir ni à droite ni à gauche, de peur de rencontrer la mort sur son chemin. On ignorait dans les villes ce qui se passait au camp des chrétiens, et dans le camp on ne savait rien de ce qui se passait dans les villes ; un grand nombre de musulmans étaient sortis d'Ascalon et de Tyr, pour dévaster les terres des fidèles ; le pays de Sichem fut envahi, Naplouse livrée au pillage ; Jérusalem, restée sans défenseurs, ferma ses portes et craignit un moment de retomber au pouvoir des ennemis du Christ.

[1] Le théâtre de cette guerre est décrit dans la *Correspondance d'Orient*, tome V.

Cependant l'été s'éloignait, et la saison marquée pour le passage des pèlerins amenait chaque jour dans la Palestine des guerriers de l'Occident. L'armée chrétienne reçut ainsi de nouveaux renforts, et compta bientôt jusqu'à douze mille combattants sous ses drapeaux. D'un autre côté, les Turcs de Damas commençaient à se méfier des Turcs venus de la Perse, et l'armée ennemie s'affaiblissait par la discorde. Ainsi cette guerre, d'abord si terrible et si menaçante, se termina tout à coup sans combat, et la multitude des ennemis s'éloigna comme un orage emporté par les vents.

Alors les colonies chrétiennes et toutes les provinces de la Syrie furent en butte à d'autres calamités. Des nuées de sauterelles, venues de l'Arabie, achevèrent de ravager les campagnes de la Palestine. Une horrible famine désolait le comté d'Édesse et la principauté d'Antioche. Un tremblement de terre se fit sentir depuis le mont Taurus jusqu'aux déserts de l'Idumée: plusieurs villes de Cilicie n'étaient plus que des monceaux de ruines; treize tours de la ville d'Édesse et la citadelle d'Alep s'écroulèrent avec fracas; les plus hautes forteresses couvrirent la terre de leurs débris, et leurs commandants, musulmans ou chrétiens, cherchèrent un asile avec leurs soldats dans les forêts et les lieux déserts; une tour d'Antioche, plusieurs églises et d'autres édifices de la ville furent renversés.

On attribua ce terrible fléau aux péchés des chrétiens. Gauthier le Chancelier [1] nous fait une peinture hideuse des scandales et des prostitutions dont il avait été lui-même témoin. La pénitence fut excessive comme l'avait été le désordre des mœurs: tout le peuple d'An-

[1] Voyez l'analyse de Gauthier le Chancelier (*Bibliothèque des Croisades*, première partie).

tioche priait jour et nuit, se couvrait du cilice, couchait sur la cendre. Les femmes et les hommes allaient séparément de place en place, d'église en église, nu-pieds, la tête rasée, se meurtrissant le sein et répétant à haute voix : *Seigneur, épargnez-nous!* Ce ne fut qu'après cinq mois que le ciel se laissa toucher par leur repentir et que les tremblements de terre cessèrent d'effrayer les cités. On se réjouit à Bagdad du fléau qui avait désolé le pays des chrétiens; le prince de Mossoul, disent les chroniques, *tira des augures du soleil et de la lune*, et crut que le moment était venu d'envahir la Syrie. Les peuples de Mossoul et de Bagdad n'avaient point oublié la mort de Mondoud, qui avait commandé la dernière expédition des musulmans dans la Galilée; on reprochait au prince de Damas le meurtre de cet illustre martyr de l'islamisme. Tous les émirs de la Mésopotamie prirent les armes pour combattre les chrétiens et pour punir les musulmans infidèles.

Dans le danger qui le menaçait, le sultan de Damas n'hésita point à faire une alliance avec les princes chrétiens. Le roi de Jérusalem, le prince d'Antioche, le comte de Tripoli, joignirent leurs troupes à celles de leurs nouveaux alliés, et tous ensemble marchèrent au-devant des guerriers de Mossoul et de Bagdad, qui ravageaient déjà les bords de l'Euphrate et de l'Oronte. Les chrétiens étaient remplis de zèle et d'ardeur et brûlaient de combattre; mais leurs nouveaux auxiliaires, qui se défiaient toujours des soldats de Jésus-Christ, ne voulurent point leur donner l'avantage d'une victoire : ils firent tous leurs efforts pour éviter une bataille décisive, dans laquelle ils craignaient à la fois le triomphe de leurs alliés et celui de leurs ennemis. Ce-

pendant une réunion aussi formidable suffit pour délivrer la Syrie d'une invasion et pour forcer les barbares à repasser l'Euphrate. Quoique les musulmans de Damas et les puissances chrétiennes eussent trouvé leur salut commun dans une alliance passagère, tel était néanmoins l'esprit des Francs et de leurs adversaires, que tous les sectateurs de Mahomet accusèrent, dans cette occasion, le prince de Damas d'avoir trahi la cause de l'islamisme, et que, lorsqu'il se sépara de l'armée chrétienne pour retourner dans sa capitale, tous les fidèles de Syrie remercièrent le ciel d'avoir enfin séparé *l'étendard de Bélial du drapeau de Jésus-Christ.*

Le roi Baudouin, n'ayant plus à combattre les Turcs de Bagdad ni ceux de la Syrie, tourna ses regards vers les contrées situées au delà du Jourdain et de la mer Morte. Il traversa l'Arabie Pétrée, et s'avança dans la troisième Arabie, appelée par nos chroniqueurs *Syrie de Sobal;* il y trouva une haute colline qui dominait une terre féconde, et cet emplacement lui parut propice pour la construction d'une forteresse. La cité nouvelle fut confiée à la garde de fidèles guerriers, et reçut le nom de *Montréal* [1].

L'année suivante (1116), Baudouin, prenant avec lui des hommes qui connaissaient parfaitement les lieux, franchit les déserts de l'Arabie, descendit vers la mer Rouge, et pénétra jusqu'à Hellis, ville très-antique, jadis fréquentée par le peuple d'Israël, et bâtie au lieu où l'Écriture place les douze fontaines et les soixante-dix palmiers. Lorsque le roi et ceux qui l'accompagnaient eurent examiné à loisir la ville d'Hellis et les rivages de la mer, ils se rendirent à Mont-

[1] On bâtit plus tard, sous le règne de Foulques d'Anjou, la forteresse de Crac ou de Carac au delà du Jourdain.

réal, et revinrent ensuite à Jérusalem. A leur retour dans la ville sainte, on ne se lassait point d'écouter les récits de leur voyage à la mer Rouge et vers le désert du Sinaï. On admirait surtout des coquilles marines et certaines pierres précieuses qu'ils avaient rapportées. Foulcher de Chartres nous dit qu'il adressa beaucoup de questions aux compagnons de Baudouin, et qu'il leur demanda entre autres choses si la mer Rouge était douce ou salée, si elle formait un étang ou un lac, si elle avait une entrée et une sortie comme la mer de Galilée, ou si elle était fermée à son extrémité comme la mer Morte [1].

[1118.] Tandis que la mer Rouge et ses merveilles occupaient ainsi le peuple chrétien, Baudouin avait une autre pensée, et cherchait un chemin qui pût le conduire en Égypte. Vers le mois de février, il rassembla l'élite de ses guerriers, traversa le désert, surprit et livra au pillage *Pharamia*, située à quelques lieues des ruines de Thanis et de Péluse. Albert d'Aix nous dit que les guerriers francs se baignèrent dans les eaux du Nil et qu'ils prirent quantité de poissons en les frappant avec leurs lances; tout ce qu'ils voyaient sur cette terre si fertile de l'Égypte, qui semblait promise à leurs armes, les remplissait de surprise et de joie. Mais cette ivresse de la victoire devait bientôt se changer en affliction: tout à coup le roi Baudouin tomba malade; il éprouva de vives douleurs dans les entrailles; une blessure qu'il avait reçue autrefois se rouvrit: dès lors on ne songea plus qu'à retourner à Jérusalem. Les chrétiens avaient à traverser le désert qui sépare l'Égypte de la Syrie. Baudouin, porté dans

[1] Nous donnons ici ces détails pour faire connaître l'état des connaissances géographiques de cette époque, même parmi les pèlerins les plus éclairés.

une litière faite avec les pieux des tentes, était arrivé avec peine à El-Arish, petite ville située sur le bord de la mer et chef-lieu de ces vastes solitudes. Là, il sentit que sa maladie avait fait de rapides progrès et qu'il était près de sa fin; les compagnons de ses victoires laissaient voir leur profonde tristesse; lui, les consolait par ses discours: « Pourquoi pleurez-vous ainsi, leur disait-il, songez que je ne suis qu'un homme que beaucoup d'autres peuvent remplacer; ne vous laissez point abattre comme des femmes par la douleur, n'oubliez point qu'il faut retourner à Jérusalem les armes à la main et combattre encore pour l'héritage de Jésus-Christ, comme nous l'avons juré. » Baudouin ne demandait plus qu'une preuve d'affection à ses compagnons d'armes : il les conjurait de ne pas laisser son corps sur la terre des infidèles. Les chevaliers[1], fondant en larmes, lui répondaient que la tâche imposée à leur fidélité leur *paraissait bien rude et trop au-dessus de leurs forces*. Comment conserver et transporter un corps dépouillé de la vie, au milieu des sables du désert, à travers des pays ennemis et sous un soleil dévorant? Baudouin insista, et leur dit: « Aussitôt que j'aurai rendu le dernier soupir, je vous » prie d'ouvrir mon corps avec le fer; d'en enlever les » intestins, de le remplir de sel et d'aromates, et de » l'envelopper dans du cuir et des tapis; ainsi vous » pourrez le transporter jusqu'au pied du Calvaire, » et l'ensevelir selon le rite catholique auprès du sé- » pulcre de mon frère Godefroy. » Il fit en même temps appeler son cuisinier Édon, et lui adressa ces paroles: « Tu vois que je vais mourir; si tu m'as aimé

[1] Ce récit d'Albert d'Aix paraît emprunté à l'Iliade ou à l'Odyssée, tant il est l'expression fidèle des mœurs et de l'esprit des temps héroïques.

» vivant, conserve-moi le même sentiment après ma » mort; ouvre mon corps, prends soin de le frotter de » sel et d'aromates au dehors et à l'intérieur; remplis » de sel mes yeux, mes narines, mes oreilles, ma » bouche; réunis-toi ensuite à mes autres serviteurs » et à mes chers compagnons pour me transporter » dans la ville sainte: c'est ainsi que tu rempliras mes » derniers vœux et que tu me garderas ta foi. » Telles furent les paroles du roi Baudouin à ses chevaliers et à son cuisinier Édon. Puis il s'occupa de la succession au trône de Jérusalem; il recommanda aux suffrages de ses compagnons son frère Eustache de Boulogne, ou Baudouin du Bourg, comte d'Édesse; enfin ce généreux athlète de la foi rendit le dernier soupir, *fortifié par la confession et le sacrement de l'eucharistie*. Quand il eut fermé les yeux, ses frères d'armes, remplis de tristesse, s'occupèrent d'accomplir ses dernières volontés: son corps fut ouvert, frotté de sel, rempli d'aromates; on en arracha les entrailles, lesquelles furent ensevelies dans un lieu qu'on eut soin de recouvrir d'un amas de pierres: ce cippe ou tombeau se voit encore dans le voisinage d'El-Arish. Après avoir rempli ce pénible devoir, les guerriers chrétiens se remirent en route à travers le désert, marchant jour et nuit et s'efforçant de cacher la mort de Baudouin et la douleur qu'ils en ressentaient; ils traversèrent les montagnes de la Judée, le pays d'Hébron et arrivèrent à Jérusalem le dimanche des Rameaux. Ce jour-là, selon l'antique usage, tout le peuple chrétien, précédé du patriarche, descendait en procession du mont des Olives, portant des branches de palmier et chantant des cantiques pour célébrer l'entrée de Jésus dans Jérusalem. Tandis que la procession traversait la vallée de

Josaphat, le cercueil de Baudouin, porté par ses compagnons, parut tout à coup au milieu de ce peuple qui chantait des hymnes ; aussitôt un morne silence, puis de lugubres lamentations succèdent aux chants de l'Église ; les dépouilles mortelles de Baudouin entrèrent par la porte Dorée, et la procession les suivit. Latins, Syriens, Grecs, tout le monde pleurait ; les Sarrasins eux-mêmes, dit le chapelain de Baudouin, pleuraient aussi. Dans le même temps, Baudouin du Bourg, qui avait quitté Édesse pour célébrer les fêtes de Pâques dans la ville de Jésus-Christ, arrivait par la porte de Damas : averti, par cette affliction universelle, de la mort de Baudouin, son seigneur et son parent, il se mêla à tout le peuple en deuil et suivit le convoi funèbre jusqu'au Calvaire. Là, les restes du roi défunt furent déposés en grande pompe, et ensevelis dans une tombe de marbre blanc, près du mausolée de Godefroy.

Baudouin vécut et mourut au milieu des camps, toujours disposé à combattre les ennemis des chrétiens. Pendant son règne, qui dura dix-huit ans, les habitants de Jérusalem entendirent chaque année la grosse cloche qui annonçait l'approche des infidèles ; ils ne virent presque jamais dans le sanctuaire le bois de la vraie croix qu'on avait coutume de porter à la guerre ; le frère et le successeur de Godefroy vit plus d'une fois son royaume en péril, et ne le conserva que par des prodiges de valeur ; il perdit plusieurs batailles par sa bravoure imprudente ; mais son activité extraordinaire, son esprit fécond en ressources, le sauvèrent toujours des dangers.

La puissance chrétienne en Orient s'accrut pendant le règne de Baudouin : Arsur, Césarée, Ptolémaïs, Tripoli, Biblos, Beyrouth, Sidon, firent partie de l'empire

fondé par les croisés. Plusieurs places fortes s'élevèrent pour la défense du royaume, non-seulement dans l'Arabie, mais dans les montagnes du Liban, dans la Galilée, dans le pays des Philistins, et sur toutes les avenues de la ville sainte.

Baudouin ajouta plusieurs dispositions au code de son prédécesseur. Ce qui honore le plus son règne, c'est le soin qu'il prit de repeupler Jérusalem : il offrit un asile honorable aux chrétiens dispersés dans l'Arabie, dans la Syrie et l'Égypte. Les fidèles, persécutés et accablés d'impôts par les musulmans, accoururent en foule avec leurs femmes, leurs enfants, leurs richesses et leurs troupeaux; Baudouin leur distribua les terres, les maisons abandonnées, et Jérusalem commença à redevenir florissante. Ajoutons qu'il dota richement les églises, surtout celle de Béthléem, qu'il érigea en évêché, et que plusieurs établissements religieux lui durent leur origine.

Pour donner plus d'éclat à sa capitale, il obtint de la cour de Rome que toutes les villes conquises sur les infidèles ressortiraient de l'église patriarcale de Jérusalem : Nous concédons (ainsi s'exprimait le pape Pascal) à l'église de Jérusalem, toutes les villes et les provinces *conquises par la grâce de Dieu et par le sang du très-glorieux roi Baudouin et de ceux qui ont combattu avec lui*[1]. On voit par ces paroles que les papes appréciaient les généreux sacrifices de ces princes, dont l'autorité était un sacerdoce militaire, un véritable apostolat armé du glaive. Nous avons négligé de rapporter en

[1] Cette concession en faveur de Jérusalem excita de vives réclamations de la part du patriarche d'Antioche, qui prétendait occuper le siége de Pierre et se croyait au-dessus de l'Église de Rome. Voyez ces débats dans Guillaume de Tyr.

détail toutes les querelles qui s'élevèrent entre le successeur de Godefroy et le patriarche de la ville sainte; car ces querelles n'eurent aucune influence sur la marche des événements : la sagesse des pontifes de Rome n'accueillit que faiblement les plaintes des patriarches, et le pape Pascal termina tous les débats, en déclarant qu'il ne voulait point *rabaisser la dignité de l'Eglise au profit du pouvoir des princes, ni mutiler le pouvoir des princes au profit de la dignité de l'Eglise.*

Au reste, les démêlés de Baudouin et du patriarche Daimbert eurent moins pour prétexte ou pour cause d'ambitieuses rivalités que l'extrême besoin d'argent où se trouvait souvent réduit le successeur de Godefroy. Ce fut ce besoin d'argent qui lui donna la coupable pensée d'épouser une seconde femme lorsque la première vivait encore. Le roi, nous dit Guillaume de Tyr, avait appris que la comtesse de Sicile, veuve de Roger, était fort riche et qu'elle avait toutes choses en abondance; lui, au contraire, était fort pauvre et si dénué de ressources, qu'il avait à peine de quoi suffire à ses besoins de tous les jours et à la solde de ses frères d'armes; il ne s'éleva d'ailleurs aucune objection, aucune plainte, ni dans le clergé, ni dans le peuple, ni parmi les grands. Comme la nouvelle reine arrivait avec d'immenses richesses, avec une flotte chargée de grains, d'huile, de vins, d'armes, tout le monde se crut enrichi par cet hymen et ferma les yeux sur le scandale. Quand la misère revint, on se montra plus sévère; Guillaume de Tyr remarque que le repentir et le deuil succédèrent bientôt aux trompeuses joies[1].

[1] Albert d'Aix, qui fait une description pompeuse de la réception qu'on fit à la princesse de Sicile, ne se permet aucune réflexion sur ce mariage;

Tous les historiens du temps donnent des éloges aux brillantes qualités de Baudouin. Dans la première croisade, il s'était fait haïr par un caractère ambitieux et altier; dès qu'il eut obtenu ce qu'il désirait, il fit admirer sa modération et sa clémence; devenu roi de Jérusalem, il suivit l'exemple de Godefroy et mérita à son tour de servir de modèle à ses successeurs.

Aussitôt que le roi Baudouin fut inhumé, le clergé et le peuple de Jérusalem, selon l'expression des chroniques, se *croyant orphelins*, songèrent à se donner un appui et commencèrent à s'occuper de l'élection d'un nouveau roi. Divers avis furent proposés : les uns disaient que la couronne appartenait à Eustache, frère de Baudouin; d'autres pensaient qu'au milieu des périls on ne pouvait attendre un prince qui était si loin, et proposaient le comte d'Édesse, présent alors dans la ville sainte. Parmi ces derniers, on remarquait Joscelin de Courtenai, un des comtes et seigneurs du royaume : Joscelin, en arrivant en Asie, avait été accueilli et comblé de bienfaits par Baudouin du Bourg, qui lui donna plusieurs villes sur l'Euphrate. Chassé ensuite ignominieusement par son bienfaiteur qui l'accusait d'ingratitude, il s'était réfugié dans le royaume de Jérusalem, où il avait obtenu la principauté de Tibériade. Soit qu'il voulût réparer d'anciens torts ou qu'il espérât obtenir de nouveaux bienfaits, il représenta aux barons assemblés que Baudouin du Bourg appartenait à la famille

Guillaume de Tyr rapporte que la princesse mit pour condition à son hymen que, si elle avait un enfant de Baudouin, il régnerait sur Jérusalem; Baudouin promit tout parce qu'il avait besoin d'argent, mais il renvoya la princesse de Sicile trois ans après, lorsqu'il eut dépensé tous ses trésors. Roger, roi de Sicile, ne pardonna point cette conduite aux Francs de Palestine, et devint leur ennemi. *Bibliothèque des Croisades*, première partie,

du dernier roi; qu'aucune contrée ni en deçà ni au delà des mers ne pouvait offrir un prince plus digne de l'amour et de la confiance des chrétiens: les bénédictions des habitants d'Édesse le désignaient au choix des barons et des chevaliers, la providence l'avait envoyé à Jérusalem pour consoler le peuple chrétien de la mort du frère de Godefroy. Ce discours réunit tous les suffrages en faveur de Baudouin du Bourg[1]; le jour de Pâques, le nouveau roi fut proclamé dans l'église même de la Résurrection, en présence de tous les fidèles; il rassembla ensuite les grands dans le palais de Salomon; il régla avec eux l'administration du royaume, et rendit la justice à son peuple d'après les *assises* établies par Godefroy; le comté d'Édesse fut transmis à Joscelin de Courtenai.

Tandis que le royaume de Jérusalem célébrait en paix l'avénement de Baudouin du Bourg, la principauté d'Antioche se trouvait de nouveau exposée à tous les fléaux de la guerre. Les musulmans de la Perse, de la Mésopotamie et de la Syrie, que leurs précédentes défaites n'avaient point découragés, jurèrent d'exterminer la race des chrétiens et marchèrent vers l'Oronte, conduits par *Ylgazy*, prince de Maridin et d'Alep, le plus farouche des guerriers de l'islamisme. Le nouveau prince d'Antioche, Roger, fils de Richard, avait appelé à son secours le roi de Jérusalem, les comtes d'Édesse et de Tripoli; mais, sans attendre leur arrivée, il eut l'imprudence de livrer une bataille dont la perte devait mettre en péril toutes

[1] Guillaume de Tyr remarque ici que l'élection de Baudouin Dubourg ne fut pas tout à fait régulière et que la justice rigoureuse exigeait qu'on choisît, pour succéder à Baudouin, son frère Eustache de Boulogne, son héritier naturel et légitime.

les colonies chrétiennes. Avant le combat, Ylgazy harangua ses soldats, et le cadi d'Alep parcourut les rangs, excitant par la violence de ses discours la fureur des barbares. Dans le camp des chrétiens, l'archevêque d'Apamée recommanda à tous les guerriers de confesser leurs péchés et de communier, *afin que, s'étant fortifiés du pain céleste, ils pussent vivre et mourir comme il convenait à des soldats du Christ*[1]. L'histoire contemporaine rapporte qu'ils repoussèrent d'abord leurs ennemis. Mais Dieu, dont on ne peut pénétrer les desseins, ne voulut point qu'ils restassent victorieux : pendant que de part et d'autre on combattait avec une extrême animosité, un énorme tourbillon poussé par le vent s'arrêta tout à coup au milieu du champ de bataille, puis il éclata dans l'air comme un nuage de bitume et de soufre. Ce phénomène jeta l'effroi parmi les chrétiens, accablés déjà par la multitude de leurs ennemis. Roger, qui s'efforça de retenir ses soldats, tomba percé de coups, et sa mort fut suivie de la dispersion et de la ruine entière de l'armée chrétienne. Gauthier le chancelier, qui assistait à cette bataille, attribue le désastre des chrétiens à la légèreté, à l'imprévoyance du prince d'Antioche, qu'il nous représente, peu d'heures avant le combat, parcourant les vallées et les collines avec son équipage de chasse, prenant des oiseaux avec ses faucons, forçant les bêtes fauves avec ses chiens. Cette bataille fut livrée près d'Artésie, dans un lieu appelé le *champ du sang*. Les musulmans firent un grand nombre de prisonniers. Gauthier, qui fut lui-même chargé de chaînes, nous peint les tourments et les supplices qu'on fit souffrir

[1] Gauthier le Chancelier. *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

aux captifs, mais il n'ose pas dire tout ce qu'il a vu, dans la crainte, ajoute-t-il, que les chrétiens, apprenant ces excès de barbarie, ne soient portés un jour à les imiter.

[1120.] L'armée victorieuse d'Ylgazy se répandit dans toutes les provinces chrétiennes. Ce fut au milieu de la désolation générale que le roi de Jérusalem arriva dans Antioche. Cette ville avait perdu ses plus braves défenseurs; des clercs et des moines gardaient les tours, et veillaient, sous le commandement du patriarche, à la sûreté de la place, car on se défiait de la population grecque et arménienne, qui supportait avec peine le joug des Latins[1]. La présence de Baudouin du Bourg, à qui on donna l'autorité suprême, rétablit l'ordre et dissipa les alarmes. Après avoir pourvu à la défense de la ville, il visita les églises d'Antioche en habits de deuil. Son armée reçut à genoux la bénédiction du patriarche, et sortit de la ville pour aller à la poursuite des musulmans. Le roi, ainsi que ses chevaliers et ses barons, marchait les pieds nus au milieu d'une foule immense qui invoquait pour eux l'appui du Dieu des armées.

[1121.] Les chrétiens allèrent camper sur la montagne de Danitz, où les musulmans vinrent les attaquer. Ceux-ci étaient pleins de confiance dans leur multitude; mais les chrétiens mettaient leur espoir dans la puissance divine, et surtout dans la présence de la croix véritable, que Baudouin avait apportée de Jérusalem. Après un combat sanglant, les infidèles furent vaincus et dispersés : Ylgazy et le chef des Arabes, Dobais, avaient pris la fuite pendant la bataille. Cette

[1] On peut lire à ce sujet des réflexions fort curieuses de Gauthier le Chancelier. *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

victoire répandit l'effroi dans Alep et jusque dans les murs de Mossoul, tandis que la vraie croix, reportée avec pompe dans la ville sainte, annonça aux habitants les miracles qu'elle avait produits au milieu des soldats du Christ. Baudouin, après avoir donné la paix à Antioche, revint dans sa capitale; et, pour qu'il ne manquât rien aux victoires des chrétiens, Dieu permit alors que le redoutable chef des Turcomans, Ylgazy, terminât sa carrière, frappé par une mort subite et violente.

Telle est l'époque où nous sommes arrivés, que les circonstances les plus graves s'y succèdent comme les scènes d'un drame, et qu'un espace de quelques mois suffit à des événements qui auraient pu remplir les annales d'un siècle. A peine l'historien des colonies chrétiennes vient-il de parler d'une bataille, d'une révolution, d'une grande calamité, que d'autres combats, des révolutions nouvelles, des calamités plus grandes encore se présentent sous sa plume, et jettent une sorte de confusion dans ses récits. Nous avons vu la fin malheureuse du prince Roger et la désolation d'Antioche, dont tout le territoire était envahi par les musulmans; maintenant c'est le comté d'Édesse qui pleurera la captivité de ses princes, et peu de jours seront à peine écoulés que de ce nouveau malheur naîtront d'autres infortunes qui mettront en péril tous les États chrétiens de la Syrie.

[1122.] Balac, neveu et successeur d'Ylgazy, répandait la terreur sur les rives de l'Euphrate, et, semblable au lion de l'Écriture, qui rôde sans cesse pour chercher sa proie, il réussit à surprendre Joscelin de Courtenai et son cousin Galeran, qu'il fit conduire chargés de chaînes vers les confins de la Mésopotamie.

Cette nouvelle étant parvenue dans le royaume de Jérusalem, Baudouin du Bourg accourut à Édesse, soit pour consoler les habitants, soit pour chercher l'occasion et les moyens de briser les fers des princes captifs. Mais, se confiant trop à sa bravoure et victime de sa générosité, il tomba lui-même dans les embûches du sultan Balac; et conduit dans la forteresse de *Quart-Pierre*[1], il devint le compagnon d'infortune de ceux qu'il avait voulu délivrer.

[1123.] Les vieilles chroniques ont célébré la valeur héroïque de cinquante Arméniens qui se dévouèrent pour la délivrance des princes chrétiens. Après avoir invoqué la protection du Tout-Puissant, ils s'introduisirent dans la forteresse de *Quart-Pierre,* déguisés, selon quelques historiens, en marchands, selon d'autres, en moines. A peine entrés dans la citadelle, cette élite de braves, quittant leur déguisement et montrant leurs armes, massacrèrent la garnison musulmane et rendirent la liberté aux illustres prisonniers. Ce château, dont les chrétiens venaient ainsi de se rendre maîtres, renfermait des vivres en abondance et toutes sortes de munitions de guerre. Balac y avait laissé ses trésors, ses femmes et les plus précieuses dépouilles des pays dévastés par ses armes. Les guerriers chrétiens se réjouirent d'abord du succès de leur entreprise; mais bientôt les Turcs du voisinage se réunirent en foule et vinrent assiéger la forteresse où flottait l'étendard du Christ. Le sultan Balac, qui, selon les récits du temps, avait été averti en songe des projets formés contre lui, rassemble son armée et jure d'exterminer Baudouin, Joscelin et leurs libérateurs. Ceux-ci ne pouvaient ré-

[1] Les auteurs arabes appellent cette forteresse Khartpert, et les Turcs Karpout. Elle est située à l'orient de l'Euphrate, au nord-ouest d'Édesse.

sister longtemps à toutes les forces réunies des Turcs, s'ils n'étaient secourus par leurs frères les chrétiens. On décide alors que Joscelin sortira de la forteresse et qu'il ira dans les villes chrétiennes implorer le secours des barons et des chevaliers. Joscelin part aussitôt, après avoir fait le serment qu'il laissera croître sa barbe et qu'il ne boira point de vin jusqu'à ce qu'il ait rempli sa mission périlleuse; il s'échappe à travers la multitude menaçante des musulmans, passe l'Euphrate, porté sur deux outres de peau de chèvre, et, traversant toute la Syrie, arrive enfin à Jérusalem, où il dépose dans l'église du Saint-Sépulcre les chaînes qu'il avait portées chez les Turcs, et raconte en gémissant les aventures et les périls de Baudouin et de ses compagnons. A sa voix, un grand nombre de chevaliers et de guerriers chrétiens jurent de marcher à la délivrance de leur monarque captif. Joscelin se met à leur tête; il s'avançait vers l'Euphrate; les plus braves des guerriers d'Édesse et d'Antioche avaient rejoint ses drapeaux, lorsqu'on apprit que le farouche Balac venait de rentrer de force dans le château de Quart-Pierre. Après le départ de Joscelin, Baudouin, Galeran et les cinquante guerriers d'Arménie avaient soutenu longtemps les attaques des musulmans; mais, les fondements du château ayant été minés, les guerriers chrétiens se trouvèrent tout à coup au milieu des ruines. Balac, laissant la vie au roi de Jérusalem, l'avait fait conduire dans la forteresse de Charan. Les braves Arméniens étaient morts au milieu des supplices, et la palme du martyre avait été le prix de leur dévouement. Quand Joscelin et les guerriers qui le suivaient apprirent ces tristes nouvelles, ils perdirent tout espoir d'exécuter leur projet, et retournèrent les uns à

Édesse et à Antioche, les autres à Jérusalem, désolés de n'avoir pu donner leur vie pour la liberté d'un prince chrétien.

Cependant les Sarrasins d'Égypte cherchaient à profiter de la captivité de Baudouin et se rassemblaient dans les plaines d'Ascalon, avec le dessein de chasser les Francs de la Palestine. De leur côté, les chrétiens de Jérusalem et des autres villes du royaume, se confiant dans leur courage et dans la protection de Dieu, se préparaient à défendre leur territoire. Comme on attribuait toujours les succès des infidèles aux péchés des chrétiens, les préparatifs d'une guerre devaient toujours commencer par l'expiation et par la prière. Le peuple et le clergé de la terre sainte suivirent en cette occasion l'exemple des habitants de Ninive, et cherchèrent d'abord à fléchir la colère du ciel par une pénitence rigoureuse. Un jeûne fut ordonné, pendant lequel les femmes refusèrent le lait de leurs mamelles à leurs enfants au berceau ; les troupeaux même furent éloignés de leurs pâturages et privés de leur nourriture accoutumée [1].

La guerre fut ensuite proclamée au son de la grosse cloche de Jérusalem. L'armée chrétienne, dans laquelle on comptait à peine trois mille combattants, était commandée par Eustache d'Agrain, comte de Sidon, nommé régent du royaume en l'absence de Baudouin. Le patriarche de la ville sainte portait à la tête de l'armée le bois de la vraie croix. Derrière lui, dit Robert du Mont, marchaient Ponce [2], abbé de

[1] Les circonstances de ce jeûne rigoureux sont rapportées dans la chronique de Sigebert (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

[2] Ce Ponce avait été remplacé comme abbé de Cluni par Pierre le Vénérable; en revenant de la terre sainte, il rentra de force dans son abbaye, d'où il fut encore une fois chassé.

Cluni, portant la lance avec laquelle on avait percé le flanc du Sauveur, et l'évêque de Béthléem, qui tenait dans ses mains un vase miraculeux où l'on prétendait avoir conservé le lait de la Vierge, mère de Jésus-Christ.

Au moment où les guerriers chrétiens sortirent de Jérusalem, les Égyptiens assiégeaient Joppé par terre et par mer. A l'approche des Francs, la flotte musulmane pleine d'effroi s'éloigna du rivage. L'armée de terre, campée à Ibelin, aujourd'hui Ibna, attendait avec inquiétude l'armée chrétienne. Enfin les deux troupes sont en présence; au milieu du combat, une lumière semblable à celle de la foudre brille dans le ciel, et tout à coup éclate dans le rang des infidèles. Ceux-ci restent comme immobiles de terreur; les chrétiens, armés de leur foi, redoublent de courage; les ennemis sont vaincus, et les débris de leur armée, qui était deux fois plus nombreuse que celle des chrétiens, se réfugient avec peine dans les murs d'Ascalon. Les Francs, victorieux et chargés de butin, revinrent à Jérusalem en chantant les louanges de Dieu.

Quoique l'armée des Francs eût triomphé ainsi des Sarrasins, toujours occupée de la défense des villes et des frontières sans cesse menacées, elle ne pouvait sortir du royaume pour faire des conquêtes. Les guerriers qu'on retenait dans les cités chrétiennes, après une aussi grande victoire, s'affligeaient de leur inaction, et semblaient placer encore leur espoir dans les secours de l'Occident. Ce fut alors qu'il arriva une flotte vénitienne sur les côtes de Syrie.

Les Vénitiens, qui, depuis plusieurs siècles, s'enrichissaient par le commerce de l'Orient et craignaient

de rompre d'utiles relations avec les puissances musulmanes de l'Asie, n'avaient pris qu'une faible part à la première croisade et aux événements dont elle fut suivie. Ils attendaient l'issue de cette grande entreprise pour prendre un parti et s'associer sans péril aux victoires des chrétiens ; mais, à la fin, jaloux des avantages qu'avaient obtenus les Génois et les Pisans en Syrie, ils voulurent aussi partager les dépouilles des musulmans, et préparèrent une expédition formidable contre les infidèles. Leur flotte, en traversant la Méditerranée, rencontra celle des Génois qui revenait de l'Orient : la fureur de la jalousie alluma tout à coup la guerre ; les vaisseaux génois, chargés des richesses de l'Asie, furent attaqués et forcés de fuir en désordre. Après avoit rougi la mer du sang des chrétiens, les Vénitiens poursuivirent leur route vers les côtes de la Palestine, où ils rencontrèrent la flotte des Sarrasins, sortie des ports de l'Égypte ; bientôt il s'engagea un violent combat, dans lequel tous les vaisseaux égyptiens furent dispersés et couvrirent les flots de leurs débris. Le doge de Venise, qui commandait la flotte vénitienne, entra dans le port de Ptolémaïs, et fut conduit en triomphe à Jérusalem. En célébrant les dernières victoires remportées sur les infidèles, on s'occupa de les mettre à profit par une expédition importante. Dans un conseil, tenu en présence du régent du royaume et du doge de Venise, on proposa d'aller assiéger la ville de Tyr ou la ville d'Ascalon. Comme les avis étaient partagés, on convint d'interroger Dieu et de suivre sa volonté. Deux billets de parchemin sur lesquels on avait écrit les noms d'Ascalon et de Tyr furent déposés sur l'autel du saint sépulcre. Au milieu d'une foule nombreuse

de spectateurs, un jeune orphelin s'avança vers l'autel, prit l'un des deux billets, et le sort tomba sur la ville de Tyr.

Les Vénitiens, qui n'oubliaient point les intérêts de leur commerce et de leur nation, demandèrent, avant que commençât le siége de Tyr, qu'on leur accordât une église, une rue, un four banal, un tribunal particulier dans toutes les villes de la Palestine. Ils demandèrent encore d'autres priviléges et la possession d'un tiers de la ville conquise. La prise de Tyr paraissait si importante, que le régent, le chancelier du royaume et les grands vassaux de la couronne acceptèrent sans hésiter les conditions des Vénitiens dans un acte que l'histoire a conservé [1].

Lorsqu'on eut ainsi partagé par un traité la ville qu'on allait conquérir, on s'occupa des préparatifs du siége. L'armée chrétienne partit de Jérusalem, et la flotte des Vénitiens du port de Ptolémaïs, vers le commencement du printemps. L'historien du royaume de Jérusalem, qui fut longtemps archevêque de Tyr, s'arrête ici pour décrire les antiques merveilles de sa métropole. Dans son récit à la fois religieux et profane, il invoque tour à tour le témoignage d'Isaïe et de Virgile; après avoir parlé du roi Hiram et du tombeau d'Origène, il ne dédaigne point de célébrer la mémoire de Cadmus et la patrie de Didon. Le bon archevêque vante surtout l'industrie et le commerce de Tyr, la fertilité de son territoire, ces teintures si célèbres dans l'antiquité, ce sable qui se changeait en vases transparents, et ces cannes à sucre dont le miel, dès ce temps-là, était recherché dans toutes les régions de

[1] Voyez les pièces justificatives de ce volume.

l'univers. La cité de Tyr, au temps du roi Baudouin, rappelait à peine le souvenir de cette ville somptueuse, dont les riches marchands, au rapport d'Isaïe, étaient des princes; mais on la regardait comme la plus peuplée et la plus commerçante des villes de Syrie. Elle s'élevait sur un rivage délicieux que les montagnes mettaient à l'abri des vents du nord; elle avait deux grands môles qui, comme deux bras, s'avançaient dans les flots pour enfermer un port où la tempête ne trouvait point d'accès. La ville de Tyr, qui avait soutenu plusieurs siéges fameux, était défendue, d'un côté, par les flots de la mer et des rochers escarpés; de l'autre, par une triple muraille surmontée de hautes tours.

Le doge de Venise, avec sa flotte, pénétra dans le port et ferma toute issue du côté de la mer. Le patriarche de Jérusalem, le régent du royaume, Ponce, comte de Tripoli, commandaient l'armée de terre. Dans les premiers jours du siége, les chrétiens et les musulmans combattirent avec une opiniâtre ardeur, mais avec des succès partagés. La désunion des infidèles vint bientôt seconder les efforts des Francs. Le calife d'Égypte avait cédé la moitié de la place au sultan de Damas, pour l'engager à la défendre contre les chrétiens. Les Turcs et les Égyptiens étaient divisés entre eux et ne voulaient point combattre ensemble; les Francs profitaient de ces divisions et remportaient chaque jour de grands avantages. Après quelques mois d'attaques sans cesse renouvelées, les remparts s'écroulaient devant les machines des chrétiens; les vivres commençaient à manquer dans la place; les infidèles étaient prêts à capituler, lorsque la discorde vint désunir à leur tour les chrétiens, et fut sur le

point de rendre inutiles les prodiges de la valeur et les travaux d'un long siége [1].

L'armée de terre se plaignait hautement de supporter seule les combats et les fatigues; les chevaliers et leurs soldats menaçaient de rester immobiles sous leurs tentes, comme les Vénitiens sur leurs vaisseaux. Pour prévenir l'effet de leurs plaintes, le doge de Venise vint dans le camp des chrétiens avec ses marins armés de leurs rames, et déclara qu'il était prêt à monter à l'assaut. Dès lors une généreuse émulation enflamma le zèle ni le courage des soldats de l'armée et de la flotte. Des musulmans partis de Damas pour secourir les assiégés s'avancèrent jusque dans le voisinage de Tyr. Une armée égyptienne, sortie en même temps d'Ascalon, ravagea le pays de Naplouse et menaça Jérusalem. Toutes ces tentatives ne purent ralentir l'ardeur des chrétiens ni retarder les progrès du siége. Bientôt on apprit que Balac, le plus redoutable des sultans turcs, avait péri devant les murs de Maubeg. Joscelin, qui l'avait tué de sa propre main, en fit donner la nouvelle à toutes les villes chrétiennes. La tête du farouche ennemi des Francs fut portée en triomphe devant les murs de Tyr, où ce spectacle redoubla l'enthousiasme belliqueux des assiégeants.

[1125.] Les musulmans, sans espoir de secours, furent obligés de se rendre après un siége de cinq mois et demi. Les drapeaux du roi de Jérusalem et du doge de Venise flottèrent ensemble sur les murailles de Tyr; les chrétiens firent leur entrée triomphante dans la ville, tandis que les habitants, d'après la capitulation, en sortaient avec leurs femmes et leurs enfants.

[1] Voy. Ibn-Giouzi, au t. IV. *Bibliothèque des Croisades.*

Le jour où l'on reçut à Jérusalem la nouvelle de la conquête de Tyr fut une fête pour tout le peuple de la ville sainte. Au bruit des cloches on chanta le *Tè Deum* en actions de grâces ; des drapeaux furent arborés sur les tours et sur les remparts de la ville ; des branches d'oliviers et des bouquets de fleurs étaient semés dans les rues et sur les places publiques ; de riches étoffes ornaient les dehors des maisons et les portes des églises. Les vieillards rappelaient dans leurs discours la splendeur du royaume de Juda, et les jeunes vierges répétaient en chœur les psaumes dans lesquels les prophètes avaient célébré la ville de Tyr.

Pendant que les chrétiens ajoutaient ainsi une cité opulente au royaume de Jérusalem, Baudouin du Bourg restait toujours prisonnier dans la ville de Charan, brûlant de s'associer aux exploits de ses guerriers et de mêler quelque gloire au souvenir de ses malheurs. Ses ennemis durent s'apercevoir que la captivité d'un prince franc n'arrêtait point les progrès des armes chrétiennes. L'illustre captif profita de la confusion et de l'esprit de discorde que les dernières victoires des chrétiens avaient répandus parmi les musulmans de Syrie, pour traiter de sa rançon et recouvrer sa liberté. A peine fut-il sorti de sa prison, qu'il rassembla quelques guerriers et marcha contre la ville d'Alep. Le chef des Arabes, Dobais, et quelques émirs de la contrée se réunirent à l'armée chrétienne ; bientôt les habitants se trouvèrent réduits aux dernières extrémités, et la ville était prête à se rendre lorsque le sultan de Mossoul accourut à la tête d'une armée. Baudouin du Bourg, obligé d'abandonner le siége[1], retourna en-

[1] Les auteurs arabes ont accusé Baudouin d'avoir manqué à ses engaments (Kemal-eddin, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

fin dans sa capitale, où tous les chevaliers chrétiens remercièrent le ciel de sa délivrance et vinrent se ranger sous ses drapeaux. Ils trouvèrent bientôt l'occasion de signaler leur valeur sous un chef qu'ils paraissaient avoir oublié et dont ils reconnurent avec joie l'autorité, lorsqu'il leur promit de les conduire à de nouveaux combats. Les Turcs, qui avaient passé l'Euphrate pour secourir Alep, dévastaient alors la principauté d'Antioche. Baudouin, impatient de tenir sa promesse, se met à la tête de ses intrépides guerriers, attaque victorieusement les infidèles, s'enrichit de leurs dépouilles, et les force d'abandonner les terres des chrétiens. A peine rentré triomphant dans Jérusalem, il donne de nouveau le signal de la guerre, et met en fuite l'armée de Damas, près du lieu où Saül avait entendu ces paroles : *Saül, Saül, pourquoi me persécutez-vous ?* Les guerriers chrétiens, dans ces campagnes rapides, avaient fait un butin immense, et les trésors de l'ennemi servirent à racheter les otages que le roi de Jérusalem avait laissés entre les mains des Turcs. C'est ainsi que les Francs réparaient leurs revers à force de bravoure et qu'ils acquittaient leurs promesses par des victoires.

[1128.] Les États chrétiens avaient alors pour ennemis les califes de Bagdad et du Caire, les sultans de Damas, de Mossoul, d'Alep, et les descendants d'Ortoc, maîtres de plusieurs places dans la Mésopotamie. Les Égyptiens étaient fort affaiblis par leurs nombreuses défaites, et de leurs anciennes conquêtes sur les côtes de Syrie, ils ne conservaient plus que la ville d'Ascalon; mais la garnison de cette place, formée de plusieurs armées vaincues, menaçait encore le territoire des chrétiens. Quoique les Égyptiens eussent

perdu les villes de Tyr, de Tripoli, de Ptolémaïs, ils restaient toujours les maîtres de la mer, et leurs flottes dominaient sans obstacle dans les parages de la Syrie, quand les peuples maritimes de l'Europe ne venaient pas au secours des Francs établis en Palestine.

Les Turcs, accoutumés à la vie militaire et pastorale, ne disputaient ni aux Égyptiens ni aux Francs l'empire de la mer; mais ils se faisaient redouter par leurs incursions continuelles dans les provinces chrétiennes. Dociles et patients, ils supportaient mieux que leurs ennemis la faim, la soif, la fatigue; la connaissance du pays, l'habitude du climat, les intelligences qu'ils entretenaient avec les habitants, leur donnaient un grand avantage sur les chrétiens dans leurs courses guerrières. Ils se montraient plus habiles que les Francs à lancer des flèches; leur cavalerie était plus exercée aux évolutions militaires. Il n'était pas jusqu'à la crainte, fille du despotisme, qui ne favorisât leurs armes, en maintenant parmi leurs soldats le respect pour la discipline. Leur tactique consistait à fatiguer leurs ennemis, à leur dresser des embûches, à les attirer dans une position désavantageuse où ils pussent triompher sans combat. La discorde, qui divisait sans cesse les princes musulmans de la Syrie, les empêchait de suivre longtemps le même plan de défense ou d'attaque; lorsqu'une tranquillité passagère succédait à leurs guerres civiles, tantôt excités par l'ardeur du pillage, tantôt animés par les prières et les conseils du calife de Bagdad, ils fondaient avec impétuosité sur le territoire d'Antioche, d'Édesse, de Tripoli, ou sur le royaume de Jérusalem. Si les musulmans éprouvaient une défaite, ils se retiraient avec l'espoir de trouver une occasion plus favorable; s'ils étaient vainqueurs,

ils ravageaient les villes et les campagnes, et retournaient dans leur pays, chargés de dépouilles, en chantant ces paroles : *Le Coran est dans la joie, et l'Évangile est dans les larmes.*

Une foule de nations, différentes de mœurs, de caractère et d'origine, se partageaient les débris de l'empire des Seljoucides, souvent armées les unes contre les autres, mais, dans le moment du péril, toujours prêtes à se réunir contre les Francs. Les tribus arabes, qui avaient abandonné les villes à la domination des Turcs, erraient dans les provinces qu'elles avaient autrefois possédées ; elles combattaient sans cesse, non plus pour la gloire et pour la patrie, mais pour le butin et pour l'islamisme. D'autres peuplades, celles des Curdes, attirées par l'espoir du pillage, traversaient le Tigre et l'Euphrate et venaient se mettre à la solde des conquérants qui ravageaient la Syrie. Nourris dans les montagnes qui avoisinent la grande Arménie, ils conservaient des mœurs féroces et sauvages ; plusieurs de leurs guerriers servirent avec éclat la cause des musulmans, et ce fut de cette tribu des Curdes que sortit dans la suite la dynastie de Saladin.

La plus redoutable de toutes les nations que les chrétiens eurent alors à combattre, était celle des Turcomans. Ces hordes errantes étaient originaires des bords de la mer Caspienne, et ressemblaient, pour leurs mœurs et leurs usages militaires, aux Tartares dont ils tiraient leur origine. Ils avaient pénétré dans la Syrie quelque temps avant la première croisade ; et, lorsque l'armée des Francs traversait l'Asie Mineure, les Turcomans de la famille d'Ortoc étaient maîtres de Jérusalem. Vaincus par les Égyptiens, ils se retirèrent vers la Mésopotamie, d'où ils menaçaient sans

cesse les provinces que les Francs venaient de conquérir sur l'Euphrate et sur l'Oronte. On ne les redoutait pas moins pour leur férocité que pour leur bravoure : nos vieux chroniqueurs ne parlent qu'en frémissant des barbaries que les Turcomans exerçaient sur les peuples vaincus ; l'historien du royaume de Jérusalem, qui leur donne le nom de Parthes, compare leur nation à l'hydre de Lerne, et nous apprend que chaque année on voyait arriver des rivages du Tigre et des frontières de la Perse une si grande multitude de ces barbares, qu'*elle aurait suffi pour couvrir toute la terre.*

Les Arabes bédouins, qui habitaient alors les rives gauches du Jourdain et de la mer Morte, nous sont représentés par les chroniques du temps tels à peu près qu'on les retrouve dans les voyageurs modernes, tels que nous les avons vus nous-même. Ils marchaient par tribus, sans demeure fixe, légèrement armés, et suivis de leurs troupeaux. Ces tribus errantes furent quelquefois des ennemis redoutables, ou tout au moins des voisins dangereux, pour le royaume naissant de Jérusalem. Mais le château de Montréal, élevé par Baudouin I, dans la Syrie sobal, la forteresse de Carac, bâtie ensuite dans l'Arabie Pétrée, suffirent pour contenir les populations vagabondes du désert. A l'aide de ces deux places fortes, les Francs purent imposer des tributs aux Arabes bédouins ; se trouvèrent maîtres des chemins de la Mecque et de Médine, et poussèrent souvent leurs excursions jusqu'à la mer Rouge.

Parmi les peuples qui eurent quelques rapports avec les colonies chrétiennes, l'histoire ne peut oublier les *Assassins* ou *Ismaéliens*, dont la secte avait pris naissance dans les montagnes de la Perse, peu de temps avant

la première croisade. Ils s'emparèrent d'une partie du Liban et fondèrent une colonie au-dessus de Tripoli et de Tortose. Cette colonie était gouvernée par un chef que les Francs appelaient *le Vieux* ou *le seigneur de la Montagne*. Ce chef des Ismaéliens, établi à Massiat[1], ne régnait que sur une vingtaine de châteaux ou bourgades. Il comptait à peine soixante mille sujets, mais il avait fait du despotisme une espèce de culte, et son autorité était sans bornes : tous ceux qui résistaient à ses volontés méritaient la mort. Le Vieux de la Montagne, selon la croyance des Ismaéliens, pouvait distribuer à ses serviteurs les délices du paradis : celui qui mourait pour obéir à son chef montait au ciel où l'attendait le prophète de la Mecque; celui qui mourait dans son lit souffrait de longues douleurs dans un autre monde. Les Ismaéliens étaient divisés en trois classes : le peuple, les soldats et les gardes. Le peuple vivait de la culture des terres et du commerce ; il était docile, laborieux, sobre et patient. Rien n'égalait l'adresse, la force et l'audace des guerriers. On vantait leur habileté dans la défense et le siége des places. La plupart des princes musulmans cherchaient à les avoir à leur solde. La classe la plus distinguée était celle des gardes ou fédaïs ; on ne négligeait rien pour leur éducation. Dès leur enfance, ils fortifiaient leur corps par des

[1] Les Ismaéliens ne forment plus aujourd'hui qu'une population d'environ quatre mille habitants; ils sont répandus dans une vingtaine de villages dont Messiat ou Massiat est le chef-lieu. L'année 1809 fut une année funeste aux Ismaéliens : les Ansariens pillèrent Messiat, et égorgèrent une partie de la population (*Correspondance d'Orient*, t. IV). M. Rousseau, consul de France à Alger, a donné quelques fragments d'un livre arabe touchant les dogmes et la morale des Ismaéliens de Syrie. D'après ce livre, les Ismaéliens auraient à peu près les mêmes croyances que les Ansariens. Mon compagnon de voyage, M. Poujoulat, nous a très-bien fait connaître les mœurs, le caractère et la religion de la peuplade ansarienne. *Correspondance d'Orient.*

exercices violents : on leur apprenait plusieurs langues, pour qu'ils pussent aller dans tous les pays exécuter les ordres de leur maître; on employait toutes sortes de prestiges pour frapper leur imagination; pendant leur sommeil, provoqué par des boissons enivrantes[1], ils étaient transportés dans des jardins délicieux, dans des palais tout remplis des images de la volupté. Au milieu des enchantements qui égaraient leur raison, le Vieux de la Montagne pouvait, à son gré, leur ordonner de se jeter dans les flammes, de se précipiter du haut d'une tour, de se percer d'un fer mortel; souvent les princes chargeaient le chef des Ismaéliens du soin de leur vengeance et lui demandaient le trépas de leurs rivaux ou de leurs ennemis; les rois étaient ses tributaires; la crainte qu'il inspirait, les meurtres commis par ses ordres, grossissaient ses trésors. Lorsque le Vieux de la Montagne avait désigné un prince, un monarque au poignard de ses disciples, ceux-ci, déguisés en marchands, en moines, en pèlerins, s'introduisaient auprès de leur victime, la suivaient comme l'ombre suit le corps, attendaient l'occasion avec une patience inouïe, et, quand l'occasion se présentait, malheur au prince ou à l'homme puissant dont on leur avait demandé le trépas!

Les Ismaéliens se mêlèrent souvent aux sanglantes révolutions qui précipitaient du trône les dynasties musulmanes de l'Orient. Ils n'aimaient pas les Turcs, qu'ils regardaient comme les ennemis de leur secte;

[1] Une de leurs boissons enivrantes était le *haschist*, extraite de la graine de chanvre, dont l'usage est encore fort répandu en Orient et surtout en Égypte, où il remplace l'*opium* pour les pauvres gens. Du mot de *haschist* est venu le mot d'*aschissins* ou d'assassins. Voyez, sur les *Assassins*, l'intéressante lettre de M. Jourdain, à la fin de ce second volume.

ils redoutaient les Francs et devinrent les tributaires de l'ordre du Temple. Plus d'une fois les violences ordonnées par le Vieux de la Montagne servirent ou vengèrent la cause des chrétiens. On se rappelle que Mandoud, sultan de Mossoul, fut assassiné à Damas, par deux Ismaéliens, au retour d'une cruelle guerre faite aux Francs dans la Galilée; un autre chef musulman, Bursaki, qui avait conduit plusieurs armées sur le territoire d'Édesse et d'Antioche, tomba aussi frappé par les disciples du Vieux de la Montagne : ce meurtre, commis au milieu d'une mosquée, jeta dans le trouble plusieurs pays d'Orient; mais les chrétiens ne surent pas en profiter, et, du sein du désordre, naquit la redoutable dynastie des Atabeks, ou *gouverneurs du prince*[1], dont l'empire devait s'étendre sur une grande partie de l'Orient.

L'histoire orientale, en parlant de l'avénement de Zenghi, déplore la faiblesse où étaient alors tombées les puissances musulmanes, et remarque avec douleur que *les étoiles de l'islamisme avaient pâli devant l'étendard victorieux des Francs*. En effet, les colonies chrétiennes, quoiqu'elles eussent éprouvé des revers, n'avaient pas laissé, au milieu de la confusion générale, de faire de grands progrès et d'acquérir une puissance redoutable.

Le comté d'Édesse, situé sur les deux rives de l'Euphrate et sur le revers du mont Taurus, comptait plusieurs villes florissantes. Les rivages de la mer, depuis le golfe d'Issus jusqu'à Laodicée, les contrées qui s'étendaient depuis la ville de Tarse en Cilicie jusqu'aux

[1] Ce titre, qui rappelle les *maires du palais*, est composé de deux mots grecs *ata* et *bek*, c'est-à-dire *père du prince*. Aujourd'hui le sultan de Constantinople appelle son grand visir *lala*, ou père.

portes d'Alep, et depuis le mont Taurus jusqu'au voisinage d'Émèse et aux ruines de Palmyre, formaient la principauté d'Antioche, la plus vaste et la plus riche des provinces chrétiennes. Le comté de Tripoli, défendu d'un côté par le Liban, de l'autre par la mer de Phénicie, et placé au centre de l'empire des Francs, comprenait plusieurs villes fortifiées, un grand nombre de bourgs, des campagnes fertiles. Vers le nord, il avait pour limites le château de Margath; vers le midi, le fleuve Adonis. Ce fleuve, célèbre dans l'antiquité profane et dans l'antiquité sacrée, bornait au nord le royaume de Jérusalem, qui, d'un autre côté, étendait ses frontières jusqu'aux portes d'Ascalon et jusqu'au désert de l'Arabie. L'empire des Francs avait pour ennemis tous les peuples musulmans de l'Égypte, de la Syrie et de la Mésopotamie; il devait aussi avoir pour alliés et pour auxiliaires tous les chrétiens répandus alors en Orient; cet esprit de fraternité qui unit tous les hommes de la même croyance ajoutait sans doute à la force d'une confédération formée au nom de Jésus-Christ. On se rappelle quels secours les croisés, à leur arrivée en Asie, avaient reçu de la population chrétienne des provinces qu'ils traversèrent. A l'époque dont nous parlons, on comptait encore un grand nombre de chrétiens dans l'Asie Mineure, à Alep, à Damas, dans toutes les villes d'Égypte; et, quoiqu'ils fussent violemment comprimés par les musulmans, on doit croire qu'ils n'étaient pas toujours spectateurs indifférents de cette grande lutte élevée entre le Coran et l'Évangile. La petite Arménie, défendue par ses montagnes, par sa population guerrière, devint alors un royaume chrétien. Elle fut quelquefois pour les Francs un puissant auxiliaire, et se déclara toujours

contre l'ennemi commun, l'islamisme. Une autre puissance chrétienne s'était formée dans les vastes régions de l'Ibérie ou de la Géorgie. Guillaume de Tyr célèbre la bravoure et les services du peuple géorgien, qui, vers le milieu du douzième siècle, mit un frein à la puissance des nations de la Perse, et ferma le passage des Portes-Caspiennes aux barbares de la Tartarie[1].

Quels que fussent cependant les secours que les colonies des Francs pouvaient attendre des peuples chrétiens de l'Asie, ces secours n'étaient rien sans doute à côté de ceux qu'ils recevaient de l'Occident. L'Europe voyait avec orgueil ces puissances chrétiennes de la Syrie qui lui avaient coûté tant de sang : on s'affligeait de leurs revers; on se réjouissait de leurs progrès; le salut de la chrétienté paraissait attaché à leur conservation. Les plus braves des chrétiens étaient toujours prêts à se dévouer pour l'héritage et la cause de Jésus-Christ.

La dévotion des pèlerinages amenait chaque jour en Orient une foule d'hommes impatients d'échanger le bourdon et la panetière contre le glaive des combats. La piété inspirait la valeur, et près du tombeau du Christ, tout devenait belliqueux, jusqu'à la charité évangélique. Du sein d'un hôpital consacré au service des pauvres et des pieux voyageurs, on vit sortir des héros armés contre les infidèles. On admirait également l'humanité et la bravoure des chevaliers de

[1] Il est certain que les Géorgiens furent sur le point de changer la face d'une partie de l'Asie. Déjà ils avaient conquis l'Arménie et repoussé les musulmans de la Perse. Ce furent les Karismiens et les Tartares, conduits par Gengis-kan, qui non-seulement remirent ces pays sous le joug de Mahomet, mais pénétrèrent jusqu'au cœur de la Géorgie (Voyez les *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, t. I, pag. 378 et suiv., t. II, pag. 79 et suiv.).

Saint-Jean[1]. Tandis que les uns veillaient aux soins de l'hospitalité, les autres allaient combattre les ennemis de la foi. A l'exemple de ces pieux chevaliers, quelques gentilshommes se réunirent près du lieu où avait été bâti le temple de Salomon, et firent le serment de protéger et de défendre les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem. Leur réunion donna naissance à l'ordre des Templiers, qui fut, dès son origine, approuvé par un concile et dut ses statuts à saint Bernard.

Ces deux ordres étaient dirigés par le même mobile qui avait fait naître les croisades : la réunion de l'esprit militaire et de l'esprit religieux. Retirés du monde, ils n'avaient plus d'autre patrie que Jérusalem, d'autre famille que celle de Jésus-Christ. Les biens, les maux, les dangers, tout était commun entre eux ; une seule volonté, un seul esprit dirigeait toutes leurs actions et toutes leurs pensées ; tous étaient réunis dans une même maison qui semblait habitée par un seul homme. Ils vivaient dans une grande austérité, et, plus leur discipline était sévère, plus elle avait de liens pour enchaîner leurs cœurs. Les armes formaient leur seule parure : des ornements précieux ne décoraient point leurs habitations ni leurs églises ; mais on y voyait partout des lances, des boucliers, des étendards pris sur les infidèles. A l'approche du combat, dit saint Bernard, ils s'armaient de foi au dedans et de fer au dehors ; ils ne craignaient ni le nombre ni la fureur des barbares ; ils étaient fiers de vaincre, heureux de mourir pour Jésus-Christ, et croyaient que toute victoire vient de Dieu.

La religion avait sanctifié les périls et les violences de la guerre. Chaque monastère de la Palestine était

[1] Voyez, à la fin de ce volume, l'éclaircissement sur les ordres de chevalerie.

comme une forteresse où le bruit des armes se mêlait à la prière. D'humbles cénobites cherchaient la gloire des combats ; à l'exemple des Hospitaliers et des Templiers, des chanoines institués par Godefroy pour prier auprès du saint tombeau s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et, sous le nom de chevaliers du Saint-Sépulcre, se distinguaient parmi les soldats de Jésus-Christ.

La gloire de ces ordres militaires se répandit bientôt dans tout le monde chrétien. Leur renommée pénétra jusque dans les îles et chez les peuples lointains de l'Occident. Tous ceux qui avaient des péchés à expier accoururent dans la ville sainte pour partager les travaux des guerriers du Christ. Une foule d'hommes qui avaient dévasté leur propre pays vinrent défendre le royaume de Jérusalem et s'associer aux périls des plus fermes défenseurs de la foi.

L'Europe n'avait point de famille illustre qui ne fournît un chevalier aux ordres militaires de la Palestine ; les princes même s'enrôlaient dans cette sainte milice et quittaient les marques de leur dignité pour prendre la cotte d'armes rouge des Hospitaliers, ou le manteau blanc des chevaliers du Temple. Chez tous les peuples de l'Occident, on leur donnait des châteaux et des villes qui offraient un asile et des secours aux pèlerins, et devenaient des auxiliaires du royaume de Jérusalem ; de simples religieux, des soldats de Jésus-Christ, avaient un legs dans tous les testaments, et souvent ils furent les héritiers des princes et des monarques.

Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple méritèrent longtemps les plus grands éloges : heureux et plus dignes des bénédictions de la postérité, si, dans la

suite, ils ne s'étaient pas laissé corrompre par leurs succès et par leurs richesses; s'ils n'avaient pas souvent troublé l'État dont leur bravoure était l'appui! Ces deux ordres étaient comme une croisade qui se renouvelait sans cesse et qui entretenait l'émulation dans les armées chrétiennes.

Les mœurs militaires des Francs qui combattaient alors dans la Palestine présentent un spectacle digne de fixer l'attention de l'historien et du philosophe, et peuvent servir à expliquer les progrès rapides et la décadence inévitable du royaume de Jérusalem. Le principe d'honneur qui animait les guerriers et les empêchait de fuir, même dans un combat inégal, était le mobile le plus actif de leur bravoure, et leur tenait lieu de discipline[1]. Abandonner son compagnon dans le péril, se retirer devant l'ennemi, c'étaient des actions infâmes aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes. Dans les combats, leurs rangs serrés, leur haute stature, leurs chevaux de bataille, couverts comme eux de fer, renversaient, dispersaient les nombreux bataillons ennemis. Malgré la pesanteur de leurs armes, rien n'égalait la rapidité avec laquelle ils se transportaient dans les lieux les plus éloignés. On les voyait combattre, presque dans le même temps, en Égypte, sur l'Euphrate et sur l'Oronte; ils ne s'éloignaient de ces théâtres accoutumés de leurs exploits que pour menacer la principauté de Damas, ou quelques

[1] Il faut voir dans les chroniqueurs, qui étaient presque tous des moines et des ecclésiastiques, le mépris profond qu'ils affectent pour ceux qui fuyaient dans les combats: ces bons chroniqueurs ne trouvent point d'expressions assez fortes pour flétrir le manque de courage dans un guerrier chrétien. Aux yeux de Guillaume de Tyr, c'est toujours une honte d'avoir été battu, à moins qu'on ne meure sur le champ de bataille. Dans tous ses jugements sur les soldats du Christ, on retrouve quelque chose du *Qu'il mourût* du vieil Horace.

villes de l'Arabie. Au milieu de leurs expéditions, ils ne connaissaient d'autre loi que la victoire, abandonnaient et rejoignaient à leur gré les drapeaux qui les conduisaient à l'ennemi, et ne demandaient à leurs chefs que l'exemple de la bravoure.

Comme leur milice avait sous ses drapeaux des guerriers de plusieurs nations, l'opposition des caractères, la différence des mœurs et du langage, entretenaient parmi eux une généreuse émulation, et quelquefois faisaient naître la jalousie et la discorde. Souvent le hasard, une circonstance imprévue, décidaient une entreprise et le sort d'une campagne. Lorsque les chevaliers chrétiens se croyaient en état de combattre l'ennemi, ils allaient le chercher sans se mettre en peine de cacher leur marche; la confiance dans leur force, dans leurs armes, et surtout dans la protection du ciel, leur faisait négliger les stratagèmes et les ruses de la guerre, et même les précautions les plus nécessaires au salut d'une armée. La prudence dans leurs chefs ne leur paraissait souvent qu'une marque de timidité et de faiblesse, et plusieurs de leurs princes payèrent de leur vie ou de leur liberté la vaine gloire d'affronter les périls sans utilité pour la cause des chrétiens.

Les Francs de la Palestine ne connaissaient guère d'autres dangers, d'autres ennemis que ceux qui se présentaient devant eux sur le champ de bataille. Mais plusieurs entreprises importantes que la fortune seule semblait diriger devaient assurer le salut et la prospérité des États chrétiens en Asie. La première de ces entreprises était d'abaisser la puissance des califes d'Égypte ; la seconde, de conquérir et de conserver les villes maritimes de la Syrie, afin de recevoir les flottes

et les secours de l'Occident ; la troisième, de défendre les frontières et d'opposer de toutes parts une barrière aux Turcs et aux Sarrasins. Chacun de ces grands intérêts, ou plutôt tous ces intérêts réunis occupaient sans cesse les Francs établis en Asie, sans que la plupart d'entre eux sentissent les dangers et les avantages de leur position, sans qu'ils employassent, pour réussir, d'autre moyen que leurs épées. C'est là qu'il faut admirer leurs efforts, et que leur bravoure, qui suffisait à tout, paraît tenir du prodige.

Nous venons de faire connaître l'état des colonies chrétiennes en Syrie; nous allons reprendre la suite des événements les plus remarquables de cette époque. Parmi les illustres pèlerins qui se rendaient alors dans la Palestine et s'associaient aux travaux des chevaliers, l'histoire ne doit pas oublier Foulques, comte d'Anjou ; il était fils de Foulques le Rechin et de Bertrade de Montfort, qui devint la femme de Philippe I, et pour laquelle le roi de France avait bravé tous les foudres de l'Église. Foulques d'Anjou ne pouvait se consoler de la mort de sa femme Éremberge, fille d'Élie, comte du Maine. Son chagrin le conduisit dans la Palestine, où il entretint pendant un an cent hommes d'armes qu'il menait lui-même au combat. Il joignait la piété à la bravoure, et mérita l'estime des chrétiens, par son zèle à défendre la cause de la religion. Baudouin, qui n'avait point d'enfant mâle, lui offrit en mariage sa fille Mélisende, et promit de le faire reconnaître pour son successeur. Foulques accepta cette proposition avec joie, et devint le gendre et l'héritier du roi de Jérusalem.

Dans la douzième année du règne de Baudouin du Bourg, on forma la résolution d'assiéger Damas. Le

.. .[illegible], le prince d'Antioche; les comtes
. .. ie Tripoli, plusieurs nobles pèlerins arri-
.. [illegible] [illegible] leurs forces pour cette expé-
... [illegible] se mirent en marche dans les
... .urs de décembre; ils étaient déjà sur les
... [illegible] et la guerre avait commencé, lorsque
... [illegible] de leurs péchés, leur retira sa miséri-
... contre eux le plus terrible des oura-
... [illegible] les cataractes du ciel s'ouvrirent, et
... [illegible], inondées, devinrent comme une
... .. guerriers de la croix perdirent leurs
... [illegible], leurs armes; ils tremblèrent
... ne songèrent plus qu'à retourner aux
... taient partis. Poursuivie par les élé-
[illegible] et fuyant devant la tempête comme
... [illegible] victorieux, l'armée revint sur les
... [illegible], et rendit grâce à Dieu de n'avoir
... [illegible] nouveau déluge. Telle fut l'issue d'une
[illegible] on avait appelé l'Occident et qui
... [illegible] les chrétiens maîtres de la Syrie[1].

... [illegible] II ne survécut pas longtemps à
[illegible] malheureuse. Comme il revenait
... [illegible] où il avait rétabli l'ordre et la paix, il
... [illegible] malade. Voyant approcher sa
... fit transporter dans la demeure du patriarche,
... saint sépulcre, et mourut entre les bras de
... [illegible] Foulques, de sa fille Mélisende et de leur
... [illegible] Baudouin, en leur recommandant la gloire
... [illegible] en Orient.

[illegible] avait un esprit droit, une âme élevée, une
... [illegible]. La religion présidait à toutes ses

[1] [illegible] de Tyr.

actions, inspirait toutes ses pensées ; mais sa dévotion était plutôt celle d'un cénobite que celle d'un prince et d'un guerrier : dans ses fréquentes oraisons, il se prosternait sans cesse contre terre, et, si nous en croyons l'histoire contemporaine, il en avait les mains et les genoux endurcis. Il passa dix-huit ans sur le trône d'Édesse, douze sur celui de Jérusalem ; il fut fait deux fois prisonnier et resta sept ans dans les fers des infidèles. Il n'eut ni les défauts ni les qualités de son prédécesseur ; son règne fut illustré par des conquêtes et des victoires auxquelles il n'eut point de part ; mais il n'emporta pas moins au tombeau les regrets des chrétiens, qui aimaient à voir en lui le dernier des compagnons de Godefroy.

Les malheurs qui troublèrent sa vie et les soins qu'il fut obligé de donner à la principauté d'Antioche ne l'empêchèrent point de porter son attention sur l'administration intérieure de son royaume. Dès le commencement de son règne, il supprima dans sa capitale tout droit d'importation pour les marchandises ; une seconde charte royale accorda en outre aux Syriens, aux Grecs, aux Arméniens et même aux Sarrasins, la liberté d'apporter dans la ville sainte, sans payer aucune redevance ni droit d'entrée, du froment, de l'orge et toute espèce de fruits et légumes ; la taxe sur les poids et mesures fut en même temps abolie dans les marchés de Jérusalem. Ces franchises firent bénir le nom de Baudouin et doublèrent en peu d'années la population de la ville sainte.

On se demande comment se repeuplèrent les autres villes du royaume ? Il est probable qu'un grand nombre de pèlerins s'établirent dans les villes qu'ils avaient aidé à conquérir. Le commerce et l'industrie durent

y amener aussi beaucoup de familles des côtes d'Italie et de toutes les régions de l'Orient et de l'Occident. Les historiens nous disent que, les femmes manquant aux colonies fondées par les soldats de la croix, on en fit venir du royaume de Naples, et le nom de *poulains* ou *pulli*[1] fut donné aux enfants qui naissaient des femmes de la Pouille ou des femmes de Syrie. Ce mélange de toutes les nations et même de toutes les sectes devait amener promptement la corruption des mœurs, et, comme cette population nouvelle ne contribuait point ou contribuait peu à la défense du pays, elle dut corrompre aussi le principe de l'association militaire ou du gouvernement établi par les Francs.

Dans les premières années du règne de Baudouin, une multitude de rats qui n'épargnaient pas même les bestiaux[2], des nuées de sauterelles, des sécheresses, des tremblements de terre, désolèrent le royaume de Jérusalem. Tous ces fléaux furent regardés comme un avertissement du ciel et firent songer à la réforme des mœurs. Le roi Baudouin et le patriarche convoquèrent une assemblée à Naplouse. Les grands du royaume, les notables du clergé et du peuple y portèrent des peines sévères contre les excès du libertinage et certains désordres honteux que les anciennes lois n'avaient point prévus. Cette législation nouvelle, qui fut déposée dans les églises, signala la corruption, mais ne l'arrêta point

Baudouin du Bourg ouvrit lui-même le synode de Naplouse, en s'accusant d'avoir injustement retenu les dîmes qu'il devait au patriarche sur les domaines

[1] Jacques de Vitri, *Bibliothèque des Croisades*.

[2] Les rats montaient sur le dos des bœufs, et s'attachaient à leurs flancs pour les dévorer.

royaux[1]. On voit par là qu'il subsistait toujours quelques sujets de discorde entre les patriarches et les rois de la ville sainte, mais la paix n'en avait point été troublée. Un seul des successeurs de Daimbert renouvela ouvertement des prétentions que la cour de Rome avait elle-même condamnées : ce fut le patriarche Étienne. Étienne, né dans le pays chartrain, d'une famille illustre, avait été vicomte de Chartres; renonçant au métier des armes, il prit l'habit religieux et devint abbé du monastère de Saint-Jean de la Vallée. Il était allé à Jérusalem pour s'y répandre en prières et avait fait remarquer sa dévotion. Le patriarche Gormond mourut dans le même temps, et, comme le peuple se rassembla pour nommer un autre pasteur de la ville sainte, il arriva que tous les suffrages tombèrent sur l'abbé de Saint-Jean de la Vallée. A peine eut-il été consacré, qu'il suscita des difficultés inattendues et réclama la possession de Jérusalem et de Joppé. Il en résulta une prompte et grave inimitié entre lui et le roi; mais, lorsque les débats commençaient à s'échauffer, une mort prématurée vint y mettre un terme. On accusa le roi de Jérusalem d'avoir fait empoisonner le patriarche : Guillaume de Tyr ne repousse point cette accusation, et nous ne pouvons qu'en être surpris, en nous rappelant tous les éloges qu'il a donnés aux vertus religieuses de Baudouin. Un grand défaut du bon archevêque, quand il nous parle de ces querelles entre le sacerdoce et la royauté, c'est de louer excessivement les patriarches et de louer de même les princes, de telle sorte que les uns semblent avoir toujours raison et qu'on se demande comment

[1] Guillaume de Tyr. Voyez les statuts du concile de Naplouse, à la fin de ce volume.

comme une forteresse où le bruit des armes se mêlait à la prière. D'humbles cénobites cherchaient la gloire des combats; à l'exemple des Hospitaliers et des Templiers, des chanoines institués par Godefroy pour prier auprès du saint tombeau s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et, sous le nom de chevaliers du Saint-Sépulcre, se distinguaient parmi les soldats de Jésus-Christ.

La gloire de ces ordres militaires se répandit bientôt dans tout le monde chrétien. Leur renommée pénétra jusque dans les îles et chez les peuples lointains de l'Occident. Tous ceux qui avaient des péchés à expier accoururent dans la ville sainte pour partager les travaux des guerriers du Christ. Une foule d'hommes qui avaient dévasté leur propre pays vinrent défendre le royaume de Jérusalem et s'associer aux périls des plus fermes défenseurs de la foi.

L'Europe n'avait point de famille illustre qui ne fournît un chevalier aux ordres militaires de la Palestine; les princes même s'enrôlaient dans cette sainte milice et quittaient les marques de leur dignité pour prendre la cotte d'armes rouge des Hospitaliers, ou le manteau blanc des chevaliers du Temple. Chez tous les peuples de l'Occident, on leur donnait des châteaux et des villes qui offraient un asile et des secours aux pèlerins, et devenaient des auxiliaires du royaume de Jérusalem; de simples religieux, des soldats de Jésus-Christ, avaient un legs dans tous les testaments, et souvent ils furent les héritiers des princes et des monarques.

Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple méritèrent longtemps les plus grands éloges: heureux et plus dignes des bénédictions de la postérité, si, dans la

de quitter deux fois son royaume, soit pour rétablir l'ordre troublé par les prétentions d'Alix, soit pour repousser les invasions des Turcomans, toujours prêts à profiter des discordes élevées parmi les chrétiens. Les esprits étaient tellement animés, que Pons, comte de Tripoli, attiré dans le parti de la fille de Baudouin, osa livrer un combat au roi de Jérusalem près de Rugia : une sanglante défaite punit la félonie du comte, et Antioche vit la paix renaître dans ses murs. Au second voyage qu'il fit sur les bords de l'Oronte, Foulques fut plus heureux, car il n'eut point à combattre des chrétiens, et la victoire qu'il remporta sur les Turcs accourus en foule de la Perse et du pays de Mossoul, augmenta tellement sa considération et son crédit, que tous les partis qui divisaient encore la ville d'Antioche se réunirent à sa voix, et ne voulurent plus être dirigés que par ses conseils. Il profita habilement de cette disposition des esprits, et, pour achever son ouvrage, il résolut de donner à la fille de Bohémond un époux qui pût défendre ses droits et mériter la confiance des guerriers chrétiens.

La Syrie n'offrait au roi de Jérusalem aucun prince, aucun chevalier qui fût digne de son choix. Il jeta les yeux sur les princes de l'Occident, et choisit Raymond de Poitiers pour gouverner Antioche, comme Baudouin II l'avait choisi lui-même pour gouverner Jérusalem. Ainsi l'Europe, qui avait fourni des défenseurs aux États chrétiens d'Orient, leur fournissait aussi des princes et des rois. Raymond de Poitiers, pour tromper tous les regards et déconcerter tous les projets ennemis, fut obligé d'arriver en Orient sous l'humble costume d'un pèlerin. La veille de son entrée dans Antioche, Alix était persuadée que Raymond venait

comme une forteresse où le bruit des armes se mêlait à la prière. D'humbles cénobites cherchaient la gloire des combats; à l'exemple des Hospitaliers et des Templiers, des chanoines institués par Godefroy pour prier auprès du saint tombeau s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et, sous le nom de chevaliers du Saint-Sépulcre, se distinguaient parmi les soldats de Jésus-Christ.

La gloire de ces ordres militaires se répandit bientôt dans tout le monde chrétien. Leur renommée pénétra jusque dans les îles et chez les peuples lointains de l'Occident. Tous ceux qui avaient des péchés à expier accoururent dans la ville sainte pour partager les travaux des guerriers du Christ. Une foule d'hommes qui avaient dévasté leur propre pays vinrent défendre le royaume de Jérusalem et s'associer aux périls des plus fermes défenseurs de la foi.

L'Europe n'avait point de famille illustre qui ne fournît un chevalier aux ordres militaires de la Palestine; les princes même s'enrôlaient dans cette sainte milice et quittaient les marques de leur dignité pour prendre la cotte d'armes rouge des Hospitaliers, ou le manteau blanc des chevaliers du Temple. Chez tous les peuples de l'Occident, on leur donnait des châteaux et des villes qui offraient un asile et des secours aux pèlerins, et devenaient des auxiliaires du royaume de Jérusalem; de simples religieux, des soldats de Jésus-Christ, avaient un legs dans tous les testaments, et souvent ils furent les héritiers des princes et des monarques.

Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple méritèrent longtemps les plus grands éloges: heureux et plus dignes des bénédictions de la postérité, si, dans la

suite, ils ne s'étaient pas laissé corrompre par leurs succès et par leurs richesses; s'ils n'avaient pas souvent troublé l'État dont leur bravoure était l'appui! Ces deux ordres étaient comme une croisade qui se renouvelait sans cesse et qui entretenait l'émulation dans les armées chrétiennes.

Les mœurs militaires des Francs qui combattaient alors dans la Palestine présentent un spectacle digne de fixer l'attention de l'historien et du philosophe, et peuvent servir à expliquer les progrès rapides et la décadence inévitable du royaume de Jérusalem. Le principe d'honneur qui animait les guerriers et les empêchait de fuir, même dans un combat inégal, était le mobile le plus actif de leur bravoure, et leur tenait lieu de discipline[1]. Abandonner son compagnon dans le péril, se retirer devant l'ennemi, c'étaient des actions infâmes aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes. Dans les combats, leurs rangs serrés, leur haute stature, leurs chevaux de bataille, couverts comme eux de fer, renversaient, dispersaient les nombreux bataillons ennemis. Malgré la pesanteur de leurs armes, rien n'égalait la rapidité avec laquelle ils se transportaient dans les lieux les plus éloignés. On les voyait combattre, presque dans le même temps, en Égypte, sur l'Euphrate et sur l'Oronte; ils ne s'éloignaient de ces théâtres accoutumés de leurs exploits que pour menacer la principauté de Damas, ou quelques

[1] Il faut voir dans les chroniqueurs, qui étaient presque tous des moines et des ecclésiastiques, le mépris profond qu'ils affectent pour ceux qui fuyaient dans les combats: ces bons chroniqueurs ne trouvent point d'expressions assez fortes pour flétrir le manque de courage dans un guerrier chrétien. Aux yeux de Guillaume de Tyr, c'est toujours une honte d'avoir été battu, à moins qu'on ne meure sur le champ de bataille. Dans tous ses jugements sur les soldats du Christ, on retrouve quelque chose du *Qu'il mourût* du vieil Horace.

roi de Jérusalem, le prince d'Antioche; les comtes d'Édesse et de Tripoli, plusieurs nobles pèlerins arrivés d'Europe, réunirent leurs forces pour cette expédition. Les chrétiens se mirent en marche dans les premiers jours de décembre; ils étaient déjà sur les terres de Damas et la guerre avait commencé, lorsque Dieu, *en punition de leurs péchés*, leur retira sa miséricorde et envoya contre eux le plus terrible des ouragans. Tout à coup les cataractes du ciel s'ouvrirent, et toutes les campagnes, inondées, devinrent comme une vaste mer. Les guerriers de la croix perdirent leurs tentes, leurs bagages, leurs armes; ils tremblèrent pour leur vie, et ne songèrent plus qu'à retourner aux lieux d'où ils étaient partis. Poursuivie par les éléments en courroux et fuyant devant la tempête comme devant un ennemi victorieux, l'armée revint sur les bords du Jourdain, et rendit grâce à Dieu de n'avoir pas péri dans ce nouveau déluge. Telle fut l'issue d'une guerre à laquelle on avait appelé l'Occident et qui devait rendre les chrétiens maîtres de la Syrie[1].

[1131.] Baudouin II ne survécut pas longtemps à cette expédition malheureuse. Comme il revenait d'Antioche, où il avait rétabli l'ordre et la paix, il tomba dangereusement malade. Voyant approcher sa fin, il se fit transporter dans la demeure du patriarche, voisine du saint sépulcre, et mourut entre les bras de son gendre Foulques, de sa fille Mélisende et de leur jeune enfant, Baudouin, en leur recommandant la gloire des chrétiens en Orient.

Baudouin avait un esprit droit, une âme élevée, une douceur inaltérable. La religion présidait à toutes ses

[1] Guillaume de Tyr.

et les secours de l'Occident ; la troisième, de défendre les frontières et d'opposer de toutes parts une barrière aux Turcs et aux Sarrasins. Chacun de ces grands intérêts, ou plutôt tous ces intérêts réunis occupaient sans cesse les Francs établis en Asie, sans que la plupart d'entre eux sentissent les dangers et les avantages de leur position, sans qu'ils employassent, pour réussir, d'autre moyen que leurs épées. C'est là qu'il faut admirer leurs efforts, et que leur bravoure, qui suffisait à tout, paraît tenir du prodige.

Nous venons de faire connaître l'état des colonies chrétiennes en Syrie; nous allons reprendre la suite des événements les plus remarquables de cette époque. Parmi les illustres pèlerins qui se rendaient alors dans la Palestine et s'associaient aux travaux des chevaliers, l'histoire ne doit pas oublier Foulques, comte d'Anjou; il était fils de Foulques le Rechin et de Bertrade de Montfort, qui devint la femme de Philippe I, et pour laquelle le roi de France avait bravé tous les foudres de l'Église. Foulques d'Anjou ne pouvait se consoler de la mort de sa femme Éremberge, fille d'Élie, comte du Maine. Son chagrin le conduisit dans la Palestine, où il entretint pendant un an cent hommes d'armes qu'il menait lui-même au combat. Il joignait la piété à la bravoure, et mérita l'estime des chrétiens, par son zèle à défendre la cause de la religion. Baudouin, qui n'avait point d'enfant mâle, lui offrit en mariage sa fille Mélisende, et promit de le faire reconnaître pour son successeur. Foulques accepta cette proposition avec joie, et devint le gendre et l'héritier du roi de Jérusalem.

Dans la douzième année du règne de Baudouin du Bourg, on forma la résolution d'assiéger Damas. Le

roi de Jérusalem, le prince d'Antioche, les comtes d'Édesse et de Tripoli, plusieurs nobles pèlerins arrivés d'Europe, réunirent leurs forces pour cette expédition. Les chrétiens se mirent en marche dans les premiers jours de décembre; ils étaient déjà sur les terres de Damas et la guerre avait commencé, lorsque Dieu, *en punition de leurs péchés*, leur retira sa miséricorde et envoya contre eux le plus terrible des ouragans. Tout à coup les cataractes du ciel s'ouvrirent, et toutes les campagnes, inondées, devinrent comme une vaste mer. Les guerriers de la croix perdirent leurs tentes, leurs bagages, leurs armes; ils tremblèrent pour leur vie, et ne songèrent plus qu'à retourner aux lieux d'où ils étaient partis. Poursuivie par les éléments en courroux et fuyant devant la tempête comme devant un ennemi victorieux, l'armée revint sur les bords du Jourdain, et rendit grâce à Dieu de n'avoir pas péri dans ce nouveau déluge. Telle fut l'issue d'une guerre à laquelle on avait appelé l'Occident et qui devait rendre les chrétiens maîtres de la Syrie[1].

[1131.] Baudouin II ne survécut pas longtemps à cette expédition malheureuse. Comme il revenait d'Antioche, où il avait rétabli l'ordre et la paix, il tomba dangereusement malade. Voyant approcher sa fin, il se fit transporter dans la demeure du patriarche, voisine du saint sépulcre, et mourut entre les bras de son gendre Foulques, de sa fille Mélisende et de leur jeune enfant, Baudouin, en leur recommandant la gloire des chrétiens en Orient.

Baudouin avait un esprit droit, une âme élevée, une douceur inaltérable. La religion présidait à toutes ses

[1] Guillaume de Tyr.

actions, inspirait toutes ses pensées; mais sa dévotion était plutôt celle d'un cénobite que celle d'un prince et d'un guerrier : dans ses fréquentes oraisons, il se prosternait sans cesse contre terre, et, si nous en croyons l'histoire contemporaine, il en avait les mains et les genoux endurcis. Il passa dix-huit ans sur le trône d'Édesse, douze sur celui de Jérusalem; il fut fait deux fois prisonnier et resta sept ans dans les fers des infidèles. Il n'eut ni les défauts ni les qualités de son prédécesseur; son règne fut illustré par des conquêtes et des victoires auxquelles il n'eut point de part; mais il n'emporta pas moins au tombeau les regrets des chrétiens, qui aimaient à voir en lui le dernier des compagnons de Godefroy.

Les malheurs qui troublèrent sa vie et les soins qu'il fut obligé de donner à la principauté d'Antioche ne l'empêchèrent point de porter son attention sur l'administration intérieure de son royaume. Dès le commencement de son règne, il supprima dans sa capitale tout droit d'importation pour les marchandises; une seconde charte royale accorda en outre aux Syriens, aux Grecs, aux Arméniens et même aux Sarrasins, la liberté d'apporter dans la ville sainte, sans payer aucune redevance ni droit d'entrée, du froment, de l'orge et toute espèce de fruits et légumes; la taxe sur les poids et mesures fut en même temps abolie dans les marchés de Jérusalem. Ces franchises firent bénir le nom de Baudouin et doublèrent en peu d'années la population de la ville sainte.

On se demande comment se repeuplèrent les autres villes du royaume? Il est probable qu'un grand nombre de pèlerins s'établirent dans les villes qu'ils avaient aidé à conquérir. Le commerce et l'industrie durent

y amener aussi beaucoup de familles des côtes d'Italie et de toutes les régions de l'Orient et de l'Occident. Les historiens nous disent que, les femmes manquant aux colonies fondées par les soldats de la croix, on en fit venir du royaume de Naples, et le nom de *poulains* ou *pulli*[1] fut donné aux enfants qui naissaient des femmes de la Pouille ou des femmes de Syrie. Ce mélange de toutes les nations et même de toutes les sectes devait amener promptement la corruption des mœurs, et, comme cette population nouvelle ne contribuait point ou contribuait peu à la défense du pays, elle dut corrompre aussi le principe de l'association militaire ou du gouvernement établi par les Francs.

Dans les premières années du règne de Baudouin, une multitude de rats qui n'épargnaient pas même les bestiaux[2], des nuées de sauterelles, des sécheresses, des tremblements de terre, désolèrent le royaume de Jérusalem. Tous ces fléaux furent regardés comme un avertissement du ciel et firent songer à la réforme des mœurs. Le roi Baudouin et le patriarche convoquèrent une assemblée à Naplouse. Les grands du royaume, les notables du clergé et du peuple y portèrent des peines sévères contre les excès du libertinage et certains désordres honteux que les anciennes lois n'avaient point prévus. Cette législation nouvelle, qui fut déposée dans les églises, signala la corruption, mais ne l'arrêta point

Baudouin du Bourg ouvrit lui-même le synode de Naplouse, en s'accusant d'avoir injustement retenu les dîmes qu'il devait au patriarche sur les domaines

[1] Jacques de Vitri, *Bibliothèque des Croisades*.

[2] Les rats montaient sur le dos des bœufs, et s'attachaient à leurs flancs pour les dévorer.

royaux[1]. On voit par là qu'il subsistait toujours quelques sujets de discorde entre les patriarches et les rois de la ville sainte, mais la paix n'en avait point été troublée. Un seul des successeurs de Daimbert renouvela ouvertement des prétentions que la cour de Rome avait elle-même condamnées : ce fut le patriarche Étienne. Étienne, né dans le pays chartrain, d'une famille illustre, avait été vicomte de Chartres; renonçant au métier des armes, il prit l'habit religieux et devint abbé du monastère de Saint-Jean de la Vallée. Il était allé à Jérusalem pour s'y répandre en prières et avait fait remarquer sa dévotion. Le patriarche Gormond mourut dans le même temps, et, comme le peuple se rassembla pour nommer un autre pasteur de la ville sainte, il arriva que tous les suffrages tombèrent sur l'abbé de Saint-Jean de la Vallée. A peine eut-il été consacré, qu'il suscita des difficultés inattendues et réclama la possession de Jérusalem et de Joppé. Il en résulta une prompte et grave inimitié entre lui et le roi; mais, lorsque les débats commençaient à s'échauffer, une mort prématurée vint y mettre un terme. On accusa le roi de Jérusalem d'avoir fait empoisonner le patriarche : Guillaume de Tyr ne repousse point cette accusation, et nous ne pouvons qu'en être surpris, en nous rappelant tous les éloges qu'il a donnés aux vertus religieuses de Baudouin. Un grand défaut du bon archevêque, quand il nous parle de ces querelles entre le sacerdoce et la royauté, c'est de louer excessivement les patriarches et de louer de même les princes, de telle sorte que les uns semblent avoir toujours raison et qu'on se demande comment

[1] Guillaume de Tyr. Voyez les statuts du concile de Naplouse, à la fin de ce volume.

les autres ont pu avoir tort. Au milieu de ces louanges prodiguées sans mesure à des partis opposés, il est difficile de connaître la vérité et de savoir de quel côté était la justice.

Foulques, comte d'Anjou, fut couronné roi de Jérusalem après la mort de Baudouin. A son avénement au trône, la discorde troublait les États chrétiens et menaçait d'une ruine prochaine la principauté d'Antioche. Le fils de Bohémond, jeune prince rempli de bravoure, était venu d'Italie pour recueillir l'héritage de son père; d'abord attaqué par Joscelin, comte d'Édesse, qui ne craignit point de s'allier aux musulmans pour envahir et ravager les terres d'un prince chrétien, obligé ensuite de repousser chaque jour les agressions des Turcomans, il avait péri les armes à la main dans la Cilicie. Sa mort jeta la principauté d'Antioche dans les plus grands désordres : il ne laissait qu'une fille, à qui la faiblesse de son âge et de son sexe ne permettait pas de prendre les rênes du gouvernement. Sa veuve, Alix, fille de Baudouin II, tourmentée, dit Guillaume de Tyr, par *l'esprit du démon*, et voulant à toute force se faire *la dame du pays*, pour satisfaire son ambition de régner, osa solliciter le secours de Zenghi, auquel elle envoya *un palefroi aussi blanc que la neige, ferré d'argent, avec un frein d'argent, et couvert d'une housse blanche, symbole de la candeur de ses promesses*. Baudouin, par sa fermeté, avait réprimé et puni les complots d'Alix, en qui l'esprit de domination étouffait tout à la fois la tendresse maternelle et la piété filiale, l'amour de son Dieu et l'amour de sa patrie. Mais, à la mort de son père, cette princesse, *étant sur toutes autres femmes fière et cauteleuse*, s'était hâtée de reprendre ses projets ambitieux. Foulques fut obligé

de quitter deux fois son royaume, soit pour rétablir l'ordre troublé par les prétentions d'Alix, soit pour repousser les invasions des Turcomans, toujours prêts à profiter des discordes élevées parmi les chrétiens. Les esprits étaient tellement animés, que Pons, comte de Tripoli, attiré dans le parti de la fille de Baudouin, osa livrer un combat au roi de Jérusalem près de Rugia : une sanglante défaite punit la félonie du comte, et Antioche vit la paix renaître dans ses murs. Au second voyage qu'il fit sur les bords de l'Oronte, Foulques fut plus heureux, car il n'eut point à combattre des chrétiens, et la victoire qu'il remporta sur les Turcs accourus en foule de la Perse et du pays de Mossoul, augmenta tellement sa considération et son crédit, que tous les partis qui divisaient encore la ville d'Antioche se réunirent à sa voix, et ne voulurent plus être dirigés que par ses conseils. Il profita habilement de cette disposition des esprits, et, pour achever son ouvrage, il résolut de donner à la fille de Bohémond un époux qui pût défendre ses droits et mériter la confiance des guerriers chrétiens.

La Syrie n'offrait au roi de Jérusalem aucun prince, aucun chevalier qui fût digne de son choix. Il jeta les yeux sur les princes de l'Occident, et choisit Raymond de Poitiers pour gouverner Antioche, comme Baudouin II l'avait choisi lui-même pour gouverner Jérusalem. Ainsi l'Europe, qui avait fourni des défenseurs aux États chrétiens d'Orient, leur fournissait aussi des princes et des rois. Raymond de Poitiers, pour tromper tous les regards et déconcerter tous les projets ennemis, fut obligé d'arriver en Orient sous l'humble costume d'un pèlerin. La veille de son entrée dans Antioche, Alix était persuadée que Raymond venait

en Asie pour l'épouser elle-même ; on avait opposé ainsi la ruse à la ruse, et le patriarche parut se prêter à cette supercherie pour éviter le trouble et le scandale. Le mariage de la fille de Bohémond fut célébré avec une grande solennité dans l'église de Saint-Pierre, et l'ambitieuse Alix alla cacher sa honte et son dépit dans Laodicée, qu'elle avait reçue en apanage.

[1132.] Foulques d'Anjou, après avoir rétabli la paix dans Antioche, avait trouvé à son retour ses États et sa propre maison en proie à la discorde. Gauthier, comte de Césarée, gendre de Hugues, comte de Joppé, accusa son beau-père du crime de félonie envers le roi. Ce comte Hugues s'était attiré la haine de Foulques d'Anjou et des seigneurs du royaume, les uns disent par son orgueil et son esprit de désobéissance, les autres par de coupables liaisons avec la reine Mélisende. Lorsque les barons eurent entendu Gauthier de Césarée, ils proposèrent, d'après la coutume du royaume, un combat en champ clos entre l'accusé et l'accusateur, et, comme le comte de Joppé ne se rendit point au lieu désigné, il fut déclaré coupable.

Hugues descendait du fameux seigneur de Puyset qui leva l'étendard de la révolte contre le roi de France et qui, vaincu par Louis le Gros [1], dépouillé de ses possessions, banni de sa patrie, s'était réfugié dans la Palestine, où ses exploits lui avaient fait obtenir le comté de Joppé, qu'il transmit à son fils. Hugues avait le caractère bouillant et impétueux de son père, et, comme lui, ne savait ni pardonner une injure ni

[1] Le château de Puyset, près d'Orléans, fut assiégé trois fois par toutes les forces de Louis le Gros ; ce château fut à la fin pris et démoli. Velly et tous les historiens français font mourir le seigneur de Puyset dans le royaume de Naples, parce qu'ils ont négligé de lire Guillaume de Tyr.

supporter un acte d'autorité. En apprenant qu'il est condamné sans être entendu, il ne peut retenir sa colère, et court dans Ascalon implorer le secours des infidèles contre les chrétiens. Les musulmans, profitant de la division qui s'élevait parmi leurs ennemis, se mirent aussitôt en campagne et ravagèrent tout le pays jusqu'à la ville d'Arsur. Hugues, après avoir contracté une alliance criminelle avec les Sarrasins, vint s'enfermer dans Joppé, où il fut bientôt assiégé par le roi de Jérusalem.

La soif de la vengeance animait les deux partis: Foulques d'Anjou avait juré de punir la félonie de son vassal; Hugues était déterminé à s'ensevelir sous les murs de Joppé. Avant que l'attaque fût commencée, le patriarche de Jérusalem interposa sa médiation et rappela aux guerriers chrétiens les préceptes de la charité évangélique. Hugues rejeta d'abord la paix avec indignation; mais, abandonné par les siens, il prêta enfin l'oreille aux discours pacifiques du patriarche, et consentit à déposer les armes. Le roi de Jérusalem renvoya son armée, et le comte de Joppé s'engagea à quitter le royaume, où il ne devait rentrer qu'après trois ans d'exil. Il attendait à Jérusalem le moment favorable pour son départ, lorsqu'une circonstance imprévue fut sur le point de renouveler les querelles assoupies. Un soldat breton, que l'histoire ne nomme point, attaqua le comte, *jouant aux dés devant la boutique d'un marchand*, et le frappa de plusieurs coups d'épée qui le renversèrent sans vie sur la place.

A la vue de cette scène tragique on accourt en foule, on se presse, on s'interroge; toute la ville est en rumeur; on déplore le sort du comte de Joppé; on ne songe plus à sa rébellion; de toutes parts se font en-

tendre des plaintes contre le roi, qu'on accuse d'avoir dirigé lui-même le poignard homicide. Cependant le roi fait arrêter le meurtrier, qui est jugé selon la rigueur des lois. Le jugement portait que les membres du coupable seraient rompus. Foulques confirma la sentence, en ajoutant seulement que l'assassin n'aurait point la langue coupée, afin qu'il pût nommer ses complices. Ce malheureux expira en déclarant qu'aucun ordre ne lui avait été donné, mais qu'il croyait avoir servi sa religion et son roi. Chacun resta ainsi le maître de faire des conjectures, selon la passion qui l'animait et le parti qu'il avait embrassé. Le comte de Joppé ne tarda pas à guérir de ses blessures; au bout de quelques mois, il quitta la Palestine et se rendit en Sicile, où il mourut avant le terme fixé pour son exil.

La reine Mélisende conserva un profond ressentiment de tout ce qui s'était passé, et montra par là qu'elle n'était point étrangère à l'origine de ces discordes fatales. « Depuis le jour où le comte partit du » royaume, dit Guillaume de Tyr, tous ceux qui, contre lui, avoient été délateurs envers le roi et l'avoient incité à le mettre en sa male grâce, tellement » encoururent l'indignation de la reine, qu'ils n'étoient pas en trop grande sûreté de leurs propres » personnes, et même le roi n'avoit pas l'air trop assuré entre les favoris et les parents de la reine. » Toutefois le courroux de Mélisende s'apaisa dans la suite et ne survécut point au comte de Joppé. Foulques lui-même, soit que le temps eût affaibli son ressentiment, soit qu'il lui parût sage d'effacer les dernières traces d'une affaire malheureuse, se repentit d'avoir compromis l'honneur de la reine, et ne négligea rien pour lui faire oublier l'excès de sa jalousie et les rigueurs de son autorité.

[1138.] Cependant les différentes révolutions qui avaient troublé la principauté d'Antioche réveillèrent les prétentions des empereurs de Constantinople. Jean Comnène, fils et successeur d'Alexis, rassembla une armée, et s'avança dans l'Asie Mineure et la Cilicie, combattant tour à tour les Turcs, les Arméniens et les Francs. Les Grecs victorieux vinrent enfin camper sous les murs d'Antioche[1], et leur présence répandit l'effroi dans toutes les villes chrétiennes de Syrie. La situation des Francs devenait d'autant plus critique en cette circonstance, que Raymond, comte de Tripoli, dont le père avait été surpris dans une embuscade et tué par les musulmans de Damas, se trouvait alors en butte à toutes les forces du sultan de Mossoul et d'Alep; le roi de Jérusalem, que le prince d'Antioche implorait contre l'invasion des Grecs, avait quitté sa capitale pour voler à la défense de la Phénicie, et lui-même, assiégé dans le château de Montferrand ou de Barin, était sur le point de tomber entre les mains de Zenghi, et mettait son dernier espoir dans le prompt secours des autres princes chrétiens. Les Francs, environnés de périls, ne durent alors leur salut qu'à la modération du puissant monarque dont ils redoutaient les desseins : Jean Comnène, touché de leurs malheurs, suspendit la guerrre qu'il avait déclarée, et, se contentant de l'hommage du prince d'Antioche, réunit ses troupes à celles des Latins, pour défendre les colonies chrétiennes et combattre les puissances musulmanes de la Syrie. On résolut d'assiéger d'abord la ville de Schaizar ou Césarée, bâtie au sud de l'Oronte; on devait marcher ensuite contre Alep. Cette guerre sainte,

[1] Voyez l'extrait de l'historien grec Cinnam, dans la *Bibliothèque des Croisades*.

dont le premier signal fit rentrer tous les fidèles sur le territoire, n'aurait pas manqué de réussir, si elle avait été conduite avec persévérance; mais la discorde ne tarda point à éclater dans le camp des nouveaux alliés. Lecomte d'Édesse et le prince d'Antioche, qui avaient suivi l'armée au siége de Schaizar, passaient leur temps au milieu des plaisirs et des fêtes, au lieu de seconder les efforts des Grecs. Ceux-ci restés seuls occupés des travaux du siége, suspendirent tout à coup leurs attaques, et l'empereur, soit qu'il voulût punir l'inaction de ses auxiliaires, soit qu'il désespérât de la victoire, conclut une trêve avec un ennemi qui avait tremblé à son approche. Après avoir passé quelques jours à Antioche, il fut forcé de quitter la ville au milieu d'une sédition excitée contre lui, et retourna dans ses États, abandonnant à leurs propres forces des alliés qu'aveuglaient sans cesse d'injustes préventions et qui montraient d'ailleurs aussi peu de zèle pour une guerre dont ils devaient profiter. Plus tard, revenu en Syrie avec une nouvelle armée, quoique sa modération fût un gage de sa bonne foi et que les Francs eux-mêmes l'eussent appelé, il réveilla sous les murs d'Antioche les anciennes défiances, et fit tout à coup oublier la puissance toujours plus menaçante des Turcs. Il crut dissiper toutes les inquiétudes des Latins, en annonçant le projet d'aller en pèlerinage au tombeau du Sauveur; mais ce projet même ne fit qu'augmenter les alarmes, et Foulques se hâta de lui envoyer des ambassadeurs pour l'avertir qu'il devait déposer l'appareil de la puissance impériale avant d'entrer dans la ville des pèlerins. L'empereur, sans s'irriter de cette espèce de refus, repassa le mont Taurus, et, lorsqu'il mourut, blessé par une flèche empoi-

sonnée, les Francs se crurent délivrés d'un redoutable ennemi[1]. On put alors faire aux Francs le reproche qu'eux-mêmes adressèrent souvent aux Grecs, de ne point connaître leurs véritables alliés, et d'éloigner par des préventions injurieuses ceux dont ils invoquaient le secours. Dans les circonstances dont nous parlons, la réunion des Grecs et des Latins aurait pu délivrer l'Asie Mineure et la Syrie de la présence et de la domination des Turcs. C'est ici surtout qu'il faut déplorer cet esprit de discorde et de jalousie qui favorisa tant de fois les progrès des musulmans et causa plus tard la ruine de l'empire grec et celle de toutes les colonies chrétiennes d'Orient.

Zenghi, prince de Mossoul et de Maridin, que Guillaume de Tyr compare au ver de terre sans cesse en mouvement, avait alors annoncé le projet de s'emparer de Damas. Le prince musulman qui gouvernait cette ville, n'hésita point à implorer le secours des chrétiens. Ceux-ci avaient un grand intérêt à ne pas laisser s'établir et s'accroître dans leur voisinage une puissance redoutable. L'armée fut bientôt sous les armes, et, lorsqu'elle eut traversé le Liban, Zenghi, qui s'était approché de Damas, abandonna son dessein. Le sultan de cette ville avait promis, par les conditions du traité fait avec le roi de Jérusalem, qu'il l'aiderait à reconquérir Panéas, enlevée aux chrétiens quelques années auparavant et livrée récemment à Zenghi. Le prince musulman n'oublia point sa promesse, et ses troupes se réunirent à celles des Francs sous les murs de la ville, dont on avait déjà commencé le siége. Panéas ou Bélinas est située à un mille de la source du

[1] *Correspondance d'Orient*, t. VII.

Jourdain, au pied de l'anti-Liban. Au temps de Josué, elle s'appelait *Dan*; sous les Romains, elle prit le nom de *Césarée de Philippe*; à l'époque des croisades, devenue une place forte, elle fut prise tour à tour par les musulmans et par les chrétiens. Cent maisons à terrasse, bâties avec les restes des édifices antiques, des ruines informes, un tracé de murs d'enceinte, les tours et les fossés d'un château féodal, une forêt voisine dont parlent les historiens, voilà tout ce que nous avons retrouvé, en 1830, de la ville de Panéas ou Bélinas[1]. Le sultan de Damas, avec ses troupes, prit position à l'orient, entre la ville et la forêt, sur un emplacement appelé *Cohagar*. Le roi de Jérusalem, auquel se réunirent les princes d'Antioche et de Tripoli, campa du côté de l'occident. Dans ce siége mémorable, les chrétiens et les Turcs leurs alliés rivalisèrent de zèle et de bravoure. Les assauts se multiplièrent pendant plusieurs semaines. Du haut de leurs tours roulantes, construites avec des poutres apportées de Damas, les assiégeants envoyaient à toute heure du jour et de la nuit la mort et la destruction dans la place; ces tours formidables, placées à l'orient, s'élevaient à une telle hauteur, que les assiégés, remplis de surprise et d'effroi, croyaient avoir affaire, selon l'expression de Guillaume de Tyr, non à des hommes, mais à des habitants du ciel. Les musulmans et les chrétiens montrèrent un parfait accord. Panéas ne put résister aux efforts réunis de deux ennemis redoutables : l'émir qui défendait la ville proposa et fit accepter une capitulation. Les musulmans retournèrent à Damas, satisfaits d'avoir arraché à Zenghi une de ses conquêtes;

[1] *Correspondance d'Orient*, t. VII.

les chrétiens de Jérusalem prirent possession d'une ville qui devait assurer leurs frontières du côté du Liban.

Cette conquête fut le dernier événement du règne de Foulques d'Anjou. Le roi de Jérusalem, traversant la plaine de Ptolémaïs et poursuivant un lièvre chassé de son gîte, tomba de cheval, et mourut de sa chute, ne laissant pour lui succéder que deux enfants en bas âge. Guillaume de Tyr, qui loue les vertus de Foulques, remarque avec une naïveté digne de ces temps reculés qu'il avait les cheveux roux, et qu'on ne pouvait néanmoins lui reprocher aucun des défauts vulgairement attribués à cette couleur. Dans les dernières années de sa vie, la mémoire de ce prince était si affaiblie, qu'il ne reconnaissait pas ses propres serviteurs; il n'avait plus assez de force et d'activité pour être le chef d'un royaume environné d'ennemis; aussi s'occupait-il plus de bâtir des forteresses que de rassembler des armées, et de défendre ses frontières que de faire de nouvelles conquêtes. Sous son règne, l'esprit militaire des chrétiens parut s'affaiblir et fut remplacé par l'esprit de discorde, qui amena des calamités plus grandes que la guerre. Au moment où Foulques d'Anjou avait été couronné roi de Jérusalem, les États chrétiens étaient au plus haut degré de prospérité; à la fin de son règne, ils penchaient déjà vers leur décadence.

La reine Mélisende prit la régence du royaume. Le jeune Baudouin reçut dans le même temps l'onction royale, et fut couronné roi dans l'église du Saint-Sépulcre, le jour de le naissance du Sauveur. Quoique le fils aîné de Foulques n'eût point encore atteint sa quatorzième année, son éloquence naturelle, l'élé-

gance de ses manières, quelque chose de noble et de généreux dans toute sa conduite, le recommandaient déjà à l'amour des peuples. Il avait un esprit actif et pénétrant, une mémoire heureuse; il aimait à entendre raconter les actions glorieuses des grands rois. Il s'enquérait aussi avec soin des mœurs et du caractère des peuples qu'il devait gouverner, et souvent il était consulté par des hommes d'un âge mûr sur les lois et les coutumes du royaume. Les chroniques contemporaines nous disent que le jeune Baudouin fut toujours plein de respect pour la religion et les gens d'église; mais, dans les commencements de son règne, on voyait avec peine que l'amour des femmes et le jeu des osselets lui prenaient plus de temps et lui tenaient plus au cœur qu'il ne convenait à un roi et surtout à un roi de la ville sainte. Toutefois il se corrigea avec les années. L'archevêque de Tyr, qui l'avait connu, remarque dans son histoire qu'en avançant en âge il réforma presque tous ses défauts et resta avec ses bonnes qualités.

La reine Mélisende, pendant la minorité du jeune roi, gouverna avec prudence et justice; elle aurait mieux mérité peut-être les éloges que l'histoire lui a donnés, si elle avait moins aimé le pouvoir suprême. Quand Baudouin fut en âge de régner, elle hésita trop à remettre entre ses mains l'autorité royale : ce qui occasionna de fâcheuses discordes et fit croire aux musulmans que le royaume de Jérusalem avait plusieurs chefs.

Dans la première année de son règne (1145), Baudouin conduisit une armée dans le pays de Moab et dans la vallée de Moïse, d'où il revint avec une renommée de bravoure. Au retour de cette expedition, il entreprit

une guerre dont le motif était injuste et dont le résultat fut malheureux. Un certain émir qui gouvernait Bosrha[1], au nom du sultan de Damas, vint à Jérusalem, et proposa de livrer la ville qu'il commandait. Cette proposition fut d'abord acceptée : on assembla même une armée pour aller prendre possession de Bosrha. Pendant qu'on se préparait ainsi à une expédition qu'on regardait comme *agréable à Dieu* et très-avantageuse au peuple chrétien, il arriva de Damas des députés chargés de rappeler au roi de Jérusalem les traités qui unissaient les deux pays. Le prince et les émirs de Damas s'étonnaient que les chrétiens reçussent ainsi une ville des mains de la trahison ; ils conjuraient le roi et tout le peuple fidèle de ne point porter la guerre sur les terres d'une nation amie ; une guerre que désavouait la justice ne pouvait être heureuse. Ainsi parlaient les députés de Damas ; mais ils s'adressaient à des esprits prévenus et passionnés : depuis plusieurs mois, toute la ville de Jérusalem s'occupait de la conquête de Bosrha : on ne s'entretenait que de la gloire et des avantages attachés à cette expédition ; ceux qui n'y voyaient qu'injustice et malheur étaient des traîtres ; l'avis d'une multitude aveugle prévalut, et les conseils de la sagesse ne furent pas suivis.

L'armée chrétienne se mit en marche. Après avoir traversé la profonde vallée de Roob, elle arriva dans le pays appelé Traconite. Ce fut là que commencèrent à se montrer les difficultés et les périls de l'entreprise. Le pays était couvert de musulmans accourus

[1] Bosrha ou Bostrum était appelé *Busserelh* au temps des croisades. Les solitudes du Ledja et du Gabel-el-Haouran représentent l'ancienne Traconite. Les ruines de plus de deux cents villages en basalte ou pierre noire, annoncent que, même en des temps reculés, la Traconite nourrissait une population nombreuse (*Correspondance d'Orient*, let. CXLVIII).

de toutes les contrées voisines pour s'opposer à l'invasion des chrétiens. Les ardeurs du soleil brûlaient les plaines : chargés de leur pesante armure, aux prises avec la faim et la soif, les chrétiens ne pouvaient avancer qu'à pas lents ; les sauterelles tombées dans les puits et les citernes avaient empoisonné les eaux ; tous les blés étaient cachés dans des retraites inconnues ; les habitants, enfermés en des cavernes souterraines, tendaient aux soldats chrétiens toutes sortes de pièges. Des archers, placés sur les hauteurs voisines, ne laissaient point de repos aux guerriers de Jérusalem, et les flèches, lancées de tous côtés, *semblaient*, selon l'expression de Guillaume de Tyr, *descendre sur eux ainsi que gresle et grosse pluye sur des maisons couvertes d'ardoises et de thuiles, estant hommes et bestes couvues d'icelles.*

Cependant l'espérance de s'emparer de Bosrha soutenait encore le courage des soldats chrétiens ; mais, lorsqu'on fut arrivé à la vue de la cité, on apprit que la citadelle et les forts étaient gardés par des soldats venus de Damas, et que la femme même de l'émir qui promettait de livrer la ville s'était déclarée contre son époux. Cette nouvelle inattendue répandit tout à coup la consternation et le découragement dans l'armée chrétienne ; les chevaliers et les barons pressèrent alors le roi de Jérusalem de sauver sa personne et la croix de Jésus-Christ. Le jeune Baudouin rejeta le conseil de ses fidèles barons et voulut partager tous leurs périls.

Dès qu'on eut donné l'ordre de la retraite, les musulmans jetèrent de grands cris et se mirent à la poursuite des chrétiens ; les soldats de Jérusalem pressaient leurs rangs et marchaient en silence, l'épée nue à la

main, emportant leurs morts et leurs blessés. Les musulmans, qui ne pouvaient ébranler leurs ennemis, et qui, dans leur poursuite, ne trouvaient aucune trace du carnage, croyaient avoir à combattre des hommes de fer. La région que traversaient les chrétiens était couverte de bruyères, de chardons et de plantes desséchées par la chaleur de l'été. Les musulmans y mirent le feu; le vent portait la flamme et la fumée vers l'armée chrétienne; les Francs s'avançaient dans une plaine embrasée; au-dessus de leurs têtes flottaient des nuages de fumée et de poussière. Guillaume de Tyr, dans son histoire, les compare à des forgerons, tant leurs habits et leurs visages étaient noircis par l'incendie qui dévorait la plaine. Les chevaliers et les soldats, le peuple qui suivait l'armée, se rassemblèrent en foule autour de l'évêque de Nazareth, qui portait le bois de la vraie croix, et le conjurèrent en pleurant de faire cesser, par ses prières, des maux qu'ils ne pouvaient plus supporter.

L'évêque de Nazareth, touché de leur désespoir, éleva la croix en implorant la miséricorde du ciel; et, dans le même temps, le vent changea de direction. La flamme et la fumée qui désolaient les chrétiens, se portèrent tout à coup sur les musulmans. Les Francs poursuivirent leur marche, persuadés que Dieu avait fait un miracle pour les sauver. Un cavalier qu'on n'avait jamais vu, monté sur un cheval blanc et portant un étendard rouge, précédait l'armée chrétienne et la conduisait loin des dangers. Le peuple et les soldats le prirent pour un ange du ciel; sa présence miraculeuse ranima leur force et leur courage. Enfin, l'armée de Baudouin, après avoir éprouvé de grandes misères, revint à Jérusalem; les habitants se réjouirent de son

retour en chantant ces paroles de l'Évangile : *Livrons-nous à la joie, car ce peuple qui était mort est ressuscité; il était perdu et le voilà retrouvé.*

Mais, tandis que les habitants de Jérusalem accueillaient ainsi le retour de leurs guerriers, les États chrétiens de la Mésopotamie et du nord de la Syrie éprouvaient sans cesse de nouveaux échecs. Zenghi, que le calife de Bagdad et les vrais musulmans regardaient comme le bouclier et l'appui de l'islamisme, étendait son empire depuis Messoul jusqu'aux frontières de Damas, et poursuivait sans relâche le cours de ses victoires et de ses conquêtes. Les chrétiens firent peu d'efforts pour arrêter les progrès d'une puissance aussi redoutable. Zenghi les entretenait dans une sécurité trompeuse, et ne voulait les réveiller de leur sommeil qu'en portant des coups mortels à leur empire. Il savait, par l'expérience, que rien n'était plus funeste aux chrétiens qu'un trop long repos; les Francs, qui devaient tout à leurs armes, s'affaiblissaient presque toujours dans la paix; et, lorsqu'ils n'avaient point à combattre les musulmans, ils se faisaient la guerre entre eux.

Le royaume de Jérusalem avait deux barrières formidables, la principauté d'Antioche et le comté d'Édesse. Raymond de Poitiers défendait l'Oronte de l'invasion des musulmans; le vieux Joscelin de Courtenai avait été longtemps, sur les bords de l'Euphrate, la terreur des infidèles, mais il venait de mourir; jusqu'à son dernier soupir il avait combattu les ennemis des chrétiens, et dans son lit de mort il fit encore respecter ses armes et son territoire.

Joscelin assiégeait un château près d'Alep, lorsqu'une tour s'écroula près de lui et le couvrit de ses

ruines ; il fut transporté mourant à Édesse. Comme il languissait dans son lit, où il n'attendait que la mort, on vint lui annoncer que le sultan d'Iconium avait mis le siége devant une de ses places fortes. Aussitôt il fait appeler son fils, et lui ordonne d'aller attaquer l'ennemi. Le jeune Joscelin hésite, et représente à son père qu'il n'a point assez de troupes pour combattre les Turcs. Le vieux guerrier, qui n'avait jamais connu d'obstacles, voulut, avant de mourir, donner un exemple à son fils, et se fit porter à la tête de ses soldats dans une litière. Comme il approchait de la ville assiégée, on vint lui apprendre que les Turcs s'étaient retirés : alors il fait arrêter sa litière, et, les yeux levés au ciel comme pour le remercier de la fuite des musulmans, il expire au milieu de ses fidèles guerriers.

Ses dépouilles mortelles furent transportées à Édesse. Tous les habitants accoururent au-devant de cette pompe funèbre, qui présentait le plus attendrissant spectacle. D'un côté, on voyait des soldats en deuil portant le cercueil de leur chef; de l'autre, tout un peuple pleurait son appui, son défenseur, et célébrait la dernière victoire d'un héros chrétien.

Le vieux Joscelin était mort en déplorant le sort du comté d'Édesse, qui allait être gouverné par un prince faible et pusillanime. Dès son enfance, le fils du vieux Courtenai s'était adonné à l'ivrognerie et à la débauche; dans un siècle et dans un pays où ces vices étaient communs, les excès du jeune Joscelin avaient souvent scandalisé les guerriers chrétiens. Dès qu'il fut le maître, il quitta la ville d'Édesse pour se retirer à Turbessel, séjour délicieux sur les bords de l'Euphrate. Là, tout entier livré à ses penchants, et négligeant la solde des troupes, les fortifications des places, il ou-

blia les soins du gouvernement et les menaces des musulmans.

Pendant ce temps, Zenghi ne négligeait aucun moyen d'accroître ses États, et veillait sans cesse pour profiter de la discorde des chrétiens, de leur inaction, ou de leur imprudence. Les historiens arabes prodiguent les plus grands éloges au génie et au caractère du prince de Mossoul; ils vantent sa bravoure et son habileté à la guerre; sa libéralité, qui le faisait chérir de ses serviteurs et de ses soldats; son activité infatigable, qui le rendait présent en tous lieux, et particulièrement le soin qu'il mettait à connaître les plus secrètes pensées de ses ennemis, en dérobant à tous les regards ses propres desseins. Malgré les louanges données à sa modération et à sa justice, l'histoire impartiale nous le représente employant plus d'une fois la violence et la perfidie pour élever ou soutenir sa puissance, et s'environnant toujours d'un appareil si terrible, qu'on vit des hommes mourir de frayeur à son aspect. Ce héros barbare eut sans doute quelques qualités brillantes; mais, d'après l'exemple de ceux qui arrivaient à l'empire au milieu de la confusion et du désordre où se trouvait l'Orient, on doit penser que ses vices et ses excès le secondèrent beaucoup mieux que ses vertus. La grande habileté de Zenghi, ou plutôt sa principale force dans la guerre contre les chrétiens, ce fut de faire croire aux musulmans, et peut-être de croire lui-même, que le ciel l'avait envoyé pour défendre la religion de Mahomet : « Quand Dieu voulut, » dit l'historien des Atabeks, renverser les démons » de la croix, comme il avait foudroyé les anges re- » belles, il jeta ses regards sur l'élite des fidèles cham- » pions de l'islamisme, et n'en trouva pas de plus

» propre à remplir ses desseins que le martyr Emad-
» eddin Zenghi. »

Depuis longtemps Zenghi, maître d'une grande partie de la Syrie et de la Mésopotamie, cherchait l'occasion d'ajouter la ville d'Édesse à son empire. Cette conquête, qui flattait son ambition et son orgueil, devait accréditer, aux yeux des vrais croyants, la mission divine dont il se disait chargé. Pour entretenir Joscelin dans sa funeste sécurité, le prince de Mossoul feignit de faire la guerre aux musulmans, et, lorsqu'on le croyait occupé à l'attaque de quelques châteaux musulmans de la Mésopotamie, il se présenta tout à coup avec une armée formidable devant les murs d'Édesse.

La ville avait des remparts très-élevés, de nombreuses tours, une forte citadelle[1]; mais toutes ces choses, selon l'expression naïve de l'archevêque de Tyr, sont bonnes pour un peuple qui veut combattre; elles deviennent inutiles, *s'il n'y a gens par le dedans qui les défendent*. Les habitants d'Édesse étaient presque tous des Chaldéens et des Arméniens, peu exercés au métier des armes et tout occupés de leur commerce et de leurs marchandises. La plupart des Francs avaient suivi le jeune Joscelin à Turbessel, et ceux qui restaient à Édesse manquaient de chefs qui pussent les conduire au combat et guider leur bravoure. Zenghi, en arrivant sous les murs de la ville, dressa son camp près de la *Porte des Heures*, et l'étendit jusqu'à *l'Église des Confesseurs*. Aussitôt de nombreuses machines furent dirigées contre les murailles. Les habitants, le

[1] Guillaume de Tyr, liv. XVI. C'est le seul historien latin qui ait écrit l'histoire des colonies chrétiennes à cette époque et qui ait suivi les événements du siége d'Édesse.

clergé, les moines même se présentèrent sur les remparts; les femmes et les enfants leur apportaient de l'eau, des vivres, des armes. L'espoir d'être bientôt secourus excitait leur zèle et leur tenait lieu de courage. Ils attendaient, dit un auteur arménien, des secours de la nation *qu'on appelle vaillante*, et chaque jour ils croyaient voir du haut de leurs tours les étendards des Francs victorieux. Vaines espérances! Quand la renommée eut répandu dans la Syrie la nouvelle du siége d'Édesse, la désolation régna parmi les chrétiens, mais personne ne prit les armes.

Jérusalem se trouvait séparée d'Édesse par une trop grande distance, et l'ordre de faire partir des troupes, donné par Mélisende qui gouvernait le royaume avec son fils Baudouin, resta sans exécution. Les guerriers d'Antioche auraient pu arriver à temps, mais Raymond, qui avait voué une haine mortelle à Joscelin, ne vit, dans les progrès effrayants des barbares, que l'humiliation d'un rival et la ruine d'un ennemi. Joscelin, sorti de son sommeil, envoya partout des députés, appela tous ses guerriers, et montra le dessein de marcher au secours d'Édesse; mais, au lieu de répondre à ses exhortations, on se plaignait de son imprévoyance, et nul ne prenait les armes pour aller sauver du dernier malheur la métropole de la Mésopotamie.

Cependant Zenghi poursuivait sans relâche le siége d'une ville qui semblait abandonnée par les chrétiens. Chaque jour l'armée musulmane recevait des renforts, et les Curdes, les Arabes, les Turcomans, accouraient à l'envi, attirés par l'espoir du butin. La ville était evironnée de tous côtés. Sept énormes tours de bois s'élevaient plus haut que les remparts de la place.

Des machines formidables ne cessaient de battre les murailles ou de lancer dans la ville des pierres, des javelots et des matières enflammées. Des mineurs, venus d'Alep, creusant des routes souterraines, avaient pénétré jusqu'aux fondements des murs, et plusieurs tours de la ville, comme suspendues sur un abîme, n'attendaient plus qu'un signal pour couvrir la terre de leurs débris et laisser un passage aux soldats musulmans. Alors les travaux du siége furent tout à coup interrompus, et Zenghi fit sommer la ville de se rendre. Les Francs, et après eux les Syriens et les Arméniens, répondent qu'ils périront tous plutôt que de livrer une ville chrétienne aux infidèles. Ils s'exhortent les uns les autres à mériter la couronne du martyre : « Ne craignons point, disaient-ils entre eux, ces pierres lancées pour abattre nos tours et nos maisons ; celui qui a fait le firmament et créé des légions d'anges, nous défend contre ses ennemis et nous prépare des demeures dans le ciel [1]. »

Il y avait dans ces discours plus de résignation que de vertu guerrière. Aussi, lorsque le vingt-huitième jour du siége, plusieurs tours, au signal de Zenghi, s'écroulèrent avec fracas, un cri d'effroi se fit entendre d'un bout de la ville à l'autre. Quelques-uns des guerriers les plus intrépides accoururent pour défendre la brèche ; mais, au même instant, presque tous les postes des remparts furent abandonnés, et l'ennemi put entrer de tous côtés dans la place. Dès lors Édesse n'eut plus de défenseurs ; cette cité malheureuse ne vit plus dans son sein qu'un peuple consterné et des barbares armés du glaive. Des prêtres

[1] Ces discours sont tirés du poëme élégiaque du patriarche Nerses, dont le manuscrit est à la Bibliothèque du roi.

en cheveux blancs portaient dans les rues les châsses des saints martyrs, en invoquant la miséricorde du ciel. Mais, lorsqu'ils aperçurent les premiers signes du *jour de la colère*, ils s'arrêtèrent tout à coup, ils restèrent muets d'épouvante, et bientôt le glaive les *condamna au silence éternel*. Ainsi commença le massacre du peuple chrétien. Un des auteurs orientaux dont nous empruntons le récit[1], ajoute que le fer des infidèles s'enivra du sang des vieillards et des enfants, des pauvres et des riches, des vierges, des évêques et des ermites. La foule éperdue courait se réfugier dans les églises, où elle était immolée au pied des autels. D'autres fuyaient vers la citadelle; mais ils trouvaient aux portes l'ennemi couvert du sang de leurs frères, et tombaient eux-mêmes sous ses coups parmi des monceaux de morts. Dans ces scènes de désolation où le père n'attendait pas son fils, où l'ami ne cherchait plus son ami, où tous les liens de la nature étaient brisés, on vit encore quelques traces des vertus humaines. L'histoire contemporaine nous représente des mères appelant leurs enfants autour d'elles, *comme la poule appelle ses petits*. Ces familles éplorées se réunissaient ainsi pour périr ensemble par l'épée du vainqueur ou pour être ensemble traînées en servitude.

Le carnage, qui avait commencé au lever du soleil, dura jusqu'à la troisième heure du jour. De vénérables prélats, échappés au fer des Turcs, furent chargés de liens. On vit un évêque arménien, dépouillé de ses vêtements, traîné dans les rues et battu de verges[2]. Un savant religieux, qui avait composé l'histoire

[1] Nous en avons tiré une partie de la chronique syriaque d'Aboulfarage (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Mathieu d'Édesse. Voyez l'extrait que nous avons donné de son histoire (*Bibliothèque des Croisades*).

d'Édesse et dont nous avons souvent invoqué le témoignage, ne survécut point à la ruine de sa patrie, et périt avec la foule de ses concitoyens. Hugues, archevêque latin, ayant voulu prendre la fuite, fut égorgé avec tout son clergé. Ses trésors qu'il emportait avec lui et qui auraient pu être employés utilement pour la défense de la ville, devinrent la proie des infidèles. De pieux historiens imputent à l'avarice de ce prélat la perte d'Édesse, et paraissent croire qu'il fut puni dans une autre vie pour avoir préféré son or au salut des chrétiens.

Lorsque les musulmans furent maîtres de la ville et que la citadelle leur eut ouvert ses portes, les imans montèrent dans les clochers des églises pour proclamer ces paroles : « O Mahomet ! prophète du ciel, nous » venons de remporter une victoire en ton nom. Nous » avons détruit ce peuple qui adorait la pierre, et des » torrents de sang ont coulé pour faire triompher ta » loi. » A cette proclamation, toute l'armée musulmane répondit par des chants de victoire et les transports d'une joie barbare. Le pillage, l'incendie et les plus horribles excès signalèrent le triomphe du Coran. Les cadavres des vaincus furent mutilés, leurs têtes envoyées à Bagdad et jusqu'au Korasan. Tout ce qui restait de chrétiens vivants dans la ville d'Édesse fut vendu comme un vil troupeau sur les places publiques ; les disciples du Christ, chargés de chaînes, après avoir perdu leurs biens, leur patrie, leur liberté, eurent encore la douleur de voir les vainqueurs insulter à la religion, qui seule leur restait pour les consoler dans leurs maux. Les vases sacrés servirent aux orgies de la victoire, et le sanctuaire devint le théâtre des plus horribles débauches. Plusieurs des

fidèles qu'avaient épargnés les fureurs de la guerre ne purent supporter la vue de tant de profanations, et moururent de désespoir [1].

Ainsi tomba au pouvoir des musulmans cette ville d'Édesse qui était une des plus fortes places de l'Asie par sa citadelle, ses remparts, sa position sur deux montagnes. Le patriarche Nerses déplore, dans une élégie pathétique, la chute de cette ville que les souvenirs de la religion et de l'histoire avaient rendue célèbre, et la fait parler elle-même de son ancienne splendeur. « J'étais, dit-elle, comme une reine au » milieu de sa cour; soixante bourgs élevés autour » de moi formaient mon cortége; mes nombreux » enfants coulaient leurs jours dans la joie; on ad- » mirait la fertilité de mes campagnes, la fraîcheur » et la limpidité de mes eaux, la beauté de mes » palais. Mes autels, chargés de richesses, jetaient au » loin leur éclat et semblaient être la demeure des » anges. Je surpassais en magnificence les plus belles » cités de l'Asie, et j'étais comme un édifice céleste » bâti sur la terre [2]. »

La conquête d'Édesse remplit de joie les musulmans de la Syrie. Les historiens arabes racontent que la nouvelle s'en répandit aussitôt dans tout l'Orient et jusque sur les côtes de l'Afrique et de l'Italie, et que

[1] Suivant l'historien arabe Ibn-Alatir, la ville d'Édesse n'aurait pas éprouvé toutes ces calamités, lorsqu'elle fut prise pour la première fois par les musulmans; Zenghi aurait commandé à ses soldats de remettre dans leurs maisons les hommes, les femmes et les enfants; d'après Ibn-Alatir, ce fut seulement à la seconde chute de cette ville que les musulmans se livrèrent à tous les excès de la victoire (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Le poëme de Nerses, dont M. Cerbied nous a traduit quelques fragments, est en sept chants; il fut composé pour réveiller le zèle des défenseurs de la religion chrétienne contre les Turcs. C'est une composition froide et diffuse.

plusieurs événements miraculeux annoncèrent la victoire de Zenghi. Le farouche vainqueur, après avoir laissé une garnison dans Édesse, voulut poursuivre le cours de ses triomphes; mais son heure était venue, et la force de son bras et de ses armées ne put éloigner de lui *la palme douloureuse du martyre*: pendant que l'Asie célébrait sa gloire et sa puissance, dit l'historien des Atabeks, *la mort l'étendit dans la poussière, et la poussière devint sa demeure.* Occupé du siége d'un château musulman non loin de l'Euphrate, il fut assassiné par ses esclaves, et son âme, selon l'opinion des musulmans, alla recevoir dans le ciel la récompense promise au conquérant d'Édesse.

La nouvelle de cette mort consola les chrétiens de leurs défaites; ils montrèrent une joie immodérée, comme s'ils avaient vu tomber à la fois toutes les puissances musulmanes. Cette joie devait être courte : de nouveaux ennemis, de nouveaux malheurs allaient fondre sur eux.

L'histoire rapporte qu'après la prise d'Édesse et le massacre de sa population, Zenghi, frappé de la beauté et de la magnificence de la ville, conçut le projet de la repeupler et de lui rendre une partie de ses habitants[1]. Un grand nombre de familles syriennes et arméniennes, d'abord chargées de chaînes, avaient reçu leur liberté et la permission de rentrer dans leurs biens et dans leurs maisons. Lorsqu'on apprit la mort de Zenghi, toutes ces familles chrétiennes firent éclater leur aversion pour leurs maîtres nouveaux, et le comte Joscelin crut alors l'occasion favorable pour reconquérir sa capitale. Ayant rassemblé plusieurs guer-

[1] Extrait des historiens arabes, et surtout de Kemal-eddin (*Bibliothèque des Croisades*).

riers intrépides, il se présenta au milieu de la nuit sous les murs d'Édesse, et, favorisé par les habitants, il fut introduit dans la ville à l'aide de cordes et d'échelles. Ceux qui avaient ainsi escaladé les murs ouvrirent ensuite les portes à leurs compagnons; s'élançant sur les Turcs surpris et effrayés, ils passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent dans les rues et qui n'eurent point le temps de se réfugier dans les tours et la citadelle. Joscelin, rentré ainsi dans Édesse, envoya des messagers à tous les princes chrétiens de la Syrie, les conjurant de venir à son secours, et de l'aider à conserver une cité chrétienne. Cette nouvelle, disent les anciens chroniqueurs, répandit partout la joie; mais la joie est voisine du deuil; aucun des princes chrétiens ne vint secourir Joscelin, et, tandis qu'il mettait dans leur arrivée l'unique et dernière espérance de son salut, Noureddin, second fils de Zenghi, devenu maître d'Alep, parut tout à coup devant les portes d'Édesse avec un appareil formidable. Il avait juré, en partant de sa capitale, d'exterminer les chrétiens, et toutes les armées musulmanes étaient accourues pour accomplir ses menaces et servir sa vengeance. Joscelin et ses compagnons, entrés par surprise dans Édesse, n'avaient eu ni les moyens ni le temps de s'y fortifier, et la citadelle se trouvait encore au pouvoir de leurs ennemis, quand la ville fut investie par les troupes de Noureddin. Les guerriers chrétiens, placés entre la garnison de la forteresse et l'armée musulmane, virent alors le péril où ils s'étaient engagés. Ils avaient l'ennemi devant eux et derrière eux, et n'espéraient plus aucun secours du dehors. Comme il arrive dans les circonstances désespérées, mille résolutions sont prises et rejetées tour à

tour. Pendant qu'ils délibèrent, l'ennemi les presse et les menace. Bientôt il n'y a plus de salut pour eux dans une ville où ils venaient d'entrer en vainqueurs; après avoir affronté la mort pour s'en emparer, ils sont décidés à braver tous les périls pour en sortir. Les soldats de Joscelin, tous les chrétiens qui étaient accourus dans la ville, le petit nombre d'habitants qui avaient survécu au massacre de leurs frères, ne songent plus qu'à échapper par la fuite à la barbarie des musulmans; ils font en silence les préparatifs de leur départ. Les portes s'ouvrent au milieu de la nuit; chacun emporte ce qu'il a de plus précieux; une foule éplorée se presse dans les rues. Déjà un grand nombre de ces malheureux fugitifs ont franchi les portes de la ville; les guerriers commandés par Joscelin sont à la tête de la multitude, et s'avancent les premiers dans la plaine où campaient les musulmans. La garnison de la citadelle, avertie par le tumulte, fait une sortie et se réunit aux soldats de Noureddin, qui accourent vers la ville et s'emparent des portes par lesquelles s'écoulait la foule des chrétiens; là se livrent plusieurs combats dont les ténèbres redoublent le désordre et l'horreur. Les chrétiens parviennent à s'ouvrir un passage et se répandent dans les campagnes voisines; ceux qui portent des armes se réunissent en bataillons et cherchent à traverser le camp des ennemis; les autres, séparés de la troupe des guerriers, marchent au hasard, s'égarent dans la plaine, et trouvent partout le trépas. En racontant les événements de cette nuit horrible, Guillaume de Tyr ne peut retenir ses larmes. « O nuit » désastreuse! s'écrie l'historien Aboulfarage; aurore » de l'enfer, jour sans pitié, jour de malheur qui se » leva sur les enfants d'une ville autrefois digne d'en-

» vie! » Dans Édesse, hors d'Édesse, on n'entendait que des cris de mort. Les guerriers réunis en bataillons, après avoir traversé l'armée des infidèles, furent poursuivis jusqu'aux rives de l'Euphrate; les chemins étaient couverts de leurs armes et de leurs bagages. Mille d'entre eux seulement purent arriver à Samosate, qui les reçut dans ses murs et déplora leurs malheurs sans pouvoir les venger.

L'histoire rapporte que plus de trente mille chrétiens avaient été tués par les soldats de Noureddin et de Zenghi. Seize mille furent faits prisonniers, et traînèrent leur vie dans la misère et la servitude. Noureddin, dans sa vengeance, n'épargna pas même les remparts et les édifices d'une ville rebelle : il fit abattre les tours, la citadelle et les églises d'Édesse. Il en bannit tous les chrétiens, et ne permit qu'à un petit nombre de pauvres et de mendiants d'habiter au milieu des ruines de leur patrie.

On sait que Zenghi avait été regardé comme un saint, comme un guerrier chéri de Mahomet, pour avoir conquis la ville d'Édesse; la sanglante expédition de Noureddin le rendit cher aux musulmans, contribua beaucoup à étendre sa renommée et sa puissance, et déjà les imans et les poëtes promettaient à ses armes la conquête plus glorieuse de Jérusalem.

Les habitants de la ville sainte et des autres villes chrétiennes versèrent des larmes de désespoir en apprenant la chute et la destruction d'Édesse. Des présages sinistres ajoutaient à la terreur que leur inspiraient les nouvelles arrivées des bords de l'Euphrate. La foudre tomba sur les églises du Saint-Sépulcre et du mont Sion; une comète à la chevelure étincelante se montra dans le ciel; plusieurs autres signes, dit

Guillaume de Tyr, apparurent, *contre la coutume et la saison des temps, significatifs des choses futures*. Pour comble de malheur, Rodolphe, chancelier de Jérusalem, fut porté par la violence sur le siége de Tyr, et le scandale régna dans le sanctuaire. Tous les fidèles d'Orient furent persuadés que le ciel s'était déclaré contre eux et que d'horribles calamités allaient tomber sur le peuple chrétien.





LIVRE VI

HISTOIRE DE LA CROISADE DE LOUIS VII ET DE CONRAD.

1145-1149

Les colonies chrétiennes, menacées par les musulmans, appelèrent les princes de l'Europe à leur secours. L'évêque de Gibelet, en Syrie, accompagné d'un grand nombre de prêtres et de chevaliers, se rendit à Viterbe, où se trouvait le souverain pontife. Les récits de l'ambassade chrétienne firent couler les larmes du chef des fidèles[1]; les malheurs d'Édesse, les malheurs qui menaçaient Jérusalem, répandirent partout la consternation et la douleur. Des cris d'alarmes retentirent dans tout l'Occident. Quarante-cinq ans s'étaient écoulés depuis la délivrance du saint sépulcre; l'esprit des peuples

[1] Odon de Deuil, *Bibliothèque des Croisades.*

n'était point changé; de toutes parts on courut aux armes.

Ce fut à la voix de saint Bernard que les peuples et les rois de la chrétienté vinrent se ranger sous les drapeaux de la croix. Né d'une famille noble de Bourgogne, huit ans avant la conquête de Jérusalem, saint Bernard, dès sa plus tendre jeunesse, était entré dans la vie religieuse avec tous ses nombreux parents et trente gentilshommes, entraînés par ses discours et par son exemple. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il parut à Cîteaux à la tête de la pieuse troupe qu'il avait enlevée au monde. Il suffit de prononcer le nom de Clairvaux pour rappeler la gloire de saint Bernard. Nous avons eu occasion de remarquer que deux passions se partageaient à cette époque la société européenne: l'une poussant les chrétiens au désert monastique, l'autre sur le chemin de Jérusalem. Saint Bernard fut l'éclatante expression de ce double enthousiasme religieux, il fut l'homme de cette double passion qui remuait alors le monde, et les chroniques du douzième siècle nous ont parlé du prodigieux pouvoir de sa parole. L'abbé de Clairvaux portait dans un corps délicat et frêle une infatigable activité, une opiniâtreté ardente, une noble volonté qui marchait sans fléchir vers le but marqué. Il était devenu l'âme et la lumière de l'Europe; il ne s'appartenait plus, et les événements et les besoins contemporains l'arrachaient sans cesse aux chênes et aux hêtres de sa chère solitude. Plusieurs conciles obéirent à ses décisions. Par les seules armes de son éloquence, il terrassa l'antipape Léon et fit asseoir Innocent II sur la chaire de saint Pierre. Le pape Eugène III et l'abbé Suger étaient ses disciples. Les prélats, les princes, les monarques,

se faisaient gloire de suivre ses conseils, et croyaient que Dieu parlait par sa bouche[1].

Lorsque les ambassadeurs d'Orient arrivèrent en Europe, Louis VII venait de monter sur le trône de France. Ce jeune monarque avait vu commencer son règne sous les plus heureux auspices. La plupart des grands vassaux, révoltés contre l'autorité royale, avaient déposé les armes et renoncé à leurs prétentions. Par son mariage avec la fille de Guillaume IX, Louis le Jeune venait de réunir le duché d'Aquitaine à son royaume. La France agrandie n'avait rien à craindre des États voisins; et, tandis que les guerres civiles désolaient à la fois l'Angleterre et l'Allemagne, elle florissait en paix sous l'administration de Suger[2].

La paix ne fut un moment troublée que par les injustes prétentions du pape et par les intrigues de Thibaut, comte de Champagne, qui profitait de l'ascendant qu'il avait sur le clergé pour armer les foudres de l'Église contre son souverain[3]. Louis résista avec fermeté aux entreprises du saint-siége, et voulut punir

[1] M. Wilken a donné tout un livre à la vie de saint Bernard (*Geschichte der Kreuzzüge*, t. III, p. 1). Nous avons craint qu'un aussi long épisode ne nuisît à la rapidité du récit.

[2] *Vita Sugerii.*

[3] Saint Bernard eut d'abord à se reprocher d'avoir excité le comte de Champagne et le pape lui-même contre le roi: il l'avoue dans une lettre qu'il écrit à Innocent II.

Les querelles de Louis VII avec le saint-siége avaient leur principe dans l'élection de l'évêque de Bourges, élection qui n'avait pas été approuvée par le pape. On accusa le comte de Champagne d'avoir appelé sur le royaume l'interdit que le pape lança à cette occasion; et c'est pourquoi Louis VII envahit la Champagne. Quelque temps après, un nouvel incident s'éleva à cause du mariage incestueux du comte de Vermandois avec Alix d'Aquitaine, sœur de la reine Éléonore. Louis favorisa cette union: nouvelle querelle entre lui et le saint-siége, et ce fut alors qu'il envahit, pour la seconde fois, le comté de Champagne, qu'il assiégea et prit Vitri. Le comte de Champagne, l'ennemi naturel de Louis, avait été l'instigateur de la colère de Rome (*Vita Ludovici VII*, lib. I).

fidèles qu'avaient épargnés les fureurs de la guerre ne purent supporter la vue de tant de profanations, et moururent de désespoir [1].

Ainsi tomba au pouvoir des musulmans cette ville d'Édesse qui était une des plus fortes places de l'Asie par sa citadelle, ses remparts, sa position sur deux montagnes. Le patriarche Nerses déplore, dans une élégie pathétique, la chute de cette ville que les souvenirs de la religion et de l'histoire avaient rendue célèbre, et la fait parler elle-même de son ancienne splendeur. « J'étais, dit-elle, comme une reine au » milieu de sa cour; soixante bourgs élevés autour » de moi formaient mon cortége; mes nombreux » enfants coulaient leurs jours dans la joie; on ad- » mirait la fertilité de mes campagnes, la fraîcheur » et la limpidité de mes eaux, la beauté de mes » palais. Mes autels, chargés de richesses, jetaient au » loin leur éclat et semblaient être la demeure des » anges. Je surpassais en magnificence les plus belles » cités de l'Asie, et j'étais comme un édifice céleste » bâti sur la terre [2]. »

La conquête d'Édesse remplit de joie les musulmans de la Syrie. Les historiens arabes racontent que la nouvelle s'en répandit aussitôt dans tout l'Orient et jusque sur les côtes de l'Afrique et de l'Italie, et que

[1] Suivant l'historien arabe Ibn-Alatir, la ville d'Édesse n'aurait pas éprouvé toutes ces calamités, lorsqu'elle fut prise pour la première fois par les musulmans; Zenghi aurait commandé à ses soldats de remettre dans leurs maisons les hommes, les femmes et les enfants; d'après Ibn-Alatir, ce fut seulement à la seconde chute de cette ville que les musulmans se livrèrent à tous les excès de la victoire (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Le poëme de Nerses, dont M. Cerbied nous a traduit quelques fragments, est en sept chants; il fut composé pour réveiller le zèle des défenseurs de la religion chrétienne contre les Turcs. C'est une composition froide et diffuse.

plusieurs événements miraculeux annoncèrent la victoire de Zenghi. Le farouche vainqueur, après avoir laissé une garnison dans Édesse, voulut poursuivre le cours de ses triomphes; mais son heure était venue, et la force de son bras et de ses armées ne put éloigner de lui *la palme douloureuse du martyre :* pendant que l'Asie célébrait sa gloire et sa puissance, dit l'historien des Atabeks, *la mort l'étendit dans la poussière, et la poussière devint sa demeure.* Occupé du siége d'un château musulman non loin de l'Euphrate, il fut assassiné par ses esclaves, et son âme, selon l'opinion des musulmans, alla recevoir dans le ciel la récompense promise au conquérant d'Édesse.

La nouvelle de cette mort consola les chrétiens de leurs défaites; ils montrèrent une joie immodérée, comme s'ils avaient vu tomber à la fois toutes les puissances musulmanes. Cette joie devait être courte : de nouveaux ennemis, de nouveaux malheurs allaient fondre sur eux.

L'histoire rapporte qu'après la prise d'Édesse et le massacre de sa population, Zenghi, frappé de la beauté et de la magnificence de la ville, conçut le projet de la repeupler et de lui rendre une partie de ses habitants [1]. Un grand nombre de familles syriennes et arméniennes, d'abord chargées de chaînes, avaient reçu leur liberté et la permission de rentrer dans leurs biens et dans leurs maisons. Lorsqu'on apprit la mort de Zenghi, toutes ces familles chrétiennes firent éclater leur aversion pour leurs maîtres nouveaux, et le comte Joscelin crut alors l'occasion favorable pour reconquérir sa capitale. Ayant rassemblé plusieurs guer-

[1] Extrait des historiens arabes, et surtout de Kemal-eddin (*Bibliothèque des Croisades*).

riers intrépides, il se présenta au milieu de la nuit sous les murs d'Édesse, et, favorisé par les habitants, il fut introduit dans la ville à l'aide de cordes et d'échelles. Ceux qui avaient ainsi escaladé les murs ouvrirent ensuite les portes à leurs compagnons; s'élançant sur les Turcs surpris et effrayés, ils passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent dans les rues et qui n'eurent point le temps de se réfugier dans les tours et la citadelle. Joscelin, rentré ainsi dans Édesse, envoya des messagers à tous les princes chrétiens de la Syrie, les conjurant de venir à son secours, et de l'aider à conserver une cité chrétienne. Cette nouvelle, disent les anciens chroniqueurs, répandit partout la joie; mais la joie est voisine du deuil; aucun des princes chrétiens ne vint secourir Joscelin, et, tandis qu'il mettait dans leur arrivée l'unique et dernière espérance de son salut, Noureddin, second fils de Zenghi, devenu maître d'Alep, parut tout à coup devant les portes d'Édesse avec un appareil formidable. Il avait juré, en partant de sa capitale, d'exterminer les chrétiens, et toutes les armées musulmanes étaient accourues pour accomplir ses menaces et servir sa vengeance. Joscelin et ses compagnons, entrés par surprise dans Édesse, n'avaient eu ni les moyens ni le temps de s'y fortifier, et la citadelle se trouvait encore au pouvoir de leurs ennemis, quand la ville fut investie par les troupes de Noureddin. Les guerriers chrétiens, placés entre la garnison de la forteresse et l'armée musulmane, virent alors le péril où ils s'étaient engagés. Ils avaient l'ennemi devant eux et derrière eux, et n'espéraient plus aucun secours du dehors. Comme il arrive dans les circonstances désespérées, mille résolutions sont prises et rejetées tour à

Guillaume de Tyr, apparurent, *contre la coutume et la saison des temps, significatifs des choses futures*. Pour comble de malheur, Rodolphe, chancelier de Jérusalem, fut porté par la violence sur le siége de Tyr, et le scandale régna dans le sanctuaire. Tous les fidèles d'Orient furent persuadés que le ciel s'était déclaré contre eux et que d'horribles calamités allaient tomber sur le peuple chrétien.



» vie! » Dans Édesse, hors d'Édesse, on n'entendait que des cris de mort. Les guerriers réunis en bataillons, après avoir traversé l'armée des infidèles, furent poursuivis jusqu'aux rives de l'Euphrate; les chemins étaient couverts de leurs armes et de leurs bagages. Mille d'entre eux seulement purent arriver à Samosate, qui les reçut dans ses murs et déplora leurs malheurs sans pouvoir les venger.

L'histoire rapporte que plus de trente mille chrétiens avaient été tués par les soldats de Noureddin et de Zenghi. Seize mille furent faits prisonniers, et traînèrent leur vie dans la misère et la servitude. Noureddin, dans sa vengeance, n'épargna pas même les remparts et les édifices d'une ville rebelle : il fit abattre les tours, la citadelle et les églises d'Édesse. Il en bannit tous les chrétiens, et ne permit qu'à un petit nombre de pauvres et de mendiants d'habiter au milieu des ruines de leur patrie.

On sait que Zenghi avait été regardé comme un saint, comme un guerrier chéri de Mahomet, pour avoir conquis la ville d'Édesse; la sanglante expédition de Noureddin le rendit cher aux musulmans, contribua beaucoup à étendre sa renommée et sa puissance, et déjà les imans et les poëtes promettaient à ses armes la conquête plus glorieuse de Jérusalem.

Les habitants de la ville sainte et des autres villes chrétiennes versèrent des larmes de désespoir en apprenant la chute et la destruction d'Édesse. Des présages sinistres ajoutaient à la terreur que leur inspiraient les nouvelles arrivées des bords de l'Euphrate. La foudre tomba sur les églises du Saint-Sépulcre et du mont Sion; une comète à la chevelure étincelante se montra dans le ciel; plusieurs autres signes, dit

Guillaume de Tyr, apparurent, *contre la coutume et la saison des temps, significatifs des choses futures*. Pour comble de malheur, Rodolphe, chancelier de Jérusalem, fut porté par la violence sur le siége de Tyr, et le scandale régna dans le sanctuaire. Tous les fidèles d'Orient furent persuadés que le ciel s'était déclaré contre eux et que d'horribles calamités allaient tomber sur le peuple chrétien.





LIVRE VI

HISTOIRE DE LA CROISADE DE LOUIS VII ET DE CONRAD.

1145-1149

Les colonies chrétiennes, menacées par les musulmans, appelèrent les princes de l'Europe à leur secours. L'évêque de Gibelet, en Syrie, accompagné d'un grand nombre de prêtres et de chevaliers, se rendit à Viterbe, où se trouvait le souverain pontife. Les récits de l'ambassade chrétienne firent couler les larmes du chef des fidèles[1]; les malheurs d'Édesse, les malheurs qui menaçaient Jérusalem, répandirent partout la consternation et la douleur. Des cris d'alarmes retentirent dans tout l'Occident. Quarante-cinq ans s'étaient écoulés depuis la délivrance du saint sépulcre; l'esprit des peuples

[1] Odon de Deuil, *Bibliothèque des Croisades.*

n'était point changé; de toutes parts on courut aux armes.

Ce fut à la voix de saint Bernard que les peuples et les rois de la chrétienté vinrent se ranger sous les drapeaux de la croix. Né d'une famille noble de Bourgogne, huit ans avant la conquête de Jérusalem, saint Bernard, dès sa plus tendre jeunesse, était entré dans la vie religieuse avec tous ses nombreux parents et trente gentilshommes, entraînés par ses discours et par son exemple. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il parut à Cîteaux à la tête de la pieuse troupe qu'il avait enlevée au monde. Il suffit de prononcer le nom de Clairvaux pour rappeler la gloire de saint Bernard. Nous avons eu occasion de remarquer que deux passions se partageaient à cette époque la société européenne: l'une poussant les chrétiens au désert monastique, l'autre sur le chemin de Jérusalem. Saint Bernard fut l'éclatante expression de ce double enthousiasme religieux, il fut l'homme de cette double passion qui remuait alors le monde, et les chroniques du douzième siècle nous ont parlé du prodigieux pouvoir de sa parole. L'abbé de Clairvaux portait dans un corps délicat et frêle une infatigable activité, une opiniâtreté ardente, une noble volonté qui marchait sans fléchir vers le but marqué. Il était devenu l'âme et la lumière de l'Europe; il ne s'appartenait plus, et les événements et les besoins contemporains l'arrachaient sans cesse aux chênes et aux hêtres de sa chère solitude. Plusieurs conciles obéirent à ses décisions. Par les seules armes de son éloquence, il terrassa l'antipape Léon et fit asseoir Innocent II sur la chaire de saint Pierre. Le pape Eugène III et l'abbé Suger étaient ses disciples. Les prélats, les princes, les monarques,

se faisaient gloire de suivre ses conseils, et croyaient que Dieu parlait par sa bouche[1].

Lorsque les ambassadeurs d'Orient arrivèrent en Europe, Louis VII venait de monter sur le trône de France. Ce jeune monarque avait vu commencer son règne sous les plus heureux auspices. La plupart des grands vassaux, révoltés contre l'autorité royale, avaient déposé les armes et renoncé à leurs prétentions. Par son mariage avec la fille de Guillaume IX, Louis le Jeune venait de réunir le duché d'Aquitaine à son royaume. La France agrandie n'avait rien à craindre des États voisins; et, tandis que les guerres civiles désolaient à la fois l'Angleterre et l'Allemagne, elle florissait en paix sous l'administration de Suger[2].

La paix ne fut un moment troublée que par les injustes prétentions du pape et par les intrigues de Thibaut, comte de Champagne, qui profitait de l'ascendant qu'il avait sur le clergé pour armer les foudres de l'Église contre son souverain[3]. Louis résista avec fermeté aux entreprises du saint-siége, et voulut punir

[1] M. Wilken a donné tout un livre à la vie de saint Bernard (*Geschichte der Kreuzzügge*, t. III, p. 1). Nous avons craint qu'un aussi long épisode ne nuisît à la rapidité du récit.

[2] *Vita Sugerii.*

[3] Saint Bernard eut d'abord à se reprocher d'avoir excité le comte de Champagne et le pape lui-même contre le roi : il l'avoue dans une lettre qu'il écrit à Innocent II.

Les querelles de Louis VII avec le saint-siége avaient leur principe dans l'élection de l'évêque de Bourges, élection qui n'avait pas été approuvée par le pape. On accusa le comte de Champagne d'avoir appelé sur le royaume l'interdit que le pape lança à cette occasion; et c'est pourquoi Louis VII envahit la Champagne. Quelque temps après, un nouvel incident s'éleva à cause du mariage incestueux du comte de Vermandois avec Alix d'Aquitaine, sœur de la reine Éléonore. Louis favorisa cette union : nouvelle querelle entre lui et le saint-siége, et ce fut alors qu'il envahit, pour la seconde fois, le comté de Champagne, qu'il assiégea et prit Vitri. Le comte de Champagne, l'ennemi naturel de Louis, avait été l'instigateur de la colère de Rome (*Vita Ludovici VII*, lib. I).

un vassal dangereux et rebelle. Poussé par une vengeance aveugle, il mit tout à feu et à sang dans les États de Thibaut ; il assiégea Vitri, monta lui-même à l'assaut, et fit passer au fil de l'épée tous ceux qu'on rencontra dans la ville[1].

Un grand nombre d'habitants de tout âge et de tout sexe s'étaient réfugiés dans une église, croyant trouver au pied des autels un sûr asile contre la colère d'un prince chrétien. Le roi y fit mettre le feu, et treize cents personnes furent la proie des flammes. Une action aussi barbare répandit l'effroi parmi les peuples que la providence avait soumis au sceptre de Louis. Lorsqu'il revint de cette expédition, sa capitale le reçut dans un morne silence ; ses ministres laissèrent voir sur leur visage l'abattement de la douleur; et saint Bernard, comme un autre Ambroise, osa faire entendre les plaintes de la religion et de l'humanité.

Dans une lettre éloquente, l'abbé de Clairvaux représenta au monarque la patrie désolée ; il lui montra l'Église méprisée et foulée aux pieds. « Je combattrai » pour elle, disait-il, jusqu'à la mort; au lieu de » bouclier et d'épée, j'emploierai les armes qui me » conviennent, je veux dire mes pleurs et mes prières » devant Dieu. » A la voix du saint abbé, Louis reconnut enfin sa faute, et la vue des jugements du ciel fit sur son esprit une profonde impression.

On parlait alors dans toute la chrétienté de la prise et de la destruction d'Édesse par les Turcs ; on déplorait le massacre du peuple chrétien, l'incendie des églises, la profanation des saints lieux; et ces récits

[1] Le siége de Vitri est rapporté par tous les historiens contemporains, mais avec les ménagements dus à la majesté royale. Saint Bernard indigné éleva la voix contre le prince (*Epist. S. Bernardi apud Chifflet*).

lamentables rappelaient chaque jour au jeune monarque les violences qu'il venait de commettre dans les murs de Vitri. Louis, poursuivi par les terreurs du remords, croyait voir sans cesse la main de Dieu prête à le frapper. Il renonça à tous les plaisirs, et ses larmes ne pouvaient être comparées qu'à celles du psalmiste lorsqu'il s'écrie : *Mes pleurs m'ont servi de pain le jour et la nuit.* Le jeune roi, pour se livrer tout entier à sa douleur, abandonna même le soin de cette autorité dont il s'était montré si jaloux. L'abbé de Clairvaux, qui l'avait poussé au repentir, fut obligé de calmer son désespoir et de ranimer son courage, en lui parlant des miséricordes de Dieu. Le roi de France revint alors à lui-même; et comme, dans l'opinion du temps, les grands crimes ne pouvaient s'absoudre que par le pèlerinage de la terre sainte, l'envie d'expier les violences que lui reprochait l'Église et dont il s'accusait lui-même avec tant d'amertume, lui fit prendre la résolution d'aller combattre les infidèles.

A l'époque des fêtes de Noël, il convoqua à Bourges une assemblée dans laquelle il annonça son projet aux barons et aux prélats de son royaume. Godefroy, évêque de Langres, applaudit à son zèle, et, dans un discours pathétique, déplora la captivité d'Édesse, les dangers et les désastres des chrétiens d'Orient. Son éloquence émut tous les auditeurs; mais l'oracle de l'assemblée, celui qui tenait tous les cœurs dans sa main, n'avait point encore parlé. Soit qu'il ne fût point alors pénétré de l'utilité de la croisade, soit qu'il voulût lui donner plus de solennité, saint Bernard conseilla au roi de France de consulter le saint-siége avant de rien entreprendre. Cet avis fut généralement approuvé. Louis envoya des ambassadeurs à Rome, et

résolut de convoquer une nouvelle assemblée lorsqu'on aurait reçu la réponse du souverain pontife.

Eugène III, qui venait de succéder à Innocent II, avait déjà, dans plusieurs de ses lettres, sollicité le secours des fidèles contre les musulmans. Jamais le saint-siége n'avait eu plus de motifs pour faire prêcher une croisade. Un esprit de sédition et d'hérésie commençait à s'introduire parmi les peuples, même parmi le clergé d'Occident, et menaçait à la fois la puissance des papes et les doctrines de l'Église. Eugène se trouvait en butte aux troubles suscités par Arnaud de Bresse. On ne parlait dans la capitale du monde chrétien que de rebâtir le Capitole et de substituer à l'autorité pontificale celle des consuls et des tribuns de l'ancienne Rome[1]. Dans cet état de choses, un grand événement comme celui de la croisade devait détourner les esprits des nouveautés dangereuses et les rallier autour du sanctuaire. Le souverain pontife pouvait voir dans une guerre sainte le double avantage de défendre Jérusalem contre les entreprises des infidèles, l'Église et lui-même contre les attaques des hérétiques et des novateurs. Eugène félicita le roi de France sur sa pieuse résolution; il exhorta de nouveau, par ses lettres, tous les chrétiens à prendre la croix et les armes, et leur promit les mêmes priviléges, les mêmes récompenses qu'Urbain II avait accordées aux guerriers de la première croisade. Retenu en Italie, où il s'occupait d'apaiser les troubles de Rome[2], il regrettait de ne pouvoir, comme Urbain,

[1] Gibbon a présenté un tableau savant et animé des révolutions qui agitèrent Rome chrétienne à cette époque.

[2] Odon de Deuil excuse ainsi le pape de n'avoir point encore prêché la croisade.

venir au delà des Alpes ranimer le zèle des fidèles par sa présence et ses discours.

Cependant Suger, qui voyait avec douleur la résolution que le roi de France avait prise de quitter son royaume, écrivit secrètement au pape, et, lui communiquant ses craintes, conjura le souverain pontife de reculer l'époque de ce grand sacrifice. Dans sa réponse, Eugène ne dissimule point que le projet de Louis lui avait d'abord donné quelque surprise, même quelques inquiétudes, mais que le zèle ardent que faisait éclater le monarque permettait enfin de croire que son dessein venait de Dieu. Le pontife conseillait d'ailleurs à Suger d'examiner par lui-même si l'ardeur que montrait le roi n'était point un feu trop facile à s'éteindre, si les barons qui devaient l'accompagner cédaient à l'inspiration d'une véritable piété. Il cherchait en même temps à calmer les alarmes du fidèle ministre de Louis, en lui annonçant que l'Église allait renouveler ses prières et déployer toute sa puissance pour assurer le salut du prince et la paix du royaume[1].

La réponse du pape à Suger n'était arrivée en France qu'après la bulle qui proclamait la croisade[2]. Cette bulle donnait à l'abbé de Clairvaux la mission d'exhorter les fidèles à prendre la croix. Dès que la décision du pontife fut connue, une nouvelle assemblée fut convoquée à Vézelay, petite ville de Bourgogne. La réputation de saint Bernard, les lettres adressées par le pape à toute la chrétienté, firent accourir à cette réunion un grand nombre de seigneurs, de chevaliers, de prélats et d'hommes de toutes les conditions. Le dimanche des Rameaux, après avoir invoqué le Saint-

[1] *Epistol. Eugenii pap. ap. Baronium ad Ann.* 1146.
[2] Voyez cette bulle dans les pièces justificatives de ce volume.

Esprit, tous ceux qui étaient arrivés pour entendre l'abbé de Clairvaux s'assemblèrent sur le penchant d'une colline, aux portes de la ville. Une vaste tribune fut élevée, où le roi, dans l'appareil de la royauté, et saint Bernard, dans le costume modeste d'un cénobite, furent salués par les acclamations d'un peuple immense[1]. L'orateur de la croisade lut d'abord les lettres du souverain pontife, et parla ensuite à ses auditeurs de la prise d'Édesse par les musulmans et de la désolation des saints lieux. Il leur montra l'univers plongé dans la terreur, en apprenant que Dieu avait commencé à perdre sa terre chérie. Il leur représenta la ville de Sion implorant leur secours, Jésus-Christ prêt à s'immoler une seconde fois pour eux, et la Jérusalem céleste ouvrant toutes ses portes pour recevoir les glorieux martyrs de la foi. « Vous le savez, ajouta-» t-il, nous vivons dans un temps de châtiment et de » ruine : l'ennemi des hommes a répandu de toutes » parts le souffle de la corruption ; on ne voit partout » que brigandages impunis. Les lois de la patrie et les » lois de la religion n'ont plus assez d'empire pour » arrêter le scandale des mœurs et le triomphe des » méchants. Le démon de l'hérésie s'est assis dans la » chaire de la vérité. Dieu a donné sa malédiction à » son sanctuaire. O vous tous qui m'écoutez ! hâtez-» vous donc d'apaiser la colère du ciel, et n'implorez » plus sa bonté par de vains gémissements ; ne vous » couvrez plus du cilice, mais de vos boucliers invin-» cibles. Le bruit des armes, les dangers, les travaux, » les fatigues de la guerre, voilà la pénitence que Dieu » vous impose. Allez expier vos fautes par des vic-

[1] Odon de Deuil, *Bibliothèque des Croisades*.

» toires sur les infidèles et que la délivrance des lieux
» saints soit le noble prix de votre repentir. »

Ces paroles de l'orateur excitèrent un vif enthousiasme dans l'assemblée des fidèles, et, comme Urbain au concile de Clermont, saint Bernard fut interrompu par des cris répétés : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Alors il éleva la voix, comme s'il eût été l'interprète du ciel, promit, au nom de Dieu, le succès de la sainte expédition, et poursuivit ainsi son discours :

« Le Dieu du ciel a commencé à perdre la terre
» sanctifiée par ses miracles, consacrée par son sang,
» terre de salut où les premières fleurs de la Résur-
» rection ont apparu. Aujourd'hui ces lieux saints,
» rougis du sang de l'agneau sans tache, sont livrés
» au glaive des ennemis de notre foi, et ce sont nos
» péchés qui ont amassé cette tempête sur le sanc-
» tuaire de la religion!

» Si on venait vous annoncer que l'ennemi est entré
» dans vos cités, qu'il a ravi vos épouses et vos filles,
» profané vos temples, qui de vous ne volerait aux
» armes? Eh bien! tous ces malheurs et des malheurs
» plus grands encore sont arrivés : la famille de Jésus-
» Christ, qui est la vôtre, a été dispersée par le glaive
» des païens; des barbares ont renversé la demeure
» de Dieu et se sont partagé son héritage. Qu'atten-
» dez-vous donc pour réparer tant de maux, pour
» venger tant d'outrages? Laisserez-vous les infidèles
» contempler en paix les ravages qu'ils ont faits chez
» des peuples chrétiens? Songez que leur triomphe
» sera un sujet de douleur inconsolable pour tous les
» siècles, et d'éternel opprobre pour la génération
» qui l'a souffert. Oui, le Dieu vivant m'a chargé de
» vous annoncer qu'il punira ceux qui ne l'auront pas

» défendu contre ses ennemis. Volez donc aux armes !
» qu'une sainte colère vous anime au combat et que
» le monde chrétien retentisse de ces paroles du pro-
» phète : *Malheur à celui qui n'ensanglante pas son épée!*

» Si le Seigneur vous appelle à sa propre défense,
» vous ne croirez pas sans doute que sa main soit deve-
» nue moins puissante : il ne tiendrait qu'à lui d'en-
» voyer douze légions d'anges, ou de dire seulement
» une parole, et ses ennemis tomberaient en pous-
» sière ; mais Dieu a regardé les fils des hommes, et
» veut leur ouvrir le chemin de sa miséricorde ; sa
» bonté a fait lever pour vous le jour du pardon. C'est
» vous qu'il a choisis pour être les instruments de ses
» vengeances ; c'est à vous seuls qu'il veut devoir la
» ruine de ses ennemis, le triomphe de sa justice.
» Oui, le Dieu tout-puissant vous appelle à expier vos
» péchés en défendant sa gloire et son nom. Guerriers
» chrétiens, voilà des combats dignes de vous, des
» combats où la victoire vous attirera les bénédictions
» de la terre et du ciel, où la mort même sera pour
» vous comme un autre triomphe. Illustres chevaliers,
» rappelez-vous l'exemple de vos pères qui ont conquis
» Jérusalem et dont le nom est écrit au livre de vie.
» Prenez la croix ; cette croix est peu de chose par
» elle-même, mais, si vous la portez avec dévotion, elle
» vous vaudra la conquête du royaume de Dieu[1]. »

[1] Il n'existe plus le moindre fragment des discours que saint Bernard prononça en cette occasion ; mais Baronius (*ad Ann.* 1146) a rapporté les deux lettres que le saint prélat adressa aux habitants du Rhin et à l'évêque de Brixen. C'est d'après ces deux lettres, seuls monuments de la prédication qui nous restent, que nous avons rédigé ce discours : ces lettres ont été insérées dans la *Collection des OEuvres de saint Bernard*. M. Wilken a réuni toutes les lettres de saint Bernard sur la croisade, afin d'en faire connaître l'esprit. Nous avons craint, en l'imitant, d'interrompre l'intérêt général qui s'attache à la marche des événements.

Tous les barons et les chevaliers applaudirent à l'éloquence de l'abbé de Clairvaux et furent persuadés qu'il était l'interprète de la volonté divine. Louis VII, vivement ému des paroles qu'il venait d'entendre, se jeta, en présence de tout le peuple, aux pieds de saint Bernard, et lui demanda la croix. Revêtu de ce signe révéré, il parla lui-même à l'assemblée des fidèles pour les exhorter à suivre son exemple. Dans son discours, il leur montra l'impie Philistin versant l'opprobre sur la maison de David, et leur rappela la sainte détermination que Dieu lui-même lui avait inspirée. Il invoqua, au nom des chrétiens d'Orient, l'appui de la nation généreuse dont il était le chef; de cette nation qui ne pouvait supporter la honte ni pour elle ni pour ses alliés, et portait sans cesse la terreur parmi les ennemis de son culte et de sa gloire. A ce discours tout l'auditoire fut attendri et fondit en larmes [1]. La piété touchante du monarque acheva de persuader ceux que l'éloquence de saint Bernard n'avait point entraînés. La colline sur laquelle était rassemblé un peuple innombrable, retentit longtemps de ces mots : *Dieu le veut, Dieu le veut! la croix, la croix!* Éléonore de Guienne, qui accompagnait Louis, reçut comme son époux le signe des croisés des mains de l'abbé de Clairvaux. Alfonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse; Henri, fils de Thibaut, comte de Champagne; Thierri, comte de Flandre; Guillaume de Nevers; Renaud, comte de Tonnerre; Yves, comte de Soissons; Guillaume, comte de Ponthieu; Guillaume, comte de Varennes; Archambaud de Bourbon; Enguerrand de

[1] La chronique de Morigny rapporte le discours que Louis VII prononça dans cette assemblée; on le trouvera dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 210.

Coucy; Hugues de Lusignan; le comte de Dreux, frère du roi; son oncle le comte de Maurienne, une foule de barons et de chevaliers suivirent l'exemple de Louis et d'Éléonore. Plusieurs prélats, parmi lesquels l'histoire remarque Simon, évêque de Noyon; Godefroy, évêque de Langres; Alain, évêque d'Arras; Arnould, évêque de Lisieux, se jetèrent aux pieds de saint Bernard, en faisant le serment de combattre les infidèles[1]. Les croix que l'abbé de Clairvaux avait apportées ne purent suffire au grand nombre de ceux qui se présentaient. Il déchira ses vêtements pour en faire de nouvelles, et plusieurs de ceux qui l'environnaient mirent à leur tour leurs habits en lambeaux afin de satisfaire l'impatience de tous les fidèles qu'il avait embrasés du feu de la guerre sainte. Pour conserver la mémoire de cette journée, Pons, abbé de Vézelay, bâtit sur la colline où les chevaliers et les barons s'étaient assemblés une église qu'il dédia à la sainte croix. La tribune du haut de laquelle saint Bernard avait prêché la croisade, y resta exposée à la vénération des fidèles jusqu'à l'année 1789.

Après l'assemblée de Vézelay, l'abbé de Clairvaux continua à prêcher la croisade dans les villes et dans les campagnes voisines. Bientôt la France retentit du bruit des miracles par lesquels Dieu semblait autoriser et consacrer en quelque sorte sa mission[2]. On le

[1] Odon de Deuil, pag. 2 et 8; Anonyme des Gestes de Louis VII (*Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 212).

[2] Philippe, archidiacre de Liége, ensuite moine de Clairvaux, a fait une relation détaillée des miracles de saint Bernard, depuis le premier dimanche de l'Avent, premier jour de décembre 1146, jusqu'au jeudi, second jour de janvier suivant; il fait parler, dans sa relation, dix témoins oculaires, dont il cite les noms. Le père Maimbourg, dans son *Histoire des Croisades*, ne paraît point croire à l'authenticité des miracles de saint

regardait partout comme l'envoyé du ciel, comme un autre Moïse qui devait conduire le peuple de Dieu. Tous les chrétiens étaient persuadés que l'heureux succès de la croisade dépendait de saint Bernard, et, dans une assemblée tenue à Chartres, où se trouvaient plusieurs barons, plusieurs princes illustres par leurs exploits, on résolut d'un consentement unanime de lui donner le commandement de la guerre sainte. Les croisés, disait-on, ne pouvaient manquer d'être toujours victorieux sous les lois d'un chef à qui Dieu semblait avoir confié sa toute-puissance. L'abbé de Clairvaux, qui se rappelait l'exemple de Pierre l'Ermite, refusa le périlleux emploi dont on voulait le charger; il fut même si effrayé du suffrage des barons et des chevaliers, qu'il s'adressa au pape et conjura le souverain pontife de ne pas l'abandonner aux fantaisies des hommes[1].

Le pape répondit à saint Bernard qu'il devait se contenter de prendre la trompette évangélique pour annoncer la guerre. L'abbé de Clairvaux ne s'occupa plus alors que de remplir sa mission; il s'en acquitta avec tant de zèle, ses prédications eurent un succès si extraordinaire, et j'oserai dire si malheureux, qu'elles dépeuplèrent les campagnes et les villes. Il écrivait

Bernard; l'auteur de la vie de Suger, 3 vol. in-12, reprend vivement le père Maimbourg sur son incrédulité. Nous n'entreprendrons point d'examiner cette question; nous pensons qu'il suffit de savoir que les contemporains de saint Bernard croyaient à ses miracles, et que cette croyance leur fit faire des choses que la raison elle-même pourrait appeler miraculeuses. « J'ai su, dit Odon de Deuil, qu'il se fit alors bien des miracles; si je » n'en racontais que quelques-uns, on ne croirait pas qu'il y en eût davan- » tage; si j'en racontais un grand nombre, je paraîtrais encore en avoir omis » à ceux qui pensent qu'il plut à Dieu d'en faire tant. » (Voyez *Bibliothèque des Croisades*, t. I.)

[1] *Annales de Baronius*, *ad. ann.* 1146. On y trouve analysée la lettre de saint Bernard.

au pape Eugène : *Les villages et les châteaux sont déserts ; on ne voit que des veuves et des orphelins dont les maris et les pères sont vivants* [1].

Tandis que saint Bernard prêchait ainsi la croisade dans les provinces de France, un moine allemand, nommé Rodolphe, qui était aussi chargé de la mission d'appeler les fidèles à prendre la croix, exhortait les peuples du Rhin à massacrer les juifs, qu'il représentait dans ses discours véhéments comme les alliés des musulmans et les plus dangereux ennemis de la religion chrétienne. L'abbé de Clairvaux, redoutant l'effet de ces prédications, accourut en Allemagne pour imposer silence à l'apôtre séditieux. Comme le moine allemand avait flatté les passions de la multitude, saint Bernard eut besoin, pour le combattre, de tout l'ascendant de sa vertu et de sa renommée; il osa faire entendre sa voix au milieu d'un peuple irrité; il lui fit sentir que les chrétiens ne devaient pas persécuter les juifs, mais prier le ciel pour leur conversion; qu'il était de la piété chrétienne de pardonner aux faibles et de ne déclarer la guerre qu'aux superbes. Le prédicateur de la croisade fit taire enfin l'orateur turbulent, et le renvoya dans son monastère, en lui rappelant que le devoir des moines n'était pas de prêcher, mais de pleurer; qu'ils devaient regarder *les villes comme des prisons, et la solitude comme leur paradis.*

Il nous est resté une relation contemporaine de cette persécution des juifs. L'auteur de la relation, qui était juif lui-même, après avoir dit que Dieu envoya l'abbé Bernard au secours d'Israël, plongé alors dans une mortelle angoisse, ajoute ces paroles remar-

[1] *Epistol.* 246. *Baronius, ad. ann.* 1146.

quables : *Louange à celui qui nous a secourus*[1]. Lorsque le saint orateur arriva en Allemagne, l'empire germanique commençait à respirer des longs troubles qui avaient suivi l'élection de Lothaire. Conrad III, revêtu de la pourpre, venait de convoquer à Spire une diète générale. L'abbé de Clairvaux s'y rendit avec l'intention de prêcher la guerre contre les musulmans et la paix entre les princes chrétiens. Saint Bernard pressa plusieurs fois l'empereur Conrad de prendre la croix; il l'exhorta d'abord dans des conférences particulières, et renouvela ensuite ses exhortations dans des sermons prêchés en public. Conrad ne pouvait se décider à faire le serment d'aller combattre les infidèles en Asie, alléguant les troubles récents de l'empire germanique. Saint Bernard lui répondit que le saint-siége l'avait placé sur le trône impérial, que le pape et l'Église maintiendraient leur ouvrage. « Pendant que vous dé» fendrez son héritage, lui disait-il, Dieu lui-même se » chargera de défendre le vôtre; il gouvernera vos » peuples, et votre règne sera l'objet de son amour. » Plus l'empereur montrait d'irrésolution, plus saint Bernard redoublait d'ardeur et d'éloquence pour le persuader. Un jour que l'orateur de la croisade disait la messe devant les princes et les seigneurs convoqués à Spire, il interrompit tout à coup le service divin pour prêcher la guerre contre les infidèles. A la fin de son discours, il transporta la pensée de ceux qui l'écoutaient, au jour où toutes les nations de la terre comparaîtront devant le tribunal de Dieu; dans ce jour

[1] Consultez sur les massacres des juifs, qui se renouvelèrent à toutes les croisades, l'Éclaircissement, à la fin de ce volume. Nous y avons fait connaître un manuscrit contemporain, ouvrage d'un juif, témoin oculaire, qui rend un hommage éclatant à l'action généreuse de saint Bernard.

terrible que l'éloquence du saint abbé rendait présent à son nombreux auditoire, Jésus-Christ, armé de sa croix, entouré de ses anges, s'adressait à l'empereur d'Allemagne, et lui rappelant les biens dont il l'avait comblé, lui reprochait son ingratitude. Conrad, vivement touché de ce qu'il venait d'entendre, se leva par un mouvement spontané, et s'écria les larmes aux yeux : *Je sais ce que je dois à Jésus-Christ, et je jure d'aller où sa volonté m'appelle.* Alors, le peuple et les grands, qui crurent être témoins d'un miracle, se jetèrent à genoux et rendirent à Dieu des actions de grâces. Conrad reçut des mains de l'abbé de Clairvaux le signe des croisés, avec un drapeau qui était déposé sur l'autel et que le ciel lui-même avait béni. Un grand nombre de barons et de chevaliers prirent la croix à l'exemple de Conrad, et la diète qui s'était assemblée pour délibérer sur les intérêts de l'empire, ne s'occupa plus que du salut des colonies chrétiennes en Asie.

Une nouvelle diète fut convoquée à Ratisbonne, où l'évêque lut une lettre de saint Bernard, adressée aux fidèles. « Mes frères, disait le saint orateur de la croi-
» sade, j'ai à vous entretenir de l'affaire du Christ,
» d'où dépend votre salut. Mon intention, en vous
» écrivant, est de m'adresser à vous tous ; je le ferais
» plus volontiers de vive voix, si j'en avais la force,
» comme j'en ai le désir... Mes frères, voici le temps
» où Dieu nous appelle à son service pour nous sau-
» ver... L'univers s'est ému, il a tremblé parce que le
» Dieu du ciel a commencé à perdre la terre où il a été
» vu, où il a passé comme homme plus de trente ans
» parmi les hommes... Si personne ne s'y oppose, les
» infidèles vont fondre sur la cité du Dieu vivant, pour
» y renverser les monuments de notre rédemption...

» Et vous, hommes courageux, vous, serviteurs de la
» sainte croix, que faites-vous? Livrerez-vous les
» choses saintes aux chiens, et *les perles aux pourceaux*?
» Laisserez-vous les païens fouler aux pieds les saints
» lieux délivrés par le glaive de vos pères?... Et vous
» qui vous occupez d'amasser les trésors de ce monde,
» dédaignerez-vous les trésors célestes qui vous sont of-
» ferts? Prenez la croix, et vous obtiendrez le pardon de
» toutes vos fautes... Choisissez parmi vous des chefs
» belliqueux et habiles, afin que la victoire vous ac-
» compagne : dans la première expédition, avant que
» Jérusalem fût prise, un nommé Pierre, dont vous
» avez souvent entendu parler, conduisit seul tous
» ceux qui s'étaient levés à sa voix; et les uns périrent
» par la faim, les autres par le glaive; que Dieu vous
» préserve d'un tel malheur[1]...

Dans la diète de Ratisbonne, une foule de princes et de prélats firent le serment de défendre l'héritage du Christ. Les intérêts les plus chers, les plus tendres affections ne pouvaient retenir les chevaliers et les princes dans leur patrie. Frédéric, neveu de l'empereur, qui avait pris la croix, ne se laissa point toucher par les larmes de son vieux père, le duc de Souabe, qui mourut de douleur, malgré les consolations de saint Bernard[2]. Un cri de guerre s'était fait entendre depuis le Rhin jusqu'au Danube; l'Allemagne, longtemps ravagée par des troubles, trouva partout des guerriers pour la sainte expédition. Des hommes de toutes les conditions obéissaient à la voix du prédicateur de la guerre sainte et suivaient l'exemple des rois et des

[1] Cette lettre est traduite tout entière dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. XI.

[2] Otton de Freisengen, chap. 37, *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

Esprit, tous ceux qui étaient arrivés pour entendre l'abbé de Clairvaux s'assemblèrent sur le penchant d'une colline, aux portes de la ville. Une vaste tribune fut élevée, où le roi, dans l'appareil de la royauté, et saint Bernard, dans le costume modeste d'un cénobite, furent salués par les acclamations d'un peuple immense[1]. L'orateur de la croisade lut d'abord les lettres du souverain pontife, et parla ensuite à ses auditeurs de la prise d'Édesse par les musulmans et de la désolation des saints lieux. Il leur montra l'univers plongé dans la terreur, en apprenant que Dieu avait commencé à perdre sa terre chérie. Il leur représenta la ville de Sion implorant leur secours, Jésus-Christ prêt à s'immoler une seconde fois pour eux, et la Jérusalem céleste ouvrant toutes ses portes pour recevoir les glorieux martyrs de la foi. « Vous le savez, ajouta-» t-il, nous vivons dans un temps de châtiment et de » ruine : l'ennemi des hommes a répandu de toutes » parts le souffle de la corruption ; on ne voit partout » que brigandages impunis. Les lois de la patrie et les » lois de la religion n'ont plus assez d'empire pour » arrêter le scandale des mœurs et le triomphe des » méchants. Le démon de l'hérésie s'est assis dans la » chaire de la vérité. Dieu a donné sa malédiction à » son sanctuaire. O vous tous qui m'écoutez ! hâtez-» vous donc d'apaiser la colère du ciel, et n'implorez » plus sa bonté par de vains gémissements ; ne vous » couvrez plus du cilice, mais de vos boucliers invin-» cibles. Le bruit des armes, les dangers, les travaux, » les fatigues de la guerre, voilà la pénitence que Dieu » vous impose. Allez expier vos fautes par des vic-

[1] Odon de Deuil, *Bibliothèque des Croisades.*

» toires sur les infidèles et que la délivrance des lieux
» saints soit le noble prix de votre repentir. »

Ces paroles de l'orateur excitèrent un vif enthousiasme dans l'assemblée des fidèles, et, comme Urbain au concile de Clermont, saint Bernard fut interrompu par des cris répétés : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Alors il éleva la voix, comme s'il eût été l'interprète du ciel, promit, au nom de Dieu, le succès de la sainte expédition, et poursuivit ainsi son discours :

« Le Dieu du ciel a commencé à perdre la terre
» sanctifiée par ses miracles, consacrée par son sang,
» terre de salut où les premières fleurs de la Résur-
» rection ont apparu. Aujourd'hui ces lieux saints,
» rougis du sang de l'agneau sans tache, sont livrés
» au glaive des ennemis de notre foi, et ce sont nos
» péchés qui ont amassé cette tempête sur le sanc-
» tuaire de la religion!

» Si on venait vous annoncer que l'ennemi est entré
» dans vos cités, qu'il a ravi vos épouses et vos filles,
» profané vos temples, qui de vous ne volerait aux
» armes? Eh bien! tous ces malheurs et des malheurs
» plus grands encore sont arrivés : la famille de Jésus-
» Christ, qui est la vôtre, a été dispersée par le glaive
» des païens; des barbares ont renversé la demeure
» de Dieu et se sont partagé son héritage. Qu'atten-
» dez-vous donc pour réparer tant de maux, pour
» venger tant d'outrages? Laisserez-vous les infidèles
» contempler en paix les ravages qu'ils ont faits chez
» des peuples chrétiens? Songez que leur triomphe
» sera un sujet de douleur inconsolable pour tous les
» siècles, et d'éternel opprobre pour la génération
» qui l'a souffert. Oui, le Dieu vivant m'a chargé de
» vous annoncer qu'il punira ceux qui ne l'auront pas

» défendu contre ses ennemis. Volez donc aux armes!
» qu'une sainte colère vous anime au combat et que
» le monde chrétien retentisse de ces paroles du pro-
» phète : *Malheur à celui qui n'ensanglante pas son épée!*

» Si le Seigneur vous appelle à sa propre défense,
» vous ne croirez pas sans doute que sa main soit deve-
» nue moins puissante : il ne tiendrait qu'à lui d'en-
» voyer douze légions d'anges, ou de dire seulement
» une parole, et ses ennemis tomberaient en pous-
» sière ; mais Dieu a regardé les fils des hommes, et
» veut leur ouvrir le chemin de sa miséricorde ; sa
» bonté a fait lever pour vous le jour du pardon. C'est
» vous qu'il a choisis pour être les instruments de ses
» vengeances ; c'est à vous seuls qu'il veut devoir la
» ruine de ses ennemis, le triomphe de sa justice.
» Oui, le Dieu tout-puissant vous appelle à expier vos
» péchés en défendant sa gloire et son nom. Guerriers
» chrétiens, voilà des combats dignes de vous, des
» combats où la victoire vous attirera les bénédictions
» de la terre et du ciel, où la mort même sera pour
» vous comme un autre triomphe. Illustres chevaliers,
» rappelez-vous l'exemple de vos pères qui ont conquis
» Jérusalem et dont le nom est écrit au livre de vie.
» Prenez la croix ; cette croix est peu de chose par
» elle-même, mais, si vous la portez avec dévotion, elle
» vous vaudra la conquête du royaume de Dieu[1]. »

[1] Il n'existe plus le moindre fragment des discours que saint Bernard prononça en cette occasion ; mais Baronius (*ad Ann.* 1146) a rapporté les deux lettres que le saint prélat adressa aux habitants du Rhin et à l'évêque de Brixen. C'est d'après ces deux lettres, seuls monuments de la prédication qui nous restent, que nous avons rédigé ce discours : ces lettres ont été insérées dans la *Collection des Œuvres de saint Bernard*. M. Wilken a réuni toutes les lettres de saint Bernard sur la croisade, afin d'en faire connaître l'esprit. Nous avons craint, en l'imitant, d'interrompre l'intérêt général qui s'attache à la marche des événements.

Tous les barons et les chevaliers applaudirent à l'éloquence de l'abbé de Clairvaux et furent persuadés qu'il était l'interprète de la volonté divine. Louis VII, vivement ému des paroles qu'il venait d'entendre, se jeta, en présence de tout le peuple, aux pieds de saint Bernard, et lui demanda la croix. Revêtu de ce signe révéré, il parla lui-même à l'assemblée des fidèles pour les exhorter à suivre son exemple. Dans son discours, il leur montra l'impie Philistin versant l'opprobre sur la maison de David, et leur rappela la sainte détermination que Dieu lui-même lui avait inspirée. Il invoqua, au nom des chrétiens d'Orient, l'appui de la nation généreuse dont il était le chef; de cette nation qui ne pouvait supporter la honte ni pour elle ni pour ses alliés, et portait sans cesse la terreur parmi les ennemis de son culte et de sa gloire. A ce discours tout l'auditoire fut attendri et fondit en larmes [1]. La piété touchante du monarque acheva de persuader ceux que l'éloquence de saint Bernard n'avait point entraînés. La colline sur laquelle était rassemblé un peuple innombrable, retentit longtemps de ces mots : *Dieu le veut, Dieu le veut! la croix, la croix!* Éléonore de Guienne, qui accompagnait Louis, reçut comme son époux le signe des croisés des mains de l'abbé de Clairvaux. Alfonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse; Henri, fils de Thibaut, comte de Champagne; Thierri, comte de Flandre; Guillaume de Nevers; Renaud, comte de Tonnerre; Yves, comte de Soissons; Guillaume, comte de Ponthieu; Guillaume, comte de Varennes; Archambaud de Bourhon; Enguerrand de

[1] La chronique de Morigny rapporte le discours que Louis VII prononça dans cette assemblée; on le trouvera dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 210.

Coucy; Hugues de Lusignan; le comte de Dreux, frère du roi; son oncle le comte de Maurienne, une foule de barons et de chevaliers suivirent l'exemple de Louis et d'Éléonore. Plusieurs prélats, parmi lesquels l'histoire remarque Simon, évêque de Noyon; Godefroy, évêque de Langres; Alain, évêque d'Arras; Arnould, évêque de Lisieux, se jetèrent aux pieds de saint Bernard, en faisant le serment de combattre les infidèles [1]. Les croix que l'abbé de Clairvaux avait apportées ne purent suffire au grand nombre de ceux qui se présentaient. Il déchira ses vêtements pour en faire de nouvelles, et plusieurs de ceux qui l'environnaient mirent à leur tour leurs habits en lambeaux afin de satisfaire l'impatience de tous les fidèles qu'il avait embrasés du feu de la guerre sainte. Pour conserver la mémoire de cette journée, Pons, abbé de Vézelay, bâtit sur la colline où les chevaliers et les barons s'étaient assemblés une église qu'il dédia à la sainte croix. La tribune du haut de laquelle saint Bernard avait prêché la croisade, y resta exposée à la vénération des fidèles jusqu'à l'année 1789.

Après l'assemblée de Vézelay, l'abbé de Clairvaux continua à prêcher la croisade dans les villes et dans les campagnes voisines. Bientôt la France retentit du bruit des miracles par lesquels Dieu semblait autoriser et consacrer en quelque sorte sa mission [2]. On le

[1] Odon de Deuil, pag. 2 et 8; Anonyme des Gestes de Louis VII (*Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 212).

[2] Philippe, archidiacre de Liége, ensuite moine de Clairvaux, a fait une relation détaillée des miracles de saint Bernard, depuis le premier dimanche de l'Avent, premier jour de décembre 1146, jusqu'au jeudi, second jour de janvier suivant; il fait parler, dans sa relation, dix témoins oculaires, dont il cite les noms. Le père Maimbourg, dans son *Histoire des Croisades*, ne paraît point croire à l'authenticité des miracles de saint

regardait partout comme l'envoyé du ciel, comme un autre Moïse qui devait conduire le peuple de Dieu. Tous les chrétiens étaient persuadés que l'heureux succès de la croisade dépendait de saint Bernard, et, dans une assemblée tenue à Chartres, où se trouvaient plusieurs barons, plusieurs princes illustres par leurs exploits, on résolut d'un consentement unanime de lui donner le commandement de la guerre sainte. Les croisés, disait-on, ne pouvaient manquer d'être toujours victorieux sous les lois d'un chef à qui Dieu semblait avoir confié sa toute-puissance. L'abbé de Clairvaux, qui se rappelait l'exemple de Pierre l'Ermite, refusa le périlleux emploi dont on voulait le charger; il fut même si effrayé du suffrage des barons et des chevaliers, qu'il s'adressa au pape et conjura le souverain pontife de ne pas l'abandonner aux fantaisies des hommes[1].

Le pape répondit à saint Bernard qu'il devait se contenter de prendre la trompette évangélique pour annoncer la guerre. L'abbé de Clairvaux ne s'occupa plus alors que de remplir sa mission; il s'en acquitta avec tant de zèle, ses prédications eurent un succès si extraordinaire, et j'oserai dire si malheureux, qu'elles dépeuplèrent les campagnes et les villes. Il écrivait

Bernard; l'auteur de la vie de Suger, 3 vol. in-12, reprend vivement le père Maimbourg sur son incrédulité. Nous n'entreprendrons point d'examiner cette question; nous pensons qu'il suffit de savoir que les contemporains de saint Bernard croyaient à ses miracles, et que cette croyance leur fit faire des choses que la raison elle-même pourrait appeler miraculeuses. « J'ai su, dit Odon de Deuil, qu'il se fit alors bien des miracles; si je » n'en racontais que quelques-uns, on ne croirait pas qu'il y en eût davan» tage; si j'en racontais un grand nombre, je paraîtrais encore en avoir omis » à ceux qui pensent qu'il plut à Dieu d'en faire tant. » (Voyez *Bibliothèque des Croisades*, t. I.)

[1] *Annales de Baronius*, ad. ann. 1146. On y trouve analysée la lettre de saint Bernard.

au pape Eugène : *Les villages et les châteaux sont déserts ; on ne voit que des veuves et des orphelins dont les maris et les pères sont vivants* [1].

Tandis que saint Bernard prêchait ainsi la croisade dans les provinces de France, un moine allemand, nommé Rodolphe, qui était aussi chargé de la mission d'appeler les fidèles à prendre la croix, exhortait les peuples du Rhin à massacrer les juifs, qu'il représentait dans ses discours véhéments comme les alliés des musulmans et les plus dangereux ennemis de la religion chrétienne. L'abbé de Clairvaux, redoutant l'effet de ces prédications, accourut en Allemagne pour imposer silence à l'apôtre séditieux. Comme le moine allemand avait flatté les passions de la multitude, saint Bernard eut besoin, pour le combattre, de tout l'ascendant de sa vertu et de sa renommée; il osa faire entendre sa voix au milieu d'un peuple irrité; il lui fit sentir que les chrétiens ne devaient pas persécuter les juifs, mais prier le ciel pour leur conversion; qu'il était de la piété chrétienne de pardonner aux faibles et de ne déclarer la guerre qu'aux superbes. Le prédicateur de la croisade fit taire enfin l'orateur turbulent, et le renvoya dans son monastère, en lui rappelant que le devoir des moines n'était pas de prêcher, mais de pleurer; qu'ils devaient regarder *les villes comme des prisons, et la solitude comme leur paradis.*

Il nous est resté une relation contemporaine de cette persécution des juifs. L'auteur de la relation, qui était juif lui-même, après avoir dit que Dieu envoya l'abbé Bernard au secours d'Israël, plongé alors dans une mortelle angoisse, ajoute ces paroles remar-

[1] *Epistol.* 246. *Baronius, ad. ann.* 1146.

quables : *Louange à celui qui nous a secourus*[1]. Lorsque le saint orateur arriva en Allemagne, l'empire germanique commençait à respirer des longs troubles qui avaient suivi l'élection de Lothaire. Conrad III, revêtu de la pourpre, venait de convoquer à Spire une diète générale. L'abbé de Clairvaux s'y rendit avec l'intention de prêcher la guerre contre les musulmans et la paix entre les princes chrétiens. Saint Bernard pressa plusieurs fois l'empereur Conrad de prendre la croix; il l'exhorta d'abord dans des conférences particulières, et renouvela ensuite ses exhortations dans des sermons prêchés en public. Conrad ne pouvait se décider à faire le serment d'aller combattre les infidèles en Asie, alléguant les troubles récents de l'empire germanique. Saint Bernard lui répondit que le saint-siége l'avait placé sur le trône impérial, que le pape et l'Église maintiendraient leur ouvrage. « Pendant que vous dé» fendrez son héritage, lui disait-il, Dieu lui-même se » chargera de défendre le vôtre; il gouvernera vos » peuples, et votre règne sera l'objet de son amour. » Plus l'empereur montrait d'irrésolution, plus saint Bernard redoublait d'ardeur et d'éloquence pour le persuader. Un jour que l'orateur de la croisade disait la messe devant les princes et les seigneurs convoqués à Spire, il interrompit tout à coup le service divin pour prêcher la guerre contre les infidèles. A la fin de son discours, il transporta la pensée de ceux qui l'écoutaient, au jour où toutes les nations de la terre comparaîtront devant le tribunal de Dieu; dans ce jour

[1] Consultez sur les massacres des juifs, qui se renouvelèrent à toutes les croisades, l'Éclaircissement, à la fin de ce volume. Nous y avons fait connaître un manuscrit contemporain, ouvrage d'un juif, témoin oculaire, qui rend un hommage éclatant à l'action généreuse de saint Bernard.

terrible que l'éloquence du saint abbé rendait présent à son nombreux auditoire, Jésus-Christ, armé de sa croix, entouré de ses anges, s'adressait à l'empereur d'Allemagne, et lui rappelant les biens dont il l'avait comblé, lui reprochait son ingratitude. Conrad, vivement touché de ce qu'il venait d'entendre, se leva par un mouvement spontané, et s'écria les larmes aux yeux : *Je sais ce que je dois à Jésus-Christ, et je jure d'aller où sa volonté m'appelle.* Alors, le peuple et les grands, qui crurent être témoins d'un miracle, se jetèrent à genoux et rendirent à Dieu des actions de grâces. Conrad reçut des mains de l'abbé de Clairvaux le signe des croisés, avec un drapeau qui était déposé sur l'autel et que le ciel lui-même avait béni. Un grand nombre de barons et de chevaliers prirent la croix à l'exemple de Conrad, et la diète qui s'était assemblée pour délibérer sur les intérêts de l'empire, ne s'occupa plus que du salut des colonies chrétiennes en Asie.

Une nouvelle diète fut convoquée à Ratisbonne, où l'évêque lut une lettre de saint Bernard, adressée aux fidèles. « Mes frères, disait le saint orateur de la croi-
» sade, j'ai à vous entretenir de l'affaire du Christ,
» d'où dépend votre salut. Mon intention, en vous
» écrivant, est de m'adresser à vous tous ; je le ferais
» plus volontiers de vive voix, si j'en avais la force,
» comme j'en ai le désir... Mes frères, voici le temps
» où Dieu nous appelle à son service pour nous sau-
» ver... L'univers s'est ému, il a tremblé parce que le
» Dieu du ciel a commencé à perdre la terre où il a été
» vu, où il a passé comme homme plus de trente ans
» parmi les hommes... Si personne ne s'y oppose, les
» infidèles vont fondre sur la cité du Dieu vivant, pour
» y renverser les monuments de notre rédemption...

» Et vous, hommes courageux, vous, serviteurs de la » sainte croix, que faites-vous? Livrerez-vous les » choses saintes aux chiens, et *les perles aux pourceaux*? » Laisserez-vous les païens fouler aux pieds les saints » lieux délivrés par le glaive de vos pères?... Et vous » qui vous occupez d'amasser les trésors de ce monde, » dédaignerez-vous les trésors célestes qui vous sont of- » ferts? Prenez la croix, et vous obtiendrez le pardon de » toutes vos fautes... Choisissez parmi vous des chefs » belliqueux et habiles, afin que la victoire vous ac- » compagne : dans la première expédition, avant que » Jérusalem fût prise, un nommé Pierre, dont vous » avez souvent entendu parler, conduisit seul tous » ceux qui s'étaient levés à sa voix; et les uns périrent » par la faim, les autres par le glaive; que Dieu vous » préserve d'un tel malheur[1]...

Dans la diète de Ratisbonne, une foule de princes et de prélats firent le serment de défendre l'héritage du Christ. Les intérêts les plus chers, les plus tendres affections ne pouvaient retenir les chevaliers et les princes dans leur patrie. Frédéric, neveu de l'empereur, qui avait pris la croix, ne se laissa point toucher par les larmes de son vieux père, le duc de Souabe, qui mourut de douleur, malgré les consolations de saint Bernard[2]. Un cri de guerre s'était fait entendre depuis le Rhin jusqu'au Danube; l'Allemagne, longtemps ravagée par des troubles, trouva partout des guerriers pour la sainte expédition. Des hommes de toutes les conditions obéissaient à la voix du prédicateur de la guerre sainte et suivaient l'exemple des rois et des

[1] Cette lettre est traduite tout entière dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. XI.

[2] Otton de Freisengen, chap. 37, *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

princes. « Chose admirable ! dit Otton de Freisingen, » on vit accourir des voleurs et des brigands qui faisaient pénitence et juraient de verser leur sang pour » Jésus-Christ. Tout homme raisonnable, ajoute le » même historien, témoin des changements opérés » en eux, y voyait l'œuvre de Dieu et n'en était pas » moins étonné [1]. »

Les Allemands étaient si faciles à persuader, qu'ils venaient entendre l'abbé de Clairvaux qui leur parlait une langue étrangère [2], et retournaient convaincus de la vérité et de la sainteté de ses discours. La vue du prédicateur révéré semblait donner un sens merveilleux à chacune de ses paroles. Les miracles qu'on lui attribuait et qu'il faisait, dit Otton de Freisingen, *tantôt en secret, tantôt en public*, étaient comme un langage divin qui échauffait les plus indifférents et persuadait les plus incrédules. Les bergers et les laboureurs abandonnaient les champs pour le suivre dans les bourgs et les cités ; lorsqu'il arrivait dans une ville, tous les travaux étaient suspendus. La guerre contre les infidèles et les prodiges par lesquels Dieu promettait sa protection aux soldats de la croix, devenaient le seul intérêt, la seule affaire du clergé, de la noblesse et du peuple. Saint Bernard parcourut toutes les villes du Rhin, depuis Constance jusqu'à Maestricht ; dans chaque ville, disent les vieilles légendes, il rendait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds ; il guérissait les

[1] *Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 528.

[2] Voyez à ce sujet le moine Godefroi, qui témoigne son étonnement de ce que saint Bernard s'était fait entendre à des peuplades qui parlaient une autre langue (*Vita S. Bernardi*, pag. 135). Cependant M. Wilken a justement observé que la langue franque était alors entendue par les peuples des bords du Rhin et d'une partie de l'Allemagne (*Geschichte der Kreuzzüge*, lib. III, cap. 10).

boiteux et les malades; on racontait trente-six miracles qu'il avait faits dans une seule journée; à chaque prodige, proclamé par le son des cloches, la multitude s'écriait : *Jésus-Christ, ayez pitié de nous; tous les saints, secourez-nous*. Chaque maison dans laquelle l'abbé de Clairvaux daignait entrer, était réputée heureuse; tout ce qu'il avait touché semblait conserver quelque chose de saint; ceux qui devaient aller en Asie se glorifiaient d'avoir une croix bénie de ses mains ou formée d'une étoffe qu'il avait portée, et plus d'une fois ses vêtements furent déchirés par la foule de ses auditeurs, empressés de s'en partager les lambeaux pour en faire le signe révéré de leur pèlerinage[1]. La multitude qui se pressait autour de lui était si grande, qu'il fut un jour sur le point d'être étouffé[2]. Il ne dut son salut qu'à l'empereur d'Allemagne, qui le prit entre ses bras, le transporta dans une église, et le déposa devant une image miraculeuse de la Vierge[3].

Après avoir embrasé l'Allemagne par ses prédications et réveillé le zèle des peuples d'Italie par des lettres pathétiques, saint Bernard revint en France annoncer le succès de sa mission. Son absence avait tout suspendu, et cette multitude de croisés que son éloquence avait entraînés, semblaient n'avoir ni chef, ni direction, ni lien, tant qu'il n'était point au milieu d'eux. Le roi de France et les grands du royaume, as-

[1] *Gaudefred., de Miraculis sancti Bernardi.*

[2] Un moine de Clairvaux, compagnon de Bernard, ne put pas entrer dans l'auberge où logeait le saint homme, et fut obligé d'attendre depuis neuf heures du matin jusqu'au soir dans la rue.

[3] La chronique de Cornerius Harmann rapporte que la Vierge dit à saint Bernard, en langue romane : *Ben venia mi fra Bernharde*; et que le saint lui répondit : *Gran merce, mi domnra* (*Bibliothèque des Croisades*, t. II, pag. 74).

semblés à Étampes[1], n'avaient pris aucune résolution. Le retour de saint Bernard ranima le conseil des princes et des barons, et fit préparer avec une nouvelle ardeur l'expédition de la terre sainte. Lorsqu'il fit devant les seigneurs et les prélats le récit de son voyage et des prodiges que Dieu avait opérés par ses mains ; lorsqu'il parla de la résolution qu'il avait fait prendre à l'empereur d'Allemagne, résolution qu'il appelait lui-même le miracle des miracles, tous les cœurs s'ouvrirent à l'enthousiasme et furent remplis d'espérance et de joie[2].

Louis VII avait écrit à Roger, roi de Pouille et de Sicile, et à tous les princes chrétiens de l'Europe pour leur annoncer son pèlerinage et les inviter à le suivre dans la sainte expédition. Le roi avait aussi envoyé des députés à l'empereur de Constantinople. « L'empereur, » dit Odon de Deuil, reçut très-bien les députés, il » appela le roi de France du nom de saint, lui donna » le titre d'ami et de frère ; mais tout cela n'était » qu'adulation ; il promettait tout, et dans le fond de » son âme il se proposait de ne rien donner. » Dans l'assemblée d'Étampes, on vit paraître plusieurs ambassadeurs qui venaient annoncer l'intention de leurs princes de s'enrôler sous les drapeaux de la croix ; on lut des lettres venues des pays les plus éloignés, par lesquelles un grand nombre de seigneurs et de barons étrangers promettaient de se réunir aux Français contre les musulmans. Dès lors on ne douta plus de l'heureuse issue de la croisade ; et le zèle que montraient tous les

[1] Odon de Deuil. *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

[2] Le pape Eugène blâma l'empereur d'Allemagne de s'être enrôlé sous l'étendard de la croisade, sans avoir sollicité l'avis et l'assentiment du saint-siége (*Vibald.*, *ep.* 151). Conrad envoya des ambassadeurs, pour calmer le courroux du pape et s'excuser auprès de lui.

rois de France faisaient porter devant eux dans les batailles. L'église de Saint-Denis était alors décorée avec une grande magnificence; parmi les monuments historiques qu'on y voyait rassemblés, les portraits de Godefroy de Bouillon, de Tancrède, de Raymond de Saint-Gilles, les batailles de Dorylée, d'Antioche, d'Ascalon, retracées sur les vitraux du chœur, durent fixer les regards et l'attention de Louis et de ses compagnons d'armes. Le roi, prosterné au pied des autels, implora la protection du saint apôtre de la France et celle de ses pieux ancêtres dont les cendres reposaient au même lieu. Le pape, qui était venu à Saint-Denis, mit de nouveau le royaume sous la sauve-garde de la religion, et présenta à Louis VII la panetière et le bourdon, marques de son pèlerinage. Après cette cérémonie, Louis se mit en route, accompagné de la reine Éléonore et d'une grande partie de sa cour.

L'abbé Suger, qu'il embrassa en pleurant, ne put lui-même retenir ses larmes. La douleur que causa le départ du roi, fit taire tout à coup les murmures élevés parmi les peuples, et l'on n'entendit plus que les prières qu'ils adressaient au ciel pour son expédition contre les infidèles, surtout pour son heureux retour au milieu de ses sujets. Il partit de Metz à la tête de cent mille croisés, traversa l'Allemagne, et marcha vers Constantinople, où il devait se réunir aux autres soldats du Christ.

Depuis qu'il avait pris la croix, l'empereur Conrad s'occupait des préparatifs de son expédition. Ce qui doit exciter notre surprise, c'est que sa pieuse résolution ne reçut point les encouragements du saint-siége. Le pape s'était plaint que ce monarque se fût décidé à la croisade sans le consulter, et, quoique le

devait fournir Roger ne pouvaient suffire à transporter tous ceux que le zèle religieux entraînait dans la guerre sainte. On donna la préférence à la route par terre. L'historien Odon de Deuil parle, en gémissant, de cette résolution qui devint si funeste aux croisés et sur laquelle on avait négligé *de consulter le Saint-Esprit*. Les envoyés de Sicile ne cachèrent point leur douleur, et retournèrent dans leur pays en annonçant tous les maux qui devaient arriver[1].

L'assemblée d'Étampes parut mieux inspirée lorsqu'il fallut choisir ceux qui devaient être chargés de l'administration du royaume pendant le pèlerinage de Louis VII. Après que les barons et les prélats eurent délibéré sur ce choix important, saint Bernard, qui était leur interprète, adressa la parole au roi, et, lui montrant l'abbé Suger et le comte de Nevers : Sire, lui dit-il, *voilà deux glaives, et cela nous suffit*. Ce choix de l'assemblée devait obtenir l'approbation du roi et les suffrages du peuple. L'abbé de Saint-Denis avait donné une longue paix à la France et fait la gloire de deux règnes ; il s'était opposé à la croisade ; et, ce qui atteste à la fois son mérite et son ascendant, il avait conservé sa popularité sans partager les opinions dominantes. Suger conseillait au roi de ne point abandonner ses sujets, et lui représentait que ses fautes seraient beaucoup mieux réparées par une sage administration de son royaume que par des conquêtes en Orient. Celui qui osait donner ce conseil se montrait plus digne que tout autre de représenter son souverain ; mais Suger refusa d'abord un emploi dont il sentait le fardeau et le danger. L'assemblée ne voulut

[1] Odon de Deuil (*Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 226).

point faire un autre choix ; le roi lui-même eut recours aux prières pour déterminer son ministre à le remplacer dans le gouvernement de son royaume. Le pape, qui arriva peu de temps après en France [1], ordonna à Suger de se rendre aux vœux du monarque, des grands et de la nation. Le souverain pontife, pour faciliter à l'abbé de Saint-Denis la tâche honorable qui lui était imposée, lança d'avance les foudres de l'Église contre tous ceux qui attenteraient à l'autorité royale pendant l'absence du roi.

Le comte de Nevers, désigné par l'assemblée des barons et des évêques, refusa comme l'abbé de Saint-Denis la charge dangereuse qu'on lui proposait. Vivement pressé d'accepter le gouvernement du royaume, il déclara qu'il avait fait le vœu d'entrer dans l'ordre de saint Bruno [2]. Tel était l'esprit du siècle, que cette intention pieuse fut respectée comme la volonté de Dieu ; et, tandis qu'on se félicitait de voir un moine sortir de son cloître pour gouverner la France, on vit sans étonnement un prince s'éloigner pour jamais du monde et s'ensevelir dans un monastère.

Dès lors on ne s'occupa plus que des préparatifs du départ, et tout fut en mouvement dans les provinces de France et d'Allemagne. Les mêmes motifs qui avaient armé les compagnons de Godefroy dans la première expédition, enflammaient le courage des nouveaux croisés. La guerre d'Orient offrait à leur ambition et à leur piété les mêmes espérances et les mêmes avantages. La plupart des peuples chrétiens

[1] L'arrivée du pape en France a induit en erreur quelques historiens : ils ont confondu les époques, et supposé qu'à l'exemple d'Urbain II, le souverain pontife vint prêcher la croisade dans un concile tenu à Reims. Le pape alla résider à Saint-Denis.

[2] *Vita Suggerii.*

étaient animés par le souvenir toujours présent de la conquête de Jérusalem. Les rapports que cette conquête avait établis entre la Syrie et l'Europe ajoutaient encore au zèle et à l'ardeur des soldats de la croix ; il n'était point de famille dans l'Occident qui n'eût fourni un défenseur aux saints lieux, un habitant aux villes de la Palestine. Les colonies d'Asie étaient pour les Francs comme une nouvelle patrie ; les guerriers qui avaient pris la croix ne semblaient s'armer que pour défendre une autre France, chère à tous les chrétiens et qu'on pouvait appeler *la France d'Orient*.

L'exemple de deux monarques dut aussi faire accourir un grand nombre de combattants sous les drapeaux de la croisade. Plusieurs de ces seigneurs turbulents qu'on appelait alors du nom honteux de *prædones*, devaient avoir, comme Louis VII, de coupables violences à expier. L'esprit de chevalerie, qui faisait chaque jour des progrès, ne fut pas un mobile moins puissant pour une noblesse toute guerrière. Beaucoup de femmes, entraînées par l'exemple de la reine Éléonore de Guienne, prirent la croix, et s'armèrent de la lance et de l'épée. Une foule de chevaliers se précipitèrent sur leurs pas ; une espèce de honte s'attachait à quiconque n'allait pas combattre les infidèles. Les historiens rapportent qu'on envoyait une quenouille et des fuseaux à ceux qui hésitaient à prendre les armes[1].

Cependant l'enthousiasme des croisés n'avait pas tout à fait le même caractère que dans la première expédition. Le monde n'était plus, à leurs yeux, rempli de ces prodiges qui proclamaient les volontés du ciel ;

[1] Cet usage dura bien longtemps, car il se reproduisit à la troisième croisade (Voyez *Bibliothèque des Croisades*, t. I).

les grands phénomènes de la nature ne frappaient plus aussi vivement l'imagination des pèlerins. Mais Dieu semblait avoir confié sa toute-puissance à un seul homme, qui entraînait les peuples par sa parole et ses miracles.

Partout où saint Bernard n'avait pu faire entendre sa voix, ses lettres éloquentes étaient lues dans les chaires des églises et réchauffaient l'ardeur des fidèles. La plupart des orateurs sacrés répétaient ses paroles et s'associaient à ses travaux apostoliques. Arnoul, prédicateur flamand, parcourut plusieurs provinces de l'Allemagne et de la France orientale, invitant les peuples à s'enrôler dans la milice de la croix. L'austérité de sa vie et la singularité de ses vêtements attiraient sur lui les regards et la vénération de la multitude; mais il n'avait point, ainsi que l'abbé de Clairvaux, le privilége d'émouvoir tous les cœurs par sa seule présence; et, comme il ignorait la langue romane et la langue tudesque, il était suivi, dans ses courses, d'un interprète appelé Lambert, qui répétait dans la langue du pays les exhortations pieuses que son compagnon, les yeux tournés vers le ciel et tenant à la main la croix de Jésus-Christ, prononçait en latin ou en flamand.

Dans les provinces qui ne furent point visitées par les missionnaires de la croisade et chez tous les peuples où ne parvinrent point les lettres de saint Bernard, chaque pasteur, en lisant les brefs du souverain pontife, excitait son troupeau à s'armer pour la délivrance de la terre sainte. Ceux que ses paroles avaient touchés venaient au pied des autels, et, faisant le signe de la croix sur le front, sur la bouche, sur le cœur et sur la poitrine, ils promettaient, à genoux, d'aller combattre en Orient pour la cause de Jésus-Christ. Le

pasteur leur distribuait les marques du pèlerinage, et répétait le signe de la croix sur la bouche, sur le front et sur le cœur de chaque croisé, en disant : *Que tous vos péchés vous soient remis, si vous faites ce que vous promettez* [1].

Tandis que la France et l'Allemagne se levaient en armes à la voix des orateurs de la croisade, la parole de Dieu ne restait point stérile dans plusieurs contrées de l'Italie. Les habitants des Alpes et des rivages du Rhône, les peuples de la Lombardie et du Piémont se préparaient à la guerre sainte, et devaient accompagner le comte de Maurienne, oncle maternel de Louis VII, et le marquis de Montferrat. Les Flamands étaient aussi accourus en foule sous les bannières de la croix, et suivaient leur comte Thierri, qui déjà, dans un premier pèlerinage à Jérusalem, avait signalé sa bravoure contre les infidèles. La croisade fut prêchée avec le même succès dans le royaume d'Angleterre. Les croisés anglais s'embarquèrent dans les ports de la Manche, et se rendirent sur les côtes d'Espagne. Roger de Hoveden remarque que ces guerriers partirent avec un esprit d'humilité ; et c'est pour cela, ajoute-t-il,

[1] Ménage, dans son *Histoire de Sablé*, a donné une notice qui contient le catalogue des gentilshommes du Maine qui, en 1158, se croisèrent avec Geoffroi de Mayenne. On y lit que tous ces seigneurs s'assemblèrent dans l'église de Notre-Dame de Mayenne et reçurent la croix des mains de Guillaume, évêque du Mans; qu'ils firent eux-mêmes le signe de la croix au front, sur la bouche, sur la poitrine et sur le cœur, et que chacun se revêtit du scapulaire de la croix, *scapulâ crucis*, de couleur blanche et rouge. On peut voir dans cette notice les autres cérémonies, qui étaient sans doute les mêmes dans tous les cas où les nobles recevaient la croix des mains des évêques. Le prélat fit ensuite le signe de la croix sur le front de chacun des croisés, en disant : *Remittantur tibi omnia peccata tua, si facis quod promittis*. Suivent les noms des croisés au nombre de cent deux. L'auteur remarque qu'il en revint trente-cinq (Voyez l'*Histoire littéraire des Bénédictins*, vol, XIII, p. 366).

qu'on mêlait de la chaux aux farines qu'on leur fournissait. On avait créé une fausse monnaie qu'on leur donnait lorsqu'ils avaient quelque chose à vendre, et qu'on refusait lorsqu'ils avaient quelque chose à acheter. Enfin, si l'on en croit les accusations des Latins, l'ennemi fut averti de la marche des pèlerins allemands; des guides qu'on leur avait donnés à Constantinople égarèrent l'armée dans les montagnes de la Cappadoce, et la livrèrent, déjà vaincue par les fatigues, la disette et le désespoir, au glaive des infidèles. Les Français, qui vinrent ensuite, se montrèrent moins indisciplinés que les Allemands, et furent mieux traités par les peuples qu'ils trouvèrent sur leur passage. Lorsqu'ils arrivèrent dans la Hongrie, les habitants de cette contrée les reçurent comme des frères. La présence de Louis VII inspirait partout le respect et la joie; sa tente même devint un asile pour des Hongrois poursuivis par les discordes civiles; et ce fut alors qu'il dit ces belles paroles : *La demeure d'un roi est comme une église, ses pieds sont comme un autel*[1]. A chaque ville qu'ils traversaient, les croisés rencontraient des ambassadeurs que l'empereur de Constantinople envoyait au roi de France : ces ambassadeurs se prosternaient devant le roi et lui prodiguaient les louanges les plus exagérées. La fierté française fut plus surprise que touchée d'un pareil hommage. Un jour Godefroy, évêque de Langres, voyant le roi écouter avec impatience les longues flatteries des ambassadeurs grecs, ne put s'empêcher de les interrompre par ces mots : *Frères, ne parlez pas si souvent de la gloire, de la majesté, de la*

[1] Ces belles paroles de Louis VII, qu'on ne retrouve dans aucune histoire de France, sont tirées de la Chronique hongroise de Jean Thurow. (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, t. II, p. 121.)

rendirent aussi dans les ports de la Flandre et de l'Italie, où se trouvaient rassemblées des flottes prêtes à partir pour l'Orient.

Le souverain pontife avait recommandé aux barons et aux chevaliers de n'emmener avec eux ni chiens ni oiseaux de chasse. Renonçant au luxe de leurs châteaux, ils consentirent à se revêtir des habits de la pénitence. Il eût été à souhaiter que tous les guerriers eussent suivi cet exemple, et que dans le cours du saint pèlerinage et sous les drapeaux de la croix, la volupté et la débauche ne se fussent pas montrées confondues avec le repentir et la piété !

La plus grande difficulté était de trouver de l'argent pour fournir aux dépenses de la guerre. Ceux que leurs infirmités ou des circonstances particulières retenaient en Europe, voulurent contribuer par leurs offrandes à l'entreprise de la croisade. D'après la dévotion du temps, un grand nombre de fidèles qui mouraient sans avoir vu Jérusalem, léguaient, par leurs testaments, une somme pour les pèlerinages d'Orient. Tous ces dons de la piété étaient sans doute considérables, mais ils ne pouvaient suffire à l'entretien d'une grande armée. Pour se procurer l'argent nécessaire, Louis VII fit des emprunts, leva des impôts qui furent approuvés et réglés par le souverain pontife. Saint Bernard et Pierre le Vénérable[1] s'étaient élevés avec courage contre la persécution des juifs; mais l'abbé de Cluni pensait qu'il fallait les punir dans ce qu'ils avaient de plus cher, *les dépouiller de leurs trésors amassés par l'usure et même par le sacrilége*[2]. Il conseillait au roi de France de prendre sur les juifs l'argent nécessaire

[1] Pierre le Vénérable appartenait à l'illustre famille de Montboissier.
[2] Voyez l'éclaircissement à la fin de ce volume.

pour faire la guerre aux musulmans. Il est probable que le conseil de Pierre le Vénérable ne fut point dédaigné et que les juifs contribuèrent aux frais du voyage de Jérusalem. La France avait souffert une cruelle disette durant sept années; pendant cette calamité on avait vu des nobles, qu'on appelait *riches hommes*, vendre tout ce qu'ils possédaient et partir pour les pays étrangers en demandant l'aumône. Ceux qui étaient restés ne pouvaient ni engager ni vendre leurs biens, et, lorsqu'ils trouvaient des acheteurs, l'argent qu'ils retiraient des plus vastes domaines leur suffisait à peine pour acheter un cheval de bataille et des armes. Le clergé, qui s'était enrichi dans la première guerre sainte, fut obligé de donner des sommes considérables pour la nouvelle expédition. Un fragment historique [1] nous apprend que les moines de Saint-Benoît-sur-Loire livrèrent à leur abbé un encensoir de huit marcs d'argent, trois onces d'or avec deux candélabres d'un grand prix, pour l'aider à s'acquitter du tribut qui lui était imposé. C'est le premier exemple, disent les bénédictins, d'une semblable imposition établie sur une église par nos rois de la troisième race. Les prélats qui avaient pris la croix, après avoir payé la contribution du roi, se trouvèrent forcés de dépouiller leurs propres églises pour les frais de leur pèlerinage. Les chroniques du temps citent un abbé de Sainte-Colombe, près de Sens, qui engagea à des juifs de Troyes une couronne d'or garnie de pierreries, offrande pieuse du roi Rodolphe, et une croix d'or travaillée de la main de saint Éloy [2].

Les dépenses de la croisade ne ruinaient pas seule-

[1] Fragment tiré d'un manuscrit. (*Bibliothèque des Croisades*, t. I.)
[2] *Histoire littéraire de France*, douzième siècle.

ment la noblesse et le clergé, mais encore les laboureurs et les artisans. La pauvreté même ne fut point exempte des taxes imposées soit par le roi, soit par les grands vassaux, ce qui excita beaucoup de plaintes et commença à refroidir l'enthousiasme des fidèles. « Il » n'y eut, dit un vieux historien, état, condition, âge » ni sexe qui ne fut forcé de contribuer à la subven» tion du roi et des princes allant avec lui, d'où s'en» suivit le mécontentement de chacun et une infinité » de malédictions tant sur le roi que sur ses trou» pes[1]. » Ce qu'il y eut de plus fâcheux encore, c'est que le produit de tous ces tributs arrachés à la misère publique ne suffit point à Louis VII pour l'entretien de son armée; car, dans ses lettres adressées à Suger, il ne cesse de conjurer son fidèle ministre de lui envoyer l'argent dont il avait besoin pour nourrir ses soldats et pour payer des dettes contractées envers les chevaliers de Saint-Jean et du Temple.

Au milieu de ces plaintes qui retentissaient dans toutes les provinces, le roi de France se préparait à son voyage par des actes de dévotion: il visitait les hôpitaux, les léproseries, et ordonnait des prières dans toutes les églises. Odon de Deuil nous apprend que ce monarque avait établi des lois et des règles de discipline pour l'armée qui devait marcher avec lui en Orient; mais le chroniqueur ajoute naïvement qu'il ne les a pas retenues, parce qu'elles ne furent pas exécutées.

A l'approche de son départ, Louis VII se rendit à Saint-Denis pour y prendre le fameux oriflamme que les

[1] Nous citons ici les paroles de l'historien de France, Belle-Forest, que nous n'aurions point rapportées, si elles n'étaient la traduction des chroniques contemporaines. On peut voir Raoul de Dicet.

rois de France faisaient porter devant eux dans les batailles. L'église de Saint-Denis était alors décorée avec une grande magnificence; parmi les monuments historiques qu'on y voyait rassemblés, les portraits de Godefroy de Bouillon, de Tancrède, de Raymond de Saint-Gilles, les batailles de Dorylée, d'Antioche, d'Ascalon, retracées sur les vitraux du chœur, durent fixer les regards et l'attention de Louis et de ses compagnons d'armes. Le roi, prosterné au pied des autels, implora la protection du saint apôtre de la France et celle de ses pieux ancêtres dont les cendres reposaient au même lieu. Le pape, qui était venu à Saint-Denis, mit de nouveau le royaume sous la sauve-garde de la religion, et présenta à Louis VII la panetière et le bourdon, marques de son pèlerinage. Après cette cérémonie, Louis se mit en route, accompagné de la reine Éléonore et d'une grande partie de sa cour.

L'abbé Suger, qu'il embrassa en pleurant, ne put lui-même retenir ses larmes. La douleur que causa le départ du roi, fit taire tout à coup les murmures élevés parmi les peuples, et l'on n'entendit plus que les prières qu'ils adressaient au ciel pour son expédition contre les infidèles, surtout pour son heureux retour au milieu de ses sujets. Il partit de Metz à la tête de cent mille croisés, traversa l'Allemagne, et marcha vers Constantinople, où il devait se réunir aux autres soldats du Christ.

Depuis qu'il avait pris la croix, l'empereur Conrad s'occupait des préparatifs de son expédition. Ce qui doit exciter notre surprise, c'est que sa pieuse résolution ne reçut point les encouragements du saint-siége. Le pape s'était plaint que ce monarque se fût décidé à la croisade sans le consulter, et, quoique le

pontife eût passé les monts, il dédaigna de réchauffer le zèle des Allemands par sa présence. Conrad fit couronner son fils comme roi des Romains, et confia l'administration de son empire à l'abbé de Corvey, dont la sagesse peut être comparée à celle de Suger. Après avoir fait ces dispositions salutaires, l'empereur partit de Ratisbonne au commencement du printemps. Il traînait à sa suite une armée si nombreuse, qu'au rapport d'Otton de Freisingen, les fleuves ne suffisaient point à la transporter, et que les campagnes manquaient d'espace pour contenir tous ses bataillons.

Déjà des ambassadeurs envoyés par Conrad s'étaient rendus à Constantinople, pour annoncer les intentions pacifiques de leur souverain et demander le passage de son armée sur le territoire de l'empire grec. Manuel, dans sa réponse, loua le zèle des pèlerins allemands, et protesta de son amitié pour leur chef. Au milieu de ces protestations réciproques, l'armée de Conrad s'avança vers la capitale de la Grèce, et dès qu'elle eut atteint les frontières de la Thrace, elle eut à se plaindre de la perfidie des Grecs, et ceux-ci de la violence des croisés.

Au temps de la première croisade, les Turcs menaçaient Constantinople, ce qui fit supporter les Francs; mais depuis cette époque la capitale des Grecs était sans alarmes et ne craignait plus les attaques des musulmans. Une opinion d'ailleurs s'était répandue dans toutes les provinces de l'empire, que les guerriers de l'Occident avaient le projet de s'emparer de Constantinople. Cette opinion assez vraisemblable, accréditée par les menaces des croisés eux-mêmes, était peu propre à rétablir la paix et l'harmonie entre des peuples qui se méprisaient réciproquement et s'accu-

saient avec une égale raison de violer la foi des traités[1].

Manuel Comnène, qu'Odon de Deuil ne veut point nommer, parce que son nom, dit-il, n'est point écrit au livre de vie, était le petit-fils d'Alexis I, qui régnait au temps de la première croisade. Fidèle à la politique de son aïeul, plus habile et surtout plus dissimulé que lui, il ne négligea aucun moyen pour perdre et ruiner l'armée des Allemands. Dans son conseil, on regardait les guerriers d'Occident comme des hommes de fer dont les yeux lançaient des flammes et qui répandaient des torrents de sang avec la même indifférence que s'ils eussent versé de l'eau. Tandis qu'il leur envoyait des ambassadeurs et leur fournissait des vivres, Manuel s'alliait avec les Turcs et faisait fortifier sa capitale.

Les Allemands avaient déployé leurs tentes dans la plaine au nord-ouest de Sélivrée, à quelques lieues de Constantinople. Cette plaine, à laquelle l'historien grec Cinnam donne le nom de Chérobaque, est traversée par une rivière qui va se jeter dans la Propontide. Tout à coup un violent orage éclata; la rivière devint comme un vaste torrent qui inonda la plaine où l'armée chrétienne célébrait la fête de l'Assomption. Otton de Freisingen, qui était présent, a pris soin de nous décrire cet incident désastreux : il nous peint les flots renversant tout sur leur passage, entraînant les bagages, les hommes et les chevaux. Ce qu'il y a de plus curieux dans son tableau, c'est de voir quelques pèlerins cherchant un abri contre cette espèce de déluge dans la tente du duc de Souabe, et chantant, au milieu de la désolation générale, le psaume qui

[1] Cinnam, *Bibliothèque des Croisades*, t. III.

commence par ces mots : *Réjouissons-nous, mes frères.* Le bon évêque, après avoir parlé fort longuement de cet orage, qui avait éclaté sous un beau ciel et qui répandit tout à coup le deuil sur une campagne riante, se livre à des réflexions plus naïves que philosophiques sur l'instabilité des choses humaines, et déclare ensuite qu'il ne dira plus rien de la croisade, alléguant pour motif qu'il n'avait pris la plume que pour faire une histoire agréable, et non pour raconter des malheurs semblables à ceux qu'on trouve dans les tragédies.

Manuel et Conrad se disaient tous les deux successeurs de César et de Constantin ; un esprit de jalousie et de rivalité les animait l'un contre l'autre. Cette animosité réciproque ne fut que trop bien secondée par les antipathies des Grecs et des Teutons. « Tant que » les barbares, dit l'historien grec Cinnam, eurent » des montagnes et des pays difficiles à franchir, ils » se montrèrent modérés et pacifiques; mais, une fois » qu'ils eurent atteint les pays de plaine, ils se mirent » à piller et à dévaster les bourgs et les villages. » Plusieurs scènes violentes signalèrent le passage des Allemands à travers le riche territoire de Philippopolis. L'empereur grec avait proposé à Conrad de prendre une autre route que celle de Constantinople : ce qu'on redoutait le plus, c'était de voir l'armée des Teutons arriver dans la capitale de l'empire. Conrad avait rejeté les prières de Manuel. Celui-ci, feignant d'être touché des désastres des croisés germains aux environs de Sélivrée, s'était empressé d'offrir des secours à l'empereur d'Occident ; il lui demandait de devancer lui-même son armée pour conférer ensemble sur la croisade et sur la paix. Conrad refusa de quit-

ter ses troupes, et arriva le 8 septembre sous les murs de Constantinople. L'armée des Allemands campa près du palais des Blaquernes, dans cette agréable vallée, dit Cinnam, où l'on venait oublier les ennuis de la ville : lieux enchantés, où les fleurs exhalent leurs parfums, où les arbres déploient leurs frais ombrages. L'auteur grec désigne ici la vallée traversée par le Cydaris et qu'on appelle aujourd'hui la Vallée-des-Eaux-Douces, qui sert encore de promenade ou de retraite aux habitants de Stamboul.

Les Grecs et les Allemands nourrissaient toujours des sentiments de défiance. Les uns veillaient dans la ville ou rôdaient autour des murailles, les autres ravageaient la campagne et menaçaient la cité. Manuel et Conrad se virent avec froideur ; le cérémonial de l'entrevue excita de longs débats; à la fin on décida que les deux empereurs monteraient à cheval, et s'approcheraient ainsi l'un de l'autre pour se donner le baiser fraternel. Ce qu'il y eut d'heureux, c'est que la rivalité des deux princes n'éclata point par une guerre ouverte. L'empereur allemand avait pris une attitude moins menaçante : il adressa à Manuel une lettre où les chroniqueurs grecs ont trouvé *quelque chose de faible et de lâche*. Il disait à l'empereur de Byzance qu'il ne fallait juger les choses de la vie que d'après l'intention ; qu'à la vérité les Allemands avaient dévasté le territoire grec, mais qu'on devait attribuer ce désordre à leur indiscipline et non point à la malveillance du chef. « Désormais, lui répondit Manuel avec une lé-
» gèreté moqueuse, nous ne chercherons donc point
» à comprimer les passions et les déréglements im-
» pétueux de la multitude de nos soldats; nous les
» laisserons faire, comme vous nous l'apprenez vous-

» même. » Cinnam a cité deux autres lettres où Manuel raille l'empereur allemand, *incapable de régner sur son armée, sur ce grand troupeau de bétail qui ne pourrait soutenir l'attaque d'un lion*[1].

La jalousie et la haine qui animaient les deux empereurs passèrent facilement dans l'esprit des peuples, les préventions réciproques des Grecs et des Francs, devinrent une guerre déclarée entre la barbarie, armée de toutes ses fureurs, et la perfidie, armée de toutes ses trahisons. Dans la ville de Philippopolis, un saltimbanque, montrant un serpent qu'il portait dans son sein, irrita la superstition grossière des Allemands, et ce spectacle, que la foule ignorante regardait comme un artifice du démon, fut le signal des scènes les plus sanglantes. Dans Andrinople, la mort d'un parent de Conrad, tué dans son lit, avait provoqué l'incendie de la ville et le massacre des habitants. Les Grecs n'entreprirent jamais d'opposer la force à la force, mais, pour se venger des Latins, ils ne négligèrent aucun des moyens suggérés par la haine qui n'osait se montrer. Les Allemands, dans leur marche en deçà et au delà du Bosphore, s'avançaient au milieu des embûches et des piéges semés partout sous leurs pas. Les croisés, lorsqu'ils s'écartaient de l'armée, étaient égorgés par les soldats de Comnène ; on leur fermait les portes des villes ; lorsqu'ils demandaient des vivres, on les forçait de mettre de l'argent dans des paniers qu'on leur descendait du haut des tours, et souvent ils n'obtenaient que d'insultantes railleries.

L'historien grec Nicétas nous apprend lui-même

[1] Cinnam, *Bibliothèque des Croisades*, t. III.

qu'on mêlait de la chaux aux farines qu'on leur fournissait. On avait créé une fausse monnaie qu'on leur donnait lorsqu'ils avaient quelque chose à vendre, et qu'on refusait lorsqu'ils avaient quelque chose à acheter. Enfin, si l'on en croit les accusations des Latins, l'ennemi fut averti de la marche des pèlerins allemands; des guides qu'on leur avait donnés à Constantinople égarèrent l'armée dans les montagnes de la Cappadoce, et la livrèrent, déjà vaincue par les fatigues, la disette et le désespoir, au glaive des infidèles. Les Français, qui vinrent ensuite, se montrèrent moins indisciplinés que les Allemands, et furent mieux traités par les peuples qu'ils trouvèrent sur leur passage. Lorsqu'ils arrivèrent dans la Hongrie, les habitants de cette contrée les reçurent comme des frères. La présence de Louis VII inspirait partout le respect et la joie; sa tente même devint un asile pour des Hongrois poursuivis par les discordes civiles; et ce fut alors qu'il dit ces belles paroles : *La demeure d'un roi est comme une église, ses pieds sont comme un autel*[1]. A chaque ville qu'ils traversaient, les croisés rencontraient des ambassadeurs que l'empereur de Constantinople envoyait au roi de France : ces ambassadeurs se prosternaient devant le roi et lui prodiguaient les louanges les plus exagérées. La fierté française fut plus surprise que touchée d'un pareil hommage. Un jour Godefroy, évêque de Langres, voyant le roi écouter avec impatience les longues flatteries des ambassadeurs grecs, ne put s'empêcher de les interrompre par ces mots : *Frères, ne parlez pas si souvent de la gloire, de la majesté, de la*

[1] Ces belles paroles de Louis VII, qu'on ne retrouve dans aucune histoire de France, sont tirées de la Chronique hongroise de Jean Thuroz. (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, t. II, p. 121.)

sagesse et de la religion du roi; il se connaît et nous le connaissons; dites brièvement et sans détour ce que vous voulez[1].

A l'approche de ceux qu'il faisait ainsi complimenter, Manuel tremblait dans son palais. Les grands de l'empire allèrent, par ses ordres, recevoir aux portes de Constantinople le monarque français, qui, prenant pitié des craintes de l'empereur, devança son armée et se rendit sans escorte au palais impérial. Dans leur première entrevue, ces deux princes se témoignèrent une amitié réciproque, Manuel avec l'affectation des Grecs, Louis avec la simplicité d'un pèlerin et la franchise d'un roi chevalier. « Le roi de France, dit Odon » de Deuil, fut reçu par l'empereur en personne, qui » vint au-devant de lui et l'embrassa. Ces deux prin- » ces étaient à peu près du même âge et avaient pres- » que la même tournure; ils ne différaient que par les » mœurs et les vêtements. Ils prirent place sur deux » trônes égaux, et conversèrent par interprète. Ma- » nuel demanda au roi quelles étaient ses intentions, » ajoutant que, pour lui, il désirait ce que Dieu vou- » lait, et qu'il lui permettait tout pour accomplir son » pèlerinage. — Plut à Dieu qu'il eût dit vrai! à son » maintien, à sa joie, à ses paroles, qui semblaient ex- » primer les plus intimes pensées de son âme, tous » auraient cru que Manuel aimait tendrement le roi : » il n'est pas nécessaire de dire, continue ironique- » ment le chapelain de Louis VII, tout ce qu'il y aurait » eu de vérité dans un tel jugement. »

Constantinople fut, comme à la première croisade, un merveilleux spectacle pour les guerriers de l'Oc-

[1] Odon de Deuil (*Bibliothèque des Croisades*, t. I).

cident. Tout en méprisant le caractère et les mœurs efféminées des Grecs, les Latins ne pouvaient voir sans admiration les beaux édifices et la magnificence de la cité impériale. Le vieil historien de cette expédition a fait de Byzance une peinture vive et animée dont les principaux traits ne peuvent être oubliés dans notre récit :

« Constantinople, dit le chroniqueur, la gloire des Grecs, a la forme d'un triangle. Vers le côté oriental et la mer de Marmara se trouvent l'église de Sainte-Sophie et le palais de Constantin, avec une chapelle remplie de précieuses reliques. La ville est entourée de deux côtés, à l'orient et au nord, par les eaux de la mer. En arrivant dans la ville on a sur la droite le canal de Saint-George, et sur la gauche le golfe ou le canal qui lui sert de port. Au penchant d'une colline s'élève le palais des Blaquernes. Situé sur trois limites, ce palais offre le triple aspect de la mer, de la ville et de la campagne. On admire au dehors son architecture et l'élévation de ses murs ; au dedans, toutes les merveilles du luxe. Vers le côté occidental de la ville est une plaine qui s'étend à perte de vue ; de ce côté, Constantinople est fortifiée par un double mur garni de tours, depuis la Propontide jusqu'au palais, dans un espace de plus de deux milles. Ni cette double muraille ni ces tours ne font la force de la cité : cette force est dans la multitude de ses habitants et dans la longue paix dont elle jouit. Au bas des murs est un espace vide où sont des jardins qui fournissent des légumes abondants. Des canaux souterrains amènent du dehors des eaux douces, car l'eau des citernes est salée et fétide. Dans quelques endroits, la cité est privée de courants d'air ; les riches, couvrant les rues de leurs

édifices, laissent ainsi aux pauvres et aux étrangers les ordures et les ténèbres : là se commettent des vols, des meurtres et autres crimes que l'obscurité favorise. Comme on vit sans justice dans cette ville qui a presque autant de maîtres que de riches et autant de voleurs qu'elle a de pauvres, le scélérat n'y connaît ni la crainte ni la honte. Constantinople, sans sa corruption, pourrait être préférée à tous les lieux du monde, pour la température de son climat, la fertilité de son sol, et le passage facile qu'elle offre à la propagation de la foi. Le canal de Saint-George ressemble à une mer par la salure de ses eaux, l'abondance de ses poissons, et à un fleuve par la facilité qu'on a de le traverser sans danger sept ou huit fois dans un jour.»

Pendant le séjour des croisés français à Constantinople, l'empereur Manuel ne négligeait rien pour obtenir l'affection de Louis VII et de ses barons. Il se plaisait à leur montrer le luxe de sa cour, les merveilles de sa capitale; il visitait le camp des pèlerins, applaudissait à leur entreprise et leur promettait tous les secours nécessaires; c'étaient chaque jour de nouveaux spectacles et de nouvelles protestations d'amitié. Néanmoins une profonde haine subsistait entre les Grecs et les Latins; mille circonstances pouvaient l'accroître et la redoubler, mais rien ne pouvait l'éteindre ni même l'adoucir. Les croisés de France reprochaient à Manuel jusqu'à ses démonstrations d'amitié, qu'ils regardaient comme une trahison. Lorsque l'empereur demanda aux barons qu'ils lui prêtassent foi et hommage et qu'ils remissent entre ses mains les villes grecques qui seraient conquises par leurs armes, on proposa dans le conseil de Louis VII de s'emparer de Constantinople.

« Vous avez entendu, dit l'évêque de Langres, les » Grecs qui vous proposent de reconnaître leur empire » et de vous soumettre à leurs lois : ainsi donc la faiblesse doit commander à la force, la lâcheté à la » bravoure ! Qu'a donc fait cette nation ? qu'ont fait » ses ancêtres pour montrer autant d'orgueil ? Je ne » vous parlerai point des embûches qu'ils ont multipliées sur votre chemin. Nous avons vu les prêtres » de Byzance, mêlant la raillerie à l'outrage, purifier » par le feu les autels où nos prêtres avaient sacrifié. » Ils nous demandent aujourd'hui des serments que » l'honneur désavoue. N'est-il pas temps de nous venger des trahisons et de repousser les injures ? Jusqu'ici les croisés ont eu plus à souffrir de leurs perfides amis que de leurs ennemis déclarés. Depuis » trop longtemps Constantinople est une barrière importune entre nous et nos frères de la Palestine. » Nous devons enfin nous ouvrir le libre chemin de » l'Asie.

» Les Grecs, vous le savez, ont laissé tomber aux » mains des infidèles le sépulcre de Jésus-Christ et » toutes les villes chrétiennes de l'Orient. Constantinople, n'en doutez pas, sera bientôt elle-même la » proie des Turcs et des barbares, et, par sa lâche » faiblesse, elle leur ouvrira un jour les barrières de » l'Occident. Les empereurs de Byzance ne savent ni » défendre leurs provinces ni souffrir qu'on les défende. Ils ont toujours arrêté les généreux efforts des » soldats de la croix : naguère encore, cet empereur » qui se déclare votre appui, a voulu disputer aux » Latins leurs conquêtes et leur ravir la principauté » d'Antioche ; il veut aujourd'hui livrer les armées » chrétiennes aux Sarrasins. Hâtons-nous donc de

» prévenir notre ruine par celle des traîtres; ne lais-
» sons pas derrière nous une ville insolente et jalouse
» qui ne cherche que les moyens de nous détruire, et
» faisons retomber sur elle les maux qu'elle nous pré-
» pare. Si les Grecs accomplissent leurs perfides des-
» seins, c'est à vous que l'Occident redemandera un
» jour ses armées. Puisque la guerre que nous entre-
» prenons est sainte, ne paraît-il pas juste d'employer
» tous les moyens de réussir? La nécessité, la patrie,
» la religion vous ordonnent de faire ce que je vous
» propose. Les aqueducs qui fournissent l'eau à la ville
» sont en notre pouvoir et nous offrent un moyen fa-
» cile de réduire ses habitants. Les soldats de Manuel
» ne pourront supporter l'aspect de nos bataillons.
» Une partie des murailles et des tours de Byzance
» viennent de s'écrouler devant nous, comme par une
» espèce de miracle. Il semble que Dieu lui-même
» nous appelle dans la ville de Constantin, et qu'il
» nous en ouvre les portes comme il ouvrit à nos pères
» celles d'Édesse, d'Antioche et de Jérusalem. »

Quand l'évêque de Langres eut cessé de parler, plusieurs des chevaliers et des barons élevèrent la voix pour lui répondre : Les chrétiens étaient venus en Asie pour expier leurs péchés, et non pour punir les crimes des Grecs. Ils avaient pris les armes pour défendre Jérusalem, et non pour détruire Constantinople. On devait regarder, à la vérité, les Grecs comme des hérétiques, mais non comme des ennemis déclarés; on avait respecté les juifs, les Grecs devaient être respectés de même. Lorsque les guerriers chrétiens avaient pris la croix, Dieu ne leur avait pas remis le glaive de sa justice. En un mot, les barons trouvaient plus de politique que de religion

dans ce qu'ils venaient d'entendre, et ne pouvaient concevoir qu'on pût tenter une entreprise qui n'était point d'accord avec les règles de l'honneur. Ils ne pouvaient croire d'ailleurs aux malheurs qu'on leur annonçait, et se reposaient sur la providence et sur leur valeur pour surmonter les obstacles. Les plus fervents des pèlerins craignaient de voir retarder la marche des croisés, et cette crainte ajoutait encore à leurs scrupules. Enfin la loyauté des chevaliers, la pieuse impatience de visiter les saints lieux, et peut-être aussi les présents et les séductions de Manuel, firent triompher le parti de la modération.

Cependant l'empereur fut alarmé de voir des guerriers pleins de fierté et d'audace délibérer si près de lui sur la conquête de sa capitale. L'hommage que lui firent les barons et les chevaliers ne le rassurait point contre leurs entreprises. Pour hâter leur départ, il fit répandre le bruit que les Allemands avaient remporté de grandes victoires sur les Turcs et qu'ils s'étaient rendus maîtres d'Iconium. Ce moyen réussit à Manuel au delà de ses espérances.

Lorsque les croisés français s'éloignaient de Constantinople, une éclipse de soleil vint frapper leur attention. La multitude vit dans ce phénomène un présage funeste, et crut y trouver l'avertissement de quelque grande calamité ou d'une nouvelle trahison de Manuel. Les craintes des pèlerins ne tardèrent pas à se réaliser. Comme les Français s'avançaient dans la Bithynie, le bruit se répandit que l'armée des Allemands avait péri presque tout entière sur les chemins d'Iconium.

Cette armée, divisée en deux corps, était partie de Nicée dans le mois d'octobre : le premier et le plus considérable, commandé par l'empereur, avait suivi

la route de Godefroy et de ses compagnons ; le second corps, où se trouvait le frère de l'empereur, s'était dirigé vers Laodicée, traversant l'ancien pays de *Cotyléum* (aujourd'hui Coutayé). Les Grecs que Conrad avait pris pour guides lui avaient fait emporter des vivres pour huit jours seulement, promettant qu'en une semaine de marche on arriverait à Iconium. Après la huitième journée, l'armée, au lieu d'approcher du terme de sa route, se trouvait dans un pays inconnu et inhabité, qui n'avait ni source ni rivière, ni bois ni pâturage. Les guides, interrogés, conseillèrent de marcher encore pendant trois jours, jurant par Jésus-Christ et par tous les saints, que les campagnes de la Lycaonie s'offriraient bientôt aux regards des croisés. Sur cette promesse l'armée continue sa marche ; mais, au lieu de la conduire dans la direction d'Iconium, les guides l'entraînèrent vers le nord, où elle ne rencontra que des montagnes arides. Les croisés avaient sans cesse à monter et à descendre des collines et des lieux escarpés ; les hommes, les chevaux et les bêtes de somme périssaient accablés par la faim, la soif et la fatigue. Le quatrième jour, dès le matin, on chercha les guides : ils avaient disparu, et toutes les hauteurs du voisinage étaient couvertes d'une multitude innombrable de Turcs *aboyant comme des chiens et hurlant comme des loups.* Dès lors on délibéra en conseil pour savoir s'il n'était pas plus sage de revenir sur ses pas et de reprendre les chemins par lesquels on venait de passer, que d'avancer encore dans un pays qu'on ne connaissait point, qui n'offrait aucune ressource et dont les avenues étaient défendues par des hordes barbares. Cet avis, qui était comme la loi de la dure nécessité, fut adopté unanimement.

La retraite se fit d'abord en bon ordre. Les Turcs se bornèrent pendant les premiers jours à attaquer ceux qui s'écartaient de l'armée ou qui ne pouvaient la suivre. Quelques chefs, des plus braves, ayant à leur tête Bernard, duc de Carinthie, se dévouèrent aux plus grands périls, pour protéger la marche des faibles ; à la fin, surpris eux-mêmes dans des chemins difficiles, ils succombèrent avec les malheureux pèlerins qu'ils voulaient sauver. Les Turcs redoublèrent alors d'audace : armés à la légère et montés sur des chevaux agiles, ils se portaient tantôt sur les flancs, tantôt sur les derrières de l'armée ; les cavaliers teutons, montés sur des chevaux exténués par la faim, ne pouvaient se porter en avant, et leurs armes étaient bien plus pour eux un fardeau qu'un moyen d'attaque ou de défense. A toute heure du jour et même de la nuit, des milliers d'hommes et de chevaux étaient blessés par les flèches des Turcs, et l'armée se trouvait livrée à la plus horrible confusion ; l'empereur lui-même fut atteint de deux javelots au milieu de ses chevaliers, qui ne pouvaient rien pour le défendre. A mesure qu'on avançait ainsi, le nombre des barbares s'accroissait ; avec eux se multipliaient les fléaux qui désolaient l'armée ; les morts, les blessés et les malades restaient abandonnés sur les chemins. Ceux qui ne pouvaient plus marcher jetaient bas leurs armes et attendaient le trépas des martyrs ; ceux qui avaient encore quelque force cherchaient leur salut dans une fuite précipitée. Alors cette armée impériale, qui avait fait trembler l'Asie, se trouva tout à fait dispersée et comme anéantie. Le second corps des Teutons, conduit par Frédéric de Souabe et par l'évêque de Freisingen, succomba de même : à moitié vaincu par la faim, par la soif, par la

difficulté des chemins, et par les attaques continuelles des Turcs, il alla s'abîmer dans les montagnes voisines de Laodicée.

L'histoire garde le silence sur ce double désastre. Ce n'est que d'après quelques mots d'Odon de Deuil que nous avons pu suivre confusément cette longue et terrible agonie d'une armée qui périt sans avoir combattu et dont on peut à peine savoir si quelque gloire fut mêlée à sa fin. L'empereur Conrad arriva à Nicée avec le petit nombre de ses guerriers qu'avaient épargnés la faim et le glaive des Turcs. Lorsqu'il se rendit au camp de Louis VII, dit Odon de Deuil, les deux monarques s'embrassèrent avec cordialité et se donnèrent des baisers, *tout mouillés des larmes de la compassion;* ils jurèrent d'achever ensemble leur pèlerinage et de ne plus se quitter. Mais Conrad ne tint point sa promesse: il devait se trouver mal à l'aise au milieu des croisés, dont il avait terni la gloire et compromis la cause; il revint à Constantinople, où il fut reçu à bras ouverts, car la défaite des Latins et la ruine d'une armée de l'Occident n'avaient rien qui pût déplaire à la cour de Manuel.

Louis VII poursuivit sa marche, suivant les côtes de la mer. Cette route offrait plus de ressources que les deux autres pour l'approvisionnement d'une armée. Odon de Deuil parle de trois fleuves que traversa l'armée française dans la même journée : nous pensons que ces trois fleuves étaient le *Tartius*, *l'OEsépus* et le *Granique*[1]. Parmi les villes que les soldats de la croix purent voir en côtoyant la Propontide et l'Hellespont, on peut nommer *Cyzique*, *Priapus*, *Lampsaque*, *Abydos*.

[1] Ces trois fleuves se déchargent dans la mer de Marmara (Voyez la *Correspondance d'Orient*, t. II).

Les pèlerins ne connaissaient ni l'histoire ni les noms de ces antiques cités ; sur ces rivages poétiques, ils ne cherchaient que des vivres, et n'en trouvaient pas toujours, car les violences d'une multitude indisciplinée effrayaient les habitants, qui fuyaient à leur approche, emportant avec eux tout ce qu'ils possédaient. En expliquant le récit d'Odon de Deuil d'après la connaissance des lieux, on juge que les croisés ne passèrent point par la plaine de Troie et qu'ils ne traversèrent ni le Simoïs ni le Scamandre[1]. Nous sommes porté à croire que l'armée de Louis VII, parvenue à l'embouchure du Rhodius, prit une route qui existe encore aujourd'hui et qui conduit des Dardanelles à Pergame. Laissant à sa droite le mont Ida, elle arriva à Smyrne, puis à Éphèse, où elle s'arrêta quelques jours pour célébrer les fêtes de Noël.

L'armée traversa le Caïstre et parvint bientôt dans la grande plaine du Méandre. C'est là que les croisés français virent pour la première fois les Turcs : une multitude de barbares s'étaient assemblés en ce lieu pour disputer à l'armée de la croix le passage du fleuve. Ils étaient enhardis par leurs victoires sur les Allemands. Le Méandre avait été grossi par les eaux des pluies ; le passage était difficile et dangereux en présence de l'ennemi. Rien n'arrêta les croisés français, animés par l'exemple de leur roi. On avait fait placer au centre de l'armée les bagages avec la foule des pèlerins sans armes ; en avant, derrière et sur les flancs, était rangée en bataille l'élite des guerriers ; l'armée traversa

[1] Si Louis VII avait continué à suivre les bords de la mer, il lui aurait fallu aller jusqu'au cap Lectos, aujourd'hui le cap Baba, et suivre par des chemins difficiles les nombreuses anfractuosités de la mer jusqu'à Smyrne (Voir la *Correspondance d'Orient*, t. III).

ainsi le fleuve; les Turcs furent partout repoussés et laissèrent au loin la plaine couverte de leurs morts. Ce passage du Méandre était le premier triomphe de la croisade; aussi les pèlerins l'attribuèrent-ils à l'intervention de la puissance divine. Plusieurs d'entre eux avaient vu un cavalier aux armes blanches qui passait le fleuve avec l'armée chrétienne et lui montrait le chemin de la victoire[1].

Les croisés arrivèrent, en deux jours de marche, à Laodicée, ville située sur le Lycus. Là, ils purent entendre parler de la défaite des croisés teutons; on leur montrait, dans le voisinage, les montagnes qui avaient vu périr l'armée conduite par le frère de l'empereur Conrad[2]. Ces souvenirs si récents auraient dû leur servir de leçon et les avertir au moins de se tenir sur leurs gardes; mais ils venaient de triompher des Turcs, et la prudence ne pouvait guère leur faire entendre sa voix le lendemain d'une bataille gagnée.

Les croisés prirent le chemin de Satalie : il leur fallait traverser les chaînes du *Cadmus*, aujourd'hui Baba-Dagh. Le lendemain de leur départ de Laodicée, ils arrivèrent, vers le milieu du jour, au pied d'une montagne qui n'a point de nom sur la carte et qu'Odon de Deuil appelle *montagne exécrable*. La route qu'ils devaient suivre était comme suspendue entre des précipices et d'énormes rochers entassés les uns sur les autres[3]. Toute l'armée s'avançait, divisée en trois corps :

[1] Durant notre dernier séjour à Smyrne, en 1830, M. Poujoulat fit une course intéressante au Méandre sur la route qu'avait suivie Louis VII. Dans son récit, il fixe avec beaucoup de précision le point où l'armée française passa le fleuve (Voyez la *Correspondance d'Orient*, t. III).

[2] Tagenon, qui a décrit l'itinéraire de Barberousse, nous dit que les montagnes voisines de Laodicée avaient été témoins du désastre des Allemands et que l'évêque de Freisingen y avait perdu ses sandales.

[3] A droite, ce sont des blocs énormes en pierres calcaires, qui se dressent

l'avant-garde, l'arrière-garde, et le centre, où se trouvaient les bagages et le peuple des pèlerins. Un des barons, Geoffroy de Rancon, commandait l'avant-garde; il avait ordre de s'arrêter sur la montagne et d'y attendre le reste de l'armée; malheureusement, et c'est ici qu'il faut déplorer l'indiscipline des chefs comme des soldats, il n'obéit point à l'ordre qu'il avait reçu. Après avoir franchi les chemins les plus difficiles, il poursuivit sa route, et alla dresser ses tentes dans une vallée située au revers de la montagne. Le reste de l'armée s'avançait lentement; le centre, avec les bagages, avec la multitude sans armes, pressé dans d'étroits sentiers et marchant sur le bord des abîmes, se trouva tout à coup dans un effroyable désordre: les bêtes de somme tombaient du haut des rocs escarpés, et entraînaient dans leur chute tout ce qu'elles rencontraient; les rochers qui se détachaient de la montagne multipliaient les ravages; le jour baissait, et le gouffre se remplissait de plus en plus des débris de l'armée. Les Turcs, qui n'avaient point cessé de suivre les croisés et d'épier le moment de les attaquer avec avantage, profitent de cette horrible confusion et se jettent tout à coup sur la foule éperdue des pèlerins. Cette multitude sans défense tombe de toutes parts sous le glaive. Des cris, répétés par les échos des monts, vont avertir le roi, qui se trouvait à l'arrière-garde. Louis VII, avec les chevaliers que le péril rassemble autour de lui, accourt au lieu du combat. Après une

comme une longue et haute muraille; à gauche, un immense précipice, au fond duquel on aperçoit des pointes de rocs et des masses détachées de la montagne; entre l'abîme et la muraille escarpée passe le sentier que suivent les caravanes. Ce sentier, tracé sur la pente des rocs, consiste en trous réguliers, creusés par le passage des mules (Lettre LXXVIII de la *Correspondance d'Orient*).

lutte terrible, le centre de l'armée se trouve dégagé de l'attaque des barbares et continue sa marche ; alors le roi et ses chevaliers intrépides restent seuls aux prises avec les Turcs. Dans cette mêlée, Louis VII perdit son escorte *peu nombreuse mais illustre*. A cet endroit de sa narration, le moine de Saint-Denis ne peut retenir ses larmes, et son cœur se brise, lorsqu'il voit *les plus belles fleurs de la France se faner avant d'avoir porté des fruits sous les murs de Damas*. Tous les guerriers qui combattaient avec Louis VII étaient tombés à ses côtés. Resté seul, le roi saisit les branches d'un arbre et s'élance sur le haut d'un rocher; là, il reçoit sur sa cuirasse les flèches lancées de loin contre lui, et de son glaive sanglant il abat les têtes et les mains de ceux qui osent approcher. Son courage et la nuit sombre le sauvèrent. Il monta un cheval abandonné et rejoignit son avant-garde. Son arrivée au camp donna une vive joie à tous ceux qui pleuraient sa mort; mais, comme il était couvert de sang et qu'il revenait seul, on jugea combien cette journée était malheureuse. De grands feux restèrent allumés toute la nuit, pour que les croisés échappés au glaive des Turcs pussent rejoindre l'armée; mais personne ne revint.

Guillaume de Tyr déplore cette sanglate défaite des chrétiens, et sa piété s'étonne que Dieu ait accordé ainsi la victoire aux peuples ennemis de son nom : « Pourquoi donc, ô bon Jésus ! s'écrie-t-il, pourquoi » ce peuple qui vous était si dévoué et qui allait ado- » rer la trace de vos pas à Jérusalem, est-il vaincu et » détruit par ceux qui vous haïssent ? » Tant de malheur et tant de honte devaient retomber sur Geoffroy de Rancon. Dans l'armée on demanda de toutes parts la punition d'une désobéissance, cause de tant de

maux. Mais durant cette journée fatale, tout le monde avait manqué aux lois de la discipline, tout le monde avait fait des fautes; on s'en rapporta à la providence pour les punir.

Une si affreuse calamité devait néanmoins être une leçon. Le grand maître du Temple était venu au-devant du roi de France avec beaucoup de chevaliers; leur troupe était très-disciplinée, et les croisés la prirent pour exemple. Le roi donna le commandement suprême de l'armée à un vieux guerrier nommé Gilbert. Les grands et les petits, le roi lui-même, *maître des lois*, jurèrent d'obéir à ce chef expérimenté et à tous ceux qu'il désignerait pour exécuter ses ordres. Fortifiée ainsi par une discipline sévère, l'armée poursuivit sa marche vers Satalie. Elle fut quatre fois attaquée par les Turcs, et quatre fois elle les repoussa vigoureusement. Les chemins étaient difficiles, on manquait de vivres, mais nul ne se plaignait. Les victoires sur les infidèles, dit Odon de Deuil, étaient pour les croisés français une distraction qui leur faisait oublier les misères du voyage. Comme l'ennemi avait tout ravagé sur le passage des pèlerins, ils tuèrent les chevaux qui ne pouvaient plus marcher, et se nourrirent de leur chair; tous se contentaient de cet aliment, même les riches, *surtout lorsqu'ils pouvaient y joindre de la farine cuite sous la cendre*. Ce n'est qu'après douze journées de marche que les croisés arrivèrent à Satalie.

Satalie, ou Attalie, bâtie à la pointe du golfe de ce nom, était habitée par des Grecs et gouvernée au nom de l'empereur de Constantinople. Les Turcs occupaient les forteresses du voisinage et répandaient la désolation dans toute la contrée. Les habitants de Satalie,

enfermés dans leurs remparts, refusèrent de recevoir l'armée chrétienne. Dès lors cette armée ne put voir de terme à ses souffrances, et la multitude des pèlerins presque nus et manquant de tout, se vit obligée, en présence de l'ennemi, au milieu de la saison la plus rigoureuse, de camper pendant plus d'un mois dans les plaines voisines, chaque jour exposée à périr par la faim, par le froid et par le glaive. A mesure que les croisés perdaient toute espérance de voir finir leurs maux, leur résignation et leur courage les abandonnaient. Louis VII ayant rassemblé un conseil, les seigneurs et les barons lui représentèrent que les soldats de la croix, sans chevaux, sans armes, sans vivres, ne pouvaient plus supporter ni les travaux de la guerre, ni les fatigues du voyage. Il ne nous reste plus, ajoutaient-ils, d'autre ressource que de nous abandonner aux périls de la mer. Le roi ne partageait pas leur avis, et voulait qu'on embarquât seulement la multitude des pèlerins qui embarrassaient la marche de l'armée. « Pour nous, leur disait-il, nous redoublerons de » courage, et nous suivrons la route qu'ont suivie nos » pères, vainqueurs d'Antioche et de Jérusalem. Tant » qu'il me restera quelque chose, je le partagerai avec » mes compagnons; quand je n'aurai plus rien, qui » de vous ne supportera avec moi la pauvreté et la mi» sère? » Les barons, touchés de ce discours, jurèrent de mourir avec leur roi, mais ils ne voulaient point mourir sans gloire. Animés par l'exemple de Louis, ils pouvaient triompher des Turcs, franchir les déserts, braver tous les périls; mais ils étaient sans défense contre la famine et contre la perfidie des Grecs. Ils reprochèrent à Louis VII de n'avoir point suivi les conseils de l'évêque de Langres, d'avoir par-

donné à des ennemis plus cruels que les musulmans, plus dangereux que les tempêtes et les écueils de la mer.

Comme, à la suite de ce conseil, des murmures s'élevaient contre les Grecs dans l'armée chrétienne, le gouverneur de Satalie craignit les effets du désespoir, et vint proposer à Louis VII des vaisseaux pour embarquer tous les croisés. Cette proposition fut acceptée, mais on attendit pendant plus de cinq semaines les vaisseaux promis, et les navires qui arrivèrent ne se trouvèrent ni assez grands ni assez nombreux pour embarquer toute l'armée chrétienne. Les croisés virent alors l'abîme de maux dans lequel ils allaient tomber; telle était leur résignation ou plutôt l'état déplorable de leur armée, qu'ils ne commirent aucune violence envers les Grecs, et ne menacèrent point une ville qui refusait de les secourir.

Une foule de pauvres pèlerins, parmi lesquels on voyait des barons et des chevaliers, se présentèrent devant le roi, et lui parlèrent en ces termes : « Nous n'avons pas de quoi payer notre passage, et » nous ne pouvons pas vous suivre en Syrie; nous » restons ici accablés par la misère et par la ma- » ladie; quand vous nous aurez quittés, nous se- » rons livrés aux plus grands périls, et la rencontre » des Turcs est le moindre des malheurs que nous » ayons à redouter. Rappelez-vous que nous sommes » des Français, que nous sommes des chrétiens; don- » nez-nous des chefs qui puissent nous consoler de » votre absence et nous aider à supporter la fatigue, » la faim, la mort, qui nous attendent loin de vous. » Louis, pour les rassurer, leur adressa les paroles les plus touchantes, et leur fit distribuer des sommes

considérables. Il leur prodigua des secours, dit Odon de Deuil, comme s'il n'eût rien perdu ou qu'il n'eût besoin de rien pour lui-même. Il fit venir le gouverneur de Satalie, et lui donna cinquante marcs d'argent pour soigner les malades qui restaient dans la ville, et pour faire conduire l'armée de terre jusque sur les côtes de Cilicie.

Louis VII donna pour chefs à tous ceux qui ne pouvaient s'embarquer, Thierri, comte de Flandre, et Archambaud de Bourbon. Il monta ensuite sur la flotte qu'on lui avait préparée, avec la reine Éléonore, les principaux seigneurs de sa cour et ce qui restait de sa cavalerie. A l'aspect des croisés qu'il laissait à Satalie, le roi de France ne put retenir ses larmes. Une multitude de pèlerins assemblés sur la rive suivaient des yeux le vaisseau qu'il montait, en faisant des vœux pour son voyage; et, lorsqu'ils l'eurent perdu de vue, ils ne songèrent qu'à leurs propres dangers, et tombèrent dans un morne abattement.

Le lendemain du départ de Louis VII, les pèlerins, qui attendaient l'escorte et les guides qu'on leur avait promis, virent arriver les Turcs, accourus de toutes les contrées voisines. Il se livra plusieurs combats dans lesquels les chrétiens se défendirent vaillamment; mais les infidèles renouvelaient chaque jour leurs attaques. Les croisés, affaiblis par la fatigue et par la faim, accablés par leurs ennemis, demandèrent en vain un asile dans les murs de Satalie. Les Grecs se montrèrent impitoyables. Il ne restait plus aux malheureux pèlerins aucun moyen de salut. L'excès de leur misère, abattant leur courage, les rendit comme insensibles à leur propres périls : ils ne cherchaient plus leurs drapeaux; ils semblaient fuir leurs compa-

gnons; ils ne connaissaient plus, ne suivaient plus leurs chefs. Ces chefs eux-mêmes n'écoutaient plus ni la religion, ni l'humanité, ni l'honneur. Au milieu du plus horrible désordre, Archambaud de Bourbon et le comte de Flandre ne songent qu'à éviter la mort, et se jettent dans un vaisseau, laissant sur la rive une multitude éperdue qui leur tendait des mains suppliantes et remplissait l'air de ses cris déchirants[1].

Deux troupes de pèlerins, l'une de trois mille, l'autre de quatre mille, animées par le désespoir, résolurent de marcher vers la Cilicie. Ils n'avaient point de bateaux pour traverser plusieurs rivières débordées; ils n'avaient point d'armes pour combattre les Turcs; ils périrent presque tous. D'autres qui les suivirent eurent le même sort. Les malades restés dans Satalie périrent aussi sans qu'on pût savoir quelle avait été leur fin. L'histoire n'a conservé qu'avec peine quelques détails de ces effroyables désastres; et c'est ici qu'on doit répéter les expressions des vieilles chroniques : « Dieu » seul connaît le nombre des martyrs dont le sang » coula sous le glaive des Turcs et même sous le fer » des Grecs. »

Plusieurs chrétiens égarés par le désespoir crurent que le Dieu qui les laissait en proie à tant de maux n'était point le Dieu véritable. Trois mille d'entre eux embrassèrent la foi de Mahomet et se réunirent aux musulmans, qui prirent pitié de leur misère. « O pitié » plus cruelle que la perfidie! s'écrie un chroniqueur; » les infidèles, qui donnaient du pain aux chrétiens, » leur enlevèrent leur religion! » Les Grecs de Sa-

[1] Odon de Deuil donne tous ces détails, mais ne pousse pas plus loin son récit.

talie ne jouirent pas longtemps du fruit de leur trahison : ils furent tour à tour dépouillés par les Turcs et par les agents du fisc impérial. L'air, empoisonné par les cadavres de leurs victimes, répandit dans leurs murs le deuil et la mort. Ainsi ce peuple qui s'était montré sans pitié pour le malheur, fut lui-même en proie à toutes sortes de maux. Peu de temps après le départ de Louis VII et le désastre des croisés, Satalie se trouvait presque sans habitants, et ses ruines abandonnées, pour exprimer l'opinion des contemporains, attestèrent dans la suite aux voyageurs et aux pèlerins l'inévitable justice de Dieu.

Lorsque Louis arriva dans la principauté d'Antioche, il avait perdu les trois quarts de son armée ; mais il n'en fut pas accueilli avec moins d'empressement par Raymond de Poitiers. Le peuple et le clergé étaient venus processionnellement à la rencontre du roi. Les Français qui l'accompagnaient oublièrent au milieu des plaisirs les fatigues d'un long voyage et la mort déplorable de leurs compagnons. Antioche avait alors dans ses murs la comtesse de Toulouse, la comtesse de Blois, Sibylle de Flandre, Maurille, comtesse de Roussy, Talcquery, duchesse de Bouillon, et plusieurs autres dames célèbres par leur naissance ou par leur beauté. Les fêtes que leur donna Raymond reçurent surtout leur éclat de la présence d'Éléonore de Guienne. Cette jeune princesse, fille de Guillaume IX et nièce du prince d'Antioche, joignait les dons les plus séduisants de l'esprit aux grâces de la figure ; elle s'était fait admirer à Constantinople, et n'avait point trouvé de rivale à la cour de Manuel. On lui reprochait, avec quelque raison, d'avoir plus de désir de plaire qu'il ne convient à une reine chrétienne. Une piété sincère,

l'envie de faire pénitence, ne la conduisaient point à Jérusalem. Les fatigues, les dangers d'un long pèlerinage, les malheurs des croisés, le souvenir des saints lieux, toujours présents à l'esprit des pèlerins, n'avaient point affaibli son goût trop vif pour les plaisirs et son extrême penchant à la galanterie.

Raymond de Poitiers, au milieu des fêtes données à la reine Éléonore, ne négligeait point les intérêts de sa principauté. Il voulait affaiblir la puissance de Noureddin, le plus redoutable ennemi des colonies chrétiennes, et désirait ardemment que les croisés voulussent l'aider dans cette entreprise : les caresses, les prières, les présents, rien ne fut épargné pour les engager à prolonger leur séjour dans ses États. Le prince d'Antioche s'adressa d'abord au roi de France, et lui proposa, dans le conseil des barons, d'assiéger Alep et d'autres places voisines. Comme les ennemis les plus formidables des chrétiens arrivaient toujours des rives du Tigre et de l'Euphrate, il n'y avait pas de moyen plus sûr de prévenir leurs invasions que de s'emparer des villes qu'ils trouvaient sur leur passage et qui étaient pour eux comme les portes de la Syrie. Que de malheurs avaient affligé les colonies chrétiennes, parce qu'on avait laissé ces villes aux mains des barbares! On n'avait point oublié la captivité de Bohémond, compagnon de Godefroy, celle d'un roi de Jérusalem, la mort de Roger et de tant d'autres princes surpris et vaincus par les Turcomans et par les hordes accourues de la Perse, des bords de la mer Caspienne et du territoire de Mossoul. Pouvait-on oublier la prise d'Édesse, qui venait de remplir d'effroi toute la chrétienté, et les menaces du farouche conquérant de la Mésopotamie,

qui avait juré de s'emparer d'Antioche et de soumettre Jérusalem aux lois de l'islamisme ? Toutes ces raisons et plusieurs autres, que faisait valoir Raymond de Poitiers, ne pouvaient être appréciées par des guerriers arrivés de l'Occident et qui ne connaissaient ni la situation des colonies chrétiennes, ni la puissance de leurs ennemis. Louis VII répondit qu'il avait fait vœu d'aller au saint sépulcre, qu'il avait pris la croix pour accomplir ce vœu, que, depuis son départ de France, il avait éprouvé beaucoup de malheurs et qu'il ne pouvait pas songer à de nouvelles entreprises; il ajoutait qu'après avoir rempli ses religieuses promesses de pèlerin, il écouterait volontiers le prince Raymond et les autres seigneurs de Syrie pour tout ce qui concernerait les avantages de la chrétienté dans ce pays.

Le prince d'Antioche ne se laissa point décourager par cette réponse. Il mit tous ses soins à toucher le cœur de la reine, et résolut de faire servir l'amour à ses desseins. Guillaume de Tyr, qui nous a laissé le portrait de Raymond, nous apprend qu'il était *d'un parler doux et affable, représentant dans son habitude et contenance je ne sais quelle grâce singulière et maintien d'un excellent et magnanime prince.* Il entreprit de persuader à la reine Éléonore de prolonger son séjour dans la principauté d'Antioche. On était alors au commencement du printemps : les bords riants de l'Oronte, les bosquets de Daphné, le beau ciel de la Syrie, devaient sans doute seconder l'éloquence de Raymond. La reine, séduite par les prières de ce prince, subjuguée par les hommages d'une cour voluptueuse et brillante, et, si l'on en croit les historiens, par des plaisirs et des penchants indignes d'elle, sollicita vivement le roi de retarder son

départ pour la ville sainte[1]. Louis VII avait une dévotion austère, un esprit défiant et jaloux : les motifs qui retenaient la reine d'Antioche ne faisaient que l'affermir lui-même dans sa résolution d'aller à Jérusalem. Les instances d'Éléonore lui donnèrent des soupçons, et ces soupçons le rendirent inébranlable. Alors Raymond, trompé dans son attente, fit éclater ses plaintes et ne songea qu'à se venger. Ce prince, dit Guillaume de Tyr, était impétueux dans ses volontés, *et d'une telle colère, que, lorsqu'il était courroucé, il n'y avait en lui ni rime ni raison.* Il fit passer facilement son indignation dans l'âme d'Éléonore. Cette princesse annonça hautement le projet de se séparer de Louis VII et de faire casser son mariage, sous prétexte de parenté. Raymond lui-même jura d'employer la force et la violence pour retenir sa nièce dans ses États. Enfin, le roi de France, outragé comme souverain et comme époux, résolut de précipiter son départ, et fut obligé d'enlever sa propre femme et de la ramener de nuit dans son camp.

La conduite de la reine dut scandaliser les infidèles et les chrétiens de l'Orient. Son exemple pouvait avoir des suites funestes dans une armée où se trouvaient un grand nombre de femmes. Parmi la foule des chevaliers et même des musulmans qui, pendant son séjour à Antioche, attirèrent tour à tour les regards d'Éléonore, on citait un jeune turc qui avait reçu d'elle des présents et pour lequel elle voulut abandonner le roi de France[2]. Dans ces choses-là, remarque

[1] Voyez Guillaume de Tyr, liv. XVI. « Méconnaissant, dit-il, la dignité » royale, la reine oublia ses devoirs de fidélité envers son époux. »

[2] Quelques historiens ont avancé qu'Éléonore de Guienne avait été éprise des charmes de Saladin. Saladin naquit la même année où fut célébré le

ingénieusement Mézeray, on en dit souvent plus qu'il n'y en a; mais quelquefois aussi il y en a plus qu'on n'en dit. Quoi qu'il en soit, Louis VII ne put oublier son déshonneur, et se crut obligé, quelques années après, de répudier Éléonore, qui épousa Henri II et donna le duché de Guienne à l'Angleterre, ce qui fut pour la France une des suites les plus déplorables de cette seconde croisade.

Le roi et les barons de Jérusalem, redoutant le séjour de Louis VII à Antioche, lui envoyèrent des députés pour le conjurer, au nom de Jésus-Christ, de presser sa marche vers la Palestine. Le roi de France se rendit à leurs vœux, et traversa la Syrie et la Phénicie, sans s'arrêter à la cour du comte de Tripoli, qui avait les mêmes projets que Raymond de Poitiers. Son arrivée dans la terre sainte excita le plus vif enthousiasme, et ranima les espérances des chrétiens. Le peuple de Jérusalem, les princes, les prélats, sortirent au-devant de lui, portant dans les mains des branches d'olivier et chantant ces paroles par lesquelles on salua le Sauveur du monde : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* Vers le même temps, l'empereur d'Allemagne, après avoir quitté l'Europe avec une puissante armée, n'étant plus suivi que de quelques-uns de ses barons, était arrivé dans la terre sainte, non point avec la magnificence d'un grand prince, mais avec l'humilité d'un pèlerin. Les deux monarques pleurèrent sur les malheurs qu'ils avaient soufferts, et, réunis dans l'église de la Résurrection, adorèrent ensemble les profonds décrets de la providence.

mariage d'Éléonore : il avait donc à peine dix ans dans le temps de la seconde croisade. Il est à remarquer que l'auteur des *Gestes de Louis VII* ne parle point de la conduite de la reine.

Baudouin III, qui régnait alors à Jérusalem, jeune prince d'une grande espérance, aussi impatient d'accroître sa renommée que d'étendre son royaume, ne négligea rien pour obtenir la confiance des croisés et presser la guerre qu'on devait faire aux musulmans. Une assemblée nombreuse fut convoquée à Ptolémaïs. L'empereur Conrad, le roi de France, le jeune roi de Jérusalem, s'y rendirent accompagnés de leurs barons et de leurs chevaliers. Les chefs des armées chrétiennes et les chefs du clergé délibérèrent ensemble sur la guerre sainte, en présence de la reine Mélisende, de la marquise d'Autriche et de plusieurs dames françaises et allemandes qui avaient suivi les croisés en Asie. Dans cette brillante réunion, les chrétiens s'étonnèrent de ne point apercevoir la reine Éléonore de Guienne, et se rappelèrent avec douleur le séjour d'Antioche. L'absence de Raymond de Poitiers, des comtes d'Édesse et de Tripoli, qui n'avaient point été appelés à cette assemblée, dut aussi faire naître de tristes pensées et présager les malheureux effets de la discorde parmi les chrétiens d'Orient.

Le nom de l'infortuné Joscelin fut à peine prononcé dans le conseil des barons et des princes; on ne parla point de la ville d'Édesse, dont la perte avait fait prendre les armes à l'Occident, ni de la conquête d'Alep, proposée par Raymond d'Antioche. Depuis le commencement du règne de Baudouin, les princes et les seigneurs de la Palestine avaient le projet de porter leurs conquêtes au delà du Liban et de s'emparer de Damas. Comme les chrétiens, lorsqu'ils entraient dans une province ou dans une ville musulmane, se distribuaient entre eux les terres et les maisons des vaincus, le peuple, qui habitait les montagnes stériles de la Judée,

la plupart des guerriers de Jérusalem, le clergé lui-même, semblaient porter tous leurs vœux sur le territoire de Damas, qui offrait aux vainqueurs un riche butin, des habitations riantes et des campagnes couvertes de moissons. Une sage politique pouvait aussi leur inspirer le désir de devancer, pour cette conquête, les Atabeks, et surtout Noureddin, dont elle devait agrandir la puissance. Dans l'assemblée de Ptolémaïs, on résolut de commencer la guerre par le siége de Damas.

Toutes les troupes se rassemblèrent dans la Galilée, au commencement du printemps, et s'avancèrent vers Panéas, commandées par le roi de France, l'empereur d'Allemagne, le roi de Jérusalem, et précédées du patriarche, qui portait la vraie croix. L'armée chrétienne, à laquelle s'étaient réunis les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, traversa, dans les premiers jours de juin, les chaînes de l'Anti-Liban, et vint camper près du bourg de Darie, à l'entrée de la plaine de Damas.

La ville de Damas, appelée aujourd'hui *El-Châm, La Syrie*, parce qu'elle en est la capitale, s'étend dans une plaine au pied de l'Anti-Liban; elle présente une circonférence d'une lieue et demie. C'est une des cités saintes de l'islamisme, et la population musulmane qu'elle renferme est renommée par son fanatisme et par sa haine contre les *giaours*. Les jardins de Damas offrent une étendue de plus de sept lieues, couverte d'arbres de toute espèce. C'est comme une éclatante forêt composée d'orangers, de citronniers, de cèdres, d'abricotiers, de pruniers, de cerisiers, de pêchers, de figuiers, etc., etc. Le fleuve Barradi ou Barrada[1],

[1] Le Barradi ou Barrada prend sa source à dix lieues de Damas, au nord-ouest.



DAMAS.

DAMASCO.

dont les deux principales branches portaient, aux temps antiques, les noms de Pharphar et d'Abana, se subdivise en plusieurs canaux qui abreuvent de leurs flots abondants les jardins et la ville [1]. Ézéchiel vante les vins de Damas, ses nombreux ateliers, la couleur de ses laines. Les étoffes de soie et les toiles de coton, les sucreries et les fruits secs, les selles pour les cavaliers du désert, forment aujourd'hui le principal commerce de Damas; chaque jour des caravanes marchandes partent d'El-Châm pour tous les pays de l'Orient. Plusieurs passages de l'Écriture présentent cette ville comme un séjour de voluptés et de délices. Maintenant encore la cité des Damasquins est comptée parmi les plus riches et les plus charmantes cités des régions orientales. L'intérieur des maisons de Damas a beaucoup d'élégance et d'éclat: ce sont de véritables sanctuaires asiatiques avec des cours plantées d'orangers, de grenadiers ou de jujubiers, avec des fontaines et des jets d'eau. Une légende musulmane raconte que Mahomet, à la vue de Damas, frappé de la beauté de ce lieu, s'arrêta tout à coup, et ne voulut point descendre vers la ville. « Il n'y a qu'un seul paradis destiné à » l'homme, s'écria le prophète arabe; pour ma part, » j'ai résolu de ne pas prendre le mien dans ce monde.»

Damas, une des premières cités qu'ait élevées la main de l'homme, tour à tour occupée par les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains et les empereurs d'Orient, tombée sous la puissance arabe dès les premiers temps de l'hégire, était devenue une principauté musulmane. Au temps de la seconde croisade,

[1] M. Poujoulat a fait sur Damas le travail le plus complet qui existe jusqu'à ce jour (Voyez, dans la *Correspondance d'Orient*, les lettres CXLV, CXLVI, CXLVII, CXLVIII et CXLIX).

cette principauté, attaquée tour à tour par les Francs, les Ortokides, les Atabeks, et presque réduite à sa seule capitale, appartenait à un prince musulman qui n'avait pas moins à se défendre de l'ambition des émirs que de l'invasion des ennemis étrangers. Noureddin, maître d'Alep et de plusieurs autres villes de Syrie, avait déjà plusieurs fois tenté de s'emparer de Damas, et n'abandonnait point l'espoir de la réunir à ses autres conquêtes, lorsque les chrétiens résolurent de l'assiéger.

La ville était défendue par de hautes murailles du côté de l'orient et du midi[1]; vers l'occident et le nord, elle n'avait pour défense que ses épais et vastes jardins, où s'élevaient de toutes parts des palissades, des murs de terre et de petites tours dans lesquelles on pouvait placer des archers. Les chroniqueurs se sont plu à nous peindre la tenue de l'armée chrétienne à son arrivée sous les murs de Damas. « Oh ! s'écrie l'auteur des » *Gestes de Louis VII*, qu'elle était belle à voir cette ar- » mée avec ses nombreuses tentes toutes neuves, avec » ses bannières de couleurs et de formes variées, vol- » tigeant au gré des vents ! Les musulmans, du haut » de leurs remparts, frémirent à cet aspect : leur ter- » reur n'avait rien d'étonnant, car ils savaient qu'ils » avaient à combattre la fleur de la noblesse française. » Les croisés, prêts à commencer le siége, résolurent, dans un conseil, de s'emparer d'abord des jardins. On espérait y trouver de l'eau et des fruits, mais l'entreprise n'était pas sans de grandes difficultés : les

[1] Guillaume de Tyr et l'auteur des *Gestes de Louis VII* sont les seuls historiens latins qui donnent des détails étendus sur le siége de Damas. Le chroniqueur arabe Ibn-Alatir et Déhebi en ont parlé (Voyez la *Biblioth. des Croisades*).

vergers, qui s'étendaient jusqu'au pied de l'Anti-Liban, présentaient comme un grand bois touffu traversé par d'étroits sentiers où deux hommes avaient peine à marcher de front. Les infidèles avaient élevé partout des retranchements où ils pouvaient résister sans péril aux attaques des croisés. Rien ne put cependant ralentir la bravoure et l'ardeur de l'armée chrétienne, qui pénétra de plusieurs côtés dans les jardins. Du haut des tourelles, du milieu des enceintes fermées de murailles, du sein des arbres touffus, partaient des nuées de traits et de javelots. Chaque pas que faisaient les chrétiens dans ces lieux couverts était marqué par un combat opiniâtre. Cependant les infidèles, attaqués sans relâche, furent à la fin forcés d'abandonner leurs positions. Le roi de Jérusalem marchait le premier à la tête de son armée et des chevaliers de Saint-Jean et du Temple; après les chrétiens d'Orient s'avançaient les croisés français, commandés par Louis VII. L'empereur d'Allemagne, qui avait rassemblé les débris de ses troupes, formait le corps de réserve, et devait garantir les assiégeants des surprises de l'ennemi.

Le roi de Jérusalem poursuivait les musulmans avec ardeur; ses soldats se précipitaient avec lui dans les rangs ennemis, et comparaient leur chef à David, qui, au rapport de l'Écriture, avait vaincu un roi de Damas. Les musulmans, combattant toujours, s'étaient réunis sur les bords du Barrada, à l'ouest de la ville, pour en écarter à coups de traits et de pierres les chrétiens, accablés par la chaleur, la soif et la fatigue. En vain les guerriers commandés par Baudouin s'efforcèrent plusieurs fois d'enfoncer l'armée des infidèles: ils trouvèrent toujours une résistance invincible. Ce

fut alors que l'empereur d'Allemagne signala sa bravoure par un fait d'armes digne des héros de la première croisade. Suivi d'un petit nombre des siens, il traverse l'armée française, que la difficulté des lieux empêchait de combattre, et vient prendre place à l'avant-garde des croisés. Rien ne résiste à son attaque impétueuse : tous les ennemis qu'il rencontre tombent sous ses coups, lorsqu'un musulman, d'une taille gigantesque et couvert de ses armes, s'avance au-devant de lui pour le défier. Le prince allemand vole aussitôt à la rencontre du guerrier. A la vue de ce combat singulier, les deux armées immobiles attendaient dans la crainte qu'un des deux champions eût terrassé son adversaire pour recommencer la bataille. Bientôt le guerrier musulman est renversé de son cheval : Conrad, d'un coup d'épée déchargé sur l'épaule de son ennemi, avait partagé son corps en deux parties [1]. Ce prodige de force et de valeur redoubla l'ardeur des chrétiens et jeta l'effroi parmi les infidèles, qui dès lors se préparèrent à chercher leur sûreté dans la ville, et laissèrent les croisés maîtres des bords de la rivière.

Les auteurs orientaux parlent de l'effroi des habitants de Damas après la victoire des chrétiens. Les musulmans [2] couchèrent sur la cendre pendant plusieurs jours ; on exposa au milieu de la grande mosquée le Coran recueilli par Osman ; les femmes, les enfants, se rassemblèrent autour du livre sacré, en invoquant le secours de Mahomet contre leurs ennemis. Déjà les assiégés songeaient à abandonner la ville ; ils

[1] L'auteur des *Gestes de Louis VII* consacre tout un chapitre au récit de ce combat singulier.

[2] Déhebi, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

placèrent dans les rues, vers l'entrée des jardins, de grosses poutres, des chaînes et des amas de pierres, afin d'arrêter la marche des assiégeants et de se donner ainsi le temps de fuir avec leurs richesses et leurs familles par les portes du nord et du midi.

Les chrétiens étaient si persuadés qu'ils allaient se rendre maîtres de Damas, qu'on ne s'occupa plus, parmi les chefs, que de savoir à qui serait donnée la souveraineté de la ville. La plupart des barons et des seigneurs qui se trouvaient dans l'armée chrétienne implorèrent la faveur du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, et négligèrent tout à coup le siége de la place pour en briguer la possession. Thierri d'Alsace, comte de Flandre, venu deux fois dans la Palestine avant la croisade et qui avait abandonné à sa famille toutes ses possessions en Europe, sollicita la principauté de Damas plus vivement que tous les autres, et l'emporta sur ses concurrents et ses rivaux. Cette préférence fit naître la jalousie et porta le découragement dans l'armée. Tant que la ville qu'on allait conquérir était promise à leur ambition, les chefs se montrèrent pleins de zèle et d'ardeur; mais, lorsqu'ils furent sans espérance, les uns restèrent dans l'inaction, les autres ne regardèrent plus la gloire des chrétiens comme leur propre cause, et cherchèrent à faire échouer une entreprise dont ils ne devaient tirer aucun avantage.

Les chefs des assiégés profitèrent de cette disposition des esprits pour ouvrir des négociations avec les croisés. Leurs menaces, leurs promesses, leurs présents, achevèrent de détruire ce qui restait de zèle et d'enthousiasme parmi les chrétiens. Ils s'adressaient surtout aux barons de Syrie, et les exhortaient à se défier des guerriers venus, disaient-ils, de l'Occident

pour s'emparer des villes chrétiennes de l'Asie. Ils les menaçaient de livrer Damas au sultan de Mossoul, ou bien au nouveau maître de l'Orient, Noureddin, auquel rien ne pouvait résister et qui s'emparerait bientôt du royaume de Jérusalem. Les barons de Syrie, soit qu'ils fussent entraînés par ces discours, soit qu'au fond de l'âme ils craignissent les entreprises des Francs qui étaient venus les secourir, ne s'occupèrent plus que de ralentir les opérations d'un siége qu'ils avaient eux-mêmes désiré avec ardeur. Abusant de la confiance des croisés, ils proposèrent un avis qu'on adopta trop légèrement et qui acheva de ruiner toutes les espérances qu'on avait fondées sur cette croisade.

Dans une réunion, les barons de Syrie conseillèrent de changer l'attaque de la place : le voisinage des jardins et de la rivière, disaient-ils, empêchait qu'on ne plaçât les machines de guerre d'une manière avantageuse. L'armée chrétienne, dans la position qu'elle occupait, pouvait être surprise et courait le danger d'être enfermée par l'ennemi sans pouvoir se défendre : il paraissait plus sûr et plus facile de livrer un assaut à la ville du côté du midi et de l'orient[1].

La plupart des chefs avaient plus de valeur que de prudence : la confiance que leur inspirait la victoire leur faisait croire tout possible ; d'ailleurs ils ne pouvaient se défier des chrétiens d'Orient, qui étaient leurs frères et pour lesquels ils avaient pris les armes. La crainte de voir traîner le siége en longueur fit adopter l'avis des barons de Syrie. Après avoir changé son point d'attaque, l'armée chrétienne, au lieu de trouver un accès facile dans la place, ne vit devant elle

[1] Voyez toujours l'auteur des *Gestes de Louis VII*, *Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 212.

qui jeta plus d'éclat et dura plus longtemps que celui de Jérusalem [1].

On se rappelle qu'avant cette croisade, les musulmans des côtes d'Afrique avaient fait une invasion en Sicile et qu'ils s'y étaient rendus maîtres de Syracuse. Ils furent bientôt obligés d'abandonner leur conquête; Roger, après les avoir mis en fuite, arma une flotte et les poursuivit jusque dans leur propre pays. Les Siciliens surprirent la ville de Tripoli d'Afrique, et revinrent dans leurs foyers, chargés de dépouilles. Dans le temps même où les croisés allemands et français arrivaient en Syrie, Roger entreprit une nouvelle guerre contre les Africains; et, tandis que Louis VII et Conrad assiégeaient Damas, les guerriers de Sicile s'emparaient de Mahadyah [2], dont une horrible famine leur avait ouvert les portes. Ces expéditions sur les côtes d'Afrique se renouvelèrent souvent pendant les croisades; quoiqu'elles n'aient jamais eu des résultats remarquables, elles peuvent du moins nous servir à expliquer les motifs de la dernière croisade de saint Louis.

On peut juger par ces entreprises, dirigées à la fois contre les peuples du Nord, contre ceux de l'Orient et du Midi, que l'esprit des guerres saintes commençait à prendre un caractère nouveau. On ne se battait

[1] Arnoul, prédicateur flamand, à la publication de la seconde croisade exhorta les peuples de la France et de l'Allemagne à s'enrôler dans cette pieuse milice; il suivit les croisés qui firent le siége de Lisbonne et qui étaient commandés par Arnoul, comte d'Arschot. Arnoul envoya la relation de ce siége à Milon, évêque de Thérouenne, dans une lettre publiée par dom Martenne, au premier tome de sa grande Collection. La relation d'Arnoul, témoin oculaire, est différente de celle de Robert Dumont, adoptée par Fleury. L'historien de Portugal, Manoel de Faria y Souza, parle aussi de cette expédition des croisés.

[2] Historiens arabes, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

devait un jour porter des coups si funestes aux chrétiens et se rendre maître de Jérusalem. Le fils aîné d'Ayoub ayant été tué dans une sortie, les habitants de Damas lui élevèrent un tombeau de marbre, qu'on voyait encore plusieurs siècles après sous les remparts de la ville.

Un vieux prêtre musulman, qui avait passé plus de quarante ans dans une caverne du voisinage, fut obligé de quitter sa retraite et de chercher un refuge dans les murs qu'assiégeaient les chrétiens. Il regrettait sa solitude, troublée par le bruit de la guerre, et brûlait de cueillir la palme du martyre. Malgré les représentations de ses disciples, il s'avança sans armes au-devant des croisés, trouva sur le champ de bataille la mort qu'il désirait, et fut honoré comme un saint par le peuple de Damas[1].

Si l'on en croit les historiens arabes, les ecclésiastiques ne négligèrent aucun moyen de ranimer l'enthousiasme des soldats du Christ. Dans un combat livré près de la ville, on vit s'avancer entre les deux armées un prêtre en cheveux blancs, monté sur une mule et portant une croix à la main; il exhortait les chrétiens à redoubler de bravoure et d'ardeur, et leur promettait, au nom de Jésus-Christ, la conquête de Damas. Les musulmans dirigeaient tous leurs traits contre lui; les croisés se pressaient à ses côtés pour le défendre. Le combat fut vif et sanglant; le prêtre tomba enfin percé de coups sur des monceaux de morts, et les chrétiens abandonnèrent le champ de bataille.

[1] Auteurs arabes, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV. M. Wilken, qui, dans le troisième volume de son *Histoire des Croisades*, p. 25, a cité le passage arabe, n'en a pas rendu le véritable sens, ainsi que les paroles du vieux prêtre à un de ses compagnons qui se fit tuer avec lui.

La plupart des auteurs arabes et des chroniqueurs latins racontent le siége de Damas avec des circonstances différentes; néanmoins tous s'accordent à dire que la retraite fut l'ouvrage de la trahison. Un chroniqueur, témoin oculaire [1], assure que les chefs de Damas envoyèrent secrètement des émissaires aux barons syriens, leur promettant de grands trésors s'ils voulaient seulement persuader au roi de France d'abandonner le lieu où l'armée était campée. « Ces barons, dont l'histoire n'a pas voulu prononcer les noms, dit le chroniqueur, pour épargner à leurs descendants la honte d'un tel souvenir, conseillèrent à Louis de passer de l'autre côté de Damas. O douleur ! on suivit leur avis. » Suivant un historien oriental, le roi de Jérusalem reçut des habitants de Damas des sommes considérables, mais il fut trompé par les assiégés, qui lui donnèrent des pièces de plomb revêtues d'une feuille d'or.

Quelques chroniqueurs latins accusent en cette occasion l'avidité des templiers; d'autres laissent tomber leurs soupçons sur Raymond, prince d'Antioche, qui brûlait de se venger du roi de France. Guillaume de Tyr, déplorant la retraite des croisés, expose avec impartialité les jugements divers qu'on avait portés sur cet événement : les uns l'attribuaient à l'esprit de jalousie et de rivalité qui animait les chefs de l'armée chrétienne; les autres pensaient que plusieurs des princes et des barons s'étaient laissé corrompre, et que Dieu, pour les punir, changea en un vil métal l'argent qu'ils avaient reçu pour trahir la cause des chrétiens. Après avoir rapporté ainsi les différentes assertions des contemporains, le grave historien du royaume de Jé-

[1] L'auteur des *Gestes de Louis VII*.

rusalem avoue qu'il n'a pu néanmoins découvrir la vérité, et termine son récit en invoquant la justice de Dieu contre les auteurs inconnus d'un si grand crime. Une observation qu'il n'est pas inutile de faire ici et qui s'applique à beaucoup d'événements de cette histoire, c'est que, dans les circonstances malheureuses, les chroniques sont presque toujours l'expression des sentiments de la multitude : or la multitude est toujours portée à croire que l'on est trahi lorsqu'on est vaincu. Il est probable que les chefs de la croisade eurent, pour abandonner leur entreprise, d'autres motifs que ceux que leur prêtent les chroniques ; car, s'il était vrai de dire que les princes chrétiens cédèrent à des conseils dont il leur était si facile de reconnaître la perfidie et que, par suite de ces conseils, ils furent conduits à prendre une résolution désespérée, on devrait moins s'étonner encore de la trahison dont ils furent le jouet et les victimes, que de leur crédule simplicité.

Après une tentative aussi malheureuse, on devait désespérer du succès de cette guerre : on proposa dans le conseil des chefs le siége d'Ascalon ; mais les esprits étaient aigris, les courages abattus. L'empereur d'Allemagne ne songea plus qu'à retourner en Europe, où le pape, pour le consoler de ses revers, lui donna le titre de *défenseur de l'Eglise romaine*[1]. Le roi de France resta près d'une année en Palestine ; mais il n'y montra plus que la dévotion d'un pèlerin. Depuis cette époque, dit Guillaume de Tyr, les États chrétiens en Asie marchèrent vers une rapide décadence. Les musulmans apprirent à ne plus redouter les princes d'Oc-

[1] La lettre du pape a été rapportée par Baronius, *ad ann.* 1149.

cident, et ceux-là même qui auparavant osaient à peine se défendre contre les Francs, n'hésitèrent plus à leur déclarer la guerre. Les croisés, de retour en Europe, exagéraient la perfidie des Grecs, les forces des musulmans, la trahison des chrétiens de Syrie; leurs discours portèrent le découragement ou l'indifférence dans tous les pays où les colonies chrétiennes d'Orient avaient jusqu'alors trouvé des défenseurs.

Un grand nombre d'écrivains contemporains ont raconté la première croisade. La seconde n'a eu que trois historiens; et, par une singularité digne de remarque, comme s'ils avaient craint de révéler au monde les revers des soldats chrétiens, tous les trois interrompent leur récit au milieu des événements, et parlent à peine de la fin d'une expédition dont ils ont décrit longuement les préparatifs. Leur silence peut servir du moins à nous faire connaître l'opinion qu'on avait alors de la croisade.

Dans cette guerre, aucun genre de gloire ne racheta les revers des chrétiens. Les chefs commirent les mêmes fautes que Godefroy et ses compagnons : ils négligèrent, comme ceux qui les avaient devancés, de fonder une colonie dans l'Asie Mineure et de s'emparer des villes qui pouvaient protéger la marche des pèlerins vers la Syrie. On admire la patience avec laquelle ils supportèrent les outrages et les perfidies des Grecs; mais cette modération, plus religieuse que politique, les conduisit à leur perte. On doit ajouter qu'ils méprisèrent trop les Turcs et ne s'occupèrent pas assez des moyens de les combattre. Comme dans la première guerre sainte, les chrétiens traînaient à leur suite un grand nombre d'enfants, de femmes, de vieillards, qui ne pouvaient rien pour la victoire, et qui presque tou-

jours augmentaient le trouble et le désespoir après une défaite. Au milieu de cette multitude, la discipline ne pouvait s'établir; les chefs d'ailleurs ne firent aucune tentative pour prévenir les effets de la licence.

Geoffroy de Rancon, dont l'imprudence fit périr la moitié de l'armée française et mit le roi de France dans le plus grand péril, n'eut d'autre punition que son repentir, et crut avoir expié sa faute en se prosternant avec ses compagnons sur le tombeau de Jésus-Christ. Ce qui nuisit encore à la discipline, ce fut le désordre des mœurs, désordre qui vint surtout de ce qu'un grand nombre de femmes avaient pris les armes et se mêlaient dans les rangs des soldats. On vit dans cette croisade une troupe d'amazones commandées par un général dont on admirait plus la parure que le courage, et que ses bottes dorées faisaient appeler *la dame aux jambes d'or* [1].

Une autre cause de la dissolution des mœurs fut l'extrême facilité avec laquelle on reçut parmi les croisés les hommes les plus corrompus, et même les malfaiteurs. Saint Bernard, qui regardait la croisade comme le chemin du ciel, y appelait les plus grands pécheurs, et se réjouissait de les voir entrer ainsi dans la voie du salut. Le concile de Reims, dont l'abbé de Clairvaux était l'oracle, arrêta que les incendiaires feraient, pendant un an, le service de Dieu à Jérusalem ou en Espagne. L'ardent prédicateur de la guerre sainte ne songeait pas que les grands pécheurs enrôlés sous les bannières de la croix allaient être exposés à de nouvelles tentations, et que dans un long

[1] Cinnam, *Bibliothèque des Croisades*, t. III.

voyage il leur serait plus facile de pervertir leurs compagnons que de changer de conduite. Les désordres furent malheureusement tolérés par les chefs, qui croyaient le ciel toujours plein d'indulgence pour les croisés et ne voulurent pas se montrer plus sévères que lui.

Toutefois l'armée chrétienne, à côté des mœurs les plus scandaleuses, offrait les exemples d'une piété austère. Au milieu des dangers de la guerre et des fatigues d'un long pèlerinage, le roi de France remplit exactement les pratiques les plus minutieuses de la religion [1]. On a pu voir dans ce récit que Louis VII montra plus d'une fois un touchant dévouement au peuple venu de France avec lui. La plupart des chefs le prenaient pour modèle. On faisait dans les camps plus de processions que d'évolutions militaires, et les guerriers avaient moins de confiance dans leurs armes que dans leurs prières. En général, on n'employa pas assez les moyens de la prudence humaine, et l'on se reposa un peu trop sur la providence, qui ne protége point ceux qui s'écartent des voies de la raison et de la sagesse.

La première croisade eut deux caractères distincts : la piété et l'héroïsme. La seconde n'eut guère pour mobile qu'une piété qui tenait plus de la dévotion des cloîtres que de l'enthousiasme. On reconnaît aisément dans cette guerre l'influence des moines, qui l'avaient prêchée et qui se mêlaient alors de toutes les affaires. Le roi de France ne montra dans ses malheurs que la résignation d'un martyr, et sur le champ de bataille n'eut que le courage et l'ardeur d'un soldat. L'empe-

[1] Odon de Deuil.

reur d'Allemagne ne se conduisit pas avec plus d'habileté ; il perdit tout par une folle présomption et pour avoir cru qu'il pouvait vaincre les Turcs sans le secours des Français. L'un et l'autre avaient des vues peu étendues, et manquaient de cette énergie qui produit les grandes actions. Dans l'expédition qu'ils dirigeaient, rien ne s'éleva au-dessus d'eux, et tout prit la mesure de leur caractère. Odon de Deuil attribue les malheurs des Allemands à leur intempérance : *ebrii semper*. Conrad accorda trop de confiance aux promesses de Manuel, qui fit avertir les Turcs et donna aux Latins des guides chargés de les tromper. Prince médiocre, Conrad s'est révélé tout entier dans une lettre qu'il écrivait à l'abbé de Corvey : « J'ai fait dans la » terre sainte, disait l'empereur allemand, ce que » Dieu a voulu et ce que les princes du pays m'ont » permis de faire. » Cette seconde croisade ne développa point d'héroïques passions et des qualités chevaleresques ; les camps n'admirèrent point de grands capitaines, et l'époque que nous venons de décrire ne vit paraître que deux hommes de génie : celui qui avait soulevé l'Occident par son éloquence, et le sage ministre de Louis, qui devait réparer pour la France les malheurs de la croisade.

[1147.] Toutes les forces de l'Europe ne furent pas dirigées contre l'Asie. Plusieurs prédicateurs, autorisés par le saint-siége, avaient exhorté les habitants de la Saxe et du Danemarck à prendre les armes contre quelques peuples de la Baltique, plongés encore dans les ténèbres du paganisme. Cette expédition avait pour chefs Henri de Saxe, plusieurs autres princes, un grand nombre d'évêques et d'archevêques. Une armée composée de cent cinquante mille croisés attaqua la

nation barbare et sauvage des Slaves[1], qui ravageaient les côtes de la mer et le pays des chrétiens. Les guerriers portaient sur leur poitrine une croix rouge, au-dessous de laquelle était une figure ronde, image et symbole de la terre, qui devait être soumise aux lois de Jésus-Christ. Les prédicateurs de l'Évangile les accompagnaient dans leur marche, et les exhortaient à reculer par leurs exploits les limites de l'Europe chrétienne. Les croisés livrèrent aux flammes plusieurs temples d'idoles et détruisirent la ville de Mahclon, où les prêtres du paganisme avaient coutume de se rassembler. Dans cette guerre sainte, les Saxons traitèrent un peuple païen comme Charlemagne avait traité leurs pères; mais ils ne purent subjuguer les Slaves. Après une lutte de trois ans, les croisés de la Saxe et du Danemarck se lassèrent de poursuivre un ennemi défendu par la mer et surtout par son désespoir. Ils firent des propositions de paix; les Slaves, de leur côté, promirent de se convertir au christianisme et de respecter les villes et les pays qu'habitaient les chrétiens[2], mais ils ne faisaient ces promesses que pour désarmer leurs ennemis. Dès que la paix fut rétablie, ils retournèrent à leurs idoles et recommencèrent leurs brigandages.

D'autres croisés, sur lesquels la chrétienté n'avait

[1] M. Wilken a traité cette croisade contre les peuples du Nord avec beaucoup d'étendue, parce qu'elle offre un intérêt particulier par rapport à l'histoire des nations germaniques (Voyez *Geschichte der Kreuzzüge*, lib. IV). Elle est indiquée par Otton de Freisingen; Saxon le Grammairien donne de plus amples détails dans son livre XIII. On peut consulter aussi l'Histoire latine d'Allemagne par Krauntz. L'histoire de Danemarck de Mallet ne dit pas un mot de cette guerre.

[2] La chronique des Slaves a été analysée, *Bibliothèque des Croisades*, tom. I.

point les yeux, firent une guerre plus heureuse sur les bords du Tage. Depuis plusieurs siècles l'Espagne était envahie par les Sarrasins; deux peuples rivaux s'y disputaient l'empire, et combattaient pour le territoire au nom de Mahomet et de Jésus-Christ. Les Maures, souvent vaincus par le Cid et par ses compagnons, avaient été chassés de plusieurs provinces, et, lorsque la seconde croisade partit pour l'Orient, les Espagnols assiégeaient la ville de Lisbonne. L'armée chrétienne, peu nombreuse, attendait des renforts, quand elle vit arriver dans l'embouchure du Tage une flotte qui transportait en Orient un corps de croisés français. Alphonse, prince de la maison des ducs de Bourgogne et petit-fils du roi Robert, commandait le siége. Il se rendit auprès des guerriers que le ciel semblait envoyer à son secours, et leur promit la conquête d'un royaume florissant. Il les exhorta à venir combattre ces mêmes musulmans, qu'ils allaient chercher en Asie à travers les périls de la mer. « Le Dieu qui les envoyait » devait bénir leurs armes; un glorieux salaire et de » riches possessions allaient récompenser leur va- » leur. » Il n'en fallait pas davantage pour persuader ces hommes qui avaient fait vœu de combattre les infidèles et qui cherchaient des aventures guerrières. Ils abandonnent leurs vaisseaux et se réunissent aux assiégeants. Les Maures leur opposèrent une vive résistance; mais, au bout de quatre mois, Lisbonne fut prise d'assaut et la garnison passée au fil de l'épée. On attaqua ensuite plusieurs autres villes, qui furent enlevées aux Sarrasins; le Portugal resta soumis à Alphonse, qui prit alors le titre de roi. Au milieu de ces conquêtes, les croisés oublièrent l'Orient; et, sans courir beaucoup de dangers, ils fondèrent un royaume

qui jeta plus d'éclat et dura plus longtemps que celui de Jérusalem [1].

On se rappelle qu'avant cette croisade, les musulmans des côtes d'Afrique avaient fait une invasion en Sicile et qu'ils s'y étaient rendus maîtres de Syracuse. Ils furent bientôt obligés d'abandonner leur conquête; Roger, après les avoir mis en fuite, arma une flotte et les poursuivit jusque dans leur propre pays. Les Siciliens surprirent la ville de Tripoli d'Afrique, et revinrent dans leurs foyers, chargés de dépouilles. Dans le temps même où les croisés allemands et français arrivaient en Syrie, Roger entreprit une nouvelle guerre contre les Africains; et, tandis que Louis VII et Conrad assiégeaient Damas, les guerriers de Sicile s'emparaient de Mahadyah [2], dont une horrible famine leur avait ouvert les portes. Ces expéditions sur les côtes d'Afrique se renouvelèrent souvent pendant les croisades ; quoiqu'elles n'aient jamais eu des résultats remarquables, elles peuvent du moins nous servir à expliquer les motifs de la dernière croisade de saint Louis.

On peut juger par ces entreprises, dirigées à la fois contre les peuples du Nord, contre ceux de l'Orient et du Midi, que l'esprit des guerres saintes commençait à prendre un caractère nouveau. On ne se battait

[1] Arnoul, prédicateur flamand, à la publication de la seconde croisade exhorta les peuples de la France et de l'Allemagne à s'enrôler dans cette pieuse milice; il suivit les croisés qui firent le siége de Lisbonne et qui étaient commandés par Arnoul, comte d'Arschot. Arnoul envoya la relation de ce siége à Milon, évêque de Thérouenne, dans une lettre publiée par dom Martenne, au premier tome de sa grande Collection. La relation d'Arnoul, témoin oculaire, est différente de celle de Robert Dumont, adoptée par Fleury. L'historien de Portugal, Manoel de Faria y Souza, parle aussi de cette expédition des croisés.

[2] Historiens arabes, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

plus seulement pour la possession d'un sépulcre; mais on prenait les armes pour défendre la religion partout où elle était attaquée, pour la faire triompher chez tous les peuples qui repoussaient ses lois, ses bienfaits, et presque toujours des vues mercantiles ou des projets de conquête se mêlaient à l'idée de ces pieuses entreprises. La diversité des intérêts qui faisaient agir les croisés divisa leurs forces, affaiblit leur enthousiasme et dut nuire au succès de la guerre.

Cependant la France, troublée par les complots de quelques seigneurs ambitieux, ne portait plus ses regards vers la Palestine que pour demander le retour d'un monarque dont la présence devait réparer ses malheurs. Depuis longtemps Suger, qui ne pouvait plus supporter le poids de l'autorité royale, rappelait son maître par ses lettres pleines de tendresse et de dévouement[1]. Leur entrevue, spectacle touchant pour les Français, alarma la cour, qui chercha à faire naître des soupçons sur la fidélité du ministre. L'ordre maintenu dans le royaume, les factions domptées par une administration ferme et prudente, les bénédictions du peuple et de l'Église, furent la réponse de Suger. Le roi loua son zèle, et lui donna le titre de *Père de la patrie*. L'abbé Suger avait alors un grand avantage : il était le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade. De toutes parts on vantait sa sage prévoyance, et toutes les plaintes se dirigeaient contre saint Bernard. La présence de Louis n'avait point changé les sentiments des peuples, et la douleur publique, loin de céder au temps, devenait chaque jour plus grave et plus profonde. Le royaume n'avait point de famille qui

[1] *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

ne fût en deuil ; on n'avait jamais autant vu de veuves et d'orphelins. La gloire du martyre, promise à ceux dont on regrettait la perte, ne pouvait essuyer les larmes de la France.

Il est curieux de voir les chroniqueurs expliquer, chacun à sa manière, le malheur de la croisade, ou se consoler des désastres en y découvrant un côté utile et salutaire. Le pieux Geoffroy[1] pense que le pèlerinage n'a pas réussi parce qu'en partant on avait enlevé les trésors des églises et imposé durement le peuple. Othon de Freisingen soutient que la croisade a été bonne pour ceux à qui elle a procuré le royaume de Dieu. Beaucoup de pèlerins avaient dit, en expirant, qu'ils aimaient mieux mourir que de retourner en Europe pour y pécher encore. Les âmes des croisés au sortir de la vie s'en allaient grossir la milice des anges, selon l'expression d'un contemporain. Mais ces explications ne contentaient pas tous les esprits.

On accusait l'abbé de Clairvaux d'avoir envoyé les chrétiens mourir en Orient, comme si l'Europe avait manqué de sépulcres. Les partisans de saint Bernard, qui avaient vu sa mission attestée par des miracles, ne savaient que répondre et restaient dans la stupeur. « Dieu, dans ces derniers temps, disaient-ils entre » eux, n'avait épargné ni son peuple ni son nom : les » enfants de l'Église avaient été livrés à la mort dans » le désert, ou moissonnés par le glaive, ou dévorés » par la faim ; le mépris du Seigneur s'était répandu » jusque sur les princes ; Dieu les avait laissés s'égarer dans des routes inconnues, et toutes sortes de » peines et d'afflictions avaient été semées dans leur » carrière. » Tant de malheurs arrivés dans une guerre

[1] *Apud Labbe*, t. II.

sainte, dans une guerre entreprise au nom de Dieu, confondaient la raison des chrétiens qui avaient le plus applaudi à la croisade, et saint Bernard lui-même s'étonnait que Dieu eût voulu juger l'univers avant le temps et sans se ressouvenir de sa miséricorde. « Quelle honte pour nous, disait-il dans une apologie » adressée au pape, pour nous qui sommes allés partout » annoncer la paix et le bonheur ! Nous sommes-nous » donc conduits témérairement? nos courses ont-elles » été faites par fantaisie? n'avons-nous pas suivi les » ordres du chef de l'Église et ceux de Dieu? pour- » quoi Dieu n'a-t-il pas regardé nos jeûnes? pourquoi » a-t-il paru ignorer nos humiliations? avec quelle pa- » tience entend-il ajourd'hui les voix sacriléges et » les blasphèmes des peuples d'Arabie qui l'accusent » d'avoir conduit les siens dans le désert pour les faire » périr? Tout le monde sait, ajoutait-il, que les juge- » ments du Seigneur sont véritables; mais celui-ci est » un si profond abîme, qu'on peut appeler heureux » celui qui n'en est pas scandalisé. » Saint Bernard était si persuadé que la malheureuse issue de la croisade devait être pour les méchants un motif d'insulter à la Divinité, qu'il s'applaudissait de voir tomber sur lui les malédictions des hommes et d'être comme le bouclier du Dieu vivant.

Dans son apologie, il attribua les mauvais succès de la guerre sainte aux désordres et aux crimes des chrétiens; il compara les croisés aux Hébreux, à qui Moïse avait promis, au nom du ciel, une terre de bénédiction, et qui périrent tous pendant le voyage, parce qu'ils avaient fait mille choses contre Dieu. On aurait pu répondre à saint Bernard qu'il était facile de prévoir les excès et les désordres d'une multitude indisciplinée,

dans laquelle, comme nous l'avons vu, on avait admis des hommes pervers, des femmes de mauvaise vie, et même des voleurs et des brigands. Au reste, les raisons que donnait saint Bernard étaient appuyées sur les croyances du temps, et ne laissaient pas de produire quelque impression sur les esprits. Dans la persuasion où l'on était qu'une guerre contre les musulmans ne pourrait qu'être agréable à la Divinité, lorsque cette guerre entraînait après elle de grands malheurs, la dévotion des fidèles croyait devoir justifier la providence, et, pour la justifier, rien ne paraissait plus simple que d'accuser les croisés. C'est ainsi que chaque siècle a des pensées et des opinions dominantes d'après lesquelles les hommes se laissent facilement persuader; et, quand ces opinions viennent à être remplacées par d'autres, les raisonnements dont elles étaient la force et l'appui ne persuadent plus personne et ne servent qu'à montrer les faiblesses de l'esprit humain.

Au reste, on déplorait les maux présents; mais l'avenir en préparait de plus grands encore que personne ne prévoyait. S'il est vrai que le divorce d'Éléonore fut une des suites de la croisade, on peut le compter parmi les plus grands malheurs qui résultèrent pour la France de cette expédition. Par ce divorce, la France perdit alors l'Aquitaine; et plus tard la puissance anglaise en deçà de la mer s'accrut tellement, qu'on vit la royale postérité de Louis VII presque réduite à chercher un asile sur des terres étrangères, tandis que les descendants d'Éléonore et de Henri II se faisaient couronner rois de France et d'Angleterre dans l'église Notre-Dame de Paris.

La flatterie entreprit de consoler Louis le Jeune des

revers qu'il avait éprouvés en Asie, et le représenta dans plusieurs médailles comme le vainqueur de l'Orient[1]. Il était parti de la Palestine avec le projet d'y retourner ; et, dans son passage à Rome, il avait promis au pape de se mettre à la tête d'une nouvelle croisade.

Jamais les colonies chrétiennes n'avaient eu plus besoin d'être secourues : depuis que les Français avaient quitté la Palestine, chaque jour on apprenait de nouveaux malheurs arrivés aux chrétiens établis en Syrie. Peu de temps après le siége de Damas, Raymond perdit la vie dans une bataille livrée entre Apamée et Rugia, et sa tête, envoyée au calife de Bagdad, montra l'importance de la victoire remportée par les musulmans. Plusieurs places de la principauté d'Antioche avaient ouvert leurs portes aux soldats de Noureddin ; conduit par la fortune de ses armes jusqu'aux rives de la mer, qu'il n'avait jamais vue, ce héros barbare s'était baigné dans ses flots comme pour en prendre possession. Joscelin, qui avait perdu Édesse, sa capitale, tomba lui-même aux mains des infidèles, et mourut de misère et de désespoir dans les prisons d'Alep. Le comté d'Édesse, menacé par les Turcs, abandonné aux Grecs, perdit la plupart de ses habitants ; toute la population latine de cette province, poursuivie comme le peuple d'Israël par un autre Pharaon, se réfugia, à travers mille dangers, sur les terres d'Antioche et sur celles de Jérusalem. Le comte de

[1] La légende de l'une de ces médailles est ainsi conçue :

Regi invicto ab Oriente reduci,
Frementes lætitià cives.

Dans une autre médaille, on avait représenté le Méandre, et un trophée élevé sur ces bords, avec cette inscription :

Turcis ad ripas Mæandri cæsis, fugatis.

Tripoli périt assassiné par une main inconnue, au milieu de sa capitale[1], et toutes les villes de son comté furent plongées dans le deuil. En présence des périls sans nombre qui menaçaient les colonies chrétiennes, la reine Mélisende et son fils se disputaient le gouvernement du royaume de Jérusalem. La division devint telle, que Baudouin assiégea la tour de David, où sa mère s'était réfugiée avec ses partisans. Enfin tous les malheurs semblaient se réunir pour accabler les puissances chrétiennes de la Syrie, et les musulmans se disaient entre eux que le moment était enfin venu de renverser l'empire des Francs. Deux jeunes princes de la famille d'Ortok osèrent concevoir le projet de conquérir Jérusalem ; une armée qu'ils avaient rassemblée dans la Mésopotamie vint camper sur le mont des Oliviers, et la ville sainte ne dut son salut qu'à la bravoure de quelques chevaliers qui ranimèrent le peuple effrayé et l'exhortèrent à défendre avec eux l'héritage de Jésus-Christ.

Le roi de Jérusalem, le patriarche de la ville sainte, celui d'Antioche, les chefs des ordres militaires de Saint-Jean et du Temple, ne cessaient d'adresser leurs gémissements et leurs prières aux fidèles d'Occident. Le pape, touché de tant de calamités, exhorta les peuples chrétiens à porter des secours à leurs frères d'Orient. On parlait déjà, en Allemagne, en Angleterre, en France, de reprendre la croix et les armes; mais les princes, qui n'avaient point oublié les revers de la dernière croisade et que n'épargnaient point les plaintes et même les railleries du peuple, n'osèrent

[1] Raymond fut tué dans un lieu appelé *la Fontaine Murle*, l'an 1148, le 27 juin, le jour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul (Guillaume de Tyr, liv. XVII).

point encourir d'autres reproches et braver de nouveaux périls. Le clergé et la noblesse, que la guerre sainte avait ruinés, n'échauffèrent point par leur exemple l'enthousiasme renaissant de la multitude; Godefroy, évêque de Langres, revenu de l'Orient, avait abdiqué sa dignité épiscopale, et s'était renfermé dans le monastère de Clairvaux, où il déplorait, au milieu des austérités de la pénitence, une guerre pour laquelle il avait montré un zèle plus fervent qu'éclairé. Ce qui acheva d'éteindre l'ardeur nouvelle des peuples, c'est que l'abbé de Clairvaux, dont l'éloquence miraculeuse avait remué l'Occident, ne fit plus entendre sa voix : son silence fut comme un saint avertissement, ou plutôt comme un autre miracle, qui retint dans une paix profonde le monde chrétien prêt à s'ébranler une seconde fois.

On vit alors, chose difficile à croire, l'abbé Suger, qui s'était opposé à l'expédition de Louis VII, prendre la résolution de secourir Jérusalem, et, dans une assemblée tenue à Chartres, exciter les princes, les barons et les évêques à s'enrôler sous les drapeaux de la guerre sainte[1]. Comme on ne répondait à ses discours que par le silence de la douleur et de l'étonnement, il forma le projet de tenter lui seul une entreprise dans laquelle avaient échoué deux monarques. Suger, à l'âge de soixante-dix ans, résolut de lever une armée, de l'entretenir à ses frais et de la conduire lui-même dans la Palestine. Selon la dévotion du temps, il alla visiter à Tours le tombeau de saint Martin, afin d'obtenir la protection du ciel, et déjà plus de dix mille pèlerins avaient pris les armes et se disposaient à le suivre en

[1] Vie de l'abbé Suger, écrite par son secrétaire.

Asie, lorsque la mort vint arrêter l'exécution de ses desseins.

Dans ses derniers moments, Suger invoqua l'assistance et les prières de saint Bernard, qui soutint son courage et l'exhorta à ne plus détourner ses pensées de la Jérusalem céleste, dans laquelle ils devaient bientôt se revoir. Malgré les conseils de son ami, l'abbé de Saint-Denis regrettait en mourant de n'avoir pu secourir les chrétiens d'Orient. Saint Bernard ne tarda pas à suivre Suger au tombeau, emportant avec lui le regret d'avoir prêché une guerre malheureuse.

La France perdit, la même année, deux hommes qui l'ont illustrée : l'un, par des qualités et des talents utiles à la patrie; l'autre, par son éloquence et par des vertus chères aux fidèles. Dans un temps où l'on ne songeait qu'à défendre les privilèges de l'Église, Suger défendit ceux de la royauté et ceux du peuple; tandis que d'éloquents prédicateurs animaient le zèle des guerres saintes, qui étaient toujours accompagnées de quelques désastres, l'habile ministre de Louis VII préparait la France à recueillir un jour les fruits salutaires de ces grands événements. On l'accusait de s'être laissé entraîner bien avant dans les affaires du siècle; mais la politique ne lui fit point oublier les préceptes de l'Évangile. Au jugement de ses contemporains, il vivait à la cour en sage courtisan, et dans son cloître en saint religieux. S'il y a dans l'Église de France, écrivait saint Bernard au pape Eugène, quelque vase de prix qui embellisse le palais du roi des rois, c'est sans doute le vénérable abbé Suger. Comme abbé de Saint-Denis, il possédait peut-être plus de richesses qu'un moine ne doit en avoir, puisqu'il se proposait d'entretenir une armée; mais il n'employa jamais

ses trésors que pour le service de la patrie et de l'Église, et jamais l'État n'avait été plus riche que sous son administration. Toute sa vie fut une longue suite de prospérités et d'actions dignes de mémoire. Il réforma les moines de son ordre sans s'attirer leur haine; il fit le bonheur des peuples sans éprouver leur ingratitude; il servit les rois et obtint leur amitié. La fortune le favorisa dans toutes ses entreprises; et, pour qu'il n'y eût rien de malheureux dans sa vie et qu'on ne pût lui reprocher aucune faute, il mourut lorsqu'il allait conduire une armée en Asie.

Suger et saint Bernard, unis par la religion et par l'amitié, eurent une destinée différente : le premier, né dans une basse condition, se laissa aller aux faveurs de la fortune, qui le porta aux plus grandes dignités; le second, né dans un rang plus élevé, se hâta d'en descendre, et ne fut rien que par son génie. Saint Bernard rendit peu de services à l'État, mais il défendit la religion avec un zèle infatigable, et, comme on plaçait alors l'Église avant la patrie, il fut plus grand aux yeux de ses contemporains que l'abbé Suger. Tant qu'il vécut, toute l'Europe eut les yeux fixés sur l'abbé de Clairvaux; il était comme une lumière placée au milieu des chrétiens; toutes ses paroles avaient la sainte autorité de la religion qu'il prêchait. Il étouffa les schismes, fit taire les imposteurs, et, par ses travaux, mérita dans son siècle le titre de *dernier père de l'Eglise*, comme le grand Bossuet l'a mérité dans le nôtre.

On pourrait reprocher à saint Bernard d'être trop souvent sorti de sa retraite et de n'avoir pas toujours été, comme il le dit lui-même, le disciple des chênes et des hêtres. Il ne fut étranger à aucun événement po-

litique de son temps; il se mêla de toutes les affaires du saint-siége. Les chrétiens se demandaient quel était le chef de l'Église; les papes, les princes murmurèrent quelquefois contre son autorité; mais il ne faut pas oublier qu'il rappela sans cesse la justice et la modération aux grands de la terre, l'obéissance et le respect des lois aux peuples, la pauvreté et l'austérité des mœurs au clergé, à tous, les saintes maximes de l'humanité et de la morale évangélique.



HISTOIRE DES CROISADES.



LIVRE VII

1151-1188

A MESURE que le grand tableau des croisades se déroule devant nos yeux, on peut s'apercevoir que les guerres saintes ont presque toujours le même mobile et que les mêmes passions animent toujours les croisés. Lorsqu'on ne jette qu'un coup d'œil rapide sur ces temps reculés, on pourrait d'abord penser que des événements qui paraissent tous se ressembler entre eux doivent à la fin, par la confusion des objets et l'uniformité du spectacle, affaiblir la curiosité et lasser l'attention du lecteur. Mais, en approfondissant les époques historiques dont nous parlons, en entrant plus avant dans l'étude des passions et des affaires humaines, on se pénétre de l'idée que les événements ont une physionomie qui leur est propre, et qu'il en est des faits de l'histoire comme des êtres d'une même espèce dans la nature. Tous ces êtres se ressemblent au premier aspect, et néanmoins ils présentent une variété infinie à la vue

attentive de l'observateur. Dans la carrière qui nous reste à parcourir, de grandes révolutions se mêlent partout au récit des guerres saintes, et nous offrent une foule de leçons et de scènes diverses. A chaque secousse, ce sont des peuples nouveaux qui se montrent sur la scène politique, ce sont des lois différentes que la fortune ou la victoire imposent aux sociétés. Ici, c'est un empire qui s'élève, et dont la puissance nouvelle change tout à coup la face du monde; plus loin, c'est un empire qui tombe, et dont les ruines attestent l'instabilité des grandeurs de la terre. Non-seulement les révolutions se succèdent sans cesse; mais, à chaque époque mémorable, nous voyons apparaître des hommes que leurs qualités élèvent au-dessus du vulgaire et qui diffèrent entre eux par leur génie, leurs passions ou leurs vertus. Ces hommes extraordinaires, comme les figures qui animent les productions des grands peintres, impriment leur caractère à tout ce qui les environne, et l'éclat qu'ils répandent autour d'eux, l'intérêt qu'ils font naître par leurs actions et par leurs sentiments, nous aideront souvent à rajeunir et à varier les récits et les tableaux de cette histoire.

Ceux qui ont étudié les mœurs et les annales de l'Orient, ont pu remarquer que la religion de Mahomet, quoiqu'elle soit toute guerrière, ne donnait point à ses disciples cette bravoure opiniâtre, cette persévérance dans les revers, ce dévouement sans bornes dont les croisés avaient offert tant d'exemples. Le fanatisme des musulmans avait besoin du succès pour conserver sa force. Élevés dans les idées d'un aveugle fatalisme, ils étaient accoutumés à regarder les succès ou les revers comme un arrêt du ciel : vic-

torieux, ils se montraient pleins de confiance et d'ardeur; vaincus, ils se laissaient abattre et cédaient sans honte à un ennemi qu'ils regardaient comme l'instrument du destin. L'envie d'acquérir de la renommée excitait rarement leur audace, et, dans les accès mêmes de leur ferveur belliqueuse, la crainte des châtiments et des supplices les retenait sur le champ de bataille bien plus que la passion de la gloire. Il leur fallait un chef à redouter pour oser braver leurs ennemis, et le despotisme semblait nécessaire à leur valeur.

Après la conquête des chrétiens, les dynasties des Sarrasins et des Turcs furent dispersées et presque anéanties; les Seldjoucides eux-mêmes étaient relégués au fond de la Perse, et les peuples de Syrie connaissaient à peine le nom de ces princes dont les ancêtres avaient régné sur l'Asie. Tout, jusqu'au despotisme, fut détruit en Orient. L'ambition des émirs profita du désordre: les esclaves se partagèrent les dépouilles de leurs maîtres; les provinces, les villes même devinrent autant de principautés dont on se disputait la possession incertaine et passagère. Le besoin de défendre la religion musulmane, menacée par les chrétiens, avait conservé quelque crédit aux califes de Bagdad. Ils étaient encore les chefs de l'islamisme, leur approbation semblait nécessaire au pouvoir des usurpateurs et des conspirateurs; mais leur puissance, fantôme sacré, ne s'exerçait que par des prières, que par de vaines cérémonies, et n'inspirait point la crainte. Dans cet abaissement, ils ne paraissaient occupés qu'à consacrer le fruit de la trahison et de la violence, et distribuaient sans relâche des villes ou des emplois qu'ils ne pouvaient refuser. Tous ceux que la victoire et la licence avaient favorisés, venaient se prosterner

devant les vicaires du prophète, et des nuées d'émirs, de visirs, de sultans, semblaient, pour nous servir d'une expression orientale, *sortir de la poussière de leurs pieds*.

Les chrétiens ne connurent point assez l'état de l'Asie, qu'ils pouvaient conquérir, et, peu d'accord entre eux, ils ne profitèrent jamais de la division de leurs ennemis. Il suffit d'avoir observé l'esprit de désordre et d'imprévoyance qui régnait dans les croisades, pour comprendre aussi l'esprit de cette république chrétienne que les guerres saintes avaient fondée en Syrie et dont elles étaient l'âme et l'appui. Les Francs poursuivirent avec assez d'activité la conquête des villes et des provinces maritimes, conquête à laquelle le commerce de l'Europe se trouvait intéressé et qui assurait leurs fréquentes relations avec l'Occident; mais leur attention et leurs efforts se dirigèrent rarement sur les villes et les provinces de l'intérieur du pays, dont les peuples entretenaient des rapports continuels avec le nord de l'Asie et recevaient chaque jour des secours et des encouragements de Mossoul, de Bagdad, et de toutes les contrées musulmanes de l'Orient[1]. Tous ces peuples, longtemps affaiblis, comme nous l'avons vu, par la division de leurs chefs, étaient animés par une haine commune contre les chrétiens, et cette haine, qui leur tenait lieu de patriotisme, tendait sans cesse à les rapprocher. Les Francs, tout occupés de conserver leurs établissements sur les côtes de la mer, n'employèrent aucun moyen pour empêcher que, d'un autre côté, leurs ennemis ne parvinssent à

[1] Nous avons remarqué que la domination de la Syrie était attachée à la possession des villes de Damas et d'Alep. Les chrétiens ne purent jamais y être les maîtres, parce qu'ils ne possédèrent jamais ces deux villes.

se rallier et qu'une puissance, sortant tout à coup du sein des ruines, ne vînt leur disputer le fruit de leurs victoires. Les plus sages ou les moins imprévoyants ne virent point alors que toute cette population de Syrie, abattue mais non anéantie, dispersée mais non vaincue, n'attendait, pour réunir ses forces et déployer sa redoutable énergie, qu'un chef habile et heureux, poussé à la fois par le fanatisme religieux et par l'ambition des conquérants.

Noureddin, fils de Zenghi, qui s'était emparé de la ville d'Édesse avant la seconde croisade, avait hérité des conquêtes de son père et les avait augmentées par sa valeur. Il fut élevé par des guerriers qui avaient juré de verser leur sang pour la cause du prophète; lorsqu'il monta sur le trône, il rappela l'austère simplicité des premiers califes. « Noureddin, dit un poëte » arabe, unissait l'héroïsme le plus noble à la plus » profonde humilité. Quand il priait dans le temple, » ses sujets croyaient voir un sanctuaire dans un autre » sanctuaire. » Il encourageait les sciences, cultivait les lettres, et s'appliquait à faire fleurir la justice dans ses États. Ses peuples admiraient sa clémence et sa modération; les chrétiens mêmes vantaient son courage et son héroïsme profane. A l'exemple de son père Zenghi, il devint l'idole des guerriers par ses libéralités et surtout par son zèle à combattre les ennemis de l'islamisme [1]. Au milieu des armées qu'il avait formées lui-même et qui le respectaient comme le vengeur du

[1] On trouvera au tome IV de la *Bibliothèque des Croisades* le tableau fort intéressant qu'un auteur arabe fait des qualités de Noureddin. Ce portrait est d'autant plus curieux, qu'il nous vient d'un homme qui était contemporain de ce prince et qui avait pu le bien connaître. L'historien arabe est surtout curieux lorsqu'il nous parle des soins que prit le sultan de soumettre les émirs eux-mêmes aux lois de la justice.

prophète, il contint l'ambition des émirs, et répandit la terreur parmi ses rivaux; chacune de ses conquêtes, faites au nom de Mahomet, ajoutait à sa renommée comme à sa puissance; de toutes parts les peuples, entraînés par le zèle de la religion et par l'ascendant de la victoire, se précipitèrent au-devant de son autorité; enfin l'Orient trembla devant lui, et le despotisme, se relevant au milieu des nations musulmanes avec la confiance et la crainte qu'il inspire tour à tour à ses esclaves, fut rendu aux disciples de l'islamisme, qui semblaient l'implorer comme un moyen de salut. Dès lors toutes les passions et tous les efforts des peuples de la Syrie furent dirigés vers un même objet, le triomphe du Coran et la destruction des colonies chrétiennes.

Baudouin III, qui entreprit d'arrêter les progrès de Noureddin, avait fait admirer sa valeur dans plusieurs combats. On se rappelle que les Latins dirigèrent souvent leurs armes contre Ascalon, le plus ferme boulevard de l'Égypte, du côté de la Syrie. Baudouin, suivi de ses chevaliers, s'était porté vers cette place dans l'intention de ravager son territoire[1]. L'approche des chrétiens répandit la terreur parmi les habitants, ce qui inspira au roi de Jérusalem la résolution de former le siége de la ville. Il envoya aussitôt des messagers dans toutes les cités chrétiennes, annonçant son entreprise inspirée par Dieu lui-même et conjurant les guerriers de se rendre à l'armée. Bientôt on vit accourir les barons et les chevaliers; les prélats et les évêques de la Judée et de la Phénicie vinrent aussi prendre part à la sainte expédition; le patriarche de

[1] Guillaume de Tyr.

Jérusalem était à leur tête, portant avec lui la vraie croix de Jésus-Christ.

La ville d'Ascalon s'élevait en cercle sur le bord de la mer, et présentait, du côté de la terre, des murailles et des tours inexpugnables; tous les habitants étaient exercés au métier de la guerre, et l'Égypte, qui avait un si grand intérêt à la conservation de cette place, y envoyait, quatre fois chaque année, des vivres, des armes et des soldats. Tandis que l'armée chrétienne attaquait les remparts de la ville, une flotte de quinze navires à éperons, commandée par Gérard de Sidon, secondait les efforts des assiégeants. L'abondance régnait dans le camp des chrétiens; la discipline y était sévèrement observée; on veillait jour et nuit. La vigilance n'était pas moins grande parmi les assiégés; les chefs ne quittaient point les murs, encourageant sans cesse leurs soldats; et, pour que la ville ne pût être surprise au milieu des ténèbres, des lanternes de verre suspendues aux créneaux des tours les plus élevées, répandaient, pendant la nuit, une lumière semblable à celle du jour.

Le siége durait depuis deux mois, lorsqu'aux environs des fêtes de Pâques on vit débarquer dans les ports de Ptolémaïs et de Joppé un grand nombre de pèlerins d'Occident. Les chefs de l'armée s'étant assemblés, il fut décidé que les navires arrivés d'Europe seraient retenus par ordre du roi et qu'on inviterait les pèlerins à venir au secours de leurs frères qui assiégeaient Ascalon. Une foule de ces nouveaux venus, répondant aux espérances qu'on mettait aussi dans leur piété et dans leur bravoure, accoururent aussitôt au camp des chrétiens, et plusieurs navires se rangèrent sous les ordres de Gérard de Sidon. A leur arrivée,

toute l'armée fut dans la joie et ne douta plus de la victoire.

On construisit, avec du bois tiré des vaisseaux, un grand nombre de machines, et entre autres une tour roulante d'une immense hauteur, semblable à une forteresse avec sa garnison. Poussée vers les remparts, elle portait d'affreux ravages dans la ville. Toutes les machines agissaient ensemble, les unes lançant des pierres, les autres ébranlant les murs; les assauts, les combats sanglants se renouvelaient sans cesse. Cinq mois s'étaient écoulés depuis le commencement du siége, et les forces de l'ennemi s'épuisaient, lorsqu'une flotte égyptienne de soixante-dix voiles entra dans le port d'Ascalon, apportant des renforts et tous les secours dont la ville avait besoin. Le courage des assiégés redoubla avec leur nombre; cependant l'ardeur des chrétiens ne se ralentissait point; leurs attaques devenaient plus fréquentes et plus meurtrières; leur tour mobile, que rien ne pouvait atteindre, répandait chaque jour plus d'effroi parmi les infidèles. A la fin ceux-ci, déterminés à détruire cette machine formidable, jetèrent entre la tour et le rempart une grande quantité de bois sur lequel on répandit de l'huile, du soufre et d'autres matières combustibles; on y mit ensuite le feu; mais le vent qui venait de l'orient, au lieu de pousser la flamme contre la tour, la poussa contre la ville; cet incendie dura tout le jour et toute la nuit, et, comme le vent ne changea point de direction, les pierres de la muraille se trouvèrent calcinées par le feu. Le lendemain au point du jour le mur tout entier s'écroula avec un fracas horrible; les guerriers chrétiens accoururent au bruit, couverts de leurs armes; Ascalon allait enfin tomber en leur pouvoir: un in-

cident singulier vint tout à coup leur dérober la victoire. Les templiers [1] étaient déjà entrés dans la place, et, pour s'emparer seuls des dépouilles de l'ennemi, ils avaient posté sur la brèche des sentinelles chargées d'écarter tous ceux qui se présenteraient pour les suivre. Tandis qu'ils se répandaient dans les rues et pillaient les maisons, la foule des ennemis s'aperçoit de leur petit nombre et s'étonne d'avoir pris la fuite. Les soldats et les habitants se rallient, reviennent au combat, et les templiers dispersés tombent sous les coups de leurs adversaires, ou s'enfuient par la brèche dont ils avaient interdit le passage à leurs compagnons d'armes. Perdant l'espoir de s'emparer de la ville, et pressés par les musulmans, qu'anime une ardeur nouvelle, les chrétiens se retirent tristes et confus dans leur camp; le roi de Jérusalem convoque aussitôt les prélats et les barons, et leur demande d'une voix émue quel parti on devait prendre dans une circonstance aussi fâcheuse. Lui-même, ainsi que les principaux chefs des guerriers, désespérait de la conquête d'Ascalon, et proposait d'abandonner le siége; le patriarche et les évêques, pleins de confiance dans la bonté divine, s'opposaient à la retraite, et, pour appuyer leur avis, invoquaient les passages de l'Écriture dans lesquels Dieu promet de secourir tous ceux qui combattent ou qui souffrent pour sa cause. L'opinion du patriarche et des prélats ayant prévalu dans le

[1] Guillaume de Tyr, en racontant ce fait, cite un vers latin :

Non habet eventus sordida præda bonos,

Le vieux traducteur Dupréau a rendu ainsi ce vers :

De proie avare et sordide butin,
N'advient jamais que bonne en soit la fin.

Alboufarage, dans sa *Chronique syriaque*, fait mention de ce trait si honteux pour les templiers.

conseil, on se prépara à de nouvelles attaques, et le lendemain l'armée chrétienne se présenta devant les murailles, excitée par les exhortations des prêtres et par la présence de la vraie croix. Pendant toute la journée on combattit de part et d'autre avec une ardeur égale; mais la perte des musulmans fut plus grande que celle des chrétiens; on convint d'une trêve pour ensevelir les morts. En voyant le grand nombre de guerriers qu'ils avaient perdus, les infidèles tombèrent dans le découragement; l'aspect de leurs murailles renversées ajoutait encore à leur douleur; des bruits sinistres venus du Caire ne leur laissaient plus l'espérance d'être secourus par le calife d'Égypte. Tout à coup le peuple s'assemble en tumulte; il demande à grands cris qu'on mette un terme à ses maux. « Hommes d'Ascalon, s'écriaient ceux dont la foule » éperdue semblait invoquer les conseils et l'appui, » nos pères sont morts en combattant les Francs; leurs » fils sont morts à leur tour, sans espoir de vaincre *une* » *nation de fer*. Le sable stérile de ce rivage et ces » ruines qu'on nous a données à défendre ne nous » montrent partout que des images funèbres; ces mu- » railles, élevées au milieu des provinces chrétiennes, » sont pour nous comme des sépulcres sur une terre » étrangère. Retournons donc en Égypte, et laissons » à nos ennemis une cité que Dieu a frappée de sa » malédiction. » La multitude en pleurs applaudissait à ces discours, et personne ne songeait plus à prendre les armes; des députés furent nommés pour se rendre au camp des chrétiens et proposer une capitulation au roi de Jérusalem. On offrait d'ouvrir aux assiégeants les portes de la ville, à la seule condition que les habitants auraient la faculté de se retirer dans trois jours

avec leurs biens et leurs bagages. Pendant que les assiégés prenaient une résolution dictée par le désespoir, le souvenir des derniers combats répandait encore la tristesse et le deuil dans l'armée chrétienne. Les députés se présentèrent au camp, sans que personne pût soupçonner l'objet de leur mission. Ils furent admis devant les chefs, et, dans une attitude suppliante, ils annoncèrent la capitulation proposée. A cette ouverture inattendue, tout le conseil fut frappé d'une si grande surprise, que, lorsqu'on demanda aux barons et aux prélats leur avis, aucun d'eux ne trouva de paroles pour répondre, et que tous se mirent à remercier Dieu, en versant des larmes de joie. Peu d'heures après, on vit l'étendard de la croix flotter sur les murs d'Ascalon, et l'armée applaudit par des cris d'allégresse à une victoire qu'elle regardait comme un miracle du ciel.

Les musulmans abandonnèrent la ville avant le troisième jour : les chrétiens en prirent possession et consacrèrent la grande mosquée à l'apôtre saint Paul. La conquête d'Ascalon leur offrait un immense avantage, en ce qu'elle leur ouvrait le chemin de l'Égypte et qu'elle fermait aux Égyptiens l'accès de la Palestine. Mais, tandis que d'un côté ils rejetaient leurs ennemis au delà du désert, de nouveaux périls les menaçaient du côté de la Syrie. Noureddin, à force de séductions et de promesses, s'était rendu maître de Damas, et cette possession rendait sa puissance redoutable à tous les peuples du voisinage.

[1154.] Cependant les colonies chrétiennes restèrent quelque temps dans un état d'inaction qui ressemblait à la paix. Le seul événement remarquable de cette époque fut l'expédition de Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, dans l'île de Chypre. Renaud et ses

chevaliers fondirent à l'improviste sur une population paisible et désarmée ; ces guerriers barbares, ne respectant ni les lois de la religion, ni celles de l'humanité, pillèrent les villes, les monastères et les églises, et revinrent à Antioche chargés des dépouilles d'un peuple chrétien. Renaud avait entrepris cette guerre impie, pour se venger de l'empereur grec, qu'il accusait de n'avoir pas tenu ses promesses.

[1156.] Dans le même temps, le roi de Jérusalem fit une expédition qui ne blessait pas moins les lois de la justice. Quelques tribus arabes avaient obtenu de lui et de ses prédécesseurs la faculté de faire paître leurs troupeaux dans la forêt de Panéas. Depuis plusieurs années ils vivaient dans une sécurité profonde, se reposant sur la foi des traités. Tout à coup Baudouin et ses chevaliers tombent l'épée à la main sur ces pasteurs sans armes ; ils massacrent ceux qui résistent, dispersent les autres, et rentrent à Jérusalem avec les troupeaux et les dépouilles des Arabes. Baudouin fut conduit à cette action coupable par la nécessité de payer ses dettes qu'il ne pouvait acquitter avec ses ressources ordinaires. Guillaume de Tyr n'en condamne pas moins le roi de Jérusalem et trouve la juste punition de cette iniquité dans la défaite qu'essuya ensuite Baudouin près du Gué de Jacob. Surpris par Noureddin, il resta presque seul sur le champ de bataille, et se réfugia, à travers les plus grands périls, dans la forteresse de Saphet, bâtie sur une montagne à la droite du Jourdain. Lorsque le bruit de ce désastre se répandit dans les cités des Francs, les fidèles, couverts de deuil, coururent au pied des autels, en répétant ces paroles du palmiste : *Domine, salvum fac regem*. Le ciel ne repoussa point les prières d'un peu-

ple désolé, et Baudouin reparut bientôt au milieu de ses sujets qui le croyaient mort.

[1157.] Ce fut alors qu'on vit débarquer à Beirouth plusieurs navires montés par Étienne, comte du Perche, avec des croisés du Mans et d'Angers, et par Thierri, comte de Flandre, accompagné d'un grand nombre de pèlerins flamands. Dès lors les chrétiens oublièrent leurs défaites, et l'ange du grand conseil leur inspira des résolutions généreuses. Réunis aux renforts qu'ils venaient de recevoir, le roi et ses chevaliers allèrent combattre les ennemis, dans le comté de Tripoli et dans la principauté d'Antioche. La ville de Schaizar ou Césarée et la forteresse d'Harenc tombèrent en leur pouvoir; Baudouin, revenu dans son royaume, livra une bataille à Noureddin et détruisit son armée près du lieu où les eaux du Jourdain se séparent du lac de Génésareth.

[1157-1159.] Peu de temps après, dans l'année 1157, Baudouin épousa une nièce de l'empereur Manuel. Ce mariage lui apporta des richesses dont le royaume avait besoin, et le fit sortir de cet état de pauvreté qui l'avait poussé à l'expédition de Panéas. Son alliance avec Manuel lui offrait un autre avantage: elle pouvait suspendre ou affaiblir les funestes antipathies qui divisaient les Grecs et les Latins, et qui les empêchaient de réunir leurs forces contre l'ennemi commun.

La paix de Jérusalem fut alors troublée par ceux-là mêmes que Dieu avait établis pour la maintenir. Il s'éleva de grands débats entre les frères de l'Hôpital et le clergé de la ville sainte. Les hospitaliers refusaient de payer la dîme de leurs biens; ils s'obstinaient à méconnaître en toute circonstance la juridiction ecclé-

siastique du patriarche. La discussion s'échauffa tellement, qu'on en vint d'un côté à des malédictions, de l'autre à des violences. Les chevaliers de Saint-Jean allèrent jusqu'à élever un mur devant l'église de la Résurrection, et plusieurs fois, par le bruit de leurs armes, ils étouffèrent la voix du clergé qui célébrait les louanges de Dieu au pied des autels; enfin, on poursuivit un jour des prêtres à coups de flèches, et le sanctuaire ne fut point pour eux un asile. Pour toute vengeance, les prêtres ramassèrent en faisceau les flèches qu'on leur avait lancées, et les placèrent dans le lieu le plus élevé du Calvaire, afin que chacun pût voir le sacrilége. Le patriarche fit le voyage de Rome, pour adresser ses plaintes au souverain pontife; mais on ne l'écouta point, ce qui fait dire à Guillaume de Tyr que les cardinaux furent corrompus par des présents, et que la cour romaine *suivit les voies de Balaam fils de Bosor*. Sur ces entrefaites le patriarche Foucher, qui était fort vieux, vint à mourir, et la discorde cessa.

[1160.] Baudouin III, comme la plupart de ses prédécesseurs, fut souvent appelé à Antioche, pour y rétablir l'ordre. Il s'éleva à plusieurs reprises de vives querelles entre les patriarches de cette cité et les princes qui la gouvernaient. Le patriarche Raoul de Domfront, homme vain et superbe, qu'on aurait pris, selon l'expression de Guillaume de Tyr, pour un successeur de l'apôtre Pierre, eut de grands démêlés avec Raymond d'Aquitaine, qu'il voulait soumettre à son autorité ecclésiastique. Plus tard, la division éclata de nouveau entre le patriarche Amaury et Renaud de Châtillon, qui avait épousé la veuve de Raymond de Poitiers. Dans ces débats, Renaud poussa la violence jusqu'aux derniers excès. Par ses ordres, le prélat,

très-avancé en âge, fut conduit sur le haut de la citadelle, et, la tête nue et enduite de miel, resta exposé tout un jour aux mouches et aux rayons brûlants du soleil. Le roi Baudouin intervint dans ces scandaleux différends et y mit un terme.

Antioche avait d'autres causes de trouble. Il était dans la destinée de tous ceux qui étaient appelés à gouverner cette principauté de ne faire que passer dans l'exercice du pouvoir, et de mourir sur le champ de bataille ou de tomber entre les mains des infidèles. De grands désordres survinrent dans ce pays sans chefs, et le roi de Jérusalem vint prendre les rênes du gouvernement. Ce fut pendant son séjour à Antioche qu'il fut atteint de la maladie dont il mourut. L'archevêque de Tyr accuse de sa mort les médecins de Syrie, que les princes latins et surtout les princesses préféraient aux médecins francs. Consumé par une fièvre lente, il se fit transporter à Tripoli, puis à Beirouth, où il expira. Jamais roi ne fut plus regretté de ses sujets et même des étrangers. On transporta ses restes mortels à Jérusalem, pour être ensevelis au pied du Calvaire. Les chrétiens du Liban descendirent de leurs montagnes, une multitude innombrable accourut de toutes parts pour accompagner le convoi funèbre ; on dit même que Noureddin respecta la douleur d'un peuple qui pleurait son roi et qu'il suspendit pour quelques jours ses attaques contre les chrétiens.

On regretta d'autant plus Baudouin III qu'on n'aimait point son frère Amaury, qui devait lui succéder. On redoutait dans ce dernier une avarice funeste pour les peuples, une ambition dangereuse pour le royaume, un orgueil insupportable pour les barons et les seigneurs. Ces défauts étaient exagérés par la haine et

surtout par la secrète prétention de quelques-uns des grands du pays à la couronne de Jérusalem; on alla, dit l'histoire contemporaine, jusqu'à proposer de changer l'ordre de la succession au trône et de choisir un roi qui, dans les jours de péril, méritât plus qu'Amaury l'amour et la confiance des chrétiens. Des factions s'élevèrent, et la guerre civile allait éclater, lorsque les plus sages des barons représentèrent que le droit d'hérédité était la sauve-garde du royaume; ils ajoutaient que ceux qui voulaient changer l'ordre établi, allaient, comme le traître Judas, livrer le Sauveur du monde à ses ennemis. Leurs discours, appuyés par la présence des troupes qu'Amaury avait rassemblées pour défendre sa cause, ramenèrent la concorde et la paix; le frère de Baudouin fut couronné roi de Jérusalem.

Dès qu'Amaury fut monté sur le trône, il dirigea toutes ses entreprises vers l'Égypte, affaiblie par ses propres divisions et par les victoires des chrétiens. Le calife du Caire ayant refusé de payer le tribut qu'il devait aux vainqueurs d'Ascalon, le nouveau roi de Jérusalem se mit à la tête de son armée, traversa le désert, porta la terreur de ses armes sur les bords du Nil, et ne revint dans son royaume qu'après avoir forcé les Égyptiens d'acheter la paix. L'état où se trouvait alors l'Égypte devait bientôt y rappeler les chrétiens: heureuxsi leurs tentatives, renouvelées plusieurs fois, n'avaient dans la suite favorisé les progrès d'une puissance rivale!

L'Égypte était alors le théâtre d'une guerre civile occasionnée par l'ambition de deux chefs qui se disputaient l'empire. Depuis longtemps les califes du Caire, enfermés dans leur sérail, comme ceux de Bag-

dad, ne ressemblaient plus à ce guerrier dont ils tiraient leur origine et qui disait, en montrant ses soldats et son épée : *Voilà ma famille et ma race.* Énervés par la mollesse et les plaisirs, ils avaient abandonné le gouvernement à leurs esclaves, qui les adoraient à genoux et leur imposaient des lois. Ils n'exerçaient plus leur puissance que dans les mosquées, et ne conservaient que le honteux privilége de confirmer le pouvoir usurpé des visirs, qui corrompaient les armées, troublaient l'État, et se disputaient sur le champ de bataille le droit de régner sur le peuple et sur le prince. Chacun des visirs, pour faire triompher sa cause, invoquait tour à tour les armes des puissances voisines. A l'arrivée de ces dangereux auxiliaires, tout était dans la confusion sur les bords du Nil. Le sang coulait dans toutes les provinces, versé tantôt par les bourreaux, tantôt par les soldats ; l'Égypte était désolée à la fois par ses ennemis, ses alliés et ses habitants [1].

Chaver, qui, au milieu de ces révolutions, s'était élevé de l'humble condition d'esclave à la place de visir, avait été vaincu et remplacé par Dargam, un des principaux officiers de la milice égyptienne. Obligé de fuir une patrie où régnait son rival, il alla chercher un asile à Damas, sollicita les secours de Noureddin, et lui promit des tributs considérables, si ce prince lui fournissait des troupes pour protéger son retour en Égypte. Le sultan de Damas se rendit aux prières de Chaver. L'armée qu'il résolut d'envoyer sur les rives du Nil eut pour chef Chirkou, le plus habile de ses émirs, qui, s'étant toujours montré dur et farouche

[1] Les notions les plus justes sur l'état déplorable de l'Égypte à cette époque nous sont fournies par les auteurs arabes. Nous y renvoyons (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

dans ses expéditions militaires, devait être sans pitié pour les vaincus, et mettre à profit, pour la fortune de son maître, les malheurs d'une guerre civile. Le visir Dargam ne tarda pas à être averti des projets de Chaver et des préparatifs de Noureddin. Voulant résister à l'orage qui allait fondre sur lui, il implora les armes des chrétiens de la Palestine, et jura de leur livrer ses trésors, s'ils l'aidaient à conserver sa puissance.

Tandis que le roi de Jérusalem, séduit par cette promesse, rassemblait son armée, Chaver, accompagné des troupes de Noureddin, traversait le désert et s'approchait de l'Égypte. Dargam, qui vint à sa rencontre, fut défait par les Syriens, et perdit la vie dans la bataille. Bientôt la ville du Caire ouvrit ses portes au vainqueur. Chaver, que la victoire avait délivré de son ennemi, fit répandre des flots de sang dans la capitale pour assurer son triomphe, et reçut, au milieu de la consternation générale, les félicitations du calife.

Cependant la division ne tarda pas à s'élever entre le général de Noureddin, qui mettait chaque jour un prix plus excessif à ses services, et le visir que Chirkou accusait de perfidie et d'ingratitude. Chaver voulut en vain renvoyer les musulmans de Syrie : on lui répondit par des menaces; il fut sur le point d'être assiégé dans le Caire par ses propres libérateurs. Au milieu d'un aussi pressant danger, le visir met son dernier espoir dans les guerriers chrétiens, dont il redoutait l'approche, et fait au roi de Jérusalem les promesses qu'il avait faites à Noureddin. Amaury, qui voulait entrer en Égypte, quel que fût le parti qui pouvait y dominer, se met en marche pour défendre Chaver avec

la même armée qu'il avait rassemblée pour le combattre. Arrivé sur les bords du Nil, il réunit ses troupes à celles du visir, et vint assiéger Chirkou, qui s'était retiré dans la ville de Bilbéis. Le lieutenant de Noureddin résista pendant trois mois à toutes les attaques des chrétiens et des Égyptiens; et, lorsque le roi de Jérusalem lui proposa la paix, il exigea qu'on lui payât les frais de la guerre. Après une négociation dans laquelle il montra tout l'orgueil d'un vainqueur, il sortit de Bilbéis, en menaçant encore les chrétiens, et reconduisit à Damas son armée chargée des dépouilles de ses ennemis[1].

Pendant que les Francs poursuivaient la guerre en Égypte, les provinces d'Antioche et de Tripoli se trouvaient exposées aux attaques de Noureddin. Menacés par cet ennemi formidable, les chrétiens avaient plusieurs fois imploré les secours de l'Occident. La Palestine vit arriver, pour la quatrième fois, le comte de Flandre, qui ne se lassait point de traverser les mers pour combattre les infidèles; des guerriers du Poitou et de l'Aquitaine vinrent aussi visiter et défendre les saints lieux, ayant à leur tête Hugues Lebrun et Geoffroy, frère du duc d'Angoulême. Hugues Lebrun amenait avec lui ses deux fils, Geoffroy de Lusignan, déjà célèbre par sa bravoure, et Guy de Lusignan, que la fortune devait plus tard élever au trône de Jérusalem.

Aidés de ces renforts, les guerriers chrétiens qui restaient à la garde de la Syrie entreprirent plusieurs expéditions contre les musulmans. Dans une de ces expéditions, Noureddin fut surpris et vaincu sur le

[1] *Bibliothèque des Croisades*, t. IV, § 25.

territoire de Tripoli, en un lieu que les chroniques appellent *la Boquée*. Les auteurs arabes rapportent la prière que le sultan de Damas adressa au Dieu de Mahomet pendant le combat et dans laquelle il se plaignait d'être abandonné par son armée. Après sa défaite, il écrivit, disent les mêmes historiens, à tous les *hommes pieux et dévots*. Sa lettre, qui fut lue dans les chaires des mosquées, réveilla l'enthousiasme des soldats de l'islamisme, et tous les émirs de la Syrie et de la Mésopotamie accoururent sous ses drapeaux. Noureddin fondit sur le territoire d'Antioche, et reprit la forteresse de Harenc. Non loin de cette forteresse, une grande bataille se livra, dans laquelle les chrétiens furent vaincus, plusieurs de leurs princes faits prisonniers. Parmi ces derniers, on remarquait Raymond, comte de Tripoli, que les musulmans appelaient le *Satan des Francs*, et Bohémond III, prince d'Antioche, qui alla rejoindre dans les prisons d'Alep son prédécesseur Renaud de Châtillon, retenu en captivité depuis plusieurs années.

A la suite de cette victoire, les musulmans s'emparèrent de Panéas, et firent plusieurs incursions dans la Palestine. Tous ces revers des chrétiens donnaient à Noureddin la facilité de suivre sans péril ses entreprises contre l'Égypte. Chirkou avait reconnu les richesses de ce pays et la faiblesse de son gouvernement. Revenu à Damas, il fit adopter à Noureddin le projet de réunir cette riche contrée à son empire. Le sultan de Syrie envoya des ambassadeurs au calife de Bagdad, non point pour lui demander des secours, mais pour donner un motif religieux à son entreprise. Depuis plusieurs siècles les califes de Bagdad et du Caire étaient divisés par une haine implacable : chacun

d'eux se vantait d'être le vicaire du prophète, et regardait son rival comme l'ennemi de Dieu. Dans les mosquées de Bagdad, on maudissait les califes d'Égypte et leurs sectateurs; dans celles du Caire, on dévouait aux puissances de l'enfer les Abbassides et leurs partisans.

[1165.] Le calife de Bagdad n'hésita point à se rendre aux vœux de Noureddin. Tandis que le sultan de Syrie ne s'occupait que d'étendre son empire, le vicaire du prophète cédait à l'ambition de présider seul à la religion musulmane. Il chargea les imans de prêcher la guerre contre les fatimites, et promit les délices du paradis à tous ceux qui prendraient les armes dans la sainte expédition. A la voix du calife, un grand nombre de fidèles musulmans accouraient sous les drapeaux de Noureddin, et Chirkou, par les ordres du sultan, se préparait à retourner en Égypte à la tête d'une puissante armée.

Le bruit de ces préparatifs se répandit dans tout l'Orient et surtout en Égypte, où il causa les plus vives alarmes. Amaury, qui était revenu dans ses États, reçut à Jérusalem des ambassadeurs de Chaver chargés de solliciter ses secours et son alliance contre les entreprises de Noureddin. Les États du royaume de Jérusalem s'étant assemblés à Naplouse, le roi leur exposa les avantages d'une nouvelle expédition en Égypte. Un impôt extraordinaire fut levé pour une guerre sur laquelle on fondait les plus grandes espérances, et bientôt l'armée chrétienne partit de Gaza pour aller combattre sur les bords du Nil les troupes de Noureddin.

[1166.] Pendant ce temps-là, Chirkou traversait le désert, où il courut les plus grands dangers. Une vio-

lente tempête le surprit dans sa marche; tout à coup le ciel s'obscurcit, et la terre que foulaient les Syriens fut semblable à une mer orageuse. Des flots de sable étaient emportés par les vents, et s'élevaient en tourbillons ou formaient des montagnes mouvantes qui dispersaient, entraînaient, engloutissaient les hommes et les chevaux. Dans cette tempête, l'armée syrienne abandonna ses bagages, perdit ses provisions et ses armes, et, lorsque Chirkou arriva sur les bords du Nil, il n'avait pour sa défense que le souvenir de ses premières victoires. Il eut soin de cacher la perte qu'il venait d'éprouver, et les débris d'une armée dispersée par la tempête suffirent pour jeter l'effroi dans toutes les villes d'Égypte.

[1167.] Le visir Chaver, épouvanté de l'approche des Syriens, envoya de nouveaux ambassadeurs aux chrétiens pour leur promettre d'immenses richesses et les presser de hâter leur marche. De son côté, le roi de Jérusalem députa auprès du calife d'Égypte Hugues de Césarée, et Foulcher, chevalier du Temple, pour obtenir la ratification du traité d'alliance. Les députés d'Amaury furent introduits dans un palais où jamais on n'avait vu entrer un chrétien [1]. Après avoir traversé plusieurs galeries remplies de gardes maures, un grand nombre de salles et de cours où resplendissaient toutes les merveilles de l'Orient, ils arrivèrent dans l'espèce de sanctuaire où les attendait le calife, assis sur un trône tout éclatant d'or et de pierreries. Chaver, qui les conduisait, se prosterna aux genoux de son maître, et le supplia d'accepter le traité d'alliance fait avec le roi de Jérusalem. Le commandant des croyants, tou-

[1] Guillaume de Tyr est le seul des historiens latins que nous ayons consulté avec fruit sur les guerres d'Égypte.

jours docile aux volontés du dernier de ses esclaves, fit un signe d'approbation et tendit sa main nue aux députés chrétiens, en présence de ses officiers et de ses courtisans, qu'un spectacle aussi nouveau remplissait de douleur et de surprise.

Bientôt l'armée des Francs s'approcha du Caire; mais, comme la politique d'Amaury était de faire durer la guerre pour prolonger son séjour en Égypte, il négligea les occasions d'attaquer les Syriens avec avantage, et leur donna le temps de réparer leurs forces. Après les avoir laissés plusieurs jours en repos, il leur livra enfin bataille dans l'île de Maallé, non loin de la ville du Caire, enleva leurs retranchements, mais ne poursuivit point sa victoire. Dans sa retraite vers la haute Égypte, Chirkou s'efforça de réveiller l'ardeur des soldats de Noureddin. Ceux-ci se rappelaient tous les maux qu'ils avaient éprouvés dans le passage du désert : ce souvenir, encore récent, et les premiers succès des chrétiens semblaient abattre leur courage, lorsqu'un des lieutenants de Chirkou s'écria dans un conseil des émirs : « Vous qui craignez la mort ou l'es-» clavage, retournez en Syrie; allez dire à Noureddin, » qui vous a comblés de ses bienfaits, que vous aban-» donnez l'Égypte aux infidèles, pour vous enfermer » dans vos sérails avec des femmes et des enfants[1]. » Ces paroles ranimèrent le zèle et le fanatisme des guerriers de Damas. Les Francs et les Égyptiens qui poursuivaient l'armée de Chirkou furent vaincus dans une bataille, et forcés d'abandonner en désordre les collines de Baben. Le général de Noureddin, profitant de sa victoire, alla mettre une garnison dans Alexandrie,

[1] Nous suivons ici le récit de l'auteur arabe Ibn-Alatir (Voyez au t. II de la *Bibliothèque des Croisades*, § 25).

qui avait ouvert ses portes aux Syriens, et revint assiéger la ville de Koutz, capitale de la Thébaïde. L'habileté avec laquelle Chirkou avait discipliné son armée et disposé l'ordre du dernier combat, ses marches et ses contre-marches dans les plaines et les vallées de l'Égypte, depuis le tropique jusqu'à la mer, annonçaient les progrès des musulmans de Syrie dans la tactique militaire, et faisaient d'avance connaître aux chrétiens l'ennemi qui devait bientôt borner le cours de leurs victoires et de leurs conquêtes.

Les Turcs se défendirent pendant plusieurs mois dans Alexandrie contre les séditions des habitants et contre les attaques multipliées des chrétiens. Ils obtinrent à la fin une capitulation honorable, et, comme leur armée s'affaiblissait chaque jour par la disette et la fatigue, ils se retirèrent une seconde fois à Damas, après avoir fait payer chèrement la tranquillité passagère qu'ils laissaient aux peuples d'Égypte.

Délivré de ses ennemis, le visir Chaver se hâta de renvoyer les chrétiens, dont il redoutait la présence. Il s'engagea à payer au roi de Jérusalem un tribut annuel de cent mille écus d'or, et consentit à recevoir une garnison dans le Caire. Il combla de riches présents les chevaliers et les barons; les soldats même eurent part à ses largesses, proportionnées à la crainte que lui inspiraient les Francs. Les guerriers chrétiens revinrent à Jérusalem, emportant avec eux des richesses dont la vue éblouit le peuple et les grands, et dut leur inspirer une autre pensée que celle de défendre l'héritage de Jésus-Christ[1].

[1] Cette campagne, ainsi que celle qui précède et celle qui suit, a été longuement rapportée par les auteurs arabes, dont plusieurs étaient contemporains. Les principaux sont Ibn-Aboutaï, originaire d'Alep, et Ibn-Alatir, l'un et l'autre fort bien instruits des événements. Leur récit sert à

Tandis qu'Amaury revenait vers sa capitale, l'aspect de ses provinces montueuses et stériles, la pauvreté de ses sujets, les étroites limites de son royaume, lui faisaient regretter d'avoir manqué l'occasion de conquérir un grand empire. A son retour, il épousa une nièce de l'empereur Manuel. Tandis que le peuple et la cour se livraient à la joie et formaient des vœux pour la prospérité de son royaume et de sa famille, une seule pensée l'occupait nuit et jour et le suivait au milieu des fêtes. Les richesses du calife du Caire, la population et la fertilité de l'Égypte, ses nombreuses flottes, la commodité de ses ports, se présentaient sans cesse à l'esprit d'Amaury.

Il voulut d'abord mettre à profit, pour l'exécution de ses projets, l'union qu'il venait de contracter, et fit partir pour Constantinople des ambassadeurs chargés d'engager Manuel à l'aider dans la conquête de l'Égypte. Manuel applaudit aux projets du roi de Jérusalem; il promit de lui envoyer des flottes et de partager les périls et la gloire d'une entreprise qui devait intéresser le monde chrétien. Alors Amaury ne craignit plus d'annoncer hautement ses desseins, et convoqua les barons et les grands de son royaume. Dans cette assemblée, où l'on proposa de marcher vers l'Égypte, les plus sages, parmi lesquels on remarqua le grand maître du Temple, déclarèrent hautement qu'une telle guerre était injuste.

éclaircir celui des Latins. Nous avons cru devoir nous borner ici à présenter les résultats généraux; mais on trouvera les détails dans le tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, § 25 et suiv. M. Reinaud y a rassemblé tout ce que les Arabes nous offrent de curieux et d'intéressant sur l'époque. Parmi les auteurs latins qui ont parlé sur le même sujet, on doit citer principalement Guillaume de Tyr, liv. XVII; il n'alla pas lui-même en Égypte; mais il vivait au temps de ces expéditions, et connaissait les chefs de l'armée chrétienne.

« Les chrétiens, disaient-ils, ne devaient point don-
» ner aux musulmans l'exemple de la violation des
» traités. Il était facile de conquérir l'Égypte, difficile
» de la conserver. On n'avait rien à craindre de la
» puissance égyptienne, et tout à redouter de Nou-
» reddin; c'était contre ce dernier qu'il fallait réunir
» toutes les forces du royaume. L'Égypte devait appar-
» tenir à celui qui resterait le maître de la Syrie; il
» n'était pas sage de hâter les faveurs de la fortune,
» et d'envoyer des armées dans un pays dont on ne
» ferait qu'ouvrir les portes au fils de Zenghi, comme
» on lui avait déjà ouvert les portes de Damas. On sa-
» crifiait les villes chrétiennes, Jérusalem elle-même,
» à l'espoir de conquérir une contrée lointaine. Déjà
» Noureddin, profitant du moment où le roi de Jéru-
» salem était occupé sur les bords du Nil, s'était em-
» paré de plusieurs places qui appartenaient aux chré-
» tiens. Bohémond, prince d'Antioche, Raymond,
» comte de Tripoli, avaient été faits prisonniers de
» guerre, et gémissaient dans les fers des musulmans,
» victimes d'une ambition qui avait entraîné le roi de
» Jérusalem loin de son royaume, loin des colonies
» chrétiennes, dont il devait être l'appui et le défen-
» seur[1]. »

Les chevaliers et les barons qui s'exprimaient de la sorte ajoutaient que la vue seule de l'Égypte ne manquerait pas de corrompre les guerriers chrétiens, et d'amollir le courage et le patriotisme des habitants et des défenseurs de la Palestine. Ces discours pleins de

[1] Ce qu'il y a de curieux, c'est que le discours qu'on voit ici dans la bouche des barons, les auteurs arabes le mettent dans celle du roi. A les en croire, le roi ne se porta à cette expédition que comme malgré lui. (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

sagesse ne purent convaincre ni le roi de Jérusalem ni les partisans de la guerre, parmi lesquels se faisait remarquer le grand maître des hospitaliers, qui avait épuisé les richesses de son ordre par de folles dépenses, et levé des troupes dont il avait assigné la solde sur les trésors de l'Égypte. Le plus grand nombre des seigneurs et des chevaliers, que la fortune semblait attendre sur les bords du Nil pour leur distribuer ses faveurs, se laissèrent aisément entraîner à la guerre, et n'eurent point de peine à regarder comme leurs ennemis les souverains d'un pays qui leur offrait un immense butin.

[1168.] Tandis qu'on pressait à Jérusalem les préparatifs de l'expédition, des projets semblables occupaient les émirs et le conseil de Noureddin. A son retour des bords du Nil, Chirkou avait annoncé au prince de Damas « que le gouvernement du Caire manquait d'officiers et de soldats ; que la guerre civile, l'avidité des » Francs et la présence des Syriens avaient affaibli et » ruiné la puissance des fatimites. Le peuple égyptien, » ajoutait l'ambitieux émir, accoutumé à changer de » maître, n'était attaché ni au calife, qu'il ne connais» sait point, ni au visir, qui lui attirait toutes sortes » de calamités. Ce peuple, longtemps troublé par ses » propres discordes, ne soupirait qu'après le repos, et » semblait disposé à reconnaître toute domination qui » le protégerait contre ses ennemis et contre lui-même. » Les chrétiens ne connaissaient que trop l'état de dé» cadence de l'empire du Caire, toute leur politique » était de s'en emparer ; il fallait donc les devancer » dans leurs projets, et ne pas dédaigner une con» quête que la fortune offrait en quelque sorte à la » première puissance qui se présenterait en Égypte. »

Ainsi le roi de Jérusalem et le sultan de Damas avaient la même pensée et formaient les mêmes desseins. Dans les églises des chrétiens, comme dans les mosquées des musulmans, on adressait au ciel des prières pour le succès de la guerre qu'on allait porter sur les bords du Nil. Chacune des deux puissances rivales cherchait à légitimer ses projets et ses démarches : à Damas, on accusait le calife d'Égypte d'avoir contracté une alliance impie avec les disciples du Christ, et à Jérusalem on disait que le visir Chaver, manquant à la foi des serments, entretenait une correspondance perfide avec Noureddin.

Les chrétiens furent les premiers à violer les traités. A la tête d'une nombreuse armée, Amaury se mit en marche, et parut en ennemi devant Bilbéis qu'il avait promise aux chevaliers de Saint-Jean, pour prix de l'ardeur et du zèle qu'ils montraient dans cette expédition. Cette ville, située sur la rive droite du Nil, fut prise d'assaut, et toute la population passée au fil de l'épée; car moins on avait de motifs pour commencer cette guerre, plus on la poursuivait avec fureur.

Les malheurs de Bilbéis jetèrent la consternation dans toute l'Égypte; le peuple s'irrita au récit des cruautés exercées par les Francs, prit les armes et chassa du Caire la garnison chrétienne. Chaver rassembla des troupes dans les provinces, fortifia la capitale, et, pour réveiller dans les peuples le courage du désespoir, fit mettre le feu à l'ancienne Fostat [1], dont l'incendie dura plus de six semaines. Le calife du Caire implora de nouveau les armes de Noureddin, et lui envoya dans une lettre les cheveux des femmes de

[1] C'est ainsi qu'un héroïque désespoir a fait, dans les temps modernes, brûler la ville de Moscou.

son sérail, gage de sa confiance et signal de sa détresse profonde. Le sultan de Damas se rendit avec joie aux prières du calife d'Égypte, et, comme son armée était prête à se mettre en marche, il donna l'ordre à Chirkou de traverser le désert et d'accourir sur les bords du Nil.

Si, après la prise de Bilbéis, le roi de Jérusalem s'était rapidement porté sur le Caire, il aurait pu prévenir ses ennemis et s'emparer de la capitale; mais, par une politique qu'on ne peut expliquer et comme si tout à coup il eût été lui-même effrayé de son entreprise, ce prince, qui avait méprisé les traités et ne voulait rien devoir qu'à la victoire, écouta les ambassadeurs du calife, dont la voix suppliante s'adressait tantôt à sa pitié, tantôt à son avarice. Amaury n'était pas moins entraîné par l'amour de l'argent que par l'ambition des conquêtes, et l'offre d'une somme exorbitante suffit pour l'arrêter dans sa marche et lui faire suspendre les hostilités. Tandis qu'il attendait les trésors annoncés et qu'il prêtait l'oreille aux propositions de ceux auxquels il avait lui-même manqué de foi, les Égyptiens achevaient leurs préparatifs de défense : on relevait les fortifications des villes, le peuple s'assemblait en armes. Les Francs, environnés d'ennemis, attendirent vainement la flotte que les Grecs devaient leur envoyer. Enfin, après un mois de négociations, dans lesquelles le visir n'épargna ni les flatteries, ni les fausses protestations, Amaury, au lieu de recevoir les trésors qu'on lui promettait et de voir arriver des auxiliaires, apprit tout à coup que Chirkou entrait pour la troisième fois en Égypte, à la tête d'une armée formidable[1].

[1] Auteurs arabes, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

[1169.] Ce fut alors seulement qu'il reconnut le piége dans lequel il était tombé. Il vola au-devant des Syriens pour les combattre; mais leur chef évita sa rencontre et se joignit aux Égyptiens. Les chrétiens ne pouvaient résister à deux armées réunies. Dès lors toutes les négociations furent rompues, on menaça ceux qu'on flattait naguère; l'Égypte n'offrit plus ses trésors, mais montra ses soldats irrités. Le roi de Jérusalem, attaqué de toutes parts, précipita sa retraite vers le désert, et rentra dans son royaume, avec la honte d'avoir échoué dans une guerre que le succès seul pouvait lui faire pardonner, et qui paraissait d'autant plus injuste qu'elle avait été mal conduite et qu'elle était malheureuse.

Non-seulement les chrétiens avaient à regretter les avantages qu'ils retiraient d'un pays voisin et tributaire, mais cette riche contrée, dont ils s'étaient fermé l'accès, allait passer entre les mains du plus redoutable de leurs ennemis, dont elle devait accroître la puissance. Chirkou fit arborer ses drapeaux sur les tours du Caire; l'Égypte, qui croyait recevoir un libérateur, ne vit bientôt qu'un conquérant. Le visir Chaver paya de sa vie les maux qu'il avait attirés sur sa patrie : il fut tué dans le camp même de Chirkou, et son autorité devint le partage du vainqueur. Le calife, qui, pour se sauver lui-même, avait demandé la tête de son premier ministre, lui donna pour successeur le général de Noureddin, qu'il appela dans ses lettres *le prince victorieux*. C'est ainsi que le monarque avili de l'Égypte se jouait de ses propres faveurs, en flattant un homme qu'il ne connaissait point et dont il avait peut-être souhaité la mort : image de l'aveugle fortune, qui répand au hasard les biens et les maux, et voit

avec la même indifférence ses favoris et ses victimes.

Deux mois après son élévation, Chirkou mourut subitement. Pour le remplacer, le calife choisit le plus jeune des émirs de l'armée de Noureddin. Saladin, à peine âgé de trente ans, quoiqu'il se fût distingué au siége d'Alexandrie, n'avait point encore de renommée; mais bientôt son nom devait occuper l'Orient et l'Occident. Il était neveu de Chirkou et fils d'Ayoub; son oncle et son père avaient quitté les montagnes sauvages du Curdistan pour servir les puissances musulmanes de la Mésopotamie, et s'étaient attachés à la fortune des Atabeks, quelque temps avant la seconde croisade. Saladin, dans sa jeunesse, aima la dissipation et les plaisirs, et resta longtemps étranger aux soins de la politique et de la guerre; mais, arrivé aux dignités suprêmes, il changea sa conduite et réforma ses mœurs. Jusqu'alors il semblait fait pour les loisirs et l'obscurité d'un sérail[1]; tout à coup on vit en lui un homme nouveau, qui paraissait né pour l'empire: sa gravité inspira le respect aux émirs; ses libéralités lui attirèrent les suffrages de l'armée; l'austérité de sa dévotion le rendait cher à tous les vrais croyants.

[1170.] Les Francs, qui ne voyaient point dans Saladin un ennemi redoutable, n'avaient pas encore renoncé à leurs projets sur l'Égypte. La flotte grecque, vainement attendue pendant l'expédition précédente, arriva enfin dans le port de Ptolémaïs. Dès lors on résolut de retourner sur les bords du Nil. La flotte et l'armée chrétienne, commandées par le roi de Jérusa-

[1] Bernard le Trésorier rapporte que Saladin avait la surveillance des femmes prostituées (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, t. I.) Pour le portrait et la jeunesse de Saladin, voyez Ibn-Alatir, Ibn-Aboutaï et Aboulféda, analysés dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

lem, allèrent mettre le siége devant la ville de Damiette. Là, les chrétiens perdirent la moitié de leurs soldats, moissonnés par la famine ou le fer de l'ennemi, et tous leurs vaisseaux, brûlés par le feu grégeois ou dispersés par la tempête; ils se virent enfin obligés de renoncer à leur entreprise, après cinquante jours d'un siége où leurs chefs furent accusés de manquer à la fois de courage, de prudence et d'habileté. Ainsi l'opiniâtreté d'Amaury à poursuivre une guerre malheureuse ne fit que servir les progrès des musulmans, et dut rappeler aux Francs de la Palestine ces paroles que les prophètes répétaient aux Hébreux: *Fils d'Israël, ne dirigez ni vos regards ni vos pas vers l'Egypte.*

Comme les députés qu'on avait envoyés en Occident étaient revenus en Syrie sans espérance de secours, le roi de Jérusalem plaça tout son espoir dans les Grecs, et partit pour Constantinople, laissant, ainsi qu'il le disait lui-même, à Jésus-Christ, dont il était le ministre, *le soin de gouverner son royaume*. Les chroniques contemporaines s'étendent longuement sur la brillante réception que reçut Amaury à la cour de Byzance, mais elles ne font point connaître les traités conclus avec Manuel, qui restèrent d'ailleurs sans exécution. Quand le roi retourna à Jérusalem, il trouva son royaume de toutes parts menacé par les forces toujours croissantes de Noureddin.

Si la guerre avait cessé un moment ses ravages, cet intervalle de paix n'était dû qu'à un horrible fléau qui venait de désoler la Syrie. Un tremblement de terre avait ébranlé toutes les cités: Tyr, Tripoli, Antioche, Émèse, Alep, n'offraient plus que des pierres entassées; la plupart des places fortes virent tomber leurs plus solides remparts, et perdirent à la fois leurs ha-

bitants et leurs défenseurs. Chaque prince, chaque peuple, occupé de ses alarmes et de ses calamités, ne songea plus à s'armer contre ses voisins, et *la crainte des jugements de Dieu*, dit Guillaume de Tyr, devint comme un traité de paix entre les chrétiens et les musulmans.

[1171.] Cependant Saladin achevait de soumettre l'Égypte à l'empire de Noureddin; et, pour qu'il ne manquât rien à sa conquête, il réussit à réformer les opinions religieuses du peuple vaincu. L'autorité des Fatimites fut abolie, et peu de temps après, le calife Aded, toujours invisible dans son palais, mourut sans savoir qu'il avait perdu sa puissance. Les chrétiens accusèrent alors Saladin de l'avoir tué de sa propre main [1]; mais aucun des historiens musulmans n'a révélé cet horrible secret de la politique orientale. Les trésors du calife servirent à apaiser les murmures du peuple et des soldats. La couleur noire des Abbassides remplaça la couleur blanche des enfants d'Ali, et le nom du calife de Bagdad fut seul prononcé dans les mosquées. La dynastie des Fatimites, qui régnait depuis plus de deux siècles, et pour laquelle on avait versé tant de sang, s'éteignit dans un seul jour, et ne trouva pas un défenseur. Dès lors les musulmans d'Égypte et de Syrie n'eurent qu'une même religion et qu'une seule cause à défendre.

Saladin n'avait plus rien à redouter de ses ennemis; mais une fortune aussi rapide, une aussi grande puissance, devaient exciter à la fois la jalousie de ses rivaux

[1] Guillaume de Tyr accuse ici Saladin; on peut voir à ce sujet le conte singulier et invraisemblable que fait Bernard le Trésorier (*Bibliothèque des Croisades*, t. I). Quant aux auteurs orientaux, pas un ne fait mention d'un trait aussi déshonorant pour Saladin.

et les défiances de son maître. Le souverain de Damas ne jetait plus que des regards inquiets sur une conquête qui avait fait sa joie. On doit croire néanmoins que Saladin ne songea point d'abord à l'empire ; mais telle était la position où les circonstances l'avaient placé, qu'il ne fut plus le maître de choisir le parti qu'il avait à prendre : le pouvoir suprême qu'on l'accusait de vouloir usurper devint pour lui comme le seul moyen qui lui restât de se sauver. C'est un spectacle curieux de voir dans les historiens arabes comment le sultan de Damas et le fils d'Ayoub emploient tour à tour le mensonge et la dissimulation, l'un pour prévenir les projets d'un lieutenant infidèle, l'autre pour échapper aux soupçons d'un maître irrité. Noureddin, afin de faire sortir Saladin de l'Égypte, où il était tout-puissant, l'appela plusieurs fois en Syrie, pour l'associer, disait-il, à ses entreprises contre les chrétiens ; Saladin, feignant d'obéir, traversait le désert, ravageait les frontières de l'Idumée, et se hâtait de retourner sur les bords du Nil, alléguant tantôt une nouvelle conquête à faire en Nubie ou vers la mer Rouge, tantôt un soulèvement à réprimer dans quelques villes égyptiennes. Cependant la ruse et la perfidie ne pouvaient longtemps suffire à cacher les secrets desseins d'une ambition impatiente ou d'une autorité jalouse, et la guerre, avec tous ses périls, allait éclater, lorsqu'on apprit tout à coup la mort de Noureddin.

Ce prince mourut à Damas en 1174. Il ne laissait qu'un fils, *Malek Saleh Ismaël*, encore dans l'adolescence et incapable de gouverner. Une mort si brusque et si imprévue jeta tous les peuples de la Syrie dans une extrême agitation. Depuis Damas jusqu'à Mossoul, il n'y avait pas une cité, un sultan ou un

émir qui ne songeât à profiter de ce grand événement pour recouvrer son indépendance, pour reprendre son ancienne domination ou s'en faire une nouvelle. Les États voisins des colonies chrétiennes ne dédaignèrent point, en cette occasion, l'alliance des Francs; ils conclurent avec eux des traités, et s'engagèrent même à leur payer des tributs, à condition qu'on ferait la guerre à Saladin; car tout le monde avait les yeux sur le redoutable conquérant de l'Égypte, à qui on supposait, avec raison, la pensée de se mettre à la place de Noureddin et de s'emparer du puissant empire des Atabeks.

Amaury assiégea Panéas, tombée précédemment au pouvoir de Noureddin; il pressa d'abord le siége avec vigueur; mais les émirs qui gouvernaient alors Damas lui offrirent une somme considérable, s'il renonçait à son entreprise. Ils le menaçaient en même temps d'appeler à leur secours Saladin et de livrer la Syrie au fils d'Ayoub. Amaury accepta l'or qu'on lui proposait, et, de plus, obtint la liberté de vingt chevaliers chrétiens, retenus en captivité chez les musulmans. A peine rentré à Jérusalem, il tomba malade, et mourut sans rien prévoir des grandes révolutions dont son règne devait être suivi.

Nous ne quitterons point Amaury sans dire quelques mots de la situation où il laissait le royaume. On peut voir dans les Assises de Jérusalem qu'à cette époque, les villes et les diverses baronnies de la terre sainte devaient, pour le service de l'État, plus de quatre mille chevaliers et près de six mille sergents d'armes, ce qui pouvait former une armée de douze à quinze mille hommes, dans les temps ordinaires. Les Assises ne parlent point des templiers, des hospitaliers, ni des

autres ordres militaires dont la milice s'accroissait et devenait chaque jour plus redoutable. Il faut ajouter que toutes les villes du royaume avaient des remparts et des tours gardés par les habitants; sur toutes les frontières du pays, sur toutes les avenues de Jérusalem, s'élevaient des forteresses remplies d'armes et de soldats; les montagnes de la Judée, les revers du Liban, les pays de Moab et de Galaad avaient, en outre, des cavernes ou des grottes fortifiées et transformées en places de guerre; les ressources pécuniaires ne manquaient point : les pèlerinages, l'industrie et le commerce maritime avaient attiré beaucoup de richesses; la plupart des villes de la côte étaient florissantes. Dès la troisième année de son règne, Amaury assembla à Naplouse le patriarche et les évêques, les grands et le peuple : les besoins du royaume furent exposés dans cette assemblée; on arrêta, d'un commun accord, que tout le monde, sans exception, paierait le dixième de ses propriétés mobiliaires pour le service de l'État. Il existait d'autres taxes qu'on acquittait régulièrement, et Guillaume de Tyr nous dit que le roi Amaury ne négligeait aucune occasion de recourir à la richesse de ses sujets. Pourquoi donc le royaume de Jérusalem était-il chaque jour moins redouté de ses voisins? Comment les fils et les successeurs des premiers soldats de la croix, avec tout ce qui fait d'ordinaire la force, la gloire et le salut des nations, étaient-ils réduits à trembler devant des ennemis que leurs pères avaient vaincus sans avoir ni armées, ni solde, ni places fortes? comment enfin un gouvernement fondé par la victoire et pourvu de tout ce qu'il fallait pour se défendre conservait-il avec tant de peine des villes et des provinces conquises naguère par des rois pauvres et

par quelques chevaliers qui n'avaient que leur épée ?

Un historien, Jacques de Vitri, fait remarquer à ce sujet que les mœurs, les caractères, les vertus belliqueuses, tout avait dégénéré : les héros de la croix avaient disparu, et les hommes qui sortaient de cette race illustre étaient comme le marc impur qui sort de l'olive, ou comme la rouille qui provient du fer.

Le fils et le successeur d'Amaury, qui n'était pas encore en âge de gouverner, reçut l'onction royale, et, sous le nom de Baudouin IV, fut couronné dans l'église du Saint-Sépulcre. L'historien Guillaume de Tyr, qui avait été chargé de son éducation, nous parle des dispositions heureuses qu'il apporta à l'étude de l'histoire et des lettres. Dès son enfance, il aimait la gloire, la vérité et la justice ; mais ces bonnes qualités furent perdues pour le royaume, car la lèpre qui le dévorait le condamnait à ne jamais régner par lui-même. Aussi l'histoire contemporaine n'a-t-elle trouvé d'autre titre ou d'autre nom à lui donner que celui de *roi mesel*, ou *roi lépreux*.

Deux hommes se disputèrent la régence : Milon de Plancy, et Raymond, comte de Tripoli. Le premier, noble champenois, était seigneur de l'Arabie Sobal ; il avait dirigé la politique d'Amaury, et prétendait diriger encore celle de son fils. Milon de Plancy avait la réputation d'un homme dissolu et méchant ; il était d'une arrogance insupportable et d'une présomption excessive ; jaloux de toute espèce d'autorité, il ne souffrait pas qu'on approchât du trône et qu'on exerçât quelque influence à la cour et dans l'État, ce qui l'avait rendu odieux aux grands et aux petits. Au reste, l'histoire du temps ne parle de lui en cette occasion que pour nous dire qu'il fut trouvé percé de plusieurs coups

d'épée dans une rue de Ptolémaïs; et nous-même nous n'en parlons que pour faire voir en quelles mains était tombé l'héritage de Jésus-Christ.

Raymond, quatrième descendant du fameux Raymond de Saint-Gilles, avait la bravoure, l'activité, l'ambition du héros dont il tirait son origine, et surtout cet indomptable caractère qui, dans les temps difficiles, irrite les passions et provoque des haines implacables. Guillaume de Tyr nous dit qu'il avait employé le temps de sa captivité à s'instruire et qu'il était lettré; mais, dans les affaires, la vivacité de son esprit l'aidait encore mieux que son savoir. Ses longs malheurs ne lui avaient point enseigné le néant des grandeurs humaines: plus impatient de régner sur les chrétiens que de vaincre les infidèles, Raymond regardait le droit de commander aux hommes comme le seul prix des maux qu'il avait soufferts; il demandait avec hauteur la récompense de ses services, de ses travaux, et ne voyait le triomphe de la justice, le salut du royaume que dans sa propre élévation. Nommé à la régence et sans cesse obligé de se défendre contre les passions jalouses qui le poursuivaient, nous le trouvons à peine occupé des soins du gouvernement. L'histoire contemporaine ne parle guère que des inimitiés qu'il s'était attirées et des craintes qu'il inspirait au roi Baudouin.

Tandis que Jérusalem restait presque sans chef et sans direction, le fils de Noureddin, à peu près du même âge que Baudouin IV et faible de corps comme lui, se trouvait à Damas entouré d'une foule d'émirs qui se disputaient son autorité, et qui régnaient en son nom. Saladin se déclara d'abord pour *Malek Saleh*, et prit parti contre les émirs, qu'il accusait d'opprimer

le jeune prince. A la fin ceux-ci, moitié crainte, moitié séduction, appelèrent le fils d'Ayoub à Damas. Une fois qu'il fut maître de la capitale, son armée victorieuse et l'or pur, appelé *obrysum*, qu'il tirait de l'Égypte, lui soumirent les autres cités de la Syrie. Guillaume de Tyr fait remarquer à ce sujet qu'en ce temps-là il n'y avait point, parmi les musulmans et même parmi les chrétiens, de moyen plus efficace pour subjuguer les cœurs, que de répandre l'or à pleines mains. En vain les partisans de la famille de Noureddin, dans leur désespoir, invoquèrent les armées de Mossoul et les poignards du Vieux de la Montagne; Saladin triompha de tous les obstacles. Sa politique fut de persuader aux vrais croyants que toute son ambition était de défendre la cause de l'islamisme. Comme il s'annonçait pour succéder à la mission apostolique de Noureddin et de Zenghi, on crut facilement qu'il devait aussi succéder à leur puissance. Le calife de Bagdad lui donna, au nom du prophète, la souveraineté des villes conquises par ses armes, et n'excepta pas même la ville d'Alep, où l'héritier de Noureddin avait trouvé un dernier asile. Dès lors, Saladin fut proclamé sultan de Damas et du Caire, et la prière se fit en son nom dans toutes les mosquées de la Syrie et de l'Égypte.

Nous ne savons pas quels moyens employèrent alors les Francs pour arrêter les progrès de Saladin. Guillaume de Tyr nous apprend que, sous la conduite du comte de Tripoli et du roi de Jérusalem, ils entreprirent plusieurs excursions au delà du Liban : dans la première, ils s'avancèrent jusqu'à Darie, à cinq milles de Damas; dans la seconde, partis du territoire de Sidon, ils pénétrèrent dans la riche vallée de *Baccar* (aujourd'hui Bekaa), alors pays fertile, maintenant triste soli-

tude, et descendirent jusqu'à Balbek[1]. L'armée chrétienne revint à Tyr, chargée de butin, amenant des troupeaux de bœufs et de moutons, mais sans avoir combattu l'ennemi. Pendant ce temps-là, Saladin remportait d'utiles victoires, s'emparait des cités et des provinces, et fondait presque sans résistance la redoutable dynastie des Ayoubites.

Dans l'année 1178, Renaud de Châtillon, resté longtemps captif à Alep, racheta sa liberté et reparut parmi les chrétiens. La destinée aventureuse de Renaud est une des pages les plus curieuses de cette histoire, et nous fait très-bien connaître cette chevalerie errante que les croisades conduisaient en Orient. Renaud de Châtillon était arrivé en Syrie avec Louis le Jeune, et s'était attaché au service du prince d'Antioche. Constance, femme de Raymond de Poitiers, avait remarqué la beauté et les manières chevaleresques de Renaud, et, lorsque Raymond eut perdu la vie sur le champ de bataille, la princesse d'Antioche ne voulut pas prendre d'autre époux que le jeune chevalier venu du pays des Francs. Renaud, appelé ainsi à gouverner une principauté, se rendit odieux à son peuple par de violents démêlés avec le patriarche Amaury, par la guerre cruelle qu'il fit à l'île de Chypre, et par plusieurs excursions peu dignes d'un chevalier chrétien. Dans une de ces entreprises, il tomba entre les mains des infidèles, et ce fut Ayoub, père de Saladin, qui le fit prisonnier. Lorsqu'il sortit de captivité, sa femme Constance n'était plus, et le jeune Bohémond, fils de Raymond, occupait le trône d'Antioche. Renaud se rendit à Jérusalem, où le souvenir de ses exploits

[1] Guillaume de Tyr donne à Balbek le nom d'*Amégarre*; il la confond ainsi avec Palmyre. Balbek (ou Baal-bek) est l'ancienne *Héliopolis* d'Asie.

et le récit de ses malheurs le firent accueillir du roi et des barons. Il épousa, en secondes noces, la veuve de Homfroi de Thoron, qui lui donna la seigneurie de Carac et de Montréal. Renaud de Châtillon avait un caractère bouillant et impétueux; jamais son ardeur belliqueuse ne respecta ni les lois ni les traités. Dans un temps où l'imprudence d'un seul homme pouvait tout perdre, cette ardeur sans frein, que l'âge et l'infortune n'avaient point tempérée, pouvait amener de grands malheurs. Nous verrons plus tard comment Renaud rompit une trêve faite avec Saladin, et précipita le royaume dans une guerre où s'éteignit la gloire du nom chrétien.

A peu près dans le même temps, on vit débarquer à Sidon un jeune marquis de Montferrat, surnommé Longue-Épée. Il venait pour épouser la princesse Sibille, fille d'Amaury et sœur aînée de Baudouin IV. Le marquis de Montferrat avait des liens de parenté avec le roi de France, avec l'empereur d'Allemagne, et avec les plus puissants monarques de la chrétienté. On était persuadé, à Jérusalem, que des alliances avec les plus nobles familles d'Occident serviraient efficacement la cause des colonies latines, et que rien n'était plus propre à réveiller l'ardeur des guerres saintes. Le roi Baudouin donna au mari de sa sœur les comtés de Joppé et d'Ascalon. Le jeune marquis de Montferrat, qui était l'espoir des chrétiens, ne vécut que deux mois après son mariage; de cet hymen naquit un enfant qui ne fit que passer dans cette vie et qui cependant mourut roi.

Alors vint à Jérusalem Philippe, comte de Flandre, avec un grand nombre de chevaliers. Le roi Baudouin, dont la maladie empirait, proposa à l'illustre pèlerin de prendre l'administration de son royaume et de

gouverner à sa place la ville sainte. Celui-ci refusa, en disant qu'il n'était venu que pour se consacrer au service de Dieu. Il se préparait contre l'Égypte une nouvelle expédition, pour laquelle l'empereur grec offrait ses trésors et ses flottes; on en proposa le commandement à Philippe, il refusa encore, disant qu'il ne voulait point aller sur les bords du Nil, pour y mourir de misère avec ses compagnons d'armes. L'humeur inconstante de ce seigneur l'entraîna enfin dans la principauté d'Antioche, toujours menacée par les Turcs; il assista au siége d'Harenc, qui devint un véritable sujet de scandale et dans lequel le jeu de dés, la chasse aux faucons, les baladins et les femmes de mauvaise vie, firent tout à fait oublier la guerre sainte. Après être restés quatre mois devant la place, les chefs reçurent des assiégés une somme d'argent, et se retirèrent[1]. Cette expédition honteuse aurait jeté le découragement parmi les chrétiens, si dans le même temps Dieu ne leur avait envoyé une victoire à laquelle ils ne s'attendaient guère.

Saladin, voyant que les forces des Francs s'étaient dirigées vers Antioche, se mit en marche pour attaquer la Palestine. A cette nouvelle, le roi Baudouin, avec tous les chevaliers qu'il put rassembler, se rendit dans Ascalon. L'armée de Saladin ne tarda point à paraître, et vint dresser ses tentes près de la ville. Comme l'armée chrétienne restait enfermée dans la place, les musulmans se crurent assurés de la victoire, et se dispersèrent par bandes dans la vaste plaine de Saron. Ramla fut livré aux flammes, le territoire de Lidda ravagé. A l'approche des infidèles, tous les habitants fuyaient; l'épouvante se répandit dans les montagnes

[1] Guillaume de Tyr donne de longs détails sur Philippe et sur le siége d'Harenc.

de la Judée et jusque dans Jérusalem. Cependant les guerriers chrétiens ne purent voir de sang froid la désolation de tout le pays, et résolurent de mourir plutôt que de rester spectateurs immobiles de cette ruine universelle. Le matin de la fête de sainte Catherine, ils sortirent en armes des murs d'Ascalon, et s'avancèrent sur la rive de la mer, où des bancs de sable[1] cachaient leur marche. Arrivés en face du lieu où campait Saladin, ils se rangèrent en bataille, et se présentèrent devant l'ennemi, qui ne les avait pas vus s'avancer. Aussitôt Saladin fait sonner les trompettes pour rappeler ses soldats dispersés, et s'efforce de relever le courage des troupes restées au camp. Baudouin marche à la tête de son armée, précédé du bois de la vraie croix ; il n'avait avec lui que trois cent soixante-quinze chevaliers, *mais tous remplis de la grâce céleste, qui les rendait plus forts que de coutume*. Les musulmans, qui résistèrent d'abord avec quelque courage, ne purent jamais se rallier; l'ange exterminateur semblait suivre les chrétiens dans la mêlée; la présence de la croix n'avait jamais produit d'aussi grands miracles : plusieurs fois, pendant le combat, on crut voir ses branches s'élever jusqu'au ciel et s'étendre jusqu'au bout de l'horizon. Saladin perdit tous ses mameluks *à robes de soie* et *couleur de safran*, qui combattaient à ses côtés. La déroute des musulmans fut complète; on les poursuivit depuis le lieu appelé *le mont de Girard* jusqu'au marais dit *des Etourneaux*. Ils jetaient sur les chemins leurs cuirasses, leurs casques et leurs bottines de fer; la faim, la soif, le froid de novembre en firent périr un grand nombre dans leur fuite. Pendant

[1] Cette rive de la mer, que nous avons parcourue, est en effet couverte de bancs de sable.

quatre jours, on vit revenir à Ascalon des soldats chrétiens qui apportaient des tentes, des armes de toute espèce, qui conduisaient des troupes de captifs et quantité de chevaux et de chameaux. Alors les Arabes bédouins se mirent aussi à piller les musulmans fugitifs; Guillaume de Tyr compare les Bédouins à la chenille qui dévore les restes de la sauterelle. Après une si grande victoire[1], Baudouin revint à Jérusalem, pour remercier le Tout-Puissant. Dans le même temps, Saladin fuyait à travers le désert, sans escorte et monté sur un dromadaire.

[1179]. Malgré cette importante victoire, de tristes pressentiments subsistaient encore dans les esprits. Tout en chantant le *Te Deum*, on s'aperçut que les remparts et les tours de Jérusalem tombaient de vétusté. Pour les réparer, les habitants les plus riches s'imposèrent une contribution. D'un autre côté, comme la Galilée était sans cesse menacée par les musulmans, on fit construire une forteresse au lieu appelé le *Gué de Jacob*. Dans le même temps, arrivèrent en Palestine plusieurs nobles pèlerins de l'Occident: Henri, comte de Troyes, fils du comte Thibaut l'ancien; le seigneur Pierre de Courtenay, frère du roi de France; et le seigneur Philippe, fils du comte Robert. Ces renforts furent reçus avec joie; mais ils n'empêchèrent point Saladin de reparaître avec une armée et de reprendre ses premiers avantages sur les chrétiens. Ceux-ci éprouvèrent un échec presque dans le même temps sur le terri-

[1] Voyez Guillaume de Tyr, liv. XX et suiv., et Bernard le Trésorier, *Bibliothèque des Croisades*, t. I. Les auteurs arabes appellent cette bataille *Combat de Ramla*. Aboulfarage attribue, dans sa Chronique syriaque, la victoire des chrétiens à un vent miraculeux qui tout à coup porta la poussière dans les yeux des musulmans.

toire de Sidon et dans la forêt de Panéas. Pour comble de malheur, on apprit bientôt à Jérusalem que le château du Gué de Jacob, destiné à défendre la Galilée et les deux rives du Jourdain, venait d'être pris d'assaut et qu'il n'y restait pas pierre sur pierre. Les fidèles purent alors se demander pourquoi Dieu leur avait envoyé la victoire d'Ascalon; aussi l'histoire contemporaine s'écrie-t-elle ici avec le Psalmiste : *Qui te comprendra, ô Seigneur, dans tes desseins sur les enfants des hommes?*

Baudouin, toujours malade, n'avait plus la force de se faire obéir parmi les siens, ni de conduire les soldats de la croix au milieu des périls. On ne manquait pas alors de *fils de Bélial, vrais artisans de ruine,* qui cherchaient à profiter des infirmités du roi et qui semaient partout les haines, les jalousies, les défiances. Ce malheureux prince aurait eu besoin que des hommes sages l'aidassent à gouverner; la voix publique lui en désignait plusieurs, mais la voix du peuple importunait le faible Baudouin, et toute réputation d'habileté lui portait ombrage; ainsi ceux qui pouvaient servir le royaume se trouvaient éloignés du gouvernement. Ce fut alors qu'un homme dont personne ne parlait parut tout à coup, et se plaça sur les avenues du pouvoir suprême. Guy de Lusignan, arrivé naguère avec Hugues le Brun, son père, dans la terre sainte, avait élevé ses prétentions jusqu'à la fille d'Amaury, veuve du marquis de Montferrat. Guy, qu'on admirait pour sa grâce et sa beauté, entretint avec la sœur du roi un commerce de galanterie qu'il fallut enfin consacrer par une union légitime, et ce fut pour lui le chemin du trône de David et de Salomon [1].

[1] C'est Benoît de Péterborough qui nous a transmis ce fait, sur lequel Guillaume de Tyr garde le silence (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

Dans l'année 1180 et les précédentes, il n'était pas tombé de pluie en Syrie et surtout dans le territoire de Damas. La terre n'avait rien produit; les peuples mouraient de faim, on ne pouvait plus entretenir les armées; Saladin conclut une trêve de deux ans avec le roi de Jérusalem, et se retira en Égypte, entraînant avec lui une partie de la population syrienne, qui fuyait la famine.

Tandis que le royaume était en paix, dit Guillaume de Tyr, une race de Syriens habitant dans la province de Phénicie, saisie tout à coup d'une inspiration divine, abjura les erreurs où l'avait conduite un hérésiarque nommé Maron, et revint à l'unité de l'Église catholique. Cette population, qui a conservé le nom de Maronites, était vaillante à la guerre et composée d'hommes forts et vigoureux [1]; redoutable gardienne du Liban, elle arrêta souvent les infidèles dans leurs invasions, et fut un utile auxiliaire pour les Francs. Son retour à la sincérité de la foi causa une grande joie au peuple chrétien.

Avant que la trêve avec Saladin fût expirée, une circonstance imprévue vint donner naissance à de nouvelles guerres. Un gros vaisseau qui portait quinze cents pèlerins, poussé par la tempête, échoua sur les côtes de Damiette; le sultan du Caire ordonna qu'on saisît le bâtiment et que tous ceux qui le montaient fussent retenus prisonniers. Le roi de Jérusalem envoya des députés pour se plaindre de cette infraction aux traités et au droit des gens; Saladin se plaignit à son tour des excursions que Renaud de Châtillon, seigneur de Montréal, faisait chaque jour sur le terri-

[1] Voyez, pour les Maronites, la *Correspondance d'Orient*, t. VI et t. VII.

toire des musulmans. La ville d'Héla ou d'Hélis, sur la mer Rouge, avait appartenu un moment aux chrétiens; Renaud voulut la reprendre; des barques furent construites à Carac et transportées à dos de chameau : on voulait attaquer la ville par terre et par mer; mais des secours envoyés par Saladin firent lever le siége. Dans une autre expédition, Renaud se mit à la tête de ses guerriers les plus intrépides, enrôla sous ses drapeaux deux ou trois cents Arabes bédouins, et marcha contre la Mecque et Médine. Cette troupe était déjà parvenue dans la vallée de Rabi, lorsqu'elle fut attaquée et dispersée par les Turcs. Plusieurs soldats chrétiens tombés entre les mains des infidèles furent envoyés à la Mecque, et égorgés avec les brebis et les agneaux qu'on a coutume de sacrifier au prophète dans la cérémonie du grand Beiram[1]; on conduisit les autres en Égypte, où ils périrent, immolés par les sophis, les dévots et les docteurs de la loi.

Dès lors on ne parla plus de la paix, et la guerre se poursuivit de part et d'autre avec fureur; c'étaient tous les jours de nouveaux combats : les provinces et les cités vivaient dans de continuelles alarmes. Saladin, après avoir menacé la place de Carac et ravagé la Galilée,

[1] On trouve, dans une lettre écrite par Saladin à son frère Malek-Adhel, ce passage remarquable: *Les infidèles ont violé le berceau et l'asile de l'islamisme; prenons garde que les prisonniers et les Arabes qui ont fait route avec eux ne servent plus tard de guides à ceux qui auraient le même dessein.* On sait que les Arabes du désert n'ont jamais été regardés comme de bons musulmans; Mahomet s'en défiait, car nous lisons dans le Coran ces paroles : *L'Arabe du désert est le plus opiniâtre des infidèles.* Les dispositions des Arabes qui habitent les contrées voisines de la mer Rouge n'ont jamais changé; aussi est-ce dans ces provinces que les temps modernes ont vu s'élever la formidable secte des *Wahabites*, qui, au commencement de ce siècle, ont pillé la Mecque et Médine, et dont le pacha d'Égypte, Méhémet Ali, n'a jamais pu triompher. Cette opposition des Arabes de la mer Rouge remonterait-elle au temps de Saladin?

vint assiéger la ville de Beirouth, et, comme la place résistait avec vigueur, il partit tout à coup avec ses troupes pour la Mésopotamie, et ne daigna pas même, à son départ, parler d'une trêve avec ses ennemis. Il resta plus d'une année sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Les Francs, au lieu de tenter quelque grande entreprise, ne profitèrent de cette absence de Saladin que pour repasser le Liban et piller de nouveau les bourgs et les campagnes de la Syrie. Ces excursions, dans lesquelles il n'y avait ni péril ni gloire, ne rendaient point aux chrétiens leur sécurité : le nouveau sultan de Damas et du Caire était toujours présent à leur pensée; on recueillait avec une avidité inquiète tout ce qu'en disait la renommée; chaque jour on s'attendait à le voir revenir avec de nouvelles forces. Les principaux du royaume s'assemblèrent plusieurs fois pour délibérer sur les moyens de défense qu'on pourrait lui opposer. Dans une de ces réunions on arrêta qu'il serait levé un impôt extraordinaire et que chaque habitant du royaume paierait un pour cent sur la valeur de ses propriétés et deux pour cent sur ses revenus. Ceux dont la fortune ne s'élevait pas à cent besants payaient un droit de fouage d'un besant ou d'un demi-besant; dans chaque *cazal* ou village, on payait un besant par feu. Quatre commissaires percepteurs, hommes de bien et craignant Dieu, furent nommés dans chaque cité : tout le monde était soumis à la taxe, même les juifs et les musulmans. Les produits de l'impôt devaient être portés à Jérusalem ou à Ptolémaïs, et déposés dans une caisse à trois clefs : on ne pouvait les employer que pour l'entretien de l'armée et pour la réparation des places fortes.

Sur ces entrefaites, Saladin revint à Damas (1183).

Dans ses guerres lointaines, il avait conquis plusieurs grandes cités telles qu'Édesse, Amide ou Diarbékir; il avait obtenu la soumission de Mossoul, où régnaient encore les Atabeks, et s'était à la fin emparé d'Alep, où venait de mourir le fils et l'héritier de Noureddin; tous les sultans et les émirs de la Mésopotamie étaient devenus ses alliés ou ses tributaires; il n'avait plus désormais que les chrétiens pour ennemis, et la puissance des Francs en Syrie se trouvait comme enveloppée, comme assiégée par une foule de nations qui la haïssaient et qui n'obéissaient plus qu'à un seul homme. Depuis que Saladin était revenu à Damas, les chrétiens se demandaient chaque jour avec crainte sur quels points et de quel côté l'orage allait tomber. Les troupes destinées à la défense du royaume se rassemblèrent, selon la coutume, à la fontaine de Séphouri, et là, elles attendirent le signal des combats.

La maladie de Baudouin faisait des progrès effrayants. Ce malheureux prince avait perdu la vue; les extrémités de son corps tombaient en putréfaction; il ne pouvait plus se servir de ses pieds ni de ses mains. Dans cet état désespéré, il consentit enfin à quitter l'autorité suprême, et, conservant seulement la dignité royale avec la ville de Jérusalem, il nomma régent du royaume Guy de Lusignan, et lui abandonna les soins de l'administration. Ce choix de Lusignan n'inspira de confiance ni au peuple ni à l'armée; les hommes prévoyants commencèrent à croire que la sagesse divine s'était retirée du conseil des princes et que Dieu ne voulait plus sauver le royaume de Godefroy. Bientôt on apprit que Saladin, avec une formidable cavalerie, avait pénétré sur le territoire des chrétiens. Après avoir campé entre les deux branches du

Jourdain, il envoya des corps d'armée dans toutes les contrées voisines, et vint lui-même dresser ses tentes près de la source de Tubanie, entre le mont Gelboé et l'ancienne cité de Betzan ou Scythopolis. Alors l'armée chrétienne, commandée par le nouveau régent du royaume, se mit en marche, et vint camper en présence des musulmans. L'ennemi dévastait les campagnes, brûlait les bourgs et les villages, emmenait les femmes et les enfants, pillait et livrait aux flammes les monastères et les églises. Au milieu de cette désolation générale, les troupes latines restaient immobiles, et cependant on comptait sous les drapeaux de la croix jusqu'à treize cents chevaliers et plus de vingt mille hommes de pied, ce qui ne s'était point vu en Orient depuis la première croisade. Les hommes sages croyaient que l'occasion était favorable pour vaincre Saladin; mais on ne lui présenta point le combat, et l'ennemi ne fut pas même poursuivi dans sa retraite.

On accusa Guy de Lusignan d'avoir hésité devant le péril ou plutôt devant la victoire. De toutes parts il s'éleva contre lui des murmures et des plaintes. Baudouin lui-même partagea l'indignation générale, et se repentit d'avoir donné tant de puissance à un homme aussi peu capable de sauver le royaume; il résolut de lui retirer la régence, et, ne gardant aucune mesure dans sa colère, il voulut le dépouiller des comtés d'Ascalon et de Joppé et faire casser le mariage de Sibille. Guy fut sommé de comparaître devant la cour des barons et des évêques; comme il refusa d'obéir, Baudouin, quoique infirme et aveugle, se rendit lui-même à Ascalon. Les portes de la ville étaient fermées. Le malheureux prince (nous suivons le récit de Bernard) appela et commanda qu'on lui ouvrît; trois fois de

sa main il frappa la porte, et personne ne vint. Tant que le roi fit son commandement, ajoute la chronique déjà citée, les bourgeois de la ville étaient montés sur les murs et les tourelles, et *n'osaient se mouvoir, attendant la fin de cette affaire.* Baudouin, prenant le ciel à témoin d'un si grand outrage, s'en alla à Joppé, où il fut reçu par le peuple et les chevaliers, et mit son *bailli* à la place de celui de Guy de Lusignan. Revenu à Jérusalem, il manda le comte de Tripoli, et lui donna l'administration du royaume; il voulut en même temps placer la couronne sur la tête d'un enfant de cinq ans, né du premier mariage de Sibille avec le marquis de Montferrat. La régence donnée à Raymond causa une grande joie aux barons et à tout le peuple; car depuis longtemps on disait dans Jérusalem que, sans le comte de Tripoli, *il ne viendrait du côté du roi que des malheurs.* Lorsqu'on eut réglé les affaires de la régence, le fils de Sibille fut couronné sous le nom de Baudouin V. « Parce que l'enfant était petit (ce sont les expressions de Bernard) et que le roi ne voulait pas qu'il fût au-dessous des autres, on le fit porter dans les bras d'un chevalier jusqu'au temple du Seigneur. » On prépara ensuite au palais de Salomon un grand banquet où, selon la coutume, *les bourgeois de Jérusalem servirent le nouveau roi et ses barons.* Depuis ce jour-là, il n'y eut plus de fêtes ni de joies dans la cité sainte.

Le patriarche Héraclius et les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital furent envoyés alors en Occident pour solliciter les secours de la chrétienté. Lorsque ces députés arrivèrent en Italie, le pape Lucius, chassé de Rome, avait convoqué à Vérone un congrès, où assistait Frédéric, empereur d'Allemagne, pour délibérer sur les moyens de rétablir la paix dans le

monde chrétien. Les députés de la Palestine furent entendus dans cette assemblée, et rappelèrent les périls et les calamités de la terre sainte. Ils traversèrent les Alpes, et sollicitèrent la piété et la valeur des guerriers français. Philippe-Auguste, qui régnait alors, les reçut avec les plus grands honneurs, mais il venait de monter sur le trône, et l'intérêt de son royaume ne lui permit pas d'aller lui-même à la défense de Jérusalem. Henri II, roi d'Angleterre, dont la réputation militaire s'étendait jusqu'en Orient, semblait être la dernière espérance des chrétiens de Syrie. Comme ce prince, pour expier le meurtre de l'archevêque de Cantorbéry, avait promis au pape de conduire une armée en Palestine, Héraclius se rendit à sa cour, et, lui présentant les clefs et le drapeau du saint sépulcre, le pressa d'accomplir son serment. L'Angleterre était alors remplie de troubles, et l'esprit de révolte avait pénétré jusque dans la famille du monarque. Henri protesta de son zèle pour la délivrance des saints lieux, promit de fournir aux dépenses de la guerre sacrée, mais refusa de prendre la croix : « Gardez vos trésors, » s'écria le patriarche irrité de ce refus, car nous » cherchons un homme qui ait besoin d'argent, et » non de l'argent qui ait besoin d'un homme. » Ces paroles, qui n'étaient point inspirées par l'esprit de l'Évangile, semblaient plus propres à irriter qu'à persuader le monarque anglais ; et, comme Henri II en témoigna sa surprise, le patriarche redoubla d'insolence et d'orgueil. « Vous avez juré, s'écria-t-il, de » partir avec une armée pour la terre sainte, et dix » ans se sont écoulés sans que vous ayez rien fait pour » remplir votre promesse. Vous avez trompé Dieu ; » mais ignorez-vous ce que Dieu réserve à ceux qui

» refusent de le servir? » En écoutant ce discours, le monarque ne put retenir son indignation. « Je vois, » poursuivit Héraclius, que j'excite votre colère; mais » vous pouvez me traiter comme vous avez traité mon » frère Thomas; car il m'est indifférent de mourir » en Syrie de la main des infidèles, ou de périr ici » par vous, qui êtes plus méchant que les Sarra- » sins[1]. »

Ce qui caractérise les opinions de ce temps-là, c'est qu'un puissant monarque n'osa point punir un envoyé des chrétiens d'Orient qui lui parlait de la sorte, et qu'il fut obligé de tolérer des outrages auxquels se mêlait le nom de Jérusalem. Henri, persistant dans sa résolution de ne point abandonner son royaume, offrit d'envoyer une partie de ses trésors aux défenseurs de la Palestine, et permit à ses sujets de prendre les armes contre les infidèles.

Le temps n'était point venu où les souvenirs de la ville sainte devaient ébranler de nouveau l'Occident. Déjà plusieurs ambassadeurs, arrivés de Jérusalem, dont les paroles étaient plus persuasives que celles d'Héraclius, n'avaient pu ranimer l'enthousiasme belliqueux des chrétiens. Si on en excepte Pierre de Courtenay, frère de Louis VII, un comte de Troyes, un comte de Louvain, Philippe, comte de Flandre, un duc de Nevers, qui, dans ces époques malheureuses, visitèrent les saints lieux, les barons et les chevaliers de l'Occident ne songeaient plus à combattre pour l'héritage de Jésus-Christ. Le pape, affligé de l'abandon dans lequel on laissait les colonies chrétiennes de

[1] Brompton est le premier qui ait raconté ces circonstances de l'ambassade d'Héraclius; un autre historien anglais, Henri Knigton, en a parlé aussi d'après Brompton (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

Syrie et se confiant à la seule puissance de ses paroles, avait écrit à Saladin et à son frère Malek-Adhel, pour les conjurer de mettre un terme à l'effusion du sang et de rendre la liberté aux prisonniers chrétiens. On doit croire que le pontife employa ces moyens de persuasion, parce qu'il n'en avait pas d'autres. L'ardeur des croisades n'était point éteinte dans les esprits, mais, pour retrouver sa première énergie et se réveiller dans toute sa force, elle avait besoin de quelques événements extraordinaires, de quelques grandes calamités qui pussent émouvoir les cœurs et parler à l'imagination des peuples.

Quand le patriarche Héraclius revint à Jérusalem, toutes choses continuaient à marcher vers une rapide décadence. « Nous détestons le présent, écrivait alors l'archevêque de Tyr, et nous demeurons interdits devant l'avenir; nos ennemis ont repris tous leurs avantages, et nous sommes arrivés à ce point, que nous ne pouvons supporter ni les maux ni les remèdes. » Après avoir prononcé ces paroles, l'historien du royaume de Jérusalem ne se sent plus le courage de poursuivre son récit, et laisse à d'autres le soin de raconter les calamités qu'il prévoit. Beaucoup d'auteurs contemporains ne manquent pas de rapporter ici les présages qui annoncèrent la fin des colonies chrétiennes, tels que des tremblements de terre, des éclipses de lune et de soleil, un vent *violent dont les quatre points du monde furent ébranlés*. Les hommes pieux voyaient aussi les signes de la ruine prochaine du royaume dans l'extrême licence des mœurs[1] et dans l'entier oubli

[1] Nous n'oserions donner place dans cette histoire au tableau que fait l'évêque d'Acre, Jacques de Vitri, de la corruption des mœurs dans la Palestine; nous n'oserions pas non plus répéter ici ce que dit Bernard le Tré-

de la morale évangélique. « L'ancien ennemi du genre humain, dit un historien de ce temps-là[1], portait partout son esprit de séduction, et régnait surtout à Jérusalem. Les autres nations qui avaient reçu de ce pays les lumières de la religion en recevaient alors l'exemple de toutes les iniquités; aussi Jésus-Christ méprisa-t-il son héritage et permit-il que Saladin devînt la verge de sa colère. » Un signe non moins certain des révolutions et des calamités futures, c'est que les plus imprudents ou les plus pervers dirigeaient les affaires, qu'il n'y avait plus que faiblesse, impuissance, aveuglement dans la plupart des chefs, et qu'il ne restait plus pour gouverner le royaume que les princes et les rois des mauvais jours.

Le malheureux Baudouin avait entièrement perdu les facultés du corps et de l'esprit, et, tourmenté par l'excès des douleurs, il ne songeait plus qu'à mourir. Tandis que l'approche de son trépas remplissait son palais de deuil, tous les partis se disputaient l'autorité snprême, et ne laissaient pas un moment de repos à ce royaume qu'ils voulaient gouverner. Dès que le monarque eut fermé les yeux, le mal ne fit que s'accroître et la discorde ne connut plus de frein. Le comte de Tripoli voulait conserver les rênes de l'État comme régent du royaume; Sibille voulait donner le sceptre à son époux. Au milieu de ces dissensions, Baudouin V, faible et fragile espoir du peuple chrétien, mourut subitement. On déposa ses restes dans le lieu

sorier des liaisons scandaleuses entre le patriarche Héraclius et la fameuse Pâque de Rivery, femme d'un mercier de Naplouse, à laquelle ledit patriarche avait donné une *bonne maison de pierre à Jérusalem*, et qui *étoit aussi parée, quand elle alloit au moutier, que si c'eût été une impératrice, et avoit toujours devant elle six valets.*

[1] Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

où reposaient les cendres de Godefroy, et sa tombe fut la dernière tombe royale placée au pied du Calvaire.

Quand le jeune roi eut été enseveli, le comte de Tripoli rassembla les barons du royaume à Naplouse. Le patriarche et le grand maître du Temple restèrent à Jérusalem, et dirent à la comtesse de Joppé, femme de Lusignan, qu'ils la *couronneraient malgré tous ceux du pays* [1]. D'après leur conseil, Sibille fit dire aux barons réunis à Naplouse de venir à son couronnement; mais ceux-ci refusèrent, alléguant les conventions faites et les serments prêtés au *temps du roi lépreux*. Le patriarche et le grand maître du Temple renvoyèrent les messagers des barons, en disant qu'ils *ne tiendraient ni foi ni serments et qu'ils couronneraient la dame*. Alors furent fermées les portes de la cité, et Sibille se rendit à l'église du Saint-Sépulcre, pour la cérémonie du couronnement. Le patriarche, ayant pris au trésor deux couronnes, en mit une sur l'autel, et plaça l'autre sur le front de la comtesse de Joppé. Quand la comtesse eut été couronnée, le patriarche lui dit : « Dame, vous » êtes femme; il convient que vous ayez avec vous un » homme qui vous aide à gouverner. Prenez cette » couronne, et la donnez à tel homme qui puisse ai- » der au gouvernement du royaume. » Elle prit la couronne, et, appelant son seigneur qui était devant elle, elle lui dit : « Sire, avancez et recevez cette cou- » ronne; car je ne saurais comment la mieux placer. » Guy s'agenouilla, et elle lui mit la couronne sur la tête; ainsi il fut roi et elle fut reine. La nouvelle de ce couronnement, étant parvenue à Naplouse, répandit la désolation parmi les barons. Baudouin de Ramla,

[1] Nous n'avons plus d'autre guide, dans cette partie de notre histoire, que Bernard le Trésorier.

un des premiers seigneurs du royaume, fut plus affligé que tous les autres, et dit à ses compagnons que *le pays était perdu et qu'il s'en irait;* car il ne voulait pas encourir le reproche et le blâme d'avoir assisté à sa perte. Le comte de Tripoli conjura Baudouin de Ramla de prendre pitié du peuple chrétien et de rester avec les autres barons pour sauver le royaume en péril. « Nous avons ici, ajouta Raymond, le jeune Homfroi de Thoron, mari d'Isabelle, seconde fille d'Amaury; nous irons à Jérusalem, et nous le couronnerons, car nous avons pour nous toute la baronnie du pays. Quant aux Sarrasins, ils ne nous troubleront point, et nous aideront, s'il le faut, car j'ai une trêve avec eux. » Ainsi les barons s'accordèrent tous, et s'engagèrent à couronner Homfroi dès le lendemain. Mais Homfroi, qui touchait à peine à sa quinzième année, apprenant qu'on voulait le faire roi, pensa à la peine qu'il lui faudrait prendre et au mal qu'il pourrait en souffrir; il courut à Jérusalem, et se jeta aux pieds de Sibille, en lui disant qu'il préférait le repos et la vie à la couronne qu'on voulait lui donner. On sut bientôt à Naplouse qu'Homfroi s'était enfui à Jérusalem. Alors les barons *furent très-dolents, et ne surent que faire;* la plupart crurent qu'ils ne pouvaient sans blâme *renier* le roi qui venait d'être couronné et vinrent lui rendre hommage, chacun pour son fief et sa terre. Baudouin de Ramla ne voulut point tenir de terres du roi Guy, et se retira à Antioche, ce qui fût grand dommage pour les chrétiens et un sujet de joie pour les infidèles, dont il était redouté. Le comte de Tripoli alla s'enfermer dans la ville de Tibériade, qui lui appartenait du chef sa femme, et fit demander des secours à Saladin, dans le cas où Lusignan viendrait l'attaquer.

Au temps de Baudouin le Lépreux, on avait fait avec Saladin une trêve qui durait encore. Cette trêve, dans les circonstances dont nous venons de parler, était comme le salut du royaume. Chose digne de remarque, les musulmans respectèrent la foi jurée, et ce fut du côté des chrétiens que vint le signal d'une nouvelle guerre. Dans cette année 1186, Renaud de Châtillon, toujours entraîné par son caractère ardent, attaqua et dépouilla en pleine paix une riche caravane musulmane qui passait près de Carac. A cette nouvelle, Saladin, transporté de colère, jura de venger la violation des traités et l'outrage fait à l'islamisme. Il adressa une circulaire à ses émirs, à ses alliés; tous les musulmans en état de porter les armes, en Égypte, en Syrie, en Mésopotamie, furent appelés à la guerre sacrée. Après ces préparatifs, le sultan quitta Damas au mois de mars 1187, pour protéger la caravane qui se rendait du nord de la Syrie à la Mecque et à Médine, et, traversant l'Arabie Pétrée, il vint avec toute son armée assiéger Renaud de Châtillon dans Carac.

Pendant que ce siége se poussait avec vigueur, une partie de la cavalerie musulmane, sous les ordres d'Aphdal, fils de Saladin, passa le Jourdain et s'avança dans la Galilée [1]. Lorsqu'il approchait de Nazareth, tout le peuple des campagnes accourut dans la ville en criant : *Voilà les Turcs! voilà les Turcs!* Des crieurs publics parcouraient la cité en répétant à haute voix : *Hommes de Nazareth, armez-vous pour défendre la ville du vrai Nazaréen.* Les templiers et les hospitaliers, qui purent être avertis du danger, accoururent couverts

[1] Bernard le Trésorier rapporte que le fils de Saladin n'était entré sur le territoire des chrétiens que d'après une convention faite avec le comte de Tibériade, ce qui nous a paru peu vraisemblable.

de leurs armes et prêts au combat. Il se rassembla ainsi jusqu'à cent trente chevaliers, auxquels se réunirent trois ou quatre cents hommes de pied. Cette troupe intrépide n'hésita point à marcher au-devant des cavaliers turcs, dont le nombre s'élevait à sept mille. Les soldats de la croix se précipitèrent les premiers au combat [1]. Les chroniques du temps, en célébrant la bravoure des chevaliers chrétiens, ont raconté des prodiges qu'on a peine à croire ; elles s'arrêtent surtout à nous décrire la mort glorieuse de Jacques de Maillé, maréchal du Temple. Cet indomptable défenseur du Christ, monté sur un cheval blanc, restait seul debout, et combattait parmi des monceaux de morts. Quoiqu'il fût assailli de toutes parts, il refusait de se rendre. Le cheval qu'il montait, épuisé de fatigue, s'abattit et l'entraîna dans sa chute. Aussitôt l'intrépide chevalier se relève, et, la lance à la main, couvert de sang et de poussière, tout hérissé de flèches, se précipite dans les rangs ennemis ; enfin il tombe percé de coups, et combat encore. Les musulmans le prirent pour saint George, que les chrétiens croyaient voir descendre du ciel au milieu de leurs batailles. Après sa mort, les Turcs, qu'un historien appelle *des enfants de Babylone et de Sodome*, s'approchèrent avec respect de son corps meurtri de mille blessures ; ils essuyaient son sang, se partageaient les lambeaux de ses habits, les débris de ses armes, et, dans leur brutale ivresse, lui témoi-

[1] M. Gillot, dans ses Lettres sur la Galilée, croît avoir reconnu le théâtre de ce combat héroïque au village d'*El-Mahed*, à une heure vers l'est nord-est de Nazareth. C'est une étroite vallée entre des collines pierreuses et nues ; le plus fort de l'action avait eu lieu dans une aire où l'on bat le blé. M. Gillot a retrouvé jusqu'à cette partie du théâtre du combat (*Correspondance d'Orient*, t. V).

gnaient leur admiration par des actions d'une bizarrerie qui ferait aujourd'hui rougir la pudeur.

Le grand maître du Temple et deux de ses chevaliers échappèrent seuls au carnage. Ce combat eut lieu le premier jour de mai. Tous les chrétiens furent dans l'affliction. Le roi de Jérusalem, qui avait le projet de faire la guerre au comte de Tripoli, ne songea plus qu'à s'en rapprocher, et sentit le besoin d'agir par ses conseils ; de son côté, Raymond jura d'oublier ses propres injures, et se rendit à Jérusalem. Guy de Lusignan vint au-devant de lui, et le reçut avec les témoignages d'une sincère affection. Les deux princes s'embrassèrent à la vue de tout le peuple et promirent de combattre ensemble jusqu'à la mort pour l'héritage de Jésus-Christ.

Chaque jour, il arrivait de nouveaux renforts à l'armée de Saladin. Le sultan promettait déjà les dépouilles des chrétiens aux familles musulmanes chassées de la Palestine, il distribuait les villes et les terres aux plus braves de ses émirs ; le calife de Bagdad et tous les fidèles qui reconnaissaient son empire spirituel, depuis le Korasan jusqu'aux rivages du Nil, adressaient au ciel des prières pour ses armées et pour la conquête de Jérusalem. Vers les premiers jours de juin, Saladin traversa le fleuve, et s'avança vers Tibériade avec une armée de quatre-vingt mille hommes.

Guy de Lusignan, le comte de Tripoli et les principaux des barons s'étaient rassemblés à Jérusalem, pour délibérer sur les dangers du royaume. On arrêta que toutes les forces des chrétiens se réuniraient pour se porter dans les lieux menacés. Il fut résolu aussi dans cette assemblée qu'on emploierait à la défense de la terre sainte les trésors que le roi Henri II avait en-

voyés à Jérusalem et qui étaient gardés par la maison du Temple ; le conseil des barons décida en outre que les armes d'Angleterre seraient représentées sur les drapeaux de l'armée chrétienne. On n'oublia point le bois de la vraie croix, qui reparaissait toujours dans les grands périls. Le signe du salut fut porté en procession hors de la ville, et remis par le patriarche aux évêques chargés de le porter à l'armée. De tristes pressentiments se mêlaient à cette cérémonie, et beaucoup de gens croyaient, d'après certaines prédictions, que la croix véritable ne rentrerait plus à Jérusalem.

Tous les hommes en état de porter les armes s'étaient rendus à la plaine de Séphouri [1]. Les forteresses du royaume restaient sans garnisons, et dans les villes on ne voyait plus que des femmes et des enfants. Le prince d'Antioche avait envoyé à l'armée chrétienne cinquante chevaliers commandés par son fils ; il était venu des guerriers de toutes les villes du comté de Tripoli. Les pèlerins qui se trouvaient alors dans la terre sainte, les équipages des navires chrétiens arrivés d'Occident, avaient accouru pour défendre la terre de Jésus-Christ. L'armée se composait ainsi de plus de cinquante mille combattants. Bientôt on apprit que Saladin était entré dans Tibériade [2] et que les musul-

[1] Séphouri, Sepphoris ou Séphorie, l'ancienne *Diocésarée*, était une des principales villes de la Galilée au temps des Romains ; elle fut la patrie de Joachim, père de la Vierge ; il ne reste plus que son emplacement couvert de ruines. Un misérable village, que les habitants appellent *Saphoreh*, est situé à un mille au-dessous de l'ancienne cité. On trouve au sud-est une fontaine qui jaillit de la terre et murmure dans un lit pierreux. Kléber, avant d'aller rejoindre Junot dans la plaine de Loubi, campa auprès de la fontaine de Séphouri, comme y avaient campé six siècles auparavant les guerriers de la croix. La même fontaine désaltéra au même lieu le vainqueur de Tibériade et le vainqueur d'Héliopolis (*Correspondance d'Orient*, t. V).

[2] Tibériade s'élève sur la rive occidentale du lac ou de la mer de Galilée ; elle a la forme d'un carré long ; ses murailles, bâties par les croisés,

mans assiégeaient la citadelle où s'était réfugiée la femme du comte de Tripoli. Un grand conseil s'assembla pour savoir si on devait aller au secours de la ville tombée entre les mains des infidèles. Tous les chefs donnèrent leur avis. Quand le tour de Raymond arriva, il s'exprima ainsi :

« Tibériade [1] est ma ville; ma femme est dans la
» citadelle; personne n'a donc plus à perdre que moi
» dans cette affaire; personne n'est plus intéressé à
» secourir Tibériade et ceux qui l'habitent. Malheur à
» nous tous, cependant, si nous entraînons cette mul-
» titude d'hommes et de chevaux dans des solitudes
» arides, où ils seront dévorés par la soif, par la faim
» et par l'ardeur de la saison ! Vous savez que dans
» le lieu même où nous sommes, notre armée a de
» la peine à soutenir les feux d'un soleil brûlant et
» que sans le voisinage des eaux elle périrait; d'un
» autre côté, vous savez aussi que nos ennemis ne
» peuvent venir jusqu'à nous, sans perdre un grand
» nombre d'hommes par le manque d'eau et la cha-
» leur. Restez donc près des eaux, dans un lieu où les
» vivres ne vous manquent pas. Il est certain que les
» Sarrasins, tout enflés d'orgueil après une ville prise,
» n'iront ni à droite ni à gauche, mais traverseront le

ont été reconstruites par le cheik Daher, vers le milieu du siècle dernier. M. Baptistin Poujoulat, le frère de mon compagnon de voyage en Orient, qui se trouvait à Tibériade au mois de septembre 1837, nous a écrit une lettre d'où nous tirons le passage suivant : « Tibériade ne m'a offert qu'un » amas de décombres. Le 1er janvier 1837, un quart d'heure avant le » coucher du soleil, le sol galiléen fut ébranlé par un tremblement de » terre, et les villes de Saphet, de Tibériade, plusieurs villages du pays, » furent bouleversés, et des populations entières disparurent sous les dé- » bris... Je n'ai pu trouver à Tibériade aucun abri pour y dormir, et j'ai » passé la nuit couché sur la rive droite du lac de Génésareth. »

[1] Ce discours de Raymond est rapporté à peu près de même par Raoul Coggeshale et par Bernard le Trésorier.

» pays désert qui nous sépare, pour venir droit à nous
» et nous provoquer au combat. Alors notre peuple,
» ne manquant de rien, ayant de l'eau et des vivres en
» abondance, sortira de ses retranchements avec joie,
» et se précipitera au-devant d'un ennemi que la soif
» et la faim auront à moitié vaincu; alors nous et nos
» chevaux nous serons dispos et agiles; alors, proté-
» gés par la croix vivifiante, nous combattrons avec
» avantage cette nation incrédule, qui sera épuisée de
» fatigue et qui n'aura aucun refuge. Les ennemis de
» Jésus-Christ succomberont ainsi dans leurs agres-
» sions imprudentes, et avant qu'ils puissent regagner
» le Jourdain ou la mer de Tibériade, périront tous, je
» vous le jure, par la soif et par le glaive, ou tombe-
» ront vivants entre nos mains. Pour nous, s'il nous
» arrive quelque malheur, si nous sommes obligés de
» fuir (que Dieu éloigne de nous cette honte!), nous
» ne resterons point sans secours ni sans asile. Pour
» toutes ces raisons, je suis d'avis que vous laissiez
» perdre Tibériade, afin que le royaume ne soit pas
» perdu. »

Les écrivains arabes qui parlent de cette délibération des chefs de l'armée chrétienne, reproduisent exactement le sens et l'esprit du discours prononcé par Raymond. Dans l'histoire orientale[1], appelée les deux *Jardins*, nous voyons que Saladin, de son côté, avait fait assembler le conseil des émirs et que l'on était convenu d'en venir aux mains avec l'armée chrétienne. Le sultan était de cet avis, par la raison que les chrétiens avaient peu de chose à gagner dans une victoire et tout à perdre dans une défaite. Ainsi le

[1] Voyez les Extraits des auteurs arabes à l'année 1187 (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

comte de Tripoli avait pénétré habilement le plan de campagne de Saladin, et proposait le moyen le plus propre à déjouer les desseins de l'ennemi : il trouva néanmoins des contradicteurs. Le grand maître des templiers voyait encore le *poil du loup* dans le discours de Raymond. Renaud de Châtillon lui reprochait d'exagérer le nombre des musulmans. « Que nous fait le nombre de nos ennemis? ajoutait-il. Ne sait-on pas que la quantité de bois ne nuit pas au feu? » Malgré cette opposition dictée par la haine, les chefs reconnurent que le comte de Tripoli avait dit la vérité. Le roi Guy décida qu'on ne quitterait point Séphouri; mais, lorsque ce prince se trouva seul dans sa tente, le grand maître du Temple revint et lui dit : « Ne suivez pas le conseil d'un traître; vous êtes roi depuis peu de temps, et vous avez une grande armée : quelle honte pour vous, si vous commencez votre règne en laissant perdre une cité chrétienne! Pour nous autres templiers, sachez que nous mettrons bas nos blancs manteaux et que nous vendrons tout ce que nous avons, plutôt que de souffrir l'opprobre qu'on veut faire subir au peuple de Jésus-Christ. Sire, faites donc crier par tout le camp que chacun se tienne prêt à partir et que la vraie croix précède l'armée. » Le faible Guy de Lusignan ne put résister aux paroles du grand maître; il avait déjà donné plusieurs ordres opposés, il donna celui de marcher à l'ennemi. Pour la première fois, le roi de Jérusalem se fit obéir, et ce fut pour la ruine des chrétiens.

« L'armée sortit de son camp de Séphouri dans la » matinée du 3 juillet. Le comte de Tripoli marchait » en-tête avec ses troupes; à la droite et à la gauche » de l'armée se trouvaient plusieurs corps commandés » par les barons et seigneurs de la terre sainte; au

» centre, s'avançaient la vraie croix, confiée à la garde
» d'une troupe d'élite, et le roi de Jérusalem entouré
» de ses braves chevaliers; les frères du Temple et de
» l'Hôpital formaient l'arrière-garde de l'armée. Les
» chrétiens, marchant droit à Tibériade, arrivèrent à
» un village ou cazal appelé *Marescalcia*[1], situé à trois
» milles de la cité. Là, ils rencontrèrent les Sarrasins,
» et commencèrent à souffrir de la soif et de la cha-
» leur. Comme il fallait franchir des défilés étroits et
» des lieux couverts de rochers pour arriver à la mer
» de Galilée, le comte de Tripoli fit dire au roi de se
» hâter et de traverser le village sans s'arrêter, afin
» de pouvoir atteindre les bords du lac. Lusignan ré-
» pondit qu'il allait suivre le comte. Cependant les
» Turcs se précipitèrent tout à coup sur les derrières
» de l'armée, de telle manière que les templiers et les
» hospitaliers en furent ébranlés[2]. Alors le roi, n'o-
» sant plus avancer et ne sachant plus que faire, donna
» l'ordre de planter les tentes. On l'entendit en même
» temps s'écrier : *Hélas! hélas! tout est fini pour nous;*

[1] Le nom de *Marescalcia* avait été sans doute donné par les chrétiens à un *cazal* ou village qui appartenait au *maréchal* du Temple ou de l'Hôpital. Le village de Loubi est tout ce qui reste sur le chemin que durent parcourir les chrétiens.

[2] Les chrétiens, d'après les auteurs arabes, partirent de Séphouri le 3 juillet. Voici le recit d'Emmad-Eddin, témoin oculaire. « Les Francs s'étaient dirigés vers Tibériade, semblables à des montagnes en mouvement ou aux flots d'une mer agitée; le sultan se plaça devant eux, ayant le lac de Tibériade derrière lui. En ce moment la chaleur du jour était brûlante; l'ennemi paraissait accablé, il souffrait de la disette d'eau, car la cavalerie musulmane, répandue sur les deux ailes, lui fermait l'approche du lac. Le sultan veilla toute la nuit et ordonna aux archers de remplir leurs carquois. Il fit distribuer quatre cents charges de flèches... En vain les Francs firent les plus grands efforts pour s'ouvrir un passage vers les eaux; ils avaient bu toute l'eau des outres, ils avaient mis à sec leurs vases lorsque la nuit survint. Cependant, ils ne se laissèrent point abattre, et ils se dirent entre eux : Demain nous trouverons de l'eau avec nos épées. »

» *nous sommes tous morts, et le royaume est perdu!* On
» lui obéit avec désespoir. Quelle nuit l'armée allait
» passer en ce lieu! Les enfants d'Esaü (les Turcs) se
» pressèrent en foule autour du peuple de Dieu, et
» mirent le feu à la plaine, couverte d'herbes sèches
» et de bruyères; les chrétiens furent toute la nuit
» tourmentés par la flamme et la fumée, par une nuée
» de flèches, par la faim et la soif. Le lendemain, au
» lever du jour, le sultan sortit de Tibériade, et vint
» offrir le combat à l'armée chrétienne. Les bataillons
» de la croix s'apprêtaient à traverser les défilés et les
» hauteurs escarpées qui les séparaient de la mer de
» Galilée; car, disaient-ils, nous trouverons de l'eau
» et nous pourrons nous servir de nos épées. Déjà
» l'avant-garde du comte Raymond se dirigeait vers
» une colline[1] que les Turcs avaient commencé à oc-
» cuper. Quand tous les corps furent rangés en ba-
» taille et prêts à marcher, on s'attendait que les gens
» de pied écarteraient l'ennemi en lançant des jave-
» lots : ainsi l'exigeaient l'ordre et la discipline; les
» gens de pied devaient défendre les chevaliers contre
» les archers ennemis, et les chevaliers devaient pro-
» téger avec leurs lances les gens de pied; cette règle
» de salut ne fut point suivie. A l'approche des Sar-
» rasins, l'infanterie chrétienne se forma en coin, et

[1] Le versant méridional formé par la chaîne des hauteurs dont la colline d'Hittin où la montagne des Béatitudes est la plus culminante, voilà le champ de bataille de Tibériade. C'est un vaste plateau couvert d'une pâle verdure, ayant la couleur des sites de la campagne de Rome, situé entre trois vallées, celle de Batouf à l'ouest, celle d'Hittin au nord, celle de Hama au sud-est. Ce plateau est d'un côté à trois lieues du Thabor, de l'autre à une heure du lac de Tibériade. Le lieu précis où fut livrée la bataille a pour bornes, les cornes d'Hittin au nord, la colline de la *Multiplication des pains* au nord-est, les rives escarpées du lac à l'est et le village de Loubi au midi (*Correspondance d'Orient*, t. V, let. CXXXV).

» courut pour gagner le sommet de la colline, abandonnant le reste de l'armée [1]. Le roi, les évêques et les principaux chefs, voyant les fantassins s'éloigner, leur envoyèrent dire de revenir pour défendre la vraie croix et l'étendard de Jésus. Nous ne pouvons aller, répondirent-ils, parce que nous sommes accablés par la soif et que nous n'avons plus la force de combattre. On leur envoya un nouveau message, et ils refusèrent encore de venir, parce qu'ils n'en pouvaient plus. Les frères du Temple et de l'Hôpital et tous ceux de l'arrière-garde se battaient vigoureusement, sans pouvoir prendre le moindre avantage sur les ennemis, dont le nombre s'accroissait d'heure en heure et qui semaient partout la mort avec leurs flèches. Accablés par la multitude des Sarrasins, ils appelèrent le roi à leur secours, disant qu'ils ne pouvaient plus soutenir le poids du combat. Mais le roi, voyant que les gens de pied ne voulaient pas revenir et que lui-même par là restait sans défense contre les archers turcs, s'abandonna à la grâce de Dieu, et fit de nouveau déployer les tentes pour

[1] Ibn-Alatir raconte ainsi la seconde journée de cette bataille si malheureuse pour les chrétiens : « Le samedi matin, les musulmans sortirent de leur camp en ordre de bataille; les Francs s'avançaient aussi, mais affaiblis par la soif qui les tourmentait. Les flèches firent un grand ravage parmi les cavaliers chrétiens; l'infanterie des Francs s'était ébranlée pour se porter vers le lac et y faire de l'eau. Aussitôt Saladin courut se placer sur son passage; bientôt il n'y eut plus pour les chrétiens d'espoir de salut. Le comte de Tripoli essaya de se frayer un chemin; Taki-Eddin, neveu du sultan, fit ouvrir les rangs, et le comte put échapper. L'armée chrétienne était alors dans une situation horrible : on avait mis le feu aux bruyères de la plaine où elle se trouvait; la fumée, la chaleur de l'incendie, celle du jour, celle du combat, tout concourait à accabler les Francs. Poussés par le désespoir, ils attaquèrent les musulmans avec une grande impétuosité; enfin, il furent entourés de toutes parts et repoussés jusqu'à une colline voisine du village d'Hitin; là, ils essayèrent de dresser quelques tentes et de se défendre. Tout l'effort du combat se porta de ce côté. »

» arrêter, s'il se pouvait, les charges impétueuses de » l'ennemi. Les bataillons quittèrent leurs rangs et » revinrent autour de la vraie croix, confondus et » mêlés ensemble. Lorsque le comte de Tripoli s'a- » perçut que le roi, les templiers, les hospitaliers et » toute l'armée chrétienne ne présentaient plus qu'une » multitude confuse ; lorsqu'il reconnut qu'une nuée » de barbares se portait de tous les côtés et qu'il se » trouvait séparé des autres corps, il s'ouvrit un che- » min à travers les rangs ennemis, et se retira avec » son avant-garde. De moment en moment il arrivait » des milliers de Sarrasins qui accablaient les chré- » tiens avec leurs flèches. L'évêque d'Accon, qui por- » tait la croix du Sauveur, reçut une blessure mortelle, » et laissa le bois sacré à l'évêque de Lidda. Alors » les gens de pied qui avaient fui sur la colline virent » s'avancer contre eux les Sarrasins, et furent tous » tués ou faits prisonniers. Balian de Naplouse et ceux » qui purent échapper à la mort passèrent, pour s'en- » fuir, sur un pont de cadavres. Toute l'armée des » Turcs accourut au lieu où se trouvaient le bois de la » vraie croix et le roi de Jérusalem. Il est plus facile » de s'exprimer par des sanglots et de pleurer à chaudes » larmes que de raconter en détail ce qui se passa à » fin de cette journée. La vraie croix fut prise [1] avec » l'évêque de Lidda et tous ceux qui la défendaient ; » le roi, son frère, le marquis de Montferrat, tombè-

[1] Voici comment l'historien arabe, Emmad-Eddin, raconte la prise de la croix : « La grande croix fut prise avant le roi, et beaucoup d'*impies* se firent tuer autour d'elle. Quand on la tenait levée, les *infidèles* fléchissaient le genou et inclinaient la tête. Ils l'avaient enrichie d'or et de pierreries ; ils la portaient les jours de grande solennité, et regardaient comme leur premier devoir de la défendre dans les combats. La captivité de cette croix leur fut plus douloureuse que la captivité de leur roi. »

» rent entre les mains de l'ennemi; tous les templiers et
» hospitaliers furent tués ou faits prisonniers. Ainsi
» Dieu humilia son peuple, et versa sur lui jusqu'à la
» lie le calice de sa colère. »

Ce qu'on vient de lire est le récit abrégé d'un pèlerin, Raoul Coggeshale, qui assistait à cette bataille et fut témoin des derniers malheurs du peuple chrétien. Toutes les circonstances de cette narration se trouvent répétées dans les historiens arabes : ce qui prouve qu'elle est exacte et conforme à la vérité. Ibn-Alatir et Emmad-Eddin disent de même que la croix du Sauveur fut prise avant le roi et que les derniers combats de cette terrible journée eurent lieu sur la montagne ou la colline d'Hitin. La colline d'Hitin ou la montagne des *Béatitudes*, est celle où Jésus venait souvent avec ses disciples; c'est là que le Rédempteur prononça ces divines paroles : *Beati pauperes!... Beati qui esuriunt!...* Ainsi la croix de notre salut fut perdue dans un lieu qu'aimait à fréquenter le Christ et sur la colline même où il choisit ses apôtres. L'historien arabe Emmad-Eddin rapporte comment le roi fut pris, et répète ce qu'il avait entendu raconter au fils de Saladin: « J'étais auprès de mon père, disait le jeune prince.
» Quand le roi des Francs se fut retiré sur la hau-
» teur, les braves qui étaient autour de lui fondirent
» sur nous, et repoussèrent les musulmans jusqu'au
» bas de la colline. Je regardai alors mon père, et je
» vis que son visage était triste. *Faites mentir le diable!*
» cria-t-il à ses guerriers en se prenant la barbe. A ces
» mots, notre armée se précipita sur l'ennemi, et lui
» fit regagner le haut de la montagne. Je m'écriai alors
» plein de joie : *Ils fuient! ils fuient!* Mais les Francs
» revinrent à la charge et s'avancèrent de nouveau

» vers le bas de la colline. Je m'écriai encore : *Ils » fuient! ils fuient!* Alors mon père me regarda et me » dit : *Tais-toi, ils ne seront vraiment vaincus que lorsque le » pavillon du roi tombera.* Or, il finissait à peine de par- » ler, que le pavillon tomba. Aussitôt mon père des- » cendit de cheval, se prosterna devant Dieu, et lui » rendit grâces en versant des larmes de joie. »

Raymond, après la bataille, s'enfuit à Tripoli, où, peu de temps après, il mourut de désespoir, accusé par les musulmans d'avoir violé les traités, et par les chrétiens d'avoir trahi sa religion et sa patrie[1]. Le fils du prince d'Antioche, Renaud de Sidon, le jeune comte de Tibériade, avec un petit nombre de soldats, suivirent Raymond dans sa fuite, et furent les seuls qui échappèrent au désastre de cette journée, si funeste au royaume de Jérusalem.

[1] Plusieurs historiens chrétiens prétendent que Raymond servit la cause de Saladin. Aucun historien musulman ne partage cette opinion; plusieurs d'entre eux parlent de Raymond comme du plus cruel ennemi des Sarrasins. Ibn-Alatir, dont on peut lire le récit au t. IV de la *Bibliothèque des Croisades*, dit formellement que le comte de Tripoli s'opposa à ce que les Francs marchassent vers Tibériade. Ce même historien, en parlant de la bataille de Tibériade, rapporte que le comte, s'apercevant de l'infériorité des guerriers francs, se précipita avec sa troupe sur ceux qui lui étaient opposés, et que Taki-Eddin, craignant son désespoir, fit ouvrir ses rangs et lui livra passage. Le comte s'étant échappé, les ennemis reprirent aussitôt leurs rangs.

M. Marin, dans son histoire de Saladin, a discuté ce point d'histoire, et les preuves qu'il produit ne laissent aucun doute sur la sincérité des intentions de Raymond. Aboulféda, dans la courte description qu'il donne de la journée d'Hitin, loue la valeur de Raymond, et dit qu'il mourut de la douleur que lui avait causée la défaite des chrétiens. Dans une lettre écrite par Saladin au calife de Bagdad, on trouve ces mots remarquables : *Aucun personnage connu d'entre les chrétiens ne put échapper, si ce n'est le comte* (de Tripoli), *que Dieu le maudisse! Dieu le fit mourir ensuite, et l'envoya du royaume de la mort aux enfers.* Cette lettre de Saladin, qui parle aussi de la prise de Jérusalem, nous a été conservée par Ebn-Khilcan, dans sa *Biographie des hommes illustres de l'islamisme*. On en trouvera un extrait dans la *Biblitohèque des Croisades*.

Les écrivains orientaux, en racontant la victoire des Turcs, ont célébré la bravoure et la constance que montrèrent dans cette journée les chevaliers francs, couverts de leurs cuirasses, faites d'anneaux de fer. Ces braves guerriers présentèrent d'abord une muraille impénétrable aux coups des ennemis; mais, lorsque leurs chevaux tombèrent, épuisés par la fatigue ou blessés par les lances et les javelots, ils succombèrent eux-mêmes, accablés et vaincus par le poids de leurs propres armes. Un auteur arabe, secrétaire et compagnon de Saladin, qui fut présent à ce terrible combat, décrit le spectacle des collines et des vallées couvertes des traces du carnage. Il vit les drapeaux des chrétiens déchirés en lambeaux, souillés de poussière et de sang, des têtes séparées de leurs troncs, des bras, des jambes, des cadavres jetés pêle-mêle comme des pierres. Le même historien se plaît à exprimer la joie barbare qu'il éprouvait à cette vue, et parle des *parfums suaves*[1] qui s'exhalaient pour lui de ce vaste champ de mort. Un autre auteur musulman, qui traversa, un an après la bataille, la campagne de Tibériade et d'Hitin, y trouva encore les misérables débris d'une armée vaincue, entassés en monceaux et s'offrant de loin aux regards du voyageur. A chaque pas qu'on faisait dans la plaine, on foulait quelques ossements des soldats chrétiens; on en rencontrait jusque dans les vallées et sur les montagnes voisines, où ils avaient été transportés par les torrents et les animaux sauvages.

Après ce carnage horrible, on aurait dû croire qu'aucun soldat de la croix n'était tombé vivant entre les

[1] Ces expressions d'un auteur arabe rappellent le mot de Vitellius, qui disait que le cadavre d'un ennemi sent toujours bon.

mains du vainqueur ; mais, lorsqu'à la fin de cette sanglante journée on vit la foule des prisonniers, on aurait pu croire aussi que personne n'avait péri dans la mêlée. Les cordes des tentes ne pouvaient suffire à lier les guerriers échappés au glaive et condamnés à l'esclavage. On voyait jusqu'à quarante cavaliers attachés ensemble par un seul lien ; deux cents, gardés par un seul homme. Enfin la multitude des captifs était si grande, qu'au rapport d'une chronique arabe, les musulmans victorieux ne trouvaient plus à les vendre et qu'un chevalier chrétien fut donné pour une chaussure.

Saladin fit dresser au milieu de son camp une tente où il reçut Guy de Lusignan et les principaux chefs de l'armée chrétienne, que la victoire venait de mettre entre ses mains. Il traita le roi des Francs avec bonté, et lui fit servir une boisson rafraîchie dans de la neige. Comme le monarque, après avoir bu, présentait la coupe à Renaud de Châtillon, qui se trouvait près de lui, le sultan l'arrêta, et lui dit : « Ce traître ne doit » point boire en ma présence, car je ne veux pas lui » faire grâce. » S'adressant ensuite à Renaud, il lui fit les reproches les plus sanglants sur la violation des traités, et le menaça de la mort s'il n'embrassait la religion du prophète, qu'il avait outragé. Renaud de Châtillon répondit avec une noble fermeté, et brava les menaces de Saladin, qui le frappa de son sabre. Des soldats musulmans, au signal de leur maître, se jetèrent sur le prisonnier désarmé, et la tête d'un martyr de la croix alla tomber aux pieds du roi de Jérusalem.

Le lendemain le sultan fit amener les chevaliers du Temple et de Saint-Jean qui se trouvaient au nombre des prisonniers, et dit, en les voyant passer devant lui :

» Je veux délivrer la terre de ces deux races immon-
» des. » Il fit grâce au grand maître des templiers, sans doute parce que ses conseils imprudents avaient livré l'armée chrétienne aux coups des musulmans. Un grand nombre d'émirs, de docteurs de la loi, entouraient le trône de Saladin; le sultan permit à chacun d'eux de tuer un chevalier chrétien. Quelques-uns refusèrent de répandre le sang, et détournèrent leurs regards d'un spectacle odieux; mais les autres s'armèrent du glaive et massacrèrent, sans pitié, des chevaliers couverts de chaînes, tandis que Saladin, assis sur son trône, applaudissait à cette horrible exécution. Les chevaliers reçurent avec joie la palme du martyre; la plupart des prisonniers désiraient la mort; plusieurs d'entre eux, quoiqu'ils n'appartinssent point aux ordres militaires, criaient à haute voix qu'ils étaient hospitaliers ou templiers; et, comme s'ils eussent craint de manquer de bourreaux, on les voyait se presser à l'envi les uns des autres, pour tomber les premiers sous le glaive des infidèles. Gauthier Vinisauf raconte que, pendant les trois nuits qui suivirent le massacre des chevaliers chrétiens, un rayon miraculeux brilla sur les corps de ces martyrs.

Les musulmans, sur le champ de bataille, remercièrent leur prophète de la victoire qu'il venait d'accorder à leurs armes; Saladin s'occupa ensuite de la mettre à profit. Maître de la citadelle de Tibériade, il renvoya la femme de Raymond à Tripoli, et bientôt la ville de Ptolémaïs le vit devant ses remparts. Cette ville, pleine de marchands et qui, dans la suite, soutint l'attaque des plus formidables armées de l'Occident pendant deux années, ne résista que deux jours à Saladin. La terreur qui précédait son armée ouvrit au

sultan victorieux les portes de Naplouse, de Jéricho, de Ramla et d'un grand nombre d'autres villes qui restaient presque sans habitants. Les villes de Césarée, d'Arsur, de Joppé, de Beirouth, eurent le sort de Ptolémaïs, et virent flotter sur leurs murailles les étendards jaunes de Saladin. Sur les rivages de la mer, les seules villes de Tyr, de Tripoli, d'Ascalon, restaient encore aux chrétiens.

Saladin attaqua sans succès la ville de Tyr, et résolut d'attendre un moment plus favorable pour en recommencer le siége. Ascalon lui présentait une conquête plus importante, en assurant ses communications avec l'Égypte. Cette ville fut assiégée par les musulmans; mais elle opposa d'abord à Saladin une résistance qu'il ne prévoyait point. Quand la brèche fut ouverte, le sultan fit proposer la paix; les habitants, dont le désespoir exaltait le courage, renvoyèrent les députés sans les entendre. Le roi de Jérusalem, que Saladin conduisait avec lui en triomphe, engagea lui-même les défenseurs d'Ascalon à ne pas compromettre le sort de leurs familles et celui des chrétiens par une défense inutile. Alors les principaux d'entre eux vinrent dans la tente du sultan : « Ce n'est point » pour nous, lui dirent-ils, que nous venons vous im- » plorer, mais pour nos femmes et nos enfants. Que » nous importe une vie périssable? Nous désirons un » bien plus solide, et c'est la mort qui doit nous le » procurer. Dieu seul, maître des événements, vous » a donné la victoire sur les malheureux chrétiens; » mais vous n'entrerez point dans Ascalon si vous ne » prenez pitié de nos familles, et si vous ne promettez » de rendre la liberté au roi de Jérusalem. »

Saladin, touché de l'héroïsme des habitants d'As-

calon, accepta les conditions proposées. Un pareil dévouement méritait de racheter un prince plus habile et plus digne de l'amour de ses sujets que Guy de Lusignan. Au reste, Saladin ne consentit à briser les fers du monarque captif qu'après le délai d'une année.

Le moment était venu où Jérusalem devait tomber de nouveau au pouvoir des infidèles. Tous les musulmans imploraient Mahomet pour ce dernier triomphe des armes de Saladin. Après avoir pris Gaza et plusieurs forteresses du voisinage, le sultan rassembla son armée et marcha vers la ville sainte. Une reine en pleurs, les enfants des guerriers morts à la bataille de Tibériade, quelques soldats fugitifs, quelques pèlerins venus de l'Occident, étaient les seuls gardiens du saint sépulcre. Un grand nombre de familles chrétiennes qui avaient quitté les provinces dévastées de la Palestine, remplissaient la capitale, et, bien loin d'apporter des secours, ne faisaient qu'augmenter le trouble et la consternation qui régnaient dans la ville.

Lorsque Saladin s'approcha de la cité sainte, il fit venir auprès de lui les principaux des habitants, et leur dit : « Je sais, comme vous, que Jérusalem est la » maison de Dieu ; je ne veux point la profaner par » l'effusion du sang ; abandonnez ses murailles, et je » vous livrerai une partie de mes trésors, je vous » donnerai autant de terres que vous pourrez en cul- » tiver. — Nous ne pouvons, lui répondirent-ils, vous » céder une ville où notre Dieu est mort ; nous pou- » vons encore moins vous la vendre. » Saladin, irrité de leur refus, jura sur le Coran de renverser les tours et les remparts de Jérusalem, et de venger la mort des

musulmans égorgés par les compagnons et les soldats de Godefroy de Bouillon.

Au moment où Saladin parlait aux députés de Jérusalem, une éclipse de soleil couvrit tout à coup le ciel de ténèbres, et parut comme un présage sinistre pour les chrétiens. Cependant les habitants, encouragés par le clergé, se préparaient à défendre la ville; ils avaient choisi pour leur chef Baléan d'Ibelin, qui s'était trouvé à la bataille de Tibériade. Ce vieux guerrier, dont l'expérience et les vertus inspiraient la confiance et le respect, s'occupa de faire réparer les fortifications de la place et de former à la discipline les nouveaux défenseurs de Jérusalem. Comme il manquait d'officiers, il créa cinquante chevaliers parmi les bourgeois de la ville; tous les chrétiens en état de combattre prirent les armes et jurèrent de verser leur sang pour la cause de Jésus-Christ. On n'avait point d'argent pour payer les frais de la guerre, mais tous les moyens d'en trouver parurent légitimes au milieu du danger qui menaçait la cité de Dieu. On dépouilla les églises, et le peuple, effrayé de l'approche de Saladin, vit, sans scandale, convertir en monnaie[1] le métal précieux qui couvrait la chapelle du Saint-Sépulcre.

Bientôt les étendards de Saladin flottèrent sur les hauteurs d'Emmaüs; l'armée musulmane vint asseoir son camp aux lieux mêmes où Godefroy, Tancrède et les deux Robert avaient déployé leurs tentes lorsqu'ils attaquèrent la ville sainte. Les assiégés opposèrent

[1] Ibn-Alatir et Emmad-Eddin parmi les historiens arabes, Bernard le Trésorier et Raoul Coggeshale parmi les auteurs chrétiens, sont ceux qui ont donné le plus de détails sur le siége de Jérusalem (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

d'abord une vive résistance, et firent de fréquentes sorties, dans lesquelles on les voyait tenir d'une main la lance ou l'épée, et de l'autre une pelle, avec laquelle ils jetaient de la poussière aux musulmans. Un grand nombre de chrétiens reçurent alors la palme du martyre, et montèrent, disent les historiens, dans la Jérusalem céleste. Plusieurs musulmans, tombés sous le glaive de leurs ennemis, allèrent habiter les rivages *du fleuve qui arrose le Paradis.*

[1187.] Saladin, après avoir campé quelques jours à l'occident de la ville, dirigea ses attaques vers le nord, et fit miner les remparts qui s'étendent depuis la porte de Josaphat jusqu'à celle de Saint-Étienne. Les plus braves des chrétiens sortirent de la place, et s'efforcèrent de détruire les machines et les travaux des assiégeants; ils s'encourageaient les uns les autres, en répétant ces mots de l'Écriture : *Un seul de nous fera fuir dix infidèles, et dix en mettront en fuite dix mille.* Ils firent des prodiges de valeur, mais ne purent interrompre les progrès du siége. Repoussés par les musulmans, ils rentrèrent dans la ville, où leur retour porta le découragement et l'effroi. Les tours et les remparts étaient prêts à s'écrouler au premier signal d'un assaut général. Alors le désespoir s'empara des habitants, qui ne trouvèrent plus pour leur défense que des larmes et des prières. Les soldats couraient aux églises au lieu de voler aux armes ; la promesse de cent pièces d'or ne pouvait les retenir pendant une nuit sur les remparts menacés. Le clergé faisait des processions dans les rues pour invoquer la protection du ciel. Les uns se frappaient la poitrine avec des pierres ; les autres se déchiraient le corps avec des cilices, en criant *Miséricorde !* On n'entendait que des gémissements dans

Jérusalem; mais *notre sir Jésus-Christ*, dit une vieille chronique, *ne les voloit ouïr, car la luxure et l'impureté qui en la Cisté estoient, ne laissoient monter oraison ni prière devant Dieu.* Le désespoir des habitants leur inspirait à la fois mille projets contraires. Tantôt ils prenaient la résolution de sortir de la ville et de chercher une mort glorieuse dans les rangs des infidèles, tantôt ils mettaient leur dernière espérance dans la clémence de Saladin.

Au milieu du trouble et de l'agitation générale, les chrétiens grecs et syriens, et les chrétiens melchites, supportaient avec peine l'autorité des latins, et les accusaient des malheurs de la guerre. On découvrit un complot qu'ils avaient formé pour livrer Jérusalem aux musulmans [1]; cette découverte redoubla les alarmes, et détermina les principaux de la ville à demander une capitulation à Saladin. Accompagnés de Baléan d'Ibelin, ils vinrent proposer au sultan de lui rendre la place aux conditions qu'il avait lui-même imposées avant le siége. Mais Saladin se rappela qu'il avait fait le serment de prendre la ville d'assaut et de passer au fil de l'épée tous les habitants. Il renvoya les députés sans leur donner aucune espérance; Baléan d'Ibelin revint plusieurs fois, renouvela ses supplications et ses prières, et trouva toujours Saladin inexorable. Un jour que les députés chrétiens le conjuraient vivement d'accepter leur capitulation, se tournant vers la place et leur montrant ses étendards qui flottaient sur les murailles : « Comment voulez-vous, leur dit-il,

[1] Ce fait est rapporté par l'auteur arabe de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*. Cet auteur était lui-même chrétien, mais du rite jacobite; rien n'est plus curieux que le ton d'indifférence avec lequel il raconte cette perfidie (Voyez t. IV de la *Bibliothèque des Croisades*).

» que j'accorde des conditions pour une ville prise? »

Cependant les musulmans furent repoussés. Alors Baléan, ranimé par les succès que venaient d'obtenir les chrétiens, répondit au sultan : « Vous voyez que Jéru- » salem ne manque pas de défenseurs; si nous ne pou- » vons obtenir de vous aucune miséricorde, nous pren- » drons une résolution terrible, et les excès de notre » désespoir vous rempliront d'épouvante. Ces temples » et ces palais que vous voulez conquérir seront ren- » versés de fond en comble; toutes nos richesses, qui » excitent l'ambition et l'avidité des Sarrasins, devien- » dront la proie des flammes. Nous détruirons la mos- » quée d'Omar; la pierre mystérieuse de Jacob, » objet de votre culte, sera brisée et mise en pous- » sière. Jérusalem renferme cinq mille prisonniers » musulmans; ils périront tous par le glaive. Nous » égorgerons de nos propres mains nos femmes, nos » enfants, et nous leur épargnerons ainsi la honte de » devenir vos esclaves. Quand la ville sainte ne sera » plus qu'un amas de ruines, un vaste tombeau, nous » en sortirons, suivis des mânes irrités de nos amis, » de nos proches; nous en sortirons le fer et la flamme » à la main. Aucun de nous n'ira en paradis sans avoir » envoyé en enfer dix musulmans. Nous obtiendrons » ainsi un trépas glorieux, et nous mourrons en appe- » lant sur vous la malédiction du Dieu de Jérusa- » lem[1]. »

Effrayé de ces menaces, Saladin invita les députés à revenir le jour suivant. Il consulta les docteurs de la loi, qui décidèrent qu'il pouvait accepter la capitulation proposée par les assiégés, sans violer son ser-

[1] Ce même discours se retrouve presque mot pour mot dans l'auteur arabe Ibn-Alatir (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

ment. Les conditions furent signées le lendemain dans la tente du sultan. Ainsi Jérusalem retomba au pouvoir des infidèles, après avoir été quatre-vingt-huit ans sous la domination des chrétiens. Les historiens latins ont remarqué que les croisés étaient entrés dans la ville sainte un vendredi, à l'heure même où Jésus-Christ avait subi la mort pour expier les crimes du genre humain. Les musulmans reprirent la ville [1] l'anniversaire du jour où, selon leur croyance, Mahomet partit de Jérusalem pour monter au ciel. Cette circonstance, qui put déterminer Saladin à signer la capitulation qu'on lui proposait, ne manqua pas d'ajouter un nouvel éclat à son triomphe parmi les musulmans, et le fit regarder comme le favori du prophète.

Le vainqueur accorda la vie aux habitants, et leur permit de racheter leur liberté. La rançon fut fixée à dix pièces d'or pour les hommes, à cinq pour les femmes, à deux pour les enfants. Ceux qui ne pouvaient se racheter devaient rester dans l'esclavage. Tous les guerriers qui se trouvaient à Jérusalem, lors de la capitulation, obtinrent la permission de se retirer à Tyr ou à Tripoli [2], dans un délai de quarante jours.

Ces conditions avaient d'abord été reçues avec joie par les chrétiens; mais, lorsqu'ils virent s'approcher

[1] Baronius et Pagi citent les diverses dates que les historiens ont données à la prise de Jérusalem par Saladin. Le savant commentateur Mansi démontre, par l'autorité de Coggeshale, témoin oculaire, que cette prise eut lieu le 3 octobre 1187, le samedi, et non le vendredi, et que le siége de cette ville, ayant commencé le 20 septembre, ne dura que treize jours, et non vingt-trois, comme quelques historiens le prétendent. Toutefois, les auteurs arabes disent que Saladin choisit le vendredi pour traiter de la capitulation de la place.

[2] Un historien arabe reproche cette politique à Saladin : il se préparait ainsi des obstacles, et donnait à ses ennemis des moyens de résistance. C'est par suite de cette politique qu'il échoua devant la ville de Tyr, défendue par tous ceux qu'il y avait envoyés.

le jour où ils devaient sortir de Jérusalem, ils n'éprouvèrent plus que la profonde douleur de quitter les saints lieux; ils arrosaient de leurs larmes le tombeau de Jésus-Christ, et regrettaient de n'être pas morts pour le défendre; ils parcouraient en gémissant le Calvaire et les églises qu'ils ne devaient plus revoir; ils s'embrassaient, les larmes aux yeux, dans les rues, et déploraient leurs fatales divisions. Ceux qui ne pouvaient payer leur rançon et qui allaient devenir les esclaves des musulmans, se livraient à tous les excès du désespoir. Mais tel était, dans ces moments cruels, leur attachement à la religion dont ils n'avaient pas toujours suivi les préceptes, que les outrages faits aux objets sacrés de leur culte les affligeaient plus que leurs propres malheurs. Une croix d'or ayant été arrachée du dôme de l'église des templiers et traînée dans les rues par les musulmans, tous les chrétiens jetèrent des cris d'indignation, et Jérusalem désarmée fut sur le point de se soulever contre ses vainqueurs.

Enfin arriva le jour fatal où les chrétiens devaient s'éloigner de Jérusalem. On ferma toutes les portes de la ville, excepté celle de David. Saladin, élevé sur un trône, vit passer devant lui un peuple désolé. Le patriarche, suivi du clergé, parut le premier, emportant les vases sacrés, les ornements de l'église du Saint-Sépulcre, et des trésors dont Dieu seul, dit un auteur arabe, connaissait la valeur. La reine de Jérusalem, accompagnée des principaux barons et chevaliers, venait ensuite; Saladin respecta sa douleur, et lui adressa des paroles pleines de bonté. Cette princesse était suivie d'un grand nombre de femmes qui portaient leurs enfants dans leurs bras et qui faisaient entendre des cris déchirants. Plusieurs d'entre elles s'approchèrent du

trône de Saladin : « Vous voyez à vos pieds, lui dirent-» elles, les épouses, les mères, les filles des guer-» riers que vous retenez prisonniers ; nous quittons » pour toujours notre patrie, qu'ils ont défendue avec » gloire ; ils nous aidaient à supporter la vie ; en les » perdant, nous avons perdu notre dernière espérance ; » si vous daignez nous les rendre, ils soulageront les » misères de notre exil, et nous ne serons plus sans » appui sur la terre. » Saladin fut touché de leurs prières, et promit d'adoucir les maux de tant de familles malheureuses. Il rendit aux mères leurs enfants, aux épouses leurs maris qui se trouvaient parmi les captifs. Plusieurs chrétiens avaient abandonné leurs meubles et leurs effets les plus précieux, et portaient sur leurs épaules, les uns leurs parents affaiblis par l'âge, les autres leurs amis infirmes et malades. Touché de ce spectacle, Saladin récompensa par ses aumônes la vertu et la piété de ses ennemis ; prenant pitié de toutes les infortunes, il permit aux hospitaliers de rester dans la ville pour soigner les pèlerins et ceux que des maladies graves empêchaient de sortir de Jérusalem. Remarquons ici que la générosité de Saladin à l'égard des chrétiens est célébrée avec plus d'éclat par les historiens latins que par les historiens arabes ; on trouve même, dans les chroniques musulmanes, des passages qui prouvent que les disciples de Mahomet n'avaient pas vu sans quelque peine la noble compassion du sultan. Plus d'une fois l'histoire a montré que, dans les guerres religieuses, les chefs ne sont pas toujours maîtres d'user de tolérance.

Lorsque les Turcs avaient commencé le siége, la ville sainte renfermait plus de cent mille chrétiens [1].

[1] La multitude de ceux qui avaient cherché un refuge à Jérusalem était

Le plus grand nombre d'entre eux rachetèrent leur liberté ; Baléan d'Ibelin, dépositaire des trésors destinés aux dépenses du siége, les employa à délivrer une partie des habitants. Malek-Adhel, frère du sultan, paya la rançon de deux mille captifs ; Saladin suivit son exemple, en brisant les fers d'une grande quantité de pauvres et d'orphelins. L'historien arabe Ibn-Alatir raconte qu'un grand nombre d'habitants de Jérusalem échappèrent au tribut, les uns en glissant furtivement du haut des murs à l'aide de cordes, les autres en empruntant à prix d'argent des vêtements musulmans. Il ne resta dans l'esclavage que seize mille chrétiens, parmi lesquels se trouvaient quatre à cinq mille enfants en bas âge, qui ne sentaient point leur infortune, mais dont les fidèles déplorèrent d'autant plus le sort, que ces innocentes victimes de la guerre allaient être élevées dans la religion de Mahomet.

Plusieurs écrivains modernes ont opposé la conduite généreuse de Saladin aux scènes révoltantes qui accompagnèrent l'entrée des premiers croisés dans Jérusalem ; mais on ne doit pas oublier que les chrétiens offrirent de capituler, tandis que les musulmans soutinrent un long siége avec une constance opiniâtre, et que les compagnons de Godefroy, qui se trouvaient dans un pays inconnu, au milieu de nations ennemies, emportèrent la ville d'assaut après avoir essuyé mille périls et souffert tous les genres de misère. Les premiers croisés, après la conquête de la ville sainte, avaient encore tout à craindre des musulmans de Syrie et d'Égypte, et cette crainte les rendit barbares. Le sultan de Damas

si grande, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, *qu'ils ne pouvoient estre dedans les maisons ; ains les convenoit estre parmi les rues* (*Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 370).

ne se montra pas plus humain, tant qu'il eut à redouter les armes des Francs, et la victoire même de Tibériade, qui ne calma pas toutes ses inquiétudes, ne lui avait point inspiré des sentiments généreux envers ses prisonniers. Tant il est vrai que la force seule peut être modérée; mais il faut pour cela que la force croie à elle-même. Si on examinait bien tous les actes de barbarie commis par la politique, on en trouverait presque toujours la source dans la crainte. Au reste ces observations, livrées au jugement de nos lecteurs, n'ont point pour but de justifier les excès commis par les guerriers de la première croisade, encore moins d'affaiblir les éloges que l'histoire doit à Saladin et qu'il obtint de ceux mêmes qu'il avait vaincus.

Quand le peuple chrétien eut quitté la ville conquise, Saladin ne s'occupa plus que de célébrer son triomphe. Il entra à Jérusalem, précédé de ses étendards victorieux; un grand nombre d'imans, de docteurs de la loi, les ambassadeurs de plusieurs princes musulmans, formaient son cortége. Toutes les églises, excepté celle du Saint-Sépulcre, avaient été converties en mosquées. Le sultan fit laver avec de l'eau de rose, venue de Damas, les murs et le parvis de la mosquée d'Omar; il y plaça lui-même la chaire construite par Noureddin. « On entendit la voix de ceux qui appellent à la prière, dit » Emad-Eddin; les cloches se turent. La foi exilée revint dans son asile : les derviches, les dévots, les » grands, les petits, tous vinrent adorer le Seigneur; » du haut de la chaire s'éleva une voix qui avertit les » croyants du jour de la résurrection et du jugement » dernier. » Le premier vendredi qui suivit l'entrée du sultan dans Jérusalem, le peuple et l'armée s'assemblèrent dans la principale mosquée; le chef des imans monta

dans la chaire du prophète, et remercia Dieu des victoires de Saladin. « Gloire à Dieu, dit-il à ses nombreux audi-
» teurs; gloire à Dieu, qui fait triompher l'islamisme,
» qui a brisé la puissance des infidèles! Louez avec moi
» le Seigneur, qui nous a rendu Jérusalem, la demeure
» de Dieu, le séjour des saints et des prophètes. C'est du
» sein de cette demeure sacrée que Dieu a fait voyager
» son serviteur pendant les ténèbres de la nuit; c'est
» pour faciliter à Josué la conquête de Jérusalem que
» Dieu arrêta autrefois la course du soleil. C'est dans
» cette ville que doivent, à la fin des jours, se réunir
» les peuples de la terre[1]. » Après avoir rappelé les merveilles de Jérusalem, le prédicateur de l'islamisme s'adressa aux soldats de Saladin, et les félicita d'avoir bravé les périls, d'avoir versé leur sang pour accomplir la volonté de Mahomet. « Les soldats du prophète,
» ajouta-t-il, les compagnons d'Abou-Beker et d'Omar
» ont marqué votre place dans leur milice sainte et
» vous attendent parmi les élus de l'islamisme. Té-
» moins de votre dernier triomphe, les anges se sont
» réjouis à la droite de l'Éternel; le cœur des envoyés
» de Dieu a tressailli de joie. Louez donc avec moi le
» Seigneur; mais ne vous laissez point aller aux fai-
» blesses de l'orgueil, et ne croyez pas, surtout, que
» ce soient vos épées d'acier, vos chevaux rapides
» comme le vent, qui ont triomphé des infidèles. Dieu
» est Dieu; Dieu seul est puissant; Dieu seul vous a
» donné la victoire; il vous ordonne de ne pas vous
» arrêter dans une carrière glorieuse où lui-même vous
» conduit par la main. *La guerre sainte! la guerre sainte!*
» voilà la plus pure de vos adorations, la plus noble

[1] Ibn-Kalekan, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

» de vos coutumes. Abattez tous les rameaux de l'im-
» piété ; faites triompher partout l'islamisme ; délivrez
» la terre des nations contre lesquelles Dieu est ir-
» rité. »

Le chef des imans pria ensuite pour le calife de Bagdad, et, terminant la prière en nommant Saladin : « O Dieu ! s'écria-t-il, veille sur les jours de ton fidèle
» serviteur, qui est ton glaive tranchant, ton étoile
» resplendissante, le défenseur de ton culte, le libé-
» rateur de ta demeure sacrée ! O Dieu ! fais que tes
» anges environnent son empire, et prolonge ses jours
» pour la gloire de ton nom ! »

Ainsi, le peuple, les lois, la religion, tout était changé dans la malheureuse Jérusalem. Tandis que les saints lieux retentissaient des hymnes d'un culte étranger, les chrétiens s'éloignaient tristement, plongés dans la plus profonde misère et détestant la vie que leur avaient laissée les musulmans. Repoussés par leurs frères d'Orient, qui les accusaient d'avoir livré le tombeau de leur Dieu aux infidèles, ils erraient dans la Syrie, sans secours et sans asile ; plusieurs moururent de faim et de douleur ; la ville de Tripoli leur ferma ses portes. Au milieu de leur foule éperdue, une femme poussée par le désespoir jeta son enfant à la mer, en maudissant la barbarie de ses frères les chrétiens. Ceux qui se rendirent en Égypte furent moins malheureux, et touchèrent le cœur des musulmans[1] ; plusieurs s'embarquèrent pour l'Europe, où ils vinrent annoncer en gémissant les malheurs de Jérusalem. On disait alors, parmi les chrétiens, que cette ville était tombée comme

[1] On peut consulter à ce sujet le récit de Bernard le Trésorier (*Bibliothèque des Croisades*, t I). Il est confirmé par l'auteur arabe de l'histoire des patriarches d'Alexandrie (*Ibid*).

Ninive ou Babylone; les chroniques contemporaines, du moins, n'expliquent pas autrement ce grand événement, car on expliquait tout alors par la sainteté ou par la corruption des fidèles. Sans doute la corruption dut contribuer à la décadence de la ville sainte; toutefois une décadence aussi rapide eut plusieurs autres causes, que nous avons indiquées dans le cours de cette histoire. Les empires musulmans tombaient quand les premiers croisés arrivèrent en Asie; mais Dieu permit que ces empires se relevassent sous la main de plusieurs princes puissants par leurs armes et par leur génie. Le royaume de Godefroy, qui les avait vaincus avec trois cents chevaliers, ne possédait plus ce qu'il fallait pour leur résister. Les chefs que la providence lui donna semblaient uniquement envoyés pour annoncer que toute gloire allait finir. A force de voir sur le trône de David des femmes, des enfants, des rois infirmes, des princes faibles, on n'eut plus de foi dans son avenir, et l'enthousiasme guerrier, le patriotisme chrétien furent étouffés par la discorde et je ne sais quel esprit de fatalité. A la fin on entendit un roi de la ville sainte s'écrier sur le champ de bataille : *le royaume est perdu;* il ne fallut que quelques semaines pour l'accomplissement de cette prophétie, si étrange dans la bouche d'un roi. Ajoutons ici, et cette cause est la première de toutes, que l'esprit des croisades, qui avait fait tant de prodiges, s'affaiblissait depuis longtemps, et avec lui tout ce qu'il avait fondé en Orient. Le royaume de Godefroy de Bouillon s'éteignit, semblable aux fragiles créatures d'ici-bas, qui disparaissent tout à coup, lorsque Dieu ne les regarde plus.

Cependant, comme on était persuadé alors que le salut de la foi chrétienne, que la gloire même de Dieu se

trouvait liée à la conservation de Jérusalem, la dernière conquête de Saladin répandit la consternation dans tout l'Occident. La nouvelle en arriva d'abord en Italie; le pape Urbain III, qui était alors à Ferrare, en fut saisi d'une douleur profonde, et ne put survivre à une si grande calamité; tous les chrétiens, oubliant leurs propres misères, n'eurent plus qu'un seul sujet d'affliction, et le nom de la ville sainte volait de bouche en bouche, mêlé aux cris du désespoir. On déplorait dans des chants lugubres la captivité du roi de Jérusalem et de ses chevaliers, la ruine des cités chrétiennes de l'Orient. Des prêtres portaient de ville en ville des images où l'on voyait le saint sépulcre foulé sous les pieds des chevaux, et Jésus-Christ terrassé par Mahomet. De si grands malheurs avaient été annoncés au monde chrétien par des prodiges sinistres. Le jour que Saladin était entré dans la ville sainte, dit Rigord, les moines d'Argenteuil avaient vu la lune descendre du ciel sur la terre et remonter ensuite vers le ciel. Dans plusieurs églises, le crucifix et les images des saints avaient versé des larmes de sang en présence de tous les fidèles. Un chevalier chrétien avait vu en songe un aigle tenant dans ses serres sept javelots, et volant au-dessus d'une armée, en proférant ces paroles avec des accents terribles [2] : *Malheur à Jérusalem!*

Chacun s'accusait d'avoir, par ses fautes, excité la vengeance du ciel; tous les fidèles cherchaient à

[1] Ce fait, qui n'est point rapporté dans nos auteurs occidentaux, est raconté avec beaucoup de détails par Boha-Eddin et par Ibn-Alatir (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Ces prodiges rappellent ceux que raconte l'historien Josèphe, dans le récit du siége de Jérusalem par Titus. Une voix aussi s'était fait entendre dans le temple et avait prononcé ces mêmes paroles : *Malheur à Jérusalem!*

fléchir par la pénitence un Dieu qu'ils croyaient irrité. « Le Seigneur, disaient-ils entre eux, a répandu » partout les flots de sa colère, et les flèches de son » courroux se sont enivrées du sang de ses serviteurs. » Que notre vie tout entière s'écoule dans la douleur, » puisque nous avons entendu une voix gémissante sur » la montagne de Sion et que les enfants de Dieu ont » été dispersés. » Les orateurs sacrés s'adressaient à Dieu lui-même, et faisaient retentir les églises de leurs invocations et de leurs prières. « O Dieu puissant ! s'é» criaient-ils, ta main s'est armée pour le triomphe de » ta justice. Nous venons, les yeux pleins de larmes, » implorer ta bonté, afin que tu te souviennes de ton » peuple et que tes miséricordes surpassent nos mi» sères; ne livre point ton héritage à l'opprobre, et que » les anges de la paix obtiennent pour Jérusalem les » fruits de la pénitence. »

En pleurant la perte du tombeau de Jésus-Christ, on se ressouvint des préceptes de l'Évangile, et les hommes devinrent tout à coup meilleurs. Le luxe fut banni des villes ; on oubliait les injures, on prodiguait les aumônes. Les chrétiens couchaient sur la cendre et se couvraient de cilices ; ils expiaient par le jeûne et les mortifications [1] leur vie déréglée. Le clergé donna l'exemple : les mœurs des cloîtres furent réformées ; les cardinaux se condamnèrent à la pauvreté des apôtres, et promirent de se rendre dans la terre sainte en demandant l'aumône.

[1188.] Ces pieuses réformes ne durèrent pas longtemps ; mais les esprits n'en furent pas moins préparés

[1] Voyez dans l'extrait de Benoît de Péterborough la lettre que Pierre de Blois écrit à ce sujet au roi d'Angleterre, Henri II (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

à une nouvelle croisade, et toute l'Europe se leva bientôt à la voix de Grégoire VIII, qui exhorta les fidèles à prendre la croix et les armes. Dans sa bulle, le pontife parle de la redoutable sévérité des jugements de Dieu, et déplore les malheurs de Jérusalem, qui n'est plus qu'un désert où les corps des saints ont servi de pâture aux bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel; il raconte les victoires de Saladin, qui a été secondé par les discordes des habitants de la terre sainte et par la méchanceté des hommes. Dans un si grand désastre nul ne pourrait retenir ses larmes, nul ne pourrait résister non-seulement à la compassion que la religion nous recommande pour toutes les infortunes, mais au sentiment que la providence a placé dans le cœur de tous les hommes. La langue ne saurait expliquer, l'esprit ne saurait comprendre l'affliction du souverain pontife et aussi l'affliction du peuple chrétien en apprenant que la terre de promission souffre maintenant ce qu'elle a souffert sous ses anciens tyrans. « Nous » surtout, disait Grégoire, qui avons à gémir sur les » iniquités par lesquelles la colère de Dieu s'est allu- » mée, nous qui craignons que d'autres malheurs n'ar- » rivent en Judée au milieu des dissensions des rois et » des princes chrétiens, des cités et des villages, nous » devons pleurer avec le prophète et répéter avec » lui : « *La vérité, la science de Dieu, ne sont plus sur la* » *terre ; je ne vois régner à leur place que le mensonge, l'ho-* » *micide, l'adultère et la soif du sang*. Pensez, nos très- » chers frères, pour quelle fin vous êtes venus en ce » monde, et comment vous devez en sortir; songez » que vous passerez comme passent toutes choses; » vous ne pouvez pas dire des biens dont vous jouissez, » du souffle même qu'on appelle la vie, Ceci est à

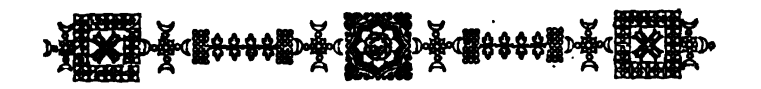
» moi ; vous ne vous êtes pas faits vous-mêmes, et le
» pouvoir de créer un ciron est au-dessus de toutes les
» puissances de la terre. Donnez donc ces trésors qui
» peuvent vous échapper, cette vie qui n'est qu'un
» point dans la durée, pour secourir vos frères, pour
» vous assurer le salut éternel. Si les infidèles ont bravé
» les périls de la guerre, s'ils ont sacrifié le repos et
» les délices de leurs jours pour attaquer l'héritage
» du Christ, hésiterez-vous à faire les mêmes sacri-
» fices pour sauver la foi chrétienne? La colère cé-
» leste a permis que les impies aient un moment de
» triomphe ; mais sa miséricorde peut changer pour
» eux les jours de victoire en jours d'humiliation.
» Adressez-vous donc à la miséricorde divine ; nous
» n'avons pas le droit de demander compte à Dieu de
» ses jugements, mais ne devons-nous pas croire que
» dans sa bonté il veut notre salut, et que celui qui
» se sacrifie pour ses frères, même lorsqu'il aurait à
» peine atteint les jours de la jeunesse, sera traité
» comme celui qui a passé une longue vie au service
» de Dieu ? »

Des règlements pour la croisade terminaient la bulle de Grégoire VIII. Le pape promettait aux pèlerins pieux le pardon entier de leurs fautes ; le saint voyage devait leur tenir lieu de toute autre pénitence. Les biens des croisés et de leurs familles étaient placés sous la protection spéciale des archevêques et évêques. Nulle recherche ne devait être faite sur la validité des droits de possession d'un croisé à l'égard d'un bien quelconque, jusqu'à ce qu'on fût certain de son retour ou de son décès. Les pèlerins étaient dispensés de payer des intérêts à un créancier, durant les jours passés sous les drapeaux de la croix.

Il leur était interdit de se vêtir avec luxe et d'emmener avec eux des chiens et des oiseaux. A la suite de ces règlements, venait l'ordonnance d'un jeûne général pour apaiser la colère de Dieu et obtenir la délivrance de Jérusalem. Le jeûne du carême devait être observé tous les vendredis pendant cinq ans. La bulle, les règlements et l'ordonnance étaient datés de Ferrare.

Le souverain pontife songeait à rétablir la paix parmi les peuples chrétiens. Dans cette vue, il se rendit à Pise, pour terminer les vives querelles qui s'étaient élevées entre les Pisans et les Génois. Grégoire mourut avant d'avoir achevé l'ouvrage qu'il avait commencé, et laissa la direction de la croisade à son successeur Clément III, qui, dès son avénement au trône pontifical, ordonna des prières pour la paix de l'Occident et la délivrance de la terre des pèlerins.





SUITE DU LIVRE VII

GUILLAUME, archevêque de Tyr[1], avait quitté l'Orient pour venir en Europe solliciter les secours des princes chrétiens; il fut chargé par le pape de prêcher la guerre sainte. Guillaume était plus habile, plus éloquent qu'Héraclius, qui l'avait précédé dans cette mission, et surtout plus digne, par ses vertus, d'être l'interprète des chrétiens et de parler au nom de Jésus-Christ. Après avoir enflammé le zèle des peuples d'Italie, il se rendit en France, et se trouva dans une assemblée convoquée près de

[1] Marin, dans son *Histoire de Saladin*, et plusieurs autres auteurs ont prétendu que Guillaume, venu en Europe pour prêcher la croisade, n'était point celui qui a écrit l'histoire du royaume de Jérusalem. Cette assertion n'est fondée que sur un passage assez obscur du continuateur de cet historien. Voyez ce que nous en avons dit dans l'extrait de Guillaume de Tyr (*Bibliothèque des Croisades*, t. 1).

Le continuateur de Baronius disserte sur l'époque de la mort de Guillaume, et ne trouve rien de certain à cet égard. Cependant son commentateur Mansi croit que cette mort dut arriver avant 1193, puisqu'au commencement de cette année, Jocsius occupait le siége de Tyr, et qu'en qualité de chancelier royal, il souscrivit une charte de Henri de Troyes, comte palatin, en faveur de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem. L'auteur de l'*Oriens christianus* n'a point éclairci les doutes des gens éclairés; mais il paraît porté à croire que Guillaume mourut en 1191.

Gisors par Henri II, roi d'Angleterre, et le roi de France, Philippe-Auguste. A l'arrivée de Guillaume de Tyr, ces deux rois, qui se faisaient la guerre pour le Vexin, avaient déposé les armes; les plus braves guerriers de la France et de l'Angleterre, réunis par les périls de leurs frères d'Orient, s'étaient rendus à l'assemblée où l'on devait s'occuper de la délivrance des saints lieux. Guillaume y fut accueilli avec enthousiasme, et lut, à haute voix, devant les princes et les chevaliers, une relation des derniers désastres de Jérusalem. Après cette lecture, qui arracha des larmes à tous les assistants, le pieux envoyé exhorta les fidèles à prendre la croix. « La montagne de Sion, leur dit-il, » retentit encore de ces paroles d'Ézéchiel : *O fils des » hommes, ressouvenez-vous de ce jour où le roi de Babylone a triomphé de Jérusalem!* Dans un seul jour est arrivé » tout ce que les prophètes ont annoncé de malheurs » à la ville de Salomon et de David. Cette cité, naguère remplie de peuples chrétiens, est restée seule, » ou plutôt elle n'est plus habitée que par un peuple » sacrilége. La souveraine des nations, la capitale de » tant de provinces a payé le tribut imposé aux esclaves. Ses portes ont été brisées et ses gardiens exposés avec les vils troupeaux dans les marchés des » villes infidèles. Les États chrétiens d'Orient qui » faisaient fleurir la religion de la croix en Asie et » devaient défendre l'Occident de l'invasion des » Sarrasins, sont réduits à la ville de Tyr, à celles » d'Antioche et de Tripoli. Nous avons vu, selon l'expression d'Isaïe, le Seigneur *étendant sa main et ses » plaies depuis l'Euphrate jusqu'au torrent de l'Egypte*. Les » habitants de quarante cités ont été chassés de leurs » demeures; dépouillés de leurs biens, ils errent, avec

» leurs familles éplorées, parmi les peuples de l'Asie,
» *sans trouver une pierre où reposer leurs têtes.* »

Après avoir retracé ainsi les malheurs des chrétiens d'Orient, Guillaume reprocha aux guerriers qui l'écoutaient de n'avoir point secouru leurs frères, d'avoir laissé ravir l'héritage de Jésus-Christ. Il s'étonnait qu'on pût avoir une autre pensée, qu'on pût chercher une autre gloire que celle de délivrer les saints lieux; et, s'adressant aux princes et aux chevaliers : « Pour arriver jusqu'à vous, leur dit-il, j'ai traversé » les champs du carnage; à la porte même de cette » assemblée, j'ai vu se déployer l'appareil de la » guerre. Quel sang allez-vous répandre? Pourquoi » ces glaives dont vous êtes armés? Vous vous bat- » tez ici pour la rive d'un fleuve, pour les limites » d'une province, pour une renommée passagère, » tandis que les infidèles foulent les rives du Siloé, » qu'ils envahissent le royaume de Dieu, et que la » croix de Jésus-Christ est traînée ignominieusement » dans les rues de Bagdad ! Vous versez des flots de » sang pour de vains traités, tandis qu'on outrage l'É- » vangile, ce traité solennel entre Dieu et les hom- » mes ! Avez-vous oublié ce qu'ont fait vos pères? Un » royaume chrétien a été fondé par eux au milieu » des nations musulmanes. Une foule de héros, une » foule de princes nés dans votre patrie, sont venus » le défendre et le gouverner. Si vous avez laissé périr » leur ouvrage, venez du moins délivrer leurs tombeaux » qui sont au pouvoir des Sarrasins. Votre Europe ne » produit-elle donc plus des guerriers comme Gode- » froy, Tancrède et leurs compagnons? Les prophè- » tes et les saints ensevelis à Jérusalem, les églises » changées en mosquées, les pierres même des sé-

» pulcres, tout vous crie de venger la gloire du Seigneur et la mort de vos frères. Eh quoi ! le sang de Naboth, le sang d'Abel, qui s'est élevé vers le ciel, a trouvé un vengeur, et le sang de Jésus-Christ s'élèverait en vain contre ses ennemis et ses bourreaux !

» L'Orient a vu de lâches chrétiens que l'avarice et la crainte avaient rendus les alliés de Saladin : sans doute ils ne trouveront point d'imitateurs parmi vous ; mais rappelez-vous que Jésus-Christ a dit : *Celui qui n'est pas pour moi est contre moi*. Si vous ne servez point la cause de Dieu, quelle cause oserez-vous défendre? Si le roi du ciel et de la terre ne vous trouve point sous ses drapeaux, où sont les puissances dont vous suivrez les étendards? Pourquoi donc les ennemis de Dieu ne sont-ils plus les ennemis de tous les chrétiens? Quelle sera la joie des Sarrasins au milieu de leurs triomphes impies, lorsqu'on leur dira que l'Occident n'a plus de guerriers fidèles à Jésus-Christ et que les princes et les rois de l'Europe ont appris avec indifférence les désastres et la captivité de Jérusalem ! »

Ces reproches, faits au nom de la religion, touchèrent vivement le cœur des princes et des chevaliers. D'après le chroniqueur Benoît de Péterborough, Guillaume de Tyr *prêcha d'une manière si admirable, qu'il les détermina tous à prendre la croix et que ceux qui étaient ennemis devinrent amis*. Henri II et Philippe-Auguste s'embrassèrent en pleurant et se présentèrent les premiers pour recevoir la croix. Richard, fils de Henri et duc de Guienne ; Philippe, comte de Flandre ; Hugues, duc de Bourgogne ; Henri, comte de Champagne ; Thibaut, comte de Blois ; Rotrou, comte du Perche ; les comtes de Soissons, de Nevers, de Bar, de

Vendôme; les deux frères Joscelin et Mathieu de Montmorenci, une foule de barons et de chevaliers, plusieurs évêques et archevêques de France et d'Angleterre, firent le serment de délivrer la terre sainte. L'assemblée entière répéta ces mots : *la croix! la croix!* et ce cri de guerre retentit dans toutes les provinces.

Le lieu où les fidèles s'étaient réunis fut appelé le *Champ sacré*. On y fit bâtir une église pour conserver le souvenir du pieux dévouement des chevaliers chrétiens. Bientôt toute la France et tous les pays voisins furent animés du vif enthousiasme que l'éloquence de Guillaume de Tyr avait fait naître dans l'assemblée des barons et des princes. L'Église ordonna des prières pour le succès de la croisade. Chaque jour de la semaine on récitait à l'office divin des psaumes qui rappelaient la gloire et les malheurs de Jérusalem. A la fin de l'office, les assistants répétaient en chœur ces paroles : « O Dieu tout-puissant! qui tiens dans tes » mains le sort des empires, daigne jeter un regard » de miséricorde sur les armées chrétiennes, afin que » les nations infidèles qui se reposent dans leur or- » gueil et leur vaine gloire, soient abattues par la » force de ton bras[1]. » En priant ainsi, les guerriers chrétiens sentaient leur courage se ranimer, et juraient de prendre les armes contre les musulmans.

Comme on manquait d'argent pour la sainte entreprise, on résolut, dans le conseil des princes et des évêques, que tous ceux qui ne prendraient point la croix paieraient la dixième partie de leurs revenus et de la valeur de leurs meubles. La terreur qu'avaient inspirée les armes de Saladin fit donner à cet impôt

[1] Les pièces sont rapportées par Baronius à l'année 1188.

le nom de *Dîme saladine*[1]. On publia des excommunications contre ceux qui refuseraient d'acquitter une dette aussi sacrée. En vain le clergé, dont Pierre de Blois entreprit la défense, allégua la liberté, l'indépendance de l'Église, et prétendit n'aider les croisés que de ses prières: on répondit aux ecclésiastiques qu'ils devaient donner l'exemple, que le clergé n'était point l'Église et que les biens de l'Église appartenaient à Jésus-Christ. L'ordre des Chartreux, les ordres de Cîteaux et de Fontevrault, les hospices des lépreux, furent seuls exempts d'un tribut levé pour une cause qu'on croyait être celle de tous les chrétiens.

L'histoire a conservé les statuts d'après lesquels les évêques et les princes avaient réglé la levée de la dîme saladine. Cette levée se faisait dans chaque paroisse, en présence d'un prêtre, d'un archiprêtre, d'un templier, d'un hospitalier, d'un homme du roi, d'un homme et d'un clerc du baron, et d'un clerc de l'évêque. Lorsque ces hommes réunis jugeaient que quelqu'un donnait moins qu'il ne devait, on choisissait dans la paroisse quatre ou six prud'hommes qui le taxaient et l'obligeaient à payer selon la justice. Cependant les produits de cette dîme ne suffisaient pas aux préparatifs de l'expédition ; Philippe s'occupait avec sollicitude des moyens de pourvoir à toutes les dépenses de son pèlerinage, lorsque le frère Bernard, solitaire de Vincennes, se présenta devant le monarque, et lui dit du ton d'un prophète : *Qu'Israël soit confondu*. Après avoir entendu ces paroles, qu'on regarda comme un avertissement du ciel, le roi de France fit arrêter les juifs dans leurs synagogues, et

[1] Le décret sur la dîme saladine, conservé par Rigord, est traduit dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

les força de verser cinq mille marcs d'argent dans son trésor.

La dîme fut levée en Angleterre comme en France par des commissaires[1]; mais tous ceux qui se trouvèrent revêtus d'une mission qu'on appelait sainte, ne donnèrent pas l'exemple d'un désintéressement apostolique : les chroniques du temps nous parlent de la conduite honteuse d'un templier[2] qui fut surpris dérobant les tributs des fidèles et les cachant dans les larges replis de ses vêtements. Henri II ne dédaigna point de présider lui-même à la rentrée d'un impôt établi en quelque sorte par les opinions dominantes et que ses sujets regardaient comme une dette envers Dieu. Il manda devant lui les habitants les plus riches des premières villes de son royaume, et, d'après l'estimation des arbitres[3], il exigea d'eux la dîme de leurs revenus et de leur mobilier : tous ceux qui refusaient ou différaient de payer la taxe, étaient mis en prison, et ils ne recouvraient leur liberté qu'après s'être entièrement acquittés. Ces violences, exercées au nom de Jésus-Christ, excitèrent beaucoup de mécontentement, et l'on doit croire que les bourgeois de Londres, de Lancastre, d'York, auxquels le roi demandait ainsi la dîme saladine, ne furent pas de ceux qui montrèrent le plus d'enthousiasme pour la guerre sainte.

Dans les deux premières croisades, la plupart des villageois avaient pris la croix pour se soustraire à la servitude. Il devait en résulter quelques désordres : les campagnes pouvaient rester désertes, les terres sans culture. On entreprit de mettre des bornes au

[1] Il en fut de même dans tous les États de l'Allemagne et en Pologne.
[2] Benoît de Péterborough (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).
[3] Roger de Hoveden (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

zèle trop empressé des laboureurs : tous ceux qui s'enrôlaient pour la guerre sainte sans la permission de leurs seigneurs, furent condamnés à payer la dîme saladine, comme ceux qui ne prenaient point la croix.

Cependant la paix qui venait d'être jurée par les rois de France et d'Angleterre, ne tarda pas à être troublée. Richard, duc de Guienne, ayant eu un démêlé avec le comte de Toulouse, Henri prit les armes pour secourir son fils. Philippe vola à la défense de son vassal ; tout fut en feu dans la Normandie, le Berri et l'Auvergne. Les deux monarques, poussés par les sollicitations des seigneurs et des évêques, se réunirent un moment dans le champ sacré où ils avaient mis bas les armes, mais on ne put s'entendre sur les conditions de la paix ; l'orme sous lequel on tenait les conférences, fut abattu par les ordres de Philippe [1]. On reprit plusieurs fois les négociations sans pouvoir arrêter les fureurs de la guerre : le roi de France demandait que Richard fût couronné roi d'Angleterre du

[1] Voici ce qu'on lit dans un historien de France, au sujet de cet arbre : « Il y avait devant Gisors un orme dont le tronc était d'une grosseur si prodigieuse que huit hommes pouvaient à peine l'embrasser. Ses branches s'étendaient si loin, que, l'art ayant aidé la nature, elles couvraient un espace de plusieurs arpents. Des milliers de personnes se garantissaient, sous cet arbre touffu, des ardeurs du soleil et de l'incommodité de la pluie. Le temps était alors fort chaud. Pendant qu'on traitait de la paix, Philippe et les Français se tenaient au soleil et souffraient beaucoup de la chaleur ; le roi Henri, avec un grand nombre d'Anglais, étaient au frais sous l'orme. Les Anglais se moquaient des Français, et riaient à gorge déployée de les voir brûlés par l'ardeur du soleil. Les trois jours de trêve étant écoulés sans qu'on eût rien conclu, les Français, indignés des insultes des Anglais, tombèrent sur eux, et les forcèrent à prendre la fuite vers la ville. La presse fut grande à la porte ; plusieurs furent étouffés ; d'autres, voulant se sauver du côté de la rivière, furent tués par les Français, qui les serraient de près, ou se noyèrent en essayant de passer à l'autre rive. Alors les Français, pour se venger des railleries des Anglais, coupèrent l'orme par le pied, ce qui déplut extrêmement au roi Henri (*Montfaucon*, *Monarchie française*, t. III).

vivant de son père, et qu'il épousât sur-le-champ Alix, princesse française, que Henri retenait en prison. Le roi d'Angleterre, jaloux de son autorité, ne put se résoudre à accepter ces conditions, et ne voulut céder ni sa couronne, ni la sœur de Philippe, dont il était épris[1]. Richard, irrité, se jeta dans le parti de Philippe-Auguste, et se déclara contre son père; de toutes parts on courut aux armes, et les produits de la dîme saladine furent employés à soutenir une guerre sacrilége qui outrageait la morale et la nature.

Cette guerre n'était pas d'un bon augure pour celle qu'on devait faire en Asie. Le légat du pape excommunia Richard, et menaça Philippe de mettre son royaume en interdit. Philippe méprisa les menaces du légat, et lui répondit qu'il n'appartenait point au saint-siége de se mêler des querelles des princes; Richard, plus violent, tira son épée, et fut sur le point de frapper le légat. La paix s'éloignait tous les jours davantage. En vain des cris d'indignation s'élevèrent parmi les peuples; en vain les grands vassaux refusèrent de prendre part à une lutte qui n'intéressait ni la religion ni la patrie: Henri, qui avait consenti à une entrevue, rejetait toujours avec hauteur les conditions qui lui étaient proposées. Il résista longtemps aux prières de ses sujets, aux conseils des évêques; la terreur que lui inspira la foudre du ciel, tombée à ses côtés pendant les conférences, put seule vaincre son obstination. Il accepta enfin les conditions de Philippe, mais il ne tarda pas à s'en repentir; et, peu de temps après, il mourut de douleur, en chargeant de malédictions Richard, qui lui avait fait une guerre ouverte, et le plus jeune de ses fils, qui avait conspiré contre lui.

[1] Il la tenait, disent les historiens, étroitement gardée.

Richard s'accusa en gémissant de la mort de son père ; pressé par le repentir, il se rappela le serment qu'il avait fait dans le champ sacré. Devenu roi d'Angleterre, il ne s'occupa qu'à faire les préparatifs de la sainte expédition. Il se rendit dans son royaume, et convoqua, près de Northampton, l'assemblée des barons et des prélats, dans laquelle Baudouin, archevêque de Cantorbéry, prêcha la croisade [1]. Le prédicateur de la guerre sainte parcourut ensuite les provinces pour exciter le zèle et l'émulation des fidèles. Des aventures miraculeuses [2] attestèrent la sainteté de sa mission, et firent accourir sous les drapeaux de la croix les sauvages habitants du pays de Galles et de plusieurs contrées où l'on n'avait point encore parlé des malheurs de Jérusalem. Dans tous les pays que traversa Baudouin, l'enthousiasme de la croisade dépeupla les campagnes : une vieille chronique rapporte que le prélat donna la croix à un grand nombre d'hommes qui étaient accourus presque nus, parce que leurs femmes avaient caché leurs vêtements. Partout la multitude abandonnait les travaux des champs et des villes, pour entendre l'archevêque de Cantorbéry. On recueillait avec respect la terre sur laquelle était marquée l'empreinte de ses pas, et la poussière que ses pieds avaient touchée guérissait les infirmes et les malades. Chacune de ses paroles convertissait des pécheurs, consolait les malheureux et donnait des

[1] Le moine Gervais de Cantorbéry a donné les capitulaires qui furent arrêtés dans cette assemblée (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

[2] Il nous reste une relation en latin du voyage de l'archevêque Baudouin dans le pays de Galles, intitulée *Itinerarium Cambriæ*, rédigée par Barry, qui accompagnait le prédicateur de la croisade. Ce voyage est curieux par les prodiges et les miracles singuliers qui y sont rapportés et qu'on racontait alors parmi le peuple (Voyez l'extrait de l'itinéraire du pays de Galles, *Bibliothèque des Croisades*, t. II).

soldats à Jésus-Christ. Cette ardeur religieuse et guerrière qu'il répandait parmi ses auditeurs, se communiquait de ville en ville, de province en province, et pénétra jusque dans les îles qui avoisinent l'Angleterre.

L'enthousiasme des Anglais pour la croisade se manifesta d'abord par une persécution violente contre les juifs, qui furent massacrés dans les villes de Londres et d'York. Un grand nombre de ces malheureux ne purent échapper à la poursuite de leurs meurtriers qu'en se donnant eux-mêmes la mort. Ces scènes horribles se renouvelaient à chaque croisade. Comme on avait besoin d'argent pour la sainte expédition, on s'apercevait alors que les juifs étaient les dépositaires de toutes les richesses ; la vue des richesses accumulées dans leurs mains conduisait le peuple à se ressouvenir qu'ils avaient crucifié son Dieu.

Richard ne mit pas trop d'empressement à contenir une multitude égarée, et profita de la persécution des juifs pour augmenter ses trésors ; mais ni les dépouilles des Israélites, ni les produits de la dîme saladine toujours exigée avec une cruelle rigueur, ne suffisaient au roi d'Angleterre. Richard aliéna les domaines de la couronne, et mit à l'encan toutes les grandes dignités du royaume : il aurait vendu, disait-il, la ville de Londres, s'il eût trouvé un acheteur. Il vint ensuite en Normandie, où les barons lui permirent d'épuiser cette riche province, et lui donnèrent tous les moyens de soutenir une guerre à laquelle les peuples prenaient un si grand intérêt [1].

[1] Roger de Hoveden a donné des détails sur les mesures rigoureuses qui furent employées par le roi Henri II et par son fils Richard pour la levée de la dîme. Le même historien raconte des faits merveilleux sur l'entreprise de

Nombre de guerriers avaient pris la croix dans les deux royaumes de France et d'Angleterre, et les préparatifs de la croisade s'achevaient au milieu de la fermentation générale. Cependant plusieurs barons, plusieurs seigneurs, n'annonçaient point encore l'époque de leur départ et retardaient, sous différents prétextes, le pèlerinage auquel ils s'étaient engagés par serment. Le célèbre Pierre de Blois leur adressa une exhortation pathétique, dans laquelle il les compara à des moissonneurs qui attendraient, pour se mettre à l'ouvrage, que la moisson soit finie. L'orateur de la guerre sainte leur représentait que les hommes forts et courageux trouvaient partout leur patrie et que les véritables pèlerins devaient ressembler aux oiseaux du ciel. Il rappelait à leur ambition l'exemple d'Abraham, qui abandonna sa demeure pour s'élever parmi les nations, qui traversa le Jourdain avec un bâton et revint suivi de deux troupes de guerriers. Cette exhortation ranima l'enthousiasme de la croisade, qui commençait à se ralentir. Les monarques de France et d'Angleterre eurent une entrevue à Nonancourt, et y convinrent de se rendre par mer dans la Palestine. Ils publièrent en même temps plusieurs règlements pour assurer l'ordre et la discipline dans les armées qu'ils devaient conduire en Asie. Les lois de la religion et les peines qu'elle inflige ne leur parurent point suffisantes dans cette circonstance. La justice de ces siècles barbares fut chargée de réprimer les passions et les vices des croisés[1] : quiconque donnait un soufflet devait être

la croisade. Il cite, entre autres, l'aventure d'une fille qui fut accouchée par le diable et qui prédit le mauvais succès de l'expédition (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

[1] Benoît de Péterborough (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

plongé trois fois dans la mer; on coupait le poing à celui qui frappait de l'épée; celui qui disait des injures payait à l'offensé autant d'onces d'argent qu'il avait proféré d'invectives; lorsqu'un homme était convaincu de vol, on versait de la poix bouillante sur sa tête rasée qu'on couvrait de plumes, et le coupable était abandonné sur le rivage; le meurtrier, lié au cadavre de sa victime, devait être jeté dans les flots ou enterré vivant.

Comme la présence des femmes, dans la première croisade, avait occasionné beaucoup de désordres, on leur défendit le voyage de la terre sainte[1]. Le jeu de dés et tous les jeux de hasard furent sévèrement interdits; on réprima, par une loi, le luxe de la table et des habits. L'assemblée de Nonancourt fit beaucoup d'autres règlements, et ne négligea rien pour rappeler les soldats de Jésus-Christ à la simplicité et aux vertus de l'Évangile.

Toutes les fois que les princes, les seigneurs et les chevaliers partaient pour la guerre sainte, ils faisaient leur testament comme s'ils eussent dû ne revenir jamais en Europe. A son retour dans sa capitale, Philippe exprima ses dernières volontés[2], et régla, pour le temps de son absence, l'administration de son royaume, qu'il confia à la reine Adèle, sa mère, et à son oncle, le cardinal de Champagne. Après avoir rempli les devoirs d'un roi, il quitta le sceptre pour prendre à Saint-Denis la panetière et le bourdon du pèlerin, et se ren-

[1] Il y eut une exception pour les femmes chargées de laver le linge. La défense d'ailleurs ne fut pas observée sévèrement, car il y avait plusieurs femmes au siége de Ptolémaïs. On peut consulter à ce sujet Emmad-Eddin et Mogir-Eddin (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

[2] L'histoire a conservé le testament de Philippe (Voyez l'extrait de Rigord, *Bibliothèque des Croisades*, t. I).

dit à Vézelay, où il devait avoir une nouvelle entrevue avec Richard. Là, les deux rois se jurèrent encore un attachement éternel, et tous les deux appelèrent les foudres de l'Église sur la tête de celui qui manquerait à ses serments. Ils se quittèrent pleins d'amitié l'un pour l'autre; Richard alla s'embarquer à Marseille, et Philippe à Gênes. Un historien anglais remarque qu'ils furent les deux seuls rois d'Angleterre et de France qui aient combattu ensemble pour la même cause; mais cette harmonie, ouvrage de circonstances extraordinaires, ne devait pas durer longtemps entre des princes qui avaient tant de sujets de rivalité. Tous deux jeunes, ardents, braves, magnifiques, Philippe plus grand roi, Richard plus grand capitaine, avaient la même ambition et la même passion pour la gloire. La soif de la renommée, bien plus que la piété, les entraînait à la terre sainte; l'un et l'autre, pleins de fierté, prompts à venger une injure, ne connaissaient, dans leurs différends, d'autre juge que leur épée; la religion n'avait pas assez d'empire sur leur esprit pour faire plier leur orgueil, et chacun d'eux aurait cru s'abaisser s'il avait demandé ou reçu la paix. Pour savoir quelle espérance on pouvait fonder sur l'union de ces princes, il suffira de dire que Philippe, en montant sur le trône, s'était montré le plus ardent ennemi de l'Angleterre, et que Richard était le fils de cette Éléonore de Guienne, première femme de Louis VII, qui, après la seconde croisade, avait quitté son époux en menaçant la France.

Après la conférence de Gisors, l'archevêque de Tyr s'était rendu en Allemagne pour solliciter Frédéric Barberousse de prendre la croix. Ce prince avait signalé sa valeur dans quarante batailles; un règne long

et fortuné avait illustré son nom; mais son siècle ne connaissait de véritable gloire que celle qu'on allait chercher en Asie. Il voulut mériter les éloges de ses pieux contemporains, et prit les armes pour la délivrance de la terre sainte; il fut sans doute entraîné aussi par les scrupules que lui avaient laissés ses démêlés avec le pape et par l'envie d'achever sa réconciliation avec le saint-siége.

En Allemagne, on montrait moins d'enthousiasme qu'en d'autres pays, soit qu'on y connût peu les malheurs de Jérusalem, soit que les esprits y fussent encore préoccupés des démêlés de l'empereur avec le souverain pontife. Les légats de Rome parurent d'abord dans une assemblée tenue à Strasbourg, où Frédéric traitait des affaires de l'empire. Leur présence et leurs discours ne réveillèrent pas l'ardeur de la guerre sainte, et personne n'aurait pris la croix si l'évêque de Strasbourg lui-même n'eût vivement parlé de la nécessité de délivrer la terre de Jésus-Christ. Le prélat reprochait à son auditoire une coupable indifférence pour la cause du fils de Dieu. « Qui de vous, disait-il aux as-» sistants, voyant son souverain légitime attaqué, ou-» tragé, chassé de ses États, resterait spectateur im-» mobile? Vous n'êtes pas seulement les sujets, les » serviteurs de Jésus-Christ, mais vous êtes ses enfants, » vous êtes son sang et sa chair, et vous demeurez » froids et tranquilles ! » L'éloquence de l'évêque de Strasbourg, qu'un chroniqueur contemporain compare à celle de Tullius, finit par toucher les cœurs; la plupart de ceux qui l'écoutaient prirent la croix, et l'enthousiasme de la guerre sainte commença à se répandre sur les bords du Rhin. Peu de temps après, l'empereur Frédéric convoqua à Mayence une assemblée où furent

appelés tous les princes, les seigneurs, les prélats, et les principaux du peuple de la Germanie; cette assemblée était désignée sous le nom de *cour* ou *diète du Christ*[1]. Dans cette réunion, Godefroy, évêque de Wurtzbourg, fit entendre des paroles qui enflammèrent les auditeurs. L'empereur avait l'intention de se croiser, mais il voulait attendre à l'année suivante; l'assemblée se leva pour l'engager à prendre la croix à l'instant même, ce qu'il fit, et son exemple entraîna tous ceux qui étaient présents.

Les exhortations de la cour de Rome retentissaient dans les églises de la Germanie; les envoyés du pape, les prédicateurs de la guerre sacrée, les députés de la terre sainte, allaient partout déplorant le sort des chrétiens d'Orient et les sanglants outrages faits à la croix du Sauveur. « Autrefois, s'écriaient-ils, au bruit des clous enfoncés sur la croix, la terre trembla, l'astre du jour s'obscurcit, les pierres se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent; maintenant quel cœur ne sera brisé, en apprenant que le bois sacré de la Rédemption est foulé aux pieds par les impies? » Les orateurs sacrés invoquaient la Jérusalem céleste, et présentaient la croisade comme un moyen efficace d'accroître le nombre des élus de Dieu. « Heureux, disaient-ils, ceux qui partent pour le saint voyage, plus heureux ceux qui ne reviendront point! » Parmi les prodiges qui annonçaient la volonté du ciel, on citait la vision miraculeuse d'une vierge de Lowenstein : elle avait appris la perte de Jérusalem le jour même que les musulmans étaient entrés dans la ville sainte; elle se réjouissait de cet événement lamentable, en disant qu'il allait être

[1] *Curia Christi.* Annales de Godefroy, moine de Saint-Pantaléon à Cologne (*Bibliothèque des Croisades*, t. III).

une occasion de salut pour les guerriers de l'Occident.

Frédéric, qui avait suivi son oncle Conrad dans la seconde croisade, avait connu les désordres de ces lointaines expéditions; il mit toute sa sollicitude à les prévenir. Dans la diète de Mayence où il s'était revêtu du signe des pèlerins et dans plusieurs autres assemblées ayant pour objet les préparatifs de la guerre, l'empereur fit rédiger de sages règlements. On prit des précautions pour qu'une armée nombreuse qui allait combattre sous un ciel étranger et traverser des pays inconnus, ne pérît point par l'indiscipline, ni par les misères qu'elle devait trouver sur sa route. Il fut déclaré par un édit impérial qu'un homme à pied, peu propre à l'exercice des armes et n'ayant pas assez d'argent pour fournir à la dépense de deux ans, ne pourrait s'enrôler sous les bannières de la croix : on éloignait par là les aventuriers et les vagabonds, qui avaient fait tant de mal dans les guerres précédentes. Comme on avait plus d'hommes qu'il n'en fallait, on permit aux pèlerins de se racheter de leur vœu; on se procura ainsi l'argent dont on manquait. Il est à remarquer que cette dispense du pèlerinage ne s'accordait ni dans la première ni dans la seconde croisade. Les chroniques allemandes ne parlent pas de la dîme saladine; le rachat du vœu fut un des moyens qu'on avait pris pour subvenir aux frais de la guerre sainte.

L'empereur et les princes croisés se réunirent l'année suivante à Nuremberg, pour s'occuper des derniers préparatifs de la croisade. On y conclut un traité avec les ambassadeurs du souverain de Byzance; le passage à travers les terres de l'empire grec était accordé. Il fut convenu que les pèlerins seraient reçus dans les villes et logés dans les maisons des Grecs; on devait

leur fournir les fruits des arbres, les légumes des jardins et du bois pour le feu; de la paille et du foin pour les chevaux, mais rien autre. Le reste devait s'acheter à un prix raisonnable, selon l'état du pays et l'exigence des temps. Les croisés s'engageaient à ne commettre aucun dégât, à n'exercer aucune violence. Le duc de Souabe et les autres chefs de la croisade reçurent la promesse du libre passage, et, de leur côté, jurèrent de faire respecter la paix et les lois de l'hospitalité. Frédéric envoya à Isaac une nouvelle ambassade pour obtenir une plus grande assurance d'amitié. Pendant ce temps, l'empereur grec négociait avec Saladin, et s'engageait envers son allié musulman à faire la guerre aux Latins.

Le départ fut différé d'une année; on indiqua Ratisbonne comme le rendez-vous général des croisés teutons, au commencement d'avril 1189. Depuis les fêtes de Noël jusqu'à la mi-carême on vit arriver dans cette ville des troupes de pèlerins à pied et à cheval. Frédéric se mit en marche avec son armée vers l'époque des fêtes de la Pentecôte; il avait laissé son fils Henri à la tête de l'empire. Dans une dernière assemblée tenue à Presbourg, on jura d'observer la paix publique pendant tout le temps que durerait la croisade.

L'empereur allemand, qui avait envoyé des ambassadeurs à tous les princes musulmans ou chrétiens dont il devait traverser les États, envoya aussi une ambassade à Saladin, avec lequel il avait entretenu quelques relations d'amitié. Henri, comte de Hollande, partit vers l'Ascension, chargé d'un message pour le sultan du Caire et de Damas. Frédéric déclarait au prince musulman qu'il ne pouvait plus rester son ami et que tout l'empire romain allait se lever contre

lui, s'il ne rendait Jérusalem et la croix du Sauveur, tombée entre ses mains. Saladin répondit au manifeste de l'empereur, et sa réponse fut aussi une déclaration de guerre. Plusieurs députés avaient été envoyés en même temps auprès du sultan d'Iconium. *Kilig-Arslan* était accusé, parmi les siens, de tenir à la *secte des philosophes;* on croyait pour cela en Europe que le sultan s'était fait chrétien, et, dans une lettre qui nous a été conservée, le pape Alexandre III lui avait donné des conseils pour le diriger dans sa conversion. Kilig-Arslan accueillit les ambassadeurs de Frédéric, et lui-même envoya une ambassade en Occident. Le sultan d'Iconium, qui prenait le titre de *Souverain des Turcs, des Arméniens et des Syriens,* promettait toutes sortes de secours à Frédéric; ses députés étaient accompagnés de cinquante cavaliers musulmans, ce qui présentait un spectacle tout nouveau chez les peuples d'Europe.

L'armée de la croix trouva des peuples hospitaliers et des vivres en abondance dans les États de Léopold d'Autriche[1] et dans la Hongrie, où régnait alors le roi Béla. Elle descendit paisiblement le Danube et la Drave. Béla reçut avec magnificence Frédéric et les chevaliers teutons à Gran; la reine de Hongrie, sœur de Philippe-Auguste, fit présent d'une riche tente à l'empereur allemand. Gran, l'ancienne *Strigonium*, situé près du confluent du Gran et du Danube, et appelé en hongrois Esztergom, est aujourd'hui le siége de l'archevêque primat de Hongrie. Cette ville a sept faubourgs, un château fort, et est peuplée de neuf mille habitants: c'est la patrie du martyr Stéphan, qui le premier occupa ce siége épiscopal[2]. Ce fut en entrant dans la Bulgarie

[1] Léopold VI.

[2] On construit actuellement à Gran une immense et majestueuse église aux frais de l'archevêché.

que les croisés commencèrent à éprouver les misères du saint pèlerinage ; les Blaques, les Serviens, les Bulgares et les Grecs incommodaient l'armée chrétienne. La difficulté des chemins fit partager en quatre corps les troupes allemandes. Les barbares lançaient des traits empoisonnés sur les croisés qui s'écartaient ; plusieurs pèlerins perdirent la vie, furent blessés ou dépouillés. Frédéric tendit des embûches aux ennemis comme à des animaux sauvages ; « ceux qui tombèrent entre nos » mains, dit une relation contemporaine, furent pen- » dus à des arbres le long de la route, la tête en bas, » comme des chiens immondes ou des loups rapaces. » Pour se venger, les Bulgares déterraient les croisés qui mouraient de maladie et pendaient aux arbres ces morts enlevés à leurs tombeaux. Tantôt les brigands se tenaient cachés dans les chênes ou les sapins touffus et lançaient leurs flèches, tantôt ils faisaient rouler des rocs du haut des montagnes. Quand les chrétiens arrivaient dans des pays habités, tout le monde avait fui ; on avait détruit les moulins, enlevé les vivres. Au milieu de cette guerre singulière, les fils du duc de Brandéis et d'autres seigneurs de la Servie et de la Rascie vinrent saluer l'empereur Frédéric à Nyssa, et lui offrirent de l'orge, de la farine, des moutons et des bœufs ; parmi leurs autres présents on remarquait des veaux marins ou phoques, un sanglier apprivoisé, trois cerfs vivants aussi apprivoisés ; ils distribuèrent à chacun des princes et seigneurs teutons des provisions en vin et en bétail. Ils étaient venus, disent les chroniques, pour proposer le secours de leurs armes à Frédéric, s'il voulait combattre Isaac. Dans une guerre contre Byzance, les Bulgares accoutumés à la rapine auraient pillé les Grecs ; mais, comme l'empereur

d'Allemagne persistait dans son entreprise de la guerre sainte, ils n'avaient plus d'autre parti à prendre que d'attaquer et de dépouiller les pèlerins. Les brigandages continuèrent donc toujours, et les attaques étaient vives et cruelles dans les défilés et les vallées profondes. Les Hongrois et les Bohémiens ouvraient un chemin dans les forêts avec la hache et la flamme ; enfin on arriva aux *portes de Saint-Basile*, dernier défilé de la Bulgarie. Là des soldats grecs réunis aux Bulgares se préparaient à disputer le passage aux pèlerins, mais, à la vue de la cavalerie allemande couverte de fer, ils prirent la fuite. L'armée chrétienne arriva au mois de septembre sous les murs de Philippopolis.

On apprit alors que les ambassadeurs envoyés à Constantinople avaient été arrêtés et jetés dans une prison ; alors on ne se ressouvint plus des traités, et tout le pays fut en feu pendant plusieurs mois. Au bout de quelques semaines, les ambassadeurs allemands, remis en liberté, revinrent à l'armée; mais ce qu'ils racontèrent des perfidies des Grecs ne fit qu'enflammer davantage l'animosité des pèlerins. Il n'est pas de trahison qu'on ne reprochât aux Grecs : on les accusait d'avoir empoisonné le vin ; il fut défendu d'en boire, mais les pèlerins allemands ne tinrent aucun compte ni des bruits répandus ni de la défense; et, *s'abandonnant à la miséricorde de Dieu*, disent les chroniqueurs, ils continuèrent à boire le vin qu'ils trouvaient. Il est possible que les chefs de l'armée eussent eux-mêmes accrédité ces rumeurs pour sauver le vin des Grecs, ou plutôt pour ramener les soldats de la croix à la tempérance. Les Teutons, n'ayant plus de ménagements à garder avec Isaac, prirent Andrinople, Démotique, toute la Macédoine, et la Thrace jusqu'aux murs de Byzance. Ce fut d'Andrinople que

Frédéric écrivit à Henri son fils pour lui annoncer les perfidies de l'empereur grec et pour recommander l'armée de la croix aux prières des fidèles. « Quoique » nous ayons une belle armée, disait le monarque, » nous avons besoin de recourir à la protection divine ; » car un roi ne se sauve pas par la multitude de ses » soldats, mais par la grâce du roi éternel. » L'empereur engageait son fils à demander à Venise, à Ancône, à Gênes, des vaisseaux grands et petits pour assiéger Constantinople par mer. Il écrivit aussi au pape pour le presser de prêcher une croisade contre les Grecs. Isaac, *le saint et le très-puissant empereur, l'ange de toute la terre*, s'humilia devant ses ennemis victorieux, et sentit le besoin de mettre la mer entre lui et les croisés : il leur accorda des vaisseaux pour passer l'Hellespont ; il avait demandé des otages, il en donna lui-même neuf cents. Les personnages les plus notables de l'empire jurèrent avec lui dans l'église de Sainte-Sophie de faire observer toutes les conditions des traités.

Tandis que les Allemands se réjouissaient d'avoir obtenu plus qu'ils n'avaient demandé, la vanité grecque s'applaudissait de leur avoir fermé le chemin de Byzance. Isaac écrivait en même temps à son allié Saladin que les pèlerins de l'Occident étaient réduits à l'impuissance de nuire et qu'il *avait coupé les ailes à leurs victoires*.

Saladin s'était plaint d'Isaac, qui avait promis d'arrêter les croisés dans leur marche, et Isaac, se vantant du mal qu'il n'avait pas fait, lui montrait les Latins si affaiblis par leurs misères et leurs défaites, qu'ils n'atteindraient pas les frontières musulmanes ; « *s'ils y arrivent,* disait Isaac à Saladin, *ils seront hors d'état de*

faire le moindre mal à votre Excellence. » Cette lettre, rapportée par Boha-Eddin, ne permet pas de douter de la trahison des Grecs, et nous fait voir jusqu'à quel degré d'abaissement étaient tombés les maîtres de Byzance. Nous verrons plus tard dans cette histoire ce qu'allait devenir l'empire grec en de pareilles mains. Nous verrons comment ce même Isaac, dépouillé de la pourpre par son frère Alexis, remonta sur le trône par le secours d'une armée venue d'Occident, et comment il disparut lui-même et toute sa race au milieu de cette grande révolution des croisades qu'il ne comprenait point et dont il avait voulu se jouer.

Cependant les otages grecs arrivèrent à l'armée, et en même temps ceux que le sultan d'Iconium envoyait à Frédéric et qui avaient été arrêtés à Constantinople. Quinze cents navires et vingt-six galères attendaient l'armée de la croix à Gallipoli pour la transporter sur la côte d'Asie. Le passage des pèlerins se fit vers les fêtes de Pâques, au bruit des clairons et des trompettes, en présence d'une immense multitude rassemblée sur les deux rives. Frédéric partit de Lampsaque, suivit la route d'Alexandre et passa le Granique au lieu même où l'avait passé le héros macédonien ; il se dirigea ensuite vers Laodicée en traversant les villes de Pergame, de Sardes, de Philadelphie. Nous pouvons décrire ici en quelques mots l'itinéraire de l'empereur allemand. En allant de Sardes à Philadelphie, l'armée des Teutons chemina pendant onze heures à travers une vaste plaine bornée au midi par le Tmolus et le Cadmus, au nord par la chaîne de Bellendji-dagh. Les pèlerins, poursuivis par la faim sous les murs de Philadelphie, voulaient couper les moissons et se procurer des vivres par la violence : on en

vint aux mains; Frédéric menaça d'attaquer la place; mais les hommes sages, disent les chroniques, l'en détournèrent, en lui représentant que cette ville était remplie de reliques et de choses saintes, qu'elle était dans ces contrées la dernière cité chrétienne et le dernier refuge des disciples du Christ contre les Turcs. A l'extrémité orientale de la plaine commencent les monts Messogis; ils offrent d'abord un vallon tortueux au fond duquel serpente un courant d'eau ombragé par des peupliers et des platanes; puis se déploie une forêt de chênes nains, de sapins et de mélèzes. Laissant derrière eux les monts Messogis et la forêt, les Allemands arrivèrent à Tripoli. Les ruines de cette ville couvrent un plateau au pied duquel, vers le nord-est, s'étend un vallon où coule le Méandre bordé de saules et de roseaux; les croisés germains y avaient vu des myrtes, des figuiers et des cardamones. Ils y campèrent avant de se porter sur la rive gauche du Méandre. Ils passèrent ensuite le Lycus, qui se jette dans le Méandre au nord de Tripoli, et, s'avançant à l'est, ils arrivèrent à Laodicée après deux heures de marche. Cette ville où, quarante-deux ans auparavant, s'était arrêté le roi de France Louis VII, était la capitale de l'Asie Mineure au temps des empereurs romains. D'importantes ruines, répandues sur un plateau d'une lieue de tour, témoignent aujourd'hui de la splendeur ancienne de la cité; six théâtres, un stade, une nécropole, y frappent l'attention des voyageurs. L'empereur Frédéric trouva à Laodicée des vivres pour son armée.

La marche des croisés allemands depuis Laodicée est décrite avec beaucoup de détails dans plusieurs relations[1] contemporaines. Nous donnerons ici, en l'a-

[1] Il nous est resté trois relations étendues de la croisade de Frédéric:

brégeant, une lettre écrite au souverain pontife par un pèlerin qui suivait l'armée de Frédéric : « Six jours » après les Rogations, nous partîmes de Laodicée, et » nous arrivâmes à la source du Méandre[1] ; là, nous » fûmes attaqués par les Turcs. Avec le secours de » Dieu, dont la croix nous servait d'étendard, la vic- » toire se déclara pour nous. Le jour suivant, nous » étions près de *Susopolis*. L'armée entra dans des » gorges de montagnes où elle souffrit du froid et de la » disette. Après avoir marché quelque temps dans » d'étroits défilés, elle quitta la route royale d'Ico- » nium, et s'avança vers la gauche, dans une région » moins montueuse et moins aride. Le jour de l'Ascen- » sion, nous descendîmes dans la plaine de Philomé- » lium, où nous attendaient les Turcs. Pendant le » combat, une pierre blessa le duc de Souabe au visage, » et lui brisa deux dents ; plusieurs de nos soldats » furent blessés, un seul tué ; nous perdîmes beau- » coup de nos bêtes de somme, avec l'argent, les ha- » billements et les bagages qu'elles portaient. Plus on » tuait de barbares, plus ils se multipliaient ; nous » eûmes à combattre à la fois l'émir de *Philomélium* et » l'émir de *Ferma* avec une multitude accourue des » pays voisins. Pendant plusieurs jours, on se battit » depuis le matin jusqu'au soir. Le lundi de l'Ascen- » sion, nous plantâmes nos tentes devant Philomélium[2].

1° celle de Tagenon ; 2° une relation anonyme ; 3° celle d'Ansbert, publiée pour la première fois à Prague en 1827 ; elles sont longuement analysées dans le troisième tome de la *Bibliothèque des Croisades*.

[1] Voyez, sur les sources du Méandre, *Correspondance d'Orient*, let. LXXVI.

[2] La petite cité turque d'Ilguin, située à huit ou neuf heures d'Iconium, nous représente la cité de Philomélium (*Correspondance d'Orient*, let. LXIII.)

» Les Turcs vinrent nous attaquer dans notre camp ;
» mais nous les mîmes en fuite, et nous en tuâmes six
» mille : nous ne perdîmes que des chevaux. A la suite
» de ce combat, une disette nous fit beaucoup souffrir ;
» point de farine, point d'eau, point de fourrage. Le
» lendemain de la Pentecôte, un des fils du sultan d'I-
» conium vint nous offrir la bataille ; les cavaliers turcs
» couvraient la plaine, aussi nombreux que les saute-
» relles. Oubliant la faim et nos blessures, nous levâmes
» contre eux nos aigles victorieuses : quoique nous fus-
» sions à peine six cents hommes à cheval, nous les
» combattîmes sous le signe de la croix vivifiante, et ils
» furent vaincus. Il arriva là un fait digne de mémoire.
» Un pèlerin déclara, par serment et sur la foi du pèle-
» rinage, en présence de l'empereur et de l'armée,
» qu'il avait vu saint George combattant à la tête de
» nos bataillons. Les musulmans eux-mêmes nous ont
» rapporté qu'ils avaient vu dans la mêlée une mi-
» lice revêtue de robes blanches et montée sur des
» chevaux blancs. Après cette victoire miraculeuse,
» nous passâmes la nuit dans un désert sablonneux,
» n'ayant ni eau ni vivres, errant au hasard comme
» des brebis égarées. Dès que le jour parut, nous en-
» trâmes sur le territoire d'Iconium, où nous trou-
» vâmes des sources et des ruisseaux ; nous appro-
» châmes de la ville, et nous détruisîmes deux beaux
» palais du sultan. Comme la faim nous pressait tou-
» jours et qu'il nous restait à peine cinq cents hom-
» mes à cheval, que nous n'avions plus aucun moyen
» d'avancer ni de reculer, nous écoutâmes la voix de
» la nécessité : l'armée fut partagée en deux corps, et,
» le sixième jour après la Pentecôte, nous marchâmes
» droit sur Iconium. Chose étonnante et merveilleuse

» à raconter ! le duc de Souabe avec un petit nombre
» des siens, aidé du secours de Dieu, se rendit maître
» de la ville et passa au fil de l'épée les habitants qu'il
» rencontra. L'empereur, qui était resté derrière,
» combattait l'armée des Turcs dans la plaine. Quoi-
» que ceux-ci fussent environ deux cent mille cava-
» liers, il les mit en fuite par la vertu du Très-Haut.
» Cette action n'est pas indigne d'être transmise à la
» mémoire des hommes ; car la ville d'Iconium égale
» Cologne en grandeur. »

Voici maintenant, avec plus de détails, l'itinéraire des croisés allemands depuis Laodicée jusqu'à Iconium : il y avait d'une cité à l'autre cinq ou six journées de marche, et les pèlerins restèrent plus de trente-cinq jours à faire ce trajet. Ils ne rencontrèrent sur leur passage que deux villes ou bourgades ; dans le reste du chemin, ils ne trouvèrent que des solitudes sans nom : là, des plaines incultes, des terres brûlées où ne croissaient ni bois ni gazon ; plus loin, des montagnes arides ; ailleurs, des lacs salés, des marais bourbeux et pestilentiels. C'est dans une région qui offrait aussi peu de ressources, que l'armée de Frédéric eut à combattre toutes les populations musulmanes de l'Asie Mineure.

Les croisés teutons avaient sans cesse à combattre les soldats de Kilig-Arslan, et conduisaient avec eux des ambassadeurs qui leur parlaient de l'amitié du sultan : ce qui fait dire à nos vieux chroniqueurs que *les Turcs dissimulaient encore mieux que les Grecs*. On se rappelle que dans la première guerre sainte les soldats de la croix voyaient de toutes parts accourir au-devant d'eux des chrétiens, habitants du pays : personne ne vint au secours des pèlerins allemands ; les Grecs comme les musulmans fuyaient à l'approche de Frédéric. Au mi-

lieu d'une contrée qui leur était inconnue, les croisés teutons n'avaient pas de guides. Perdus à travers d'horribles solitudes, ils commençaient à se désespérer lorsque le *Dieu miséricordieux* leur envoya un secours sur lequel ils ne comptaient pas. Un Turc tombé entre leurs mains fut amené devant Frédéric, qui lui promit de le laisser vivre s'il faisait sortir l'armée de ces lieux déserts et impraticables. Le Turc, qui ne *trouvait rien de plus doux que la vie*, disent les relations contemporaines, conseilla de prendre le chemin vers la gauche de Susopolis, dont nous n'avons pu retrouver l'emplacement : le pays, quoique montueux, devait offrir aux croisés de riches campagnes. De ville en ville jusque sous les murs d'Iconium, le Turc, une chaîne au cou et gardé à vue, marcha à la tête de l'armée. Lorsque les pèlerins approchèrent de cette cité, le sultan leur envoya des députés pour leur offrir un passage au prix de trois mille pièces d'or : « Je n'ai pas coutume, leur répondit Frédéric, d'acheter mon chemin avec de l'or, mais de me l'ouvrir avec le fer et avec le secours de Notre Seigneur Jésus-Christ, dont nous sommes les soldats. » Les musulmans menacèrent l'empereur de l'attaquer le lendemain avec une armée de trois cent mille hommes; l'armée chrétienne comptait à peine mille chevaliers dont les armes fussent en bon état. Les chroniques nous apprennent que Frédéric tint alors conseil pour savoir si on ne gagnerait pas les terres d'Arménie au lieu de marcher contre Iconium. On s'arrêta au parti le plus périlleux; l'armée de la croix s'était avancée contre la ville après avoir entendu la messe et reçu la communion.

Dans leur marche, depuis Laodicée jusqu'à Iconium, il n'y eut presque pas un jour sans combat. Les chrétiens étaient toujours victorieux, mais la victoire ne

leur donnait ni gloire ni butin, et les laissait en proie à toutes leurs misères. Quand l'armée n'avait pas à se défendre contre l'ennemi, elle était aux prises avec la faim et la soif. Les chroniqueurs nous parlent des souffrances et des gémissements des croisés dans ces lieux arides : les uns buvaient leur urine, les autres le sang de leurs chevaux; l'eau croupissante des marais leur semblait douce comme l'eau des plus pures fontaines. On brûlait les selles, les vêtements, le bois des lances pour faire cuire la chair de cheval, qu'il fallait manger sans sel et sans poivre, et cette nourriture était réservée aux plus riches croisés : les pauvres n'avaient que des racines. Des pèlerins, accablés de fatigue, de faim et de maladies, ne pouvant plus suivre l'armée, s'étendaient à terre en forme de croix, récitaient tout haut l'oraison dominicale, et attendaient la mort au nom du Seigneur. Quelques-uns, pressés par le désespoir et *entraînés par le démon*, abandonnaient les drapeaux du Christ et passaient dans les rangs des infidèles; mais de tels exemples de désertion étaient rares. Les ennemis des chrétiens admirèrent souvent leur courage invincible et leur résignation qui tenait du prodige. Une lettre écrite par le patriarche d'Arménie à Saladin nous explique comment les soldats et les compagnons de Frédéric eurent assez de force pour résister à d'aussi terribles épreuves. « Les Allemands, dit-il, sont des hommes extraordinaires : ils ont une volonté inébranlable, rien ne peut les détourner de leurs desseins; l'armée est soumise à la discipline la plus sévère, jamais une faute ne reste impunie. Chose singulière! ils s'interdisent tout plaisir; malheur à celui qui se permettrait quelque volupté ! Tout cela vient de la tristesse où ils sont d'avoir perdu Jérusalem;

ils rejettent pour leurs vêtements toute étoffe précieuse, et ne veulent être habillés que de fer; quant à leur patience dans la fatigue et l'adversité, elle passe toute croyance. »

En traversant l'Asie Mineure, les croisés germains avaient eu à combattre plusieurs tribus de barbares : les *Turcomans*, les *Turcobares*, les *Turcogistes* et les *Turcoscytes*. Les *Turcobares*, venus des bords de la mer Caspienne, s'étaient emparés de la Colchide, aujourd'hui la Circassie. Ce peuple ne connaissait point l'agriculture, il avait de nombreux troupeaux et recherchait les pâturages. Les *Turcogistes* formaient une nation moins nombreuse; ils habitaient les âpres montagnes de la Cappadoce et de la Paphlagonie; seuls de tous les Turcs, ils combattaient à pied; ils furent presque tous exterminés dans cette guerre. Les *Turcoscytes* étaient de tous les Turcs les plus grossiers et les plus féroces; ils avaient chassé les Basternes du royaume de Pont, pour se mettre à leur place; ils étaient très-habiles cavaliers et d'une adresse merveilleuse à lancer des flèches. La quatrième tribu, la plus nombreuse de toutes, se composait des Turcomans de la race des Ougs; ils étaient répandus comme aujourd'hui dans toutes les parties de l'Asie Mineure. Nous les avons vus sous leurs tentes, environnés de leurs troupeaux, comme ils étaient au temps des croisades; le temps n'a rien changé ni à leurs mœurs, ni à leurs costumes, ni à leur vie errante.

Nous empruntons ces détails sur les diverses nations musulmanes, à l'italien Boïardo, qui s'était servi, dit Muratori, de *cinq livres des histoires arabes* qu'on gardait de son temps dans les archives de l'église de Ravenne.

Toutes ces nuées de barbares étaient accourus pour

combattre les croisés. On peut croire qu'il y avait parmi ces peuples des sujets de discorde, ce qui devait favoriser les armes des chrétiens. Le sultan d'Iconium avait fait à ces tribus musulmanes des promesses qu'il ne pouvait tenir : elles devaient être mécontentes d'un prince qui les appelait au butin et qui ne les payait pas. Ajoutons aussi que des divisions avaient éclaté dans la famille du sultan. Nous avons besoin de tout cela pour expliquer l'espèce de miracle de la marche triomphante des Allemands à travers tant d'ennemis, d'obstacles et de misères.

Les croisés, vainqueurs d'Iconium après un merveilleux combat, se trouvèrent tout à coup dans l'abondance de toutes choses. Au milieu de leur triomphe, leur situation n'était pas sans périls : il y avait toujours là une nation ennemie qu'il fallait combattre. On sait qu'il n'y a pas de conquête plus difficile que celle des pays défendus par les opinions religieuses, parce que tout le monde est intéressé à la guerre. Aux temps anciens, il s'agissait de décider si l'Asie appartiendrait à Darius ou à Alexandre ; au temps des croisades, si elle serait chrétienne ou musulmane.

L'armée de la croix ne resta que deux jours dans la capitale de la Lycaonie, et prit la route de Laranda, aujourd'hui *Caraman;* elle eut à souffrir, durant ce trajet, de nouvelles misères. « Si je voulais, dit Ansbert[1],
» raconter toutes les misères et les persécutions que
» les pèlerins souffrirent pour le nom du Christ et
» l'honneur de la croix, sans murmures et d'un air
» joyeux, mes efforts, quand même je parlerais la lan-
» gue des anges, ne pourraient atteindre la vérité. »

[1] *Bibliothèque des Croisades*, t. III.

Près de Laranda, les croisés furent réveillés la nuit par un bruit semblable au retentissement des armes : c'était un tremblement de terre ; les sages virent là un sinistre présage pour l'avenir.

Les Teutons touchaient aux frontières des pays chrétiens. La vue de plusieurs croix plantées sur les chemins fit succéder à leurs sombres pensées quelques lueurs d'espérance. Le prince d'Arménie envoya des ambassadeurs à Frédéric, pour lui offrir tous les secours dont il aurait besoin ; mais il lui conseillait en même temps de ne pas trop s'arrêter dans son pays, car tout le monde redoutait le voisinage d'une armée qui venait d'éprouver la faim et les plus horribles tourments d'une guerre malheureuse. Les pèlerins n'avaient *plus* à redouter les attaques et les surprises des Turcs ; mais les passages difficiles du Taurus devaient encore éprouver leur patience et leur courage. En apprenant que l'armée avait de mauvais chemins à passer, Frédéric avait défendu qu'on en parlât. « Qui n'eût été touché » jusqu'aux larmes, dit Ansbert, témoin oculaire, en » voyant des évêques, d'illustres chevaliers, malades » et languissants, portés sur des lits à dos de cheval » à travers les précipices ? Il fallait voir les écuyers, » le visage couvert de sueur, porter sur les boucliers » leurs seigneurs malades. » Des prélats, des princes s'aidaient des pieds et des mains *comme des quadrupèdes*. « Toutefois, dit le même chroniqueur, l'amour » de ces princes pour celui qui dirige les pas des hom» mes, le désir de la patrie céleste à laquelle ils aspi» raient, leur faisaient supporter tous ces maux sans » se plaindre. » De plus grandes calamités attendaient l'armée chrétienne. Elle suivait les rives du Sélef, appelé en turc *Guieuk-Sou*, petite rivière qui prend sa

source à deux heures de Laranda et va se perdre dans la mer, près des ruines de Séleucie, aujourd'hui *Sélefké.* L'empereur Frédéric marchait avec l'arrière-garde. Laissons parler ici le chroniqueur qui fut témoin de la catastrophe :

« Tandis que le reste des pèlerins, riches et pau-
» vres, dit Ansbert, s'avançait à travers des rochers
» à peine accessibles aux chamois et aux oiseaux, l'em-
» pereur, qui voulait se rafraîchir (on était alors au
» mois de juin) et éviter aussi les dangers de la mon-
» tagne, essaya de traverser à la nage la rivière ra-
» pide de Séleucie. Ce prince, qui avait échappé à tant
» de périls, entra dans l'eau malgré l'avis de tous, et
» fut misérablement englouti. Remettons-nous-en au
» jugement secret de ce Dieu à qui nul n'ose dire :
» *Pourquoi avez-vous fait cela? pourquoi faire sitôt mourir*
» *un si grand homme?*... Plusieurs seigneurs qui étaient
» avec lui se hâtèrent de secourir l'empereur, mais ils
» le ramenèrent mort sur la rive. Cette perte porta le
» trouble dans l'armée : les uns expirèrent de dou-
» leur; les autres, désespérés et se persuadant que
» Dieu ne protégeait pas leur cause, renoncèrent à la
» foi chrétienne et embrassèrent la religion des gen-
» tils. Le deuil et une douleur sans bornes remplis-
» saient les cœurs; les croisés pouvaient s'écrier avec
» le prophète : *La couronne est tombée de notre tête; mal-*
» *heur à nous qui avons péché!* »

Tous les chroniqueurs du temps déplorent la mort de l'empereur Frédéric, et tous expriment le même sentiment : ils n'osent pas approfondir ce mystère terrible de la providence. « Dieu, dit le chroniqueur Go-
» defroy, fit ce qu'il lui plut et le fit avec justice, sui-
» vant ses volontés inflexibles et immuables, mais non

» et il avait arraché à un roi captif l'engagement de » se retirer en exil. Cruelle liberté que celle qu'on » achète par l'exil ! Cruelle délivrance que celle qui » fait renoncer au trône ! Mais le dessein de *Bélial* fut » détruit par l'ordre de Dieu. » Guy de Lusignan chercha l'occasion de relever un trône où la fortune l'avait un moment fait asseoir. Il se présenta en vain devant la ville de Tyr, qui s'était donnée à Conrad et ne voulait pas reconnaître pour roi un prince qui n'avait pas su défendre ses États [1]. Le roi de Jérusalem erra longtemps dans son propre royaume, accompagné de quelques serviteurs fidèles, et résolut enfin de tenter quelque entreprise qui pût fixer sur lui les regards et réunir sous ses drapeaux des guerriers accourus de toutes les parties de l'Europe pour délivrer la terre sainte.

Guy de Lusignan alla mettre le siége devant Ptolémaïs, qui s'était rendue à Saladin quelques jours après la bataille de Tibériade. Cette ville, que les historiens appellent tour à tour *Acca*, *Accon*, *Acre*, était bâtie à l'occident d'une vaste plaine ; la Méditerranée baignait ses murailles ; la commodité de son port appelait les navigateurs de l'Europe et de l'Asie, et elle méritait de régner sur les mers comme la ville de Tyr qui s'élevait dans son voisinage. Du côté de la terre des fossés profonds entouraient ses murailles ; de distance en distance s'élevaient des tours formidables, parmi lesquelles on remarquait la *tour maudite*, qui dominait sur la ville et sur la plaine, et la *tour des Mouches*, bâtie à l'entrée du port et que les voyageurs retrouvent aujourd'hui encore avec son ancien nom. Une digue de pierre formait le port vers le midi, et se terminait par

[1] Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.



de privations, avaient porté jusqu'à l'héroïsme la résignation et la bravoure. *Devant qu'ils se rendissent*, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, *ils vendirent los fames et los enfants as Sarrasins, et ne demora beste ne chose nule à chastel qu'ils ne pussent mangier*. Ils furent enfin obligés de capituler; le sultan leur acoorda la vie et la liberté, et leur fit rendre les femmes et les enfants qu'un héroïsme barbare avait condamnés à l'esclavage.

Au milieu de ses victoires, Saladin retenait toujours Guy de Lusignan dans les fers. Maître de Carac et de la plus grande partie de la Palestine, il rendit enfin la liberté au malheureux roi de Jérusalem, après lui avoir fait jurer sur l'Évangile de renoncer à son royaume et de retourner en Europe. Cette promesse, arrachée par la violence, ne pouvait être regardée comme une loi dans une guerre où le fanatisme faisait mépriser, de part et d'autre, la foi du serment. Saladin lui-même ne pensait pas que le roi de Jérusalem tînt sa parole; et, s'il consentit à le renvoyer, ce fut sans doute dans la crainte qu'on ne choisît un prince plus habile et dans l'espoir que sa présence jetterait la discorde parmi les chrétiens.

[1189.] A peine sorti de sa captivité, Guy de Lusignan fit annuler son serment par un conseil d'évêques. Gauthier Vinisauf, en parlant de cet acte, dit que le prince chrétien eut raison de se faire délier de son serment, d'abord parce que les promesses faites par crainte méritent d'être révoquées, ensuite parce que la foule des croisés qui arrivaient trouvait un chef et un guide. Il ajoute : « l'artifice doit être trompé » par l'artifice; la perfidie d'un tyran doit être frus- » trée par son exemple; car un trompeur invite à le » tromper. Saladin avait le premier manqué à sa foi,

une forteresse bâtie sur une roche isolée au milieu des flots. En 1831, nous avons vu Saint-Jean-d'Acre avec des murailles rebâties à neuf; elles présentaient un état de fortification redoutable, surtout du côté de la terre; on avait fortifié un peu moins le côté de la mer, suffisamment défendu par la difficulté du rivage. La ville actuelle occupe à peine les deux tiers de l'espace qu'elle couvrait au temps des croisades. Une population de six mille habitants vivait dans ses murs à l'époque de notre passage. La guerre d'Ibrahim-pacha en Syrie[1] a fait de l'enceinte d'Acre un amas solitaire de débris.

La plaine de Saint-Jean-d'Acre est bornée au nord par le mont Saron, que les Latins appelaient *Scala Tyriorum*, l'Échelle des Tyriens; au sud, par le mont Carmel, qui s'avance dans la mer; elle s'étend du septentrion au midi sur un espace d'environ quatre lieues. Le Bélus, que les auteurs arabes ont appelé *Nahr-Alhalou* (rivière d'eau douce) et que les gens du pays appellent tour à tour *Nahr-el-Ramyn*, *Nahr-el-Kardané*, traverse une partie de la plaine, et se jette dans la mer à un quart d'heure à l'est de la ville, sous la petite éminence où gisent quelques ruines nommées *Akkah-el-Kharab* (Acre la Ruinée). La plaine, peu boisée, est marécageuse en beaucoup d'endroits, et de ces marais s'échappent en été des exhalaisons qui corrompent l'air et répandent le germe des maladies épidémiques. A diverses distances de Saint-Jean-d'Acre, au nord et au nord-est, plusieurs collines découpent la plaine. La première est celle de *Thuron*, appelée par les chroniqueurs musulmans la colline des *Mosallins* ou des *Prians*, et aussi *Mossallaba*. La seconde colline est celle que

[1] En 1832.

retrouvaient ces héros chrétiens qui les avaient fait trembler tant de fois.

Saladin était fatigué d'une attaque longue et inutile: deux fois il s'était présenté devant Tyr sans pouvoir la soumettre: il résolut de lever le siége pour aller attaquer Tripoli, mais il ne fut pas plus heureux dans cette nouvelle expédition. Guillaume, roi de Sicile, instruit des malheurs de la Palestine, avait envoyé des secours aux chrétiens. L'amiral Margarit, que ses talents et ses victoires avaient fait surnommer *le roi de la mer et le nouveau Neptune*, arriva sur les côtes de Syrie avec soixante galères, trois cents cavaliers et cinq cents fantassins[1]. Les guerriers siciliens volèrent à la défense de Tripoli, et, commandés par le *chevalier aux armes vertes*, ils forcèrent Saladin d'abandonner son entreprise.

La ville et le comté de Tripoli, depuis la mort de Raymond, appartenaient à Bohémond, prince d'Antioche. Saladin, plein de colère et de dépit, porta les ravages de la guerre sur les bords de l'Oronte, et força Bohémond d'acheter une trêve de huit mois. Dans cette expédition, les musulmans s'emparèrent de Tortose et de quelques châteaux bâtis sur les hauteurs du Liban. La forteresse de Carac, d'où était sortie cette guerre si funeste aux chrétiens, se défendait depuis un an contre une armée musulmane[2]. Les assiégés, dépourvus de secours, en proie à toutes sortes de maux et

[1] Sicardi, t. II de la *Bibliothèque des Croisades*.

[2] Suivant l'auteur arabe, Ibn-Alatir, c'était le frère de Saladin, Malek-Adhel, qui dirigeait le siége de Carac, pendant que le sultan faisait d'autres conquêtes. Après la reddition de Carac, il prit possession des places voisines, telles que Schaubek, etc. (Voir la *Bibliothèque des Croisades*, t. IV. On y trouvera de longs détails sur les conquêtes de Saladin, dont nous n'avons pu parler ici qu'en peu de mots.)

de privations, avaient porté jusqu'à l'héroïsme la résignation et la bravoure. *Devant qu'ils se rendissent*, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, *ils vendirent los fames et los enfants as Sarrasins, et ne demora beste ne chose nule à chastel qu'ils ne pussent mangier*. Ils furent enfin obligés de capituler; le sultan leur accorda la vie et la liberté, et leur fit rendre les femmes et les enfants qu'un héroïsme barbare avait condamnés à l'esclavage.

Au milieu de ses victoires, Saladin retenait toujours Guy de Lusignan dans les fers. Maître de Carac et de la plus grande partie de la Palestine, il rendit enfin la liberté au malheureux roi de Jérusalem, après lui avoir fait jurer sur l'Évangile de renoncer à son royaume et de retourner en Europe. Cette promesse, arrachée par la violence, ne pouvait être regardée comme une loi dans une guerre où le fanatisme faisait mépriser, de part et d'autre, la foi du serment. Saladin lui-même ne pensait pas que le roi de Jérusalem tînt sa parole; et, s'il consentit à le renvoyer, ce fut sans doute dans la crainte qu'on ne choisît un prince plus habile et dans l'espoir que sa présence jetterait la discorde parmi les chrétiens.

[1189.] A peine sorti de sa captivité, Guy de Lusignan fit annuler son serment par un conseil d'évêques. Gauthier Vinisauf, en parlant de cet acte, dit que le prince chrétien eut raison de se faire délier de son serment, d'abord parce que les promesses faites par crainte méritent d'être révoquées, ensuite parce que la foule des croisés qui arrivaient trouvait un chef et un guide. Il ajoute : « l'artifice doit être trompé » par l'artifice; la perfidie d'un tyran doit être frus- » trée par son exemple; car un trompeur invite à le » tromper. Saladin avait le premier manqué à sa foi,

» et il avait arraché à un roi captif l'engagement de » se retirer en exil. Cruelle liberté que celle qu'on » achète par l'exil ! Cruelle délivrance que celle qui » fait renoncer au trône ! Mais le dessein de *Bélial* fut » détruit par l'ordre de Dieu. » Guy de Lusignan chercha l'occasion de relever un trône où la fortune l'avait un moment fait asseoir. Il se présenta en vain devant la ville de Tyr, qui s'était donnée à Conrad et ne voulait pas reconnaître pour roi un prince qui n'avait pas su défendre ses États [1]. Le roi de Jérusalem erra longtemps dans son propre royaume, accompagné de quelques serviteurs fidèles, et résolut enfin de tenter quelque entreprise qui pût fixer sur lui les regards et réunir sous ses drapeaux des guerriers accourus de toutes les parties de l'Europe pour délivrer la terre sainte.

Guy de Lusignan alla mettre le siége devant Ptolémaïs, qui s'était rendue à Saladin quelques jours après la bataille de Tibériade. Cette ville, que les historiens appellent tour à tour *Acca*, *Accon*, *Acre*, était bâtie à l'occident d'une vaste plaine ; la Méditerranée baignait ses murailles ; la commodité de son port appelait les navigateurs de l'Europe et de l'Asie, et elle méritait de régner sur les mers comme la ville de Tyr qui s'élevait dans son voisinage. Du côté de la terre des fossés profonds entouraient ses murailles ; de distance en distance s'élevaient des tours formidables, parmi lesquelles on remarquait la *tour maudite*, qui dominait sur la ville et sur la plaine, et la *tour des Mouches*, bâtie à l'entrée du port et que les voyageurs retrouvent aujourd'hui encore avec son ancien nom. Une digue de pierre fermait le port vers le midi, et se terminait par

[1] Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.



une forteresse bâtie sur une roche isolée au milieu des flots. En 1831, nous avons vu Saint-Jean-d'Acre avec des murailles rebâties à neuf; elles présentaient un état de fortification redoutable, surtout du côté de la terre; on avait fortifié un peu moins le côté de la mer, suffisamment défendu par la difficulté du rivage. La ville actuelle occupe à peine les deux tiers de l'espace qu'elle couvrait au temps des croisades. Une population de six mille habitants vivait dans ses murs à l'époque de notre passage. La guerre d'Ibrahim-pacha en Syrie [1] a fait de l'enceinte d'Acre un amas solitaire de débris.

La plaine de Saint-Jean-d'Acre est bornée au nord par le mont Saron, que les Latins appelaient *Scala Tyriorum*, l'Échelle des Tyriens; au sud, par le mont Carmel, qui s'avance dans la mer; elle s'étend du septentrion au midi sur un espace d'environ quatre lieues. Le Bélus, que les auteurs arabes ont appelé *Nahr-Alhalou* (rivière d'eau douce) et que les gens du pays appellent tour à tour *Nahr-el-Ramyn*, *Nahr-el-Kardané*, traverse une partie de la plaine, et se jette dans la mer à un quart d'heure à l'est de la ville, sous la petite éminence où gisent quelques ruines nommées *Akkah-el-Kharab* (Acre la Ruinée). La plaine, peu boisée, est marécageuse en beaucoup d'endroits, et de ces marais s'échappent en été des exhalaisons qui corrompent l'air et répandent le germe des maladies épidémiques. A diverses distances de Saint-Jean-d'Acre, au nord et au nord-est, plusieurs collines découpent la plaine. La première est celle de *Thuron*, appelée par les chroniqueurs musulmans la colline des *Mosallins* ou des *Prians*, et aussi *Mossallaba*. La seconde colline est celle que

[1] En 1832.

Boha-Eddin nomme *Aïadia*, et Gauthier Vinisauf *Mahaméria ;* la troisième est la colline de *Kisan*. Les montagnes citées dans les chroniques arabes sous le nom de *Karouba*, sont les montagnes de Saron qui partent du cap Blanc, appelé en arabe *El-mécherfi*, et courent de l'ouest à l'est jusqu'aux rives du Jourdain [1].

Les plaines de Ptolémaïs étaient fertiles et riantes : des bosquets, des jardins couvraient les campagnes voisines de la ville ; quelques villages s'élevaient sur le penchant des montagnes ; des maisons de plaisance étaient bâties sur les collines. Les traditions religieuses et les traditions profanes avaient donné des noms à plusieurs sites du voisinage : un tertre élevé rappelait aux voyageurs le tombeau de Memnon ; on montrait sur le Carmel les grottes d'Élie et d'Élisée, et la place où Pythagore vint adorer l'Écho. Tels étaient les lieux qui allaient être bientôt le théâtre d'une guerre sanglante et devaient voir combattre entre elles les armées de l'Europe et celles de l'Asie.

Ce fut à la fin du mois d'août 1189, le jour de la Saint-Augustin, que commença le siége de Ptolémaïs, qui dura deux ans. Guy de Lusignan avait à peine sous ses drapeaux neuf mille hommes lorsqu'il vint camper devant cette ville. Les Pisans, venus sur leur flotte, s'emparèrent d'abord du rivage et fermèrent toutes les avenues de la place du côté de la mer. La petite armée des chrétiens alla dresser ses tentes sur la colline de Thuron. Trois jours après leur arrivée, les croisés commencèrent leurs attaques ; sans se donner le temps de préparer leurs machines, couverts de leurs simples boucliers, ils appliquèrent leurs échelles contre les

[1] *Correspondance d'Orient*, t. V, let. CXXXII.

murs, et montèrent à l'assaut. Une chronique contemporaine [1] ne craint pas d'affirmer que la ville aurait pu tomber alors au pouvoir des chrétiens, si tout à coup on n'avait répandu le bruit de l'arrivée de Saladin. A cette nouvelle, qui les remplit d'une terreur panique, ils abandonnèrent à la hâte l'attaque des remparts, et se retirèrent sur la colline où ils avaient établi leur camp.

Bientôt on vit s'avancer cinquante vaisseaux voguant à pleines voiles. En les apercevant des hauteurs de Thuron, les chrétiens n'osaient croire à un secours qu'ils n'attendaient point. De leur côté, les croisés montés sur les navires ne savaient que penser de ce camp qui s'offrait à leur vue. Mais, à mesure qu'ils approchaient, ils reconnurent les étendards de la croix; un cri de joie s'éleva sur la flotte et dans le camp des chrétiens; tous les yeux se mouillent de larmes; on accourt sur le rivage; on se précipite dans les flots pour embrasser plus tôt ceux qui arrivent. On se félicite réciproquement, on débarque les armes, les vivres, les munitions de guerre; et douze mille guerriers de la Frise et du Danemarck, sortis de leurs vaisseaux, viennent planter leurs drapeaux entre la colline de Thuron et la ville de Ptolémaïs [2].

La flotte danoise, partie des mers du Nord, avait partout excité, sur son passage, l'enthousiasme et le zèle impatient des peuples qui habitent les côtes de l'Océan. Elle fut bientôt suivie d'une autre flotte portant un grand nombre de guerriers anglais et flamands. L'archevêque de Cantorbéry, qui avait prêché la guerre de la croix en Angleterre, conduisait les croisés an-

[1] Gauthier Vinisauf. — [2] Ibid.

glais. Ceux de la Flandre étaient dirigés par Jacques d'Avesnes, déjà célèbre par ses exploits et que les palmes du martyre attendaient dans la terre sainte.

Tandis que la mer apportait aux chrétiens de nombreux renforts, Saladin, abandonnant ses conquêtes de la Phénicie, accourut avec son armée. Il plaça ses tentes et ses pavillons aux extrémités de la plaine, sur la colline de Kisan, qui s'élevait derrière la colline de Thuron. D'un côté, son camp s'étendait jusqu'à la rivière du Bélus ; de l'autre, jusqu'à *Mahaméria*, ou la colline de la Mosquée. Les musulmans attaquèrent plusieurs fois les chrétiens; mais ils les trouvèrent toujour semblables *à une montagne qu'on ne peut abattre ni faire reculer*. Saladin, pour animer ses soldats, résolut de livrer une bataille générale, un vendredi, à l'heure même où tous les peuples de l'islamisme sont en prières. Ce moment choisi pour le combat redoubla le fanatisme et l'ardeur de l'armée musulmane. Les chrétiens furent obligés d'abandonner les postes qu'ils occupaient sur le bord de la mer, du côté du nord, et le sultan victorieux pénétra dans les murs de Ptolémaïs. Après avoir reconnu du haut des tours la position des croisés, il sortit avec la garnison, les surprit et les repoussa dans leur camp. Saladin avait relevé par sa présence le courage des habitants et des défenseurs de la place. Il donna tous les ordres nécessaires, il laissa dans la ville l'élite de ses guerriers, et choisit pour les commander deux de ses plus fidèles émirs, Hossam-Eddin, ancien compagnon de ses victoires, et Karacoush[1], dont il avait plusieurs fois éprouvé la sa-

[1] Karacoush était le premier ministre de Saladin en Égypte : c'est lui qui a fait creuser le puits de Joseph, qui a fait bâtir la citadelle et qui a commencé l'enceinte du Caire. Karacoush était petit et bossu; son nom est

gesse et la bravoure dans la conquête de l'Égypte. Le sultan revint ensuite sur la colline de Kisan, prêt à combattre l'armée des croisés.

Les chrétiens ne cessaient de creuser des fossés autour de leur camp et de s'entourer de retranchements formidables. Tous ces préparatifs de défense donnaient sans doute quelques alarmes aux musulmans; mais ce qui devait surtout les remplir d'effroi, c'était la vue de cette foule de vaisseaux francs qui, semblables à une vaste forêt, couvraient le rivage de la mer. A mesure que quelques-uns de ces navires s'éloignaient, il en arrivait d'autres en plus grand nombre, et tous amenaient en Syrie des guerriers de l'Occident. On vit d'abord débarquer des croisés accourus de toutes les villes d'Italie, conduits par leurs tribuns et leurs évêques. Ils furent suivis d'un grand nombre de guerriers venus de la Champagne et de plusieurs provinces de France. Parmi les chefs se faisait remarquer l'évêque de Beauvais, que les vieilles chroniques comparent à l'archevêque Turpin et que la gloire des armes bien plus que la dévotion conduisait pour la seconde fois en Orient[1]. Après les croisés français parurent des guerriers d'Allemagne qui obéissaient au landgrave de Thuringe. Conrad, marquis de Tyr, ne voulut point rester oisif dans cette guerre. Il arma des vaisseaux, leva des troupes, et vint réunir ses forces à celles de l'armée chrétienne. Enfin, de toutes les parties du monde on voyait accourir des défenseurs de la croix, et plus de

donné aujourd'hui en Égypte à une espèce de polichinelle qui amuse le peuple dans les rues et dans la bouche duquel on met des obscénités. Karacoush jouissait cependant parmi les chrétiens d'une sorte de considération. Un historien latin le fait vivre encore un siècle après, à l'époque de la ruine de Saint-Jean-d'Acre, en 1290.

[1] Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

cent mille guerriers se trouvèrent rassemblés devant Ptolémaïs, lorsque les puissants monarques qui s'étaient mis à la tête de la croisade s'occupaient encore des préparatifs de leur départ.

L'arrivée de ces innombrables auxiliaires ranima l'ardeur des croisés. Les chevaliers, suivant l'expression d'un historien arabe, revêtus de leurs longues cuirasses à écailles de fer, apparaissaient de loin comme des serpents qui couvraient la plaine; lorsqu'ils volaient aux armes, ils ressemblaient à des oiseaux de proie, et dans la mêlée à des lions indomptables. Plusieurs émirs avaient proposé à Saladin de se retirer devant un ennemi aussi nombreux, disaient-ils, que les sables de la mer, plus violent que les tempêtes, plus impétueux que les torrents.

Une vaste plaine qui s'étendait entre les collines occupées par les deux camps ennemis, avait été le théâtre des combats les plus sanglants. Depuis quarante jours les Francs assiégeaient Ptolémaïs, et sans cesse ils avaient à repousser la garnison ou les troupes de Saladin. Le quatrième jour d'octobre leur armée descendit dans la plaine et se rangea en bataille. Elle couvrait un espace immense. Les chevaliers et les barons d'Occident avaient déployé tout leur appareil de guerre, et marchaient à la tête de leurs soldats, couverts d'un casque de fer, armés de la lance et de l'épée. Le clergé lui-même avait pris les armes. Les archevêques de Ravenne, de Pise, de Cantorbéry, de Besançon, de Nazareth, de Montréal; les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Cambrai, de Ptolémaïs, de Béthléem, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et conduisaient les guerriers de Jésus-Christ. L'armée chrétienne présentait un aspect si redoutable

et paraissait si pleine de confiance, qu'un chevalier franc s'écria dans son enthousiasme : *Que Dieu reste neutre, et la victoire est à nous* [1].

Le roi de Jérusalem, devant lequel quatre chevaliers portaient le livre des Évangiles, commandait les Français et les hospitaliers. Ses lignes s'étendaient à la droite jusqu'au Bélus. Les Vénitiens et les Lombards formaient, avec les Tyriens, l'aile gauche, qui s'appuyait à la mer, et marchaient sous les drapeaux de Conrad. Le centre de l'armée était occupé par les Allemands, les Pisans et les Anglais, que commandait le landgrave de Thuringe. Le grand maître du Temple avec ses chevaliers, le duc de Gueldre avec ses soldats, formaient le corps de réserve, et devaient se porter partout où les appellerait le danger; la garde du camp avait été confiée à Gérard d'Avesnes et à Geoffroy de Lusignan.

Lorsque l'armée chrétienne eut déployé son ordre de bataille dans la plaine, les musulmans sortirent de leurs retranchements et se préparèrent à soutenir le choc des croisés. Les historiens arabes disent que Saladin implora le secours de Dieu, et sa dévotion fut sans doute mêlée de quelque sentiment de crainte. Les archers et la gendarmerie des chrétiens commencèrent le combat. Dès le premier choc, l'aile gauche des musulmans, commandée par Taki-Eddin, neveu du sultan, se retira en désordre. Les Francs, dit l'historien Emmad-Eddin, se répandaient partout comme un déluge, et marchaient au combat *avec l'ardeur d'un cheval qui va au pâturage* [2]. Bientôt leurs étendards flottent

[1] « Parole très-mauvaise et tout à fait condamnable, dit Gauthier Vinisauf, qui plaçait l'événement du combat dans l'homme, et non dans la » Divinité; car sans Dieu l'homme ne peut rien. »

[2] Emmad-Eddin, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

sur la colline de la Mosquée, et le vaillant comte de Bar pénètre jusque dans la tente de Saladin. Les Francs victorieux descendent sur le revers de la colline, et chassent devant eux les musulmans éperdus. La terreur fut si grande parmi les infidèles, qu'un grand nombre d'entre eux s'enfuirent jusqu'à Tibériade. Les esclaves qui suivaient l'armée musulmane prirent la fuite, emportant les bagages et tout ce qu'ils avaient trouvé dans le camp. Cette fuite des esclaves augmenta la confusion, et Saladin, qui commandait le centre de son armée, ne put retenir autour de lui que quelques-uns de ses Mameluks.

Un historien arabe, qui était présent, rapporte avec une franchise remarquable les premiers succès des chrétiens dans cette journée, et, tout rempli encore du souvenir de ses propres périls, il suspend tout à coup son récit pour exprimer ses alarmes. « Lorsque nous » vîmes (ce sont les paroles d'Emmad-Eddin) l'armée » musulmane en déroute, nous ne songeâmes qu'à no- » tre salut, et nous arrivâmes à Tibériade avec ceux » qui avaient pris le même chemin que nous; nous » trouvâmes les habitants saisis de frayeur et le » cœur brisé de la défaite de l'islamisme... Nous te- » nions d'une main ferme les rênes de nos chevaux; » nous respirions à peine... » D'après ce récit, nous n'avons pas besoin de dire que la victoire des chrétiens eût été complète s'ils n'avaient pas méconnu les lois de la discipline. Mais comment retenir dans les rangs et sous les drapeaux une multitude qu'enivrait un triomphe trop facile? Quel chef pouvait se faire obéir de cette troupe confuse de pèlerins accourus de toutes les régions de la terre, étrangers les uns aux autres, armés et vêtus diversement, parlant des langues diffé-

rentes, la plupart combattant pour la première fois et ne connaissant point l'ennemi qu'ils avaient devant eux? Maîtres du camp des Turcs, ils se répandent dans les tentes pour les piller, et bientôt le désordre est plus grand parmi les vainqueurs que parmi les vaincus. Les musulmans, s'apercevant qu'ils ne sont point poursuivis, reviennent de leur effroi, et se rallient à la voix de Saladin : la bataille recommence, et les croisés, dispersés dans la plaine et sur la colline, s'étonnent d'être de nouveau aux prises avec une armée qu'ils croyaient avoir anéantie. S'il faut ajouter foi au récit des vieilles chroniques, un incident singulier vint augmenter le trouble des croisés, et fut cause de tous les malheurs de cette journée : un cheval arabe pris sur l'ennemi s'étant échappé au milieu de la mêlée, quelques soldats se mettent à le poursuivre; on croit qu'ils fuient devant les musulmans; le bruit se répand aussitôt que la garnison de Ptolémaïs a fait une sortie et que le camp des chrétiens est livré au pillage, que les infidèles sont partout victorieux. Dès lors les Francs ne combattent plus pour la victoire ni pour le butin, mais pour défendre leur vie; la campagne est couverte de croisés qui fuient et jettent leurs armes. En vain leurs chefs les plus intrépides s'efforcent de les retenir et de les ramener au combat : les chefs sont eux-mêmes entraînés par la multitude éperdue. André de Brienne est renversé de son cheval en cherchant à rallier ses soldats. Étendu à terre et couvert de blessures, il fait retentir l'air de gémissements : le danger qui le menace, ses cris déchirants, ne touchent point ses compagnons d'armes, ni son propre frère Érard de Brienne, que rien ne pouvait arrêter dans leur fuite rapide. Le marquis de Tyr, abandonné des siens, resté seul dans

la mêlée, dut son salut à la généreuse bravoure de Guy de Lusignan. Gérard d'Avesnes avait perdu son cheval de bataille, et ne pouvait plus ni fuir ni combattre. Un jeune guerrier, dont l'histoire ne dit point le nom, lui offrit alors son propre cheval, et chercha la mort dans les rangs ennemis, satisfait d'avoir sauvé la vie de son illustre chef. La milice du Temple, qui résista presque seule aux musulmans, perdit ses plus braves chevaliers; le grand maître, tombé aux mains des musulmans, fut chargé de chaînes, et, le lendemain de la bataille, reçut la palme du martyre [1] dans la tente de Saladin. A la suite de ce combat désastreux et vers la fin de la journée, les Francs qui avaient échappé à la poursuite des infidèles, rentrèrent, au milieu de mille dangers, dans leur camp, de toutes parts menacé par une armée victorieuse.

Dans la plaine de Ptolémaïs, foulée pendant le combat par plus de deux cent mille guerriers, on ne vit plus le lendemain, pour nous servir d'une image orientale, que des oiseaux de proie et des loups attirés par l'odeur du carnage et de la mort. Les chrétiens n'osaient sortir de leurs retranchements; la victoire elle-même ne put rassurer Saladin, qui pendant plusieurs heures avait vu fuir toute son armée. Le plus grand désordre régnait dans le camp des Turcs, qui avait été pillé par les esclaves. Les soldats et les émirs s'étaient mis à la poursuite de ces esclaves fugitifs; chacun cherchait ses bagages; tout le camp retentissait de plaintes. Au milieu de la confusion et du tumulte, le

[1] Le grand maître du Temple, fait prisonnier à la bataille de Tibériade, avait été renvoyé par Saladin, qui lui avait sans doute imposé la condition de ne plus prendre les armes contre les musulmans.

sultan ne put poursuivre l'avantage qu'il venait de remporter sur les Francs.

L'hiver approchait, et la plupart des émirs engagèrent Saladin à quitter les plaines de Ptolémaïs. Dans un conseil réuni par le sultan, ils lui représentèrent que l'armée affaiblie par les combats, et lui-même, tombé malade, avaient besoin de repos. On discuta longtemps, dit Emad-Eddin, tous les avis qui furent proposés, *comme on agite le lait pour en tirer le beurre;* à la fin, on décida que l'armée irait camper sur la montagne de Karouba.

Les chrétiens, attribuant cette retraite à la crainte, sentirent se ranimer leur courage, et reprirent avec ardeur les travaux du siége. Restés maîtres de la plaine, ils étendirent leurs lignes sur toute la chaîne des collines qui entourent la plaine de Ptolémaïs. Le marquis de Montferrat avec ses troupes, les Vénitiens, les Pisans, et les croisés commandés par l'archevêque de Ravenne et par l'évêque de Pise, campaient vers le nord, et s'étendaient depuis la mer jusqu'à la route de Damas. Près du camp de Conrad, les hospitaliers avaient déployé leurs tentes dans un vallon qui leur appartenait avant la prise de Ptolémaïs par les musulmans. Les Génois occupaient la colline que les historiens contemporains appellent le mont *Musard*. Les Français et les Anglais, qui voyaient devant eux la *Tour Maudite*, étaient placés au centre, sous les ordres des comtes de Dreux, de Blois, de Clermont, des archevêques de Besançon, de Cantorbéry. Près du camp des Français flottaient les étendards des Flamands que commandaient l'évêque de Cambrai et Raymond II, vicomte de Turenne. Guy de Lusignan campait avec ses soldats et ses chevaliers sur la colline de Thuron; cette partie du camp servait

comme de citadelle et de quartier général à toute l'armée. Le roi de Jérusalem avait auprès de lui la reine Sibille, ses deux frères, Geoffroy et Aimar de Lusignan ; Homfroy de Thoron, l'époux de la seconde fille d'Amaury ; le patriarche Héraclius et le clergé de la ville sainte. Les chevaliers du Temple et la troupe de Jacques d'Avesnes avaient placé leurs quartiers entre la colline de Thuron et le Bélus, et gardaient le chemin qui conduit de Ptolémaïs à Jérusalem. Au midi du Bélus, on voyait les tentes des Allemands, des Danois et des Frisons : ces guerriers du Nord, commandés par le landgrave de Thuringe et le duc de Gueldre, bordaient la rade de Ptolémaïs et protégeaient le débarquement des chrétiens qui arrivaient d'Europe par la mer.

Tels étaient la disposition de l'armée devant Ptolémaïs et l'ordre qui fut conservé pendant tout le siége. Les chrétiens creusèrent des fossés au penchant des collines dont ils occupaient les hauteurs ; ils élevèrent autour de leurs quartiers de hautes murailles, et leur camp fut tellement fermé, dit un historien arabe, que les oiseaux pouvaient à peine y pénétrer. Tous les torrents qui tombaient des montagnes voisines avaient franchi leurs rivages, et couvraient la plaine de leurs eaux. Les croisés n'avaient plus à craindre d'être surpris par l'armée de Saladin, et poursuivaient sans relâche le siége de Ptolémaïs. Leurs machines battaient jour et nuit les remparts de la ville. La garnison opposait une résistance opiniâtre, mais elle ne pouvait se défendre longtemps sans le secours de l'armée musulmane. Chaque jour des pigeons qui portaient des billets sous leurs ailes, des plongeurs qui se jetaient à la mer, venaient avertir Saladin des dangers de Ptolémaïs.

[1190.] Ainsi se passa la saison des pluies. Aux approches du printemps, plusieurs princes musulmans de la Mésopotamie et de la Syrie vinrent se ranger avec leurs troupes sous les étendards du sultan. Alors Saladin quitta la montagne de Karouba, et son armée, descendant vers la plaine de Ptolémaïs, s'avança à la vue des chrétiens, les enseignes déployées, au bruit des cymbales et des trompettes. Les croisés eurent bientôt des combats à soutenir ; les fossés qu'ils avaient creusés furent souillés de leur sang et devinrent *leurs propres sépulcres*. L'espoir qu'ils avaient de s'emparer de la ville s'évanouit à l'aspect d'un ennemi formidable. Ils avaient construit, pendant l'hiver, trois tours roulantes semblables à celles que montait Godefroy de Bouillon à la prise de Jérusalem. Ces trois tours s'élevaient au-dessus des murailles de Ptolémaïs et menaçaient de renverser la ville. Mais, tandis que l'industrie guerrière des assiégeants augmentait ainsi leurs moyens d'attaque, un habitant de Damas, enfermé dans la place, leur opposait les inventions de son génie opiniâtre. Il avait composé un nouveau feu grégeois auquel rien ne pouvait résister, et, dans une bataille générale, au moment où les deux armées étaient aux prises, tout à coup les tours de bois des chrétiens furent consumées et réduites en cendres, comme si elles eussent été frappées par la foudre du ciel [1]. A la vue de cet incendie, la consternation fut si grande dans l'armée chrétienne, que le landgrave de Thuringe crut que Dieu ne protégeait plus la cause des croisés et quitta le siége de Ptolémaïs pour retourner en Europe.

Saladin attaquait sans cesse les Francs et ne leur

[1] Boha-Eddin et Ibn-Alatir, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

laissait point de repos. Toutes les fois que les chrétiens livraient un assaut à la ville, le bruit des cymbales et des tambours retentissait sur les remparts pour avertir les troupes musulmanes, qui volaient aux armes et venaient menacer le camp des croisés.

La rade de Ptolémaïs était souvent couverte de vaisseaux venus d'Europe et de navires musulmans sortis des ports de l'Égypte et de la Syrie. Les uns apportaient des secours à l'armée chrétienne, les autres à la ville. De loin on voyait s'élever dans les airs et se mêler ensemble les mâts surmontés de l'étendard de la croix, et les mâts qui portaient les drapeaux de Mahomet. Plusieurs fois les Francs et les Turcs furent témoins des combats que leurs flottes, chargées d'armes et de vivres, se livraient près du rivage; la victoire ou la défaite apportaient tour à tour l'abondance ou la famine dans la ville ou dans le camp des chrétiens. A la vue d'une bataille navale, les guerriers de la croix et ceux de Saladin, frappant sur leurs boucliers, annonçaient par leurs cris leurs espérances ou leurs alarmes ; quelquefois même les deux armées s'ébranlaient, s'attaquaient dans la plaine pour assurer la victoire ou venger la défaite de ceux qui combattaient sur les flots.

Dans ces combats, les musulmans tendaient souvent des embûches aux chrétiens, et ne dédaignaient point d'employer tous les stratagèmes de la guerre. Les croisés, au contraire, n'avaient de confiance qu'en leur valeur et dans leurs armes. Un char, appelé *Standart* par Gauthier Vinisauf et par les Italiens *Caroccio*, sur lequel s'élevait une tour surmontée d'une croix et d'un drapeau blanc, leur servait de point de ralliement et les conduisait au milieu des batailles. Quand l'armée s'ébranlait, l'ardeur du butin leur faisait bientôt aban-

donner leurs rangs; leurs chefs, dont l'autorité était trop souvent méconnue, dans le tumulte des combats, devenaient eux-mêmes de simples soldats au milieu de la mêlée, et ne pouvaient opposer à l'ennemi que leur lance ou leur épée. Saladin, plus respecté des siens, commandait une armée disciplinée, et profitait souvent du désordre et de la confusion des chrétiens, pour les combattre avec avantage et leur arracher la victoire. Chaque bataille commençait au lever du jour; les croisés étaient presque toujours victorieux jusqu'au milieu de la journée; quelquefois ils avaient envahi et pillé les tentes des musulmans; et le soir, lorsqu'ils revenaient chargés de dépouilles, leur camp se trouvait attaqué, envahi par l'armée de Saladin ou par la garnison de la place.

Depuis que le sultan avait quitté la montagne de Karouba, une flotte égyptienne était entrée dans le port de Ptolémaïs. En même temps, Saladin avait reçu dans son camp son frère Malek-Adhel, qui lui amenait des troupes levées en Égypte. Ce double renfort donnait aux infidèles l'espérance de triompher des chrétiens; mais leur joie ne tarda pas à être troublée par les bruits qui se répandaient alors en Orient. On venait d'apprendre que l'empereur d'Allemagne avait quitté l'Europe à la tête d'une nombreuse armée, et qu'il s'avançait vers la Syrie [1]. Saladin envoya des troupes au-devant d'un si redoutable ennemi, et plusieurs princes musulmans quittèrent l'armée du sultan pour aller défendre leurs États, menacés par les croi-

[1] Nous avons déjà fait remarquer, d'après l'auteur arabe Boha-Eddin, qui parle assez longuement du départ de l'empereur Frédéric à la tête d'une puissante armée, que Saladin fut averti de l'approche de ce prince par l'empereur grec. Son témoignage confirme ce que dit la chronique allemande de Reichesperg des intelligences du sultan avec le prince grec (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

sés qui arrivaient d'Occident. Des ambassadeurs furent envoyés au calife de Bagdad, aux princes de l'Afrique et de l'Asie, aux puissances musulmanes de l'Espagne, pour les engager à réunir leurs efforts contre les ennemis de l'islamisme. Dans une des lettres qu'il écrivait au calife, Saladin exprimait ses alarmes sur l'invasion continuelle des Francs. « Non-seulement, dit-il,
» le pape de Rome a de sa propre autorité restreint
» les chrétiens *dans le boire et le manger*, mais encore il a
» menacé d'excommunication quiconque ne marcherait
» pas dans un esprit de piété à la délivrance de Jéru-
» salem. Il promet de partir lui-même au printemps
» prochain avec une grande multitude. Si la chose est
» ainsi, tous les chrétiens, hommes, femmes et en-
» fants, voudront le suivre, et alors nous verrons ac-
» courir tous ceux qui croient au *Dieu engendré*. »

Tandis que les musulmans imploraient ainsi des secours, les croisés demandaient chaque jour à grands cris qu'on les conduisît au combat. Dans leur impatience, ils craignaient que les Allemands ne vinssent partager avec eux la conquête de Ptolémaïs. La multitude presse les chefs de donner le signal de la bataille et de déployer les enseignes victorieuses de la croix. Les chefs, qui ne jugeaient point l'occasion favorable, cherchent par leurs discours à calmer cette ardeur imprudente ; le clergé fait parler le ciel pour ramener les soldats à la discipline. Mais tous les efforts des ecclésiastiques et des princes sont inutiles. Le plus grand nombre des pèlerins méprisent à la fois les conseils de la prudence humaine et les menaces de la colère divine. Le jour de la fête de saint Jacques, la révolte et la violence ouvrent toutes les portes du camp, et bientôt la plaine est couverte d'une foule innombrable

que les auteurs arabes comparent à celle qui s'assemblera dans la vallée de Josaphat au dernier jugement. Cette multitude impétueuse, se précipitant contre les musulmans, pénètre jusqu'au milieu de leur camp, et, dans l'ivresse de son triomphe, croit avoir mis en fuite tous les ennemis de Jésus-Christ. Mais, tandis qu'elle se laisse emporter par l'ardeur du butin, les musulmans, d'abord saisis d'effroi, ont le temps de se rallier, et viennent surprendre les vainqueurs qui pillaient la tente du frère de Saladin. Comme la plupart des croisés avaient jeté leurs armes, ils ne peuvent opposer aucune résistance et sont frappés d'une terreur semblable à celle qu'ils avaient inspirée à leurs ennemis. Tous ceux qui s'étaient montrés les plus ardents au pillage, perdent la vie avec les dépouilles dont ils étaient chargés, et sont égorgés sans défense dans les tentes mêmes qu'ils venaient d'envahir.

« Les ennemis de Dieu (nous nous servons des ex-
» pressions de Boha-Eddin) osèrent entrer dans le
» camp des lions de l'islamisme ; mais ils éprouvèrent
» les effets terribles de la colère divine : ils tombè-
» rent sous le fer des musulmans comme les feuilles
» tombent en automne sous les coups de la tempête.
» La terre fut couverte de leurs cadavres amoncelés
» les uns sur les autres, semblables à des branches
» abattues qui remplissent les vallées et les collines
» dans une forêt qu'on a coupée. » Un autre historien arabe parle ainsi de cette sanglante bataille :
« Les chrétiens tombèrent sous le fer des vainqueurs,
» comme les méchants tomberont au dernier jour dans
» la demeure du feu. Neuf rangs de morts couvraient
» le terrain qui s'étend entre la colline et la mer, et
» chaque rang était de mille guerriers. »

Tandis que les chrétiens étaient vaincus et dispersés par l'armée de Saladin, la garnison de Ptolémaïs fit une sortie, pénétra dans leur camp, et emmena avec elle un grand nombre de femmes et d'enfants restés sans défense. Les croisés, que la nuit avait sauvés de la poursuite du vainqueur, rentrèrent dans leurs retranchements, en déplorant leur double défaite. La vue de leurs tentes dépouillées, les pertes qu'ils venaient de faire, abattirent leur courage. Bientôt ils apprirent la mort de Frédéric Barberousse et les désastres éprouvés par les Allemands. Les deux armées se préparaient l'une à la défense, l'autre à l'attaque, lorsque cette nouvelle leur arriva. On resta toute la journée sans combattre, les musulmans se livrant à la joie, les chrétiens à la douleur. Dans leur désespoir, les chefs des pèlerins ne songeaient plus qu'à retourner en Europe, et, pour assurer leur départ, ils cherchaient à obtenir de Saladin la paix à tout prix, lorsqu'une flotte parut dans la rade de Ptolémaïs et débarqua un grand nombre de Français, d'Anglais, d'Italiens, conduits par Henri, comte de Champagne.

Alors l'espérance fut rendue à l'armée des croisés ; les chrétiens se trouvèrent de nouveau maîtres de la mer, et purent à leur tour faire trembler Saladin, qui se retira une seconde fois sur les hauteurs de Karouba. Leurs attaques recommencèrent contre la ville ; le comte de Champagne, appelé par les auteurs arabes le *grand comte*, avait ranimé le courage des soldats de la croix ; il fit construire des béliers d'une grandeur prodigieuse, et deux énormes tours composées de bois, d'acier, de fer et d'airain, qui lui coûtèrent quinze cents pièces d'or. Tandis que ces machines for-

midables menaçaient les remparts, les croisés montèrent plusieurs fois à l'assaut, et plusieurs fois furent sur le point d'arborer l'étendard des chrétiens sur les murs des infidèles.

Les musulmans enfermés dans la ville supportaient les horreurs d'un long siége avec une constance héroïque. Les émirs Karacoush et Hossam-Eddin relevaient sans cesse le courage des soldats. Vigilants, présents partout, employant tantôt la force, tantôt la ruse, ils ne laissaient échapper aucune occasion de surprendre les chrétiens et de faire échouer leurs entreprises. Les musulmans brûlèrent toutes les machines des assiégeants et firent plusieurs sorties dans lesquelles ils repoussèrent les croisés jusque dans leur camp.

La garnison recevait chaque jour des renforts et des secours par la mer : tantôt des barques côtoyaient le rivage et se jetaient dans le port de Ptolémaïs à la faveur des ténèbres; tantôt des vaisseaux partis de Beirouth et montés par des musulmans habillés à la franque, arboraient le drapeau blanc avec une croix rouge, et trompaient ainsi la vigilance des assiégeants. Les croisés, pour empêcher toute communication entre la ville et la mer, résolurent de s'emparer de la *Tour des Mouches* qui dominait le port de Ptolémaïs. Le duc d'Autriche fut chargé de cette expédition périlleuse. Un vaisseau sur lequel on avait placé une tour de bois, s'avança vers le fort qu'on voulait attaquer, tandis qu'une barque remplie de matières combustibles auxquelles on avait mis le feu fut lancée dans le port pour brûler les vaisseaux musulmans. Tout semblait annoncer le succès de cette tentative hardie; mais le vent qui changea tout à coup, poussa le bateau embrasé

vers la tour de bois des chrétiens, qu'on vit bientôt consumée par les flammes. Le duc d'Autriche, suivi des plus braves de ses guerriers, était déjà monté, l'épée à la main, dans la tour des infidèles. A la vue de l'incendie qui dévorait le vaisseau sur lequel il était arrivé, il se jeta à la mer, couvert de son sang et de celui des musulmans, et regagna presque seul le rivage.

Pendant que le duc d'Autriche attaquait la *Tour des Mouches*, l'armée chrétienne était sortie de son camp pour livrer un assaut à la ville. Les assiégeants firent sans succès des prodiges de valeur, et furent bientôt obligés de venir défendre leurs tentes, livrées aux flammes et au pillage par l'armée de Saladin.

Ce fut au milieu de cette double défaite, que Frédéric, duc de Souabe, parut sous les murs de Ptolémaïs. Lorsqu'on avait appris dans la Palestine la marche des Allemands à travers l'Asie Mineure, la renommée annonçait partout leurs victoires; les chrétiens étaient remplis de confiance et d'ardeur; mais, lorsqu'on vit le petit nombre de ceux qui avaient survécu à leurs compagnons, lorsqu'on les vit arriver, la plupart exténués de faim, couverts de lambeaux, l'aspect de leur misère, leurs récits lamentables, durent remplir tous les cœurs des plus tristes pressentiments.

Frédéric voulut signaler son arrivée par un combat livré aux musulmans. Les chrétiens, disent les auteurs arabes, sortirent de leur camp, *semblables à des fourmis qui courent au butin*, et couvrirent les vallées et les collines. Ils vinrent attaquer les avant-postes de l'armée musulmane qui gardaient les hauteurs d'Aidhia; mais leurs bataillons ne purent ébranler les rangs des infidèles. Après avoir plusieurs fois renouvelé leurs atta-

ques intrépides, accablés de fatigue et perdant l'espoir de triompher de leurs ennemis, ils rentrèrent dans leur camp, où la disette qui commençait à se faire sentir, ne leur permettait point de réparer leurs forces épuisées [1].

Chaque chef, au milieu de cette multitude de croisés, était chargé de nourrir la troupe qu'il commandait, et n'avait jamais de vivres pour une semaine. Une foule de pèlerins ne reconnaissaient point de chefs, et n'avaient apporté en Syrie que le bâton et la panetière du pèlerinage. Lorsqu'il arrivait une flotte, les guerriers chrétiens étaient dans l'abondance; et, lorsqu'il ne leur arrivait point de vaisseaux, ils manquaient des choses les plus nécessaires à la vie. A mesure que l'hiver approchait et que la mer devenait plus orageuse, la disette se faisait sentir davantage.

Les croisés n'attendaient plus aucun secours de l'Occident, et n'avaient plus d'espoir que dans leurs armes. Ils sortaient chaque jour de leur camp pour attaquer les musulmans et se procurer des vivres. Dans une de leurs excursions, ils pénétrèrent jusqu'aux montagnes voisines de Karouba, où campait Saladin ; mais les plus braves d'entre eux tombèrent entre les mains des infidèles, et leur valeur toujours malheureuse ne put les sauver de la famine, dont les ravages s'accroissaient chaque jour. Une charge de farine, qui pesait deux cent cinquante livres, se vendait jusqu'à quatre-vingts écus, somme exorbitante que les princes même ne pouvaient payer. Le conseil des chefs voulut fixer

[1] Le récit des auteurs arabes est fort abondant et fort curieux. Voyez le récit détaillé des événements du siége de Ptolémaïs, dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

le prix des provisions apportées au camp. Alors ceux qui avaient des vivres les cachèrent dans la terre, et la disette s'accrut par les mesures mêmes qu'on avait prises pour la faire cesser. Des cavaliers pressés par la faim tuèrent leurs chevaux ; on vendait les intestins d'un cheval ou d'une bête de somme jusqu'à dix sous d'or; ceux à qui les plus vils aliments restaient pour dernière ressource, en vinrent jusqu'à se cacher pour faire leur misérable repas, devenu un objet d'envie. Des seigneurs, accoutumés aux délices de la vie, dévorèrent les herbes sauvages et recherchèrent avec avidité des plantes et des racines qu'ils n'auraient jamais crues pouvoir servir à l'usage de l'homme. Des croisés erraient dans le camp et autour du camp, comme des animaux qui cherchent leur pâture, et l'on vit des gentilshommes qui n'avaient pas de quoi acheter du pain, en dérober publiquement. Enfin ce qui achève de peindre les horreurs du fléau qui désolait l'armée chrétienne, plusieurs soldats de la croix s'enfuirent chez les musulmans; les uns embrassèrent l'islamisme, pour obtenir quelque secours dans leurs misères; les autres, montés sur des vaisseaux musulmans, et bravant les périls d'une mer orageuse, allèrent piller l'île de Chypre et les côtes de Syrie.

L'hiver avait commencé; les eaux couvraient la plaine, et la multitude des croisés restait entassée pêle-mêle sur les collines. Les cadavres, abandonnés sur le rivage ou jetés dans les torrents, exhalaient une odeur pestilentielle. Bientôt les maladies contagieuses se joignirent aux horreurs de la famine. Le camp des chrétiens fut rempli de deuil et de funérailles ; on enterrait chaque jour deux ou trois cents pèlerins. Plusieurs des plus illustres chefs de l'armée trouvè-

rent dans la contagion la mort qu'ils avaient souvent cherchée sur le champ de bataille. Frédéric, duc de Souabe, échappé à tous les périls de la guerre, mourut dans sa tente, de misère et de maladie. Ses malheureux compagnons d'armes, donnant des larmes à son trépas, errèrent longtemps, selon l'expression d'une vieille chronique, *comme des brebis sans pasteur*. Ils allèrent à Caïfas; ils revinrent au camp de Ptolémaïs; plusieurs périrent de faim, et ceux qui restaient, désespérant de la cause des chrétiens, pour laquelle ils avaient souffert tant de maux, retournèrent en Occident.

Pour comble de malheur, Sibille, femme de Guy de Lusignan, mourut avec ses deux enfants, et sa mort jeta la discorde parmi les croisés. Isabelle, seconde fille d'Amaury et sœur de la reine Sibille, était l'héritière du trône de Jérusalem. Conrad, maître de Tyr, que le chroniqueur Gauthier Vinisauf [1] compare à Sinon pour la duplicité, à Ulysse pour l'éloquence, à Mithridate pour sa facilité à parler diverses langues, eut tout à coup l'ambition de régner sur la Palestine, et résolut d'épouser Isabelle, déjà mariée à Homfroy de Thoron. Il fallait faire casser le mariage de cette

[1] Nous croyons devoir rappeler ici ce que nous avons dit dans la *Bibliothèque des Croisades*, que l'ouvrage de Gauthier Vinisauf, dont le recueil de Bongars ne contient qu'un fragment sous le titre de : *Historia hierosolymitana*, et sans nom d'auteur, n'a été connu d'aucun des historiens qui ont parlé des croisades avant nous. C'est depuis notre première édition et en recherchant tous les recueils d'historiens anglais, que nous l'avons trouvé en entier sous son vrai titre et sous le nom de son véritable auteur. Il nous a fourni pour la troisième croisade des documents précieux et nouveaux. En le lisant attentivement, nous avons reconnu dans Gauthier Vinisauf un écrivain fort supérieur aux écrivains de son temps. Le fragment inséré dans le recueil de Bongars ne renferme pas le premier livre entier de l'ouvrage; il s'arrête au mariage du marquis Conrad avec l'épouse de Homfroy de Thoron.

princesse, et, pour y amener les esprits, il flatta le peuple, il caressa les grands, il prodigua les dons et les promesses. En vain l'archevêque de Cantorbéry lui opposa les lois de la religion et le menaça des foudres de l'Église ; un conseil d'ecclésiastiques cassa le mariage de Homfroy de Thoron, et l'héritière du royaume devint l'épouse de Conrad, à qui on reprocha, dans l'armée chrétienne, d'avoir deux femmes vivantes, l'une en Syrie, l'autre à Constantinople.

Un si grand scandale n'apaisa point les querelles. Guy de Lusignan ne cessa de réclamer ses droits à la couronne. Les croisés, mourant de faim, en proie aux maladies contagieuses, à tous les fléaux de la guerre, ne s'occupèrent plus, dans leur camp, que des prétentions des deux princes rivaux. Les uns étaient touchés des malheurs de Lusignan, et se déclaraient pour sa cause; les autres admiraient la bravoure de Conrad, et pensaient que le royaume de Jérusalem avait besoin d'un maître qui sût le défendre. On reprochait à Guy de Lusignan d'avoir préparé la puissance de Saladin ; on louait au contraire le marquis de Tyr d'avoir sauvé les seules villes qui restassent aux Francs.

Les dissensions passèrent des chefs aux soldats ; on allait s'égorger pour savoir à qui appartiendraient un sceptre brisé et le vain titre de roi. Les évêques calmèrent enfin les esprits, et déterminèrent les deux partis à remettre cette affaire au jugement de Richard et de Philippe, dont on attendait la prochaine arrivée.

Ces deux monarques, partis de Gênes et de Marseille, s'étaient d'abord rendus à Messine[1]. A leur arrivée, Guillaume II venait de mourir au milieu des prépara-

[1] Roger de Hoveden, Bromton, Benoît de Péterborough, Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

tifs de la guerre sainte, et sa succession avait allumé la guerre entre la Sicile et l'empire germanique. Constance, héritière de Guillaume, avait épousé Henri VI, roi des Romains, et l'avait chargé de défendre son héritage; mais le frère naturel de Constance, Tancrède, aimé de la noblesse et du peuple, avait usurpé le trône de sa sœur et s'y maintenait par la force des armes. Déjà des troupes allemandes, pour soutenir les droits de Constance, ravageaient la Pouille, triste prélude des fléaux qui fondirent plus tard sur ce malheureux royaume et dont le douloureux récit se mêlera bientôt à l'histoire d'une autre croisade.

L'approche des princes croisés alarma Tancrède, mal affermi dans son autorité. Il craignait dans Philippe un allié de l'empereur d'Allemagne, et dans Richard, le frère de la reine Jeanne, veuve de Guillaume, qu'il avait maltraitée et qu'il retenait en prison. Ne pouvant les combattre, il entreprit de les désarmer par ses caresses obséquieuses. Il réussit d'abord au delà de ses espérances auprès de Philippe; il eut beaucoup plus de peine à calmer Richard, qui, dès les premiers jours de son arrivée, réclama avec hauteur la dot de Jeanne et s'empara de deux forts qui dominaient Messine. Bientôt les Anglais se trouvèrent aux prises avec les sujets de Tancrède, et l'étendard du roi d'Angleterre fut arboré dans la capitale même de la Sicile. Par cet acte de violence et d'autorité, Richard faisait outrage à Philippe, dont il était le vassal. Le roi de France donna des ordres pour faire disparaître le drapeau des Anglais; l'impétueux Richard obéit en frémissant. Cette soumission, quoiqu'elle fût accompagnée de menaces, parut apaiser Philippe et mit fin à la guerre; dès lors Richard se rapprocha de Tancrède, qui chercha à faire

naître des soupçons sur la loyauté du roi de France, et, pour s'assurer la paix, jeta la division parmi les croisés.

Les deux rois s'accusèrent tour à tour de trahison et de perfidie ; les Français et les Anglais s'associèrent à la haine de leurs monarques. Au milieu de ces divisions, Philippe pressa Richard d'épouser la princesse Alix, qui lui était promise en mariage ; mais les circonstances avaient changé, et le roi d'Angleterre rejeta avec mépris une sœur du roi de France qu'il avait recherchée lui-même et pour laquelle il avait fait la guerre à son père.

Depuis longtemps Éléonore de Guienne, qui n'avait cessé d'être la reine des Français que pour devenir leur implacable ennemie, cherchait à détourner Richard de ce mariage exigé par Philippe. Voulant achever son ouvrage et jeter pour jamais la division entre les deux rois, elle amenait en Sicile Bérengère, fille de don Sanche de Navarre, qu'elle devait faire épouser au roi d'Angleterre. La nouvelle de son arrivée augmenta les soupçons de Philippe et fut encore pour lui un sujet de plaintes. La guerre était sur le point d'éclater ; quelques hommes sages et pieux s'interposèrent ; les deux rois firent de nouveaux serments et formèrent une nouvelle alliance. La discorde fut un moment étouffée ; mais on devait se défier d'une amitié qui avait besoin d'être jurée aussi souvent, et d'une paix pour laquelle on faisait chaque jour un traité.

Richard, qui venait de faire la guerre à des croisés, se livra tout à coup aux excès du repentir et de la pénitence : il fit assembler dans une chapelle les évêques qui l'avaient accompagné, se présenta devant eux en chemise, et, tenant à la main, dit un historien an-

glais [1], *trois paquets de verges flexibles*, se jeta à leurs genoux, leur confessa ses péchés, écouta leurs remontrances, et se soumit avec docilité à la flagellation qu'avait subie, devant Pilate, le Sauveur du monde. Quelque temps après cette cérémonie singulière, comme son esprit était naturellement enclin à la superstition, il eut le désir d'entendre l'abbé Joachim, qui vivait retiré dans les montagnes de la Calabre et qui passait pour un prophète [2].

Dans un voyage de Jérusalem, ce solitaire avait, disait-on, reçu de Jésus-Christ la faculté d'expliquer l'Apocalypse, et d'y lire, comme dans une histoire fidèle, tout ce qui devait se passer sur la terre. Sur l'invitation du roi d'Angleterre, il quitta sa retraite et se rendit à Messine, précédé du bruit de ses visions et de ses miracles. L'austérité de ses mœurs, la singularité de ses manières, l'obscurité mystique de ses discours, lui attirèrent d'abord la confiance et la vénération des croisés. On l'interrogea sur l'issue de la guerre qu'on allait faire en Palestine ; il prédit aux croisés que Jérusalem serait délivrée sept ans après la conquête de Saladin. « Pourquoi donc, lui dit Richard, sommes-nous venus sitôt? — Votre arrivée, répliqua Joachim, est fort nécessaire ; Dieu vous donnera la victoire sur ses ennemis, et rendra votre nom célèbre sur tous les princes de la terre [3]. »

Cette explication, qui ne flattait point la passion et l'impatience des croisés, ne pouvait satisfaire l'amour-

[1] Bromton est le chroniqueur qui rapporte ce fait. Un autre écrivain anglais, Gauthier d'Hemingford, le place à la mort du roi Richard qui, sentant sa fin approcher, se fit fustiger en expiation de ses péchés. Gauthier Vinisauf ne parle pas de cet acte de pénitence.

[2] Bromton. *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

[3] Roger de Hoveden.

propre de Richard. Philippe fut peu frappé d'une prédiction qui se trouva d'ailleurs démentie par l'événement, et il ne songea plus qu'à affronter Saladin, ce vainqueur si redoutable, dans lequel l'abbé Joachim voyait une des sept têtes du dragon de l'Apocalypse. Dès que le printemps eut rendu la mer navigable, il s'embarqua pour la Palestine. Il y fut reçu comme l'ange du Seigneur : sa présence ranima la valeur et l'espérance des chrétiens, qui depuis deux ans assiégeaient Ptolémaïs. Les Français placèrent leur quartier à la portée du trait de l'ennemi; et, dès qu'ils eurent déployé leurs tentes, ils s'occupèrent de livrer un assaut. Ils auraient pu, dit-on, se rendre maîtres de la ville; mais Philippe, inspiré par un esprit chevaleresque bien plus que par une sage politique, voulut que Richard fût présent à cette première conquête. Cette généreuse condescendance devint funeste aux entreprises des chrétiens, et donna le temps aux assiégés de recevoir des secours.

Saladin avait passé l'hiver sur la montagne de Karouba; les fatigues, les combats, la disette et les maladies avaient affaibli son armée, il était affaibli lui-même par un mal que les médecins ne pouvaient guérir, et qui, plusieurs fois, l'avait empêché de suivre ses guerriers sur le champ de bataille. Lorsqu'il apprit l'arrivée de deux puissants monarques chrétiens, il sollicita de nouveau, par ses ambassadeurs, les secours des princes musulmans. Dans toutes les mosquées on fit des prières pour le triomphe de ses armes et la délivrance de l'islamisme; dans toutes les villes les imans exhortaient les peuples à s'armer contre les ennemis de Mahomet.

« D'innombrables légions de chrétiens, disaient-ils,

» sont venues des pays situés au delà de Constantinople, pour nous enlever les conquêtes qui avaient » réjoui les disciples du Coran, et pour nous disputer » une terre où les compagnons d'Omar avaient planté » l'étendard du prophète. N'épargnez ni votre vie ni » vos richesses pour les vaincre. Vos marches contre » les infidèles, vos périls, vos blessures, tout, jusqu'au passage du torrent, est écrit dans le livre de » Dieu. La soif, la faim, la fatigue, la mort même, » deviendront pour vous des trésors dans le ciel, et » vous ouvriront les jardins et les bocages délicieux du » paradis. En quelque lieu que vous soyez, la mort » vous surprendra : ni vos maisons ni vos tours élevées ne vous défendront contre ses coups. Quelques-» uns d'entre vous ont dit : *N'allons point chercher les* » *combats pendant les chaleurs de l'été et les rigueurs de* » *l'hiver;* mais l'enfer sera plus terrible que les rigueurs » de l'hiver et que les chaleurs de l'été. Allez donc » combattre vos ennemis dans une guerre entreprise » pour la religion : la victoire ou le paradis vous attendent; craignez Dieu plus que les infidèles. C'est Saladin qui vous appelle sous ses drapeaux : Saladin est » l'ami du prophète, comme le prophète est l'ami de » Dieu. Si vous n'obéissez, vos familles seront chassées » de la Syrie, et Dieu mettra à votre place d'autres » peuples meilleurs que vous. Jérusalem, la sœur de » Médine et de la Mecque, retombera au pouvoir des » idolâtres qui donnent un fils, un compagnon, un » égal au Très-Haut, et veulent éteindre les lumières » de Dieu. Armez-vous donc du bouclier de la victoire; » dispersez les enfants du feu, les fils de l'enfer que » la mer a vomis sur nos rivages, et rappelez-vous ces » paroles du Coran : *Celui qui abandonnera ses foyers*

» *pour défendre la religion sainte, trouvera l'abondance et*
» *un grand nombre de compagnons.* »

Animés par ces discours, les musulmans volèrent aux armes, et de toutes parts ils accoururent dans le camp de Saladin, qu'ils regardaient comme le bras de la victoire et le fils chéri du prophète.

Pendant ce temps-là, Richard était retardé dans sa marche par des intérêts étrangers à la croisade. Tandis que son rival l'attendait pour prendre une ville sur les Turcs et voulait tout partager avec lui, jusqu'à la gloire, il se rendait maître d'un royaume, et le retenait pour lui-même.

En sortant du port de Messine, la flotte anglaise fut dispersée par une violente tempête ; trois vaisseaux périrent sur les côtes de Chypre ; les malheureux échappés au naufrage furent maltraités par les habitants et jetés dans les fers ; un navire qui portait Bérengère de Navarre et Jeanne, reine de Sicile, s'étant présenté devant Limisso, ne put obtenir l'entrée du port. Peu de temps après, Richard arrive avec sa flotte qu'il avait réunie : il éprouve lui-même un refus outrageant. Isaac, de la famille des Comnènes, qui, pendant les troubles de Constantinople, s'était emparé de l'île de Chypre, et la gouvernait sous le titre fastueux d'empereur, osa menacer le roi d'Angleterre.

Ces menaces devinrent le signal de la guerre, et de part et d'autre on courut aux armes. Isaac ne put résister au premier choc des Anglais ; ses troupes furent battues et dispersées ; ses villes ouvrirent leurs portes aux vainqueurs ; l'empereur de Chypre tomba lui-même au pouvoir de Richard, qui, pour insulter à sa vanité et à son avarice, le fit charger de chaînes d'argent. Le roi d'Angleterre, après avoir délivré les habitants de

Chypre d'un maître qu'ils appelaient un tyran, leur fit payer ce service de la moitié de leurs biens, et prit possession de l'île, qui fut érigée en royaume et qui resta plus de trois cents ans sous la domination des Latins.

Ce fut dans cette île, au sein même de sa victoire, et dans le voisinage de l'ancienne Amathonte, que Richard célébra son mariage avec Bérengère de Navarre; il partit ensuite pour la Palestine, traînant après lui Isaac, et la fille de ce malheureux prince, dans laquelle, dit-on, la nouvelle reine trouva une dangereuse rivale. Avant d'arriver sur les côtes de Syrie, il rencontra un vaisseau musulman monté par des guerriers intrépides et chargé de toutes sortes de provisions de guerre. A la suite d'un combat meurtrier, le vaisseau disparut, englouti dans les flots, et la nouvelle de cette victoire précéda Richard au camp des chrétiens. Son arrivée fut célébrée par des feux de joie allumés dans la campagne de Ptolémaïs[1].

Lorsque les Anglais eurent réuni leurs forces à celles de l'armée chrétienne, la ville assiégée vit devant ses murs tout ce que l'Europe avait d'illustres capitaines et de vaillants guerriers. Les tentes des Francs couvraient une vaste plaine, et leur armée présentait le plus imposant spectacle : en voyant sur le rivage de la mer, d'un côté les tours et les murs de Ptolémaïs, de l'autre le camp des chrétiens, où l'on avait bâti des maisons, tracé des rues, élevé des forteresses, on aurait dit deux cités rivales qui s'étaient déclaré la guerre.

La présence des deux monarques jeta l'inquiétude et l'effroi parmi les musulmans. Le roi de France passait

[1] Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

en Orient pour un des princes les plus illustres de la chrétienté ; les musulmans se disaient entre eux que le roi d'Angleterre surpassait les autres princes chrétiens par son courage et par l'activité de son génie. Richard et Philippe se témoignèrent d'abord une amitié réciproque, et toute l'armée, à leur exemple, parut avoir oublié ses anciennes divisions.

Si cet accord avait pu subsister quelque temps, les chrétiens auraient facilement triomphé de leurs ennemis; mais quelle union pouvait résister aux souvenirs du passé et aux motifs de rivalité que chaque jour faisait naître? On célébrait sans cesse dans le camp la conquête de l'île de Chypre, et les louanges données à Richard importunaient Philippe-Auguste, qui réclamait en vain la moitié du pays conquis, d'après les conditions du traité de Vézelay. L'armée de Richard était beaucoup plus nombreuse que celle de Philippe; et, comme le premier avait épuisé son royaume avant de s'embarquer, son trésor se trouvait plus considérable que celui du roi de France. Philippe, à son arrivée, avait promis trois écus d'or par mois aux chevaliers qui étaient sans solde, et tous louaient sa générosité; Richard leur promit quatre pièces d'or, et fit oublier les bienfaits du monarque français. Philippe ne pouvait voir sans jalousie qu'un prince, qui était son vassal, eût plus de crédit que lui sur l'armée, et Richard dédaignait d'obéir à un souverain qu'il surpassait en puissance et peut-être en bravoure.

Cependant les travaux du siége se poursuivaient sans relâche : on dressait des machines, on livrait chaque jour des assauts; mais rarement les Français et les Anglais combattaient ensemble, et chaque combat devenait un sujet de discorde; car les croisés restés au camp

reprochaient à ceux qui avaient combattu de n'avoir pas triomphé de l'ennemi, et ceux-ci reprochaient aux autres de ne les avoir pas secourus dans le péril.

Les débats occasionnés par les prétentions au trône de Jérusalem se renouvelèrent alors avec plus de fureur. Philippe, à son arrivée, s'était déclaré pour Conrad : ce fut une raison pour que Richard se déclarât pour Guy de Lusignan. L'armée chrétienne fut remplie de troubles et divisée de nouveau en deux partis. On voyait d'un côté les Français, les Allemands, les templiers, les Génois; de l'autre, les Anglais, les Pisans, les hospitaliers. Au milieu de ces dissensions, Conrad se retira dans la ville de Tyr, et montra qu'il ne voulait faire aucun sacrifice à l'union des chrétiens.

Le roi d'Angleterre et le roi de France étaient tombés malades à leur arrivée au camp de Ptolémaïs. Cette circonstance malheureuse ralentit un moment les progrès du siége, et rendit quelque espérance aux assiégés. Philippe ne resta que quelques jours dans sa tente, et ne tarda pas à monter à cheval pour encourager les combattants par sa présence ; Richard, dont la maladie était plus grave, se montrait impatient de combattre, et cette impatience, dit son historien, le tourmentait plus que la fièvre qui brûlait son sang.

Pendant leur maladie, Philippe et Richard avaient envoyé des députés à Saladin, et l'histoire se plaît à remarquer les procédés généreux, les recherches de politesse qui accompagnèrent les négociations entre des souverains qui se faisaient la guerre. Saladin, au rapport de Bromton, offrait aux rois chrétiens des fruits de Damas, et ceux-ci donnaient en présent au prince musulman des bijoux et des joyaux. Ces manières, inconnues jusqu'alors, présentaient un étrange contraste avec

l'animosité barbare des combattants. Aussi la multitude des croisés ne pouvait s'expliquer ces relations qui causaient sa surprise, et, dans l'état de trouble et d'agitation où se trouvaient les esprits, on se montra plus disposé à croire à la perfidie et à la trahison qu'à la générosité. Les partisans de Richard accusèrent Philippe, et ceux de Philippe reprochèrent à Richard d'entretenir de coupables intelligences avec les musulmans. Le roi de France répondait à ces accusations en livrant chaque jour des combats aux Turcs, et le roi d'Angleterre, toujours malade, se faisait souvent porter au pied des remparts de la ville, pour exciter par son exemple l'ardeur des assiégeants.

Cependant les périls de l'armée, la gloire de la religion, l'intérêt de la croisade, étouffèrent un moment la voix des factions, et persuadèrent aux croisés de se réunir contre l'ennemi commun. Après de longues discussions, on décida que Guy de Lusignan conserverait le titre de roi pendant sa vie, et que Conrad et ses descendants lui succéderaient au royaume de Jérusalem[1]. On convint en même temps que, lorsque l'un des deux monarques attaquerait la ville, l'autre veillerait à la sûreté du camp et contiendrait l'armée de Saladin. Cette convention rétablit l'harmonie; les guerriers chrétiens, qui avaient été sur le point de prendre les armes les uns contre les autres, ne se disputèrent plus que la gloire de vaincre les infidèles.

Le siége fut repris avec une nouvelle ardeur ; mais les assiégés avaient employé à fortifier la ville le temps que les croisés venaient de perdre en de vaines disputes. Ceux-ci, lorsqu'ils se présentèrent devant les

[1] La décision prise à l'égard de Guy n'eut lieu qu'après la reddition d'Acre ; mais on dut s'entendre d'abord sur les bases de l'arrangement.

murailles, trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient point. L'armée de Saladin secondait sans cesse les efforts des assiégés, en attaquant l'armée chrétienne. Dès le lever du jour, le bruit des cymbales et des trompettes, signal du combat, retentissait dans le camp des Turcs et sur les remparts de Ptolémaïs; Saladin stimulait ses soldats par sa présence; son frère, Malek-Adhel, donnait l'exemple de la bravoure à tous les émirs. Plusieurs grandes batailles furent livrées au pied des collines où campaient les chrétiens. Deux fois les croisés tentèrent un assaut général, et deux fois ils furent obligés de revenir sur leurs pas pour défendre leur camp, menacé par Saladin.

Dans une de ces attaques, un chevalier défendit seul une des portes du camp contre une foule de musulmans. Les auteurs arabes comparent ce chevalier à un démon animé par tous les feux de l'enfer. Une énorme cuirasse le couvrait tout entier; les flèches, les pierres, les coups de lance, ne pouvaient l'atteindre; toux ceux qui l'approchaient recevaient la mort, et lui seul, au milieu des ennemis, tout hérissé de javelots, semblait n'avoir rien à redouter. Ce brave guerrier ne put être mis hors de combat que par le feu grégois jeté sur sa tête; dévoré par les flammes, il périt, semblable à ces machines énormes des chrétiens que les assiégés avaient brûlées sous les murailles de la ville [1].

Chaque jour les croisés redoublaient d'efforts, et tour à tour repoussaient l'armée de Saladin ou menaçaient la ville de Ptolémaïs. Dans un de leurs assauts, on les vit combler les fossés de la place avec leurs chevaux morts et les cadavres de leurs compagnons tombés

[1] Boha-Eddin, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

sous le fer de l'ennemi ou moissonnés par les maladies. Les assiégés relevaient les morts entassés sous leurs murailles par les chrétiens, et les rejetaient en lambeaux sur le bord des fossés, où le glaive des combats frappait sans cesse de nouvelles victimes. Ni le spectacle de la mort, ni les obstacles, ni les fatigues, rien ne pouvait arrêter les chrétiens. Lorsque leurs tours de bois et leurs béliers étaient réduits en cendres, ils creusaient la terre et s'avançaient, par des chemins souterrains, jusque sous les fondements des remparts. Chaque jour ils employaient un nouveau moyen, de nouvelles machines pour battre la place. Un historien arabe rapporte qu'ils élevèrent auprès de leur camp une colline de terre d'une hauteur prodigieuse; en jetant sans cesse la terre devant eux, ils firent avancer peu à peu cette montagne vers les remparts de la ville. Elle n'en était plus séparée que par la moitié de la distance que parcourt une flèche; les assiégés sortirent de la place, et se précipitèrent au-devant de cette masse énorme qui s'approchait chaque jour et menaçait leurs murailles. Armés de glaives, de pioches, de pelles, ils combattirent ceux qui la faisaient mouvoir, et ne purent l'arrêter qu'en creusant de vastes fossés sur son passage.

Les Français se distinguaient parmi tous les guerriers chrétiens, et dirigeaient leurs attaques sur la *Tour Maudite*, à l'est de la ville. Déjà elle commençait à s'ébranler, et devait bientôt offrir aux assaillants un chemin pour entrer dans la place. La guerre, les maladies, la disette, avaient affaibli la garnison; la ville manquait de vivres, de munitions de guerre et de feu grégeois; les guerriers, qui avaient résisté à toutes les fatigues, tombaient dans le découragement; le peuple murmurait

contre Saladin et contre les émirs. Dans cette extrémité, le commandant de la ville, appelé Meschtoub, se rendit à la tente de Philippe-Auguste et lui dit : « Il y » a quatre années que nous sommes maîtres de Ptolé- » maïs. Lorsque les musulmans y entrèrent, ils laissè- » rent à tous les habitants la liberté de se transporter » partout où ils voudraient avec leurs familles : nous » vous offrons aujourd'hui de vous rendre la ville, et » nous ne vous demandons que les conditions que » nous avons accordées aux chrétiens. » Le roi de France, après avoir assemblé les principaux chefs de l'armée, répondit que les croisés ne consentiraient point à épargner les habitants et la garnison de Ptolémaïs, si les musulmans ne rendaient Jérusalem et toutes les villes chrétiennes tombées en leur pouvoir depuis la bataille de Tibériade. Le chef des émirs, irrité de ce refus, se retira en jurant par Mahomet de s'ensevelir sous les ruines de la ville ; nos derniers efforts seront terribles, s'écria-t-il, et, *lorsque l'ange Redouan conduira un de nous en paradis, le sinistre Malek en précipitera cinquante des vôtres en enfer.*

A son retour dans la place, le commandant fit passer son courage et son indignation dans toutes les âmes. Lorsque les chrétiens recommencèrent leurs assauts, ils furent repoussés avec une vigueur qui les remplit de surprise. « Les flots tumultueux des Francs, pour » emprunter le langage des auteurs arabes, roulaient » vers les murs de la place avec la rapidité d'un tor- » rent qui va se jeter dans un lac ; ils montaient sur les » remparts à demi ruinés, comme les chèvres sauvages » montent sur les roches escarpées, tandis que les mu- » sulmans se précipitaient sur les assiégeants comme » les pierres détachées du sommet des montagnes. »

Le courage des musulmans leur était inspiré par le désespoir ; mais l'ardeur qu'inspire le désespoir est passagère : bientôt les soldats de l'islamisme retombèrent dans l'abattement. Les secours que Saladin avait promis n'arrivaient point, et rien ne pouvait sauver la ville. Plusieurs émirs se jetèrent, la nuit, dans une barque pour aller chercher un asile dans le camp de Saladin, aimant mieux s'exposer aux reproches du sultan ou périr au milieu des eaux, que de mourir sous le glaive des chrétiens. Cette désertion et la vue des tours ruinées ajoutèrent à l'effroi des musulmans. Tandis que les pigeons et les plongeurs annonçaient à Saladin l'horrible détresse des assiégés, ceux-ci formèrent le projet de sortir de la place au milieu de la nuit, et de braver tous les périls pour rejoindre l'armée du sultan ; mais leur projet fut découvert par les croisés, qui gardèrent tous les passages par lesquels l'ennemi pouvait leur échapper. Dès lors les assiégés ne songèrent plus qu'à sauver leur vie par une capitulation qui fut acceptée. Ils promettaient de faire rendre aux Francs le bois de la vraie croix avec seize cents prisonniers ; ils s'engagèrent en outre à payer deux cent mille pièces d'or aux chefs de l'armée chrétienne. Des otages et tout le peuple enfermé dans Ptolémaïs devaient rester au pouvoir du vainqueur jusqu'à l'entière exécution du traité [1].

Un soldat musulman s'échappa de la ville et vint annoncer à Saladin que la garnison était forcée de capituler. Le sultan, qui se proposait de tenter un dernier effort, apprit cette nouvelle avec une profonde douleur. Il convoqua son conseil pour savoir s'il ap-

[1] Gauthier Vinisauf et Brompton, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

prouverait la capitulation; mais à peine les principaux émirs étaient réunis dans sa tente, qu'on vit flotter sur les murs et les tours de Ptolémaïs les étendards des croisés.

Tel fut le siége de Ptolémaïs qui dura plus de deux années, et dans lequel les croisés versèrent plus de sang et montrèrent plus de bravoure qu'il n'en fallait pour conquérir l'Asie. « Dans l'espace de deux ans, » dit Emmad-Eddin, le fer des musulmans immola » plus de soixante mille infidèles; à mesure qu'ils » périssaient sur terre, ils se multipliaient sur mer; » toutes les fois qu'ils osèrent nous attaquer, ils furent tués ou faits prisonniers; néanmoins d'autres leur succédaient, et, pour cent qui succombaient, il en reparaissait mille. » Quel sujet de méditation et de surprise que cette guerre à laquelle accouraient des peuples du Nord et du Midi, qui, sans s'être entendus entre eux, sans être excités ou contraints par aucune puissance de la terre, venaient combattre, sous les murs d'une ville de Syrie, un ennemi qu'ils ne connaissaient point et dont ils n'avaient rien à craindre pour eux-mêmes!

Lorsqu'on reporte sa pensée sur les événements que nous venons de décrire, on admire l'héroïsme, la constance, la résignation des croisés; mais on s'étonne en même temps de la direction que des circonstances peu importantes en elles-mêmes donnent quelquefois aux affaires humaines. Un roi fugitif, qui ne trouve pas un asile dans ses États, va tout à coup, suivi de quelques soldats, mettre le siége devant une ville: dès lors c'est sur ce point que toute la chrétienté a les yeux et que se dirigent toutes les forces de l'Occident, sans qu'aucun prince, aucun monarque

songe à tenter une entreprise plus importante. D'un côté, on voit les empires s'agiter et se lever en armes à la voix de la religion éplorée ; que voit-on de l'autre? la colline de Thuron et les rives stériles du Bélus, sur lesquelles vient se concentrer et mourir ce violent orage qui a ébranlé le monde. Ce long siége de Ptolémaïs, si rempli de gloire, ne fut-il pas pour les Francs comme un piége de la fortune des musulmans, et l'opiniâtreté qu'on mit alors à la conquête d'une ville qui n'était point la ville sainte, ne contribua-t-elle pas à sauver l'Orient et peut-être l'islamisme des entreprises du monde chrétien?

Dans les nombreux combats que se livrèrent les vaisseaux turcs et les vaisseaux francs, pendant le siége, on a pu remarquer que les chrétiens avaient le plus souvent l'avantage sur leurs ennemis, et ce fut cette supériorité de la marine de l'Occident qui sauva l'armée chrétienne. Souvent une tempête et la saison des pluies et des orages firent plus de mal aux croisés que tous les guerriers de Saladin. Si les musulmans s'étaient rendus redoutables par leurs forces navales, et si Saladin, au lieu de rassembler des armées, avait rassemblé des flottes pour garder les côtes de la Syrie, les armées de l'Europe n'auraient jamais pu se réunir, et la faim aurait moissonné tous les chrétiens arrivés en Palestine[1].

C'est au milieu des grands événements que se montrent la force, le génie et les passions de l'homme; c'est dans cette longue lutte entre les chrétiens et les musulmans qu'on peut connaître leur force et leur puis-

[1] Gauthier Vinisauf donne sur l'état de la marine au moyen âge des détails assez curieux dans son liv. I, ch. XXXIV. (Voyez aussi *Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 675.)

sance, qu'on peut étudier leur caractère et leurs mœurs.

Nous ne parlerons point ici de leurs armures différentes, ni de leur tactique et de leurs évolutions militaires. Dans le siége de Ptolémaïs, les Francs et les Turcs perfectionnèrent tour à tour les moyens d'attaque et de défense. Les musulmans donnèrent au feu grégeois une force et une activité qu'on n'avait point connues dans les guerres précédentes; de leur côté, les chrétiens construisirent des machines qui furent à la fois l'admiration et l'effroi de leurs ennemis. De part et d'autre, on ne négligea rien de tout ce qui peut rendre la guerre plus meurtrière et plus cruelle, et, dans la fureur qui animait les combattants, on s'étonne qu'ils n'aient point fait usage des flèches empoisonnées, connues alors en Asie. Dans un vaisseau musulman qui portait des munitions de guerre à Ptolémaïs et dont Richard se rendit maître en arrivant en Syrie, on trouva des serpents et des crocodiles destinés à porter la mort et la terreur parmi les assiégeants. Les croisés n'eurent point recours à ces horribles auxiliaires; mais ils avaient apporté de la Sicile des pierres noires [1] provenantes des laves de l'Etna, qui causaient un grand ravage dans la ville et que les musulmans comparaient aux foudres lancées contre les anges rebelles.

Au milieu des combats et des assauts qui se livraient chaque jour, nous ne voyons point le courage des soldats de la croix soutenu par des visions et des miracles comme dans les autres guerres saintes. Une seule chronique [2] rapporte que la Vierge, mère du Sauveur,

[1] Gauthier Vinisauf dit qu'une de ces pierres noires fut envoyée à Saladin comme un objet de curiosité.

[2] Bromton. L'auteur musulman Boha-Eddin cite de son côté une légion

dans un costume d'une blancheur éclatante, apparut pendant la nuit à quelques guerriers qui veillaient sous les remparts de la ville; mais le récit de cette apparition ne fit aucune sensation dans l'armée chrétienne. Néanmoins l'enthousiasme religieux n'avait point de bornes, et jamais on ne vit un plus grand nombre de prélats et d'ecclésiastiques sous les armes. Le clergé latin qui, dans ses prédications, avait si souvent répété que la mort, dans une guerre contre les musulmans, ouvrait aux pèlerins les portes du ciel, ne voulut point se priver lui-même de ce moyen de salut. Quoique les prêtres de l'islamisme ne prissent pas les armes, nous avons vu déjà qu'ils ne regardaient pas moins cette guerre comme une guerre sacrée, et le plus illustre des cadis musulmans écrivait à Saladin : *La langue de nos épées est assez éloquente pour nous obtenir le pardon de nos fautes*[1].

Le fanatisme redoubla souvent les fureurs du carnage. Dans l'excès de leur animosité religieuse, les musulmans massacrèrent plusieurs fois les captifs désarmés ; on les vit brûler des prisonniers chrétiens sur le champ de bataille ; les croisés imitèrent la barbarie de leurs ennemis.

Tel est néanmoins l'ascendant de l'humanité sur les cœurs les plus féroces, qu'on vit alors des guerriers reculer d'horreur en présence du carnage qu'ils avaient fait, et se dérober eux-mêmes aux transports de leur propre furie. Dans un assaut livré à la ville, des mineurs musulmans et des mineurs chrétiens se rencontrèrent dans les souterrains, et, comme si la vue des débris accumu-

d'anges habillés de vert qui descendit du ciel pendant la nuit pour secourir la garnison de Saint-Jean-d'Acre (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

[1] *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

lés autour d'eux, comme si l'aspect du tombeau qu'ils avaient creusé leur eût tout à coup donné des sentiments généreux, ils déposèrent les armes, et firent entre eux un traité de paix, laissant à d'autres le soin de poursuivre une guerre qui les rendait plus barbares qu'ils n'auraient voulu l'être.

On a comparé le siége de Ptolémaïs au siége de Troie, et cette comparaison ne manque pas de vérité. Les guerriers musulmans et les guerriers chrétiens se provoquaient souvent à des combats singuliers, et s'accablaient d'injures comme les héros d'Homère ; des femmes couvertes du casque et de la cuirasse disputèrent aux chevaliers le prix de la bravoure, et furent trouvées parmi les morts qui couvraient le champ de bataille[1] ; l'enfance même ne resta point étrangère à cette lutte ; on vit des enfants sortir de la ville assiégée, et se battre contre les enfants des chrétiens, en présence des deux armées.

Quelquefois les fureurs de la guerre faisaient place aux plaisirs de la paix ; les Francs et les Turcs oubliaient pour un moment la haine qui leur avait fait prendre les armes. Pendant le cours du siége, on célébra dans la plaine de Ptolémaïs plusieurs tournois où les musulmans furent invités. Les champions des deux partis, avant d'entrer en lice, se haranguaient les uns les autres ; le vainqueur était porté en triomphe, et le vaincu racheté comme prisonnier de guerre. Dans ces fêtes guerrières qui réunissaient les deux nations,

[1] Les chroniques d'Occident ne disent rien de ces femmes qui combattaient parmi les croisés ; les auteurs arabes qui en parlent, nous apprennent qu'elles furent reconnues parmi les morts ou parmi les prisonniers. Le seul Gauthier Vinisauf cite un acte de dévouement d'une femme chrétienne qui, blessée à mort, demanda à être jetée dans le fossé de la ville, afin que son corps pût contribuer à le combler (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

les Francs dansaient souvent au son des instruments arabes, et leurs ménestrels chantaient ensuite pour faire danser les musulmans.

La plupart des émirs, à l'exemple de Saladin, affectaient une austère simplicité dans leurs vêtements et leurs manières. Un auteur arabe compare le sultan, au milieu de sa cour, entouré de ses fils et de ses frères, à l'astre des nuits qui jette une lueur sombre au milieu des étoiles; toute leur parure était dans la beauté de leurs chevaux, dans l'éclat de leurs armes et dans leurs étendards, sur lesquels ils faisaient peindre des plantes, des fleurs, des abricots et d'autres fruits à la couleur d'or. Les principaux chefs de la croisade n'avaient pas la même simplicité. Les chroniques anglaises se plaisent à vanter le faste et la magnificence que déploya le roi Richard dans son pèlerinage; comme on l'avait vu dans la première guerre sainte, les princes et les barons s'étaient fait suivre en Asie de leurs équipages de pêche et de chasse, et du luxe de leurs palais et de leurs châteaux. Parmi les faucons du roi de France, dit un auteur arabe, il s'en trouvait un de couleur blanche et d'une espèce rare; *le roi* (nous répétons ici le récit naïf du chroniqueur oriental) *aimait beaucoup cet oiseau, et l'oiseau aimait le roi de même;* ce faucon s'étant échappé alla se percher sur les remparts de la ville; toute l'armée chrétienne fut en mouvement pour rattraper l'oiseau fugitif. Comme il fut pris par les musulmans et porté à Saladin, Philippe envoya un ambassadeur au sultan pour le racheter, et fit offrir une somme d'or qui aurait suffi à la rançon de plusieurs guerriers chrétiens.

Le camp de Ptolémaïs, où tous les métiers et les arts mécaniques avaient suivi les pèlerins, ressemblait à une

grande ville d'Europe. On y trouvait des marchés où s'étalaient toutes les productions de l'Orient et de l'Occident ; le mouvement du commerce, les travaux de l'industrie, se mêlaient partout à l'activité de la guerre et au bruit des armes. On doit croire que là cupidité et l'avarice profitèrent souvent de la misère des croisés; les chroniques parlent d'un Pisan qui, au milieu de la disette, avait ramassé une grande quantité de blé, et refusait de le vendre, dans l'espoir d'en tirer une somme excessive. Les flammes consumèrent le magasin de cet avide marchand, et les pauvres pèlerins ne manquèrent pas de reconnaître en cette occasion l'éclatante justice de Dieu.

Abd-Allatif, qui se trouvait au siége de Saint-Jean-d'Acre, nous donne des détails sur le camp des musulmans. « Au milieu était une vaste place, dit le chroni- » queur arabe, contenant jusqu'à cent quarante loges » de maréchaux ferrants; on voyait partout des cuisines, » et dans une seule se trouvaient vingt-huit marmites » pouvant contenir chacune une brebis. Je fis moi- » même l'énumération des boutiques enregistrées par » l'inspecteur du marché ; j'en comptai jusqu'à sept » mille. Une de ces boutiques du camp en eût fait cent » comme celles de nos cités. Toutes étaient bien ap- » provisionnées. Quand Saladin changea de camp pour » se retirer à Karouba, bien que la distance fût assez » courte, il en coûta à un seul marchand de beurre » soixante-et-dix pièces d'or pour le transport de son » magasin. Quant au marché des habits neufs et des » vieux habits, c'est une chose qui passe l'imagination. » On comptait dans le camp plus de mille bains, te- » nus par des hommes d'Afrique. »

La misère qui affligea si souvent le camp des croi-

sés, n'empêchait point un grand nombre d'entre eux de se livrer à tous les excès de la licence et de la débauche. On voyait rassemblés dans le même lieu tous les vices de l'Europe et de l'Asie. Si l'on en croit un historien arabe, au moment même où les Francs étaient en proie à la disette, aux maladies contagieuses, il arriva dans leur camp une troupe de trois cents femmes qui venaient des pays d'Occident. Ces trois cents femmes, dont la présence dans l'armée chrétienne était un scandale pour les musulmans, se prostituaient aux soldats de la croix, et n'avaient pas besoin, pour les corrompre, d'employer les enchantements de l'Armide du Tasse.

Cependant le clergé exhortait sans cesse les pèlerins à suivre les préceptes de l'Évangile. Dans le camp des chrétiens, plusieurs églises surmontées d'un clocher de bois rassemblaient chaque jour les fidèles. Souvent les musulmans profitaient du moment où les croisés assistaient à la célébration de la messe, pour attaquer leurs retranchements dégarnis de soldats. Au milieu de la corruption générale, le siége de Ptolémaïs présenta plusieurs sujets d'édification. Dans les camps, sur le champ de bataille, la charité veillait sans cesse autour des soldats chrétiens pour soulager leur misère, pour soigner les malades et les blessés.

Il s'était formé des associations d'hommes pieux pour assister les mourants et ensevelir les morts. Un pauvre prêtre d'Angleterre fit construire à ses frais, dans la plaine de Ptolémaïs, une chapelle consacrée aux trépassés; il avait fait bénir autour de la chapelle un vaste cimetière, dans lequel, chantant lui-même l'office des morts, il suivit les funérailles de plus de cent mille pèlerins.

Pendant le siége, les guerriers du Nord s'étaient

trouvés dans la plus grande détresse et ne pouvaient se faire entendre des autres nations. Quelques gentilshommes de Lubeck et de Brême vinrent à leur secours, formèrent des tentes avec les voiles de leurs vaisseaux pour y recevoir les pauvres soldats de leur nation, et les soignèrent dans leurs maladies; quarante seigneurs allemands prirent part à cette généreuse entreprise, et leur association fut l'origine de l'ordre hospitalier et militaire des chevaliers teutoniques [1]. Ce fut aussi à cette époque que s'établit l'institution de la Trinité, qui avait pour objet de racheter les chrétiens retenus en captivité chez les musulmans.

[1] Voyez l'Éclaircissement sur les ordres de chevalerie, à la fin du volume.





SUITE DU LIVRE VIII

QUAND je visitai en 1831 Saint-Jean-d'Acre et ses environs, pour y suivre les traces de nos vieux croisés, j'y trouvai des souvenirs de la France plus rapprochés de notre temps. On se rappelle qu'en 1798, le général Bonaparte, vainqueur de l'Égypte, passa en Syrie avec son armée, et mit le siége devant Saint-Jean-d'Acre, ou Ptolémaïs : j'ai vu sur le mont Carmel et sur les rives du Bélus, les tombeaux des Français moissonnés dans ce dernier siége; le mont Thabor et les campagnes de la Galilée gardent encore le souvenir des victoires de Bonaparte et de ses compagnons. Ces deux guerres produisirent également des prodiges de bravoure ; mais quelle différence dans les sentiments qui animent les chefs et les soldats à l'une et à l'autre époque! Dans la première expédition, on se bat au nom de la religion des aïeux ; dans la seconde, on ne combat plus qu'au nom d'une révolution nouvelle qui menace de détruire la religion elle-même. Dans la croisade de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion, le nom de Jérusalem suffit pour enflammer tous les courages; dans la campagne de Na-

poléon, on ne prononce pas même le nom de la ville sainte, et, dans cette armée venue de l'ancien royaume de saint Louis, personne ne songe à saluer le tombeau du Christ. N'y a-t-il pas là quelque chose de mystérieux que l'histoire ne peut expliquer? car dans les deux guerres, c'est toujours l'Occident qui va chercher l'Orient, et qui tend à s'en rapprocher.

Tandis que les hommes font à grand bruit leurs révolutions, dont ils ne connaissent pas toujours la portée, la providence poursuit les siennes en silence, et se sert des moyens et des instruments qu'elle juge convenables à ses desseins. Le besoin d'un rapprochement entre des nations éloignées, ce mystère caché jusqu'ici à notre faible politique, ne commencerait-il pas à s'expliquer par ce qui arrive au delà des mers, au moment où nous écrivons [1]? Nous reviendrons sur ce sujet quand nous en serons à examiner quels ont été les résultats probables et le véritable objet des croisades. Reprenons notre récit.

Lorsque les émirs qui commandaient dans Ptolémaïs eurent signé la capitulation, plusieurs chevaliers chrétiens entrèrent dans la place pour y recevoir les otages et prendre possession des tours et des forteresses. La garnison musulmane en sortant de la ville, trouva toute l'armée chrétienne rangée en bataille sur son passage; on voyait dans la démarche et dans la contenance des guerriers musulmans une sorte d'assurance et de fierté qu'on aurait pu prendre pour l'orgueil de la victoire. Ce spectacle irrita les soldats chrétiens, déjà mécontents de ce qu'on n'avait pas pris la ville de vive force pour la livrer au pillage; ce mécontentement augmenta

[1] En 1839.

encore lorsque les deux rois firent placer des sentinelles à toutes les portes pour défendre l'entrée de la place à la multitude des croisés qui l'avaient conquise. Richard et Philippe se partagèrent les vivres, les munitions, toutes les richesses qu'on trouva dans Ptolémaïs, et tirèrent au sort lès otages et les prisonniers de guerre. « Que l'Église et la postérité, s'écrie ici l'évê-» que de Crémone, jugent s'il convenait que tout fût » donné ainsi à deux princes arrivés à peine depuis » trois mois, lorsque les autres pèlerins avaient sur » les dépouilles de l'ennemi tant de droits acquis par » de longs travaux et par leur sang prodigué pendant » plusieurs hivers. »

Lorsque Philippe et Richard eurent partagé le prix de la victoire, toute l'armée entra dans la ville. Le clergé purifia les églises qui avaient été changées en mosquées, et remercia le ciel du dernier triomphe accordé aux armes des croisés. Les chrétiens chassés de Ptolémaïs lors de la conquête de Saladin, vinrent réclamer leurs anciennes possessions, et ce ne fut qu'à la pressante sollicitation du roi de France qu'on leur permit de rentrer dans leurs demeures. Richard usait de la victoire sans ménagement, non-seulement envers les vaincus, mais envers les vainqueurs eux-mêmes. On rapporte que Léopold d'Autriche, qui s'était distingué par des prodiges de valeur, avait arboré sa bannière sur une tour de la ville ; par l'ordre de Richard, cette bannière fut enlevée et jetée dans les fossés [1]; les guerriers allemands prenaient déjà les armes pour venger cet outrage ; mais Léopold dissimula son ressentiment : la fortune devait bientôt lui offrir une oc-

[1] Gauthier d'Hémingford, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

casion d'en tirer une vengeance cruelle. Conrad, mécontent, se retira brusquement à Tyr avec ses troupes; et, lorsque des prélats et des barons lui furent envoyés pour l'engager à rejoindre les drapeaux de la croisade, il déclara qu'il ne se croyait point en sûreté dans une ville et dans une armée où commandait Richard. Ce fut alors que Philippe, soit qu'il fût mécontent de la conduite du roi d'Angleterre, soit qu'il manquât d'argent pour poursuivre la guerre, soit enfin que sa maladie eût fait des progrès, annonça son dessein de retourner dans ses États. Cette résolution affligea vivement tous les croisés. Bromton rapporte que le duc de Bourgogne et les barons qu'il envoya à Richard pour lui faire part de son projet, ne purent proférer une seule parole, tant leur voix était étouffée par les sanglots; les barons du roi d'Angleterre se mirent aussi à pleurer; mais Richard, qui n'était pas fâché de n'avoir plus de rival dans l'armé chrétienne, consentit sans peine au départ de Philippe, et se contenta d'exiger de lui sa promesse royale qu'à son retour en France il n'entreprendrait rien contre les domaines et les provinces de la couronne d'Angleterre. Philippe alla s'embarquer à Tyr, et laissa en Palestine dix mille Français sous les ordres du duc de Bourgogne. Lorsqu'il sortit de Ptolémaïs, ses fidèles chevaliers et les croisés qui avaient embrassé son parti contre Richard, lui adressaient de touchants adieux; tous les autres l'accablaient de malédictions, et lui reprochaient en face de déserter la cause de Jésus-Christ.

Richard restait seul chargé de faire exécuter la capitulation de Ptolémaïs. Plus d'un mois s'était écoulé, et Saladin ne payait point les deux cent mille besants qu'on avait promis en son nom; il n'avait point rendu

le bois de la vraie croix, et les prisonniers chrétiens qu'il devait délivrer étaient encore dans les fers. « Alors le roi d'Angleterre, dit Gauthier Visinauf, » dont toute l'ambition était d'abattre l'orgueil des » musulmans, de confondre leur malice et leur arro- » gance, de punir l'islamisme des outrages faits à la » chrétienté, fit sortir de la ville, le vendredi après » l'Assomption, deux mille sept cents musulmans en- » chaînés, et donna l'ordre de les mettre à mort. Ceux » qui étaient chargés d'exécuter cet ordre s'empres- » sèrent avec joie de faire subir aux captifs musulmans » la peine du talion, et de venger par leur mort celle » des prisonniers chrétiens tués à coups de traits et » de flèches[1]. » Nous avons cru devoir copier ici la relation d'un témoin oculaire, parce que, dans une circonstance aussi grave, l'historien doit toujours craindre de dénaturer un fait et de changer quelque chose aux circonstances qui le caractérisent. Nous ajouterons, d'après le récit de l'auteur anglais, que Richard ne doit pas être seul accusé de cet acte de barbarie, car l'exécution des captifs avait été résolue dans un conseil des chefs de l'armée chrétienne. Les chroniques arabes ne manquent point de raconter le massacre des prisonniers musulmans; et, si on en juge d'après les cir-

[1] Voyez Gauthier Vinisauf, liv. IV, ch. IV. Au rapport de Bromton, Saladin avait déjà fait trancher la tête aux prisonniers chrétiens qu'il devait échanger contre des prisonniers musulmans, et le roi Richard attendit, pour se venger, le terme fixé pour l'exécution du traité (*Bibliothèque des Croisades*, t. II). Les auteurs arabes ne font pas mention d'un trait aussi honteux pour Saladin. Ils disent, au contraire, que déjà ce prince avait fait venir de Damas une partie des prisonniers chrétiens pour les rendre, suivant le traité, et qu'à la nouvelle du massacre de ses soldats, il se contenta de les renvoyer à Damas, sans leur faire aucun mal. Boha-Eddin, témoin oculaire, ajoute seulement que, dans le mois qui suivit, Saladin exaspéré fit mourir tous les chrétiens qui tombèrent entre ses mains.

constances qu'elles rapportent, Saladin aurait été sommé plusieurs fois d'accomplir ses promesses; les chrétiens l'auraient menacé plusieurs fois de mettre à mort les musulmans qu'ils avaient entre les mains, s'il ne remplissait les conditions des traités; ce fut alors seulement que les croisés, suivis de leurs prisonniers, s'avancèrent dans la plaine jusqu'au lieu où campait Saladin, et leurs terribles menaces ne furent accomplies qu'en présence de l'armée musulmane, qui sortit de ses retranchements et livra un combat à l'armée chrétienne. Il n'est pas inutile d'ajouter ici que les chroniques orientales, sans caractériser cette scène barbare, se bornent à dire que les prisonniers, martyrs de l'islamisme, *allèrent boire les eaux de la miséricorde dans le fleuve du Paradis*[1]. On ne doit pas douter que les croisés n'eussent préféré à ces actes de sanglantes représailles le paisible accomplissement d'un traité qui leur offrait de grands avantages; et ce fut sans doute pour ne point leur donner ces avantages que la politique de Saladin sacrifia la vie des captifs et des otages qu'il lui était facile de racheter. Lorsque la guerre allait se poursuivre avec une nouvelle fureur, le sultan, honteux de ses défaites, craignant d'autres revers, ne pouvait se résoudre à remettre entre les mains de ses ennemis plus de deux mille prisonniers prêts à s'armer de nouveau contre lui, deux cent mille pièces d'or qui devaient servir à l'entretien de cette armée qu'il n'avait pu vaincre, et le bois de la vraie croix, dont l'aspect échauffait dans les combats l'enthousiasme et l'ardeur

[1] Ce sont les expressions d'Emmad-Eddin. Cet auteur représente ensuite les musulmans tués par Richard comme ayant pour un moment recouvré la parole, et met dans leur bouche le récit de leurs souffrances et de la récompense éclatante qu'ils avaient reçue de Dieu (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

des guerriers chrétiens[1]. Au reste, la plupart des musulmans qui n'étaient point frappés par ces considérations d'une politique inflexible, et qui d'ailleurs avaient souvent égorgé leurs captifs sans avoir à reprocher aux chrétiens l'inexécution des traités, n'accusèrent point en cette occasion la barbarie de leurs ennemis, et ne reprochèrent qu'à Saladin la mort de leurs frères abandonnés au glaive des Francs. Les plaintes même qui s'élevèrent à ce sujet contre lui parmi ses émirs et ses soldats, nuisirent beaucoup dans la suite aux progrès de ses armes, et le forcèrent enfin de terminer la guerre, sans avoir pu, comme il en avait le projet, anéantir les colonies chrétiennes de la Syrie.

Les croisés victorieux jouirent enfin dans Ptolémaïs d'un repos qu'ils n'avaient point connu depuis leur arrivée en Syrie. Les plaisirs de la paix, l'abondance des vivres, le vin de Chypre, des femmes venues des îles voisines, leur firent oublier un moment le but de leur entreprise. Lorsqu'un héraut d'armes annonça à haute voix que l'armée allait se mettre en marche et se diriger vers Joppé, le plus grand nombre des pèlerins eurent quelque peine à s'éloigner d'une ville remplie de délices. Cependant le clergé leur rappela la captivité de Jérusalem; après avoir campé quelques jours hors de la ville, Richard donna le signal du départ; cent mille croisés traversèrent le Bélus, s'avançant entre la mer et le mont Carmel. Une flotte partie du port de Ptolémaïs côtoyait le rivage, chargée de bagages, de vivres et de munitions de

[1] Emmad-Eddin remarque que Saladin garda cette croix, non parce qu'il y attachait du prix, mais parce qu'il savait que rien ne ferait autant de peine aux chrétiens que de la savoir entre les mains des sectateurs de l'islamisme. (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

guerre. Un char monté sur quatre roues recouvertes de fer portait l'étendard de la guerre sainte suspendu à un mât élevé. C'était autour de ce char qu'on transportait les blessés au milieu des combats; c'était là que l'armée se ralliait dans les périls. Les croisés marchaient lentement, parce que les musulmans les attendaient partout sur leur passage et cherchaient à les surprendre dans tous les lieux difficiles. Ceux-ci n'étaient point, comme les soldats chrétiens, couverts d'une pesante armure; chaque soldat n'avait qu'une épée, un poignard, un javelot; quelques-uns portaient une massue hérissée de pointes de fer. Montés sur des chevaux arabes, ils erraient autour de l'armée chrétienne, fuyant lorsqu'ils étaient poursuivis, revenant à la charge lorsqu'on cessait de les poursuivre : une chronique contemporaine compare leurs évolutions, tantôt au vol de l'hirondelle, tantôt au rapide essor de ces mouches importunes dont l'essaim s'envole quand on les chasse, et reparaît quand on les a chassées. L'armée chrétienne avait à lutter aussi contre les difficultés de la route. Gauthier Vinisauf parle d'un lieu appelé les *Chemins étroits*, situé à trois heures au delà de Caïpha : une voie y a été taillée de main d'homme, au milieu d'une couche rocheuse qui couvre la plaine; on s'avance ainsi entre deux bancs de rochers pendant près d'un demi-mille [1]. Des herbes et des plantes qui s'élevaient à la hauteur de l'homme, embarrassaient souvent la marche des cavaliers et des fantassins. Des animaux sauvages s'échappaient de leurs retraites et fuyaient à travers les soldats, qui abandonnaient leurs rangs pour les poursuivre. Pendant le jour, le soleil

[1] *Correspondance d'Orient*, t. IV.

embrasait la terre; pendant la nuit, les croisés se trouvaient en proie à une multitude d'insectes qu'on appelait *tarentes*, dont les piqûres faisaient enfler leurs corps et leur causaient d'insupportables douleurs. On se souvient que les pèlerins de la première croisade avaient eu aussi à souffrir des *tarentes*. Ces insectes ne paraissaient point le jour, mais, à l'approche de la nuit, ils accouraient en foule, armés de leur cruel aiguillon.

Dans cette marche pénible, l'armée perdit un grand nombre de chevaux blessés par les traits de l'ennemi; plusieurs soldats périrent de fatigue. Lorsqu'un pèlerin rendait le dernier soupir, la troupe à laquelle il appartenait l'ensevelissait au lieu même où il avait expiré, et poursuivait sa route en chantant les hymnes des morts. L'armée faisait à peine trois lieues par jour; chaque soir elle dressait ses tentes; avant que les soldats se livrassent au sommeil, un héraut d'armes criait dans tout le camp : *Seigneur, secourez le saint sépulcre*; il prononçait trois fois ces paroles; toute l'armée les répétait en levant les yeux et les mains vers le ciel. Le lendemain, à la pointe du jour, le char qui portait l'étendard de l'armée, s'ébranlait au signal des chefs; les croisés s'avançaient en silence, et les prêtres, dans leurs chants religieux, rappelaient les voyages, les souffrances, les périls d'Israël, marchant à la conquête de la terre promise.

Enfin, après six jours de fatigues, on arriva à Césarée, dont les ruines se montrent maintenant de loin sur le rivage de la mer; on campa autour d'un lac, à peu de distance de la cité. Les croisés avaient repoussé plusieurs attaques des musulmans; mais de plus grands obstacles leur restaient encore à vaincre.

Saladin avait rassemblé toute son armée, impatiente de venger la perte de Ptolémaïs et le massacre des captifs musulmans. Les croisés durent éprouver quelque effroi en voyant la contenance, les préparatifs et la multitude de leurs ennemis. Si l'on en croit les historiens orientaux [1], le roi d'Angleterre proposa la paix au frère de Saladin; mais comme il demandait Jérusalem et qu'il irrita l'orgueil des Turcs, les menaces et l'appareil d'une guerre sanglante succédèrent bientôt aux négociations pacifiques. L'armée du sultan tantôt devançait les croisés, tantôt menaçait de les attaquer en flanc ou sur leurs derrières. A chaque passage d'un torrent, à chaque défilé, à chaque village, on livrait un combat; les archers musulmans, placés sur les hauteurs, ne cessaient de lancer des flèches; les armures des guerriers chrétiens étaient hérissées de traits, ce qui a fait dire à un auteur arabe que les chevaliers étaient semblables à des porcs-épics. Ce fut à peu de distance de Césarée que Richard, comme il le raconte lui-même, fut atteint d'une flèche au côté gauche [2]. L'armée chrétienne avait toujours la mer à sa droite; à sa gauche s'élevaient des montagnes couvertes de guerriers musulmans. Les croisés traversèrent une forêt de chênes que les chroniqueurs appellent la forêt d'Arsur; et, toujours serrant leurs rangs, toujours prêts à combattre, ils arrivèrent à la rivière de Rochetalie, appelée *Leddar* par les Arabes. Dans ces plaines, deux cent mille musulmans attendaient l'armée chrétienne pour lui disputer le passage ou lui livrer une bataille décisive.

Lorsqu'on aperçut les ennemis, le roi Richard se prépara au combat. Les chrétiens furent partagés en

[1] Boha-Eddin, t. IV de la *Bibliothèque des Croisades*.
[2] *Quodam pilo vulnerati fuimus in latere sinistro.*

cinq corps : les templiers formaient le premier; les guerriers de la Bretagne et de l'Anjou, le second; le roi Guy et les Poitevins occupaient le troisième rang; le quatrième corps était composé des Anglais et des Normands, rangés autour du grand étendard; les hospitaliers marchaient ensuite, et derrière eux s'avançaient lentement les archers, l'arc tendu et le dos chargé de flècles et de javelots. Le comte de Champagne, avec ses chevaliers, s'était approché des montagnes, pour observer les mouvements des Turcs; le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, avec une troupe d'élite, se transportaient tantôt vers le front, tantôt sur les derrières et sur les flancs de l'armée. Les bataillons des chrétiens étaient si serrés, dit Gauthier Vinisauf, qu'un fruit jeté au milieu d'eux n'aurait pu tomber sans toucher un homme ou un cheval. Tous les guerriers avaient reçu l'ordre de ne point quitter leurs rangs et de rester immobiles à l'approche de l'ennemi.

Vers la troisième heure du jour, l'armée étant ainsi rangée en bataille, on vit arriver une multitude de musulmans, descendus des montagnes et s'approchant de l'arrière-garde des croisés. Dans cette foule d'ennemis, se faisaient remarquer des Arabes bédouins, portant des arcs, des carquois et des boucliers ronds; des Scythes à longue chevelure, montés sur de grands chevaux et armés de flèches; des Éthiopiens au teint noir, d'une taille élevée, le visage peint de blanc et de rouge. Après cette troupe, accouraient plusieurs autres phalanges, portant au bout de leurs lances des drapeaux de toutes sortes de couleurs. Tous ces barbares s'avançaient contre les chrétiens avec la rapidité de l'éclair, et la terre tremblait sous leurs pas. Le bruit de leurs sistres,

de leurs clairons, de leurs cymbales, n'aurait pas permis d'entendre les éclats du tonnerre. Ils avaient parmi eux des hommes dont l'unique emploi était de pousser d'affreux hurlements, et tout ce fracas n'avait pas seulement pour but d'effrayer leurs ennemis, mais d'échauffer au carnage les guerriers musulmans, d'entretenir dans leurs cœurs, avec l'oubli du péril, l'ardeur des combats et l'ivresse de la victoire. Leurs bataillons, ainsi animés, se précipitaient vers les croisés; de nouveaux bataillons suivaient les premiers, et d'autres les suivaient encore. Bientôt l'armée musulmane, pour parler comme les historiens arabes, entoura l'armée chrétienne *comme le cil environne l'œil*. Les archers et les balistaires arrêtèrent la première impétuosité de l'ennemi; mais, semblables aux eaux qui se débordent, les Turcs, poussés par ceux qui arrivaient après eux, revinrent à la charge. L'attaque des musulmans s'était dirigée à la fois vers la mer et vers les montagnes; ils se portèrent en plus grand nombre sur l'arrière-garde, où se trouvaient les hospitaliers; ils avaient quitté leurs flèches, et combattaient avec la lance, la massue et l'épée. Une chronique anglaise les compare à des forgerons, et les croisés à l'enclume qui retentit sous les coups redoublés. Cependant l'armée chrétienne n'avait point interrompu sa marche vers Arsur, et les musulmans, qui ne pouvaient ébranler les Francs, les appelaient une *nation de fer*.

Richard avait renouvelé l'ordre de rester sur la défensive, et de ne se porter contre l'ennemi qu'au signal qui devait être donné par six trompettes, deux à la tête de l'armée, deux au centre, deux à l'arrière-garde. Ce signal était impatiemment attendu; les barons et les chevaliers pouvaient tout supporter, excepté

et le roi dont on avait souvent admiré la bravoure, fut oublié de l'armée chrétienne. On ne trouvait en lui qu'un homme simple et dépourvu d'habileté. La simplicité d'esprit, s'écrie à ce sujet un chroniqueur anglais, serait-elle donc un obstacle à la possession d'un droit? La même chronique ajoute quelques réflexions qui peignent encore mieux peut-être nos temps modernes que l'esprit et les mœurs des vieux âges. « Sans doute, dit-elle, que, dans nos temps de cor-» ruption, celui-là est jugé plus digne de gloire, qui » s'est distingué par l'oubli de toutes les lois de l'hu-» manité et de la justice ; c'est par là que les habiles » (nous citons toujours notre vieille chronique) s'at-» tirent la considération et le respect, tandis que la » simplicité n'obtient que des mépris : tels sont les ju-» gements du siècle! »

Lorsque le comte Henri et le duc de Bourgogne rejoignirent Richard avec leurs troupes, le roi d'Angleterre venait de s'emparer de la forteresse de Daroum ; la fortune semblait sourire à tous ses projets : triomphant partout des musulmans, il ne voyait plus sous ses drapeaux que des guerriers dociles et des alliés fidèles. Ce fut alors que de nouveaux messagers arrivés de l'Occident lui donnèrent de vives inquiétudes sur son royaume, troublé chaque jour davantage par le prince Jean, et sur la Normandie, manacée par Philippe. Quand les nouvelles qu'on lui apportait furent répandues dans l'armée, tout le monde crut qu'il allait quitter la Syrie [1]. Comme les esprits étaient dans l'incertitude et que l'incertitude amenait le découragement, tous les chefs se rassemblèrent et firent le

[1] Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

le char qui portait le grand étendard s'était rapproché du fort de la mêlée. Bientôt les musulmans ne peuvent plus supporter le choc impétueux des Francs; Boha-Eddin, témoin oculaire, nous apprend lui-même qu'ayant quitté le centre de l'armée musulmane, mis en déroute, il voulut se retirer à l'aile gauche qui prenait la fuite, et qu'il se réfugia enfin vers le pavillon de Saladin, où il trouva le sultan, qui n'avait plus autour de lui que dix-sept mameluks. Tandis que leurs ennemis fuyaient ainsi, les chrétiens, croyant à peine à leur victoire, restent immobiles dans le lieu où ils avaient vaincu. Ils s'occupaient de soigner les blessés et de ramasser les armes éparses sur le champ de bataille, lorsque tout à coup vingt mille musulmans, que leur chef avait ralliés, accoururent pour recommencer le combat. Les croisés, accablés par la chaleur et la fatigue et ne s'attendant plus à être attaqués, éprouvent d'abord une surprise qui ressemble à la crainte. Taki-Eddin, neveu du sultan et le plus valeureux des émirs, conduisait la milice musulmane, à la tête de laquelle on remarquait les mameluks de Saladin avec leurs bannières jaunes. Les chrétiens, qui s'étaient repliés autour de leur étendard, eurent besoin, pour résister au choc de l'ennemi, d'être encouragés par la présence et l'exemple de Richard, devant lequel aucun musulman ne pouvait rester debout, et qui, selon les chroniques contemporaines, ressemblait, dans l'horrible mêlée, au moissonneur abattant les épis. Au moment où les chrétiens victorieux se remettaient en marche et s'avançaient vers Arsur, les musulmans, poussés par le désespoir, vinrent encore attaquer l'arrière-garde. Richard, qui avait repoussé deux fois l'ennemi, vole au lieu du combat, suivi seulement de quinze chevaliers

et répétant à haute voix le cri de guerre des chrétiens : *Dieu, secourez le saint sépulcre !* Les plus braves suivent le roi ; les musulmans sont dispersés au premier choc, et leur armée, vaincue trois fois, eût été détruite si les bois n'eussent recueilli leurs débris et dérobé leur retraite précipitée.

Dans cette bataille, Saladin perdit plus de huit mille de ses soldats et trente-deux de ses émirs. La victoire ne coûta aux chrétiens que mille de leurs guerriers. Ce fut avec une profonde douleur que les croisés reconnurent parmi les morts un de leurs chefs les plus habiles et les plus intrépides, l'illustre Jacques d'Avesnes. On le trouva couvert de blessures au milieu de ses compagnons et de ses parents tués à ses côtés. Après avoir eu un bras et une jambe coupés, il n'avait point cessé de combattre ; il s'écria en mourant : « *O Richard, venge ma mort !* » Le lendemain du combat il fut enseveli à Arsur, dans l'église de la Vierge. Tous les soldats de la croix assistèrent en pleurant à ses funérailles.

La bataille d'Arsur aurait pu décider du sort de cette croisade. Tout ce que la chrétienté et l'islamisme avaient de braves défenseurs combattirent en cette circonstance : si Saladin avait été victorieux, aucune ville de la Syrie n'aurait vu désormais flotter sur ses murailles les bannières de la croix ; si les Francs avaient profité de leur victoire et poursuivi leurs ennemis vaincus, la Syrie et l'Égypte auraient pu échapper à la puissance des musulmans. Malheureusement pour les chrétiens, cette journée leur apporta plus de gloire que de véritables avantages. Les musulmans, appuyés sur leur territoire, environnés de leurs alliés, conservaient une nombreuse armée et pouvaient répa-

rer leurs pertes ; les Francs, au contraire, éloignés de leur pays, n'espérant point de nouveaux secours, ni de l'Orient ni de l'Occident, avaient encore, après une grande bataille gagnée, les mêmes obstacles à surmonter et les mêmes ennemis à combattre.

Les Turcs restaient les maîtres de la plupart des villes et des places fortes de la Palestine ; mais, d'un côté, les forteresses qu'ils venaient de conquérir pouvaient avoir besoin d'être réparées pour soutenir l'attaque des ennemis ; de l'autre, les soldats musulmans, effrayés par les souvenirs du siége de Ptolémaïs, hésitaient à s'enfermer dans des remparts. Ces considérations réunies donnèrent à Saladin la pensée de détruire les villes et les châteaux qu'il ne pouvait défendre, et lorsque l'armée chrétienne arriva à Joppé, elle en trouva les murailles et les tours abattues.

Les chefs de l'armée se réunirent en conseil pour délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre. Les uns voulaient qu'on marchât sur Jérusalem, persuadés que la terreur qui s'était emparée des musulmans en faciliterait la conquête. Les autres pensaient que, pour assurer leur marche et le succès de leur entreprise, les croisés devaient, avant tout, fortifier les cités et relever les places démolies qu'ils trouveraient sur leur passage. Ce dernier avis était celui de Richard; le duc de Bourgogne et quelques autres chefs soutenaient un avis contraire, moins sans doute par conviction que par cet esprit d'opposition et de rivalité dont ils étaient dès lors animés contre le roi d'Angleterre : déplorable germe de discorde, qui se développa dans la suite d'une manière si funeste pour la croisade! Cependant Richard fit prévaloir son opinion, et les croisés s'occupèrent de relever les murailles de Joppé.

La reine Bérengère, la veuve de Guillaume, roi de Sicile, et la fille d'Isaac, vinrent rejoindre le roi d'Angleterre. L'armée chrétienne était campée dans des vergers et des jardins où les arbres se courbaient sous le poids des figues, des pommes et des grenades. Le spectacle d'une cour, l'abondance des vivres, les charmes du repos et les beaux jours de l'automne, firent oublier aux croisés la conquête de Jérusalem.

Ce fut pendant le séjour de l'armée chrétienne à Joppé, que le roi d'Angleterre courut le danger de tomber entre les mains des musulmans. Étant un jour à la chasse dans la forêt de Saron, il s'arrêta et s'endormit sous un arbre. Tout à coup il est réveillé par les cris de ceux qui l'accompagnaient : une troupe de musulmans accourait pour le surprendre; il monte à cheval et se met en défense; mais, entouré de toutes parts, il allait succomber sous le nombre, lorsqu'un chevalier de sa suite, que les chroniques nomment Guillaume de Pratelles, s'écrie dans la langue des musulmans : *Je suis le roi! sauvez ma vie.* A ces mots, ce généreux guerrier est entouré par les musulmans, qui le font prisonnier et le conduisent à Saladin. Le roi d'Angleterre, sauvé ainsi par le dévouement d'un chevalier français, échappe à la poursuite des ennemis et revient à Joppé, où son armée apprend avec effroi qu'elle a couru le danger de perdre son chef. Guillaume de Pratelles fut conduit dans les prisons de Damas, et Richard ne crut point dans la suite trop payer la liberté de son fidèle serviteur, en rendant à Saladin dix de ses émirs tombés au pouvoir des croisés.

Les musulmans, après avoir démoli Joppé, avaient aussi détruit la ville d'Ascalon, les forteresses de Ramla, de Latroun, de Gaza, et tous les châteaux bâtis dans les

montagnes de la Judée et de Naplouse. A la fin de septembre, l'armée chrétienne se mit de nouveau en marche, et, vers la fête de tous les saints, vint camper entre le château des Plans et celui de Maé, qu'elle trouva en ruines et dont elle releva les murailles. Ces deux châteaux étaient près de Latroun; bâtis à l'entrée de montagnes de la Judée, ils étaient comme les gardiens du chemin de Jérusalem[1]. C'était un singulier spectacle que celui de deux armées qu'on avait vues si redoutables sur le champ de bataille, ne cherchant plus de nouveaux combats et parcourant un pays ravagé par leurs victoires, l'une pour renverser, l'autre pour rebâtir les tours et les cités.

Cependant quelques exploits guerriers se mêlaient encore aux travaux de l'armée chrétienne. Un jour que les templiers cherchaient du fourrage à travers les plaines et les vallées, ils furent surpris par une troupe de musulmans. Les chroniques du temps célèbrent ici la bravoure du comte de Leicester et du comte de Saint-Paul; mais les croisés, malgré leurs exploits héroïques, étaient près de céder au nombre, et par leurs cris ils appelaient à leur secours leurs compagnons d'armes restés au camp. Aussitôt Richard s'élance sur son cheval fauve de Chypre et vole au lieu du péril; son escorte était si peu nombreuse qu'on voulut le retenir en lui disant qu'il s'exposait inutilement à une mort certaine. « Quand tous ces guerriers, répon-
» dit le monarque en colère, ont suivi une armée dont
» je suis le chef, je leur ai promis de ne jamais les aban-
» donner; s'ils trouvaient la mort sans être secourus,
» serais-je digne de les commander et pourrais-je en-

[1] *Correspondance d'Orient*, let. CXXIX.

» core prendre le titre de roi? » En proférant ces paroles, Richard s'élance contre les ennemis; de toutes parts les musulmans tombent sous ses coups; son exemple relève le courage des guerriers chrétiens; les bataillons des infidèles se dispersent et prennentla fuite; les templiers victorieux retournent à leur camp, traînant à leur suite un grand nombre de captifs et célébrant les louanges de Richard.

Ainsi, dans toutes les rencontres, le roi d'Angleterre triomphait des musulmans; mais il avait des ennemis plus redoutables parmi les chefs des chrétiens, qu'irritaient chaque jour l'éclat de ses exploits et l'indomptable fierté de son caractère. Le duc de Bourgogne et ses Français supportaient avec peine le joug de son autorité et semblaient rester neutres entre les croisés et les Turcs. Conrad s'obstinait à demeurer dans la ville de Tyr sans prendre part à la guerre; et, comme cette fatale inaction ne suffisait plus à sa haine, il offrit aux musulmans de s'allier avec eux contre le monarque anglais. Informé des négociations du marquis de Tyr, Richard voulut le prévenir, et de son côté envoya des ambassadeurs à Saladin. Il renouvelle la promesse qu'il avait faite à Malek-Adhel [1] de retourner en Europe, si on rendait aux chrétiens Jérusalem et le bois de la vraie croix. « Jérusalem, lui répondit le sultan, ne vous a jamais appartenu; nous ne pouvons sans crime vous l'abandonner, car c'es là que *les an-*

[1] On peut comparer, sur ces négociations, les historiens arabes et Gauthier Vinisauf. Ce dernier dit que Saladin amusa Richard par de trompeuses promesses. Pendant les négociations, les deux rois s'envoyèrent des présents. Richard donna un repas somptueux à Malek-Adhel : mais ce ne fut pas lui-même qui le traita; il chargea Étienne de Torneham d'en faire les honneurs (Voyez liv. IV, ch. XXXI, de Gauthier Vinisauf, et la *Bibliothèque des Croisades*, t. II et t. IV).

ges ont coutume de s'assembler; c'est de là que le prophète, dans une nuit mémorable, est monté au ciel. » Pour le bois de la vraie croix, Saladin le regardait comme un objet de scandale, comme un outrage à la Divinité. Il avait refusé de le céder au roi de Géorgie, à l'empereur de Constantinople, qui lui offraient, pour l'obtenir, des sommes considérables. « Tous les avantages de la paix, disait-il, ne pouvaient le faire consentir à rendre aux chrétiens ce honteux monument de leur idolâtrie. » Ainsi les divisions qui existaient parmi les croisés, enflaient l'orgueil de Saladin; et, plus ces divisions s'échauffaient, plus le sultan se montrait difficile sur les conditions de la paix.

Richard fit d'autres propositions auxquelles il intéressa adroitement l'ambition de Malek-Adhel, frère du sultan. La veuve de Guillaume de Sicile fut proposée en mariage au prince musulman; sous les auspices de Saladin et de Richard, les deux époux devaient régner ensemble sur les musulmans et les chrétiens, et gouverner le royaume de Jérusalem. L'historien Boha-Eddin fut chargé de communiquer cette proposition à Saladin, qui parut l'adopter sans répugnance. Le projet de cette union singulière causa une grande surprise aux imans et aux docteurs de la loi; de leur côté, les évêques chrétiens, lorsqu'ils en furent instruits, firent éclater leur indignation et menacèrent Jeanne et Richard des foudres de l'Église. L'exécution d'un pareil projet paraissait impossible au milieu d'une guerre religieuse. Richard ne put vaincre l'opposition du clergé. Les auteurs arabes rapportent qu'une autre cause fit échouer la négociation, et un d'eux ajoute que *cette cause était connue de Dieu seul*[1].

[1] Cette négociation est rapportée par les principaux historiens arabes. Quoi-

Richard et Malek-Adhel, que les chroniques latines représentent comme un ami des Francs, avaient eu plusieurs entrevues où ils se témoignèrent des égards qui ressemblaient à une amitié réciproque ; mais toutes ces démonstrations, qui n'amenaient aucun résultat, finirent par exciter des murmures dans l'armée musulmane et surtout dans l'armée chrétienne. On accusait Richard de sacrifier la gloire des chrétiens à son ambition ; il s'en justifia par une action barbare : tous les captifs qu'il avait entre ses mains furent décapités, et leurs têtes exposées au milieu du camp.

Pour achever de regagner la confiance des croisés et pour effrayer Saladin, il marcha vers les montagnes de la Judée, annonçant le projet de délivrer enfin Jérusalem. On était au milieu de l'hiver : les pluies faisaient périr un grand nombre de bêtes de somme ; l'orage renversait les tentes ; les chevaux mouraient de froid ; les vivres se gâtaient ; les armes et les cuirasses se couvraient de rouille ; les vêtements des croisés tombaient en lambeaux ; les plus robustes des pèlerins perdaient leur vigueur et leur force ; plusieurs étaient malades. Cependant comme on s'avançait vers la ville sainte, l'espoir de voir bientôt la cité de Jésus-Christ soutenait les courages ; les guerriers chrétiens accouraient de tous côtés pour se réunir sous les étendards de la croix ; ceux que la maladie avait retenus à Joppé ou à Ptolémaïs, arrivaient portés sur des lits ou des brancards ; ils bravaient à la fois les rigueurs de la saison et

que les auteurs chrétiens n'en aient point parlé, il serait difficile de la révoquer en doute et d'affaiblir le témoignage d'écrivains qui s'étaient mêlés eux-mêmes de cette affaire. C'est cette négociation qui a donné à madame Cottin l'idée de son roman de *Mathilde*, ouvrage rempli de peintures éloquentes et de sentiments héroïques puisés dans l'histoire de la chevalerie.

les attaques des Turcs, qui les attendaient sur les chemins.

Tandis que les croisés s'avançaient vers la ville sainte, Saladin s'occupait de la mettre en état de défense : des ouvriers habiles à tailler les pierres et qui auraient pu, dit une chronique, couper une montagne, étaient venus de Mossoul, et travaillaient sans cesse, soit à creuser les vallées qui entouraient la place, soit à réparer les tours et à construire des fortifications nouvelles. Non content de ces préparatifs, Saladin avait fait dévaster tout le pays que devait traverser l'armée chrétienne. Toutes les routes qui conduisaient à Jérusalem étaient gardées par la cavalerie musulmane, qui harcelait les croisés et les empêchait de recevoir des vivres de Ptolémaïs et des villes maritimes.

Cependant la multitude des pèlerins ne voyait ni les périls ni les obstacles. C'était en vain que quelques voix s'élevaient dans l'armée contre le projet d'entreprendre le siége de Jérusalem au milieu de l'hiver et en présence d'une armée ennemie qu'on n'avait pu vaincre : les sentiments qui animaient les croisés leur faisaient croire que Dieu favorisait leur entreprise et que rien ne pouvait leur résister. La plupart des chefs, réunis en conseil, décidèrent qu'on se rapprocherait des rivages de la mer; mais ils n'osèrent d'abord publier leur résolution, tant les croisés montraient encore d'ardeur et d'enthousiasme pour la conquête des saints lieux. Ils espéraient que la fatigue et la misère les aideraient à ramener les esprits des soldats de la croix ; mais l'armée chrétienne ne devait sentir ses maux qu'en renonçant à l'espérance de visiter Jérusalem. Lorsqu'un nouveau conseil se fut as-

semblé et qu'on eut résolu d'aller rebâtir Ascalon, cette décision répandit partout la tristesse et le découragement. Ceux qui avaient tout bravé pour marcher vers la cité sainte ne se trouvaient plus de forces pour s'en éloigner; la rigueur du froid, la faim, les difficultés du chemin, se faisaient sentir plus vivement. Les uns gémissaient en joignant leurs mains ou se frappant le visage; les autres, dans l'excès de leur désespoir, se répandaient en plaintes amères contre leurs chefs, contre Richard et contre le ciel lui-même; plusieurs abandonnèrent des drapeaux qui ne leur montraient plus la route de Jérusalem. L'armée revint tristement vers les côtes de la mer, laissant sur les chemins un grand nombre de chevaux, de bêtes de somme, et presque tous ses bagages.

Le duc de Bourgogne, avec les Français, avait quitté les drapeaux de Richard: on leur envoya des députés qui leur parlèrent au nom de Jésus-Christ et parvinrent à les ramener au camp. Les croisés, en arrivant à Ascalon, n'y trouvèrent qu'un amas de pierres: Saladin en avait ordonné la destruction; après avoir consulté les imans et les cadis, il avait, de ses propres mains, travaillé à renverser les tours et les mosquées. Un auteur arabe, déplorant la chute d'Ascalon, nous apprend que lui-même s'assit et pleura sur les ruines de l'*épouse de Syrie*.

L'armée réunie s'occupa de rebâtir la ville. Tous les pèlerins étaient remplis d'ardeur et de zèle: les grands et les petits, les prêtres et les laïcs, les chefs et les soldats, même les valets d'armée, tous travaillaient ensemble, se passaient de main en main les pierres et les décombres, et Richard les encourageait, soit en travaillant avec eux, soit en leur adressant des dis-

serment de ne point abandonner la croisade ; soit que Richard partît, soit qu'il différât son départ. Cette résolution unanime releva le courage et ranina l'ardeur des croisés ; la multitude des pèlerins manifesta sa joie par des danses, des festins et des chansons ; tout le camp fut illuminé en signe de réjouissance. Richard seul, livré à de sombres rêveries, ne partageait point l'allégresse générale ; peut-être même était-il importuné de cette joie qu'on faisait éclater, lorsque des circonstances malheureuses pouvaient l'éloigner du théâtre de la guerre sainte.

L'armée alla camper dans la voisinage d'Hébron, près d'une vallée où naquit, dit-on, sainte Anne, mère de la Vierge. On entrait alors dans le mois de juin ; l'enthousiasme qui animait les guerriers chrétiens leur fit supporter, sans se plaindre, les chaleurs de l'été, comme il leur avait fait supporter, l'année précédente, les rigueurs de l'hiver.

Cependant le roi Richard paraissait toujours occupé de tristes pensées ; personne n'osait lui donner des conseils ni même des consolations, tant on redoutait son humeur sévère. Un jour que le monarque anglais était seul dans sa tente, plongé dans la méditation et les regards attachés vers la terre, un prêtre poitevin, nommé Guillaume, se présenta dans une attitude triste, montrant par [illegible] contenance qu'il déplorait le sort du prince. Comme il attendait un signal pour s'approcher, il se mit à pleurer en regardant le roi ; Richard, devinant que Guillaume voulait lui parler, l'appela auprès de lui, et lui dit : « Maître chapelain, je vous
» somme, au nom de la fidélité que vous me devez,
» de me dire sans détour quel est le sujet de vos lar-
» mes et si vous êtes triste à cause de moi. » Le cha-

pelain, les yeux humides de pleurs, répondit d'une voix tremblante : « Je ne parlerai point avant que Vo-
» tre Majesté m'ait promis de ne pas s'irriter contre
» moi de ce que je lui dirai. » Le roi l'ayant promis par serment, le prêtre commença ainsi : « Seigneur,
» la résolution que vous avez prise de quitter cette
» terre désolée, excite des plaintes dans l'armée chré-
» tienne, surtout parmi ceux qui ont le plus à cœur
» votre gloire. Je dois vous déclarer que l'honneur
» d'une grande entreprise sera effacé par votre départ;
» la postérité vous reprochera éternellement d'avoir
» déserté la cause des chrétiens. Prenez garde de fi-
» nir honteusement ce que vous avez glorieusement
» commencé. » Le chapelain rappela ensuite à Richard les exploits par lesquels ce prince s'était rendu célèbre jusqu'alors; il lui retraça les bienfaits dont la providence l'avait comblé, et termina son discours par ces paroles : « Les pèlerins vous regardent comme leur
» appui, comme leur père : abandonnerez-vous aux en-
» nemis du Christ cette terre que les croisés sont ve-
» nus délivrer, plongerez-vous toute la chrétienté dans
» le désespoir ? »

Pendant que le chapelain Guillaume parlait, Richard garda le silence; quand il eut cessé de parler, le roi ne répondit rien, et son front parut plus sombre. Néanmoins, si l'on en croit Gauthier Vinisauf, le cœur du monarque fut touché de ce qu'il avait entendu; il n'oubliait point d'ailleurs que les chefs de l'armée avaient juré d'assiéger Jérusalem en son absence, et cette pensée troublait son esprit. Le lendemain, Richard déclara au comte Henri et au duc de Bourgogne qu'il ne repartirait point pour l'Occident avant les fêtes de Pâques de l'année suivante; peu de temps après, un héraut d'armes,

proclamant cette résolution, annonça que l'armée chrétienne allait marcher vers la ville sainte.

A cette heureuse nouvelle, tous les pèlerins tendirent leurs mains au ciel, en disant : *Seigneur Dieu, grâces vous soient rendues, le temps de nos bénédictions est arrivé*. Les soldats, reprenant leur courage et leurs forces, s'offraient eux-mêmes pour porter les provisions et les bagages ; personne ne se plaignait plus ; rien ne semblait pénible ; on ne voyait plus devant soi ni obstacles ni périls. Les croisés se mirent en marche le dimanche de l'octave de la Trinité ; les plus riches, compatissant aux besoins des pauvres, leur prodiguaient toutes sortes de secours ; ceux qui avaient des chevaux, abandonnant leurs montures aux infirmes et aux malades, marchaient à pied ; les biens paraissaient être en commun, parce que tous les pèlerins avaient le même sentiment. Cette armée chrétienne, longtemps livrée à tous les genres de misère et qui la veille ressemblait à une armée vaincue, offrit tout à coup un spectacle imposant et magnifique. Les guerriers avaient orné leurs casques des aigrettes les plus brillantes ; des panaches, des drapeaux de mille couleurs, flottaient dans l'air ; les épées nues, les lances récemment polies, réfléchissaient les rayons du soleil ; on entendait partout les louanges de Richard mêlées aux cantiques de la victoire. Au rapport des témoins oculaires, rien n'aurait pu résister à cette armée, *remplie de l'esprit du Seigneur*, si la discorde et je ne sais quelle fatalité n'avaient rendu inutiles tant de dispositions généreuses.

Les croisés vinrent camper au pied des montagnes de la Judée, dont tous les passages étaient gardés par les troupes de Saladin et par les paysans de Naplouse et d'Hébron. Le sultan, en apprenant l'approche des

chrétiens, avait redoublé de soins pour mettre Jérusalem en état de défense; la plupart des troupes musulmanes rejoignirent leurs drapeaux ; on poursuivit avec une nouvelle activité les réparations des murailles, et deux mille prisonniers chrétiens furent condamnés à relever des fortifications qui devaient protéger leurs ennemis.

Richard, soit qu'il fût effrayé des préparatifs des musulmans, soit qu'il s'abandonnât de nouveau à l'inconstance de son humeur et que l'irrésolution de ses pensées ébranlât son courage, s'arrêta tout à coup dans sa marche, et, sous prétexte d'attendre Henri de Champagne, qu'il avait envoyé à Ptolémaïs pour lui amener de nouveaux renforts, il resta plusieurs semaines dans la ville de Béthenopolis, aujourd'hui Béthamasi, située à sept lieues de Jérusalem.

Les discordes mal assoupies des chrétiens ne tardèrent pas à éclater de nouveau. Le duc de Bourgogne et plusieurs autres chefs, obéissant toujours avec peine au roi d'Angleterre, hésitaient à le seconder dans une entreprise dont le succès devait accroître son orgueil et sa renommée. Toutes les fois que Richard prenait la résolution de conquérir la ville sainte, leur zèle paraissait se ralentir; lorsque le monarque anglais cherchait à différer cette conquête, ils enflammaient par leurs discours l'enthousiasme des croisés, et répétaient avec plus de chaleur leur serment de délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Ainsi l'approche de Jérusalem, qui aurait dû ranimer et réunir les chrétiens, jetait parmi eux le trouble et le désespoir.

Après un mois de séjour à Béthenopolis, les croisés recommencèrent leurs plaintes; ils s'écriaient avec amertume : *Nous n'irons donc point à Jérusalem?* Ri-

chard, le cœur agité de plusieurs sentiments contraires, tout en dédaignant les plaintes des pèlerins, partageait leur douleur et s'indignait contre sa propre fortune. Un jour que son ardeur à poursuivre les musulmans l'avait entraîné jusque sur les hauteurs voisines d'Emmaüs, il aperçut les murailles et les tours de Jérusalem. A cette vue, il se mit à fondre en larmes, et, se couvrant le visage de son bouclier, il s'avoua indigne de contempler cette ville sainte que ses armes n'avaient pu délivrer. Lorsqu'il revint au camp, les chefs le pressèrent de nouveau d'accomplir sa promesse, et telle était la singularité de son caractère, que plus l'opinion des croisés lui imposait l'obligation d'agir, plus il se roidissait contre toutes les volontés, même contre la sienne. Il répondait à ceux qui s'efforçaient de l'entraîner par leurs conseils et leurs sollicitations, que l'entreprise qu'on voulait tenter sur Jérusalem ne présentait que des périls et qu'il ne pouvait y exposer ni l'honneur de la chrétienté ni sa propre gloire. Il s'appuyait surtout du témoignage des seigneurs de la Palestine, qui, dirigés par leur intérêt personnel et mettant plus de prix à la conquête des villes maritimes qu'à celle de la cité sainte, ne partageaient point l'opinion de la plupart des croisés. Au milieu de ces débats, l'agitation des esprits, le mécontentement de l'armée, ne faisaient que s'accroître chaque jour. Richard cherchait tantôt à effrayer ses rivaux et ses adversaires par des menaces, tantôt à les séduire par des promesses. Au reste, toutes ces plaintes, tous ces débats, ne l'empêchaient point d'attaquer sans cesse les musulmans, comme s'il eût voulu justifier sa conduite à force de bravoure, ou cacher le trouble de ses pensées dans le tumulte des combats.

roi des rois, permettez que je sois couronné si vous m'en trouvez digne; sinon, éloignez la couronne du front de votre serviteur. Ainsi parla le marquis de Tyr devant les députés de Richard; mais sa conscience ne devait-elle pas être déchirée par le remords? car il venait de contracter une alliance offensive et défensive avec les musulmans. Après cet acte de félonie, il osait invoquer le témoignage du Dieu des chrétiens; mais, disent les chroniques contemporaines, le Dieu des chrétiens l'avait condamné: le fer des meurtriers était déjà levé sur sa tête, et cette terrible sentence lui devait être bientôt annoncée: *Tu ne seras plus ni marquis ni roi*[1].

Deux jeunes esclaves avaient quitté les jardins remplis de délices où le Vieux de la Montagne les élevait pour sa vengeance; ils arrivèrent à Tyr, et, pour mieux cacher leur projet, ils reçurent le baptême, s'attachèrent au prince de Sidon, et restèrent six mois auprès de lui; ils s'étaient faits *religieux* et *dévots*, dit un auteur arabe, et ne paraissaient occupés que de prier le Dieu des chrétiens. Ils profitèrent du moment où la ville de Tyr célébrait par des réjouissances l'élévation de Conrad, et, comme ce prince revenait d'un festin préparé pour lui chez l'évêque de Beauvais[2], les deux ismaéliens l'attaquèrent et le blessèrent mortellement. Tandis que le peuple s'assemblait en tumulte, l'un des assassins s'enfuit dans une église voisine, où le marquis de Tyr fut porté tout sanglant: l'ismaélien, qui s'y était caché, perça tout à coup la foule assemblée, tomba de nouveau sur Conrad, et le frappa de plusieurs

[1] Ce sont les paroles que prononcèrent les meurtriers de Conrad, en lui portant le coup mortel (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, Extrait de Sicardi, t. II).

[2] Le continuateur de Guillaume de Tyr raconte ce fait avec d'autres circonstances. Tom. I de la *Bibliothèque des Croisades*.

» des hauteurs escarpées, d'où quelques soldats pou-
» vaient anéantir les phalanges des chrétiens. Si la bra-
» voure des croisés parvenait à surmonter tous les ob-
» stacles, conserveraient-ils leurs communications avec
» les côtes de la mer, d'où ils devaient attendre des vi-
» vres? S'ils étaient vaincus, comment feraient-ils
» leur retraite, poursuivis par l'armée de Saladin? »

Telles étaient les raisons qu'alléguaient Richard et ses partisans pour s'éloigner de Jérusalem; mais ces raisons devaient leur être connues, lorsqu'ils avaient donné l'ordre à l'armée chrétienne de marcher vers la ville sainte. Plus nous avançons dans cette partie de notre récit, plus la vérité se couvre à nos yeux d'un voile impénétrable. Pour juger toutes ces contradictions, il faudrait connaître les négociations que Richard ne cessait d'entretenir avec les musulmans, négociations auxquelles étaient sans doute subordonnés les mouvements divers de l'armée chrétienne, et qui, restant toujours dans l'ombre, ne laissaient voir dans les événements extérieurs de la guerre que l'aveugle influence de deux génies opposés l'un à l'autre.

Il ne serait pas juste cependant de faire retomber sur Richard toute la sévérité des jugements historiques. Les autres chefs, livrés à l'ambition, à la jalousie, à toutes les fureurs de la discorde, avaient oublié comme lui le principal objet de la guerre sainte. On a pu souvent remarquer que dans les croisades la multitude des pèlerins ne perdait jamais de vue la délivrance de Jérusalem et que les chefs étaient presque toujours détournés du but de leur entreprise par des projets ambitieux et des intérêts profanes. On sent que la tâche de l'historien devient par là plus difficile. S'il est aisé de décrire les passions humaines lorsqu'elles

éclatent dans les camps et sur le champ de bataille, il n'en est pas de même lorsqu'elles se renferment dans le conseil des princes et qu'elles s'y mêlent à mille intérêts inconnus. C'est là qu'elles parviennent facilement à échapper aux regards de l'histoire et qu'elles dérobent presque toujours leurs secrets les plus honteux aux recherches de la postérité.

Pendant que le conseil des vingt arbitres délibérait, quelques Syriens vinrent avertir Richard qu'une riche caravane arrivait d'Égypte et se rendait à Jérusalem. Le roi rassembla aussitôt l'élite de sés guerriers, auxquels se réunirent les Français. Cette troupe intrépide quitta le camp vers la fin du jour, marcha toute la nuit à la clarté de la lune, et, le lendemain matin, elle arriva sur le territoire d'Hébron, dans un lieu appelé Hary, où la caravane s'était arrêtée avec son escorte. Les archers et les balistaires s'avancèrent les premiers; les guerriers musulmans, au nombre de deux mille, s'étaient rangés par bataillons au pied d'une montagne, tandis que la caravane, retirée à l'écart, attendait l'issue du combat. Richard fondit à la tête des siens sur les musulmans, qui furent ébranlés au premier choc et s'enfuirent, dit une chronique, *comme des lièvres que des chiens poursuivent*. La caravane fut enlevée; ceux qui la gardaient vinrent se livrer eux-mêmes; ils tendaient aux croisés des mains suppliantes, implorant leur miséricorde, et, pour nous servir des expressions de la chronique souvent citée, *regardant tout ce qui pouvait leur arriver comme peu de chose, pourvu qu'on leur laissât la vie*.

Richard et ses compagnons revinrent triomphants à l'armée chrétienne, emmenant à leur suite quatre

[1] Boha-Eddin et Ibn-Alatir. *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

mille sept cents chameaux, un grand nombre de chevaux, d'ânes, de mulets, chargés des marchandises les plus précieuses de l'Asie. On distribua les ânes à tous les valets de l'armée, et l'on fit des pâtés avec la chair fraîche des chameaux. Le roi d'Angleterre distribua les dépouilles de l'ennemi à ceux qui étaient restés au camp comme à ceux qui l'avaient accompagné; ainsi le roi David, disait-on dans l'armée chrétienne, récompensait ceux qui allaient au combat et ceux qui gardaient les bagages. On célébra cette victoire par des festins, où, selon la chronique de Gauthier Vinisauf, la blanche chair des chameaux enlevés aux musulmans parut une nourriture délicieuse à la multitude des croisés. On ne se lassait pas d'admirer les riches dépouilles des ennemis, et les pèlerins se livraient d'autant plus à la joie, qu'un succès si éclatant pouvait donner à leur chef la pensée de mettre à profit la terreur des musulmans et de conduire les croisés devant Jérusalem.

La plus grande confusion régna dans la ville sainte, lorsqu'on y apprit que la riche caravane d'Égypte était tombée entre les mains des chrétiens. Boha-Eddin, témoin oculaire, rapporte que le sultan crut devoir assembler ses émirs pour ranimer leur courage et qu'il leur fit jurer sur la pierre mystérieuse de Jacob de combattre jusqu'à la mort. Dans les conseils qui suivirent cette cérémonie, les murmures du mécontentement ou du désespoir se firent entendre, et des reproches se mêlèrent aux avis donnés à Saladin. Ces signes, avant-coureurs des discordes, montraient à la fois la terreur qu'inspirait le nom de Richard et l'esprit d'insubordination qui commençait à se faire remarquer dans l'armée musulmane.

et le roi dont on avait souvent admiré la bravoure, fut oublié de l'armée chrétienne. On ne trouvait en lui qu'un homme simple et dépourvu d'habileté. La simplicité d'esprit, s'écrie à ce sujet un chroniqueur anglais, serait-elle donc un obstacle à la possession d'un droit? La même chronique ajoute quelques réflexions qui peignent encore mieux peut-être nos temps modernes que l'esprit et les mœurs des vieux âges. « Sans doute, dit-elle, que, dans nos temps de cor-» ruption, celui-là est jugé plus digne de gloire, qui » s'est distingué par l'oubli de toutes les lois de l'hu-» manité et de la justice; c'est par là que les habiles » (nous citons toujours notre vieille chronique) s'at-» tirent la considération et le respect, tandis que la » simplicité n'obtient que des mépris: tels sont les ju-» gements du siècle! »

Lorsque le comte Henri et le duc de Bourgogne rejoignirent Richard avec leurs troupes, le roi d'Angleterre venait de s'emparer de la forteresse de Daroum; la fortune semblait sourire à tous ses projets: triomphant partout des musulmans, il ne voyait plus sous ses drapeaux que des guerriers dociles et des alliés fidèles. Ce fut alors que de nouveaux messagers arrivés de l'Occident lui donnèrent de vives inquiétudes sur son royaume, troublé chaque jour davantage par le prince Jean, et sur la Normandie, manacée par Philippe. Quand les nouvelles qu'on lui apportait furent répandues dans l'armée, tout le monde crut qu'il allait quitter la Syrie [1]. Comme les esprits étaient dans l'incertitude et que l'incertitude amenait le découragement, tous les chefs se rassemblèrent et firent le

[1] Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

tôt il ordonnait de raser la forteresse de Daroum, qu'on lui demandait; tantôt il envoyait une garnison dans la ville d'Ascalon, qu'on voulait démolir; tantôt enfin il menaçait d'assiéger la ville de Beirouth. Saladin, qui ne désirait point la paix, prolongeait les négociations pour avoir le temps de rappeler ses émirs, dont plusieurs rejoignaient ses drapeaux avec quelque répugnance. Lorsqu'il eut reçu dans son armée les émirs d'Alep, de la Mésopotamie et de l'Égypte, attirés bien moins par ses ordres que par l'espoir du butin et d'une victoire facile, il quitta Jérusalem et vint assiéger, avec toutes ses forces, la ville de Joppé, défendue seulement par trois mille guerriers chrétiens.

Après plusieurs assauts, la ville est prise; les musulmans égorgent tous ceux qu'ils rencontrent, et commettent d'horribles cruautés sur les malades. Déjà la citadelle, où s'était réfugiée la garnison, proposait de capituler, lorsque Richard, venant par mer de Ptolémaïs, parut tout à coup devant le port avec plusieurs navires montés par des guerriers chrétiens; aussitôt il fait tourner ses barques vers la ville, et, se jetant dans l'eau jusqu'à la ceinture, il atteint le premier le rivage défendu par une multitude de musulmans. Les plus braves suivent Richard, à qui rien ne résiste; cette généreuse troupe pénètre dans la place, en chasse les Turcs, les poursuit jusque dans la plaine, et va dresser ses tentes au lieu même où Saladin avait eu les siennes quelques heures auparavant. Gauthier Vinisauf nous dit que les annales des temps anciens n'offrent pas un tel prodige, et l'auteur arabe Bohn-Eddin ne peut s'empêcher de rendre hommage à cet exploit presque fabuleux du roi d'Angleterre. Mais, quoiqu'il eût mis en fuite ses ennemis, Richard était loin encore d'avoir

triomphé de tous les périls. Après avoir réuni à ses guerriers la garnison de la citadelle, il comptait à peine deux mille combattants. Le troisième jour après la délivrance de Joppé, les Turcs résolurent de le surprendre dans son camp; un Génois qui en était sorti au crépuscule du matin, aperçut dans la plaine des bataillons musulmans, et revint en criant : *Aux armes! aux armes!* Richard s'éveille en sursaut, endosse sa cuirasse; déjà les musulmans accouraient en foule : le roi et la plupart des siens marchèrent au combat les jambes nues, quelques-uns en chemise. On ne trouva dans l'armée chrétienne que dix chevaux; un d'eux fut donné à Richard, et les chroniques nomment les neuf guerriers qui suivaient le roi à cheval; les musulmans sont forcés à la retraite : Le roi d'Angleterre profite de ce premier avantage pour ranger ses soldats en bataille dans la plaine et pour les exhorter à de nouveaux combats. Bientôt les Turcs revenant à la charge, au nombre de sept mille cavaliers, se précipitent sur les chrétiens; ceux-ci, pressant leurs rangs et présentant la pointe de leurs lances, résistent à l'impétuosité de l'ennemi, semblables à une muraille de fer ou d'airain. Les cavaliers musulmans reculent d'abord, reviennent ensuite en poussant des cris affreux, et s'éloignent encore sans oser combattre; enfin Richard s'ébranle avec les siens et fond sur les Turcs, étonnés de son audace. Alors on vient lui annoncer que l'ennemi est rentré dans la ville de Joppé et que le glaive musulman moissonne ceux des chrétiens qui étaient restés à la garde des portes [1]:

[1] Raoul de Goggeshale, qui est plus étendu dans cette partie de son récit que Gauthier Vinisauf, dit que Hugues de Nevil étant venu tout effrayé dire au roi que le nombre des ennemis allait accabler les pèlerins, le roi le menaça de lui faire couper la tête s'il en disait le moindre mot aux guerriers chrétiens.

proclamant cette résolution, annonça que l'armée chrétienne allait marcher vers la ville sainte.

A cette heureuse nouvelle, tous les pèlerins tendirent leurs mains au ciel, en disant : *Seigneur Dieu, grâces vous soient rendues, le temps de nos bénédictions est arrivé*. Les soldats, reprenant leur courage et leurs forces, s'offraient eux-mêmes pour porter les provisions et les bagages ; personne ne se plaignait plus ; rien ne semblait pénible ; on ne voyait plus devant soi ni obstacles ni périls. Les croisés se mirent en marche le dimanche de l'octave de la Trinité ; les plus riches, compatissant aux besoins des pauvres, leur prodiguaient toutes sortes de secours ; ceux qui avaient des chevaux, abandonnant leurs montures aux infirmes et aux malades, marchaient à pied ; les biens paraissaient être en commun, parce que tous les pèlerins avaient le même sentiment. Cette armée chrétienne, longtemps livrée à tous les genres de misère et qui la veille ressemblait à une armée vaincue, offrit tout à coup un spectacle imposant et magnifique. Les guerriers avaient orné leurs casques des aigrettes les plus brillantes ; des panaches, des drapeaux de mille couleurs, flottaient dans l'air ; les épées nues, les lances récemment polies, réfléchissaient les rayons du soleil ; on entendait partout les louanges de Richard mêlées aux cantiques de la victoire. Au rapport des témoins oculaires, rien n'aurait pu résister à cette armée, *remplie de l'esprit du Seigneur*, si la discorde et je ne sais quelle fatalité n'avaient rendu inutiles tant de dispositions généreuses.

Les croisés vinrent camper au pied des montagnes de la Judée, dont tous les passages étaient gardés par les troupes de Saladin et par les paysans de Naplouse et d'Hébron. Le sultan, en apprenant l'approche des

chrétiens, avait redoublé de soins pour mettre Jérusalem en état de défense; la plupart des troupes musulmanes rejoignirent leurs drapeaux ; on poursuivit avec une nouvelle activité les réparations des murailles, et deux mille prisonniers chrétiens furent condamnés à relever des fortifications qui devaient protéger leurs ennemis.

Richard, soit qu'il fût effrayé des préparatifs des musulmans, soit qu'il s'abandonnât de nouveau à l'inconstance de son humeur et que l'irrésolution de ses pensées ébranlât son courage, s'arrêta tout à coup dans sa marche, et, sous prétexte d'attendre Henri de Champagne, qu'il avait envoyé à Ptolémaïs pour lui amener de nouveaux renforts, il resta plusieurs semaines dans la ville de Béthenopolis, aujourd'hui Béthamasi, située à sept lieues de Jérusalem.

Les discordes mal assoupies des chrétiens ne tardèrent pas à éclater de nouveau. Le duc de Bourgogne et plusieurs autres chefs, obéissant toujours avec peine au roi d'Angleterre, hésitaient à le seconder dans une entreprise dont le succès devait accroître son orgueil et sa renommée. Toutes les fois que Richard prenait la résolution de conquérir la ville sainte, leur zèle paraissait se ralentir; lorsque le monarque anglais cherchait à différer cette conquête, ils enflammaient par leurs discours l'enthousiasme des croisés, et répétaient avec plus de chaleur leur serment de délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Ainsi l'approche de Jérusalem, qui aurait dû ranimer et réunir les chrétiens, jetait parmi eux le trouble et le désespoir.

Après un mois de séjour à Béthenopolis, les croisés recommencèrent leurs plaintes; ils s'écriaient avec amertume : *Nous n'irons donc point à Jérusalem?* Ri-

chard, le cœur agité de plusieurs sentiments contraires, tout en dédaignant les plaintes des pèlerins, partageait leur douleur et s'indignait contre sa propre fortune. Un jour que son ardeur à poursuivre les musulmans l'avait entraîné jusque sur les hauteurs voisines d'Emmaüs, il aperçut les murailles et les tours de Jérusalem. A cette vue, il se mit à fondre en larmes, et, se couvrant le visage de son bouclier, il s'avoua indigne de contempler cette ville sainte que ses armes n'avaient pu délivrer. Lorsqu'il revint au camp, les chefs le pressèrent de nouveau d'accomplir sa promesse, et telle était la singularité de son caractère, que plus l'opinion des croisés lui imposait l'obligation d'agir, plus il se roidissait contre toutes les volontés, même contre la sienne. Il répondait à ceux qui s'efforçaient de l'entraîner par leurs conseils et leurs sollicitations, que l'entreprise qu'on voulait tenter sur Jérusalem ne présentait que des périls et qu'il ne pouvait y exposer ni l'honneur de la chrétienté ni sa propre gloire. Il s'appuyait surtout du témoignage des seigneurs de la Palestine, qui, dirigés par leur intérêt personnel et mettant plus de prix à la conquête des villes maritimes qu'à celle de la cité sainte, ne partageaient point l'opinion de la plupart des croisés. Au milieu de ces débats, l'agitation des esprits, le mécontentement de l'armée, ne faisaient que s'accroître chaque jour. Richard cherchait tantôt à effrayer ses rivaux et ses adversaires par des menaces, tantôt à les séduire par des promesses. Au reste, toutes ces plaintes, tous ces débats, ne l'empêchaient point d'attaquer sans cesse les musulmans, comme s'il eût voulu justifier sa conduite à force de bravoure, ou cacher le trouble de ses pensées dans le tumulte des combats.

Enfin, d'après son avis, on forma un conseil[1] composé de cinq chevaliers du Temple, de cinq chevaliers de Saint-Jean, de cinq barons français et de cinq barons ou seigneurs de la Palestine. Ce conseil délibéra pendant plusieurs jours sur le parti qu'on avait à prendre. Ceux qui pensaient qu'on devait assiéger Jérusalem annonçaient, sur la foi de plusieurs transfuges venus de cette ville, qu'une révolte avait éclaté en Mésopotamie contre Saladin et que le calife de Bagdad menaçait le sultan de ses armes spirituelles[2]; que les mameluks reprochaient à leur maître le massacre des habitants de Ptolémaïs et qu'ils refusaient de s'enfermer dans la ville sainte, si Saladin ne partageait leurs périls. Ceux qui soutenaient une opinion contraire disaient que « toutes » ces nouvelles n'étaient qu'un piége du sultan pour » attirer les croisés vers des lieux où il pourrait les dé- » truire sans combat. Dans le territoire aride et mon- » tueux de Jérusalem, on manquerait d'eau au milieu » des chaleurs de l'été. A travers les montagnes de la » Judée, les chemins, bordés de précipices, taillés dans » le roc en plusieurs endroits, étaient dominés par

[1] Gauthier Vinisauf, au chap. I de son liv. VI, rapporte le discours que le roi Richard tint dans cette occasion pour montrer les difficultés de l'entreprise sur Jérusalem; il ajoute ensuite qu'on choisit vingt personnes discrètes au jugement desquelles on devait s'en rapporter. Ces arbitres décidèrent qu'il fallait marcher sur le Caire plutôt que sur Jérusalem. Le roi se rangea à cet avis; mais les Français s'y opposèrent. Raoul de Coggeshale dit au contraire que ce furent les Français qui ne voulurent pas aller à Jérusalem et que Richard et les Anglais voulaient y aller (*Bibliothèque des Croisades*, t. II). Boha-Eddin parle aussi des arbitres choisis par l'armée chrétienne (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

[2] L'origine de cette querelle venait de ce que Taki-Eddin, neveu du sultan, ayant été investi de quelques places de Mésopotamie, avait commencé à inquiéter tous les princes du voisinage, sans excepter les protégés du calife. Ensuite Taki-Eddin étant mort, son fils avait prétendu lui succéder, sans attendre l'agrément de Saladin, son grand-oncle et son souverain. Ces divers événements avaient jeté le trouble dans le conseil du sultan.

» des hauteurs escarpées, d'où quelques soldats pou-
» vaient anéantir les phalanges des chrétiens. Si la bra-
» voure des croisés parvenait à surmonter tous les ob-
» stacles, conserveraient-ils leurs communications avec
» les côtes de la mer, d'où ils devaient attendre des vi-
» vres? S'ils étaient vaincus, comment feraient-ils
» leur retraite, poursuivis par l'armée de Saladin? »

Telles étaient les raisons qu'alléguaient Richard et ses partisans pour s'éloigner de Jérusalem; mais ces raisons devaient leur être connues, lorsqu'ils avaient donné l'ordre à l'armée chrétienne de marcher vers la ville sainte. Plus nous avançons dans cette partie de notre récit, plus la vérité se couvre à nos yeux d'un voile impénétrable. Pour juger toutes ces contradictions, il faudrait connaître les négociations que Richard ne cessait d'entretenir avec les musulmans, négociations auxquelles étaient sans doute subordonnés les mouvements divers de l'armée chrétienne, et qui, restant toujours dans l'ombre, ne laissaient voir dans les événements extérieurs de la guerre que l'aveugle influence de deux génies opposés l'un à l'autre.

Il ne serait pas juste cependant de faire retomber sur Richard toute la sévérité des jugements historiques. Les autres chefs, livrés à l'ambition, à la jalousie, à toutes les fureurs de la discorde, avaient oublié comme lui le principal objet de la guerre sainte. On a pu souvent remarquer que dans les croisades la multitude des pèlerins ne perdait jamais de vue la délivrance de Jérusalem et que les chefs étaient presque toujours détournés du but de leur entreprise par des projets ambitieux et des intérêts profanes. On sent que la tâche de l'historien devient par là plus difficile. S'il est aisé de décrire les passions humaines lorsqu'elles

éclatent dans les camps et sur le champ de bataille, il n'en est pas de même lorsqu'elles se renferment dans le conseil des princes et qu'elles s'y mêlent à mille intérêts inconnus. C'est là qu'elles parviennent facilement à échapper aux regards de l'histoire et qu'elles dérobent presque toujours leurs secrets les plus honteux aux recherches de la postérité.

Pendant que le conseil des vingt arbitres délibérait, quelques Syriens vinrent avertir Richard qu'une riche caravane arrivait d'Égypte et se rendait à Jérusalem. Le roi rassembla aussitôt l'élite de ses guerriers, auxquels se réunirent les Français. Cette troupe intrépide quitta le camp vers la fin du jour, marcha toute la nuit à la clarté de la lune, et, le lendemain matin, elle arriva sur le territoire d'Hébron, dans un lieu appelé Hary, où la caravane s'était arrêtée avec son escorte. Les archers et les balistaires s'avancèrent les premiers; les guerriers musulmans, au nombre de deux mille, s'étaient rangés par bataillons au pied d'une montagne, tandis que la caravane, retirée à l'écart, attendait l'issue du combat. Richard fondit à la tête des siens sur les musulmans, qui furent ébranlés au premier choc et s'enfuirent, dit une chronique, *comme des lièvres que des chiens poursuivent*. La caravane fut enlevée; ceux qui la gardaient vinrent se livrer eux-mêmes; ils tendaient aux croisés des mains suppliantes, implorant leur miséricorde, et, pour nous servir des expressions de la chronique souvent citée, *regardant tout ce qui pouvait leur arriver comme peu de chose, pourvu qu'on leur laissât la vie.*

Richard et ses compagnons revinrent triomphants à l'armée chrétienne, emmenant à leur suite quatre

[1] Boha-Eddin et Ibn-Alatir. *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

mille sept cents chameaux, un grand nombre de chevaux, d'ânes, de mulets, chargés des marchandises les plus précieuses de l'Asie. On distribua les ânes à tous les valets de l'armée, et l'on fit des pâtés avec la chair fraîche des chameaux. Le roi d'Angleterre distribua les dépouilles de l'ennemi à ceux qui étaient restés au camp comme à ceux qui l'avaient accompagné; ainsi le roi David, disait-on dans l'armée chrétienne, récompensait ceux qui allaient au combat et ceux qui gardaient les bagages. On célébra cette victoire par des festins, où, selon la chronique de Gauthier Vinisauf, la blanche chair des chameaux enlevés aux musulmans parut une nourriture délicieuse à la multitude des croisés. On ne se lassait pas d'admirer les riches dépouilles des ennemis, et les pèlerins se livraient d'autant plus à la joie, qu'un succès si éclatant pouvait donner à leur chef la pensée de mettre à profit la terreur des musulmans et de conduire les croisés devant Jérusalem.

La plus grande confusion régna dans la ville sainte, lorsqu'on y apprit que la riche caravane d'Égypte était tombée entre les mains des chrétiens. Boha-Eddin, témoin oculaire, rapporte que le sultan crut devoir assembler ses émirs pour ranimer leur courage et qu'il leur fit jurer sur la pierre mystérieuse de Jacob de combattre jusqu'à la mort. Dans les conseils qui suivirent cette cérémonie, les murmures du mécontentement ou du désespoir se firent entendre, et des reproches se mêlèrent aux avis donnés à Saladin. Ces signes, avant-coureurs des discordes, montraient à la fois la terreur qu'inspirait le nom de Richard et l'esprit d'insubordination qui commençait à se faire remarquer dans l'armée musulmane.

Cependant le conseil des chevaliers et des barons, après plusieurs jours de délibération, décida enfin que l'armée s'éloignerait des montagnes de la Judée et retournerait vers les rivages de la mer. Cette résolution répandit dans le camp une désolation générale; les pèlerins commencèrent à maudire le temps qu'ils avaient passé dans la terre sainte; l'esprit de rivalité réveilla les haines anciennes; les croisés, plus divisés que jamais, ne purent plus se réunir ni pour combattre l'ennemi ni pour supporter leur misères. Les Français et les Anglais ne marchaient plus ensemble et campaient dans les lieux séparés. Vinisauf rapporte que le duc de Bourgogne composa des chansons dans lesquelles il n'épargnait ni le roi d'Angleterre ni les princesses qui l'avaient suivi à la croisade. Richard répondit par des sirventes ou satires dans lesquelles il traitait avec mépris les Français et leur chef. On disait dans l'armée que le duc de Bourgogne recevait des musulmans le prix de sa haine contre Richard. Si l'on en croit les chroniques anglaises, le roi surprit et fit tuer, à coups de flèches, des messagers de Saladin chargés de porter au duc de riches présents. Que pouvaient désormais contre les infidèles les croisés affaiblis par de telles dissensions? Déjà même la cause de Jésus-Christ n'avait plus d'armée pour sa défense, et les chemins étaient couverts de pèlerins, qui, n'espérant plus rien de la guerre sainte, se rendaient les uns à Tyr, les autres à Joppé ou à Ptolémaïs, avec le dessein de s'embarquer pour l'Occident.

La paix devenait plus que jamais nécessaire à Richard. Le roi d'Angleterre porta de nouveau ses espérances vers Saladin. Abandonné d'un grand nombre des siens, il montrait encore la fierté que donne la victoire: tan-

tôt il ordonnait de raser la forteresse de Daroum, qu'on lui demandait; tantôt il envoyait une garnison dans la ville d'Ascalon, qu'on voulait démolir; tantôt enfin il menaçait d'assiéger la ville de Beirouth. Saladin, qui ne désirait point la paix, prolongeait les négociations pour avoir le temps de rappeler ses émirs, dont plusieurs rejoignaient ses drapeaux avec quelque répugnance. Lorsqu'il eut reçu dans son armée les émirs d'Alep, de la Mésopotamie et de l'Égypte, attirés bien moins par ses ordres que par l'espoir du butin et d'une victoire facile, il quitta Jérusalem et vint assiéger, avec toutes ses forces, la ville de Joppé, défendue seulement par trois mille guerriers chrétiens.

Après plusieurs assauts, la ville est prise; les musulmans égorgent tous ceux qu'ils rencontrent, et commettent d'horribles cruautés sur les malades. Déjà la citadelle, où s'était réfugiée la garnison, proposait de capituler, lorsque Richard, venant par mer de Ptolémaïs, parut tout à coup devant le port avec plusieurs navires montés par des guerriers chrétiens; aussitôt il fait tourner ses barques vers la ville, et, se jetant dans l'eau jusqu'à la ceinture, il atteint le premier le rivage défendu par une multitude de musulmans. Les plus braves suivent Richard, à qui rien ne résiste; cette généreuse troupe pénètre dans la place, en chasse les Turcs, les poursuit jusque dans la plaine, et va dresser ses tentes au lieu même où Saladin avait eu les siennes quelques heures auparavant. Gauthier Vinisauf nous dit que les annales des temps anciens n'offrent pas un tel prodige, et l'auteur arabe Bohn-Eddin ne peut s'empêcher de rendre hommage à cet exploit presque fabuleux du roi d'Angleterre. Mais, quoiqu'il eût mis en fuite ses ennemis, Richard était loin encore d'avoir

triomphé de tous les périls. Après avoir réuni à ses guerriers la garnison de la citadelle, il comptait à peine deux mille combattants. Le troisième jour après la délivrance de Joppé, les Turcs résolurent de le surprendre dans son camp; un Génois qui en était sorti au crépuscule du matin, aperçut dans la plaine des bataillons musulmans, et revint en criant : *Aux armes! aux armes!* Richard s'éveille en sursaut, endosse sa cuirasse; déjà les musulmans accouraient en foule : le roi et la plupart des siens marchèrent au combat les jambes nues, quelques-uns en chemise. On ne trouva dans l'armée chrétienne que dix chevaux; un d'eux fut donné à Richard, et les chroniques nomment les neuf guerriers qui suivaient le roi à cheval; les musulmans sont forcés à la retraite : Le roi d'Angleterre profite de ce premier avantage pour ranger ses soldats en bataille dans la plaine et pour les exhorter à de nouveaux combats. Bientôt les Turcs revenant à la charge, au nombre de sept mille cavaliers, se précipitent sur les chrétiens; ceux-ci, pressant leurs rangs et présentant la pointe de leurs lances, résistent à l'impétuosité de l'ennemi, semblables à une muraille de fer ou d'airain. Les cavaliers musulmans reculent d'abord, reviennent ensuite en poussant des cris affreux, et s'éloignent encore sans oser combattre; enfin Richard s'ébranle avec les siens et fond sur les Turcs, étonnés de son audace. Alors on vient lui annoncer que l'ennemi est rentré dans la ville de Joppé et que le glaive musulman moissonne ceux des chrétiens qui étaient restés à la garde des portes [1]:

[1] Raoul de Goggeshale, qui est plus étendu dans cette partie de son récit que Gauthier Vinisauf, dit que Hugues de Nevil étant venu tout effrayé dire au roi que le nombre des ennemis allait accabler les pèlerins, le roi le menaça de lui faire couper la tête s'il en disait le moindre mot aux guerriers chrétiens.

Richard vole à leur secours ; les mameluks se dispersent à son approche ; il tue tout ce qui résiste : il n'avait avec lui que deux cavaliers et quelques balistaires. Quand la ville est délivrée de la présence des ennemis, il revient dans la plaine, où sa troupe était aux prises avec la cavalerie musulmane. C'est ici que son historien ne sait quelles expressions employer pour rendre la surprise que lui cause un spectacle si nouveau. Au seul aspect de Richard, les plus braves des musulmans frémissaient de crainte et *leurs cheveux se hérissaient sur leurs fronts*. Un émir qui se distinguait par sa taille et l'éclat de ses armes, ose le défier au combat ; d'un seul coup il lui abat la tête, l'épaule droite et le bras droit. Au fort de la mêlée, l'intrépide comte de Leicester et plusieurs de ses valeureux compagnons allaient succomber, accablés par le nombre ; mais Richard, toujours invincible, toujours invulnérable, les sauve du péril en renversant autour d'eux la foule des musulmans ; enfin il se précipite avec tant d'ardeur dans les rangs ennemis, que personne ne peut le suivre et qu'il disparaît aux yeux de tous ses guerriers. Lorsqu'il revint au milieu des croisés, qui le croyaient mort, son cheval était couvert de sang et de poussière ; et lui-même, pour nous servir des expressions naïves d'un chroniqueur, témoin oculaire, *tout hérissé de flèches, paraisssait semblable à une pelote couverte d'aiguilles* [1].

Quelques historiens rapportent que Malek-Adhel, plein d'admiration pour la bravoure de Richard, lui envoya deux chevaux arabes sur le champ de bataille.

[1] Gauthier Vinisauf, dans son enthousiasme pour Richard, le met au-dessus d'*Antée*, d'*Achille*, d'*Alexandre le Grand*, de *Judas Machabée* et de *Roland*. Son corps, dit-il, était comme d'airain, *caro tanquam aenea nullorum cedebat armorum generibus*. Chap. XXIII, liv. VI.

Lorsqu'après le combat, Saladin reprochait à ses émirs d'avoir fui devant un seul homme : « Personne, ré-
» pondit un d'eux, ne peut supporter les coups qu'il
» porte ; son impétuosité est terrible, sa rencontre
» est mortelle, et ses actions sont au-dessus de la na-
» ture humaine[1]. »

Les chrétiens eux-mêmes ne pouvaient s'expliquer cette victoire extraordinaire qu'en l'attribuant à la puissance divine. Mais, sans chercher à diminuer la gloire de Richard et de ses compagnons d'armes, nous devons rappeler ici les discordes qui s'étaient élevées parmi les guerriers de Saladin et qui durent affaiblir et distraire leur courage. Les soldats qui appartenaient à la nation des Curdes voyaient avec peine la faveur dont jouissaient les mameluks. Boha-Eddin nous apprend qu'à la prise de Joppé, ceux-ci, placés à la porte de la ville, avaient enlevé aux autres guerriers les dépouilles des chrétiens. Cet acte d'injustice et de violence indigna l'armée musulmane, et, dans le dernier combat livré à Richard, les soldats curdes osèrent faire entendre ces paroles : *O Saladin! on nous appelle pour le danger, et l'on nous repousse pour le butin. Dis à tes mameluks d'avancer et de combattre.*

Cependant tant de travaux et de gloire devaient être perdus pour la croisade. Le duc de Bourgogne s'était retiré à Tyr et refusait de prendre aucune part à la guerre. Les Allemands, commandés par le duc d'Autriche, avaient quitté la Palestine. Comme Richard était tombé malade et qu'il voulait se rendre à Ptolémaïs, les chefs qui l'avaient suivi jusqu'alors lui reprochèrent de les abandonner et s'éloignèrent eux-

[1] Gauthier Vinisauf.

mêmes. Le roi d'Angleterre, pour retenir les plus fidèles de ses guerriers auprès de lui, fut obligé de leur abandonner tout ce qui lui restait des dépouilles de la caravane surprise dans les campagnes d'Hébron. Jusque-là l'ambition de Richard avait été d'accroître par des prodiges de valeur sa renommée dans le monde chrétien. Il supportait tous les travaux de la guerre, dans l'espoir que ses exploits en Palestine l'aideraient à triompher de ses rivaux et de ses ennemis au delà des mers; mais, comme son armée l'abandonnait, il ne s'occupa plus que de reprendre les négociations avec Saladin. Les sentiments divers dont il était agité, la honte de n'avoir pu délivrer Jérusalem, la crainte de perdre son royaume, lui faisaient adopter et rejeter tour à tour les résolutions les plus opposées [1]; tantôt il voulait retourner en Europe sans conclure la paix, tantôt il menaçait Saladin et cherchait à l'effrayer en répandant le bruit que le pontife de Rome devait arriver en Palestine avec deux cent mille croisés. L'hiver approchait, et bientôt la Méditerranée allait cesser d'être navigable : « Tandis qu'on peut encore passer la » mer, écrivait-il au sultan, acceptez la paix, et je re- » tournerai en Europe. Si vous refusez les conditions » que je vous propose, je passerai l'hiver en Syrie et » je poursuivrai la guerre. » Saladin convoqua ses émirs pour délibérer sur les propositions de Richard. « Jusqu'ici, leur dit-il, nous avons combattu avec » gloire, et la cause de l'islamisme a triomphé par nos » armes. J'ai peur que la mort ne me surprenne dans » la paix, et ne m'empêche de terminer l'entreprise que

[1] Gauthier Vinisauf dit que Richard écrivit à Malek-Adhel, prince grand et généreux, et qui, selon l'historien, avait une profonde estime pour le roi d'Angleterre (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

» nous avons commencée. Puisque Dieu nous donne » la victoire, il veut que nous poursuivions la guerre, » et nous devons suivre sa volonté. » La plupart des émirs applaudirent au courage et à la fermeté de Saladin; mais ils lui représentèrent « que les villes » étaient sans défense et les provinces dévastées; les » fatigues de la guerre avaient affaibli les armées musulmanes; les chevaux manquaient de fourrage, » les soldats de vivres. Si nous réduisons les Francs » au désespoir, ajoutaient-ils, ils peuvent encore nous » vaincre et nous arracher nos conquêtes. Il est sage » d'obéir à la maxime du Coran, qui nous ordonne » d'accorder la paix à nos ennemis lorsqu'ils nous la » demandent. La paix nous donnera le temps de fortifier nos villes, de réparer nos forces, et de recommencer la guerre avec avantage, lorsque les » Francs, toujours infidèles aux traités, nous fourniront de nouveaux motifs pour les attaquer. »

Saladin pouvait voir, par ce discours des émirs, que la plupart des guerriers musulmans commençaient à perdre l'ardeur et le zèle qu'ils avaient montrés pour la cause de l'islamisme. Le sultan était abandonné par plusieurs de ses auxiliaires et craignait de voir s'élever des troubles dans son empire. D'ailleurs il ne pouvait se rappeler sans frémir le refus qu'avaient fait ses troupes de combattre devant Joppé. Les deux armées campaient tout près l'une de l'autre, et la poussière qui s'élevait des deux camps, dit un auteur arabe, se mêlait dans l'air et ne formait qu'un seul nuage. Ni les chrétiens ni les musulmans ne montraient l'impatience de franchir l'enceinte de leurs remparts et de leurs fossés; les uns et les autres paraissaient également fatigués de la guerre; les deux chefs avaient le même intérêt

à conclure la paix. La disposition des esprits et l'impossibilité de poursuivre les entreprises guerrières firent enfin adopter une trêve de trois ans et huit mois. « Richard, dit Gauthier Vinisauf, ne pouvait espérer un meilleur traité; quiconque pensera autrement sera convaincu de mauvaise foi. »

On convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens et que ceux-ci posséderaient toute la côte maritime depuis Joppé jusqu'à Tyr. Les Turcs et les croisés avaient des prétentions sur Ascalon, qu'on regardait comme la clef de l'Égypte. Pour terminer les débats, on arrêta que cette ville serait de nouveau démolie. Il n'est pas inutile de remarquer qu'on ne parla point de la restitution de la vraie croix, qui avait été le sujet des premières négociations et pour laquelle Richard avait d'abord envoyé plusieurs ambassades à Saladin. Les principaux chefs des deux armées jurèrent, les uns sur le Coran, les autres sur l'Évangile, d'observer les conditions du traité. La majesté royale parut alors avoir quelque chose de plus imposant et de plus auguste que la sainteté même du serment : le sultan et le roi d'Angleterre se contentèrent de se donner leur parole et de toucher la main des ambassadeurs.

Tous les princes chrétiens et les émirs de la Syrie furent invités à signer le traité conclu entre Richard et Saladin. Parmi ceux qu'on appela pour être garants de la paix, on n'oublia ni le prince d'Antioche, qui avait pris peu de part à la guerre, ni le chef des Ismaéliens, l'ennemi des chrétiens et des musulmans.

Le seul Guy de Lusignan ne fut point nommé dans le traité. Ce prince eut un moment d'importance par les divisions qu'il avait fait naître; il tomba dans l'oubli

aussitôt que les croisés eurent d'autres sujets de discorde. Dépouillé de son royaume, il obtint celui de Chypre, qui était une possession plus réelle, mais qu'il fallut payer aux templiers, auxquels Richard l'avait vendue ou engagée. La Palestine fut cédée à Henri, comte de Champagne, le nouveau mari de cette Isabelle qui semblait être promise à tous les prétendants au royaume de Jérusalem, et qui, par une singulière destinée, avait donné à trois époux le droit de régner, sans pouvoir elle-même monter sur le trône.

Quand la paix eut été proclamée, les pèlerins, avant de retourner en Europe, voulurent visiter le tombeau de Jésus-Christ et voir cette Jérusalem qu'ils n'avaient pu délivrer. La plupart des croisés de l'armée de Richard se partagèrent en plusieurs caravanes, et se mirent en route pour la ville sainte. Quoiqu'ils fussent sans armes, leur présence réveilla parmi les musulmans les sentiments qu'avait nourris la guerre. « Les Turcs, dit Gauthier Vinisauf, lançaient des regards menaçants sur les pèlerins, et ceux-ci auraient mieux aimé être à Tyr ou à Saint-Jean-d'Acre que sur le chemin de Jérusalem. » Saladin fut obligé d'employer son pouvoir pour faire respecter les lois de l'hospitalité. L'évêque de Salisbury, dont le sultan avait éprouvé la bravoure et qui faisait le pèlerinage au nom de Richard, fut accueilli avec distinction. Saladin lui montra le bois de la vraie croix, et s'entretint longtemps avec lui sur la guerre sainte.

Les Français qui, dans la paix comme dans la guerre, restaient presque toujours séparés des Anglais, ne firent point le pèlerinage de Jérusalem. Depuis la bataille de Joppé ils n'avaient pas quitté la ville de Tyr,

conservant toujours leurs préventions jalouses contre Richard. Ils s'étaient montrés mécontents du traité conclu avec Saladin, et avaient raillé le roi d'Angleterre. Ce prince, pour se venger, avait fermé aux Français les portes de Jérusalem. Lorsqu'ils furent partis, le roi disait aux siens : « *Chassez le moqueur, et la moquerie s'en ira aussi.* » Le duc de Bourgogne, qui était à la tête des Français, mourut tout à coup lorsqu'il s'occupait de son retour en Occident, et, comme il expira au milieu des accès d'une violente frénésie, les pèlerins anglais ne manquèrent pas de voir dans cette mort la punition de sa félonie et le jugement de la colère divine.

Richard, n'ayant plus rien à faire en Orient et ne songeant plus qu'aux ennemis qu'il avait en Europe, s'occupa de son départ. Quand il s'embarqua à Ptolémaïs, les chrétiens de la terre sainte ne purent retenir leurs pleurs. On n'avait jamais mieux connu ses vertus ni rendu plus de justice à ses qualités brillantes. Tous, en le voyant partir, se croyaient désormais sans appui et sans secours contre les agressions des musulmans; lui-même ne put retenir ses larmes, et, lorsqu'il fut sorti du port, tournant les yeux vers la terre qu'il venait de quitter : *O terre sainte!* s'écria-t-il, *je recommande ton peuple à Dieu; fasse le ciel que je vienne encore te visiter et te secourir !* [1]

Ainsi finit cette troisième croisade, où tout l'Occident en armes ne put obtenir d'autres avantages que la conquête de Ptolémaïs et la démolition d'Ascalon. L'Allemagne y perdit sans gloire un de ses plus grands empereurs et la plus belle de ses armées; la France et

[1] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

l'Angleterre, la fleur de leur noblesse belliqueuse[1]. L'Europe eut d'autant plus à déplorer les pertes qu'elle fit dans cette guerre, que les armées chrétiennes étaient mieux composées que dans les expéditions précédentes: les criminels, les aventuriers, les gens sans aveu, en avaient été bannis, et tout ce que l'Occident avait de plus illustre parmi ses guerriers s'était rangé sous les bannières du Christ.

Les croisés qui combattaient Saladin étaient mieux armés que ceux qui les avaient précédés dans la Palestine : on se servit de l'arbalète, négligée daus la seconde croisade ; les cuirasses, les boucliers, recouverts d'un cuir épais, résistaient aux traits des musulmans :

[1] L'historien Bromton nous a laissé une liste des personnages distingués qui moururent ou furent tués pendant cette croisade. Nous croyons devoir la copier ici, autant pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs que comme un monument honorable aux peuples et aux familles qui prirent part à cette expédition.

La reine Sibille, épouse du roi Guy, et ses deux filles ; Héraclius, patriarche de Jérusalem ; Baudouin, archevêque de Cantorbéry ; l'archevêque de Nazareth ; l'archevêque de Besançon ; l'archevêque de Mont-Réal ; l'évêque de Sidon; le nouvel évêque d'Acre; l'évêque de Beirouth ; l'évêque de Saint-George ; l'évêque de Saint-Abraham ; l'évêque de Tibériade ; l'abbé du-Temple-du-Seigneur; l'abbé du Mont-Sion; l'abbé du Mont-des-Oliviers: l'abbé de Fordes ; le prieur du Saint-Sépulcre ; Raoul, archidiacre de Glocester ; Roger le Haule ; Silvestre, sénéchal de l'archevêque de Cantorbéry ; Jean de Norwich, chanoine d'Yorck ; Conrad, fils de l'empereur Frédéric, duc de Souabe ; le comte du Perche ; le comte de Ponthieu ; Thibaut, comte de Blois ; Étienne son frère, comte de Sancerre ; Guillaume, comte de Ferrière ; le duc Berthold d'Allemagne ; Roger, comte de la Pouille ; le comte de Brennes et André son frère, comte de Touraine ; Gilbert de Tilliars ; Florent d'Angers ; Joscelin, vicomte de Châtelleraut ; Anselme de Mont-Réal et toute sa famille ; le vicomte de Châtillon et sa mère ; Jean, comte de Vendôme ; le châtelain d'Ypres ; Gaufroy la Brivre ; Robert de Beaune ; Adam, chambellan du roi de France ; Adam de Laon ; Guillaume de Pimkemi, châtelain ; Roger, baron de Pol ; Robert, sénéchal de Guillaume de Mandeville ; Raoul de Glanvil, justicier du roi d'Angleterre ; Bernard de Saint-Vallier ; Richard de Clare ; Guy de Châtillon ; Raoul de Croxiby ; Richard de Lexeby et Bérenger son frère ; Robert le Veneur de Pontret ; Robert Scrope de Barton ; Renou de Tonges ; Henri Pigot, sénéchal du comte de Varennes ; Gautier Scrope ; Gautier de Kyme, fils de

souvent on vit sur le champ de bataille des soldats hérissés de flèches sans être blessés et restant immobiles dans leurs rangs. L'infanterie, arme dédaignée, se forma et prit plus d'importance dans le long siége de Ptolémaïs. Cette guerre ne ressemblait point à celles qu'on faisait alors en Europe, où, d'après les lois féodales, les princes et les seigneurs ne pouvaient retenir longtemps les guerriers sous leurs drapeaux. Trois ans de périls et de combats durent former les soldats à l'obéissance, les chefs au commandement.

Les musulmans avaient fait aussi des progrès dans la science de la guerre, et commençaient à reprendre l'usage de la lance, à laquelle ils paraissaient avoir préféré le sabre et l'épée lorsque les premiers croisés étaient arrivés en Syrie. Leurs armées n'offraient plus une mul-

Philippe de Kyme; Jean de Libourne; Gautier de Ros, frère de Pierre de Ros; Louis d'Arsèles; Hugues d'Oiry; Guillaume de Moui; Guy de Darsey; Odon de Guines; Renault de Maigny, échanson de Senlis et maréchal du comte Henri.

Henri de Bracley et Henri de Maupalne furent faits prisonniers par les musulmans.

L'empereur Frédéric mourut dans le fleuve Selef; son fils, Frédéric de Souabe, périt devant Saint-Jean-d'Acre. Robert, comte de Leicester, dans la Romanie. Le landgrave de Thuringe y mourut aussi dans son retour. Philippe, comte de Flandre, et Raoul, clerc de la dépense du roi, moururent la seconde année. Dans la troisième moururent à Acre, Raoul d'Aubenay; Richard de Chamville; Drogon, fils de Raoul; Guillaume, fils de Nigel de Kent; le baron Guillaume, fils de Philippe de Kent; Renault de Sufflac; Hugues, duc de Bourgogne, et Robert Waulin, son clerc. Nigelle de Moubray, Simon de Wale et Guillaume de Chamville, furent précipités dans la mer; le marquis de Montferrat fut tué par les Ismaéliens; Jacques d'Avesnes fut tué dans un combat; Bertrand de Verdun et Osmond de Sutteville moururent à Joppé; Gilbert Pipart mourut à Brandéis; et Renault, vicomte d'York, dans l'île de Chypre. Le duc de Bourgogne mourut à Tyr.

A cette longue liste nous ajouterons les noms d'Albert, sire de Thieffries, et de Robert III, son frère. Le premier mourut de ses blessures au siége de Gaza, en 1171; le second revint avec les Belges dans sa patrie. Guillaume de Tyr nous a laissé, sur le siége et la prise de Gaza par Saladin, un récit assez intéressant, qu'on peut lire dans le chap. XXI de son liv. XX.

titude confuse et combattaient avec moins de désordre. Les Turcs et les Curdes surpassaient les Francs dans l'art d'attaquer et de défendre les places; leur cavalerie, qu'ils pouvaient facilement renouveler, l'emportait sur celle des croisés, qui devaient avoir beaucoup de peine à se procurer des chevaux. Les musulmans avaient plus d'un avantage sur les Francs : ils combattaient sur leur propre territoire, dans leur propre climat; ils n'étaient soumis qu'à un seul chef, qui leur donna toujours un même esprit et ne leur présenta jamais que la même cause à défendre.

La troisième croisade, quoique malheureuse, n'excita pas autant de plaintes en Europe que celle de saint Bernard, parce qu'elle ne fut pas sans gloire. Elle trouva néanmoins des censeurs, et les raisons par lesquelles on la défendit ont beaucoup de ressemblance avec celles qu'employèrent les apologistes de la seconde guerre sainte. « Il s'est trouvé des gens, dit un d'eux, » qui, raisonnant à tort et à travers, ont osé soutenir » que les pèlerins n'avaient rien gagné dans la terre de » Jérusalem, puisque la ville sainte était restée au pou- » voir des Sarrasins; mais ces hommes ne comptent-ils » donc pour rien le triomphe spirituel de cent mille » martyrs? Qui peut douter du salut de tant de nobles » guerriers qui se sont condamnés à toutes sortes de » privations pour mériter le ciel et que nous avons » vus nous-même, au milieu de tous les périls, assis- » ter chaque matin à la messe que célébraient leurs » propres chapelains? » Ainsi parlait Gauthier Vinisauf, auteur contemporain. Compter parmi les avantages d'une croisade le nombre immense des martyrs qu'elle a faits, doit paraître une idée singulière. Ceux qui s'exprimaient de la sorte étaient néanmoins consé-

quents aux idées de leur siècle, et surtout à l'esprit qui animait les soldats de la croix. Quand les papes et les orateurs sacrés cherchaient à exciter le zèle des chrétiens d'Occident pour la délivrance des saints lieux, ils ne leur promettaient que les palmes du martyre, et cette seule promesse suffisait pour faire partir des milliers de pèlerins. Lorsque ceux-ci mouraient dans la croisade, ils trouvaient le bien qu'on leur avait promis. Il n'est donc pas étonnant qu'après la guerre on regardât comme un bienfait l'accomplissement des promesses faites auparavant. D'ailleurs, on ne doit pas oublier que c'était là le langage des ecclésiastiques et des moines. Si des chevaliers et des barons avaient écrit cette histoire, ils auraient fait sans doute d'autres raisonnements : quand on lit les annales de ces temps reculés, on doit s'attendre à les trouver souvent plus remplies de dévotion que les temps mêmes qu'elles nous rappellent. Dans le monde et dans les camps, les événements allaient trop souvent au gré des passions humaines, et leur histoire ne s'écrivait guère que dans les cloîtres.

Dans cette croisade, les Francs se montrèrent plus policés qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. De grands monarques qui se combattaient sans cesser de s'estimer et d'avoir entre eux de généreux procédés, étaient pour le monde un spectacle nouveau. Les sujets suivirent l'exemple de leurs princes, et perdirent sous la tente quelque chose de leur barbarie. Les croisés furent parfois admis à la table de Saladin, et les émirs reçus à celle de Richard : en se mêlant ensemble, les musulmans et les chrétiens purent faire un heureux échange de leurs usages, de

leurs manières, de leur savoir, et même de leurs vertus.

Les chrétiens, un peu plus éclairés que dans les deux croisades précédentes, eurent moins besoin d'être excités par des prodiges. La passion de la gloire fut pour eux un mobile presque aussi puissant que l'enthousiasme religieux. Aussi la chevalerie fit-elle de grands progrès dans cette croisade; elle était tellement en honneur, même parmi les infidèles, que Saladin voulut en connaître les statuts, et que Malek-Adhel envoya son fils aîné à Richard, pour que le jeune prince musulman fût reçu chevalier dans l'assemblée des barons et des seigneurs chrétiens[1].

Le sentiment de l'honneur, l'humanité qui en est inséparable, essuyèrent souvent les pleurs que les malheurs de la guerre faisaient répandre; des passions tendres et vertueuses s'associaient dans l'âme des héros avec les maximes austères de la religion et les images sanglantes des combats. Au milieu de la corruption des camps, l'amour, en inspirant des sentiments nobles et délicats aux chevaliers et aux troubadours qui avaient pris la croix, les préserva des séductions d'une débauche grossière. Plus d'un guerrier, animé par le souvenir de la beauté, fit admirer sa bravoure en combattant les musulmans. Ce fut dans cette croisade que mourut le châtelain de Coucy, blessé à mort à côté du roi Richard. Une chanson, qui nous est restée, contient ses adieux à la France : il allait dans la terre sainte, disait-il, afin d'obtenir trois choses d'un grand prix pour un chevalier: *le paradis, la gloire et l'amour de sa mie*. Une chronique du moyen âge rapporte

[1] Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

que, lorsqu'il eut reçu le coup mortel et qu'il fut près de rendre le dernier soupir, le fidèle châtelain se confessa d'abord au légat du pape, et chargea ensuite son écuyer de porter son cœur à la dame de Fayel. Les dernières volontés de Coucy et l'horrible festin qu'un mari cruel fit servir à la victime de sa jalousie, montrent à la fois ce que la chevalerie pouvait inspirer de plus touchant et ce que les mœurs du douzième siècle avaient de plus barbare[1]. Les troubadours célébrèrent dans leurs chansons l'amour chevaleresque du noble châtelain, et le désespoir qui s'empara de la belle de Vergy, lorsqu'elle apprit qu'elle avait mangé le cœur de son fidèle chevalier. Si nous en croyons les vieilles chroniques, le seigneur de Fayel, poursuivi par ses remords et par l'opinion de ses contemporains, fut obligé d'aller dans la terre sainte expier son crime et la mort d'une épouse infortunée.

Dans cette croisade, où s'illustrèrent tant de chevaliers, deux hommes, Richard et Saladin, s'acquirent une gloire immortelle : l'un, par une bravoure inutile et par des qualités plus brillantes que solides; l'autre, par des succès réels et par des vertus qui auraient pu

[1] Les aventures du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel sont racontées dans une vieille chronique rapportée par le président Fauchet. Il existe à la bibliothèque du roi une copie manuscrite de cette chronique, qui paraît avoir été écrite au commencement du treizième siècle, peu de temps après la troisième croisade. M. Roquefort, auteur d'un Mémoire sur l'état de la poésie en France, au douzième et au treizième siècle, ne paraît pas adopter, dans l'article Coucy de la *Biographie universelle*, le récit de la chronique que nous venons de citer, et partage l'opinion du père Papon, qui attribue l'aventure du châtelain au troubadour Cabestan. Nous pourrions objecter à M. Roquefort que l'aventure de Cabestan n'est pas la même que celle de Coucy et que l'une peut être vraie sans que l'autre doive être révoquée en doute. On trouve dans les œuvres de de Belloy une dissertation qui n'a point été réfutée et qui prouve la vérité, sinon de quelques détails, au moins des faits principaux rapportés par la chronique qui vient d'être citée.

servir de modèle aux chrétiens. Le nom de Richard fut, pendant un siècle, l'effroi de l'Orient; les Sarrasins et les Turcs le célébrèrent dans leurs proverbes, longtemps après les croisades [1]. Il cultiva les lettres et mérita une place parmi les troubadours [2]; mais les arts n'adoucirent point son caractère impétueux et indomptable, qui lui fit donner par ses contemporains le surnom de *Richard Cœur-de-Lion* [3], qu'il a conservé dans l'histoire. Emporté par l'inconstance de ses inclinations, il changea souvent de projets, d'affections et de maximes; il brava quelquefois la religion, et très-souvent se dévoua pour elle. Tantôt incrédule, tantôt superstitieux, sans mesure dans sa haine comme dans son amitié, il fut excessif en toutes choses, et ne se montra constant que dans son amour pour la guerre. Les passions qui l'animaient permirent rarement à son ambition d'avoir un but, un objet déterminé. Son imprudence, sa présomption, l'incertitude de ses projets, lui firent perdre le fruit de ses exploits. En un mot, le héros de cette troisième croisade est plus fait pour exciter la surprise que pour inspirer l'estime, et semble moins appartenir à l'histoire qu'aux romans de chevalerie.

Avec moins d'audace et de bravoure que Richard, Saladin avait un caractère plus grave et surtout plus propre à conduire une guerre religieuse. Il mit plus de suite dans ses projets; plus maître de lui-même, il

[1] Voyez le continuateur de Guillaume de Tyr, t. I, *Bibliothèque des Croisades*.

[2] Il existe des poésies de Richard : elles ont été rapportées par Warburton, *History of the English Poetry*, et dans l'*Archæologia*

[3] Lisez l'anecdote fabuleuse à laquelle l'historien anglais Knigthon rapporte l'origine de ce surnom donné à Richard (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

à conclure la paix. La disposition des esprits et l'impossibilité de poursuivre les entreprises guerrières firent enfin adopter une trêve de trois ans et huit mois. « Richard, dit Gauthier Vinisauf, ne pouvait espérer un meilleur traité; quiconque pensera autrement sera convaincu de mauvaise foi. »

On convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens et que ceux-ci posséderaient toute la côte maritime depuis Joppé jusqu'à Tyr. Les Turcs et les croisés avaient des prétentions sur Ascalon, qu'on regardait comme la clef de l'Égypte. Pour terminer les débats, on arrêta que cette ville serait de nouveau démolie. Il n'est pas inutile de remarquer qu'on ne parla point de la restitution de la vraie croix, qui avait été le sujet des premières négociations et pour laquelle Richard avait d'abord envoyé plusieurs ambassades à Saladin. Les principaux chefs des deux armées jurèrent, les uns sur le Coran, les autres sur l'Évangile, d'observer les conditions du traité. La majesté royale parut alors avoir quelque chose de plus imposant et de plus auguste que la sainteté même du serment : le sultan et le roi d'Angleterre se contentèrent de se donner leur parole et de toucher la main des ambassadeurs.

Tous les princes chrétiens et les émirs de la Syrie furent invités à signer le traité conclu entre Richard et Saladin. Parmi ceux qu'on appela pour être garants de la paix, on n'oublia ni le prince d'Antioche, qui avait pris peu de part à la guerre, ni le chef des Ismaéliens, l'ennemi des chrétiens et des musulmans.

Le seul Guy de Lusignan ne fut point nommé dans le traité. Ce prince eut un moment d'importance par les divisions qu'il avait fait naître; il tomba dans l'oubli

aussitôt que les croisés eurent d'autres sujets de discorde. Dépouillé de son royaume, il obtint celui de Chypre, qui était une possession plus réelle, mais qu'il fallut payer aux templiers, auxquels Richard l'avait vendue ou engagée. La Palestine fut cédée à Henri, comte de Champagne, le nouveau mari de cette Isabelle qui semblait être promise à tous les prétendants au royaume de Jérusalem, et qui, par une singulière destinée, avait donné à trois époux le droit de régner, sans pouvoir elle-même monter sur le trône.

Quand la paix eut été proclamée, les pèlerins, avant de retourner en Europe, voulurent visiter le tombeau de Jésus-Christ et voir cette Jérusalem qu'ils n'avaient pu délivrer. La plupart des croisés de l'armée de Richard se partagèrent en plusieurs caravanes, et se mirent en route pour la ville sainte. Quoiqu'ils fussent sans armes, leur présence réveilla parmi les musulmans les sentiments qu'avait nourris la guerre. « Les Turcs, dit Gauthier Vinisauf, lançaient des regards menaçants sur les pèlerins, et ceux-ci auraient mieux aimé être à Tyr ou à Saint-Jean-d'Acre que sur le chemin de Jérusalem. » Saladin fut obligé d'employer son pouvoir pour faire respecter les lois de l'hospitalité. L'évêque de Salisbury, dont le sultan avait éprouvé la bravoure et qui faisait le pèlerinage au nom de Richard, fut accueilli avec distinction. Saladin lui montra le bois de la vraie croix, et s'entretint longtemps avec lui sur la guerre sainte.

Les Français qui, dans la paix comme dans la guerre, restaient presque toujours séparés des Anglais, ne firent point le pèlerinage de Jérusalem. Depuis la ba taille de Joppé ils n'avaient pas quitté la ville de Tyr,

conservant toujours leurs préventions jalouses contre Richard. Ils s'étaient montrés mécontents du traité conclu avec Saladin, et avaient raillé le roi d'Anglegleterre. Ce prince, pour se venger, avait fermé aux Français les portes de Jérusalem. Lorsqu'ils furent partis, le roi disait aux siens : « *Chassez le moqueur, et la moquerie s'en ira aussi.* » Le duc de Bourgogne, qui était à la tête des Français, mourut tout à coup lorsqu'il s'occupait de son retour en Occident, et, comme il expira au milieu des accès d'une violente frénésie, les pèlerins anglais ne manquèrent pas de voir dans cette mort la punition de sa félonie et le jugement de la colère divine.

Richard, n'ayant plus rien à faire en Orient et ne songeant plus qu'aux ennemis qu'il avait en Europe, s'occupa de son départ. Quand il s'embarqua à Ptolémaïs, les chrétiens de la terre sainte ne purent retenir leurs pleurs. On n'avait jamais mieux connu ses vertus ni rendu plus de justice à ses qualités brillantes. Tous, en le voyant partir, se croyaient désormais sans appui et sans secours contre les agressions des musulmans; lui-même ne put retenir ses larmes, et, lorsqu'il fut sorti du port, tournant les yeux vers la terre qu'il venait de quitter : *O terre sainte!* s'écria-t-il, *je recommande ton peuple à Dieu; fasse le ciel que je vienne encore te visiter et te secourir!* [1]

Ainsi finit cette troisième croisade, où tout l'Occident en armes ne put obtenir d'autres avantages que la conquête de Ptolémaïs et la démolition d'Ascalon. L'Allemagne y perdit sans gloire un de ses plus grands empereurs et la plus belle de ses armées; la France et

[1] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

l'Angleterre, la fleur de leur noblesse belliqueuse[1]. L'Europe eut d'autant plus à déplorer les pertes qu'elle fit dans cette guerre, que les armées chrétiennes étaient mieux composées que dans les expéditions précédentes: les criminels, les aventuriers, les gens sans aveu, en avaient été bannis, et tout ce que l'Occident avait de plus illustre parmi ses guerriers s'était rangé sous les bannières du Christ.

Les croisés qui combattaient Saladin étaient mieux armés que ceux qui les avaient précédés dans la Palestine : on se servit de l'arbalète, négligée daus la seconde croisade ; les cuirasses, les boucliers, recouverts d'un cuir épais, résistaient aux traits des musulmans :

[1] L'historien Bromton nous a laissé une liste des personnages distingués qui moururent ou furent tués pendant cette croisade. Nous croyons devoir la copier ici, autant pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs que comme un monument honorable aux peuples et aux familles qui prirent part à cette expédition.

La reine Sibille, épouse du roi Guy, et ses deux filles; Héraclius, patriarche de Jérusalem; Baudouin, archevêque de Cantorbéry; l'archevêque de Nazareth; l'archevêque de Besançon; l'archevêque de Mont-Réal; l'évêque de Sidon; le nouvel évêque d'Acre; l'évêque de Beirouth; l'évêque de Saint-George; l'évêque de Saint-Abraham; l'évêque de Tibériade; l'abbé du-Temple-du-Seigneur; l'abbé du Mont-Sion; l'abbé du Mont-des-Oliviers; l'abbé de Fordes; le prieur du Saint-Sépulcre; Raoul, archidiacre de Glocester; Roger le Haule; Silvestre, sénéchal de l'archevêque de Cantorbéry; Jean de Norwich, chanoine d'Yorck; Conrad, fils de l'empereur Frédéric, duc de Souabe; le comte du Perche; le comte de Ponthieu; Thibaut, comte de Blois; Étienne son frère, comte de Sancerre; Guillaume, comte de Ferrière; le duc Berthold d'Allemagne; Roger, comte de la Pouille; le comte de Brennes et André son frère, comte de Touraine; Gilbert de Tilliars; Florent d'Angers; Joscelin, vicomte de Châtelleraut; Anselme de Mont-Réal et toute sa famille; le vicomte de Châtillon et sa mère; Jean, comte de Vendôme; le châtelain d'Ypres; Gaufroy la Brivre; Robert de Beaune; Adam, chambellan du roi de France; Adam de Laon; Guillaume de Pimkemi, châtelain; Roger, baron de Pol; Robert, sénéchal de Guillaume de Mandeville; Raoul de Glanvil, justicier du roi d'Angleterre; Bernard de Saint-Vallier; Richard de Clare; Guy de Châtillon; Raoul de Croxtby; Richard de Lexeby et Bérenger son frère; Robert le Veneur de Pontret; Robert Scrope de Barton; Renou de Tonges; Henri Pigot, sénéchal du comte de Varennes; Gautier Scrope; Gautier de Kyme, fils de

On ne savait plus en Europe ce qu'était devenu Richard, lorsqu'un gentilhomme d'Arras, nommé Blondel, résolut de parcourir l'Allemagne et de s'enquérir du lieu où était le prince jusqu'à ce qu'il l'eût découvert. Blondel *jura en lui-même*, dit une chronique, *qu'il querroit son Seigneur en toute terre tant qu'il l'averoit trové. Il advint par aventure* que ledit Blondel se trouva en Autriche dans une belle vallée en un lieu appelé Duresten, sur la rive gauche du Danube, à quelques milles de Vienne. Arrivé devant un vieux château où gémissait, disait-on, un illustre captif, le ménestrel entendit chanter le premier couplet d'une chanson qu'il avait faite autrefois avec Richard, et se mit à chanter le second couplet. Le prisonnier reconnut Blondel, et le fidèle troubadour revint en Angleterre annoncer qu'il avait découvert la prison du roi Richard [1]. Le duc d'Autriche, effrayé de cette découverte, n'osa plus retenir entre ses mains son

[1] Les aventures de ce prince, et toutes les circonstances de sa captivité, brièvement racontées dans les monuments contemporains, ont fourni à un chroniqueur ou plutôt à un romancier du treizième ou du quatorzième siècle, le sujet d'un assez long ouvrage sous ce titre : *Blondeau*. Il est parmi les manuscrits de Sorbonne, n. 454 (Bibliothèque du roi). Cette chronique, dont nous ne pouvons garantir l'authenticité, s'occupe principalement du ménestrel Blondel et de la délivrance du prisonnier. Il est à croire que c'est cette chronique qui a fourni les premiers éléments des romans plus modernes sur la captivité du monarque. Les historiens anglais ont puisé leur récit sur Richard dans les chroniques contemporaines que nous avons consultées et dans les pièces diplomatiques conservées par Rymer.

Mills, *Additional Notes of the History of Crusades*, rapporte la chanson de Blondel et la réponse de Richard : ce chant est en langue romane extrêmement difficile à entendre; en voici la traduction libre :

Blondel. Personne, charmante dame, ne peut vous voir sans aimer; mais votre cœur froid ne satisfait aucune passion : c'est pourquoi je supporte mon mal, puisque tous souffrent comme moi.

Richard. Aucune dame ne peut dompter mon cœur, si elle garde des faveurs pour tous, sans se fixer à un seul. J'aime mieux être haï tout seul que d'être aimé avec d'autres.

redoutable captif, et le livra à l'empereur d'Allemagne. Richard était resté treize mois dans le château que Léopold lui avait assigné pour prison. Henri VI, qui avait aussi des griefs à venger, se réjouit d'avoir en son pouvoir le roi d'Angleterre; il le fit enfermer dans le château de Trifels, dont le voyageur voit encore les ruines sur la rive gauche du Rhin, non loin de Landau. L'empereur d'Allemagne l'y retint près d'un an. Le héros de la croisade, dont le nom remplissait le monde, languissait dans les ténèbres d'un cachot, et demeura ainsi longtemps en proie à la vengeance de deux princes chrétiens.

On le fit comparaître devant la diète germanique, assemblée à Worms; on l'accusa de tous les crimes que lui avaient reprochés la haine et l'envie; mais l'aspect d'un roi dans les fers est un spectacle si touchant, que personne n'osa condamner Richard; et, lorsqu'il fit entendre sa justification, les évêques et les seigneurs fondirent en larmes, et conjurèrent Henri de le traiter avec moins d'injustice et de rigueur[1].

La reine Éléonore implora toutes les puissances de l'Europe pour obtenir la délivrance de son fils[2]. Les plaintes et les chagrins d'une mère touchèrent le cœur de Célestin, qui venait de monter sur la chaire de saint Pierre. Le pape réclama plusieurs fois la liberté du roi d'Angleterre, et lança même l'excommunication contre le duc d'Autriche et l'empereur; mais les foudres de Rome tombaient si souvent sur les trônes d'Allemagne, qu'elles n'inspiraient presque plus de

[1] Gauthier d'Hemingford. Mathieu Pâris, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

[2] Voyez, dans les actes de Rymer, t. I, les lettres de la reine Éléonore, et celles du vénérable Pierre de Blois, adressées au pape en faveur de Richard (*Bibliothèque des Croisades*).

crainte. Henri brava les anathèmes du saint-siége : la captivité de Richard dura encore plus d'une année ; il n'obtint enfin sa liberté qu'après s'être engagé à payer une rançon considérable. Son royaume, qu'il avait ruiné à son départ, s'épuisa pour hâter son retour, et l'Angleterre donna jusqu'à ses vases sacrés pour briser les fers de son monarque. Il fut reçu avec enthousiasme par les Anglais ; ses aventures, qui arrachaient des larmes, firent oublier ses cruautés, et l'Europe ne se ressouvint que de ses exploits et de ses malheurs[1].

Après la trêve conclue avec Richard, Saladin s'était retiré à Damas, et ne jouit qu'une année de sa gloire. L'histoire contemporaine célèbre la manière édifiante dont il mourut[2] ; il distribua également ses aumônes aux chrétiens et aux musulmans. Avant d'expirer, il ordonna à un de ses émirs de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, en répétant à haute voix : *Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes*. Les chroniques latines sont les seules qui rapportent ce trait, et nous le reproduisons ici moins comme un fait historique, que comme une grande leçon de morale et l'expression vive et énergique de la fragilité des grandeurs humaines. On trouve dans les auteurs arabes une circonstance plus vraie et non moins remarquable qui peint très-bien à la fois la douleur qu'inspira la mort de Saladin et cette espèce de gou-

[1] Rymer a rapporté une suite d'actes et de pièces diplomatiques relatifs à la captivité du roi : tels sont, par exemple, le traité conclu entre l'empereur Henri VI et Richard, les lettres écrites par ce prince pour rappeler les barons à leurs obligations féodales concernant sa rançon. L'Angleterre et la commune de Londres furent chargées d'en payer les deux tiers ; le troisième fut acquitté par les juifs (Voyez les *Actes de Rymer*, *Bibliothèque des Croisades*, t. I, et l'Eclaircissement sur les juifs, à la fin de ce volume).

[2] Boha-Eddin fut témoin de la mort de Saladin (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

vernement où tout semble mourir avec le prince : Boha-Eddin, après avoir parlé du désespoir que firent éclater les Syriens, ajoute que tout le peuple de Damas resta comme frappé de stupeur, et qu'au milieu de la douleur publique on *oublia de piller la ville.*

Dans les derniers jours de sa vie, Saladin s'occupait de nouvelles conquêtes : il portait ses regards sur l'Asie Mineure, sur l'empire grec, et peut-être aussi sur l'Occident, dont il avait plusieurs fois vaincu les armées en Syrie.





ÉCLAIRCISSEMENTS.

I.

Éclaircissement sur les Assises de Jérusalem.

Le plus curieux monument de la jurisprudence féodale pendant le moyen âge, est celui qui est connu sous le titre d'*Assises de Jerusalem*. C'est dans ces assises, expression des besoins d'un royaume militaire, qu'il faut étudier le véritable caractère de la féodalité dans sa native institution, telle que l'avaient faite les idées et la situation des peuples barbares après la conquête des Gaules. En effet, les chevaliers et les barons du royaume chrétien de l'Asie se trouvaient dans la même situation que les compagnons de Clovis lors de la fondation du royaume des Francs; ils avaient une population quelquefois hostile à contenir, des ennemis puissants à repousser; la possession du territoire se liait nécessairement à sa défense; la féodalité, les services militaires devaient donc s'établir avec cette hiérarchie guerrière, qui fut le fondement de toutes les institutions sociales des peuples du Nord.

On reporte au règne de Godefroy la première rédaction des assises ou coutumes de Jérusalem. Aucun monument contemporain n'indique d'une manière positive si c'est ce prince qui rédigea ce grand recueil de lois tel qu'il nous est parvenu : il ne faut point s'en étonner; car, dans ces siècles reculés, les lois et les institutions passaient sans être aperçues de nos vieux chroniqueurs. Dans la préface historique qui se trouve en tête des assises, on parle du roi Godefroy, des circonstances qui accompagnèrent la promulgation des lois féodales du royaume de Jérusalem; mais cette préface, monument du quatorzième siècle, ne nous paraît être qu'un recueil de traditions qui, bien que respectables, ne peuvent cependant équivaloir aux témoi-

sut mieux commander aux autres. Sa naissance ne le destinait point au trône, et son crime fut d'y monter; mais on doit dire que, lorsqu'il y fut assis, il s'en montra digne. On sait d'ailleurs qu'en s'emparant de l'empire de Noureddin, il obéit moins à son penchant qu'à sa fortune et à sa destinée. Une fois qu'il fut le maître, il n'eut plus que deux passions: celle de régner et celle de faire triompher le Coran. Toutes les fois qu'il ne s'agissait pas d'un royaume ou de la gloire du prophète, qu'on ne contraria ni son ambitition ni sa croyance, le fils d'Ayoub montra de la modération. Au milieu des fureurs de la guerre, il donna l'exemple des vertus pacifiques: « du sein des camps, dit un auteur oriental, *il couvrait les peuples des ailes de sa justice, et faisait pleuvoir sur les villes les nuées de sa libéralité.* » Les musulmans admiraient l'austérité de sa dévotion, sa constance dans les travaux, son habileté dans la guerre. Sa générosité, son respect pour le malheur et pour la foi jurée, furent célébrés par les chrétiens qu'avaient désolés ses victoires et dont il renversa la puissance en Asie. Dans une conversation qu'il eut après la guerre avec l'évêque de Salisbury et qui nous a été conservée par une chronique du temps, Saladin nous fait connaître à la fois son caractère et celui de Richard; le sultan loua beaucoup la bravoure du roi d'Angleterre. « Mais ce prince, ajouta-t-il, n'est pas assez prudent » et se montre trop prodigue de sa vie; j'aimerais » mieux voir dans un grand homme la prudence et la » modestie que le mépris du péril et l'amour d'une » vaine gloire. »

Cette guerre, si glorieuse pour le chef des musulmans, ne fut pas sans avantages pour l'Europe. Des croisés qui se rendaient en Palestine, s'arrêtèrent en

Espagne, et, par leurs victoires sur les Maures, préparèrent la délivrance des royaumes chrétiens situés au delà des Pyrénées. Ainsi que dans la seconde croisade, un grand nombre d'Allemands, entraînés par les sollicitations du pape, firent la guerre aux barbares habitants des rives de la Baltique, et reculèrent, par d'utiles exploits, les limites de la république chrétienne en Occident.

Comme la plupart des pèlerins se rendirent par mer en Palestine, l'art de la navigation reçut de grands encouragements et fit de sensibles progrès. Pendant le siége de Ptolémaïs, il arriva une multitude de vaisseaux d'Europe dans les mers de Syrie. Si la plupart de ces navires avaient appartenu aux princes qui dirigeaient cette guerre, et non à des marchands qui profitaient de la croisade sans la servir, il n'est pas douteux que la marine des Orientaux n'eût été anéantie et que les musulmans n'eussent pas pu disputer aux chrétiens l'empire de la mer; toutefois, les flottes d'Occident eurent une supériorité marquée sur celles des Turcs. Les chroniques contemporaines parlent de plusieurs batailles navales, dans lesquelles les Francs eurent tout l'avantage; les connaissances techniques que déploient les vieux chroniqueurs[1] dans leurs descriptions et leurs récits, nous prouvent que les lumières sur cette partie importante de l'industrie humaine commençaient à se répandre. Une remarque qui n'est peut-être pas sans intérêt, c'est que Richard s'embarqua sur des vaisseaux anglais et que Philippe eut recours pour son expédition aux Génois. Il n'est pas inutile d'ajouter que le brillant combat livré par

[1] Gauthier Vinisauf.

Richard dans la mer de Tyr à un gros vaisseau musulman fut un des premiers triomphes de la marine britannique.

Un des résultats les plus importants de la troisième croisade, celui auquel les croisés n'avaient pas songé, fut la conquête de Chypre, et l'érection de cette île en royaume. Chypre renfermait plusieurs villes florissantes; ses plaines étaient fertiles ; ses coteaux produisaient un vin renommé; ses ports offraient un asile commode aux vaisseaux qui se rendaient de l'Occident en Asie et revenaient de la Syrie en Europe. Le royaume de Chypre fournit souvent d'utiles secours aux colonies chrétiennes d'Orient, et, lorsque ces colonies furent dispersées par les Turcs, il recueillit leurs débris. Conquis par Richard et gouverné par une longue suite de rois, il conserva, longtemps après les croisades, les lois que Godefroy de Bouillon et ses successeurs avaient faites pour Jérusalem ; il transmit aux âges suivants le plus précieux monument de la législation de ces temps reculés [1].

Dans quelques États de l'Europe, le commerce et l'esprit même des guerres saintes avaient contribué à l'affranchissement des communes. Beaucoup de serfs, devenus libres, avaient pris les armes. Ce ne fut pas un des spectacles les moins intéressants de cette croisade que celui de voir les bannières de plusieurs villes de France et d'Allemagne flotter dans l'armée chrétienne parmi les drapeaux des seigneurs et des barons.

La croisade ruina l'Angleterre; elle entretint dans ce pays des germes de discorde; la France, quoiqu'elle eût à déplorer la perte d'un grand nombre de

[1] Voyez l'Éclaircissement sur les assises, à la fin de ce volume.

guerriers, vit, à la même époque, fleurir la paix dans toutes ses provinces, et profita des malheurs de ses voisins. La croisade fournit à Philippe-Auguste les moyens d'affaiblir les grands vassaux et de réunir la Normandie à la couronne. Elle lui donna la facilité de lever des tributs sur tous ses sujets, même sur le clergé, et d'avoir à sa solde des armées régulières; elle lui offrit de plus un prétexte pour s'entourer d'une garde fidèle. Ainsi s'élevait cette puissance royale dont la nation attendait ses libertés et qui devait plus tard triompher à Bouvines de la ligue la plus redoutable qui eût jamais été formée contre la France.

Une longue captivité attendait Richard à son retour en Europe. Jeté par la tempête sur les côtes de l'Adriatique, entre Venise et Aquilée, il craignit de traverser la France où il redoutait la présence de Philippe-Auguste, et prit la route d'Allemagne, accompagné d'un seul serviteur. Richard se reposa quelques jours près de Vienne, dans un village appelé Erdberg. Le serviteur, allant à la ville pour y chercher des provisions, portait une bague de prix et une paire de gants de son maître; il excita des soupçons; on le questionna; il répondit qu'il voyageait avec un riche marchand. Mais les soupçons ne furent point dissipés, car déjà la renommée commençait à annoncer que le roi d'Angleterre avait debarqué à Zadara et qu'il était dans le pays d'Autriche. Le domestique, cédant aux instances et aux menaces, confessa enfin la vérité. Richard fut arrêté par les soldats de Léopold, dans une hôtellerie, et sous l'habit d'un garçon de cuisine. Le duc d'Autriche ne fut point assez généreux pour oublier les outrages qu'il avait reçus du roi d'Angleterre au siége de Ptolémaïs, et retint le monarque prisonnier.

On ne savait plus en Europe ce qu'était devenu Richard, lorsqu'un gentilhomme d'Arras, nommé Blondel, résolut de parcourir l'Allemagne et de s'enquérir du lieu où était le prince jusqu'à ce qu'il l'eût découvert. Blondel *jura en lui-même*, dit une chronique, *qu'il querroit son Seigneur en toute terre tant qu'il l'averoit trové. Il advint par aventure* que ledit Blondel se trouva en Autriche dans une belle vallée en un lieu appelé Duresten, sur la rive gauche du Danube, à quelques milles de Vienne. Arrivé devant un vieux château où gémissait, disait-on, un illustre captif, le ménestrel entendit chanter le premier couplet d'une chanson qu'il avait faite autrefois avec Richard, et se mit à chanter le second couplet. Le prisonnier reconnut Blondel, et le fidèle troubadour revint en Angleterre annoncer qu'il avait découvert la prison du roi Richard [1]. Le duc d'Autriche, effrayé de cette découverte, n'osa plus retenir entre ses mains son

[1] Les aventures de ce prince, et toutes les circonstances de sa captivité, brièvement racontées dans les monuments contemporains, ont fourni à un chroniqueur ou plutôt à un romancier du treizième ou du quatorzième siècle, le sujet d'un assez long ouvrage sous ce titre : *Blondeau*. Il est parmi les manuscrits de Sorbonne, n. 454 (Bibliothèque du roi). Cette chronique, dont nous ne pouvons garantir l'authenticité, s'occupe principalement du ménestrel Blondel et de la délivrance du prisonnier. Il est à croire que c'est cette chronique qui a fourni les premiers éléments des romans plus modernes sur la captivité du monarque. Les historiens anglais ont puisé leur récit sur Richard dans les chroniques contemporaines que nous avons consultées et dans les pièces diplomatiques conservées par Rymer.

Mills, *Additional Notes of the History of Crusades*, rapporte la chanson de Blondel et la réponse de Richard : ce chant est en langue romane extrêmement difficile à entendre ; en voici la traduction libre :

Blondel. Personne, charmante dame, ne peut vous voir sans aimer ; mais votre cœur froid ne satisfait aucune passion : c'est pourquoi je supporte mon mal, puisque tous souffrent comme moi.

Richard. Aucune dame ne peut dompter mon cœur, si elle garde des faveurs pour tous, sans se fixer à un seul. J'aime mieux être haï tout seul que d'être aimé avec d'autres.

redoutable captif, et le livra à l'empereur d'Allemagne. Richard était resté treize mois dans le château que Léopold lui avait assigné pour prison. Henri VI, qui avait aussi des griefs à venger, se réjouit d'avoir en son pouvoir le roi d'Angleterre; il le fit enfermer dans le château de Trifels, dont le voyageur voit encore les ruines sur la rive gauche du Rhin, non loin de Landau. L'empereur d'Allemagne l'y retint près d'un an. Le héros de la croisade, dont le nom remplissait le monde, languissait dans les ténèbres d'un cachot, et demeura ainsi longtemps en proie à la vengeance de deux princes chrétiens.

On le fit comparaître devant la diète germanique, assemblée à Worms; on l'accusa de tous les crimes que lui avaient reprochés la haine et l'envie; mais l'aspect d'un roi dans les fers est un spectacle si touchant, que personne n'osa condamner Richard; et, lorsqu'il fit entendre sa justification, les évêques et les seigneurs fondirent en larmes, et conjurèrent Henri de le traiter avec moins d'injustice et de rigueur[1].

La reine Éléonore implora toutes les puissances de l'Europe pour obtenir la délivrance de son fils[2]. Les plaintes et les chagrins d'une mère touchèrent le cœur de Célestin, qui venait de monter sur la chaire de saint Pierre. Le pape réclama plusieurs fois la liberté du roi d'Angleterre, et lança même l'excommunication contre le duc d'Autriche et l'empereur; mais les foudres de Rome tombaient si souvent sur les trônes d'Allemagne, qu'elles n'inspiraient presque plus de

[1] Gauthier d'Hemingford. Mathieu Pâris, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

[2] Voyez, dans les actes de Rymer, t. I, les lettres de la reine Éléonore, et celles du vénérable Pierre de Blois, adressées au pape en faveur de Richard (*Bibliothèque des Croisades*).

Ancion le Borgne, 1; Hugues le Petit, 1; les enfants de Robert de Pinguegny, 2; enfin Eustache Patin, 1.

Naplouse doit 328 chevaliers, et en particulier dans cette baronnie, le vicomte doit 50 chevaliers; Regnier Rohart et sa mère, 2; Jean Belarmer, 5; Neude du Merle, 4; la femme Hugues Mimars, 4; la femme de Baudouin le Prince, 3; la femme Raymond, 1; Jean de Saint-Bertin, 3; Constant le Frère, 1; Isaac de la Piscine, 1; Roger, 1; Aubertin du Roi, 2; Bernard Fouger, 1; Richard de Nazareth, 1; Raymond Dabin, 1; Baudouin de Routine, 1; la femme de Robert Salibi, 1; la femme Michel l'Agent, 1; Girod Passerel, 1; Baudouin d'Ibelin, pour la lignée des Baudouins, 4; la dame de Césaire, 2; Henri Larbalestrier, 1; Guy de Naples, 1; Arnaud de Tripoli, 1; Reynaud de Soissons, 1; Amaury de Lassandre, 1; Philippe de Nazareth, 1; George l'Écrivain, 1; Simon d'Amiens, 2; Balian d'Ibelin, pour la terre qu'il tient de Naplouse, 15.

La baronnie d'Acre doit 329 chevaliers; la cité en particulier, 72; Raymond d'Escandelion, 7; Païen sire Caïphas, 7; Philippe Dons, 1; la dame de Naplouse, 2; Gauthier Saint-Denis, 2; Rohart Tabon, 1; Simon de Malins et Joscelin le Comte, 1; Joseph de Terremonde, 1; Michel de Sinaï, 1; Dréas, frère de Gibert de Fleury, 1; Gauthier de la Franche-Garde 9; la femme d'Adam Coste, 1; Gauthier le Bel, 1; Eude de la Nude, 1; Masse, le fils de Robert, 1; Gille de Calvadri, 1; le sénéchal, 3; Gobertin Bonet, 2; Arnaud de Dessole, 2; le vicomte, 1; Jean Hareng, 2; Jean Derains, 1.

La seigneurie d'Arsur doit 330 chevaliers, et en particulier la cité, 25; les Vénitiens, 3; Simon de Mentain, 3; la femme de Guille, 2; la femme Robert, 1; Fouque de Falaise, 2; Anselme, 1; Gaubel, 2; Henri de Machelaine, 1; Adam d'Arsur, 1; Denis, le fils de Geoffroy, 1; Raoul de Bouthilier, 2; Rogrir Hainery, 7; Simon Dumoulin, 1; Rogrir de Grasse, 1.

La seigneurie dou Darou doit 220 chevaliers, et la cité en particulier doit 2 chevaliers; Gérard de Douai, 2; Renard de Mongissart, 1.

La seigneurie de Baruch doit 21 chevaliers.

Les assises s'expriment ensuite en ces termes : « 331 chevaliers sont » les aides que les esglises et les bourjois doivent quand il y a un » grand besoing en la terre dou royaume de Jérusalem; » et ensuite le patriarche de Jérusalem doit 500 sergents; le chapitre du sépulcre, 500; de Josaphat, 150; Montession, 150; Montelivette, 150; Templum Domini, 150; l'église latine, 50; l'évêque de Tabarie, 500; la cité d'Acre, 500; la cité d'Arsur, 100; la cité de Jérusalem, 500; l'abbé de Montelabon, 500; la cité de Naplouse, 300; la cité de Césa-

rée, 50; l'évêque de Belesme, 200; Ramla, Ibelin et Mirebel, 150; l'évêque de Saint-George, 200; d'Arsur, 50; l'évêque du Sabalt; 50; l'évêque d'Acre, 550; l'évêque de Saint-Abraham, 50; l'archevêque de Césarée, 50; d'Ascalon, 100; Caïphas, 175; Tabarie, 200. — Total des sergents, 5,075.

Par l'aspect de ce tableau, joint aux assises de Jérusalem, on peut se faire une idée des forces militaires que le royaume pouvait convoquer dans ses jours de danger. Guillaume de Tyr a donné, dans *son livre*, une sorte de précis des moyens employés pour la levée des deniers. La comparaison de ces deux monuments est extrêmement précieuse pour l'histoire des colonies chrétiennes d'Orient.

II

Lettre à M. Michaud, sur les Assassins, par M. Am. Jourdain [1].

Dans le cours de vos travaux, vous aurez rencontré souvent, monsieur, le nom de ces sectaires fameux connus sous le nom d'*Assassins*, et dont la religion admettait pour principe l'obéissance aveugle à ce *Vieux de la Montagne* qui ne régnait que par le meurtre et les plus horribles attentats. Plus d'une fois peut-être vous aurez attribué à l'amour du merveilleux qui régnait dans des siècles d'ignorance, de barbarie et de crédulité, les récits des auteurs occidentaux contemporains des croisades, touchant leur persévérance, leur audace imperturbable dans la poursuite et l'exécution du crime. Cependant, il faut l'avouer à la honte de notre espèce, ces récits sont même au-dessous de la vérité, et se trouvent confirmés par le concours unanime des écrivains arabes et des auteurs persans.

Je ne vous entretiendrai point de ces sectaires d'après Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry, et une infinité d'autres historiens que vous connaissez très-bien : je ne vous apprendrais rien que vous ne sussiez déjà. Mais je consacrerai cette lettre à vous présenter une courte esquisse de l'origine, des dogmes, de l'histoire des Assassins, même de leur état actuel; car il en existe encore aujourd'hui quelques restes dans les montagnes de la Syrie. Je serai charmé qu'elle puisse ajouter

1 Cette lettre a été composée d'après, 1° le *Mémoire* de M. le baron Silvestre de Sacy, *sur l'origine du nom d'Assassins*; voyez le tome IV des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions; 2° un Mémoire inséré dans les *Mines de l'Orient*, tome IV, par M. Ét. Quatremère; 3° d'après l'histoire même des Ismaéliens, tirée de l'historien persan Mirkhond, morceau très-important dont M. Jourdain a publié le texte et la traduction en français dans le tome IX des *Notices et Extraits des Manuscrits de la bibliothèque royale*.

quelque intérêt à votre ouvrage, ou vous donner au moins une preuve du plaisir que j'éprouve à vous être agréable.

Avant d'entrer en matière, il ne sera pas inutile de vous rappeler l'origine des deux grandes sectes religieuses qui divisent les musulmans en *Sunnites* et en *Chiites*.

Mahomet étant mort sans désigner de successeur, il s'éleva parmi son peuple deux factions, dont l'une voulait porter au califat Ali, gendre de ce faux prophète, et l'autre, le pieux Abou-Bekr. La courageuse fermeté d'Omar trancha les difficultés, et le parti d'Abou-Bekr triompha. Omar gouverna après lui, et eut Othman pour successeur. Ce ne fut qu'à la mort de ce prince faible qu'Ali prit possession du trône, regardé par ses partisans comme son héritage. Cependant, à peine son règne avait-il commencé, qu'il s'éleva de toutes parts des factions dont le but était de le priver du sceptre. Ali avait contribué à cet état de choses, en dédaignant les ménagements de la politique, en indisposant par des refus, par des disgrâces, des officiers de Mahomet dont le crédit était grand. Un de ces factieux, Moaviah, rival ambitieux et puissant, aidé de l'astuce d'Ibn-el-Ass, le fameux conquérant de l'Égypte, soutenu par Aïchah, veuve de Mahomet, qui ne pouvait pardonner à l'époux de Fatiméh d'avoir soupçonné sa fidélité conjugale, profitant habilement des fautes d'Ali, parvint enfin à lui ravir une autorité dont la légitimité ne pouvait être contestée. Dans le même temps, un rebelle termina par le meurtre le cours d'une vie que ce calife allait probablement finir dans l'humiliation et les peines de tous genres. Ses deux fils n'éprouvèrent point un sort plus heureux, et périrent victimes de l'ambition des Ommiades, maison dont Moaviah fut le premier prince.

Dès lors on vit s'élever dans l'empire musulman deux partis dont l'opposition avait la religion pour base et qui existent encore de nos jours : ce sont les *Sunnites* et les *Chiites*. Les premiers reconnaissaient la légitimité de la succession dans les personnes d'Abou-Bekr, d'Omar et d'Othman, et mettaient Ali sur le même rang que ces trois califes. Les seconds, au contraire, traitaient d'usurpateurs les premiers vicaires de Mahomet, et soutenaient qu'Ali était son seul et véritable successeur.

Le nombre des partisans d'Ali devint très-grand, surtout en Perse; mais ces partisans ne tardèrent pas eux-mêmes à se diviser en plusieurs partis réunis dans leur vénération pour Ali et sa descendance, mais divisés par rapport aux prérogatives qu'ils attachaient à cette noble origine, et à la branche qui possédait les droits à l'*Imamat*, c'est-à-dire la puissance spirituelle et temporelle. De toutes les sectes auxquelles

cette différence d'opinions donna naissance, la plus puissante fut celle des ismaéliens. Elle était ainsi appelée, parce qu'elle prétendait que la dignité d'imam avait été transmise par une suite non interrompue des descendants d'Ali jusqu'à un prince nommé Ismaël, et qu'après sa mort l'imamat avait reposé sur des personnages inconnus aux hommes, jusqu'au moment où devait s'opérer le triomphe de la maison d'Ali. A cette secte appartenaient les Carmates et les califes fatimites, qui enlevèrent l'Égypte et la Syrie aux califes abbassides de Bagdad, et formèrent un empire puissant, jusqu'au moment où Saladin vint renverser leur trône et y placer un prince de la descendance d'Abbas. Comme ces fatimites ne reconnaissaient d'autorité légitime que la leur, ils employèrent un grand nombre de missionnaires à répandre leurs dogmes et à se former en secret des prosélytes.

Tel est, monsieur, l'exposé que j'ai cru nécessaire avant de vous entretenir du fondateur de la secte qui fait l'objet de ma lettre.

Ce fondateur s'appelait Hassan, fils de Sabbah; il était natif des environs de Thous, ville du Korasan, célèbre pour avoir donné le jour à plusieurs grands hommes. Son père vivait dans les pratiques d'une vie mortifiée et d'une doctrine austère, mais il suivait en secret la secte des rafédhites ou partisans d'Ali. Cependant, pour éloigner tout soupçon sur ses opinions, il confia l'éducation de son fils à un docteur fameux, Movaffec-Eddin de Nichapour, qui était un vertueux sunnite. Il se donnait une origine arabe, et se prétendait issu de la famille de Sabbah-Homaïri; mais c'était une fable à laquelle personne n'ajoutait foi, et on savait très-bien que ses ancêtres habitaient des villages de la dépendance de Thous.

Hassan parle ainsi de ses premières années et de sa conversion à la secte des ismaéliens : « Dès l'âge de sept ans, j'ai travaillé à acquérir » des connaissances et des talents. Je faisais, ainsi que mes pères, pro- » fession de cette secte des chiites, qui reconnaissaient la succession » des douze imams... J'eus occasion de me lier avec un réfik[1] nommé » Amiréh-Zarrab, et il s'établit une amitié intime entre lui et moi. Je » croyais que les dogmes et les opinions des ismaéliens n'étaient au- » tres que ceux des philosophes, et j'imaginais que le souverain de » l'Égypte (c'est-à-dire le calife fatimite) était un sectateur de la phi- » losophie. Cette persuasion où j'étais m'engageait dans de vives dis- » cussions avec Amiréh : toutes les fois qu'il voulait défendre sa doc- » trine, nous avions ensemble des disputes et des controverses touchant » les dogmes. Il avait beau attaquer les doctrines de ma secte, je ne

1 J'expliquerai plus bas quels étaient les personnages qui portaient ce nom.

» me rendais point à ses discours; néanmoins ils faisaient insensiblement impression sur mon esprit. Dans ces entrefaites, nous nous séparâmes, et j'eus une maladie violente. Je me disais alors intérieurement : la doctrine des ismaéliens est conforme à la vérité, et ce n'est que l'entêtement qui m'empêche d'y adhérer. Si donc, ce qu'à Dieu ne plaise, le moment fatal est arrivé pour moi, je mourrai sans avoir embrassé la vérité. Je revins cependant en bonne santé, et je fis la connaissance d'un autre ismaélien nommé Abou-Nedjm-Sarradj. Je l'interrogeai sur le vrai système de la croyance ismaélienne; il me l'expliqua clairement, et j'en pénétrai bien toutes les profondeurs. Je recontrai ensuite un dai[1] ismaélien, nommé Moumen, à qui le chéik Abdelmélik-ben-Attach, dai de l'Irac, avait permis d'exercer les fonctions de missionnaire. Je lui témoignai le dessein que j'avais de faire entre ses mains ma profession de foi, et il accéda à ma demande. Dans le temps que le chéik Abdelmélik vint à Rey, je l'accompagnai, et, ma conduite lui ayant plu, il me confia le ministère de dai. « Il faut que vous alliez en Égypte, me dit-il, afin de rendre vos hommages à l'imam Mostanser et que cela vous porte bonheur. » Mostanser-billah, descendant d'Ali, occupait alors le califat d'Égypte et l'imamat. Lors donc que le chéik partit de Rey pour Ispahan, je me mis en route pour l'Égypte. »

Hassan fut reçu en Égypte avec toutes sortes de distinctions, car le bruit de son mérite l'y avait précédé, et l'imam Mostanser l'admit à sa plus intime familiarité. Ce haut degré de faveur le perdit. Les courtisans, jaloux de son crédit, travaillèrent à sa disgrâce; et, la division s'étant mise entre le célèbre Bedr-al-Djémali, généralissime des troupes du calife, et lui, Hassan succomba. Ses ennemis le saisirent et le jetèrent, avec quelques Francs, dans un vaisseau qui faisait voile pour l'Afrique. A peine était-on en mer, qu'une horrible tempête s'éleva et mit le bâtiment en danger; tous les passagers, saisis de frayeur, n'attendaient que la mort; le seul Hassan conserva son repos et sa tranquillité. Interrogé sur cette conduite extraordinaire : « Notre Seigneur, répondit-il, m'a promis qu'il ne nous arriverait aucun malheur; » et en effet, au bout de quelques instants la mer reprit son calme. On ne manqua point de crier au miracle, et Hassan fit en peu d'instants autant de disciples de ses compagnons de voyage. Une autre fois, le vaisseau fut poussé dans le port d'une ville chrétienne dont le gouvernement fit rembarquer notre pieux docteur après lui avoir donné l'hospitalité. Enfin le vaisseau ayant été jeté sur les côtes de la

1 J'explique plus bas cette dénomination.

Syrie, Hassan l'abandonna et se mit en route par terre pour se rendre en Perse. Il passa par Alep et Bagdad, se rendit dans le Kouzistan, à Ispahan, à Yezd et dans le Kirman, prêchant partout sa doctrine. Du Kirman il retourna à Ispahan, qu'il habita pendant quatre mois, au bout desquels il partit pour le Kouzistan; il s'y arrêta trois mois et vint à Damégan, où il séjourna trois ans, se faisant dans cette contrée un grand nombre de prosélytes. Hassan, après différentes autres courses, s'empara enfin d'Alamout, château très-fort situé dans le Roudbar, pays voisin de Casbin. Mirkhond, historien persan, rapporte qu'il fit proposer à Méhdi, descendant d'Ali, qui possédait ce lieu, de lui vendre la portion de son territoire que pourrait embrasser une peau de bœuf, pour le prix de 3000 dinars. Méhdi ayant consenti à ce marché, Hassan prit une peau de bœuf dont il fit des lanières liées les unes aux autres, et avec lesquelles il environna tout le château. Ce fut au moyen de cette ruse qu'il se rendit maître d'Alamout, qui devint dans la suite le point central de la puissance des ismaéliens.

Cette puissance, par l'habileté et l'activité de Hassan, prenait de nombreux accroissements: déjà elle s'était établie dans toute la province de Roudbar, où ces sectaires avaient élevé un grand nombre de châteaux forts; il n'était plus question en Perse que de Hassan, qui menaçait de ranger sous sa domination la Perse entière. Mélik-chah, alarmé de ses progrès, ordonna à un de ses généraux de détruire Hassan et ses partisans et de raser leurs forteresses; mais ce fut en vain, et la mort frappa Mélik-chah, sans que ses troupes eussent obtenu le moindre avantage.

Les troubles qui suivirent cette mort, la division qui se mit parmi les enfants de ce prince, au sujet de la succession au trône, laissèrent à Hassan le champ libre pour augmenter le nombre de ses prosélytes. Les châteaux les mieux fortifiés du nord-ouest de la Perse tombèrent en son pouvoir. Enfin le sultan Sindjar, s'étant rendu maître de ce royaume, songea sérieusement à détruire les ismaéliens. Hassan se débarrassa par artifice de cet ennemi dangereux. Il séduisit un des serviteurs du prince, qui, pendant son sommeil, plaça près de sa tête un stylet aiguisé. Lorsque le sultan vit ce poignard à son réveil, il fut saisi d'une grande crainte; mais, comme il ignorait la main qui l'avait placé, il garda le silence sur cet événement. Au bout de quelques jours il reçut la lettre suivante du chef des ismaéliens : « Si l'on n'a- » vait point de bonnes intentions pour le sultan, on aurait enfoncé » dans son sein le poignard qui a été placé près de sa tête pendant » son sommeil. » Sindjar effrayé consentit à faire la paix avec les ismaéliens, sous trois conditions : la première, qu'ils ne feraient au-

une nouvelle construction à leurs châteaux; la deuxième, qu'ils n'achèteraient point d'armes et de machines de guerre; la troisième enfin, qu'ils ne feraient plus de nouveaux prosélytes. Il accorda même à Hassan, à titre de pension, une portion des revenus du pays de Coumès.

Dès lors Hassan vécut paisiblement dans le château d'Alamout, livré à la retraite la plus sévère, aux exercices d'une piété vive et à la composition de traités dogmatiques conformes à sa doctrine. On dit que, pendant trente-cinq ans qu'il habita Alamout, il ne monta que deux fois sur la terrasse de son palais. Il exigeait de ses sectaires la plus rigide exactitude dans l'observance de sa religion; la tendresse paternelle ne put même le faire dévier de sa sévérité. Hossein, son fils, ayant tué le dai du Couhestan, il le fit périr; un autre de ses fils, pour avoir bu du vin, éprouva le même sort. Un homme ayant joué de la flûte dans le château d'Alamout, il l'en fit chasser, et résista à toutes les prières qu'on lui adressa pour obtenir sa grâce. Quelques auteurs prétendent qu'en sacrifiant ainsi ses fils, il voulait prouver aux ismaéliens qu'il n'avait point l'intention de fixer le pouvoir souverain dans sa famille; je doute qu'une telle raison puisse justifier Hassan de sa barbarie. Au surplus, ce ne serait point la première fois que la politique aurait sacrifié les sentiments du cœur aux intérêts d'un État.

L'habileté de cet homme dans la conduite des affaires égalait son fanatisme. L'histoire nous en a conservé plusieurs preuves, dont je citerai seulement celle-ci. Hassan avait étudié sous l'iman Movaffek-Eddin, dans la société de Nizam-Elmoulk, un des plus grands hommes d'État qu'ait produits l'islamisme, et la communauté de travaux avait établi entre eux une amitié très-étroite. Ils s'étaient promis mutuellement que le premier qui parviendrait aux honneurs les partagerait avec l'autre, sans que la fortune pût altérer leur attachement. Hassan, après avoir mené longtemps une vie misérable, alla trouver à Nichapour Nizam-Elmoulk, ministre du grand Mélik-chah: c'était vers l'année 1073 de Jésus-Christ. Nizam-Elmoulk, fidèle à sa promesse, accueillit Hassan avec empressement, et lui fit obtenir une dignité à la cour. Doué d'un esprit très-étendu, d'une rare finesse, d'une grande facilité pour l'administration, ce protégé ne tarda pas à s'insinuer dans les bonnes grâces du sultan et à acquérir sa confiance. Un jour Mélik-chah, ayant conçu quelque doute sur la probité de son premier ministre, lui demanda en combien de temps il pourrait dresser un état mis au net des recettes et dépenses des provinces. Il est bon de savoir qu'à cette époque la domination de ce

prince s'étendait depuis Antioche de Syrie jusqu'à Kachkar dans le Turkestan. Nizam-Elmoulk demanda l'espace de deux ans; Hassan offrit de faire le travail en quarante jours, si le sultan voulait mettre à sa disposition tous les écrivains de sa cour; et, sa proposition ayant été acceptée, il réalisa sa promesse. Il se préparait à présenter au prince le résultat de ses recherches, lorsque Nizam-Elmoulk, qui voyait sa perte prochaine, trouva moyen de se procurer ces états et de les mutiler. Lorsque Hassan parut devant le sultan, ce prince lui fit plusieurs questions sur la situation et les finances de l'empire. Hassan eut recours à ses papiers, et, les trouvant incomplets, il balbutia et ne put répondre.. Nizam-Elmoulk profita habilement de ces tergiversations pour le perdre dans l'esprit de Mélik-chah : « Des » hommes sages, dit-il, ont demandé deux ans pour faire le travail » désiré par Votre Majesté; un ignorant, qui a prétendu le terminer » en quarante jours, ne peut donner aux questions qu'on lui fait que » des raisons insignifiantes. » Le prince, dans sa colère, voulait faire punir Hassan; mais, comme c'était une créature de sa cour, il laissa tomber cette affaire, et se contenta de le charger de son mépris. Ce trait, qui ne fait pas honneur au caractère de Nizam-Elmoulk, et qui montre le peu de délicatesse de Hassan dans sa conduite à l'égard d'un homme à qui il devait sa fortune, prouve du moins que ce dernier possédait une grande facilité dans le travail.

Tel est l'homme que les ismaéliens, ou plutôt les Assassins de nos croisades, reconnaissaient pour chef, et auquel ils donnaient le nom de *séidouna*, notre seigneur. Mais, avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'entrer ici dans quelques détails sur les principes de cette secte, l'origine des dénominations qu'elle porte et son organisation.

Vous avez vu précédemment, monsieur, l'origine de la dénomination d'ismaéliens donnée à la branche des partisans d'Ali à laquelle appartenait Hassan. Ce nom n'est point le seul cependant sous lequel ces hérétiques soient connus des musulmans orthodoxes : on les appelle encore *bathéniens*, *nezzariens*, *molaheds* et *hachichins*; ces deux dernières épithètes s'appliquaient seulement aux prosélytes de Hassan.

Ce titre de *bathéniens* désignait les principes établis par les ismaéliens. Un des caractères de leur religion était d'exprimer d'une manière allégorique tous les préceptes de la loi musulmane; et cette allégorie était poussée si loin par quelques-uns de leurs docteurs, qu'elle ne tendait à rien moins qu'à détruire tout culte public, et à élever une doctrine purement philosophique et une morale très-licencieuse sur les ruines de toute révélation et de toute autorité di-

vine. Voilà pourquoi on les appelait *bathénis* ou *bathéniens*, c'est-à-dire *partisans du culte intérieur*.

Molahed, pluriel du mot arabe *molhed*, signifie *impie*; les partisans de Hassan ne reçurent cette épithète que vers l'année 1164 de Jésus-Christ, et sous le règne d'un de ses successeurs, nommé Hassan, fils de Mohammed. Ce prince se livra, dès sa jeunesse, à l'étude des livres dogmatiques de cette secte; et, comme son père, auquel il avait succédé, était dépourvu de science, il parut aux yeux de la populace un savant très-profond et un homme extraordinaire. Cette bonne opinion à l'égard de sa personne s'accrut de jour en jour, et les ismaéliens s'empressaient de plus en plus de remplir ses ordres. Hassan, enhardi par ce succès, manifesta des opinions erronées, et se donna pour l'imam du siècle. Son père vivait encore, et, dans son ignorance, il suivait scrupuleusement les dogmes de sa secte. Les prétentions de son fils le révoltèrent; il fit tuer deux cent cinquante de ceux qui les avaient favorisées. Tant que Mohommed vécut, Hassan réprima ses véritables intentions; mais il les reprit dès que la mort de son père l'eut mis en possession du trône. Il permit toutes les choses que la religion défendait, abolit les pratiques extérieures du culte musulman, permit à ses sujets de boire du vin, les dispensa de toutes les obligations que la loi de Mohammed impose à ses sectateurs, publia que la connaissance du sens allégorique des préceptes dispense de l'observation du sens littéral, et enfin se fit proclamer fils de Nezzar, fils du calife Mostanser, et le calife de Dieu sur la surface de la terre[1]. Cette conduite hérétique mérita aux ismaéliens la dénomination de *molahed*, impies.

Le surnom de *nezzariens* dérivait du nom de ce Nezzar dont je viens de parler, et fut donné à ceux des ismaéliens qui suivirent le parti de ce prince, fils aîné du calife d'Égypte Mostanser. Les sectateurs de Hassan étaient du parti de Nezzar.

Je viens actuellement à l'épithète d'*Assassins*. L'origine de ce nom avait été l'objet de nombreuses recherches, restées toutes sans aucun résultat satisfaisant, lorsqu'un savant illustre a démontré d'une manière évidente, en s'appuyant de différents textes arabes, qu'il était la corruption du mot *hachichin* et qu'il avait été donné aux ismaéliens parce qu'ils faisaient usage d'une liqueur enivrante appelée *hachich*. Ce hachich est une préparation de feuilles de chanvre ou de quelque autre partie de ce végétal, que l'on emploie de différentes

1 Cette doctrine régna chez les ismaéliens de Perse pendant près de cinquante ans; mais Djélal-Eddin, petit-fils de Hassan, rétablit le culte dans sa pureté.

manières, soit en liqueur, soit sous la forme de confection ou de pastilles édulcorées avec des substances sucrées, soit même en fumigations. « L'ivresse produite par le hachich, dit M. Silvestre de Sacy, » jette dans une sorte d'extase pareille à celle que les Orientaux » éprouvent par l'usage de l'opium ; et, d'après le témoignage d'un » grand nombre de voyageurs, on peut assurer que les hommes » tombés dans cet état de délire s'imaginent jouir des objets ordi- » naires de leurs vœux, et goûter une félicité dont l'acquisition leur » coûte peu, mais dont l'usage, trop souvent répété, altère l'organi- » sation animale, et conduit au marasme et à la mort. Quelques-uns » même, dans cette état de démence passagère, perdant la con- » science de leur faiblesse, se livrent à des actions brutales, capables » de troubler l'ordre public. On n'a point oublié que, lors du séjour » de l'armée française en Égypte, le général en chef fut obligé de » défendre sévèrement la vente et l'usage de ces substances perni- » cieuses, dont l'usage a fait un besoin pour les habitants de l'É- » gypte, et surtout pour les classes inférieures du peuple. Ceux qui » se livrent à cet usage sont encore appelés aujourd'hui *hachichin*, » *hachachin*, et ces deux expressions font voir pourquoi les ismaé- » liens ont été nommés par les historiens latins des croisades, tantôt » *Assissini* et tantôt *Assassini*. »

Pour peu que l'on ait quelque teinture de la langue arabe, des altérations que certains mots de cette langue ont éprouvées en passant dans les auteurs latins et dans les auteurs grecs, et par suite dans les écrivains français, il est impossible d'élever aucun doute sur la vérité de l'étymologie proposée par M. Silvestre de Sacy. Cependant il est permis de croire que tous les ismaéliens n'employaient point indistinctement le hachich ; que leur chef seul avait la connaissance de cette préparation et qu'il ne l'administrait qu'à ceux qu'il destinait à exercer le métier infâme de *fédai* ou d'*assassin ;* car il régnait dans les partisans de cette secte une hiérarchie remarquable : les *dais*, les *réfiks* et les *fédais*, formaient trois classes très-distinctes.

Le chef de la secte habitait, ainsi que je l'ai dit, dans le château d'Alamout, placé au milieu des montagnes. Ce fut la situation de ce séjour qui lui fit donner le titre de *chéik aldjébal*, *seigneur de la montagne ;* mais, comme le mot *chéik* signifie également *seigneur* et *vieillard*, nos historiens des croisades le prirent dans le dernier sens, et appelèrent le prince des Assassins, le *Vieux de la Montagne*.

Les *dais* formaient la première classe de la secte : c'était à eux qu'il était réservé d'en propager la doctrine[1]. Ils exerçaient les fonctions

1 *Dai*, participe arabe, signifie proprement celui qui appelle, *advocans*, et, par exten-

de missionnaires, se répandant dans toutes les provinces, y prêchant les dogmes de leur culte, et recevant la *profession de foi* de ceux qu'ils convertissaient. Il y avait encore des degrés parmi eux : on appelait *dai eldoat*, dai des dais, celui qui avait plusieurs missionnaires sous ses ordres et dont la juridiction comprenait une ou plusieurs provinces. Les ismaéliens avaient des *dais eldoat* en Syrie, en Irac, en Dilem, au Korasan, etc.

Sous le nom de *réfiks*, on comprenait, à ce qu'il paraît, l'universalité des sectateurs.

Enfin, les *fédais* étaient les ministres aveugles du Vieux de la Montagne : c'était dans leurs mains qu'il plaçait le couteau sous lequel devaient tomber, sans miséricorde, tous ceux qui s'opposaient à l'établissement de sa doctrine, ou qui la combattaient par des arguments dangereux ; les princes, les généraux, les docteurs, personne n'était à l'abri de leurs coups ; ils montraient, dans l'exécution du crime, une persévérance que leur seul fanatisme égalait.

Le mot de *fédai*, dans sa signification propre, signifie *homme dévoué*, et l'application en était très-juste, puisque cette classe de la secte ismaélienne avait pour les ordres de son prince un dévouement sans exemple ; il est vrai que cette obéissance aveugle s'achetait par la ruse ; car je ne doute point qu'il ne faille appliquer aux fédais ce que Marc-Paul rapporte des jeunes gens élevés par le Vieux de la Montagne. « Ce voyageur, dont la véracité est généralement reconnue, dit M. de Sacy, nous apprend que ce prince faisait élever des » jeunes gens, choisis parmi les habitants les plus robustes des lieux » de sa domination, pour en faire les exécuteurs de ses barbares arrêts. Toute leur éducation avait pour objet de les convaincre qu'en » obéissant aveuglément aux ordres de leur chef, ils s'assuraient, » après leur mort, la jouissance de tous les plaisirs qui peuvent flatter les sens. Pour parvenir à ce but, ce prince avait fait faire auprès de son palais des jardins délicieux [1]. Là, dans des pavillons » décorés de tout ce que le luxe asiatique peut imaginer de plus riche » et de plus brillant, habitaient de jeunes beautés, uniquement consacrées aux plaisirs de ceux auxquels étaient destinés ces lieux

sion, il désigne un personnage qui prêche les hommes et les invite à embrasser une doctrine quelconque. Le titre de dai fut connu dès le premier siècle de l'islamisme : chaque secte eut les siens

1 Un passage de l'historien Mirkhond vient à l'appui de ce récit : il nous apprend que Hassan, après s'être emparé du château d'Alamout, y fit creuser un canal et fit conduire de l'eau de fort loin au pied de ce château. Des arbres fruitiers furent plantés à l'extérieur par ses ordres et il encouragea les habitants à ensemencer la terre. C'est ainsi que l'air de ce lieu, qui était auparavant malsain, devint pur et salubre.

» enchanteurs. C'était là que les princes ismaéliens faisaient transporter de temps à autre les jeunes gens dont ils voulaient faire les ministres aveugles de leurs volontés. Après leur avoir fait avaler un breuvage qui les plongeait dans un profond sommeil et les privait pour quelque temps de l'usage de toutes leurs facultés, ils les faisaient introduire dans ces pavillons dignes des jardins d'Armide. A leur réveil, tout ce qui frappait leurs oreilles et leurs yeux les jetait dans un ravissement qui ne laissait à la raison aucun empire dans leur âme. Incertains s'ils étaient déjà entrés en jouissance de la félicité dont on avait si souvent offert le tableau à leur imagination, ils se livraient avec transport à tous les genres de séduction dont ils étaient environnés. Avaient-ils passé quelques jours dans ces jardins, le même moyen dont on s'était servi pour les y introduire sans qu'ils s'en aperçussent, était de nouveau mis en usage pour les en retirer. On profitait avec soin des premiers instants d'un réveil qui avait fait cesser pour eux le charme de tant de jouissances, pour leur faire raconter devant leurs jeunes compagnons les merveilles dont ils avaient été témoins; et ils étaient convaincus que le bonheur dont ils avaient joui pendant quelques jours trop rapidement écoulés, n'était que le prélude et comme l'avant-goût de celui dont ils pouvaient s'assurer la possession éternelle par leur soumission aux ordres de leur prince. »

Ce breuvage, doué d'un pouvoir si merveilleux, n'était autre que le hachich, dont le chef de la secte connaissait les vertus, et dont l'usage ne se répandit que dans les siècles postérieurs.

Voilà, monsieur, ce que les historiens orientaux nous apprennent touchant l'origine de la secte des Assassins, ses dogmes, son organisation politique. Quant à son histoire, à l'étendue de ses domaines et de sa puissance, ce sont autant de points dont les développements demandent un espace beucoup plus grand que celui dans lequel je suis obligé de me renfermer. Cependant je consacrerai quelques lignes à ces différents articles pour satisfaire votre curiosité.

Mirkhond nous a laissé, dans son grand ouvrage intitulé *Rouzat Alsafa*, une histoire des ismaéliens de Perse. Ce morceau est d'autant plus précieux et authentique, qu'il est extrait mot pour mot d'une histoire écrite par le célèbre visir Atha-elmulk, qui avait été envoyé par Holagou, après la ruine des ismaéliens, dans le château d'Alamout, et avait été à même de consulter leurs Mémoires historiques originaux. Mirkhond, ou plutôt Atha-elmulk, nous apprend donc que cette dynastie d'ismaéliens de Perse a fourni huit princes, en comptant parmi eux Hassan-ben-Sabbah, et qu'elle a subsisté pendant un es-

pace de cent soixante-dix ans, jusqu'au moment où Holagou, appelé par différents princes qui haïssaient les ismaéliens à cause de leurs excès, conquit la Perse, détruisit les châteaux de la secte, et envoya au delà de l'Oxus, Rokn-eddyn-Korchah, dernier souverain d'Alamout. Ce grand événement eut lieu en 1256.

Cependant cette branche principale, ou plutôt cette souche des ismaéliens, n'est point celle dont il est si souvent fait mention dans nos croisades; mais Hassan-Sabbah, après avoir jeté les fondements de sa puissance en Perse, avait envoyé des missionnaires supérieurs et des missionnaires du second ordre dans toutes les parties du monde musulman : ces missionnaires se répandirent surtout en Syrie. Un certain émir Seldjoukide, très-célèbre, qui gouvernait Alep, servit merveilleusement leurs desseins. Redouan (c'était le nom de ce prince) entra en amitié avec les ismaéliens, embrassa même leurs principes, et leur accorda une protection ouverte. De cette époque, c'est-à-dire de l'année 501 de l'hégire, date l'origine de cette grande puissance qu'ils ont eue en Syrie et qui a subsisté pendant près de deux siècles; mais ces ismaéliens étaient soumis au souverain d'Alamout et étaient dirigés par des dais. Il est même remarquable que la plupart des fédais employés à commettre le meurtre en Syrie étaient Persans de nation, et ils avaient sans doute été formés à cette exécrable profession dans les jardins délicieux d'Alamout et par la vertu du hachich.

On s'est trop peu occupé jusqu'à ce jour, en Europe, de l'histoire des ismaéliens d'après les écrivains orientaux, pour déterminer l'étendue de pays occupé par ces sectaires. D'ailleurs, la géographie de la Perse s'enveloppe de trop d'obscurité pour qu'on puisse assigner la juste position des châteaux qu'ils habitaient. Ce que je puis vous assurer, c'est que cette province de Roudbar où se trouvait le siége de leur empire, est, selon le *Ferhenk-Chaouri*, dictionnaire persan expliqué en turc, un grand district renfermant plusieurs villages, et situé entre Casbin et le Guilan, dans le voisinage de Téhéran, capitale actuelle de la Perse.

Guillaume de Tyr nous apprend que les ismaéliens possédaient en Syrie dix forteresses, et évalue leur nombre à soixante mille âmes. Leur principal établissement était à Massiat, place importante, bien fortifiée, située à l'occident de Hamah, à la distance d'une journée de marche. Ils s'en étaient emparés en 505 de l'hégire, après avoir assassiné l'émir qui y gouvernait, et l'ont conservée jusqu'à nos jours. Outre Massiat, ils possédaient sept forteresses dans le parallèle de Hamah et d'Émèse, jusqu'à la Méditerranée et dans le voisinage de Tripoli. Ils avaient commencé à paraître en Syrie vers la fin du cin-

quième siècle de l'hégire. Leur puissance prit de grands accroissements sous le Seldjoukide Redouan, qui embrassa leur doctrine. Pendant toute la durée de son règne, ils eurent une maison dans la ville d'Alep, où ils exercèrent leur culte. On les redoutait tellement, qu'ils enlevaient au milieu des rues les femmes, les enfants, sans qu'on eût le courage de s'opposer à leurs violences. Ils dépouillaient publiquement les gens d'une autre secte que la leur, donnaient asile aux plus grands criminels, et trouvaient dans l'impunité une nouvelle audace pour commettre de nouveaux crimes. Ces barbares portaient même l'audace jusqu'à s'emparer, à main armée, des villes et châteaux forts; c'est ainsi qu'ils entrèrent à Apamée, d'où Tancrède les chassa.

Quelle que pût être l'étendue des domaines possédés par les ismaéliens, soit en Perse, soit en Syrie, elle ne saurait être comparée à la grandeur de leur puissance, établie par le fanatisme, maintenue par la crainte qu'ils inspiraient. Répandus dans tout le monde musulman, depuis les extrémités de l'Asie Mineure jusqu'au fond du Turkestan, ils étaient partout redoutés. En vous offrant quelques traits de leur fanatisme et de leur audace, si je ne vous donne point une idée précise de leur puissance, je vous ferai connaître du moins de quelle nature elle était, et ce qu'on peut présumer qu'elle fut. Commençons par le dévouement et le fanatisme.

Ce serait une chose vraiment incroyable que ce dévouement sans bornes des fédais pour les ordres de leur chef, et le fanatisme dont il savait les animer, si les écrivains occidentaux, arabes et persans, ne nous en avaient conservé des traits.

L'histoire nous apprend que Henri, comte de Champagne, ayant fait un voyage dans la petite Arménie, rendit visite, à son retour au roi des Assassins, et en fut reçu avec les honneurs les plus distingués. Le prince le promena dans tous les lieux de son séjour; et, l'ayant conduit à une tour très-élevée, sur chaque créneau de laquelle étaient des hommes vêtus de blanc : « Sans doute, dit-il à son hôte, » vous n'avez point de sujets aussi obéissants que les miens. » En même temps il fit un signe, et deux de ces hommes se précipitèrent du haut de la tour et expirèrent à l'instant. Le chef des ismaéliens ajouta : « Si vous le désirez, au moindre signal de ma part, ceux que » vous voyez se précipiteront également. » En se séparant de Henri, non sans lui avoir fait de riches présents, il lui dit : « Si vous avez » quelque ennemi qui en veuille à votre couronne, adressez-vous à » moi, et je le ferai poignarder par mes seviteurs. »

Mélik-chah, alarmé des progrès de Hassan-ben-Sabbah, lui envoya

un de ses officiers pour le sommer de se soumettre et d'abandonner ses châteaux. Hassan fit venir en sa présence un de ses serviteurs, et lui ordonna de se tuer, ce qu'il fit à l'instant ; il dit à un autre de se jeter du haut d'une tour, et ses ordres furent également exécutés. « Rapportez à votre maître, répondit-il alors à l'ambassadeur, ce que » vous avez vu, et dites-lui que j'ai sous mes ordres soixante mille » hommes dont la soumission est la même. »

En 1120, quelques Bathéniens, ayant assassiné Borsaki, prince de Mossoul, furent à l'instant massacrés. La mère d'un de ces ismaéliens, ayant appris la mort de cet émir et le sort des assassins, se livra à tous les excès de la joie ; mais sa satisfaction se changea en une vive douleur, lorsqu'elle eut appris que son fils, par un hasard heureux, avait échappé à la destinée de ses compagnons. Ainsi, le fanatisme opéra chez cette femme ce qui était l'œuvre de l'honneur national, de l'amour de la patrie dans le cœur de cette mère spartiate dont l'histoire a immortalisé l'héroïsme, et qui succomba à sa douleur en apprenant que son fils avait échappé au massacre des Thermopyles. Quels seront donc le charme et le pouvoir de la vertu, si l'aveugle fanatisme, la honte de notre espèce, peut rivaliser avec elle dans les belles actions qu'elle produit ?

Les ismaéliens étaient d'autant plus dangereux et redoutés qu'ils s'introduisaient auprès de tous les princes, en changeant de costume et de profession suivant les circonstances. Ils prennent l'habillement syrien pour se défaire de l'émir Ahmed-yel dont je dois bientôt parler ; ils entrent, en qualité de palefreniers du Korasan, au service de Tadjelmoulk-Bouri, prince de Damas, et l'attaquent inopinément. Les meurtriers de Borsaki prennent l'habit de derviches pour éloigner d'eux tout soupçon. Les ismaéliens veulent-ils poignarder le marquis de Montferrat ? ils embrassent le christianisme, prennent les habits religieux, affectent la piété la plus vive, gagnent l'amitié, l'estime du clergé, méritent la bienveillance de leur victime, et, après lui avoir donné la mort, ils périssent dans les supplices avec une admirable résignation. Un docteur de Perse très-célèbre, l'imam Fakreddyn-Razi, avait été accusé de pratiquer en secret la doctrine des ismaéliens. Pour se laver de cette injurieuse calomnie, il monte en chaire et prononce des malédictions contre eux. Cette nouvelle étant parvenue à Alamout, Mohammed, qui régnait alors, chargea de sa vengeance un fédai. Celui-ci se rend auprès de l'imam, lui dit qu'il était jurisconsulte, qu'il désirait s'instruire sous un maître aussi habile qu'il l'était, et fit si bien par ses caresses et ses flatteries, que l'imam l'accueillit dans sa maison ; il y passa sept mois sans trouver

l'occasion de remplir sa commission. Enfin, s'étant trouvé seul un jour avec l'imam, il ferma les portes de la maison, tira son poignard, se précipita sur le docteur, le renversa et s'assit sur sa poitrine. Fakreddyn lui demanda quel était son dessein. « Je veux, lui dit-il, te » fendre depuis le nombril jusqu'à la poitrine. — Pour quel motif, » reprit l'imam? » Alors le fédai lui reprocha d'avoir maudit les ismaéliens dans la chaire. L'imam jura plusieurs fois de ne jamais parler en mal dorénavant de cette secte. Alors le fédai lui rendit la liberté, en disant : « Je n'avais point l'ordre de te tuer; autrement » je ne me serais point cru permis de tarder à exécuter cet ordre ou » d'y manquer. Sache maintenant que Mohammed te salue ; il désire » que tu lui fasses l'honneur de venir au château ; tu deviendras » un gouverneur tout-puissant, car nous t'obéirons aveuglément. » Et il ajouta : « Nous ne tenons aucun compte des discours du peuple ; » ses insultes n'ont aucun effet sur nous ; mais pour vous, vous ne » devez point permettre à votre langue de rien dire contre nous et » de censurer notre conduite, parce que vos paroles s'impriment » dans les cœurs comme les traits de la gravure sur la pierre. » L'imam dit : « Il ne m'est point possible d'aller au château, mais je ne » prononcerai dorénavant aucune parole qui puisse déplaire au souverain d'Alamout. » Après cet entretien, le fédai tira de sa ceinture trois cent soixante pièces d'or, et dit à l'imam : « Voici votre traite- » ment pour une année, et il a été statué par le *sublime divan*, que » vous toucherez chaque année pareille somme du réis Modhaffer. » J'ai chez moi deux robes de l'Yémen ; lorsque je serais parti, il » faudra que vos domestiques les prennent ; car notre maître les a » envoyées pour vous. » Dans le même moment le fédai disparut. L'imam prit les pièces d'or et les robes, et il toucha pendant cinq ans le traitement fixé.

Ce dévouement miraculeux, cette confiance dans une vie dernière dont la félicité ne saurait être décrite, produisaient l'audace et la persévérance dans l'exécution des ordres du prince, le courage imperturbable qui portait les ismaéliens à endurer la mort, sans que les souffrances les plus fortes pussent leur arracher aucun aveu. Les califes, les émirs, tombaient sous leurs coups dans les mosquées, dans les rues, sous les lambris des palais, au milieu de la foule du peuple et des grands. Étaient-ils pris le couteau fatal à la main, ils remerciaient le ciel qui les approchait du terme de leurs désirs, et la mort était pour eux le premier degré de la félicité. Maudoud, Acsancar-Borsaki, princes de Mossoul, sont assassinés au sortir de la grande mosquée de la ville, et quoique entourés de leurs officiers et de leurs

domestiques. Ahmed-Yel, gouverneur de plusieurs châteaux de l'Azerbaidjan, s'était déclaré plusieurs fois l'ennemi du seigneur de la Montagne : il reçoit la mort au milieu de la salle d'audience du sultan Mohammed, à Bagdad. Le grand Saladin avait refusé d'embrasser ou de protéger la doctrine ismaélienne, et avait annoncé l'intention de la détruire, tandis qu'il faisait le siége d'Ézaz dans le voisinage d'Alep, un fédai se jette sur lui et lui porte un coup de poignard à la tête. Saladin le saisit par le bras; mais le meurtrier ne cessa de frapper que lorsqu'il eut été tué. Un second, un troisième fédai lui succédèrent sans obtenir plus de succès. Néanmoins Saladin se retira dans sa tente, saisi d'une grande frayeur.

Je vous ai dit précédemment, monsieur, que l'irruption d'Holagou en Perse, et les expéditions de Bibars en Syrie, ruinèrent la puissance ismaélienne. En détruisant les châteaux, ces deux guerriers ne purent toutefois détruire entièrement la secte. Lorsque Tamerlan pénétra dans le Mazanderan, il y trouva un grand nombre d'ismaéliens. Il est souvent fait mention de ces sectaires dans l'histoire de la conquête de l'Yémen par les Turcs. Nous savons qu'ils sont répandus de nos jours dans plusieurs parties de la Perse et que le gouvernement les tolère. On dit même qu'ils ont conservé jusqu'à leur imam, qui descend d'Ismaël même, fils de Djafar-Elsadic, et se nomme Chah-Khalil; il habite la ville de Kheh, près de Kom. Cet imam est presque vénéré comme un dieu par ses prosélytes, qui lui attribuent le don des miracles et le décorent souvent du titre de calife. Les ismaéliens se retrouvent jusque sur les bords du Gange et de l'Indus, et chaque année ils viennent recevoir pieusement à Kheh les bénédictions de leur seigneur, en échange des magnifiques offrandes qu'ils lui apportent. Enfin il en existe encore plusieurs familles aujourd'hui dans les montagnes du Liban, sur lesquelles M. Rousseau, consul général de France à Alep, nous a donné de précieux renseignements.

Les ismaéliens de Syrie sont divisés en deux classes : les *souëidanis* et les *khedhréwis*. Les derniers, qui forment la partie la plus nombreuse de la secte, ont pour chef l'émir Ali-Zoghbi, successeur de l'émir Mustapha-Édris ; leur principale habitatiou est à Massiat, que M. Silvestre de Sacy croit devoir être appelée Mesiat. Cette ancienne forteresse est située à douze lieues ouest de Hamah, sur un rocher isolé. A trois lieues onest de Massiat, les ismaéliens possèdent une autre forteresse nommée Kadmous, non moins grande que la première.

La seconde classe, qui comprend les *souëidamis*, est bien moins

nombreuse que la précédente, et concentrée dans le village de Feudara, du district de Massiat. Sa pauvreté l'a mise en butte au mépris des khehdréwis; son chef actuel s'appelle *Chéik Soléiman*.

La secte des ismaéliens ne se compose aujourd'hui que de quelques malheureuses familles éparses çà et là, et que les vexations des Turcs anéantissent tous les jours. Voici l'événement sinistre qui les a plongés dans cette situation. Je laisserai parler M. Rousseau.

« Les *Reslans*, une des familles les plus distinguées de la secte des » Nosaïris, possédaient depuis un temps immémorial la forteresse et » le territoire de Massiat, lorsque les ismaéliens, devenus assez » puissants pour empiéter sur leurs domaines, les attaquèrent à » l'improviste et les chassèrent du pays pour s'y établir eux-mêmes. » Cette usurpation manifeste aigrit encore davantage la haine invé» térée que se portaient les deux peuples. Les Nosaïris, après avoir » inutilement tenté plusieurs moyens pour rentrer dans leurs pos» sessions, eurent enfin recours à la ruse. Ils envoyèrent à Massiat » plusieurs des leurs, qui, sous des noms emprutés et sans faire » naître aucun soupçon de leurs mauvais desseins, entrèrent au ser» vice du Chéik-émir, *Mustapha-Edris*, qui commandait alors dans » la forteresse.

» Abou-Ali-Hammour et Ali-Pacha, chefs des conjurés, ne tardè» rent pas à trouver l'occasion qu'ils attendaient. Un jour que l'émir » était resté seul dans son logis, ils l'assaillirent et le percèrent de » plusieurs coups de poignard. Ce meurtre imprévu fut le signal de » grands malheurs pour les ismaéliens. Les mesures avaient été » tellement concertées entre leurs ennemis, qu'à un certain signal » une bande nombreuse de Nosaïris postés dans les avenues de » Massiat, devaient s'y précipiter tout à coup et massacrer les ha» bitants qui voudraient se défendre. Ce projet reçut son entière » exécution. Les ismaéliens, attaqués brusquement, consternés et » égorgés pour la plupart au milieu des rues, ne résistèrent que fai» blement, et se rendirent à leurs ennemis, à qui ils furent contraints » de jurer, pour l'avenir, obéissance et soumission. On évalue le bu» tin que ceux-ci firent dans cette journée, à plus d'un million de » piastres, y compris les dépouilles des villages et des campagnes. » Cet événement eut lieu dans l'année 1809. »

Ces ismaéliens ont un livre qui contient les dogmes de leur croyance actuelle, les pratiques de leur culte, etc. Il a pour auteur un certain Chéik Ibrahim, qui semble être un des illuminés de cette secte; il fut mis au jour après le pillage de Massiat. C'est un assemblage de rêveries absurdes, de principes incohérents, ridicules, insignifiants,

où la doctrine primitive de ces sectaires se trouve jointe à une foule de dogmes qui lui sont étrangers, et que le temps, les communications avec d'autres sectes, et l'ignorance ont introduits dans leur croyance. Cependant on ne saurait en négliger entièrement l'étude, puisqu'ils servent à prouver jusqu'à quel point l'esprit humain peut s'abuser.

Pour ne point fatiguer votre patience, je négligerai, Monsieur, ce qui a rapport à la théologie mystique, aux différentes incarnations de l'imam ou messie, qui s'est manifesté dans la personne d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Jésus, d'Ali, quatrième calife, selon les mahométans orthodoxes; je passerai également sous silence les mystères des lettres alphabétiques, qui se divisent en lumineuses et obscures, substantielles et corporelles, étaient d'abord au nombre de vingt-deux, ont été augmentées de six lors de la révélation du Coran, se rapportent aux maisons de la lune, aux signes du zodiaque, aux planètes, aux éléments, désignent tantôt un prophète, tantôt un saint personnage, enfin sont susceptibles d'une infinité d'applications allégoriques. Mais je citerai dans son entier la description du paradis.

« J'ai réservé un séjour plus permanent et plein de délices éternelles à ceux qui suivent ma loi et craignent les effets de ma justice. Ce séjour est le paradis, où l'on entre par huit différentes portes qui conduisent à autant d'enceintes; il y a dans chaque enceinte, 70,000 prairies de safran; dans chaque prairie, 70,000 demeures de nacre et de corail; dans chaque demeure, 70,000 palais, 70,000 galeries de topaze; dans chaque galerie, 70,000 salons d'or; dans chaque salon, 70,000 tables d'argent; sur chaque table, 70,000 sortes de ragoûts secs, etc. Chacun de ces mêmes palais contient encore 70,000 sources de lait et de miel, avec autant de pavillons de pourpre, occupés par de belles adolescentes. De plus, chaque salon est surmonté de 70,000 dômes d'ambre, et sur chaque dôme sont étalées 70,000 merveilles sorties des mains du Tout-Puissant. Les habitants de ces lieux enchantés sont immortels; ils ne connaissent ni les infirmités, ni les pleurs, ni les ris, ni les prières, ni le jeûne. »

Je dois vous dire, au sujet de ce passage, que dans la vraie doctrine des ismaéliens, le paradis est la vraie religion et l'époque de sa manifestation, et que cette description ou toute autre semblable doit être regardée comme une allégorie.

A cette citation, je ne puis me refuser à en joindre deux autres : l'une sur les devoirs de l'homme, l'autre sur les idées métaphysiques de cette secte.

« O fils d'Adam, l'empire de l'univers m'appartient en propre; ce

que tu possèdes vient de moi; mais sache que les aliments dont tu te nourris ne te préserveront point de la mort, ni les habits que tu portes des infirmités de la chair; tu avanceras ou reculeras, suivant que ta langue s'exercera au mensonge ou à la vérité. Ton être se compose de trois parties : la première est à moi, la seconde à toi, et la troisième nous appartient en commun. Celle qui est à moi, c'est ton âme; la tienne, ce sont tes actions; et celle que nous partageons entre nous, ce sont les prières que tu m'adresses. Tu dois m'implorer dans tes besoins; ma bienfaisance est d'exaucer. O fils d'Adam! honore-moi et tu me connaîtras; crains-moi, et tu me verras; adore-moi, et tu t'approcheras de moi. O fils d'Adam! si les rois sont précipités dans les flammes pour leur tyrannie, les magistrats pour leurs trahisons, les docteurs pour leurs jalousies, les artisans pour leurs fraudes, les grands pour leur orgueil, les petits pour leur hypocrisie, les pauvres pour leurs mensonges... où seront donc ceux qui aspirent à entrer dans le paradis?

» ..... Il y a trois sortes d'existence : la première, usuelle et relative, exposée à l'influence des astres, sujette aux altérations, et susceptible d'être ou de ne pas être à la fois, c'est celle de la matière; la seconde, intellectuelle, qui a été précédée par le néant, mais qui devient permanente du moment qu'elle commence; c'est celle de l'âme, sur laquelle les corps célestes ne peuvent agir; la troisième, nécessaire, absolue et éternelle, supérieure par sa nature aux deux autres, c'est celle de l'Être suprême, par qui tout a été produit, qui a toujours subsisté, et qui subsistera à jamais.

» L'Être dont l'existence est éternelle, le premier principe, est illimité, unique et sans compagnon.

» L'homme existe donc doublement par l'âme et par le corps; son existence spirituelle survit à son existence corporelle, qui se dissout tôt ou tard.

» L'âme est une substance simple, homogène et immatérielle, un souffle indestructible de la Divinité. Le corps est un composé de parties matérielles, hétérogènes et destructibles, qui ne subsiste qu'autant que ces parties restent unies ensemble. L'âme n'est point essentiellement inhérente au corps; celui-ci n'en est pas le sujet; nous savons seulement qu'elle y est présente, comme l'éclat du soleil sur la superficie d'un objet quelconque.

» L'âme est immortelle... Les âmes ont été créées bien avant les corps; elles résidaient, en les attendant, dans le monde *intellectuel*, séjour des vraies essences. Depuis leur union avec ces corps, elles s'efforcent sans cesse de conserver la réminiscence de leur cause

productive; et si, dans leur nouvel état, elles n'oublient point cette essence première, elles retournent alors à leur demeure antérieure; autrement elles restent errantes et malheureuses dans le monde *matériel*, pour y éprouver perpétuellement les vicissitudes et les peines de la vie présente.

» Pour ne point se détériorer et ne point perdre ses droits à la proximité de son auteur, il faut que l'âme soit constamment remplie de l'idée de cette cause première, qui est disposée à l'attirer sans cesse vers elle : c'est son véritable état de perfection, celui dans lequel elle se maintient, en devenant insensible à toutes les affections terrestres.

» Outre son âme immatérielle et raisonnable, l'homme en a encore une autre, qui est l'âme naturelle : celle-ci naît et se détruit avec le corps; c'est une certaine force indéfinissable, mais actuelle et agissante, qui est commune avec les animaux privés de la raison; ce qui l'élève au-dessus de ces derniers, c'est le souffle immortel que la Divinité lui a communiqué, à l'exclusion des autres êtres de l'univers. »

Recevez, Monsieur, je vous prie, etc.

III

Éclaircissement sur les ordres de chevalerie.

L'histoire des ordres de chevalerie se lie essentiellement à celle des croisades; le rôle brillant que ces pieuses congrégations militaires jouèrent dans les guerres saintes, leur longue existence au milieu des sociétés chrétiennes, leur influence sur l'esprit des croisades et des pèlerinages, jettent sur leur histoire cet intérêt vif et animé qui s'attache aux grandes institutions enfantées par l'esprit religieux et militaire du moyen âge.

Si dans le grand tableau des croisades il eût été impossible de s'arrêter trop longtemps sur l'origine et les développements des ordres militaires, il nous paraît important d'y consacrer un éclaircissement spécial, où le lecteur trouvera, sinon l'histoire complète, du moins l'exposition rapide des caractères généraux et des institutions particulières de chaque ordre de chevalerie. Par chevalerie nous n'entendons point ici cette grande confrérie militaire qui embrassait toutes les autres, et dont les membres n'étaient enchaînés que par une sorte de confraternité d'armes, mais ces ordres tout à la fois monastiques et militaires, soumis à des vœux et à des pratiques

austères et ascétiques, au célibat, aux abstinences, à des statuts, enfin réunis en corporations particulières possédant des biens comme corps, les recevant et les transmettant d'âge en âge. Ces corporations diverses se sont disputé longtemps la prééminence d'antiquité et de gloire : il ne nous appartient pas de décider ce grand débat ; et c'est plutôt pour adopter un ordre méthodique que pour assigner un rang et des préférences, que nous diviserons cet éclaircissement en quatre sections, consacrées à chacun des ordres militaires.

§ Ier. *Ordre de Saint-Lazare.* Quoique les chroniques des croisades ne parlent jamais de l'ordre de Saint-Lazare, cependant cet ordre fait remonter son origine aux temps les plus reculés; c'est au commencement de l'Église chrétienne, dit-on, qu'il s'établit dans la ville d'Acre, et qu'il se consacra au service des pèlerins et des lépreux. Les empereurs Honorius, Théodose, Valentinien, Justinien, Tibère, protégèrent ce pieux établissement ; et, lors de l'expédition d'Héraclius en Orient, les religieux de Saint-Lazare accompagnèrent son armée pour panser les blessés et prendre soin des malades. Par la suite ils obtinrent la permission de s'établir à Jérusalem, Béthléem, Nazareth ; une église antique de Saint-Lazare dans l'île de Chypre constate qu'ils étaient anciennement établis dans cette île. Une bulle de Benoît IX (1045) leur accorda de nombreux priviléges ; ils furent confirmés, lors des croisades, par le pape Urbain II (1096). On lit dans des lettres du roi Jean (1348) que les frères de Saint-Lazare desservant les hôpitaux de Jérusalem et de la Palestine avaient une existence brillante du temps de Tite et de Vespasien, assertion évidemment exagérée. Quoi qu'il en soit, l'auteur de la vie du pape Gélase, écrite du temps des premières croisades, représente les religieux de Saint-Lazare reprenant ce vif éclat dont l'ordre avait brillé à son origine, et qui s'était terni durant la domination des Perses, des Arabes et des Sarrasins. Ce fut à cette époque de la première croisade que l'ordre devint tout à la fois militaire et religieux ; comme tous les autres ordres, il dut prendre les armes pour défendre les conquêtes des chrétiens. Jusque-là son but avait été de soigner les léproseries, les malades, les blessés, et de fournir aux pèlerins des moyens de visiter les saints lieux ; il s'unit alors aux ordres militaires; mais, ne voulant rien perdre de son caractère primitif, il se divisa en trois classes ; tandis qu'une partie des chevaliers repoussait, les armes à la main, les invasions des infidèles, l'autre soignait les léproseries ; la troisième enfin, composée de prêtres, se consacrait aux autels, donnait le saint viatique et tous les secours spirituels aux malades.

Louis VII amena des religieux de l'ordre de Saint-Lazare en France; ils établirent leur maison entre le faubourg Saint-Denis et le faubourg Saint-Martin ; de saintes filles y furent admises, et sous la protection des rois l'ordre devint bientôt riche et puissant. Des établissements de Saint-Lazare se répandirent en Italie, en Allemagne, et André II les protégea en Hongrie. Quand ils eurent acquis quelques richesses, ils étendirent leur bienfaisance, ils s'occupèrent de fournir des vaisseaux aux pèlerins qui passaient en Orient et de racheter les captifs des mains des infidèles. L'habillement de l'ordre consistait, dans l'origine, en un manteau, une calotte de religieux ; une croix était peinte sur le côté du manteau ; ils y ajoutèrent ensuite un collier. Les religieux avaient d'abord adopté la règle de Saint-Basile, ils se rangèrent ensuite sous celle de Saint-Augustin. Il leur était prescrit de prendre les armes et de suivre la bannière de la croix pour attaquer les infidèles en tous lieux de la terre, de s'adonner aux œuvres de la charité et aux soins des malades. Voici quelle était la formule du serment auquel chaque chevalier était soumis en entrant dans l'ordre : « Moi, fais aujourd'hui mon vœu d'obéissance, et promets au » Dieu tout-puissant, à la sainte Vierge Marie, à notre Mons. saint » Lazare, aux chevaliers des malades de Jérusalem, que je serai » obéissant et chaste, et renonçant aux biens du monde ; que je garderai fidèlement la règle de Saint-Augustin, autant qu'il me sera » possible, jusqu'à la mort. »

§ II. *Des hospitaliers.* — Tout le monde connaît l'origine de cet ordre célèbre, fondé dans la Palestine par quelques hommes religieux, et devenu si brillant par la suite dans toute la chrétienté. Nous avons indiqué dans l'histoire des croisades les services que rendirent les chevaliers de Saint-Jean à la terre sainte ; ce n'est donc point une histoire de cet ordre que nous allons entreprendre, mais un résumé complet et exact de ses institutions.

L'institution primitive des hospitaliers eut pour objet le soin des blessés et des malades. Le pieux Gérard fut le fondateur de cet ordre ; plusieurs jeunes gentilshommes, renonçant à leur patrie, s'y associèrent; on compte parmi eux Raymond Dupuis, Dudon de Comps de la province du Dauphiné, Gaston ou Caston de la ville de Berdeis, Conon de Montaigu de la province d'Auvergne. Par les soins du pieux Gérard on vit bientôt s'élever une église magnifique en l'honneur de saint Jean-Baptiste ; des bâtiments spacieux furent construits, les uns pour servir d'hospice aux malades, les autres de logement aux chevaliers. Un chroniqueur fait observer que, dans ces temps primitifs de l'ordre, le pain des chevaliers n'était fait qu'avec de la grossière farine, et qu'on

réservait les mets exquis pour les pèlerins blessés dans les combats. Ces frères ne dédaignaient pas de laver les pieds des pauvres croisés et de panser leurs blessures; des prêtres attachés à l'hôpital leur administraient les sacrements et les consolations de l'Église. A cette époque, l'ordre fondait déjà des maisons succursales dans les principales provinces de l'Europe : telles furent celles d'Andalousie, de Tarente dans la Pouille, de Messine en Sicile, et un grand nombre d'autres que le pape Pascal II plaça sous la protection spéciale du saint-siége.

Les statuts de l'ordre furent modifiés sous le grand maître Dupuy; jusqu'alors ils n'avaient commandé que l'humilité envers les pèlerins et la charité envers tous les frères; l'obligation du service militaire y fut ajoutée : chaque chevalier fit le vœu de combattre à outrance les infidèles.

Sous le grand maître Raymond, on commença à classer l'ordre par langues et suivant la patrie des chevaliers; on distingua ces langues sous les noms de Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne et Angleterre; on créa des bailliages, des commanderies dans chacune de ces langues, mais les commanderies furent indistinctement attribuées à tous les chevaliers.

La forme du gouvernement de l'ordre était aristocratique; l'autorité supérieure résidait dans le conseil, dont le grand maître était le chef. Celui-ci avait deux voix dans les délibérations; il nommait et destituait les collecteurs chargés d'aller recueillir en Europe les aumônes des fidèles et les revenus des commanderies, qui, sauf ce qui était rigoureusement nécessaire à leur administration et à la subsistance du chevalier titulaire, devaient être envoyés en Asie. C'était avec ces ressources de l'Europe et les propriétés des chevaliers en Asie, que l'ordre fournissait aux frais de la guerre et à la subsistance des pèlerins; c'est pourquoi les maisons succursales devaient vivre avec la plus grande frugalité, la terre sainte étant l'unique objet de leur sollicitude.

L'habit régulier de l'ordre consistait alors en une robe de couleur noire, avec un manteau à pointes de la même couleur, auquel était cousu un capuchon; sur le côté gauche du manteau était une croix de toile blanche à huit branches. Dans les premiers temps, cet habillement était commun à tous les religieux de Saint-Jean. En 1259, Alexandre IV, dans une bulle adressée à l'ordre, distingue le frère servant du chevalier; les uns furent soumis à l'habit régulier, les autres purent porter à la guerre une supra-veste ou cotte d'armes rouge, avec la croix blanche semblable à l'étendard de l'ordre et à ses armes, *qui*

sont de gueule à la croix pleine d'argent. Cet habit devint par la suite si honorable, que celui qui fuyait dans les combats était déclaré indigne de le porter; abandonner l'étendard de l'ordre, c'était renoncer à ses insignes. Lorsque les affiliations européennes eurent fait entrer dans le sein de l'ordre de Saint-Jean beaucoup de familles qui n'avaient jamais vu le temple et la sainte cité, on permit aux chevaliers qui n'étaient pas dans la Palestine de porter la croix, indépendamment de l'habit; cependant les papes s'élevèrent souvent contre cette sécularisation d'un ordre religieux.

Cette innovation ne fut pas la seule que se permirent les chevaliers de Saint-Jean; leurs envahissements sont signalés par un concile tenu sous Adrien IV : « Nous apprenons, disent les évêques assemblés, par les plaintes véhémentes de nos frères de la Palestine, que les hospitaliers abusent des priviléges qu'ils tiennent du saint-siége; que leurs religieux usurpent les propriétés ecclésiastiques, les paroisses, les presbytères; qu'ils administrent les sacrements aux excommuniés et les enterrent avec toutes les cérémonies de l'Église; qu'enfin, dans toutes les circonstances, ils usurpent les prérogatives des prêtres de Jésus-Christ. »

A peu près vers cette époque, une sorte de réforme eut lieu dans l'ordre : le grand maître ne dut plus conserver qu'un chapelain, un majordome, deux chevaliers, trois écuyers, un turcopole et un page; chacun de ces domestiques ne pouvait avoir qu'un cheval; le grand maître n'avait à son service que deux chevaux de main et une mule; les chevaliers étaient réduits à l'écuyer, compagnon nécessaire de leurs expéditions.

Malgré cette réformation sévère, assez d'abus restèrent encore pour exciter la vigilante attention des papes : il existe une lettre d'Innocent II dont les expressions sont extrêmement curieuses : « Nous » avons appris avec douleur que vous entretenez dans vos maisons » des femmes d'une vie déréglée, avec lesquelles vous vivez dans le » désordre; que vous n'observez pas plus le vœu de pauvreté que le » vœu de continence. Vous possédez de grands biens dont chaque » chevalier dispose, ne se contentant pas de cette rétribution annuelle, qui est sa seule propriété, sur les biens qui sont au Seigneur et donnés pour son service. Un plus grand mal encore, c'est » que, contre toute espèce d'ordre et de bonne police, vous protégez » indifféremment tous ceux qui ont été admis dans votre confrérie, » sans vous inquiéter s'ils sont coupables; c'est pourquoi votre maison sert d'asile à des voleurs, à des meurtriers et à des hérétiques. » Vous retranchez chaque jour quelque chose de vos aumônes accou-

» tumées pour en augmenter la bourse de vos plaisirs ; pleins de cupi-
» dité, vous changez par mille fraudes diverses les testaments de
» ceux qui meurent dans vos maisons ; c'est dans cette intention que
» vous exigez qu'ils se confessent nécessairement à ceux de votre
» ordre ; on dit même, grand dieu ! que vous êtes suspects d'hé-
» résie. »

Le pape, en conséquence, réforme les mœurs des hospitaliers, ordonne qu'ils n'étaleront plus « ce luxe insolent qui afflige les fidèles
» de Jésus-Christ ; ils devront être sobres dans leur nourriture, ne
» plus parler dans leur réfectoire ; en un mot, suivre en tout point
» la règle monastique. »

En 1267, le pape Clément IV fait un pompeux éloge des hospitaliers : « Ils doivent, ces vénérables frères, être considérés comme
» les Machabées du Nouveau Testament ; ils ont renoncé aux dou-
» ceurs du siècle pour prendre l'habit du pauvre et l'épée de Jésus-
» Christ ; chaque jour l'Église s'en sert pour préserver la chrétienté
» de l'invasion des infidèles. »

En 1269, les états de Césarée firent de nouveaux règlements pour les chevaliers de Saint-Jean. On établit d'une manière positive et régulière des commanderies et des commandeurs titulaires à vie ; on créa des prieurs chargés de veiller à ce que les commanderies fussent bien administrées ; ces prieurs devaient parcourir l'Europe, recueillir tous les revenus de leur prieuré, dans lequel étaient comprises plusieurs commanderies, empêcher qu'on ne les aliénât, soit par vente, soit par testament. Ce fut alors qu'on défendit à tous les chevaliers de tester et de léguer la moindre chose à leurs familles, les biens devant revenir intégralement à l'ordre.

Sous le grand maître Guillaume de Villaret, on trouve le premier établissement des femmes hospitalières : une donation faite à l'ordre en 1259, sous la condition de cette fondation pieuse, en avait inspiré la première idée. Les filles de Saint-Jean sont consacrées, d'après leurs statuts, aux soins des malades ; leur habillement est en laine rouge ; elles portent un grand manteau noir sur lequel est une croix blanche à huit branches.

Après les croisades, l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem est devenu célèbre dans toute la chrétienté ; son histoire est dans les mains de tout le monde, comme le souvenir de ses grandeurs dans tous les esprits. On pourra voir dans la suite de l'*Histoire des Croisades* les services qu'il rendit à la chrétienté en arrêtant les invasions des musulmans. On sait que l'ordre n'a pas cessé d'exister, et que les chevaliers de Malte subsistent encore, quoique leur souveraineté se soit effacée au milieu de la grande révolution.

§. III. *Des templiers.* — Au moment où quelques compagnons de Godefroy s'établissaient dans la Palestine et se vouaient, sous le nom d'*hospitaliers*, au service des malades, neuf chevaliers français qui avaient suivi le noble duc de Bouillon sous l'étendard de la croix, fondaient une sorte de confrérie militaire entièrement consacrée à défendre les saints lieux et à protéger les pieux voyageurs qui visitaient le tombeau de Jésus-Christ.

Cet ordre, d'abord peu nombreux, s'accrut de la brillante chevalerie qui passait sans cesse d'Europe en Asie. Au commencement du douzième siècle, les membres de cette confrérie militaire prirent le nom de *chevaliers du Temple*, *de templiers;* dans quelques chartes ils sont nommés *soldats du Christ*, *Milice du temple de Salomon*, *la Milice de Salomon*. Le concile de Troyes approuva cet ordre en 1128. Leur statut est ainsi intitulé: *Regula pauperum commilitonum templi Salomonis*. Il nous paraît important de faire connaître les dispositions de ce statut:

Le chevalier du Temple devait se vouer à la pratique de toutes les vertus chrétiennes et militaires. La principale dignité était celle de grand maître ; au-dessous étaient les percepteurs, et par la suite les prieurs; ensuite les visiteurs, puis enfin les commandeurs.

La réception d'un chevalier avait lieu de la manière suivante: Le chapitre s'assemblait dans l'église et ordinairement pendant la nuit; le récipiendaire attendait au dehors. Le chef qui présidait le chapitre envoyait à trois différentes reprises deux frères, qui demandaient au néophyte s'il voulait être admis dans la milice du Temple. Cette interrogation était trois fois répétée; alors le récipiendaire devait demander trois fois le pain et l'eau, ensuite on l'introduisait. Le chef du chapitre, lui adressant la parole, lui disait: « Les règles de l'ordre sont sévères ; vous vous exposez à de grandes peines, à d'éminents dangers : quand vous voudrez dormir il faudra que vous veilliez; il faudra supporter les fatigues quand vous voudrez vous reposer, souffrir la soif et la faim quand vous voudrez boire et manger, passer dans un pays quand vous voudrez rester dans un autre. » Ensuite il lui faisait ces questions : « Voulez-vous être chevalier ? Êtes-vous sain de corps? N'êtes-vous point marié ou fiancé? N'appartenez-vous pas déjà à un autre ordre? N'avez-vous pas des dettes que vous ne puissiez acquitter par vous ou par vos amis ! » A chacune de ces questions, le récipiendaire devait répondre d'une manière satisfaisante; ensuite il prononçait ses vœux : *pauvreté*, *chasteté*, *obéissance*, et se consacrait à la défense de la terre sainte. On trouve dans les priviléges de l'ordre de Cîteaux la formule du serment des chevaliers du Temple; la voici: « Je jure

» de consacrer mes discours, mes forces et ma vie à défendre la » croyance de l'unité de Dieu et des mystères de la foi; je promets » d'être soumis et obéissant au grand maître de l'ordre; quand les » Sarrasins envahiront les terres des chrétiens, je passerai les mers » pour délivrer mes frères; je donnerai secours de mon bras à l'Église » et aux rois contre les princes infidèles; tant que mes ennemis ne » seront que trois contre moi, je les combattrai, et jamais ne prendrai » la fuite; seul, je les combattrai si ce sont des mécréants. »

Les pratiques que devaient accomplir les chevaliers consistaient à communier trois fois l'an; trois fois la semaine ils entendaient la messe et pouvaient manger de la viande; les pauvres recevaient aussi trois fois par semaine l'aumône dans les églises; ceux qui manquaient à leur devoir étaient flagellés trois fois en plein chapitre (il paraît que le nombre trois était mystérieux dans le sein de l'ordre).

La première obligation du templier était de combattre les infidèles, et ce devoir était si impérieux, que celui-là qui y manquait était banni à jamais de l'ordre. Lorsqu'ils marchaient à l'armée, ils se réunissaient sous leur étendard appelé *Bauceant*, sur lequel était cette légende d'humilité : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*. Les templiers ne pouvaient marcher aux combats sans avoir assisté à la célébration des saints mystères, et le plus souvent ils y participaient en recevant le pain des anges.

Saint Bernard nous a laissé un éloge remarquable de l'ordre des templiers : « Ils vivent, disait le saint prédicateur de la croisade, sans » avoir rien en propre, pas même leur volonté; vêtus simplement et » couverts de poussière, ils ont le visage brûlé des ardeurs du soleil, » un regard fier et sévère; à l'approche du combat, ils s'arment de foi » au dedans et de fer au dehors; leurs armes sont leur unique parure; » ils s'en servent avec courage dans les périls, sans craindre le nombre ni la force des infidèles; toute leur confiance est dans le Dieu » des armées, et, en combattant pour sa cause, ils cherchent une victoire certaine ou une mort sainte et honorable. O l'heureux genre » de vie, dans lequel on peut attendre la mort sans crainte, la désirer » même, et la recevoir avec fermeté! »

Telle était, dans les premiers temps, la grande réputation de l'ordre, que même le poëte satirique Guiot, qui ne ménageait aucun des ordres religieux, disait d'eux :

Molt sont prodomme li templiers;
Là se rendent li chevaliers
Qui ont ce siecle asavoré
Et ont tot veu et tot tasté.

« Les templiers sont des hommes très-vaillants : c'est là que se reti-
» rent les chevaliers qui sont fatigués du monde, qui ont tout vu et
» goûté de tout. »

Cependant, déjà dans le treizième siècle diverses accusations pesaient sur eux : on leur reprochait d'abord leurs grands désordres, leurs guerres civiles avec les chevaliers de Saint-Jean ; et le concile de Salzbourg, tenu en 1292, ne vit d'autre moyen que de tenter de les réunir en un seul ordre. Il existe encore un curieux mémoire dans lequel ce projet de réunion des deux ordres est présenté comme impossible par le grand maître du Temple, au pape : « Et en effet, dit le
» grand maître, n'est-il pas à craindre que les chevaliers ne se disent
» les uns les autres : Nous valions mieux que vous avant d'être réunis
» à vous ; nous faisions plus de bien. »

D'autres accusations s'accumulèrent contre les templiers : leurs richesses et leur vœu de pauvreté faisaient un tel contraste, que les poëtes du temps, les historiens, s'élevèrent plusieurs fois contre eux. On lit dans une chronique manuscrite à la suite du roman de Fauvel, ces vers contre les templiers :

Li freres, li mestre du Temple
Qu'estoient rempli et ample
D'or et d'argent et de richesse,
Et qui menoient telle noblesse,
Où sont-ils ? que sont devenus
Que tant ont de plait maintenu.
Que nul a oiz ne s'osoit prendre,
Tozjors achetoient sans vendre ;
Nul riche a oiz n'estoit de prise ;
Tant va pot à eau qu'il se brise.

« Les frères du Temple et le grand maître, que sont-ils devenus ?
» Où sont-ils ? Ils étaient cependant bien riches, bien puissants : per-
» sonne n'osait s'en prendre à eux ; ils achetaient toujours sans jamais
» vendre ; nul riche ne pouvait leur être comparé ; mais tant va la
» cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. »

Mathieu Pâris s'est aussi élevé avec sévérité contre les ordres militaires du Temple et de Saint-Jean, et leur immense richesse. Les templiers possédaient en Occident neuf mille manoirs, et les hospitaliers dix-neuf mille ; et chacun de ces manoirs pouvait, sans s'appauvrir, fournir un chevalier pour la terre sainte.

Le pape les avait accusés une seule fois d'hérésie ; cependant les grandes accusations ne se sont élevées contre eux qu'à l'instant de leur célèbre procès, et Philippe le Bel lui-même, dans une ordonnance peu antérieure à leur condamnation, en avait rendu un témoignage favorable :

« Les œuvres de piété et de miséricorde, la libéralité magnifique
» qu'exerce dans le monde entier le saint ordre du Temple, divine-
» ment institué depuis longues années, son courage qui mérite d'être
» excité en faveur de la terre sainte, nous engagent à répandre no-
» tre libéralité sur l'ordre et ses chevaliers en quelque lieu de notre
» royaume qu'ils se trouvent, et à donner des marques d'une faveur
» spéciale à l'ordre et aux chevaliers, pour lesquels nous avons une
» sincère prédilection. »

Tout le monde connaît la fin malheureuse de l'ordre des templiers, dont M. Raynouard a rendu l'histoire populaire. Une discussion s'est élevée dans l'Europe savante, et principalement en France et en Allemagne. M. de Hammer, dans *les Mines de l'Orient*, tom. 6, a voulu justifier la condamnation des Templiers, en les accusant de gnosticisme ; son mémoire ne prouve point ce qu'il veut prouver. M. Raynouard a répondu à son adversaire dans le *Journal des Savants*, de l'année 1819 ; ce n'est pas ici le cas de résoudre cette grande question historique, et d'examiner toutes les raisons données pour ou contre par les savants de la France et de l'Allemagne.

§ IV. *Ordre teutonique.* — L'ordre teutonique doit son origine à la croisade de Frédéric Barberousse. Les chroniques, d'accord avec les écrivains de l'Allemagne, rapportent qu'un grand nombre de seigneurs particuliers et de gentilshommes allemands, les uns par un sentiment de piété, les autres par un désir de gloire, suivirent l'empereur dans cette malheureuse expédition. Après la mort de Frédéric, le patriarche de Jérusalem proposa de fonder un ordre de chevalerie, afin de perpétuer les services que la noblesse allemande avait rendus dans la Palestine : en effet, l'ordre fut établi sous le nom de *Saint-George*, parce que tous les nobles allemands servaient à cheval. Depuis, ils trouvèrent convenable de placer l'institution nouvelle sous la protection de la sainte Vierge, sous l'invocation de laquelle un hôpital destiné aux pèlerins allemands avait déjà été bâti. Leurs statuts furent rédigés sur les mêmes bases que ceux des templiers et de Malte, c'est-à-dire qu'ils se consacrèrent au service du pauvre et à la défense de la terre sainte. Ces statuts portaient « que les chevaliers qui seraient admis dans l'ordre, devraient être de race noble ; que, sous l'invocation de la vierge Marie, ils feraient vœu de défendre l'Église chrétienne ; qu'ils protégeraient les veuves, les orphelins et les pauvres affligés, et qu'en général ils serviraient et protégeraient tous ceux qui seraient aptes à être reçus dans l'hospice. » Les pèlerins établirent le chef-lieu de l'ordre dans cette maison pieuse de Marie, qui lui avait donné son nom. Une fois ces statuts adoptés, il fallut les

faireapprouver par le souverain pontife et par l'empereur. C'est pourquoi les chevaliers dépêchèrent auprès d'eux l'archevêque de Brême et l'évêque de Paderborn. L'empereur applaudit beaucoup à ce noble projet; et, devenant le protecteur de l'ordre, le pape, dans une bulle du 22 février 1191, en confirma les statuts et y ajouta « que les chevaliers seraient vêtus d'un habit blanc, sur lequel on coudrait une croix noire de la forme de celle de Saint-Jean et des templiers; cette même croix devait aussi être brodée sur leur bannière de guerre, sur leurs amoiries, dont le fond était blanc; ils devaient vivre conformément à la règle de Saint-Augustin, posséder en toute propriété l'hospice de Sainte-Marie, destiné aux Allemands, et des indulgences furent accordées à ceux qui le secouraient ou lui accordaient quelque don. » Le duc Frédéric de Souabe reçut le premier chevalier au nom de l'empereur; Henri de Walpot exerça provisoirement les fonctions de grand maître. La même année ils reçurent du pape et de l'émpereur le droit de posséder, à titre de souveraineté, toutes les propriétés, les provinces même, que l'ordre pourrait acquérir sur les infidèles. En même temps, Philippe-Auguste, roi de France, accorda au grand maître l'honneur de porter des fleurs de lis aux quatre extrémités de la croix teutonique.

Othon de Kerpa et Herman Barth se succédèrent dans la grande maîtrise. L'ordre avait d'abord été établi à Jérusalem; lorsqu'il eut reçu quelque accroissement, il vint à Ptolémaïs. En reconnaissance d'un grand service rendu à Jean, fils de Henri, roi de Jérusalem, ce prince permit aux chevaliers de porter sur leur habit blanc une croix potencée d'or, qui était les propres armes du royaume de Jérusalem.

Plus tard, les chevaliers teutoniques reçurent, avec la permission du pape, le don des provinces de Culm et de Livonie, et tout ce qu'ils pourraient acquérir dans la Prusse, alors possédée par des barbares livrés aux superstitions du paganisme. La conquête d'une grande partie de la Prusse fut le prix de leurs exploits : ils y fondèrent quatre évêchés, à Colnitz, Rosembourg, Semland et Heilsberg; ils en fondèrent encore cinq en Livonie et en Courlande, et firent construire des villes et des châteaux. Les chevaliers teutoniques furent visités à Acre par saint Louis, qui étendit à tout l'ordre la faveur que Philippe-Auguste avait accordée au grand maître seul, de porter quatre fleurs de lis d'or dans le fond de ses armes.

C'est à cette illustre confrérie qu'est due la fondation de Kœnisberg (bourg du roi), qu'ils bâtirent en l'honneur du roi de France et en souvenir de ses bienfaits.

Les guerres continuelles des chevaliers teutoniques contre les païens n'entrent point dans le plan que nous avons adopté ; nous nous bornerons à dire que la grande maîtrise de l'ordre n'a jamais été accordée pendant ces temps qu'aux plus hauts seigneurs territoriaux de l'Allemagne.

La réception des chevaliers se faisait à peu près suivant les mêmes formes que dans les autres ordres. Pour être reçu chevalier, on devait faire preuve de seize quartiers de noblesse, tant du côté paternel que du côté maternel. Depuis la réformation, il n'était pas nécessaire d'être catholique ; les protestants pouvaient posséder les commanderies situées dans la Saxe, dans la Thuringe et dans la Hesse ; cependant il n'y a jamais eu que très-peu de chevaliers qui n'appartinssent pas à la communion romaine, et, quand on en admettait quelques-uns, l'ordre leur confiait avec peine les commanderies et autres bénéfices, dans la crainte que ces chevaliers ne fissent passer, en sécularisant les bénéfices, les biens de l'ordre aux princes protestants.

Lorsque les justifications légales avaient eu lieu, le récipiendaire devait être présenté par le grand maître en chapitre général ; là, les commissaires nommés déclaraient qu'une enquête avait été faite, et qu'il en avait résulté une complète justification en faveur du chevalier; celui-ci devait prononcer les vœux de chasteté, de pauvreté, et jurer d'aller à la guerre contre les infidèles quand il serait nécessaire ; après ce serment, le grand maître, en lui donnant le manteau blanc et la croix noire, lui disait : *Nous vous promettons de vous donner, tant que vous vivrez, du pain, de l'eau et un habit.*

L'ordre teutonique se divisait en douze provinces, savoir : celles d'Alsace, de Bourgogne, d'Autriche, de Coblentz, d'Arch, qui se nommaient provinces de la juridiction de Prusse ; et celles de Franconie, de Hesse, de Westphalie, de Lorraine, de Thuringe, de Saxe, d'Utrecht, qui prenaient le nom de provinces de la juridiction d'Allemagne. Toutes ces provinces étaient divisées en commanderies; le plus ancien des commandeurs prenait le titre de commandeur provincial; il était soumis au grand maître de l'Allemagne, et obligé de lui rendre foi et hommage; ces douze commandeurs provinciaux formaient le chapitre admis dans la diète générale de l'Empire. Le grand maître avait sa résidence à Mariendal, en Franconie.

L'ordre teutonique *portait d'argent à une croix pattée de sable, chargée d'une croix potencée d'or et en cœur, sur le tout l'aigle impériale de sable:* il a négligé de porter ces quatre fleurs de lis d'or dont le roi saint Louis l'avait honoré. Nous présumons que, dans quelques-

unes des guerres entre l'Allemagne et la France, où les chevaliers teutoniques prirent les armes, ils ont supprimé ces marques d'honneur et d'alliance.

IV

Lettre sur l'état des Juifs pendant les croisades.

Monsieur,

La situation des juifs pendant le moyen âge est un des phénomènes historiques les plus extraordinaires. Une nation tour à tour protégée et persécutée, soumise tout à la fois aux fureurs de la multitude, à la sévère rigueur des lois de l'Église, aux besoins industrieux des souverains: tel est le spectacle que nous présentent les juifs pendant plus de dix siècles. Au temps des croisades, la législation prit une teinte plus sombre, les persécutions se multiplièrent; et, comme les guerres saintes influèrent singulièrement sur la situation politique et religieuse des israélites, j'ai pensé qu'un tableau résumé de l'état des juifs en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en Italie pendant cette période, ne serait pas tout à fait inutile dans la grande histoire que vous avez entreprise.

§ I. *Situation des juifs en France.* — Les juifs pénétrèrent dans les Gaules vers le troisième siècle; ils se répandirent bientôt dans toutes les provinces, et principalement vers le midi; on les trouve déjà à Arles et à Bordeaux sous l'épiscopat de saint Hilaire; les chroniques contemporaines les accusent d'avoir tenté de livrer Arles aux Francs et aux Bourguignons; un monument consacré aux dieux Mânes constate que dans le quatrième siècle un préfet de l'empire avait été égorgé par des *sicaires* et des juifs; leur situation politique était alors peu brillante. Les lois des peuples barbares leur interdisent la faculté d'avoir des esclaves, et punissent de mort la moindre irrévérence d'un juif envers un prêtre de Jésus-Christ; les conciles recommandent aux fidèles de fuir leur intimité, de ne point assister à leurs fêtes religieuses, de ne jamais manger ou danser avec eux. Cependant le besoin qu'on avait des juifs ne permettait pas toujours la rigoureuse exécution de ces lois ecclésiastiques: seuls ils faisaient alors le commerce de la Syrie, et rapportaient en Europe les étoffes précieuses, ornement des autels; les rois avaient ordinairement auprès d'eux un négociant juif qui voyageait chaque année dans les

contrées de l'Asie pour acheter les objets nécessaires au luxe de la cour et à l'éclat de la couronne. Le premier bannissement des juifs date du règne de Dagobert. Suivant les chroniques contemporaines, l'empereur Héraclius en fit la demande formelle au roi des Francs; il était effrayé d'une prédiction qui annonçait que l'empire serait envahi par une race de circoncis; au lieu de jeter les yeux sur les Sarrasins, alors encore tout pleins de l'enthousiasme du Prophète, Héraclius s'imagina que les juifs malheureux et dispersés étaient cette race conquérante; il en sollicita la proscription; l'exil ne fut pas d'une longue durée. Sous Pépin, les juifs revinrent en France; son fils jeta les yeux sur eux pour réveiller le commerce anéanti. Le juif Isaac fut un des envoyés du monarque auprès du calife Aaroun Raschild; les autres ambassadeurs étant morts en route, Isaac demeura seul chargé du poids de cette importante mission; il revint en France, et étonna la cour par les riches présents qu'envoyait Aaroun à son ami le chef de la nation du Messie. Sous Louis le Débonnaire, les juifs furent protégés outre mesure; il existe des plaintes curieuses d'Agobard, évêque de Lyon; il déplore ces temps d'*une nouvelle persécution*. Les juifs avaient un accès plus facile auprès du trône que les prêtres de Jésus-Christ; l'épouse du monarque, ses sœurs, fameuses par leurs débauches, les protégeaient; ils insultaient aux mystères de la religion et aux croyances de la multitude; ils enseignaient les plus odieux blasphèmes: Louis n'écouta pas ces plaintes. Sous Charles le Chauve, les israélites furent accusés d'avoir empoisonné le monarque et d'avoir livré Bordeaux aux Normands. Les désordres de la seconde race favorisèrent les persécutions; la féodalité s'était alors établie avec tous ses abus; des coutumes bizarres flétrirent les Hébreux. A Toulouse, chaque année, le jour de Pâques, les juifs étaient soumis à recevoir un soufflet en commémoration du même outrage que reçut Jésus-Christ. A Béziers, l'évêque, dans une prédication véhémente, exhortait les fidèles à courir sur les juifs pendant les cérémonies de la semaine sainte, et à les poursuivre à coups de pierres. Au Puy, toutes les fois qu'il s'élevait un débat entre deux israélites, c'étaient les enfants de chœur de la cathédrale qui le décidaient, « afin, disent les vieilles chroniques, afin que la grande innocence des juges corrige la grande malice des plaideurs. » Dans la Provence, dans la Bourgogne, on leur interdisait l'entrée des bains publics, excepté cependant le vendredi, jour de Vénus, et pendant lequel les bains étaient ouverts aux baladins et aux prostituées. Au milieu de ces vexations, les juifs n'en exerçaient pas moins leur commerce; leurs usures étaient fixées à trois deniers par livre

chaque semaine; ils avaient amoncelé les épiceries; ce qu'il y a de curieux, c'est que, par une charte, l'évêque d'Aix concède des priviléges assez considérables aux juifs, moyennant qu'ils lui promettent de lui donner chaque année quelques livres de poivre, de cannelle et d'autres épiceries.

Lorsque les croisades furent prêchées, telle était la condition des juifs; la haine publique les poursuivait déjà. Au commencement du onzième siècle, on les avait accusés d'avoir des rapports fréquents avec les Sarrasins; Glabert, cité dans votre *Bibliothèque des Croisades*, rapporte qu'on les poursuivit en Europe, parce qu'on les accusait d'avoir prévenu *le prince des Sarrasins* d'une expédition qui se préparait dans l'Occident. Les massacres des juifs commencèrent lors de l'expédition de Guillaume d'Aquitaine contre les Maures : les chevaliers et les barons égorgèrent tous les juifs qu'ils rencontrèrent sur leur passage. Le pape calma ce désordre; il chercha à leur persuader qu'il existait une bien grande différence entre les Sarrasins prêts à envahir la chrétienté et les juifs réduits à un état de paisible servitude. A Rouen, de nouveaux massacres souillèrent la cause de la croix lors de la prédication de Pierre l'Ermite; on raconte qu'au milieu des cadavres, le comte d'Eu sauva un enfant juif, qui devint ensuite le plus pieux des cénobites. David Gary, historien juif, dit qu'alors les chrétiens partant pour la Palestine s'excitaient les uns les autres, disant : « *Venez, exterminons-les, afin qu'on ne se souvienne plus du nom d'Israël.* » Les massacres durèrent depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juillet; l'Allemagne surtout en fut le théâtre. On vit le même spectacle lors de la prédication de saint Bernard : les juifs étaient alors dans la joie, car ils croyaient que le Messie venait de naître. Les croisés respectèrent les juifs de la France; ce ne fut qu'aux bords du Rhin que commencèrent les massacres. On en verra les détails dans la partie de cette lettre destinée aux juifs d'Allemagne. En France, les rois continuèrent à les tourmenter et à les protéger tour à tour. Philippe-Auguste, prêt à partir pour la croisade, fit arrêter les juifs dans toutes les synagogues, les fit dépouiller et garder dans une étroite prison; il exigea d'eux 15,000 marcs d'argent, qu'il destina à son pèlerinage : ce qui fait dire à un contemporain que le roi leur déroba leur or comme ils avaient autrefois eux-mêmes dérobé les vases aux Égyptiens. Saint Louis chassa les juifs, puis les rappela, puis les chassa encore; il leur défendit l'usure; et, afin d'empêcher qu'ils ne fissent des prosélytes, il recommanda que *nul, s'il n'est grand clerc ou théologien parfait, ne doit disputer aux juifs; mais doit l'homme lai, lorsqu'il entend mesdire de la foi, ré-*

» tumées pour en augmenter la bourse de vos plaisirs ; pleins de cupi-
» dité, vous changez par mille fraudes diverses les testaments de
» ceux qui meurent dans vos maisons ; c'est dans cette intention que
» vous exigez qu'ils se confessent nécessairement à ceux de votre
» ordre ; on dit même, grand dieu ! que vous êtes suspects d'hé-
» résie. »

Le pape, en conséquence, réforme les mœurs des hospitaliers, ordonne qu'ils n'étaleront plus « ce luxe insolent qui afflige les fidèles
» de Jésus-Christ ; ils devront être sobres dans leur nourriture, ne
» plus parler dans leur réfectoire ; en un mot, suivre en tout point
» la règle monastique. »

En 1267, le pape Clément IV fait un pompeux éloge des hospitaliers : « Ils doivent, ces vénérables frères, être considérés comme
» les Machabées du Nouveau Testament ; ils ont renoncé aux dou-
» ceurs du siècle pour prendre l'habit du pauvre et l'épée de Jésus-
» Christ ; chaque jour l'Église s'en sert pour préserver la chrétienté
» de l'invasion des infidèles. »

En 1269, les états de Césarée firent de nouveaux règlements pour les chevaliers de Saint-Jean. On établit d'une manière positive et régulière des commanderies et des commandeurs titulaires à vie ; on créa des prieurs chargés de veiller à ce que les commanderies fussent bien administrées ; ces prieurs devaient parcourir l'Europe, recueillir tous les revenus de leur prieuré, dans lequel étaient comprises plusieurs commanderies, empêcher qu'on ne les aliénât, soit par vente, soit par testament. Ce fut alors qu'on défendit à tous les chevaliers de tester et de léguer la moindre chose à leurs familles, les biens devant revenir intégralement à l'ordre.

Sous le grand maître Guillaume de Villaret, on trouve le premier établissement des femmes hospitalières : une donation faite à l'ordre en 1259, sous la condition de cette fondation pieuse, en avait inspiré la première idée. Les filles de Saint-Jean sont consacrées, d'après leurs statuts, aux soins des malades ; leur habillement est en laine rouge ; elles portent un grand manteau noir sur lequel est une croix blanche à huit branches.

Après les croisades, l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem est devenu célèbre dans toute la chrétienté ; son histoire est dans les mains de tout le monde, comme le souvenir de ses grandeurs dans tous les esprits. On pourra voir dans la suite de l'*Histoire des Croisades* les services qu'il rendit à la chrétienté en arrêtant les invasions des musulmans. On sait que l'ordre n'a pas cessé d'exister, et que les chevaliers de Malte subsistent encore, quoique leur souveraineté se soit effacée au milieu de la grande révolution.

nement sollicité la protection de l'évêque, qui voulut les contraindre à embrasser la foi de Jésus-Christ, s'armèrent de couteaux et les plongèrent dans le cœur de leurs enfants, disant qu'ils aimaient mieux les envoyer dans le sein d'Abraham que de les livrer à la merci des chrétiens. Les femmes se précipitèrent dans le fleuve. Les historiens juifs ont peu parlé de ces premiers massacres, parce que, suivant l'expression du rabbin Ben-Josué, *l'odeur de ces souffrances serait trop mauvaise.* L'empereur vit avec peine les désordres qui avaient accompagné le passage des pèlerins; l'archevêque de Mayence et son neveu furent obligés de fuir, parce qu'on les accusa d'avoir profité des dépouilles des juifs.

Cependant la seconde croisade eut encore les mêmes résultats; la prédication du moine Rodolphe excita partout la discorde et la confusion. Il existe à ce sujet un document précieux, c'est celui d'un contemporain, juif de nation, qui voulut transmettre à la postérité le souvenir des douleurs d'Israël. Le prêtre Joseph était âgé de treize ans lorsque la croisade de 1146 fut publiée; il assista, encore enfant, aux scènes douloureuses qu'il a décrites. Laissons-le parler lui-même : « Lorsqu'Édesse eut été prise, et que les chrétiens eurent » appris les victoires des Turcs dans le pays de Juda et de la Syrie, » le pape Eugène envoya des prêtres à tous les rois, à tous les peu- » ples, et leur fit dire : *Les enfants rentrent dans le sein de leur mère,* » *et vous n'en êtes point émus?* Alors le moine Bernard alla de pays » en pays, de contrée en contrée, et prêcha sur la misère et la ser- » vitude où se trouvaient plongés les incirconcis dans la terre de » Canaan. Ce fut alors que le deuil se mit dans la maison de Jacob; » ses genoux fléchirent, la pâleur se manifesta sur son visage; le » prêtre Rodolphe vint en Allemagne pour marquer d'un fil rouge en » signe de croix ceux qui voulaient le suivre en Palestine; il conçut » de méchants projets contre les juifs, et se dit à lui-même : *c'est le* » *moment d'agir et de parler contre ce peuple plein d'espérance.* Ce » prêtre parcourut donc tous les pays, et partout il séduisit les chiens » (les chrétiens), en leur disant : *Vengez votre Dieu de ses ennemis.* » Quand les juifs apprirent cette triste nouvelle, le cœur leur man- » qua; ils furent saisis d'angoisses, comme une femme en mal d'en- » fant; ils élevèrent la voix vers Dieu, et s'écrièrent : *O Seigneur!* » *tu veux donc nous répudier pour toujours? l'affliction doit-elle venir* » *coup sur coup nous affliger sans relâche?* Le Seigneur entendit » ces gémissements, car il envoya sur les traces de ce Bélial l'abbé » Bernard, qui parla ainsi aux pèlerins : Marchez vers Sion; mais » n'adressez que des paroles bienveillantes, car ils sont les os et les

» yeux du Messie. Il est dit dans les Écritures : Ne les égorgez pas, » de peur que mon peuple ne l'oublie. Les pèlerins apaisèrent donc » leurs emportements, et le Seigneur conserva encore une fois la vie » à son peuple. Louange à celui qui nous sauve et nous délivre! » Ce témoignage éclatant en faveur de saint Bernard est un bel éloge de sa conduite. Pierre le Vénérable professait la même indulgence que l'abbé de Clairvaux, mais il voulait qu'on s'emparât de l'argent des juifs : cet argent était le produit d'usures excessives et de gains illicites ; on ne pouvait donc mieux l'employer qu'à la guerre sainte.

Après la deuxième croisade, l'état des juifs en Allemagne se lia essentiellement au gouvernement féodal ; ils s'élevèrent à une condition au-dessus du besoin. Après la publication de la bulle d'or, les électeurs acquirent le droit de posséder, même sans l'assentiment de l'empereur, des israélites, quelle que fût leur condition ; ils ne furent plus alors un droit régalien : les empereurs ne purent plus les expulser que de leurs États héréditaires.

§. III. — *Situation des juifs en Angleterre.* Quelques colonies juives détachées de la Gaule allèrent s'établir en Angleterre vers le milieu du quatrième siècle : les lois des rois saxons, les conciles de la Grande-Bretagne, le constatent suffisamment. Après la conquête des Normands, la condition des juifs dans la Grande-Bretagne fut la même qu'elle avait toujours été, là où s'établit le gouvernement féodal. On rapporte un fait curieux de Guillaume le Roux, prince qui se distingua par tant d'impiétés. Un jeune juif s'était converti à la foi ; ce prince reçut de l'argent de la synagogue, et s'engagea envers elle à ramener au culte de Moïse le néophyte chrétien. Une autre fois il assista à une conférence entre un rabbin et un prêtre de Jésus-Christ, et se moqua, dans son indifférence, des arguments de l'un et de l'autre disputant. Depuis le règne de ce prince, les juifs jouirent à Londres et dans les principales cités d'Angleterre du droit de communauté et de corporation. Au couronnement de Richard, on avait défendu aux juifs de pénétrer au milieu de l'église, dans la crainte qu'ils ne jetassent quelque sort sur le prince ; mais ils parvinrent à s'y introduire. On les reconnut à leurs ceintures de cuir, à leurs yeux, à leur barbe sale ; aussitôt le peuple les poursuit dans les rues, et le sang coule par torrent. Lors du départ pour la croisade et malgré que le prince eût désapprouvé le soulèvement de ses sujets contre les juifs, les mêmes massacres se répétèrent à Londres, York, Norwich. Le 17 des calendes d'avril les juifs furent assiégés dans le château d'York, que l'humanité du châtelain leur avait ouvert comme un asile inviolable ; lorsqu'ils se virent réduits à la der-

nière extrémité, ils se tuèrent les uns les autres : un seul rabbin frappa plus de quatre cents juifs de son glaive. Lorsque Richard tomba dans les mains du duc d'Autriche, la reine Éléonore ayant établi une contribution pour la rançon de son fils, les communautés des juifs en payèrent le tiers ; Richard leur en sut gré lors de son retour. Ses successeurs persécutèrent les juifs par avarice. Tout le monde connait les supplices nouveaux inventés par l'avidité des Henri. Dans la suite, les juifs furent accusés d'avoir empoisonné les fontaines. Une autre accusation non moins grave pesa sur eux. Mathieu Pâris rapporte qu'un des plus vénérables entre les israélites, ayant appris l'invasion des Tartares, s'adressant à ses frères, leur dit : « O enfants d'Abraham ! vigne de Naboth ! nos frères enfermés » dans les monts Caspiens (ceci vient de l'opinion qu'une colonie » juive s'était établie dans cette partie de l'Asie), viennent de sortir » de leur demeure ; marchons au-devant d'eux et portons-leur des » présents. » Les juifs applaudirent et firent remplir secrètement plusieurs tonneaux d'armes, de blé, et, sous prétexte de les destiner au commerce, ils les firent sortir du pays. Lorsque ces tonneaux furent arrivés en Allemagne, les faux marchands ayant refusé de payer un droit de péage, on défonça un des tonneaux et on en reconnut bientôt la destination : les juifs convaincus furent punis. Si ce fait est faux, il prouve au moins l'état des opinions. En 1291 ils furent définitivement expulsés d'Angleterre, où ils ne rentrèrent que sous Cromwell.

§ IV. *Etat des juifs en Espagne et en Italie.* — L'état des juifs dans ces deux contrées se liant moins encore à l'histoire des croisades, nous nous bornerons aux sommités du sujet. Trois gouvernements se succédèrent en Espagne : les Visigoths, les Sarrasins et les rois chrétiens de Castille et d'Aragon. Sous les Visigoths, les juifs furent cruellement persécutés : les lois de ce peuple barbare frappèrent de mort l'israélite presque pour tous les cas ; le code de l'inquisition s'y trouve tout entier. Les Arabes furent tolérants parce qu'ils étaient éclairés ; sous leur gouvernement, la prospérité des juifs s'accrut sans cesse ; l'ère brillante de la littérature hébraïque commence au huitième siècle et finit au quinzième. Le gouvernement militaire et mobile des rois chrétiens de Castille ne suivit à l'égard des juifs aucun système ; on rançonna les juifs, mais ils vécurent presque toujours en paix sous la protection achetée des princes.

En Italie, les juifs se répandirent sur toutes les côtes maritimes. La législation des papes à leur égard fut tolérante ; celle des républiques et de Naples, juste et équitable. L'Italie dut aux juifs quelques

utiles inventions : ils inventèrent, dit-on, la lettre de change, ce moyen facile de transporter les richesses mobilières d'un bout du monde à l'autre. Enfin, tandis qu'ils étaient expulsés de toutes les contrées de la terre, ils demeurèrent paisibles dans les États du pape, sur toutes les côtes de la Méditerranée, sans jamais éprouver de graves persécutions.

Telle a été, monsieur, la condition des juifs au moyen âge ; cette lettre n'est que le succinct abrégé de l'ouvrage que je publie sur la matière et que l'Institut a accueilli de son suffrage.

CAPEFIGUE.



PIÈCES JUSTIFICATIVES.



I

CONCILE DE NAPLOUSE

Tenu de l'autorité de Guaramond, patriarche de Jérusalem, pour réformer les mœurs des chrétiens de la Palestine, en présence de Baudouin, roi de Jérusalem, l'an du Seigneur 1120, sous le pontificat de Calixte II.

Voici comment Guillaume de Tyr, liv. XII de la *Guerre Sainte*, chap. 13, rapporte sommairement la cause et les actes du concile.

La même année, c'est-à-dire l'an 1120 de l'incarnation du Verbe, le royaume de Jérusalem étant tourmenté, à cause de ses péchés, de plusieurs plaies, et, outre les calamités qui provenaient des ennemis, une multitude de sauterelles et de rats rongeurs détruisant les récoltes, au point qu'il était à craindre qu'on ne manquât tout à fait de pain, le seigneur Guaramond, patriarche de Jérusalem, homme religieux et craignant Dieu ; le roi Baudouin, les prélats des églises et les grands du royaume, qui s'étaient rendus à Naplouse, petite ville du pays de Samarie, tinrent une assemblée publique et une cour générale. Dans un sermon adressé au peuple, il fut dit que, comme il paraissait constant que c'étaient les péchés du peuple qui avaient provoqué le Seigneur, il fallait délibérer en commun sur les moyens de se corriger et de réprimer les excès, afin que, revenant à une meilleure vie et satisfaisant dignement pour les fautes remises, on se rendît favorable celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. Effrayés donc par des signes menaçants du ciel, par de fréquents tremblements de terre, par des défaites successives, par les angoisses de la famine, par les attaques perfides et

quotidiennnes des ennemis ; cherchant à ramener le Seigneur par des œuvres de piété, ils ont, pour relever et conserver la discipline des mœurs, décrété vingt-cinq articles qui ont force de loi. Si on veut les lire, on les trouvera facilement dans les archives de plusieurs églises.

Assistèrent à ce concile, Guaramond, patriarche de Jérusalem, le sage Baudouin, second roi des Latins ; Eckmar, archevêque de Césarée ; Bernard, évêque de Nazareth ; l'évêque de Liddes ; Gildon, abbé élu de Sainte-Marie de la vallée de Josaphat ; Pierre, abbé du Mont-Thabor ; Achard, prieur du Mont-Sion ; Payen, chancelier du roi ; Eustache Granier ; Guillaume de Buret ; Batisan, connétable de Joppé, et plusieurs autres des deux ordres ; nous en avons oublié le nombre et les noms.

Le Synode, dit Baronius vers la fin de 1120, parvint à une telle réforme de mœurs, que, par la miséricorde de Dieu, l'année suivante, 1121, le chef des Turcs, revenant contre Antioche avec des forces considérables, fut frappé d'apoplexie et mourut.

CHAPITRE I.

Comme il est nécessaire que les choses qui commencent par Dieu finissent en lui et par lui, dans l'intention de commencer ce saint concile et de le terminer par le Seigneur ; moi, Baudouin, second roi des Latins à Jérusalem, ouvrant cette sainte assemblée par Dieu, je rends et j'accorde, ainsi que je l'ai ordonné, à la très-sainte église de Jérusalem et au patriarche présent, Guaramond, de même qu'à ses successeurs, les décimes de tous mes revenus, autant que le comporte l'étendue de ce diocèse, c'est-à-dire les décimes de mes revenus de Jérusalem, de Naplouse et de Ptolémaïs, qui est encore appelée Accon. Elles sont les bienfaits de ma munificence royale, afin que le patriarche, chargé du soin de prier le Seigneur pour l'État, ait de quoi subsister. Et si, un jour, par suite des progrès de la religion chrétienne, lui, ou un de ses successeurs, vient à ordonner un évêque dans une de ces cités, il peut disposer des décimes tant pour le roi que pour l'Église.

CHAPITRE II.

Moi, Baudouin, en présence des membres de ce concile, de l'agrément des personnages de l'assemblée et de mes barons, qui feront de même pour leurs décimes, suivant l'étendue de leurs ressorts ecclésiastiques, je restitue, comme je l'ai dit, les décimes ; et, convenant

avec eux de l'injustice avec laquelle eux et moi les avons retenues, j'en demande pardon.

CHAPITRE III.

Moi, patriarche Guaramond, de la part du Dieu tout-puissant, par mon pouvoir et celui de tous les évêques et frères ici présents, je vous absous sur la restitution susdite des décimes, et j'accepte charitablement avec eux les décimes que vous reconnaissez devoir à Dieu, à moi et à vos autres évêques, suivant l'étendue des bénéfices des frères présents ou absents.

CHAPITRE IV.

Si quelqu'un craint d'être trompé par son épouse, qu'il aille trouver celui qu'il soupçonne, qu'il lui défende, devant des témoins juridiques, l'entrée de sa maison et tous rapports avec sa femme. Si, après cette défense, lui, ou bien quelqu'un de ses amis, les trouve en colloque dans sa maison ou ailleurs, que l'homme soit traduit devant la juridiction ecclésiastique ; et, s'il se purge par le feu ardent, qu'il soit renvoyé absous. Il en sera de même si, surpris avec la femme d'autrui, il a déjà subi quelque chose honteuse.

CHAPITRE V.

Quiconque sera convaincu d'avoir couché avec la femme d'un autre, doit, aussitôt après la sentence, être évité par les fidèles et chassé de cette terre ; la femme adultère sera mise à mort, à moins que son mari ne lui fasse grâce. Dans ce cas, que tous deux repassent la mer.

CHAPITRE VI.

Si quelqu'un soupçonne un clerc, qu'il lui interdise, comme nous l'avons dit, sa maison et tout colloque avec sa femme ; et, s'il les rencontre encore en colloque, qu'il les dénonce au premier magistrat de l'Église, et, si ensuite il les trouve couchés ensemble ou seulement en colloque, qu'il dénonce le fait à la justice. Si la justice le dégrade, qu'il soit soumis en tout au jugement des laïques.

CHAPITRE VII.

Si un corrupteur ou une corruptrice séduit une femme de la ville et la fait pécher, qu'il subisse les peines de l'homme ou de la femme adultère.

CHAPITRE VIII.

Si quelques adultes sont convaincus du péché de Sodome, qu'ils soient brûlés. (*Tam faciens, quàm patiens.*)

CHAPITRE IX.

Si un enfant ou quelqu'un plus âgé, étant attaqué par un sodomite, jette un cri, que le sodomite soit brûlé; mais celui qui n'aura pas péché volontairement doit, quant à la pénitence, se soumettre au jugement de l'Église, et ne perd pas son existence légale.

CHAPITRE X.

Si quelqu'un, s'étant prêté, même une seule fois, au crime de Sodome, le cache et se laisse encore entacher sans le révéler à la justice, dès qu'il sera convaincu de ce crime, qu'il soit condamné comme sodomite.

CHAPITRE XI.

Si quelque sodomite, avant d'être accusé, vient à résipiscence, et que, touché de repentir, il renonce par serment à cet abominable péché, qu'il soit reçu dans l'Église et jugé suivant les canons; mais, s'il retombe et veut se repentir une seconde fois, qu'il soit encore admis à la pénitence, et ensuite chassé du royaume de Jérusalem.

CHAPITRE XII.

Si quelqu'un est convaincu d'avoir couché avec une sarrasine qui y ait consenti, qu'il soit mis dans le cas de ne plus recommencer (*emasculetur*), et que la femme ait le nez coupé.

CHAPITRE XIII.

Si quelqu'un opprime la sarrasine, elle sera mise au pouvoir du fisc, et l'homme privé de ce qui caractérise la virilité (*extestificabitur*).

CHAPITRE XIV.

Si quelqu'un abuse par force de la sarrasine d'un autre, qu'il subisse pareille peine.

CHAPITRE XV.

Si une chrétienne se livre volontairement à un sarrasin, ils seront jugés tous deux d'après la loi des fornicateurs. Dans le cas où le sar-

rasin aurait usé de violence, elle ne sera pas réputée coupable, mais le sarrasin sera fait eunuque.

CHAPITRE XVI.

Le sarrasin ou la sarrasine qui prendra l'habit des Francs, appartiendr aau fisc.

CHAPITRE XVII.

Si quelqu'un, déjà marié, a épousé une autre femme, il a jusqu'au premier dimanche de la Quadragésime de notre année pour se confesser au prêtre et faire pénitence; ensuite il n'a qu'à vivre suivant les préceptes de l'Église. Mais, s'il cache son crime plus longtemps, ses biens seront confisqués, il sera retranché de la société et banni de cette terre.

CHAPITRE XVIII.

Si quelqu'un, sans le savoir, épouse la femme d'un autre, ou si une femme épouse, sans le savoir, un homme déjà marié, alors que celui qui est innocent par ignorance chasse le coupable, et qu'il ait le droit de se remarier.

CHAPITRE XIX.

Si quelqu'un, voulant renvoyer son épouse, dit qu'il en a une autre, ou qu'il l'a prise du vivant de la première, qu'il le prouve par l'épreuve du fer chaud, ou qu'il présente au magistrat de l'Église des témoins juridiques qui l'affirment par serment. Ce qu'on dit des hommes est applicable aux femmes.

CHAPITRE XX.

Si un clerc prend les armes pour sa défense, il n'y a point de mal; mais si, par amour de la guerre, ou pour sacrifier au monde, il renonce à son état, qu'il revienne à l'Église dans le délai indiqué, qu'il se confesse et se conforme ensuite aux instructions du patriarche.

CHAPITRE XXI.

Si un moine ou chanoine régulier apostasie, qu'il revienne à l'ordre ou rentre dans sa patrie.

CHAPITRE XXII.

Quiconque accuse un autre, sans pouvoir prouver le fait, subira la peine du talion.

CHAPITRE XXIII.

Si quelqu'un est convaincu d'un vol au-dessus de six sous, qu'il soit puni de la perte de la main, d'un pied, des yeux. Si le vol est au-dessous de six sous, qu'il soit marqué d'un fer chaud sur le front et fouetté par la ville. Si l'effet volé est retrouvé, qu'il soit rendu à celui à qui il a appartenu. Si le voleur n'a rien, que sa personne soit livrée à celui à qui il a fait tort. S'il réitère, qu'il soit privé de tous ses membres et de la vie.

CHAPITRE XXIV.

Si quelqu'un, au-dessous de l'âge de raison, commet un vol, qu'il soit gardé jusqu'à ce que la cour du roi décide ce qu'on doit en faire.

CHAPITRE XXV.

Si quelque baron surprend en vol un homme de sa classe, que celui-ci ne soit pas puni de la perte de ses membres, mais qu'il soit envoyé, pour être jugé, à la cour du roi.

II

Traité fait entre les Vénitiens et les princes du royaume de Jérusalem, pour le siége de Tyr, rapporté par Guillaume de Tyr. (*Traduction de Dupréau.*)

Au nom de la saincte et indiuise Trinité, du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Du temps que le pape Caliste second et Henry cinquiesme du nom, empereur des Romains, Auguste, l'vn gouuernoit l'Église romaine, et l'autre l'empire; estant, par l'ayde de Dieu et d'vn concile célébré à Rome, la paix réformée le mesme an entre l'Empire et le sacerdoce, sur le different et controuersie qui estoit entre eux de l'anneau et baston pastoral : le seigneur Michaëli, duc de Venise, prince du royaume de Dalmatie et Croatie, est venu en celuy notre royaume de Ierusalem au secours des chrestiens, au plus grand besoing et necessité qu'ils eussent, auec vn nombre infiny de nauires et gens de guerre, ou, d'arriuée, a deffait pres Ascalonne et chassé l'armée des payens du roy de Babylone, et de là arriué en Ierusalem auec victoire et triumphe. Car en ce mesme temps le roy Baudouin second estoit, par le demerite de nos peschez, detenu prisonnier auec plusieurs autres grands seigneurs sous la captiuité de Balac, prince des payens Parthes. Parquoy nous Guaramond, par la grâce de

Dieu, patriarche de la saincte cité de Ierusalem, auec les freres euesques ressortissants de notre eglise, le seigneur Guillaume de Bure, connestable, et le seigneur Payan, chancellier, et toute la gendarmerie des barons de tout le royaume de Ierusalem, estants auec nous assemblez à Acre en l'eglise de Saincte-Croix, voulants garder et obseruer inviolablement les promesses faictes par iceluy Baudouin notre roy, selon le contenu de ses lettres (auec les pourparlez de ses ambassades) ennoyées par iceluy roi audict duc de Venise, et escrites de sa propre main ou de celle des euesques, ou de son chancellier, auec le signe de paix, ainsi que nostre ordre le requiert : auons tous d'vn accord ordonné, arresté, resouz, et, par serment fait sur les sainctes Evangiles, affermé que nous barons, desquels les noms sont escrits cy-dessouz, garderons et observerons tous de poinct en poinct, les accords, conuentions et pactions cy-dessouz escriptes et mentionnées à sainct Marc l'éuangeliste, au susdit duc et aux successeurs d'iceluy, et à tous les seigneurs manants et habitants de la ville de Venise ; et voulons qu'à perpétuité, sans aucune restriction, elles sortissent leur effet et demeurent inuiolables et en leur integrité, fermeté et constance, au profit de luy et des siens, ainsi qu'elles seront cy-dessouz dictes et escriptes. Amen. C'est à sçavoir qu'en toutes les villes et citez qui sont souz la domination et puissance du roy et de ceux qui lui succederont, et de tous ses barons, iceux Vénitiens ayent leur eglise, leur place entiere, estuues et four à ban, pour les posseder de droict hereditaire à perpetuité, exempts et affranchis de toute exaction, ainsi qu'est le propre du roy. Et mesme qu'ils ayent autant de droict et propriété en la place de Ierusalem, que le roy a coutume auoir. Que si iceux Venitiens, dans la ville d'Acre, veulent faire en leur ruë four, moulin, estuues, et auoir mesurage, aulnage, jaujage et flatrie, pour mesurer vin, huille, miel, il sera libre à tous habitants de ce lieu d'y cuyre, mouldre et estuuer ce qu'il leur plaira, sans aucune repugnance ny contradiction, comme aux propres appartenances du roy. Toutefois, quant aux mesurage, poix et jaujage, ils n'auront liberté d'en user, sinon qu'à la sorte et manière qu'il s'ensuyt. C'est que, quand les Venitiens trafiqueront entre eux, ils seront tenuz d'user de leurs propres poix, aulnage et mesures, c'est-à-dire de celles des Venitiens ; et quand ils vendront leurs marchandises à autres genz qu'aux leurs, ils seront tenuz les vendre à leurs propres poix, aulnages et mesures, c'est-à-dire à celles des Venitiens. Et quand iceux Venitiens achepteront quelques marchandises de quelques marchands forains, il leur sera permis de les achepter seulement aux poix, aulnage et mesures du roy, en baillant le prix qu'elles val-

lent. D'auantage les Venitiens, pour quelque cause que ce soit, ne seront tenuz aucunement payer dace, peage, travers, pontenage, chaussée, ou autre subside et imposition quelconque, ou selon l'usage ou selon la coustume du pays, pour entrée ne sortie des villes, pour achapt ne vendition, pour ouurage ne seiour qu'ils pourroient faire esdictes villes, sinon seulement quand ils entreront ou sortiront portants pelerins estrangers en leurs nauires; car lors, selon la coustume du royaume, seront tenus en bailler au roy la troisiesme partie. Au moyen de quoy iceluy roy de Ierusalem et nous tous seront tenuz et obligez, comme debteurs, de payer tous les ans aux iour et feste des apostres saint Pierre et saint Paul, du domaine de Tyr, de la part du roy, au duc de Venise, la somme de trois cents bezants monnoye sarrazinoise. Et si d'auantage nous promettons à vous, duc de Venise et tous ceux de votre gent, de ne rien prendre d'icy en apres de toutes gents et nations qui trafiqueront auec vous, sinon autant qu'ils ont coustume de bailler, et autant que nous prenons de ceux qui trafiquent auec les autres nations. Et quant à celle partie de place et ruë de la ville d'Acre, aboutissante d'une part à la maison de Pierre Zauni, et de l'autre au monastère de Saint-Dimitin; et l'autre partie de la mesme ruë, ayant d'vn bout vne maison de charpenterie, et de l'autre deux autres maisons de pierre de taille, qui souloient estre cabanes et logettes couuertes de roseaux, que le roy de Ierusalem Baudouin, deuancier de celuy qui regne de present, a donnée à Saint-Marc, et au seigneur duc Ordolaphe et à ses successeurs à la prinse et conqueste de Saïd: icelles, dy-ie, parties confirmons par les presentes lettres de priuileges et affranchissement à Saint-Marc et à vous seigneur Michaëli, duc de Venise, et à voz successeurs; et vous donnons puissance et authorité de les tenir et posseder, et d'en faire tout ce qu'il vous plaira à iamais. Nous vous donnons aussi par mesme moyen la mesme puissance que le roy auoit sur l'autre partie de la mesme ruë, depuis la maison de Bernard de Neufchastel, qui fut iadis à Iean Iolian, iusques à la maison de Gilbert de Iaffe, qui est de la maison et famille de ceux de Laudeue, en y procedant de droicte ligne. Et si d'auantage nous octroyons qu'aucun marchant en tout le territoire et domaine, tant du roy que de ses barons, ne soit tenu en y entrant, ou y seiournant, ou en sortant, payer dace ou peage comment que ce soit; et voulons qu'il ayt et vse de la mesme franchise et liberté, qu'il a coustume d'user estant à Venise. Et, s'il advient qu'vn Venitien ayt quelque conuenance et accord, ou proces pour affaire quelconque auec un autre Venitien, nous voulons que la decision en soit faite en la court des Venitiens. Ou si quelcun cuide auoir querelle

ou proces contre vn Venitien, que le tout soit decis et determiné en la mesme court des Venitiens. Mais, si vn Venitien fait clameur sur vn autre que sur vn Venitien, qu'il soit amendé en la court du roy. En outre, si vn Venitien decede, ayant ordonné ou non ordonné de sa derniere volonté, que nous disons mourir intestat ou sans parler, que ses biens retournent en la puissance des Venitiens. Et, si quelque Venitien ayt sur la mer perdu sa nauire par tempeste, que pour cela il ne souffre aucun dommage en ses biens. Si de fortune il meurt par ledit naufrage, que le reste de ses biens soit restitué à ses heritiers ou aux autres Venitiens. D'auantage, que les Venitiens usent de telle iustice et coustumes sur les bourgeoys, de quelque nation qu'ils soient, habitants en la ruë et domiciles desdits Venitiens, que le roy a sur lessiens. Finalement, que les Venitiens, sans destourbier ou empeschement quelconque, possedent de droict hereditaire la tierce partie des deux citez, Sur et Ascalone, auec leurs appartenances, auec la troisiesme partie de toutes les terres qui en dependent, qui maintenant sont soux la seruitude des Sarrazins, et ne sont encore remises es mains des Françoys, ou de l'une d'icelles, ou de toutes les deux ensemble, si, par l'ayde de Dieu et de leur secours, ou comment que ce soit, il plaist au Sainct-Esprit les mettre en la puissance des chrestiens; que les Venitiens, dysie, possedent icelle troisiesme partie, comme dit est, franchement et royallement, en la mesme sorte que le roy les deux autres, en commençant le terme depuis le iour sainct Pierre, et continuant à perpétuité. Et quant à nous Guaremond, patriarche, nous promettons generalement pour tous, de faire ratifier le roy sur le sainct Évangile les susdites conuentions accordées, si par le vouloir de Dieu il peut sortir à quelque fois de captiuité. Et, si quelque autre cependant vient à se faire promouuoir au royaume de Ierusalem, nous promettons aussi luy faire ratifier et confirmer lesdites ordonnées promesses premier qu'il soit de nous receu et estably roy; autrement nous ne consentirons iamais sa reception et establissement. Autant aussi en feront les successeurs des barons et les nouueaux qui viendront apres eux. Et, en tant que touche la cause d'Antioche, que nous sauons fort bien vous auoir esté promise, souz l'accord de la mesme constitution, par le roy Baudouin second, à sçavoir qu'il donneroit à vous, Venitiens, le semblable en la principauté d'Antioche qu'il fait es autres villes de son royaume; si les appoinctements, traictez et alliances royalles des promesses antiochiennes susdites sortissent leur effet, nous le mesme Guaremond, patriarche de Ierusalem, auec nos euesques, clergé, barons et peuple de Ierusalem, en vous y donnant conseil, confort et ayde en tant qu'il nous sera pos-

prédécesseur Urbain avait accordés aux soldats de la croix. Nous avons aussi ordonné que leurs femmes et leurs enfants, leurs biens et leurs possessions, fussent mis sous la sauvegarde de l'Église, des archevêques, des évêques et des autres prélats. Nous ordonnons, de notre autorité apostolique, que ceux qui auront pris la croix soient exempts de toute espèce de poursuites pour leurs biens jusqu'à leur retour, ou jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles certaines de leur mort. Nous ordonnons, en outre, que les soldats de Jésus-Christ s'abstiennent de porter des habits précieux, de soigner leur parure, d'emmener avec eux des chiens de chasse, des faucons, et rien de ce qui peut amollir des guerriers. Nous les avertissons, au nom du Seigneur, qu'ils ne doivent s'occuper que de leurs chevaux de bataille, de leurs armes, de tout ce qui peut servir à combattre les infidèles. La guerre sainte appelle tous leurs efforts et toutes les facultés qui sont en eux. Ceux qui entreprendront le saint voyage avec un cœur droit et pur, et qui auront contracté des dettes, ne paieront point d'intérêts. Si eux-mêmes, et d'autres pour eux, se trouvaient obligés de payer des usures, nous les en dispensons par notre autorité apostolique. Si les seigneurs dont ils relèvent ne veulent pas ou ne peuvent pas leur prêter l'argent nécessaire, il leur sera permis d'engager leurs terres et possessions à des ecclésiastiques ou à tout autre. Comme l'a fait notre prédécesseur, par l'autorité du Dieu tout-puissant et par celle du bienheureux Pierre, prince des apôtres, nous accordons l'absolution et la rémission des péchés, nous promettons la vie éternelle à tous ceux qui auront entrepris et terminé le saint pèlerinage, ou qui mourront pour le service de Jésus-Christ, après avoir confessé leurs fautes d'un cœur contrit et humilié. »

Donné à Viterbe, le mois de décembre 1145.

IV.

Extrait des archives de l'église d'Arles; Testament de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse.

« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, moi Raymond de Saint-Gilles, pécheur fragile, mais confiant en la miséricorde de Dieu, voulant, à l'article de la mort, réparer les injustices que j'ai pu commettre contre l'église d'Arles, j'ai fait les dispositions suivantes : Je reconnais et confesse que les terres qui sont situées sur les bords du Rhône sont sous la juridiction de l'église d'Arles; en conséquence, je charge mes fils du soin de restituer à saint Isophim et à saint Thomas.

Je laisse à l'église d'Arles et à l'évêque Gibelin, son pasteur, la terre qu'on nomme *les Fourches*, avec ses dépendances, les marais, tous les arbres fruitiers ou non fruitiers, les vignes, les terres cultivées ou incultes. Je restitue à ladite église toutes les redevances du port du Rhône, droits de pâturage, et tous les revenus des terres. En outre, je rends et restitue à ladite église la quatrième partie des châteaux d'Alberon et de Tox, que mes ancêtres ont occupés et qu'après eux j'ai possédés par ma propre faute. Je donne, en outre, à ladite église, la quatrième partie de mes droits de pâturage.

» Je prie Bertrand, tous mes successeurs, mes hommes, mes amis, si quelque empêchement s'opposait à l'accomplissement de ma volonté, de le faire cesser par amour de Dieu, de moi, et par souvenir de mes bienfaits, et qu'ils se montrent ainsi, en faisant cette restitution, de vrais amis, de fidèles vassaux.»

Ce testament a été fait près du mont des Pèlerins, dans la Syrie, régnant N.-S. Jésus-Christ, le pape Pascal gouvernant la sainte Église chrétienne, l'an 1105 de l'incarnation du Seigneur, le 13 du mois de janvier : présentes très-honnêtes personnes (*honestis personis*), Aymois, évêque de Toulouse, Aycard de Marseille, Raymond de Bath, le doyen de Porcher, Bertrand Porcelet, Guillaume Arucci, Pons de Fos, Rostaing de Port, Geoffroy de Pruis. Le comte Saint-Gerville l'a confirmé, et le comte Alphonse.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

prédécesseur Urbain avait accordés aux soldats de la croix. Nous avons aussi ordonné que leurs femmes et leurs enfants, leurs biens et leurs possessions, fussent mis sous la sauvegarde de l'Église, des archevêques, des évêques et des autres prélats. Nous ordonnons, de notre autorité apostolique, que ceux qui auront pris la croix soient exempts de toute espèce de poursuites pour leurs biens jusqu'à leur retour, ou jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles certaines de leur mort. Nous ordonnons, en outre, que les soldats de Jésus-Christ s'abstiennent de porter des habits précieux, de soigner leur parure, d'emmener avec eux des chiens de chasse, des faucons, et rien de ce qui peut amollir des guerriers. Nous les avertissons, au nom du Seigneur, qu'ils ne doivent s'occuper que de leurs chevaux de bataille, de leurs armes, de tout ce qui peut servir à combattre les infidèles. La guerre sainte appelle tous leurs efforts et toutes les facultés qui sont en eux. Ceux qui entreprendront le saint voyage avec un cœur droit et pur, et qui auront contracté des dettes, ne paieront point d'intérêts. Si eux-mêmes, et d'autres pour eux, se trouvaient obligés de payer des usures, nous les en dispensons par notre autorité apostolique. Si les seigneurs dont ils relèvent ne veulent pas ou ne peuvent pas leur prêter l'argent nécessaire, il leur sera permis d'engager leurs terres et possessions à des ecclésiastiques ou à tout autre. Comme l'a fait notre prédécesseur, par l'autorité du Dieu tout-puissant et par celle du bienheureux Pierre, prince des apôtres, nous accordons l'absolution et la rémission des péchés, nous promettons la vie éternelle à tous ceux qui auront entrepris et terminé le saint pèlerinage, ou qui mourront pour le service de Jésus-Christ, après avoir confessé leurs fautes d'un cœur contrit et humilié. »

Donné à Viterbe, le mois de décembre 1145.

IV.

Extrait des archives de l'église d'Arles; Testament de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse.

« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, moi Raymond de Saint-Gilles, pécheur fragile, mais confiant en la miséricorde de Dieu, voulant, à l'article de la mort, réparer les injustices que j'ai pu commettre contre l'église d'Arles, j'ai fait les dispositions suivantes : Je reconnais et confesse que les terres qui sont situées sur les bords du Rhône sont sous la juridiction de l'église d'Arles; en conséquence, je charge mes fils du soin de restituer à saint Isophim et à saint Thomas.

Je laisse à l'église d'Arles et à l'évêque Gibelin, son pasteur, la terre qu'on nomme *les Fourches*, avec ses dépendances, les marais, tous les arbres fruitiers ou non fruitiers, les vignes, les terres cultivées ou incultes. Je restitue à ladite église toutes les redevances du port du Rhône, droits de pâturage, et tous les revenus des terres. En outre, je rends et restitue à ladite église la quatrième partie des châteaux d'Alberon et de Tox, que mes ancêtres ont occupés et qu'après eux j'ai possédés par ma propre faute. Je donne, en outre, à ladite église, la quatrième partie de mes droits de pâturage.

» Je prie Bertrand, tous mes successeurs, mes hommes, mes amis, si quelque empêchement s'opposait à l'accomplissement de ma volonté, de le faire cesser par amour de Dieu, de moi, et par souvenir de mes bienfaits, et qu'ils se montrent ainsi, en faisant cette restitution, de vrais amis, de fidèles vassaux.»

Ce testament a été fait près du mont des Pèlerins, dans la Syrie, régnant N.-S. Jésus-Christ, le pape Pascal gouvernant la sainte Église chrétienne, l'an 1105 de l'incarnation du Seigneur, le 13 du mois de janvier : présentes très-honnêtes personnes (*honestis personis*), Aymois, évêque de Toulouse, Aycard de Marseille, Raymond de Bath, le doyen de Porcher, Bertrand Porcelet, Guillaume Arucci, Pons de Fos, Rostaing de Port, Geoffroy de Pruis. Le comte Saint-Gerville l'a confirmé, et le comte Alphonse.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE.